

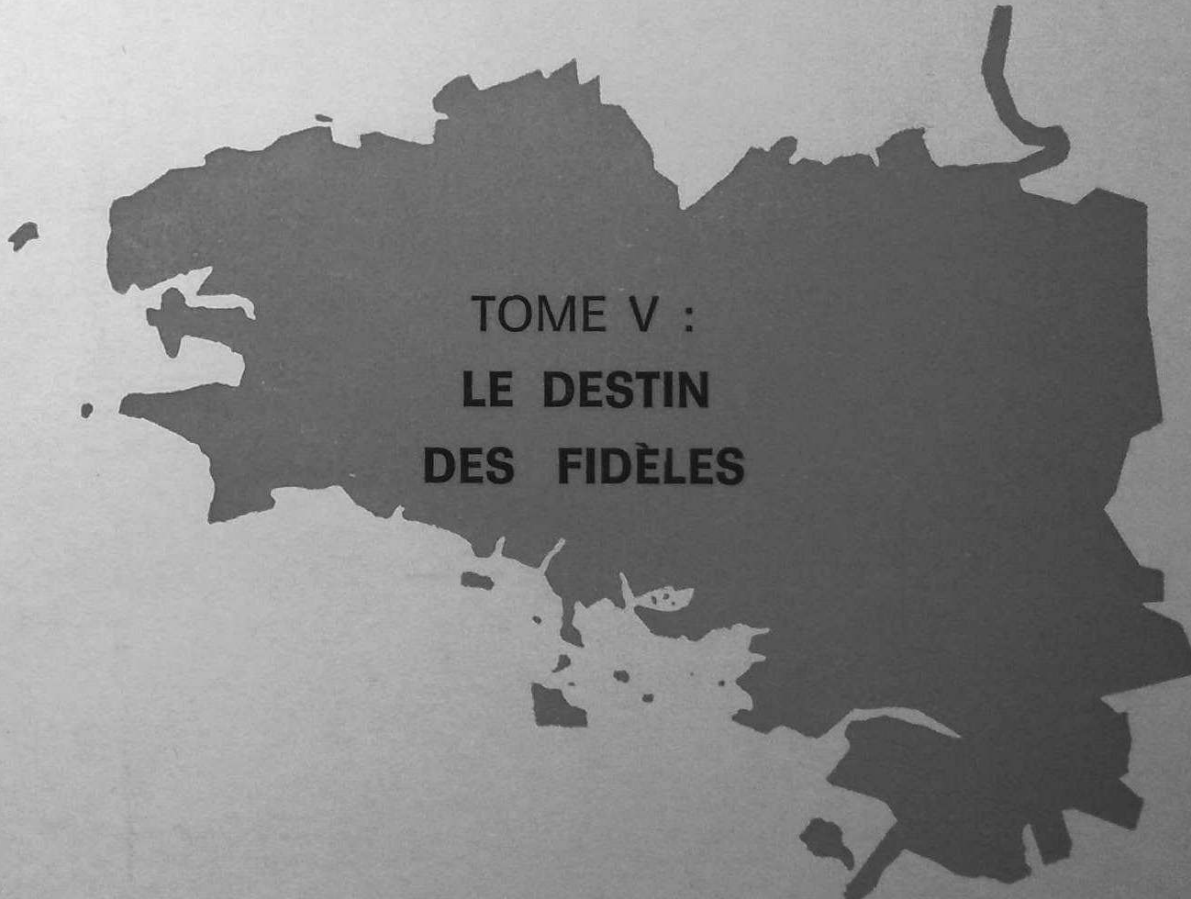
ANNA YOUENOU

**FRANSEZ
DEBAUVAIS**

de

breiz-ATAO

et les siens



TOME V :
LE DESTIN
DES FIDÈLES

MÉMOIRES DU CHEF BRETON

COMMENTÉS PAR SA FEMME

Anna YOUNG

FRANSEZ DEBAUVAIS

de BREIZ-ATAO

Franséz DEBAUVAIS

de Breiz-Atao

et les siens

Les Mémoires de ce chef breton commencent par le titre

Tombe V

Le livre des Bretons

Anna YOUENOU

Fransez DEBAUVAIS

de **BREIZ-ATAO**

et les siens

Les Mémoires du chef breton commentés par sa femme

Tome V

Le destin des fidèles

INTRODUCTION

En 1938, Fransez Debauvais, alors qu'il ne connaissait pas l'issue de sa politique, écrivait ces lignes prophétiques :

« Ma teu brezel, e c'hellan beza lazet. Ma n'oun ket lazet, goude ar brezel e kendalc'ho an emgann kreñvoc'h-kreñva forz penaoz. »

(Si la guerre survient, je peux être tué. Si je ne suis pas tué, de toutes façons le combat continuera ensuite de plus belle.)

L'Allemagne a perdu la guerre ainsi que la Hongrie, l'Ukraine, l'Italie, la Turquie et ses autres alliés ; les Bretons ont perdu la chance de faire reconnaître leurs libertés par les puissances internationales. Cependant quoique meurtris nous ne sommes pas découragés. Nous, patriotes bretons, nous considérons cette bataille perdue comme un épisode de plus dans la longue lutte du Peuple breton pour son indépendance. Cette lutte l'opposera toujours aux gouvernements français quels qu'ils soient jusqu'à restitution de nos libertés.

Etonnés et énervés par une victoire qu'ils n'avaient pas gagnée, les Français se sont vengés de leur défaite précédente sur tous ceux qui s'étaient révoltés contre leur autorité. Ceux qui, au temps de leur défaite, n'avaient pas eu le courage de lutter contre les envahisseurs vont se venger contre des patriotes bretons désarmés. Sûrs de l'impunité, sous le couvert d'un patriotisme sectaire, ils font régner la terreur, encouragés en haut lieu par l'impérialisme français qui ne désarme pas.

Fransez Debauvais est mort, mais son esprit anime encore les siens. Je dois continuer seule, sans l'appui de ses écrits, le récit de ce qu'il advint des siens, dans la tourmente insurrectionnelle qui secouait la Bretagne après la défaite des troupes allemandes.

Je mets la dernière main à mes notes en 1979, et déjà se lève l'espoir de notre résurrection. Le combat continue plus fort que jamais sur tous les fronts bretons et le gouvernement de Paris a peur.

INTRODUCTION

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

Il faut faire l'histoire, et non pas la géographie.

CHAPITRE PREMIER

Complications imprévues

Miz du (novembre) 1944

Lukaz s'en est allé vers sa destinée le second jour de son arrivée, rassuré sur le sort de sa famille. Finie l'euphorie des retrouvailles, les difficultés s'imposent à nous.

En attendant de résoudre le problème du logement de mes hôtes, je donne mon lit à Herminie. Elle aurait pu prendre sa fille avec elle après le départ de son mari, mais le lit étant étroit, elle craignait d'étouffer l'enfant et d'abîmer le lit. Aussi l'installe-t-elle dans un coin de la chambre, enroulée dans sa couverture. Mais invariablement, on la trouve tous les matins, se promenant à quatre pattes dans la chambre non chauffée.

Quant à moi, je trouve une place auprès de mon fils de onze ans. Bah! « A la guerre comme à la guerre! »

Si je peux partager mes vêtements avec la mère, je n'ai rien à donner à la fille. On ne trouve rien en vente libre. La situation d'Herminie n'étant pas encore clarifiée, l'on ne peut attendre d'aide de personne. Comme il est urgent de lui procurer des rechanges, je sacrifie le pyjama bleu de Veig pour le transformer en chemise et culottes.

N'ayant pas de machine je dois les coudre à la main. La mère aurait pu les terminer une fois taillées, mais il lui faut trop de temps pour cela et l'enfant ne peut attendre indéfiniment.

Pour en finir au plus vite, je reste à la maison, en oubliant d'avertir mes patrons.

Je pense à l'aide que je dois apporter aux soldats bretons. Fransez m'aurait encouragée à le faire. Mais le second jour, un gendarme vient me rappeler à l'ordre. Il me fait remarquer que l'on ne badine pas avec le service obligatoire du travail. Je le suis sans peur ni résistance devant l'œil inquiet d'Herminie. Elle qui commençait à respirer après avoir échappé à la mort !

Outrée de voir des gens si peu compréhensifs aux problèmes de ceux qui défendaient leur patrie, je résume ma pensée à l'adresse du représentant de l'ordre, dont le gouvernement avait fait beaucoup pour le peuple :

« *Die Revolution Nazional Socialist, ist noch nicht vertig.* » (La R.N.S. n'est pas encore terminée.)

« *O ! nein, sie ist noch nicht anfangen. Sie müssen sprechen.* » (Oh non, elle n'est pas encore commencée. Vous devez parler), me répond-t-il.

C'est ce que je fais en exhibant au capitaine de gendarmerie le miraculeux papier de Bickler qui, mieux que des discours, complète mes explications. Il m'octroie huit jours de permission comme je le demande.

..

Un après-midi, nous sommes allés tous quatre au Centre d'accueil résoudre la question du logement d'Herminie. Sa cohabitation avec moi n'étant pas du goût de ma propriétaire. Celle-ci avait loué son deux pièces à deux personnes et non à quatre. Je lui avais expliqué que je ne pouvais faire autrement, mais que j'allais m'employer à lui trouver un logement.

La secrétaire du Centre est désolée de ne pouvoir me satisfaire. Mon amie ne travaillant pas, l'on ne peut lui attribuer un logement. Il est difficile pour elle de travailler au dehors, ne connaissant personne qui aurait pu garder sa fille tous les matins. La secrétaire nous donne alors l'adresse d'un bureau où l'on s'occupe de caser les familles des engagés dans l'armée allemande.

Le chef nous reçoit aimablement au vu de mes papiers et me conseille d'aller me renseigner au Centre d'accueil non loin d'Ulm.

Il est inutile de discuter les questions de nationalité, desquelles cet officier n'est pas informé. Aussi je fais semblant d'acquiescer à ses conseils. J'espère ainsi acquérir l'autorisation de garder Herminie avec moi, en attendant un problème de logement.

Voyage à Ulm

Miz kerzu (décembre) 1944

Je pars seule pour Ulm, en laissant à la maison Herminie avec Veig. Celui-ci lui servira d'interprète à l'occasion. Sachant Deniza réfugiée à Oberkirckberg, non loin d'Ulm, je décide d'aller la trouver. Je veux lui soumettre le cas d'Herminie et lui demander de m'accompagner au Centre d'accueil.

Lorsque j'arrive en gare d'Ulm et que je me rends compte de la position stratégique de ce nœud ferroviaire, je suis saisie de crainte. Prise de panique, je me résous à faire 14 kilomètres à pied, au lieu d'attendre à la gare le train pour Oberkirckberg, le lendemain matin.

Il n'y a pas eu de bombardement sur Ulm cette nuit-là, mais quinze jours plus tard, la ville sera en cendres. Cela fait quatre fois que je passe à quelques jours près d'un bombardement meurtrier depuis mon départ de Paris.

N'ayant plus personne pour me conseiller, je ne peux compter que sur l'impulsion du moment. Ce faisant, je peux tomber de « Charybde en Scylla ». Connaissant la réputation de sérieux des Allemands, je ne crains pas de m'aventurer seule dans un pays totalement inconnu.

A la sortie d'Ulm, je me hasarde à demander mon chemin à des gens un peu gais, et ils me mettent sur la bonne route. Plus loin, je vois des tanks en quantité, dissimulés sous les arbres. Ils ne paraissent pas être gardés.

La nuit est venue depuis un moment lorsque j'arrive à un carrefour. N'ayant que des allumettes pour lire les inscriptions, je ne sais où j'en suis. Par miracle une lueur brille non loin de là. M'approchant, je vois les bâtiments d'une ferme et une étable éclairée. Le fermier s'y active autour d'une vache qui attend son veau. M'excusant de le déranger à cette heure tardive, je lui demande mon chemin. L'agriculteur vient aussitôt jusqu'à la route et me donne toutes les indications possibles. Il se propose de m'accompagner jusqu'au carrefour. Je le remercie en l'assurant que je saurai m'orienter toute seule maintenant.

Chacun a sa sorte de courage. Je crains les bombardements, les bêtes sauvages et autres calamités aveugles contre lesquelles l'on ne peut se défendre, mais non des humains doués de raison et de cœur.

J'arrive enfin vers les quatre heures du matin au terme de mon voyage. Je n'ai rencontré âme qui vive. Ici du moins je vais trouver asile et protection. Hélas ! je ne connais pas l'adresse exacte de mes amis et le bourg dort tous feux éteints. Avisant une hôtellerie, j'appelle doucement : Deniza !

Personne ne me répondant, je me réfugie sous le porche extérieur d'une petite villa. Je m'assois dans le coin le moins exposé au vent. Avec mon manteau de fourrure, mon « training-Anzug », le foulard sur la tête, et chaussée de mes bottes de caoutchouc, je ne souffre pas trop du froid, pourtant assez piquant. Mais je ne peux m'endormir, guettant le réveil des habitants.

A sept heures, l'église se réveille la première. Je m'achemine alors vers ce qui m'apparaît la porte du paradis. Je m'assois sur un banc, où quelques femmes récitent le rosaire. Dans la relative chaleur du sanctuaire, le sommeil commence à me gagner.

A huit heures sonnant, les habitués sortent les uns après les autres et dévisagent l'intruse que je suis. Sur la place de l'église, j'avisé une auberge qui vient d'ouvrir ses volets. Je me hasarde à aller demander si Fraulein Guieysse ne logeait pas dans l'établissement.

Miracle ! Elle est là. L'aubergiste me conduit aussitôt à sa chambre située au premier étage. Je la trouve au lit. En m'excusant d'interrompre son sommeil, je lui demande une place auprès d'elle. « Je meurs de sommeil et je suis très fatiguée. » Depuis longtemps déjà Deniza ne s'étonne de rien et s'exécute docilement.

Après le petit déjeuner, pendant lequel j'explique le pourquoi de ma venue, nous partons voir ses parents au château. Je suis heureuse de les revoir et de faire la connaissance du professeur Mülhausen.

Sans nous attarder, Deniza et moi prenons le petit train qui nous mène tout droit au Centre d'accueil. Nous y sommes bien reçues par le chef. A tour de rôle nous lui exposons le cas d'Herminie. Nous tombons d'accord, qu'elle reste avec moi. Notre protégée serait perdue parmi tous ces Français qui ne la comprendraient pas. Victimes des mêmes adversaires que nous, ils n'en demeurent pas moins hermétiques à nos problèmes et partisans farouches d'une France « une et indivisible ». De plus, l'atmosphère du camp ne lui conviendrait pas davantage.

Pendant que nous discutons, une personne d'un certain rang et d'un âge certain, vient se plaindre de n'avoir pas assez chaud.

Les rouspéteurs professionnels que sont les Français, restent toujours semblables à eux-mêmes, que ce soit en temps de paix ou de guerre.

Avant de nous retirer, le chef me donne un papier à remettre au responsable de Tuttlingen, afin qu'il régularise la situation d'Herminie et lui procure des cartes d'alimentation au plus tôt.

Notre petit train nous ramène assez tôt à Ulm pour prendre un repas substantiel dans un restaurant en face de la gare. Nous nous entretenons en breton Deniza et moi. Un officier qui dîne près de nous, nous demande dans quelle langue nous parlons. Deniza me fait signe de ne rien dire. Je me range à son avis, quoique je n'en voie pas les raisons. L'officier croit sans doute que nous ne comprenons pas l'allemand et n'insiste pas. D'ailleurs il est temps que nous reprenions le train du retour, chacune de notre côté.

Assise sur les marches du souterrain qui donne accès aux grandes lignes, je vois des réfugiés perdus parmi leurs bagages. En passant près d'eux, je les entends exhaler leurs plaintes, en tendant le poing aux responsables de leurs malheurs. « Scheltes Fliegen ! » (Maudits oiseaux !), disent-ils des aviateurs anglais, qui sèment la ruine et la mort parmi la population civile.

Le train part à l'heure et à mon grand soulagement arrive sans encombre à Tuttlingen. Je suis heureuse de retrouver ma petite famille qui m'attend avec impatience ; surtout Herminie qui est tranquilisée de savoir qu'elle va rester près de moi.

Le jour suivant, nous partons revoir le chef responsable qui entérine la résolution du Centre d'Ulm et fait donner à Herminie ses cartes d'alimentation.

❖

Grâce à des collègues, je réussis à trouver un pot de chambre pour la petite. J'en fus heureuse, car le nombre de serviettes mouillées posait un problème inquiétant. Hélas ! Ce pot était en verre, Dahut qui commençait à marcher voulut le porter et le cassa. Cet incident, si minime en soi, fut une véritable catastrophe, car l'on n'en trouva aucun autre. L'on dut se résoudre à pavoiser tous les jours.

Travaillant au dehors et n'étant frileux ni Veig ni moi, je dépensais peu de charbon. De ce fait j'avais amassé une petite

réserve en prévision de jours plus rigoureux. Herminie, qui n'avait jamais souffert de la pauvreté, croyait au pouvoir tout puissant de l'argent. Elle me fit part de ses désirs :

« J'aime avoir chaud, je paierai. »

Etant là seulement pour peu de temps, je la laissai faire. Mais le provisoire dura et la réserve de charbon s'envola en fumée et nous eûmes froid tout l'hiver. Toutefois, je lui donnais ma bouillotte de caoutchouc pour chauffer son lit. Heureusement nous n'étions pas fragiles. Même la petite, mouillée en permanence, n'attrapa aucun rhume.

Herminie ne se rendait pas compte qu'il n'y avait pas de marché noir à Tuttlingen. De plus, je n'étais pas riche et elle l'était encore moins. Je lui avais échangé quelques pièces françaises contre des marks. Mais sa fortune ne durerait pas longtemps. Son mari ne lui ayant donné aucun argent.

Ne connaissant pas son adresse, ni celle de Lainé, j'écrivis à M. Bickler à son numéro de secteur postal, pour le mettre au courant des difficultés de la femme d'un soldat du Bezen. Le « protecteur de la veuve et de l'orphelin », me répondit par courrier et fit parvenir à Herminie la solde de son mari. Il ne m'oublia pas dans la distribution. Ce qui me fit d'autant plus de plaisir que je ne l'avais pas sollicité.

C'était un peu comme si je touchais ma pension de veuve. En vérité, c'est mon mari qui me vaut cette faveur. Je me souviens alors qu'à Douarnenez, l'on fêtait ces sortes d'événements chez le pâtissier. Nous convenons d'un commun accord, avec l'assentiment enthousiaste de Veig, d'aller nous régaler chez le Pâtissier (Conditorei) de tranches de gâteaux contre des tickets de pain.

Ce viatique arrivait au moment crucial, il libérait Herminie de la hantise de devoir vivre à mes crochets. Quoique cette solde fut la seule qu'elle touchât durant les sept mois de son séjour en Allemagne, elle lui permettra de tenir jusqu'à son rapatriement. L'on devenait économe par nécessité.

Pour moi cet appoint miraculeux apaisait mes soucis financiers. Je pouvais envisager l'avenir d'un œil plus serein. L'on ne pouvait prévoir les avatars que nous réservait l'aventure dans laquelle j'étais engagée avec trois personnes à charge.

Paradoxalement, plus la situation se détériore, plus Herminie semble satisfaite de son sort. Elle pense particulièrement à la vie rétrécie et étouffante qu'elle a menée depuis son enfance, entre une mère qui lui passait toutes ses fantaisies et une tante autoritaire. Celle-ci, bourrée de toutes les qualités, mais aux préjugés étroits, la submergeait de conseils. Ces deux femmes la considéraient toujours comme une petite fille.

Libérée par son mariage, ses parentes veuves toutes les deux, revinrent s'inscruster chez elle, à la naissance de sa fille, sous le prétexte de l'aider. Elle ne pouvait plus s'en dépêtrer. Aussi, se sent-elle délivrée des contraintes d'une vie bourgeoise. Cette vie de bohème qu'elle mène depuis son départ de Bretagne lui semble-t-elle idéale.

« C'est la belle vie », me disait-elle, avec le sentiment de la liberté retrouvée.

Mon congé étant terminé, je repars à nouveau le matin à mon travail. Je suis heureuse à mon retour à midi à la maison d'y retrouver quelqu'un avec qui communiquer à cœur ouvert. De caractère sociable et placide, Herminie m'écoute. De pouvoir libérer mon esprit est salutaire pour mes nerfs.

Cette cohabitation n'est pas pénible au point de vue cuisine, chacun a son autonomie sur ses rations. Veig y veille en particulier, car les siennes sont épuisées avant les autres. Herminie n'a pas grand appétit et se fait assez bien aux restrictions.

N'ayant qu'un petit réchaud électrique et peu de charbon, nous déjeunons souvent le midi au restaurant. Il y en a trois dans le quartier ; tous de prix modiques, fréquentés surtout par des travailleurs étrangers.

Les repas n'ont rien de gargantuesque, mais ils nous suffisent : une soupe, un plat de viande de porc, en boulettes ou haché, avec sauce, le tout accompagné de « Kartoffel » et de bière, boisson nationale des Allemands.

Evidemment, il faut donner des tickets de viande, de matière grasse et de pain si on le désire. Pour boire le café « erzatz » il faut apporter son sucre comme partout ailleurs.

Dans le restaurant le plus huppé, quoique les prix sont les mêmes partout, l'on sert le soir, une fois par semaine, un verre de vin blanc. Il y a des amateurs en nombre. En ces temps de privations, l'on se contente de peu et ce peu nous réjouit.

Il nous arrive de changer de restaurant, lorsque l'on nous fait remarquer que les fantaisies de Dahut agacent les clients. Celle-ci ne supporte pas de rester assise sur les genoux de sa mère ou de l'un de nous. Elle préfère se rouler à terre, au grand dam de son unique ensemble de laine bleu ciel.

Tout compte fait, cela me fait faire des économies de pommes de terre et de charbon. Ces établissements étant chauffés, Herminie les apprécie beaucoup. Ni sa fille, ni elle, ne sont équipées pour supporter les rigueurs de l'hiver. Il m'a été impossible de leur procurer, auprès des autorités compétentes, le supplément d'habillement indispensable.

Pour comble de malchance, Herminie, ayant voulu sécher ses souliers trempés par la neige, les a oubliés dans le four et sont inutilisables. Touchée de tant d'infortune, la secrétaire du Centre d'accueil, lui a octroyé un bon de chaussures, qui fut honoré.

Difficultés avec ma propriétaire

Il n'est plus question de double ration de « Wurst », ni de descendre chez Frau Glück pendant les alertes. Celle-ci ne se fait pas à la présence d'Herminie chez moi et m'en rend responsable. Je lui ai pourtant dit que je m'efforce de lui procurer un logement à Tuttingen. Aussi lorsque la sirène se fait entendre, Herminie enveloppe sa fille dans son burnous et en route pour la cave, aménagée pour servir d'abri avec des bancs tout autour.

Une nuit des bombes tombent sur la gare. Le bruit est si intense qu'Herminie, prise de panique essaye de cacher sa fille sous le banc. Celle-ci crie si fort en se débattant, que les locataires, qui pour une fois nous ont rejoints, s'énervent et crient tous en même temps contre un comportement pour eux aussi insolite.

Je devine dans leurs propos la réprobation contre la mère qui devient à leurs yeux le type même de l'étrangère. Moins pour sa nationalité que pour la manière d'élever son enfant. Je suis

parfois assez nerveuse, cependant je n'ai jamais senti pareille animosité de leur part. J'aurais pu facilement m'intégrer dans leur communauté, sans que je leur paraisse étrangère.

Un dimanche matin, la sirène retentit. Aussi, nous nous apprêtons à descendre dans la cave. Comme je presse Veig de se joindre à nous, il me répond placidement :

« *Hirio eo ar sul, ret eo d'in tenn lasennou va boutou-pemde, la lakaat d'am boutou sul.* » (Aujourd'hui c'est dimanche, il faut que je retire les lacets de mes chaussures de tous les jours pour les remettre à celles du dimanche.)

Veig possédait deux paires de souliers, mais seulement une paire de lacets !

« *Ma plij d'it beza lazet gant da voutoù sul, chom aze, diskenn a reomp er c'hae.* » (Si cela te plaît de te faire tuer avec tes souliers du dimanche, libre à toi, nous, nous descendons dans la cave), dis-je avec colère.

Il est inutile de s'énerver davantage. Ne connaissant pas le danger, il ne le craint pas.

Un jour cependant, il eut vraiment peur. La « Vor-alarm » qui appelait les gens à se préparer, puis l'« Alarm » qui les avertissait que le danger approchait, avaient déjà retenti. Veig et Walter jouaient toujours dans la cour. Lorsque la « Voll-Alarm » retentit, signalant le danger imminent, les avions ennemis survolaient déjà la ville à basse altitude. Nos deux lascars vinrent nous rejoindre, tremblants de tous leurs membres. Comme à Colmar, ici il n'y a pas de « Flag », aussi les aviateurs anglais ne se gênaient pas.

Frau Glück veut me forcer à renvoyer Herminie. Elle emploie les grands moyens et ferme le compteur électrique qui se trouve chez elle. Je dois intervenir immédiatement, car l'on ne peut pas vivre sans lumière et sans notre réchaud électrique. Herminie ne sort presque pas depuis que l'hiver s'est installé pour de bon. Aussi, je crie devant la porte des Glück :

« Ich hollen Polizei » (j'appelle la police) .

Frau Glück ne connaissait pas ma situation particulière, mais elle n'avait pas été sans remarquer l'uniforme de Lukaz lorsqu'il vint accompagner sa femme. Elle en déduit que la police nous protégerait si je mets ma menace à exécution et rétablit le courant. Elle dut supporter la présence d'Herminie sous son toit jusqu'à son départ de Tuttlingen, car elle ne trouvera pas un autre logement.

Cependant, je parle autour de moi. Mais je n'en fais pas un drame, ni mon amie non plus. Sa cohabitation avec moi, résout nombre de problèmes pour elle : en premier lieu celui de la langue allemande à laquelle elle ne peut s'habituer. Puis cet autre cas aussi difficile que la garde de sa fille, qui ne marche pas encore et qui est lourde à porter.

Noël à Tuttlingen

24.12.1944

Malgré l'état de guerre, partout l'on se prépare à fêter Noël. Dès la deuxième partie du mois les ouvrières de l'atelier chantent des Noëls. Tout le répertoire y passe. Ces mélodies me ravissent. Pour me faire plaisir, mes camarades de travail reprennent en chœur *Stille-Nacht*, que j'apprécie particulièrement.

Ces chants me mettent du baume au cœur et je les chantonne sitôt rentrée chez moi. Ils me font penser au dernier Noël à Colmar, dans la chaude intimité de Mathilde, quand j'espérais encore la guérison de Fransez.

Tout comme à Colmar, les boutiques ont un air de fête, avec leur petit sapin en vitrine. Nous, pauvres réfugiés, aurions désiré un petit sapin pour égayer l'atmosphère de notre refuge sans feu.

Veig que cette perspective excite, se charge de le trouver. Aucun magasin n'en vend. Il en parle à son copain Walter. Celui-ci qui a des complicités dans le pays, m'amène un soir un sapin de bonne taille.

En cette trêve de Noël, tout comme au Moyen Age, les hommes oublient pour un temps la guerre. Ils laissent parler leur cœur et font fi des innombrables « Verboten » dont les Germains ont le secret.

Les deux mères pensent que leurs enfants seraient heureux de trouver comme à l'accoutumée des jouets dans le sapin tout nu. Ils auraient ainsi l'illusion d'une vraie fête de Noël.

N'ayant trouvé aucune babiole à acheter, je fabrique deux bien petits « Korrigs » de 15 centimètres seulement. Mes retailles de tissus, provenant du pyjama sacrifié ne me permettent pas de dépasser cette taille. De plus, au lieu du rouge traditionnel, je dois confectionner mes Korrigs avec du tissu bleu ciel.

Bourrés de chiffons, ces petits personnages mythiques font la joie des enfants. Le plus grand gardera le sien comme fétiche du temps de guerre. La petite le pressera sur son cœur en l'appelant du nom breton : Korrig !

Pour fêter Noël, la municipalité a octroyé à la population double ration de « Wurst ». Nous mettons en réserve sur le haut de l'armoire la moitié de la charcuterie pour le dîner du réveillon.

Le soir du 24, après la distribution des « jouets », nous attaquons notre « festin de roi », sans être dérangés par les alertes. Réfugiés dans la cuisine minuscule autour de la petite table, nous nous tenons chaud les uns les autres. A défaut de boissons de circonstance, nous nous saoulons de rire et nous buvons de la bière.

A tour de rôle ou ensemble, nous chantons toutes les rengaines qui nous trottent dans la tête, tant en français qu'en breton ; même si nous n'en connaissons que le refrain. Les locataires d'à-côté peuvent dire ce qu'ils veulent, nous n'en avons cure. La nuit de Noël appartient en priorité aux pauvres que nous sommes.

Nous avons décidé, pendant cette trêve de Noël de nous étourdir, afin d'oublier l'incertitude du lendemain. Nous ne voulons pas nous tracasser ni pour Jos, ni pour Alix, ni pour tous ceux de Bretagne dont nous sommes sans nouvelles. Un seul objectif : survivre ! La paix retrouvée, tout ceci paraîtra mesquin ou futile.

Le premier jour de l'an 1945

1.1.1945

En ce premier jour de l'année, je fais des vœux pour notre survie, celle de la Bretagne et de tous ceux que nous y avons laissés.

Le programme des réjouissances est très réduit. Sans doute suis-je allée au cinéma. Celui-ci est très fréquenté par les travailleurs français. Comme il n'y a qu'un seul « Kino » à Tuttlingen, il faut attendre longtemps à l'entrée pour y trouver une bonne place.

Je m'y rends seule, car les jeunes n'y sont pas admis souvent. Les programmes ne sont cependant pas légers. Aussi Veig reste avec Herminie, qui peut sortir avec lui. Il est assez fort pour l'aider à porter la petite.

J'y vois des films intéressants sur la vie des musiciens allemands. Les extraits de leurs œuvres m'accompagnent longtemps après et m'aident à supporter le poids des jours. Lorsque j'ai le cafard je me prends à chanter *Tristesse* de Schumann, cela me reconforte.

Ces séances sont quelquefois entrecoupées par les alertes. La salle se vide aussitôt dans le calme et les spectateurs gagnent les caves immenses et profondes à deux étages, où sont alignés des futs de bière.

••

La neige s'installe à demeure. Veig est heureux de pouvoir glisser dans la luge de son copain Walter.

Quant à moi, je ne me sens pas très bien. J'ai dû prendre froid. Aussi vais-je consulter une doctoresse qui me conseille de rester au chaud. Lorsque je lui explique qu'il me faut aller chercher du bois dans la neige, elle me dit en allemand :

« Ce serait risible, si ce n'était pas si triste. »

Je suis étonnée de ne rien devoir pour la consultation, l'attestation de travail suffit. Il en est de même chez le pharmacien qui me délivre gratuitement mes remèdes contre l'ordonnance.

Cette grippe me paraît terminée, mais je me sens encore faible. N'ayant pas de thermomètre, je ne peux pas m'en assurer. Une alerte survenant, je suis la petite famille à l'abri municipal, de l'autre côté de la place.

Nous nous y rendons quand l'alerte résonne dans la journée ; cet abri est beaucoup plus confortable que la cave des Glück. Les gens ne s'énervent pas lorsque Dahut fait des siennes.

Il y a déjà foule lorsque le chef de la Défense passive vient ouvrir la porte. Assise sur un banc d'une cave profonde, où deux soupiraux diffusent un peu d'air, je somnole. Je pense à ce que Veig m'a rapporté des conversations entendues en ville, sur les bombes soufflantes. La fin de l'alerte me tire de mes songes.

Voyant les gens se bousculer pour atteindre la sortie, je crois qu'une bombe est tombée par les soupiraux. Mon cœur se met à battre plus vite. Je monte l'escalier derrière Herminie qui tient sa fille dans ses bras, lorsque je me sens défaillir et m'assieds dans le couloir. L'on m'allonge dans le bureau et je perds la notion du temps. Je suis si pâle qu'Herminie croit ma dernière heure arrivée. Oubliant que Veig s'expliquait facilement en allemand, elle s'adresse au chef en français, lui demandant si je ne suis pas morte.

« Pas morte », répond-il dans la même langue.

Je revins à moi en sentant le « Schnaps » me couler dans la gorge. Frau Delisles me donne le bras pour rentrer chez moi. Depuis que nous sommes fâchés avec Frau Glück, notre voisine est au mieux avec nous.

Constatant le dénuement de la petite, Frau Delisles nous apporte le berceau dans lequel elle éleva ses enfants.

Frau Dorner alertée par Fraulein Delisles envoie sa fille Hilda m'apporter des betteraves rouges et un peu de bois. Au fond, Frau Dorner avait du cœur.

Miz genver (janvier) 1945

Deut eo Gaby betek ennomp (Gaby est venue nous rejoindre)

« Gaby zo erru e Tuttlingen, eur sac'h war he c'hein. Skuiz maro eo. Tri dervez hep kousket a ra eur vaouez koz anezi. Kavet en deus eur gambr e "Panorama stasse", peogwir e labour en eur fabrik bennag. N'ouzan ket pe zoare labour avat. Dec'h omp bet o wela-denni he ferc'henez ; hegarat eo bet houmañ gansomp.

« Gaby est arrivée à Tuttlingen un sac sur le dos. Elle est morte de fatigue. D'être restée sans dormir ces trois derniers jours, lui donne l'aspect d'une vieille femme. Elle a trouvé une chambre rue Panorama, puisqu'elle travaille dans une fabrique. A quoi je ne le sais pas. Hier nous sommes allées rendre visite à sa

Boutou laer Gaby a zo bet distrujet gant an erc'h teuz. Eur rumm boutou lergoat hañv a zo ganti. Bet oun bet ganti er "Rathaus" evit goulenñ eur rumm boutou all ha dilhad eviti. »

propriétaire qui a été très aimable avec nous.

Les souliers de Gaby ont été mis hors d'usage par un séjour prolongé dans la neige fondante. Elle porte en ce moment des souliers d'été à semelle de bois. Je l'accompagne à l'hôtel de ville pour lui obtenir une paire de souliers et des habits de rechange. »

..

De Strasbourg Gaby s'était repliée avec son fiancé vers l'est. Elle avait partagé la vie des soldats repliés. Ayant perdu ses deux valises en route, elle avait revêtu les pantalons civils de son fiancé et cela lui tenait chaud.

C'est ainsi que je la vis, m'attendant devant la porte d'entrée, un midi en revenant de mon travail. Son fiancé lui avait recommandé de venir me voir. Il m'écrivit pour me demander de ses nouvelles et me la confier. Ce que j'acceptai de bon cœur, en souvenir des services qu'il avait rendus aux Bretons et à Fransez en particulier.

Il finissait sa lettre, écrite en français, par ces mots : « Toujours le vôtre ». Cette formule banale en allemand, était à double sens en français et pouvait prêter à confusion. Ceci faisait tiquer la fiancée que je me plaisais à taquiner et chacun en riait.

..

J'accompagne Gaby au Centre d'accueil. Au vu de ses papiers, le chef responsable la salue : « Heil Hitler ». Ce qui nous fait rire Gaby et moi. Je n'avais pas eu droit aux mêmes honneurs. Sans doute son fiancé avait forcé la dose afin qu'elle soit protégée. A Strasbourg, Wilde (le compagnon de Bickler), en fabriquaient en série, pareilles recommandations, pour rendre service aux Bretons en difficulté.

Gaby reçut un bon pour une paire de souliers en cuir. Mais celle-ci n'en trouve pas une paire à sa convenance, et s'en pas-

sera malgré le froid. Semblable au héron de la fable, elle sera heureuse cinq mois plus tard de chausser au plus fort de l'été, mes bottes d'hiver en caoutchouc.

Je n'arrive pas à comprendre le comportement des Français toujours imbus de la supériorité de la France dans tous les domaines et surtout dans celui de l'habillement. Bretonne par sa mère, Gaby se considérait Française par son père et avait hérité de ce « virus national ». Le fait d'être fiancée à un Allemand n'améliorait en rien son opinion.

Le dimanche après son arrivée, nous nous sommes rendus en chœur avec la petite à l'église catholique, pour lui montrer la crèche. Mais l'on n'y vit devant l'autel qu'un petit Jésus qui nous tend les bras, seul, sans père ni mère, ni âne, ni bœuf. Après la cérémonie, le prêtre le présente aux fidèles pour l'embrasser.

Bien qu'aimant fréquenter les églises et implorer la protection des saints de la chrétienté, Gaby se plaît à aguicher les garçons. D'un naturel gai, sa présence est bénéfique pour Herminie qui trouve en elle une compagne de son âge pour partager ses joies et ses angoisses.

De plus, Gaby sait s'adapter à tous et à chacun et se trouve chez elle partout. Cela ne va pas toujours sans heurts. Un jour que j'ai le dos tourné, Gaby prend d'autorité un pichet d'étain sur l'étagère et le met plein de café sur le fourneau. Lorsque je me retourne, je vois le pichet s'affaisser. Je l'enlève rapidement, mais le mal est fait. Je suis consternée de perdre un objet auquel je tenais, mais elle riait aux éclats !

3.2.1945

Er c'hino gant Veig (Au cinéma avec Veig)

« N'eo ket bemdez e vez eun dra bennak evit ar ve yaouank nebeutoc'h eget 16 bloaz dezo, er c'hino. Ar wech kenta abaoe pell-zo, a lar an dud endro d'in. Eur gwir emgann da vont ebarz. Hag e weler bugale tri bloaz war zis-

« Ce n'est pas tous les jours que les jeunes au-dessous de 16 ans sont admis au cinéma. C'est la première fois depuis longtemps, me dit-on. C'est une vraie bataille pour rentrer dans la salle. L'on y voit des enfants de 3 ans sur les épau-

*koaz a zadou. Aon am eus beza
flastret. Veig heñ, en em zifret
hag en em zil etouez an dud.
Ken laouen eo, ken ne sant
ket ar bloñsaduriou. »*

les de leurs pères. Je crains
d'être écrasée. Quant à Veig,
il se faufile parmi les gens. Il
est si heureux qu'il ne sent
pas les meurtrissures. »

••

Le froid nous a chassés de notre logement avec 10 degrés au-dessous de zéro, où notre provision de pommes de terre baisse terriblement. Nous avons atterri au Scheizer-Hof, restaurant peu fréquenté, la cuisine y étant plutôt médiocre. Ici on supporte notre Dahut surnommée « la catastrophe » à cause de ses cris et de son exubérance.

Après le déjeuner, nous nous attardons en sirotant un café erzatz dans la chaleur du chauffage central. Nous nous entretenons en français. Herminie étant gallotte, ne comprend pas le breton. Elle n'a aucune disposition pour apprendre une autre langue que celle enseignée à l'école. Les gouvernants français savent ce qu'ils font en empêchant l'enseignement du breton.

C'est un sérieux handicap dans notre situation. Nous ne devons pas attirer l'attention sur nous dans un pays truffé de prisonniers français et travailleurs du S.T.O. Ce sont de véritables boulets que ces personnes, fussent-elles les meilleures du monde, incapables de s'adapter à toutes les situations. J'aurais pu en être la victime et me voir reprocher des bévues de ceux dont j'avais la charge.

Heureusement que le Français qui nous aborde dans le restaurant est du genre brave homme, qui ne s'encombre pas de sentiments patriotiques exagérés, et il ne nous pose pas de questions indiscreètes.

Par contre, il ne nous épargne aucun détail sur sa vie passée à la campagne, dans le centre de la France. C'est un prisonnier de guerre, travaillant dans une ferme des environs où il est libre d'aller et de venir à sa guise.

Lorsque je lui dis que mon amie ne trouve pas de logement et que nous sommes sans feu, il a pitié :

« Je me fais fort, dit-il, de trouver un logement pour cette pauvre dame et sa petite gosse. Je connais une restauratrice qui loue des chambres et je viendrai demain vous apporter sa réponse. »

Force me fut de lui donner mon adresse. Il est exact au rendez-vous, mais désolé de n'avoir pu trouver de logement. Il nous offre un litre de lait que la fermière lui a donné pour la petite. Nous n'oublions pas de lui rendre la bouteille vide, cela aussi est précieux.

Comme je ne l'encourage pas à revenir, il prend congé assez vite. Calquant son attitude sur la nôtre, il n'insiste pas et ne dit pas son nom. Il est clair pourtant qu'Herminie est à son goût. Nous ne l'avons plus revu.

Forts de cette expérience, nous nous mettons d'accord pour ne parler français qu'après avoir entendu les gens parler allemand entre eux.

CHAPITRE II

Bombezenou war Tuttligen

13.2.1945

« Meurlajez ! Ket drusoc'h ar boued e ti Keller. E ti Dornner, n'eus mui awalc'h a dre-dan da lakaat an höll mekanikou da vont endro. Ar renerien o deus goulennet ouz ar c'hemenezed, kas ganto o mekanikou dre droad, ma fell d'ezo kenderc'hel da labourat ; n'int ket laouen avat.

Labourat a ran gant unan eus ar mekanikou-se; gwelloc'h e kavan an doare-se da labourat. Amzer am eus da sellout ouz al labousedigou, o vont da glask o repu er gaoued digor, istribilh ouz eun orjalenn aus d'ar straed, gwelout a ran anezo war orjalenn an tredan gwenn gant an erc'h.

Wardro dek eur "Alarm"; ha kerkent "Voll Alarm". Fraoñv ar c'hirri-nij, ar bombez a gouez gant eun trouz spontus. Tarzet int moarvat ha kouezet war ar ger.

« Malgré le Mardi Gras, les repas ne seront pas plus gras chez Keller. Chez Dornner, il n'y a pas assez d'électricité pour alimenter toutes les machines. La direction a demandé aux couturières d'apporter leurs machines à pédales, si elles veulent continuer à travailler ; elles n'en sont pas enchantées.

Je travaille sur l'une de ces machines-là. Je trouve beaucoup plus agréable de mener une machine à pédales. Celle-ci me laisse le temps de regarder les petits oiseaux qui viennent chercher refuge dans la petite cage ouverte qui se balance suspendue à des fils de fer au-dessus de la rue. Je les vois rassemblés sur les fils électriques saupoudrés de neige.

Vers dix heures "Alarm". Puis aussitôt "Voll-Alarm", tandis que des avions passent

Holl dud an ti a ziskenn er c'hae. N'oun ket an hini diwez! Amzer da dapout va sac'h-dorn ha va mantell, ha me en traoñ.

Ar merc'hed a gav iston gwelout ac'hanoun o tont da labourat gant va zro-vrec'h aour. Evel m'eo houmañ va holl zanvez, ret e oa d'in he diwall. Va sac'h dorn a c'hell beza distrujet, kollet pe laeret. Kousket a ran zoken gant va c'horfenn, em eus kuzet enni va bilhedou gall hag alaman.

Epad eun hanter eur e klevet trouziou eleiz. Taget eo bet ar porz-houarn, hag eun nebeut tiez tro-wardro. Echu an "Alarm" ha bec'h war ar rochedou adarre. Unnek eur eo.

N'eus ket eun hanter eur, eo echu an "Alarm" kenta ha setu unan all. Hag er c'hae adarre, Minna war va lerc'h, hag ar re all da heul.

Tud tiegez Dorner o deus kaset o fred ganto ha renket war eun daol vras. Frau Dorner he deus pedet Elena da zebri ganto. Houmañ a assant a galon vat. Ar c'hemenerzed a lar d'in, o deus truez outi, peogwir eo klanv gant an droug hirnez (Heimwe).

Peogwir ez oun ivez eun estranjourez, Frau Dorner a bed ac'hanoun da zebri ganto. Nac'h a ran en eur larout, ez in da zebri e ti Keller, pa vo echu an "Alarm". Abaoe eo bet nac'h et gant Herr Dorner

et que les bombes tombent et éclatent avec un bruit infernal. Tous les membres du personnel, suivis des patrons descendent dans la cave sans perdre de temps. Je ne suis pas la dernière à prendre mon sac à main et à dégringoler l'escalier.

Les couturières sont étonnées que je vienne travailler avec mon bracelet en or. Celui-ci étant ma seule richesse, je dois le protéger, comme je le fais de mes billets de banque français et allemands, cachés dans mon corset que je ne quitte même pas la nuit. Mon sac à main peut être détruit, perdu ou volé.

Le vacarme dure une demie heure. La gare est touchée, ainsi que quelques maisons alentour. L'alerte terminée, nous reprenons notre travail.

Il n'y a qu'une demie-heure que nous sommes de retour que la sirène retentit encore. Me voici de nouveau en route pour la cave avec Minna sur les talons et tout le monde à la suite.

Autour de la grande table, les Dorner s'apprentent à déjeuner. Frau Dorner invite Elena à partager leur repas. Celle-ci accepte de bon cœur. Les ouvrières en avaient pitié puisqu'elle a la nostalgie de son pays (Heimwe).

En ma qualité d'étrangère, Frau Dorner m'invite également. Je décline son invitation

paee va labour evel hini ar c'hemenerzed all, ne fell ket d'in digemer "profou" digantañ.

Gwele ar babig Ludwig, zo bet diskennet er c'hae. Eur prinz bñhan a zebant beza gant e ballennou kaer, e kenver dienez hor plac'hig Dahut. Gaby a ra eur vondianeaz ac'hanoun, peogwir am eus diou valisenn muioc'h egeti!

Wardro kreisteiz e c'hellomp lorc'ha. War hent an distro e kejom gant tud o sellout pizouz an oabl. Kirri-nij a lintr a-us Tuttlingen. Reoù alaman int emichans rak n'eo ket sonet an "Alarm".

Frau Suden ha Frau Bertholemer a oa ganin a zo aet diouz o zu. Kerkent e tiwan eun trouz bouzarus. Mont a ran da heul an dud a red war-du al "Luffchutz-Keller" an tosta.

Epad ma tregern an "Alarm" erru oun e kao an "Amgericht" just warlerc'h an den a garg, o klask an nozellan-dredan. N'eus tamm goulou gantañ. Dont a ra a-benn koulskoude.

Tud eleiz a zo eno. Ne glevet mui netra. A greiz holl, setu ar "Voll-Alarm" epad ma tremen eur bern kirri-nij. Bugale zo aze, ha ne jomont ket sioul. Eur vaouez 60 vloaz a gemer soursi eus he fried 80 vloaz, hag a gonfort anezañ. Tud zo a fell d'ezo mont er maez, hag an implijad a lar d'ezo :

en lui disant que j'irai me restaurer chez Keller, après l'alerte. Depuis que son mari m'a refusé d'aligner mon salaire sur celui des autres ouvrières, je lui en veux trop pour accepter ses bienfaits.

Le petit Ludwig a été descendu dans son berceau, joliment orné et paré d'une belle couverture. Un vrai petit prince en comparaison de notre Dahut si pitoyable dans son dénuement. Tout est relatif dans la vie. Ainsi Gaby m'appelle la richarde, parce que je possède deux valises de plus qu'elle !

Vers midi nous sommes libérés. Sur le chemin du retour j'aperçois des gens qui inspectent le ciel. Des avions brillent en passant au-dessus de Tuttlingen. Sans doute est-ce des avions allemands, car aucune alerte ne résonne.

Frau Suden et Frau Bertholemer, avec qui je fais un brin de route s'en vont chacune de leur côté. Soudain résonne un bruit assourdissant ; je cours avec les passants vers les abris proches. Pendant que l'alerte retentit, j'arrive devant la porte de l' "Amgericht" en même temps que le préposé à la défense passive. Celui-ci n'arrive pas à trouver, sans torche, le bouton électrique de la cave. Enfin, il y réussit et nous pénétrons dans l'abri, suivis par beaucoup d'autres. L'on n'entend plus rien. Voilà la "Voll

« Sie fliegen noch » (Nijal a reont c'hoaz).

Erfin da 13 eur 30, echu an "Alarm". O klask paka an Ti-post, an nijerienn saoz o deus stlapet o bombezennou kichen ar Pors-houarn ha war eur geriadenn tri kilometrad pelloc'h.

Prennet eo an nor e Ti-Keller. Forz penaoz ret eo d'in mont betek an ti evit gouzout penaoz eo aet an traoù gant tud an tiegez er mintinvez.

O tont eus ar skol gant Walter, Veig zo bet spontet o welet ar bombezennou o koueza war Tuttlingen. Dioustu en deus redet betek kao ar Glücked. Hogen a lar d'in ne doa ket bet amzer da vont da glask ar sac'h-kein aozet a ratoz evit seurt pourmenadenou.

Epad an noz, e talc'h ar c'hoari da vont endro. Kregi a ra an abadenn da 11 eur noz da echui wardro hanternoz. Dihunet omp eur wech all da 1 eur hanter. Epad eun eur e klevomp ar c'hirri-nij o tremen a-us ker. Holl dud an ti a ziskenn bremañ er c'hae. Echu a reomp koulskoude an noz en hor gweliou.

Kredi a ran start, emañ ar gevredadi o klask goumid an trec'h da vat. Ne zizonjan ket kuzuliou a furnez graet d'in gant Frañsez araok mervel. Red e vo d'in mont bemdez betek an ti-moulervez da zel-lout war ar gelaouenn, pelec'h eo erru an Amerikaned. »

Alarm", tandis que les avions repassent. Des enfants ne cessent de s'agiter. Une femme de 60 ans est là avec son mari de 80 ans et le réconforte. Des hommes veulent s'en aller, mais le préposé responsable ne veut rien entendre : « Sie fliegen noch » (ils survolent encore), leur dit-il.

L'alerte prend fin à 13 h 30. Les aviateurs anglais visaient la poste et avaient jeté leurs bombes non loin de la gare et sur un petit village à 3 kilomètres.

Lorsque je passe devant le restaurant Keller, je remarque qu'il est fermé. De toutes façons il faut que j'aille me raser sur le sort de ma petite famille avant le repas.

En revenant de l'école avec Walter, Veig avait été épouventé en voyant les bombes tomber sur la ville. Il courut alors se réfugier dans la cave des Glück. Mais, me dit-il, je n'ai pas eu le temps d'aller chercher mon sac à dos préparé pour ces sortes de promenades.

Durant la nuit le jeu continue. Il commence à 23 h 30 pour finir vers minuit. Nous sommes réveillés une autre fois à une 1 h 30. Pendant une heure nous avons entendu le ronronnement des avions qui survolent la ville. Tous les locataires descendent maintenant dans la cave. Nous par-

venons quand même à finir la nuit dans nos lits.

C'est sûrement le début de la grande offensive que préparent les alliés. Je n'oublie pas les conseils de prudence que me donna Fransez avant de mourir. Il faudra que je me rende chaque jour à la porte de l'imprimerie pour suivre sur le journal l'avance des Américains. »

Les obsèques de Marika

Miz meurz (mars) 1945

Le petit train qui dessert la banlieue de Tuttlingen a été bombardé. Marika y a trouvé la mort, un matin en se rendant à son travail. Herr Dorner a donné congé à ceux qui veulent assister à ses obsèques.

Greta me demande si je veux l'accompagner à la cérémonie le surlendemain. Oui, évidemment. Cette jeune fille décédée si brutalement m'inspire de la pitié et de la sympathie.

Le petit train ne fonctionne pas et nous prenons la route à pied de bonne heure. Je peux ainsi admirer la large vallée dominée par des montagnes majestueuses. Leurs sommets encore couverts de neige, me font penser aux Vosges.

Nous arrivons avant l'heure de la cérémonie. Quelques personnes sont là, dans la chambre où repose Marika dans son cercueil parmi les fleurs. Son père nous reçoit avec chaleur. Tout en parlant, il s'apprête pour l'enterrement. Il n'arrive pas à nouer son nœud de cravate. Me choisissant dans le groupe de femmes, sans doute parce que je le regarde s'énerver en vain, il me demande de l'aider. Je ne peux lui refuser ce service, malgré mon peu de dispositions, je réussis son nœud de cravate.

Le cortège se rend directement au cimetière situé non loin du domicile de la morte. Là, au bord de la tombe, un officier, membre du Parti, en uniforme brun, prononce un discours. D'après ce que je peux comprendre, Marika était membre du

Parti. L'officier loue son esprit de camaraderie et sa gaité, en s'attristant sur sa fin prématurée, en pleine jeunesse.

Lorsque le cercueil est descendu dans la tombe il y jette une fleur en guise d'adieu. Après lui tous les assistants font le même geste avant d'offrir leurs condoléances aux parents de Marika.

Comme pour l'aller, je reviens à pied avec Greta que je ne quitte pas d'une semelle. En cours de route, Herr Dorner et sa fille Hilda nous rejoignent. Eux aussi sont venus à pied aux obsèques de leur employée.

Ceux-ci doivent avoir une voiture dans leur garage et ne la sortent pas. C'est la pénurie d'essence ou de pneus. Les mêmes difficultés nous avaient obligés à laisser notre voiture au garage à Rennes. C'est peut-être pour cette raison que l'on ne voit pas souvent de voitures particulières dans les rues de Tuttlingen, ni dans celles de Colmar.

Si Herr Dorner devise aimablement avec Greta, à part un simple « Gut-tag », je ne me mêle pas à leur conversation. Je lui en veux toujours de n'avoir pas estimé mes mérites à leur prix.

Visite de la famille Jeusset

Vers cette date, Théophile Jeusset passe par Tuttlingen avec sa famille. Il vient me rendre visite un après-midi. Il part plus loin, me dit-il.

Dans *Contre-courant*, il écrit que je l'avais pris pour Abeozen. Je les connaissais assez bien l'un et l'autre, ainsi que leurs familles pour ne pas me tromper à ce point. Avec Abeozen, j'avais l'habitude de parler breton et ce n'était pas le cas avec Jeusset. Celui-ci l'écrivait bien, mais n'avait pas l'habitude de s'en servir autrement.

Je ne me rappelle plus les termes de notre conversation ; mais sa femme me confia plus tard, m'avoir dit :

« Je vous admire de vous débrouiller ainsi toute seule, sans vous plaindre dans de telles conditions.

— Vous l'auriez fait aussi dans le même cas », lui aurais-je répondu ; phrase que m'a confirmée Mme Le Mée-Moulin, à qui Mme Théo Jeusset l'avait rapportée.

Quelques semaines plus tard, elle constata la justesse de mes dires, lorsque son mari fut arrêté en Suisse et livré aux autorités françaises. (La Suisse était pourtant un pays neutre !) Elle fut alors obligée de se débrouiller toute seule, sans ressources avec six enfants dont l'aîné avait 13 ans.

Heureusement qu'elle put rentrer au pays où la question de langue ne se posait pas.

Au lac de Constance

Je n'en peux plus avec ces bombardements continuels. A la chemiserie, l'on passe la moitié du temps dans la cave. Aussi Herr Dorner m'a donné huit jours de congés pour aller voir à Constance si l'on peut nous accepter. Dans une ville proche de la Suisse l'on ne doit pas être bombardés.

Les trains sont la cible des aviateurs anglais. Je juge préférable de faire à pied les 30 km qui nous séparent de Constance.

A 21 h, nous partons, Veig et moi, comme pour une promenade. Nous sommes dispos et légers n'ayant pour tout bagage qu'un sac à main et un sac à dos avec notre casse-croûte.

Veig est heureux et gambade devant moi. Il est excité par la vue des chevaux de frise qui le fait penser aux exercices de guerre qu'on lui faisait faire à Tuttlingen. On prépare sérieusement la défensive. La guerre se rapproche de nous, cela est certain. Je remarque dans les prés qui bordent la route des tranchées en zig-zag pour s'y réfugier en cas de danger.

Non loin de Tuttlingen nous rencontrons un couple de cultivateurs. Ils nous invitent à monter dans leur cariole. Nous ne sommes pas encore fatigués et je ne désire pas donner des explications à des étrangers. Je les remercie et continuons à pied.

Cependant, après nous être arrêtés sur le bord de la route pour casser une croûte, Veig veut s'étendre un peu. Je lui explique que si nous nous arrêtons maintenant, nous ne pourrions pas arriver à destination dans la matinée. De plus, nous pouvons prendre froid. Veig comprend mes raisons et, comme un vrai petit soldat, il reprend la route sans rechigner.

Lorsque nous arrivons à des panneaux indicateurs, nous les lisons à la lueur d'allumettes. Il est impossible de se procurer

des piles électriques. Cet exercice n'est pas toujours facile : les panneaux sont hauts pour moi. Les gens du pays sont en général de grande taille.

J'ai repéré à l'avance, dans une géographie allemande, les localités que je dois traverser. Nous aurions été en peine de demander notre chemin, on ne voit âme qui vive ni lumière, à cause du « Verdungelung » (obscurcissement).

Pour m'orienter dans la nuit, tels les navigateurs, je ne perds pas de vue l'étoile polaire. Constance est au sud de Tuttlingen, je me retourne de temps en temps pour m'assurer de la bonne direction. C'est la première fois que nous expérimentons sur le terrain les connaissances apprises à l'école ; ce qui donne du piment à notre randonnée.

Des avions ronronnent dans la lumière de la lune. Je cours me réfugier sous les arbres qui bordent un champ sur ma gauche. Je vois une ombre que je prends pour un fossé. Sans méfiance, je saute de l'autre côté. Hélas ! je n'avais pas vu le talus en pente douce qui mène au pré, aussi, je roule sur moi-même et atterris en douceur. Je me relève aussitôt pour rejoindre Veig qui lui a vu le talus et s'inquiète de moi. Rassuré, il me gronde pour mon manque d'attention.

Te avat ! (Toi alors !)

— *N'am boa ket gwelet e oa ar park izeloc'h eged an hent.*
(Je n'avais pas vu que le champ était en contre-bas de la route.)

Il a de bons yeux lui, il a surtout un sang-froid que je n'ai pas toujours. C'est vraiment « la guerre des nerfs ». Veig n'en est pas affecté. Cette imprudence aurait pu mal tourner et où trouver du secours ? Puis nous continuons notre voyage sans autre incident.

Le soleil se lève lorsque nous traversons Radosfeld, son disque rose-rouge, jamais vu auparavant m'inquiète un peu, mais Veig me rassure. Je pense à mon équipée d'Ulm et j'apprécie davantage la présence d'esprit de cet enfant qui sait observer et en tirer les conclusions.

A la sortie de Radosfeld, nous trouvons une auberge accueillante où l'on nous sert un « Frühstück » substantiel qui nous redonne forces et courage pour continuer notre route.

Non loin de Constance, au haut d'une côte assez rude, nous commençons à sentir la fatigue. Il est 10 heures. Passant devant

une jolie petite maison au nom poétique de « Stern » (étoile), la propriétaire, voyant notre air fatigué, nous invite à nous reposer sur des fauteuils en rotin. Elle nous offre une tasse de café, que nous acceptons avec joie.

Dûment réconfortés, nous attaquons la dernière partie de notre voyage. Nous avons la chance de rencontrer des cultivateurs qui nous proposent une place dans leur carriole. Un Français de bonne mine, la cinquantaine s'y trouve déjà installé à l'arrière. Il se serre pour nous faire de la place ; et me demande où se trouvent les Américains.

« Je crois qu'ils ne sont pas très loin », lui répondis-je, sans en dire davantage. Réfugié comme moi, fuyant la guerre, il est peut-être l'adversaire de mon pays.

A Constance l'on me refuse une chambre à l'hôtel, sous le prétexte qu'il n'y en a pas de disponible. Il n'y en a pas pour les réfugiés. Nous aurions choqué parmi la clientèle vêtue d'astrakan.

Je vais alors voir le commissaire de police pour lui demander un permis de séjour. Au vu de mes papiers, il est aimable, mais il me refuse en disant :

« Nous nous apprêtons à défendre Constance. »

Je ne suis pas la seule à demander à être hébergée dans une ville libre. Il y a déjà un certain temps que les réfugiés français recherchent ce passage si près de la Suisse, et parmi eux nombre de Bretons en dérouté.

Le commissaire me donne néanmoins un bon pour être admise au Centre d'accueil, après lui avoir dit, n'ayant pas trouvé de chambre en ville.

Je n'ai rien à faire ici et je dois retourner à Tuttlingen pour mettre au point notre départ avec Herminie. Je n'ai pas le courage de refaire le chemin à pied, aussi suis-je venue à la gare voir les heures des trains et s'ils fonctionnent encore. Malgré les risques de bombardement je décide de partir le lendemain dans l'après-midi.

Le hall d'entrée est rempli de gens qui attendent. Je ne reconnais personne. Cependant quelqu'un s'approche de moi et se nomme : Larboulette, de Nantes, ancien B. A. Je connais mieux

son frère que lui. Il me demande des nouvelles de la situation et de ce que je veux faire.

« Je ne suis au courant de rien, lui répondis-je. Je voudrais bien passer en Suisse et y travailler, mais je ne sais quoi faire, ni comment, n'ayant personne pour me conseiller. De plus, je ne peux aller plus loin sans Herminie, sa fille et Gaby, qui m'ont été confiées. »

C'est la débâcle totale, chacun cherche à se sauver comme il peut.

Larboulette a l'air d'être plus au courant de la situation que moi. Il m'apprend que la famille Vincent se trouve dans une localité proche de Constance.

Dans l'après-midi nous nous reposons sur les rives du lac de Constance. Le soir nous grimpons dans des lits haut perchés, après avoir eu mille peines à enlever mes bottes de caoutchouc, les jambes enflées par la marche exténuante de la nuit précédente.

Je m'endors d'un sommeil paisible sans la hantise des bombardements.

Bien reposés, nous prenons le lendemain matin un petit train pour essayer de contacter la famille Vincent. L'on s'accroche à qui l'on peut, espérant le bon « tuyau » qui résoudrait nos maux. Mais à la mairie, l'on ne connaît aucun Vincent. L'on me donne une adresse où je pourrais peut-être les trouver. J'y vais sans autre succès.

Découragés, nous retournons à Constance pour reprendre le train pour Tuttlingen, sans s'inquiéter des risques du voyage. Je n'ai qu'un seul but en tête : arriver à bon port avant l'armée française et m'en sauver avec la petite famille.

Le train est archi-bondé. Nous débarquons en gare de Tuttlingen dans l'obscurité, parmi les bicyclettes des militaires, qui encombrant les quais, pêle-mêle avec les civils. Cela sans cri ni bousculade.

..

Lorsque je frappe à la porte de mon logement, Gaby demande en français :

« Qui est là ? »

— C'est la patronne », répondis-je. Ce qui la fit s'esclaffer de rire. Pendant mon absence elle est venue tenir compagnie à

son amie. Cette dernière est perdue dans un pays qui lui reste hermétique. Ce n'est pas le cas de Gaby qui, avec quelques mots d'allemand, parvient à se débrouiller.

J'ai fait un voyage inutile, mais je suis fixée sur les possibilités d'un repli sur Constance. Ce n'est sans doute pas le chemin que je dois prendre pour sortir de ce mauvais pas.

Miz ebrel (avril) 1945

Veig ne quitte pas son camarade Walter et me rapporte les potins de la ville. Il m'apprend que les nouvelles armes sont sorties. Ce qui me redonne espoir dans le succès final, en dépit des derniers reculs.

L'hiver sans feu est passé. Le soleil luit. Il n'est pas pour nous car les avions adverses sillonnent librement le ciel, sans intervention de la chasse allemande. C'est le signe que l'offensive progresse. Nous passons notre temps dans les caves. La plupart des huit abris visités sont confortables.

..

Lukaz est venu un dimanche en permission de 48 heures. Nous allons en chœur en promenade dans les collines boisées près de Tuttlingen. Comme il est en uniforme, il ne veut pas porter la petite sur ses épaules.

Il ne peut nous donner des conseils ni indications en cas d'avance foudroyante des combats. Il pense toujours partir vers l'est. Sans doute est-ce pour cette raison qu'il n'écrit pas à sa femme, ni ne nous donne son code postal.

..

Un après-midi, alors que nous nous sommes rendus en « famille » jusqu'au château, il y a un nouveau bombardement de la gare. Le souffle se répercute sur les ruines et me repousse du mur contre lequel, par reflexe, je me suis réfugiée. Même en dehors de la ville l'on peut être touché.

Sous la montagne il y a un bon abri. Je m'y suis réfugiée une fois lorsque j'allais à la laiterie. Pour y arriver, il m'avait fallu traverser en courant une grande prairie, ce qui m'essouffla.

CHAPITRE III

Les derniers sursauts de la guerre

Miz ebrel (avril) 1945

Des bruits circulent en ville sur l'éventuelle arrivée des Américains. Ce qui met Veig dans tous ses états. Celui-ci me rapporte que le maire a recommandé à ses administrés de mettre en sûreté à l'hôtel de ville leurs objets les plus précieux. L'on parle même de distribuer toutes les victuailles pour parer aux premiers jours de l'occupation ennemie. Ces dispositions sonnent le glas de nos espérances.

..

Comme pour m'apporter une certitude complémentaire, un gendarme est venu m'apporter une feuille de rapatriement, comme il l'a fait pour les travailleurs français en Allemagne. Ceci afin de les remettre aux autorités françaises via la Suisse.

Je veux fuir les Français, ainsi que me l'a recommandé mon mari, et en choisissant mon heure. L'on est en plein « cirage ». Gaby entend à la fabrique des bruits incontrôlés, concernant l'issue de la guerre, accompagnés de déclarations contre Hitler. C'est la première fois que j'entends parler en mal de lui. Tout cela présage un retournement de la situation. Aussi, répondis-je au gendarme :

« Je ne partirai pas et je vais de ce pas, voir le responsable du Parti. »

Au vu de mes papiers, il me laisse libre d'agir comme je le désire.

Gaby a reçu aussi une feuille de rapatriement. Je lui fais savoir ainsi qu'à Herminie : si elles ne sont pas de mon avis, je partirai sans elles. Elles se rangent à mon avis et se préparent au départ.

16.4.1945

Je viens de lire le journal, affiché à la porte de l'imprimerie. Il y est écrit : « Les troupes adverses dévalent la Forêt Noire. »

Les conseils de Fransez me reviennent en mémoire :

« Si cela va mal pour nous, ne rentre pas tout de suite en Bretagne. Attends trois ou quatre mois, car dans leur folie ils (les Français), tueront femmes et enfants. »

Le temps de partir est venu, si l'on ne veut pas être pris dans la mêlée. Je n'ai personne à qui demander conseil, ni sur qui m'appuyer. Pour mes compagnes, cette nouvelle aventure n'est que la continuation de la première. Ni le mari, ni le fiancé qui me les ont confiées, occupés à guerroyer ne leur ont laissé de directive. C'est le sauve-qui-peut général, où chacun tente de s'en tirer au mieux.

L'on se met d'accord pour partir demain soir, si je peux obtenir mes papiers. Ce qui importe, c'est de mettre le plus de distance possible entre nos ennemis et nous. Ainsi s'atténuerait peut-être leur vindicte le jour où nous serons capturés. Que faire d'autre avec nos mains nues ?

..

Ma demande pour Landeck, dans le Tyrol, a été enregistrée au Centre d'accueil. J'ai inscrit aussi les noms des personnes qui m'accompagnent. Je veux me rapprocher le plus près possible de la Suisse et de l'Italie où je pourrai me réfugier en cas de danger.

L'on m'a conseillé de prendre mes valises ou de les mettre en bagages. Ils ne peuvent me certifier qu'ils seraient en sûreté à l'hôtel de ville.

Je dois retourner demain à d'autres bureaux où ma demande a été acheminée. Même en pleine déroute, la paperasserie ne perd pas ses droits. L'organisation doit tenir jusqu'au bout !

Je vais ensuite à la chemiserie. Toute activité est arrêtée. On distribue sans ticket tous les tissus aux ouvrières. Je reçois, pour ma part, un coupon de coton rose pour y confectionner des robes d'été à la petite. L'on me donne aussi ma dernière paie et nous nous quittons sur un chaleureux « Aufwiedersehen ».

Préparatifs de départ

17.4.1945

Branle-bas de combat. Ayant réglé toutes ses affaires, Gaby est arrivée à la maison depuis hier. Aussi elle est à pied-d'œuvre pour partir aux commissions et faire la queue à la charcuterie. L'on y distribue les réserves en prévision de l'arrivée imminente des armées ennemies.

Pendant que Herminie s'occupe de ses bagages et de sa fille, je me rends de bureau en bureau afin d'obtenir les autorisations pour notre départ de ce soir. Ce n'est pas une petite affaire. Si je n'avais pas possédé le papier de recommandation de Bickler, il eut fallu partir avec les travailleurs français.

Je commande les opérations, puisque personne d'autre n'est capable en la matière. Cependant la troupe rouspète, pensant que je me contente de me promener pendant qu'elles s'occupent de faire cuire la viande de porc pour le voyage et de nettoyer les deux petites pièces de notre logement.

Dans l'après-midi, je termine mes bagages, ce qui n'est pas une petite affaire. Devant l'insécurité des transports, je dois prendre sur moi les choses les plus nécessaires et confier le reste aux services des bagages ; dans deux valises.

Pour les deux femmes, elles avaient été mises devant le dilemme : leur vie ou leurs bagages. Ce fut quand même un crève-cœur de devoir choisir. Un tri avait été fait deux fois, le premier à Rennes, le second à Colmar.

Je crains de perdre mes bibelots auxquels je tiens, ainsi que les dessins pris dans les Vosges. Mon manteau de fourrure, ma robe d'intérieur brodée, la couverture faite avec du coton perlé

que je pensais employer à des broderies de « chupenn » en vue de monnaie d'échange. Puis les choses pratiques comme le réchaud électrique et les ustensiles de cuisine qui me manqueront certainement si je venais à les perdre en route, ainsi que mon linge.

Pour le voyage je prends sur moi mon manteau toutes saisons en drap noir, mon Training Anzug, pour parer au manque de lit, mes bottes et un foulard sur la tête.

Je range dans mon sac à dos et un sac de matelot fait en tissu imperméable, procuré par Lukaz : un double de lingerie, mon tailleur noir, une robe grise, mes souliers, mouchoirs, bas, chaussettes. J'ajoute aussi deux nappes brodées ainsi qu'un chemisier de dentelle d'Irlande, un chupenn brodé et plusieurs petites babioles peu encombrantes. Toutes choses de valeur que je ne peux me résoudre à abandonner. J'y ajoute un peu de linge et le tissu rose pour habiller notre petite.

Je n'oublie pas une casserole, 3 assiettes creuses, 3 tasses à déjeuner et café, en métal argenté ainsi que les 2 gobelets en étain et les couverts. Puis ma couverture bien roulée que je porterai de l'autre main, avec mon sac à main. Dans celui-ci, j'ai entassé le nécessaire de couture, les papiers personnels et quelques papiers et crayons et les photos.

Veig loge dans son sac à dos, plus petit que le mien, ce qu'il peut de ses affaires personnelles, sans oublier son fétiche ni sa part de ravitaillement. Par-dessus il dispose sa couverture comme le font les soldats.

Puis, il se charge du sac à main contenant le masque de son père, enroulé dans de la dentelle. De l'autre main, il prend la mallette qui renferme quelques croquis d'Alsace, les écrits de son père avec nos lettres. Puis les 5 livres indispensables : géographie allemande, dictionnaires breton, allemand-français, anglais-français et le dernier *Gwalarn* qui contient l'adieu de Roparz-Hémon à son ami.

Hermynie devant garder les mains libres pour porter sa fille, n'a que son sac à main et son sac à dos avec son ravitaillement et ses affaires personnelles, celles de sa fille et sa couverture par dessus. Celle-ci est faite d'un métrage de tissu de laine épaisse en grande largeur. C'était Marzin du Bezen qui la lui avait donnée à Strasbourg. En ces temps inhumains, ce geste l'avait touchée et elle gardait à son auteur une reconnaissance émue.

Quant à Gaby, elle est prête depuis longtemps, Tuttligen, n'étant qu'une étape dans l'aventure où elle est entraînée malgré elle, pour suivre l'homme qu'elle aime. Son amour la soutient, malgré la distance.

Son barda est si réduit que ses provisions ne la gênent guère et elle y ajoute la bouteille de lait pour la petite et quelques babioles pour remplir les creux. Elle peut ainsi venir en aide à Hermynie et la relayer lorsque son fardeau lui pèse trop.

..

C'est une chance d'avoir reçu nos provisions de route juste le jour de notre départ. Mais elles alourdissent notre charge. Cette manne assure notre survie pour les jours à venir. Nous ne pouvons que lui donner la première place.

L'heure du départ approche. Tout est en ordre. Les deux valises ont été envoyées en consigne à la gare. La propriétaire est payée. Le berceau a été rendu aux Delisles et Veig a dit adieu à son copain Walter. Nous n'avons pas le loisir de nous laisser aller aux regrets. Personne ne songe à regarder en arrière. Le temps de la crainte est dépassé. Une seule idée nous soutient : devancer les armées ennemies.

Toute la journée Veig fut à son affaire. L'action étant son fort, il garda de cette journée aux minutes si remplies, un souvenir si exaltant qu'il le coucha sur le papier. Lorsqu'il put trouver une table pour écrire. Je le lui avais conseillé et pour une fois il m'écouta.

Ecrit au crayon, son récit reste lisible ainsi que deux croquis. L'un représente la charcuterie avec ses saucisses qui pendent à l'étalage ; l'autre un chariot rempli de nos bagages qu'il pousse à la main. Il le fit en breton, naturellement, avec quelques emprunts allemands et français.

17.4.1945

Mont a reomp kuit eus Tuttligen
(Départ de Tuttligen, par Hervé Debauvais, onze ans)

« Tuttligen. Er mintin-mañ,
e oamp savet abred. Ret e oa

« Tuttligen. Ce matin nous
nous sommes levés de bonne

mont da glask bara. E ti ar c'henta baraer, netra. E ti an eil hon eus kavet memestra. Da nav eur ret eo mont da glask kig gant Gaby. Leun a dud a oa dija er "Metzgeri". Lehmann. An hanter eus an dud a zo er maez pa zigouezomp.

Eun "Alarm". An dud a jom dirag an nor evit diwall a zro : met ar "Polizei" a zeu da c'hourdrouzall. Ret eo chom pell er c'hao. An "Alarm" en deus padet muioc'h eged tri c'hard eur. Unnek eur eo. An dud a c'hourdrouz peogwir ne gavont ket mui o flas dirag ar stal. Gaby a zo pell diouzin ha me eun tammig a-dreñv.

Goude eur c'hard eur, eun "Alarm" endro, ha red eo d'eomp mont endro er c'hao ; eun hanter eur c'hoaz. Er maez eus ar c'hao ni a zo ar c'henta ar wech-mañ. Erru eo Gaby dija. Eun trede "Alarm" endro, ar stal a zo goullo, an nor a jom digor memestra gant leun a gig.

Goude an "Alarm" ar stal a zo leun a dud hag a c'hourdrouz, me a c'hortoz. Mamm a zo o sellout dre ar prenestr. Gaby ha me a zo o vont elec'h emañ ar 'Wrust' (kilhe-wardon) hag em eus bet eur bern "Fett" (druzoni) hep tiked. Goude ez omp aet e lec'h ar c'hig. Pa reomp an tikedou, an itron a lar d'eomp e ro da bep hini eur c'hilo kig. Evurus e oa Gaby ganin evit-se. Houmañ a

heure pour aller chercher du pain. Nous n'en trouvons pas dans la première boulangerie, mais nous avons plus de chance dans la seconde.

A 9 heures, il faut que j'aille avec Gaby chercher le ravitaillement à la charcuterie Lehmann. Lorsque nous arrivons, la boutique est déjà pleine, la moitié des clients attend dehors.

Une alerte ! Personne ne bouge pour garder son tour. Mais les "Polzei" leur enjoignent de gagner les abris et d'y rester jusqu'à la fin. L'alerte a duré 3 quarts d'heure. Il est 11 h 30. Les gens rouspètent parce qu'ils ne retrouvent plus leur place devant la boutique. Gaby est loin et je reste derrière.

Après un quart d'heure, nouvelle alerte. Il faut réintégrer la cave. Encore une demie-heure. Nous sommes libérés. Cette fois-ci nous sommes les premiers dehors. Gaby est arrivée avant moi. Une troisième alerte vide la boutique en laissant la porte ouverte sur la réserve de viande.

Après l'alerte, la boutique se remplit à nouveau de gens qui rouspètent. J'attends. Je vois Mamm qui regarde par la vitrine. Nous nous dirigeons, Gaby et moi, vers le rayon charcuterie où je reçois beaucoup de matières grasses sans tickets. Après nous nous rendons au rayon viande. Lorsque nous

oa laouen-tre a laras ya dioustu. Neuze an implijadez a ra d'eomp pevar kilo kig-moc'h. Setu ni er maez eus ar "Metzgeri" Gaby ha me evurus kenañ gant hor pinvidigez.

Setu-ni en ti. Mamm hag an Itron Lukaz a zo souezet o welout kement a draou, ken ne ouzont mui pelec'h lakaat anezo. Ar silzig a zo bet istribilhet ouz dorn an nor. Eun "Alarm" a son, hag endro er c'hav.

Goude an amzer-se eur "Polizei" a zo deut gant eur paper en e dorn evit larout.

« An tren a ya kuit da eiz eur noz. »

Met tout an traou n'int ket tout echu. Epad an holl endervez ar c'hig a zo bet poazet en ti, war an dommerez-tredanel vihan.

Da seiz eur noz, ez eomp kuit eus an ti, gant ar pakajou. Setu-ni en hent, hor sac'h war hor c'hein. Dahut ebarz ar "Youpala". Mamm he deus fardet anezañ, gwriet gant an dorn en eun danvez kalet

Setu ni er gar. Enskrivet eo bet ar valizennou ha fiziet d'ar paotr ar "Bagages", a dle heulia ar memez tren. An tren a zo leun a dud. Mont a ra kuit gant eun tammig dale. An den en doa laret d'eomp e oa ret diskenn d'ar seizvet "station", hogen d'ar bevare "station" omp chomet a sav div eur hep goulou en abeg d'ar c'hirri-nij saoz. An tren a ya kuit memes-

tendons nos tickets, la vendeuse nous dit qu'elle donne à chacun un kilo de viande sans ticket. Heureusement, Gaby était avec moi. Ravie de l'aubaine, celle-ci toute réjouie dit oui tout de suite. La vendeuse lui remet aussitôt quatre kilos de porc frais. Nous sortons de la charcuterie, Gaby et moi, tout heureux avec notre butin.

Nous voici à la maison. Mamm et Mme Lukaz sont étonnées de voir tant de victuailles. L'on ne sait où les mettre. Il y en a partout et jusqu'aux poignées de porte où l'on a pendu des saucisses.

Une alerte nous fait descendre dans la cave. Après ce temps un policier est venu, un papier à la main, pour nous avvertir que le train part ce soir à 8 heures.

Mais tout n'est pas fini pour autant. Durant toute l'après-midi l'on a cuit la viande sur le petit réchaud électrique.

A 7 heures du soir, nous quittons la maison avec nos paquets. Nous voici en route, nos sacs sur le dos. Dahut dans son "youpala" que Mamm a cousu à la main dans un tissu solide.

Nous voici arrivés à la gare. Nous avons enregistré les valises et confiées aux bagages. Elles doivent nous suivre par le même train.

Le train, plein à craquer, se met en route avec un peu de

tra. N'eo ket d'ar 7^{ma} station eo ret diskenn, met d'ar 6^{ma}.

Bremañ emaoamp erru e Sigmarigen. Ha ret kemer eun tren all. Hogen an hini oamp pignet e-barz, ne oa den nemedomp. Eun den a lar d'eomp eo ret d'eomp mont en hini all.

An Itron Lukaz a lar : "On était trop bien, il faut changer tout le temps."

Pa oamp erru e-barz an tren mat, e oa leun chouk pik ; kavet hon eus eur plasig memestra. Dahut a gousk, an tren a ya kuit goude eur pennadig "nach" Radosfeld. »

retard. Le chef de gare nous a dit de descendre à la 7^e station. Mais à la quatrième le train reste en panne tous feux éteints. Les avions anglais survolent la région. Le train repart à nouveau et s'arrête à la sixième station et non à la septième.

Nous sommes maintenant à Sigmarigen et devons changer de train. Nous montons dans un wagon vide. Un employé vient nous avertir qu'il faut changer de train en nous indiquant le bon. Mme Lukaz, qui s'y trouve à son aise s'écrie :

« On était trop bien, il faut changer tout le temps. »

Lorsque nous montons dans le « bon train » celui-ci est bondé de voyageurs. Nous y trouvons néanmoins une place. Malgré le tintamarre, Dahut s'est endormie de fatigue. Le train s'en va peu après en direction de Radosfeld. »

18.4.1945

« Emaomp erru duze da eiz eur eus ar mintin. Hogen, an tren ne ya ket pelloc'h, ret eo ober "auto-stop" ; met ne welomp den ebet war an hent. Kavout a reomp eun ostaliri elec'h oun bet dija gant Mamm n'eus ket pell. Kavout a reomp memestra eur c'hamion "militaire" a gemere an dud, ar

« Nous y arrivons à 8 heures du matin. Le train ne va pas plus loin, et il faut faire de l'auto-stop. Mais nous ne trouvons personne sur la route. Nous trouvons un café où je suis allé déjà avec Mamm.

Nous trouvons un camion militaire qui charge les gens. La police les dirige. Je monte

"Polizei" o ren anezo. Evidoun, pignal a ran da genta ha Gaby a ro d'in ar pakadou. Mamm ne c'hell ket pignal hec'h unan, eur sourdad a sikour anezi.

Setu ni erru betek ar gar bet bombardet, freuzet pep tra endro d'ezan... Goude beza lezet hor pakadou dindan gward ar "chef de gare" ez eomp da eva eur bann kafe en eun ostaliri e kreiz ar vourc'h.

Eus an noz e kemeromp an tren da eiz eur "nach Friedrich-Hafen" elec'h e erruomp da deier eur eus ar mintin. Duze hon eus kousket evit ar c'henta gwech en eur porz houarn, etouez beajourien all. Ret eo d'eomp kemer eun tren all evit Landau nach Bregenz ha Landeck. »

le premier, Gaby me donne les paquets. Mamm ne peut pas monter toute seule. Un soldat l'aide.

Nous voici arrivés dans une gare qui a été bombardée et les alentours complètement détruits. Laissant nos paquets à la garde du chef de gare, nous partons dans le centre du bourg boire un café.

A la nuit nous prenons le train à 8 heures pour Friedrich-Hafen où nous arrivons à 3 heures du matin. Là nous dormons pour la première fois dans une gare, allongés parmi les autres voyageurs. Il nous faudra reprendre un autre train pour Landau, Bregenz et Landeck. »

Exode

18.4.1945

« C'est le matin de ce jour que commence véritablement notre exode. En ce moment, je refais à pied le chemin parcouru il y a un mois, mais pliée sous le poids des bagages. Le temps est au beau, chacun conserve bon moral.

Sur le bord de la route je reconnais le café où je fus si bien reçue quelques temps auparavant. Mais je ne retrouve pas la chaleur de l'hospitalité qui m'avait si touchée alors.

Je parle breton avec mon fils et allemand avec tout un chacun, les gens me considèrent un peu comme des leurs. Sans doute celles qui m'accompagnent donnent à notre hôtesse, un avant-goût de l'occupation qu'elle va subir. Et la présence d'un petit enfant, avec ses exigences, complique le service en ces temps de disette.

19.4.1945

Comme l'écrit Veig, nous voici arrivés en pleine nuit à Friedrich-Hafen. Pour la première fois de notre vie, je dors dans le hall d'une gare. Nous trouvons une place non loin d'autres voyageurs. Nous déplions nos couvertures et nous voilà endormis pour la nuit, sans la moindre alerte.

Le matin, nous mettons nos paquets dans un coin. Nous avons nos provisions. Aucun besoin donc d'aller en ville, sauf pour étancher notre soif. Nous y allons à tour de rôle afin de garder nos bagages. Je vis ainsi les alentours de la gare avec ses vieilles maisons se reflétant dans l'eau de la rivière.

Dans le hall immense, aux mosaïques multicolores, débarquent des convois de réfugiés venant de l'est, fuyant leurs ennemis... Des enfants sont morts de faim pendant le voyage. Ce qui me fit dire à Herminie :

« Il faut bien nourrir votre fille aujourd'hui, car je ne sais ce que nous réserve l'avenir. » Mais la mère se fâche :

« Que voulez-vous que je fasse ? Elle ne veut pas manger et rend tout ce que je lui fais ingurgiter de force. Vous voyez, ajoutez-elle, après avoir essayé une fois de plus. »

C'est une calamité les enfants difficiles en temps de paix, mais en un temps comme celui-ci, c'est une catastrophe !

!.*

Vers vingt heures nous embarquons dans un petit train en direction de Landeck. Je suis rassurée quand il se met en marche. J'ai l'impression qu'il ne peut rien nous arriver de fâcheux lorsqu'il roule.

Nous arrivons sans encombre à Bregenz. En contournant le lac de Constance, Veig s'extasie sur le spectacle que lui offre la Suisse, illuminée de l'autre côté du lac. Il n'avait que six ans au début de la guerre et n'avait vu que des villes sans éclairage.

Dans l'obscurité, des soldats envahissent notre compartiment. Je me trouve coincée entre mon fils et un jeune soldat qui s'endort la tête sur mon épaule. Je n'ose bouger de crainte de le réveiller. L'esprit fantaisiste de Gaby, toujours en éveil, malgré notre situation dramatique, juge cocasse cette attitude, et prend prétexte pour en rire.

Je ne trouvais rien de risible là-dedans, ne pensant qu'à survivre et mener mon escouade à bon port. Ce pauvre soldat devait sans doute être encore plus fatigué que nous pour dormir aussi profondément.

Au petit matin, le train s'est allégé. Celui-ci continue son chemin vers Voralberg et chemine à flanc de montagne, aux sommets couverts de neige. Le paysage féérique nous ravit, Herminie, Veig et moi, Gaby, elle, s'en émeut :

« Je regrette de vous avoir suivis dit-elle. »

Elle regrette surtout de n'avoir pas acheté des souliers confortables quand elle le pouvait, dussent-ils ne pas être exactement à son goût. Ses regrets l'assaillent. Elle pense que son fiancé a dû venir à sa recherche à Tuttlingen et Herminie dit comme elle.

Que dire à ceux qui n'ont plus leur raison ? Leurs mari et fiancé sont des soldats et comme tels, doivent obéissance à leurs chefs. Ils ne seraient pas venus se jeter dans la gueule du loup. Ils ne m'auraient pas confiés, femme, enfant et fiancée, s'ils avaient pu s'en occuper eux-mêmes.

Pour ma part, n'ayant plus mon mari et personne sur qui compter, je n'ai qu'un objectif : épargner à mon fils les dangers de la guerre. Celui-ci est heureux lorsqu'il peut grappiller quelques parcelles de bonheur dans cette aventure.

20.4.1945

Enfin, nous voilà au port. Nous nous installons dans le hall de la gare de Landeck, plein de monde.

Le lendemain matin, laissant les bagages à la garde des deux femmes, je vais voir avec Veig si mes valises sont arrivées.

« Pas encore, me répond-on, gardez le récépissé, vous les trouverez plus tard si elles ne sont pas perdues. »

Puis je me rends au commissariat pour demander un logement. Malgré mes références, le commissaire ne veut rien entendre : « Il y a déjà trop de monde et on ne peut les héberger tous ».

Je n'ai pas l'air contente et cela se voit. Pensant se faire mieux comprendre, il veut me parler en français.

« Ich kenn Deustch sprechen », lui dis-je.

J'en ai marre d'être obligée de parler continuellement en français avec les filles. Mon agressivité contre elles trouve là son exutoire. Déçue de ne pouvoir exercer ses talents, le commissaire me demande poliment :

« Wo wollen-sie gehen ? »

Ne voulant pas lui avouer mon désir de me rapprocher de la Suisse ou de l'Italie, je lui parle de Kitzbühel, station touristique.

— Warum ?

— Parce que je trouve cet endroit agréable. »

Cette réponse paraît le satisfaire et il me donne sur-le-champ de nouveaux papiers pour Kitzbühel. Je l'en remercie. Mais avant de me retirer, j'exprime ce que j'ai sur le cœur :

« Sie zind nicht Freuden. » (Vous n'êtes pas des amis.)

Il se sait vaincu, aussi me laisse-t-il partir sans un mot, tandis que je claque la porte derrière moi. Geste inutile, mais qui soulage mes nerfs.

Je pense à celles que je traîne derrière moi. Elles ne se rendent pas compte de leur chance d'avoir quelqu'un qui puisse débrouiller les questions de paperasses, qui en pleine déroute sont encore plus utiles et exigées, qu'auparavant.

De Landeck à Kitzbuhel

21.4.1945

Nous passons toute la journée dans la gare de Landeck. Des camions de réfugiés allemands et autres ne cessent d'arriver, emportant avec eux les réserves de vivres, de farine en particulier. Nous les voyons et les entendons en parler, mais nous ne voulons pas nous mêler de leurs affaires, car nous ne nous sentons pas chez nous.

Le train part le soir pour Kitzbühel via Innsbrüg. Le train est pris d'assaut par des réfugiés politiques français, qui eux veulent se rendre en France par la Suisse. Je ne découvre pas mes batteries et je conseille à mes compagnes d'en faire autant.

Peu avant Innsbrüg, un pont a sauté, aussi tous les voyageurs sont invités à traverser la ville pour rejoindre la gare.

C'est l'un des plus mauvais souvenirs de cet exode. Si j'avais récupéré mes valises à Landeck j'aurais dû les laisser là. Nous sommes si exténués à porter sacs, paquets et la petite qui dort que chacun porte à tour de rôle.

Nous ne pouvons pas nous attarder derrière le flot des voyageurs dans une ville inconnue et en ruines, éclairée par la lune seulement.

Enfin, nous atteignons la gare, sur le quai, serrés les uns derrière les autres et en silence, soldats et civils mélangés, attendent impatients le train promis. Quant à moi, je crains de voir apparaître les bombardiers.

Lorsque le train est à quai, il est pris d'assaut. Nous arrivons cependant à nous caser avec nos paquets. Lorsqu'il démarre ma crainte s'évanouit. Pourtant, il ne va pas bien loin et s'arrête au milieu des ruines en pleine nuit.

22.4.1945

Heureusement le temps reste au beau. Nous nous enroulons dans nos couvertures, sur les marches d'une maison que nous distinguons dans l'obscurité et dont il ne reste que quelques pans de mur.

Au petit matin, dès que j'ouvre l'œil et que je mesure l'étendue des dégâts, je suis prise de panique. Je décide sur-le-champ de fuir au plus vite ce lieu sinistre et chercher aide sur la route. Dans notre malheur il est heureux que nous soyons partis de Tuttlingen assez tôt pour mettre de la distance entre les Français et nous ; et en même temps d'en être partis assez tard pour éviter les bombardements dont nous voyons les effets.

Hermine, épuisée, ne veut pas s'en aller tout de suite. Gaby est de son avis. Celle-ci peut bien se débrouiller toute seule, aussi son amie ne sera pas en perdition.

Il eut été préférable de souffler un peu ici. Fransez m'aurait dit :

« L'on ne bombarde pas deux fois le même endroit aux ruines aussi visibles. »

Je ne vois âme qui vive dans les ruines et pourtant, il y avait du monde dans le train. Ce n'est pas ici que l'on pourra étan-

cher sa soif. Mes nerfs commencent à me lâcher, aussi je décrète :

« Je pars avec mon fils. Rendez-vous à Kitzbühel. Je ne veux pas me jeter dans les pattes des Français. »

Nous partageons les provisions qui nous sont communes. Chacun étant déjà en possession de son ravitaillement personnel.

Je prends la route avec Veig. Aiguillonnée par la crainte de voir surgir les avions anglais, mes bagages me semblent légers. Au bout d'un certain temps, fatigués, ne voyant personne à l'horizon, nous nous asseyons sur le bord de la route. Une jeune Allemande, qui traîne un petit chariot, nous propose d'y mettre nos paquets. Elle doit laisser le véhicule à la ville voisine. L'on trouvera peut-être là-bas une autre occasion.

A Bettenberg, des camions militaires prennent les réfugiés qui fuient les Russes ou les armées adverses. Ils transportent leurs ballots et leurs malles, les civils mêlés aux soldats.

Le conducteur du camion fonce sans s'inquiéter des sirènes d'alarme qui beuglent : « Vor-Alarm, Voll-Alarm, Akute-Alarm ». (Cette dernière étant la plus pressante.) Il atteint heureusement sans danger la gare la plus proche et y dépose ses passagers.

Ce jour-là, j'ai reçu le baptême du feu. Dans l'action, devant le but à atteindre, toute crainte s'évanouit. C'est pourquoi je n'ai pas eu l'idée de renouveler mon imprudence de Mulhouse, il y a un an. Ceux qui m'entouraient m'en imposaient par leur calme et leur maîtrise de soi.

Un jeune soldat, vêtu de noir, coiffé du bérêt des « Panzer », aide avec bonhomie les voyageurs à descendre. Le camion étant trop haut pour mes jambes, il me reçoit dans ses bras. Pour l'en remercier, je lui donne un paquet de cigarettes qu'il accepte avec un sourire éblouissant. C'est ça le vrai courage : garder le sourire dans les pires situations.

Les environs de la gare sont en ruines, mais les bâtiments n'ont pas souffert. Aussi, après nous être assurés d'un départ pour le soir, nous y déposons nos bagages et nous allons jusqu'au bourg nous restaurer. Le café ersatz est plus que médiocre. C'est malgré tout une boisson chaude. La localité reprend vie. Ses habitants ayant trouvé refuge dans les grottes sous la montagne.

Survient une alerte qui nous fait courir vers le refuge. Pendant que je traverse la prairie, vers les grottes, un travailleur français me demande :

« Où est l'armée française ? Que faites-vous ici ? »

— Je ne sais pas !, lui répondis-je. Je fuis la guerre avec mon fils. Puis : Vous travaillez ici ? »

Je ne sais ce qu'il trouve de fâcheux dans ma demande, car il me répond sans aménité :

« Vous parlez ! Ce n'est pas le moment de se faire tuer. »

Imaginant sa situation difficile, j'arrête la conversation qui peut mal tourner et je rejoins les autres.

Le soir-même nous prenons le train pour Kitzbühel. Je garde un bon souvenir du chef de gare flegmatique avec sa casquette rouge, comme si les armées ennemies étaient à cent lieues de là. Il répond avec courtoisie aux renseignements que je lui demande et m'aide à monter dans le train en partance. Les rails ont été réparés. Dans ces moments-là le moindre geste de compréhension vous reconforte.

Enfin, le train s'ébranle à notre grand soulagement. Il nous amène directement à Kitzbühel. Le hall de la gare est plein de réfugiés. Il y a un banc inoccupé où nous nous installons et pouvons nous restaurer avec nos provisions. Celles-ci commencent à diminuer sérieusement.

Tard dans la nuit, nous voyons apparaître nos retardataires. Elles avaient trouvé des occasions successives et s'étaient bien débrouillées. Nous avons alors partagé notre coin avec elles, heureux de les retrouver. L'on mit Dahut contre le mur. Avec l'accord tacite des autres réfugiés, notre place sera gardée pendant les quatre jours de notre séjour.

22.4.1945

Voici les mêmes événements, vus par Veig. Ils complètent mes souvenirs. Ils sont surtout ressentis avec un esprit différent et décontracté.

Eus Landeck da Kitzbühel

Gant Hervé Debauvais

« Kemeret hon eus an tren » Nous avons pris le train
« Landeck davet Kitzbühel. » à Landeck pour Kitzbühel.

Hogen goude en trede station eo ret d'eomp diskenn. Ne c'hell ket mont pelloc'h, ar pont a zo diskaret. Kousket hon eus aze.

Eus ar mintin, sevel a ran abred evit mont war droad, warzu Kitzbühel. Graet ganeomp eun tammig hent gant hor pakadou e kavomp eun dimezell a zoug anezo betek Bettenberg, gant eur c'harrbihan.

Erru aze, omp paket gant eun "Alarm". Tud ar vourc'h hag ar soudarded a ya da gizat er c'hoad. Teier "Alarm" a zo bet ha bep gwech ez omp aet er c'hoad gant hor pakadou.

War blasenn ar geriadenn e welomp eur c'hamion hag an dud a bign ebarz. Soudarded a sikour anezo da bignal ha da ziskenn. Ober a reomp pemp kilometrad gantañ, pelec'h a seblant beza eur "Bannhof". Siouaz ! diskaret eo al linenn. Emañ an dud o renka ar "rails". Neuze e lezomp ar pakadou e sal vras ar "Bannhof" hag ez eomp da eva eur banne kafe er vourc'h.

Deut omp a-benn memestra, ne ouzon mui penaoz, da baka Kitzbühel war an abardaez, hag e kouskomp er "gar". »

24.4.1945

A Kitzbühel, même son de cloche qu'à Landeck. Je contacte deux organismes, mais partout l'on me répond poliment, même

Mais après la troisième station il faut descendre. Nous ne pouvons aller plus loin, le pont a été détruit. Nous dormons là. Le matin je me lève de bonne heure pour partir à pied pour Kitzbühel. Nous avons fait un bout de chemin avec nos bagages quand nous trouvons une demoiselle qui nous les transporte sur son chariot jusqu'à Bettenberg.

Arrivés là nous sommes "at-trappés" par une alerte. Les gens du bourg et les soldats vont se cacher dans le bois. Il y a eu trois alertes et chaque fois nous sommes allés dans le bois avec nos paquets.

Sur la place de la petite ville nous voyons un camion et des gens qui montent dedans. Des soldats les aident à monter et à descendre. Nous faisons 5 kilomètres avec eux, jusqu'à ce qui paraît être une gare. Hélas ! la ligne est coupée. Les ouvriers s'occupent à arranger les rails. Alors nous laissons les paquets dans la grande salle de la gare et nous allons boire du café au bourg.

Pourtant, nous sommes parvenus, je ne sais plus comment, à arriver à Kitzbühel dans la soirée, et nous avons dormi dans la gare. »

avec gentillesse, que l'on ne peut nous garder faute de place. Evidemment, loger cinq personnes c'est difficile. Je reçois alors un nouveau permis pour Mittersil, que je choisis un peu à l'aveuglette sur une carte, toujours vers le sud-est non loin de l'Italie.

Je voudrais bien rester dans cette plaisante petite ville, où il n'y a pas trace de bombardement et un bon abri sous la montagne, non loin de la gare. Je m'y rends dès que résonne l'alerte. C'est une grotte spacieuse qui sert d'entrepôt aux futs de bière. L'eau sainte des parois, mais je m'y sens en sécurité.

Il y a aussi une cantine pour les réfugiés. Nous y allons avec nos récipients deux fois par jour.

Un après-midi, nous sommes allés explorer un peu le pays et nous restaurer à la pâtisserie. Comme il faut attendre notre tour, la petite s'impatiente, puisque l'on ne veut pas la laisser courir entre les tables. Elle crie si fort qu'elle énerve les clients. Force nous est de repartir sans consommer et reprendre, plus tôt que prévu, nos quartiers dans le hall de la gare. Là, du moins, on ne dérange personne.

26.4.1945

On nous signale qu'un train en direction de Mittersil part ce matin. Nous décidons de nous y rendre. Hélas ! A peine démarré, le train s'arrête en pleine campagne, la ligne est coupée. L'on descend avec nos bagages et suivons à pied le flot des réfugiés ; Dahut ayant récupéré son « Youpala ».

Nous entendant parler français, une réfugiée me prend pour une des leurs. Elle me propose de prendre nos bagages dans la charrette à main qu'elle a empruntée pour rejoindre la gare la plus proche. Je la remercie vivement et Veig l'aide à pousser le chargement. Elle me dit être très connue dans l'entourage de Pétain. Elle ne dit pas son nom et je ne me soucie pas de faire plus ample connaissance.

Nous sommes sur le même bateau, mais nous restons des adversaires irréductibles. Le gouvernement du maréchal Pétain avait séparé le Pays de Nantes du patrimoine breton.

Soulagés du poids de nos bagages, nous pouvons admirer le paysage féérique. Les fermes ont chacune un clocheton pour

appeler les ouvriers à table. Ces belles demeures, précédées de vastes prairies dont nulle barrière ne barre l'entrée. Comme j'aurais voulu habiter là et y goûter enfin la paix !

Nous croisons des gens qui campent. Nous ferions comme eux si la guerre ne nous talonnait pas.

Mon fils ne se plaint pas de la faim ni de la soif. Cette vie pleine d'imprévus le ravit. Il fait partie du conseil où il émet son avis. Cela lui donne de l'assurance. Un vrai enfant de troupe. Son père aurait été fier de lui. Quel regret qu'il ne soit pas là pour le voir en ce moment.

Je ne sais combien de kilomètres nous parcourons à pied avant de trouver une gare à peu près intacte. Un chef de gare nous aide à trouver une place dans un petit train en partance pour Mittersil.

Nous y arrivons assez vite. Je laisse les femmes avec les bagages dans le hall de la petite gare et je pars avec Veig à la recherche du N.S.V. (centre d'accueil du parti).

Au vu de mes papiers, une dame d'un certain âge, me reçoit aimablement. Elle vient tout de suite avec moi, faire connaissance de la troupe. Elle nous conduit aussitôt dans un bâtiment communal où sont déjà installés une dizaine de réfugiées hongroises. Elles ont suivi un mari, un frère, un fils, un chef, cantonnés non loin de là. Comme certains Bretons, ceux-ci ont pris du service dans l'armée allemande pour en tirer avantage pour leur patrie.

La dame nous indique un coin libre près d'une fenêtre donnant sur la cour, où nous nous installons. Il y a là une table, des bancs et une cuvette pour notre usage personnel. Il y a aussi un grand fourneau de faïence comme en Alsace. Une grand-mère popote l'accapare sous le prétexte de soigner son petit-fils de quelques mois, le fils du chef.

Après un voyage épuisant de 9 jours, qui en temps normal aurait été effectué en un jour, nous pouvons enfin goûter un repos bien mérité ; sur un plancher de bois, dans cette localité où il n'y a pas trace de bombardement.

CHAPITRE IV

L'aventure tyrolienne

27.4.1945

Quelle chance nous avons d'être acceptés quelque part, après un voyage aussi mouvementé et d'y être arrivés sains et saufs. J'ai été bien inspirée de partir assez tôt, afin que nous ne soyons pas pris entre les feux des armées adverses ; les hostilités touchant à leur fin. Nous allons pouvoir enregistrer nos cartes d'alimentation et recevoir pain et provisions d'une façon régulière.

La dame du service social a bien voulu accepter de prendre ma petite valise contenant les papiers de mon mari. Ils seront davantage en sécurité. Elle m'a donné aussi des adresses de personnes susceptibles de nous héberger.

Cet après-midi je suis allée avec Veig prospecter dans la montagne. Celui-ci est heureux de courir les bois et s'amuse à secouer les branches de sapin encore couvertes de neige. Ceci n'est pas de mon goût, la neige me pique les yeux.

Je suis bien reçue par les gens. Mais lorsque je leur révèle : « Wir sind funf » (nous sommes cinq), ils ne peuvent plus nous recevoir. Il en sera ainsi partout où j'irai. Deux personnes de la même famille se logent assez facilement chez l'habitant, mais pour cinq c'est beaucoup plus difficile.

Je ne le regrette pas. La montagne en cette saison n'est pas attirante. La fonte des neiges rend les chemins impraticables et le temps gris me donne le cafard.

29.4.1945

Nous passons seulement deux jours dans ce premier étage où nous faisons bon ménage avec nos compagnes d'infortune. Celles-ci, personnes bien élevées, se tiennent à leurs places, nous faisons de même. Nous ne connaissons pas plus le hongrois qu'elles le français. Aussi les motifs de disputes sont réduits.

L'une d'elles, belle femme, la cinquantaine, connaît suffisamment l'allemand pour s'expliquer avec moi pour l'essentiel. C'est une femme supérieure. Je la baptise d'office : la reine-mère, tant elle fait figure de chef. Aussi avons-nous sympathisé tout de suite. Elle s'adresse à moi pour le déroulement d'une vie commune sans contrainte de part ou d'autre. Je crois que la dame du N.S.V. l'a mise au courant de ma situation qui ressemble un peu à la sienne.

••

Des S.S., repliés avec leurs familles, sont venus nous déloger de notre campement. Nous sommes relogés dans un autre bâtiment non loin de là.

Les Hongroises se sont installées sur les bancs tout autour de la vaste salle. Nous nous installons tous les cinq dans le seul coin innocupé, près d'une fenêtre et de la porte d'entrée, donnant sur une petite place.

Nous y dormons à même la terre battue. Nos sacs à dos nous servent d'oreillers, et suprême luxe, recouverts d'une nappe brodée.

Je m'aperçois qu'une personne assez âgée accapare à elle seule, avec son matelas, la place de deux personnes, sur le coin du banc qui prend toute la longueur de la salle. J'en fais la remarque à la « reine-mère » qui me fait savoir que cette personne est malade. Ce doit être, sans doute, une personnalité pour qu'on lui témoigne tant d'égards. Leurs camions militaires n'étaient pas restés en panne comme le fut celui des Bretons.

Le soir, avant le coucher, je remarque que les femmes cherchent des poux ou des puces dans leur linge. Il y a peut-être longtemps qu'elles sont parties de chez elles. Nous sommes heureuses de ne point être envahies. Il est vrai que depuis onze jours nous n'avons pu nous dévêtir complètement. L'été se faisant attendre dans ces pays de montagne.

30.4.1945

Au milieu de la petite place, située en retrait de la rue principale, se trouve une fontaine monumentale où l'on peut puiser de l'eau potable. La vasque contient assez d'eau pour la toilette et le lavage du linge. On peut le faire sécher dans le parc derrière la maison. Les militaires hongrois y ont établi leur cuisine roulante.

Un peu à l'écart, assis sur un tronc d'arbre, l'officier hongrois médite, la tête entre les mains. Des parements de velours grenat agrémentent son uniforme de couleur sombre et le différencie de ses hommes. Ceux-ci sont revêtus de l'uniforme vert-de-gris allemand.

Même sans ces signes distinctifs, son maintien et sa distinction naturels le désignent comme le chef. Lorsqu'il vient rendre visite à sa femme et à son fils, il paraît vivre en bonne intelligence avec tous ; le ton de sa voix ne s'élève un seul instant. Aucun autre homme ne vient dans notre rez-de-chaussée.

Il y a de quoi être démoralisé. Il se sait dans une impasse. Les chemins de la liberté sont bouchés où qu'il aille. Les armées des alliés encerclent l'armée allemande en laquelle il a mis toutes ses espérances. Comme les patriotes bretons, il a joué le mauvais cheval. Mais avions-nous le choix, l'un comme l'autre ?

Ses hommes n'ayant pas de responsabilités semblent uniquement occupés à survivre. J'entends l'un d'eux dire, en allemand, l'air réjoui : « J'ai réussi à obtenir un bon de réquisition et je rapporte beaucoup de viande de la montagne ».

Ils ne nous oublient pas dans la distribution. A partir de ce jour, ils nous invitent à nous rendre, avec nos gamelles, à leur cantine. Je me rappelle du « Goulaj » de ce jour-là et des jours suivants ; mets épicé auquel je n'avais jamais goûté auparavant et que j'ai beaucoup apprécié.

Veig étant toujours avec les soldats, ceux-ci lui font cadeau d'une gamelle, nos récipients étant trop petits. Pour mon fils cet exode est plein d'imprévu, il en profite au maximum. Ses séjours à l'école sont relégués à l'arrière-plan ; seuls ceux de Zillisheim, semblables un peu à la vie qu'il mène depuis quinze jours, trouvent grâce à ses yeux.

••

Je suis curieuse de savoir qui nous a remplacés dans notre ancien campement. A la fenêtre, je vois une grosse motte de beurre que, faute de réfrigérateur, l'on a mise au frais.

Je vois aussi debout, devant la fenêtre ouverte, une dame corpulente et imposante. Celle-ci était venue déjà la veille de notre départ visiter notre local. Je ne sais pas qui elle est.

Est-elle l'épouse d'un chef S.S. ? J'ai su plus tard qu'Himmler, replié d'Italie, s'était réfugié à Mittersil avec sa famille. Il y fut arrêté dit-on, par les Américains, ses faux papiers étaient trop bien faits ! Je n'ai pu vérifier ces faits. Pour ma part, je n'ai vu aucun S. S. en uniforme, ni à Mittersil, ni ailleurs.

Ceux-ci ont dû se mettre en civil.

1.5.1945

L'officier hongrois vient ce soir nous rendre visite. Assis au milieu de la pièce devant l'unique petite table, il cherche Radio-Paris sur son appareil de T.S.F. Il a reçu des nouvelles pessimistes par la radio allemande et veut savoir ce qu'en disent les Français. Il me prie, en allemand, d'écouter la radio, afin qu'il puisse en informer les autres.

C'est la première fois qu'il m'adresse la parole. Personne ne me parle de la guerre, mais seulement de notre vie commune. Même Veig qui est souvent avec les soldats hongrois, ne me rapporte aucune nouvelle. Ceux-ci doivent parler hongrois entre eux et allemand avec les autres.

L'officier doit avoir quelques rudiments de français pour avoir saisi nos propos. J'avais dû expliquer à la reine-mère que nous étions des « Bretonninen ». Mais n'ayant pas lu : *Breton Kerdez* (l'Histoire du peuple breton), en hongrois par son compatriote Nicolas Pardygni, elle n'était pas au courant de la question bretonne.

Nous écoutons le speaker parler d'abondance des méfaits d'Hitler. Il annonce son suicide et lui décerne tous les noms d'animaux féroces. Je résume le tout en allemand :

« Hitler ist todd !

— Je sais, me répond-il.

— Les Français ne sont pas près de pactiser avec les Allemands », dis-je.

Ce doit être aussi son avis, car il ne me pose pas d'autres questions.

Sans cet Hongrois, nous n'aurions pas connu cette nouvelle annonçant la fin de la guerre.

2.5.1945

Par acquit de conscience, je continue de fouiller la campagne avec mon petit compagnon. Celui-ci devient réticent lorsque je lui demande d'expliquer aux gens mon problème. Il n'a pas de copain de son âge et s'ennuie. Néanmoins il m'est d'un grand secours pour m'expliquer ce que disent les gens. Je suis bien reçue par les montagnards, mais le groupe que nous sommes continue à les épouvanter.

Cette vie en commun me pèse. Nous ne pouvons pas faire convenablement notre toilette, ni notre cuisine, ni gagner notre vie. Si cette situation dure trop, elle nous exposerait aux soupçons des alliés. S'ils débarquaient à Mittersil, ils réquisitionneraient la salle où nous sommes.

∴

Le pain commence à se faire rare et l'on n'en trouve pas toujours, si l'on arrive un peu en retard à la distribution.

Une fois, je m'adressai dans un autre endroit assez loin du centre. L'on m'en promet pour le lendemain. Mais à l'heure dite, la boulangère se récuse. Ce refus me fait sortir de mes gonds. Veig m'enjoint de ne rien dire, mais je lui crie en face mon mépris : « Je sais écrire et j'en ferai mention. »

Les menaces d'une étrangère ne la touchent pas. La guerre rend moins sensible aux maux d'autrui. Pourtant, j'ai rencontré au cours de mon exode, plus de gens généreux que d'égoïstes.

J'étais jeune alors (43 ans) ; je me battais comme si de cette escarmouche devait venir le salut pour moi et ceux qui m'avaient été confiés. L'on évite un danger et l'on retombe dans un autre. Cela permet de continuer à vivre.

Des bruits courent que des « Cosaques » (sans doute des Ukrainiens, alliés des Allemands), venant d'Italie, ont franchi les montagnes et se replient sur Mittersil. Le front craque de toutes parts.

3.5.1945

La mort dans l'âme, la colonie hongroise s'en va vers sa destinée. Où peuvent-ils encore se replier ? Retourner dans leur patrie où les Russes leur réserveront le sort des vaincus ? A moins qu'ils ne trouvent asile dans un pays neutre, leurs uniformes jetés aux orties.

Devant la fenêtre ouverte sur la rue, le fourgon militaire attend les dernières retardataires. Tous les cinq nous leur disons adieu d'un geste de la main. La « reine-mère » debout dans le camion, répond de la même manière avec un sourire triste, qui dépeint son angoisse du lendemain.

..

La dame du S.N.V. nous permet de rester là dans l'attente d'un autre logement. Nous avons maintenant de la place, une table et des bancs pour nous asseoir. Ils auraient dû être nettoyés, mais nous n'avons ni serpillière, ni balai. Persuadés que nous n'avons pas attrapé de poux, nous ne nous tracassons pas.

4.5.1945

Sans radio ni journal, nous n'avons aucune nouvelle de l'avance des alliés. Aussi, je continue mes investigations dans la montagne, cette fois avec Gaby. Devant une ferme de belle apparence, des jeunes gens devisent gaiement en s'interpellant : Pierre ! Paul !... Sans doute des prisonniers qui attendent le moment de leur libération.

Entendre parler français met Gaby en joie. Je ne me réjouis pas avec elle. Je ne veux pas me faire repérer avec ma compagne qui ne comprend ni breton, ni allemand. Aussi, je retourne au bourg sans essayer de trouver l'impossible logement.

5.5.1945

Tout comme à Tuttingen, devant l'arrivée imminente des armées ennemies, l'on distribue les provisions à la population

et aux porteurs de cartes d'alimentation à quelque titre que ce soit. Nous touchons, en particulier, une double ration de sucre roux, mais non de charcuterie qui se fait rare.

6.5.1945

Trois jeunes Français se promènent dans le village et s'arrêtent sur la place de la Fontaine. Par la fenêtre grande ouverte, ils entendent parler français. Ils aperçoivent Gaby et lui demandent :

Que faites-vous là ?

Etant en retrait dans la salle, je n'entends pas sa réponse, mais ils rient tous les quatre et prennent congé assez vite sans chercher à en savoir davantage, en disant :

« Nous reviendrons prendre le café. »

Je vois le grain venir. Dès que Gaby voit un homme à l'horizon, quoique fiancée, elle ne peut s'empêcher de flirter. Veig qui s'amuse sur la place, me rapporte :

« Les Français parlaient des yeux riboulants de Gaby. »

Il n'y a pas un moment à perdre. L'on parcourt des centaines de kilomètres pour fuir les Français et l'on vient se jeter dans la gueule du loup à Mittersil ! Aussi vais-je aussitôt demander conseil à notre protectrice. Je la trouve heureusement chez elle.

« Prenez un billet pour deux stations plus loin », me dit-elle en me rendant ma précieuse valise.

Elle me donne aussi un mot pour le N.S.V. du village où nous atterrirons. Je la remercie chaleureusement pour tout ce qu'elle a fait pour nous, et lui dis au-revoir.

Puis j'apprends la nouvelle aux filles :

« Je ne sais quelle armée va encercler bientôt Mittersil, aussi devons-nous partir plus loin en attendant la fin des hostilités.

Disant cela, j'étais décidée à les laisser derrière-moi au besoin. Mais elles ne soulèvent aucune objection. Nous bouclons nos bagages en moins de deux.

Une heure après nous attendons le train pour Mülback, dans la petite gare où nous débarquons confiants dix jours plus tôt.

Je cherche à persuader Gaby qu'elle ne doit en aucun cas regarder les garçons dans les yeux. Cela afin de ne pas se faire remarquer et de n'être pas obligée de répondre. Je leur conseille à toutes deux de ne parler français entre elles lorsque quelqu'un peut les entendre.

Je pêche peut-être par excès contraire. Dans chaque personne que je ne connais pas, je vois un ennemi éventuel. Mes deux compagnes n'ont pas été formées pour la bagarre.

La nuit est venue lorsque le train s'ébranle vers l'inconnu. Aucune alerte ne nous dérange, pas plus ce soir que depuis notre arrivée dans ce coin tranquille, sans industrie, ni installation militaire. Les armées allemandes sont en pleine déroute ; pourtant toute la vie continue comme avant.

Dans une obscurité totale, nous descendons à Mülback-Bramberg, à la troisième station, comme le chef de gare nous l'a indiqué. Chacun prend ses bagages et nous pénétrons par habitude dans le hall d'entrée. Nous sommes les seuls voyageurs à nous y réfugier. Le chef de gare ne nous dit rien, aussi nous nous apprêtons pour la nuit.

A la lueur d'une bougie, je m'aperçois que Veig a oublié son sac à dos et sa couverture. Il n'avait songé qu'à la petite valise aux papiers précieux et le masque de son père que je lui avais recommandés.

Il faudra que je me lève de bonne heure demain lorsque le train repassera, pour les prendre, s'ils sont toujours dans le filet de notre compartiment.

En attendant nous étendons une couverture sur le ciment du hall et nous nous allongeons, les uns contre les autres, nous recouvrant avec les deux couvertures restantes. Ainsi nous nous tiendrons chaud. Les nuits sont encore fraîches et le hall n'est pas chauffé.

7.5.1945

Les voyageurs venant prendre leurs billets me réveillent de bon matin. Nul ne fait de réflexions désobligeantes sur notre compte, les habitants du lieu ont dû prendre l'habitude de voir le hall de leur gare occupé par des réfugiés.

Un pied dans une botte et l'autre sans, les cheveux en désordre, habillée du training-anzug que je ne quitte pas la nuit, je me hâte vers le train en stationnement. Oh bonheur ! Le sac et la couverture sont encore dans le filet. Ce petit train fait la navette entre deux villes.

♦♦

De nouveau, c'est la corvée des bureaux. Veig m'accompagne, il comprend mieux que moi les différents dialectes. Je suis bien reçue par la responsable du N.S.V. Elle se met aussitôt en route avec moi pour tâcher de trouver un logement. Les baraquements communaux sont tous réquisitionnés par la troupe qui se replie d'Italie.

Nous pénétrons dans le parc d'une belle et vaste demeure. La maîtresse de maison, belle femme, froide et altière ne peut nous héberger, sa maison étant aux trois-quarts réquisitionnée. Navrée, la dame d'accueil nous quitte en nous donnant quelques conseils pratiques. Elle nous dit de revenir la voir pour la tenir au courant.

Nous réintégrons notre campement. A midi, nous pouvons nous restaurer au Gasthaus, près de la gare, où nous sommes bien reçus. La perspective de repas chaud nous réconforte.

L'après-midi, le temps est au beau. Nous nous aventurons tous les cinq dans la campagne proche, après avoir mis nos bagages dans un coin sous la protection du chef de gare sympathique. Nous voulons repérer une ferme où nous pourrions obtenir du lait pour la petite. Frau Bauer nous reçoit amicalement et nous promet de nous en donner tous les jours.

En revenant par un petit bois, nous ramassons des branches mortes pour notre feu. Nous nous apprêtons à allumer le poêle quand le chef de gare vient nous dire de n'en rien faire :

« Ne voyez-vous donc pas que le tuyau du poêle est débranché ? Le chauffage est toujours supprimé le 1^{er} mai. »

Le soir, nous avons une petite déception. La maîtresse du Gasthaus, malgré sa bonne volonté, ne peut plus servir les clients.

« Voyez donc sur la place non loin d'ici, nous dit-elle, les soldats ont installé une cantine, ils vous dépanneront peut-être. »

Nous y allons avec nos gamelles et sommes bien accueillis. Ils nous donnent une ration pour chacun. Nous nous promettons de revenir, croyant avoir trouvé le bon filon.

7.5.1945

De bon matin, je commence mes investigations aux alentours de la gare. Regardant par la fenêtre d'une petite cabane en bois, j'y vois une table assez grande entourée de bancs et un fourneau. Ce serait le rêve si on pouvait l'avoir, dit Herminie.

Je vais voir le chef de gare pour lui en parler. Il me donne l'adresse du chef de service chargé de l'entretien des voies. Cette cabane sert de cantine à ses ouvriers.

Nous partons tous en chœur, avec la petite, voir le responsable en question. Nous le trouvons chez lui avec sa femme et ses deux enfants. Celle-ci s'apitoie sur la petite qui doit coucher pratiquement dehors. Aussi influence-t-elle son mari qui vient aussitôt nous faire visiter la cabane.

Evidemment, elle nous plaît. Il nous donne la clé et nous permet de prendre des rondins alignés autour de la cabane, pour alimenter le fourneau. Il nous recommande cependant de ne pas fermer la porte à clé, afin que les ouvriers puissent venir chauffer leurs repas.

Comme il me demande ma profession, je lui dis « Malherin » (peintre).

« Pourquoi ne peignez-vous pas ? »

— Parce que je n'ai ni peinture ni toiles.

— Si l'on vous en fournissait, le feriez-vous ?

— Certainement, lui répondis-je. »

Malheureusement, il ne trouva pas les fournitures. J'aurais pu exploiter ce filon pour améliorer notre existence.

Nous le remercions vivement, il y avait de quoi. Depuis le temps que nous ne pouvions pas chauffer notre café du matin. Enfin, une maison qui puisse se fermer, avec une porte, une fenêtre, dans un joli paysage. Il y a bien le voisinage immédiat de la gare, objectif stratégique, mais bon, n'y pensons plus, depuis le temps que l'on couche dans les gares !

Rien, dans notre existence de réfugiés, ne nous causa autant de plaisir. Nous sautions au cou les uns des autres avec des transports de joie.

A midi, nous retournons voir les soldats avec nos gamelles. Mais les militaires se sont mis en bras de chemises. Nous rece-

vons cependant notre ration. Ça sent vraiment la fin. Pourvu qu'elle se passe sans gros dégâts.

..

Dans l'après-midi, je me rends avec Veig à Bramberg, village distant de 3 kilomètres. Tous les commerces y sont groupés. Je vais chercher du pain et y faire enregistrer les cartes d'alimentation de la petite famille. La boulangère me répond que nos inscriptions ne sont valables qu'à Mittersil. Aussi il faut y aller demain chercher notre pain et régulariser nos cartes à la mairie.

En revenant, nous apercevons des soldats au pied de la montagne. Ils s'affairent autour d'un camion et déchargent des cartons assez forts. Sans doute est-ce des colis de ravitaillement qu'ils rapportent d'Italie et qu'ils planquent dans la montagne.

J'ai grande envie de leur demander un peu de pâtes. Mais je ne me décide pas à le faire. Veig qui parle couramment l'allemand ne veut rien demander non plus. Un enfant les aurait sans doute apitoyés.

A 18 heures, nous nous rendons sur la place avec nos gamelles. Mais la cantine s'est envolée !

Une déception de plus. Heureusement, le soir nous pouvons nous endormir, allongés sur des bancs, chacun enroulé dans sa couverture. Dahut a été coincée dans un coin, entre sa mère et Gaby. Veig a trouvé sa place sur la table.

Armistice

8.5.1945

Nous nous sommes levées de bonne heure, Gaby et moi pour prendre le train pour Mittersil, car le pain va nous manquer. Mais les trains ne fonctionnent plus. Aussi devons-nous prendre la route à pied. Pour être sûres de ne pas nous perdre en chemin, nous suivons la voie ferrée.

A un croisement, nous rencontrons deux militaires qui paraissent surveiller la route. Nous n'arrivons pas à identifier leur tenue sombre. Que font-ils là ? Ils nous font signe de passer.

Nous nous rendons immédiatement à la boulangerie où nous sommes inscrits et prenons place au bout de la longue file.

Nos regards sont attirés par un grand drap blanc qui pend à la façade de la tour de l'église. Des autos passent dans la rue, portant des drapeaux blancs en guise de fanion. Gaby, les sens en éveil, me dit :

« Il se passe quelque chose de grave. »

Autour de nous, les gens sont calmes et ne disent pas grand chose. Ne connaissant personne, je n'ose questionner autour de moi.

Munies de nos rations de pain, nous allons à la mairie pour faire apposer le cachet sur nos cartes et changer notre lieu de résidence. Ainsi, nous pourrions acheter nos provisions à Mulback-Bramberg.

Sur la porte d'entrée une affiche en plusieurs langues attire mon attention. Je ne vois pas de texte français, mais je comprends que : « Les actes de pillage sont punis de mort. »

Cette affiche présage-t-elle la révolution ? Cela me fait penser à mon livret de Caisse d'épargne déposé à la poste de Mittersil.

Dans la cour précédant les bureaux, des Français jouent à la balle. L'employé me dit que tous les comptes sont bloqués et ajoute :

« Die Elsass ist wieder fransezich. » (L'Alsace est de nouveau française.) Il pense me faire plaisir, mon passeport porte le nom de mon mari « né à Metz ». Il est étonné de m'entendre lui dire :

« Das kommt wieder. » (Cela reviendra comme avant.)

Tout ce qui va contre la nature ne dure pas, c'est dans l'ordre des choses.

J'aurais dû prendre mes économies sur moi en quittant Tuttlingen. Je ne voyais pas alors la situation se détériorer. A quoi avait donc servi de tant travailler à Colmar. J'aurais dû suivre les conseils de Fransez et de cultiver mon esprit, plutôt que de perdre ma vie à la gagner.

Sur le retour, nous musardons un peu ; nous ne craignons plus les alertes. La voie est jonchée de décorations et de galons de toutes sortes. Que de souvenirs de guerre !

Dans une situation aussi tendue, je ne veux pas m'encombrer d'insignes compromettants. Gaby s'occupe à chercher sa pitance dans les buissons le long de la voie du chemin de fer. Elle

y trouve des fraises des bois qu'elle garde (au prix de quels sacrifices ! elle a toujours un creux dans l'estomac), pour ceux qui sont restés à Mulback.

Il y a des risques à se séparer à un moment aussi critique. Une capitulation entraîne souvent des désordres. Que deviendraient Herminie, sa fille et Veig ?

En arrivant près de la gare, des Américains ont établi un barrage côté village. Comme nous passons devant eux avec notre pain sous le bras, ils ne nous demandent rien. Ils nous prennent sans doute pour des gens du pays.

La propriétaire du Gasthaus est venue nous avertir que son restaurant est réquisitionné par les Américains, mais serait heureuse de pouvoir nous venir en aide.

Jamais je n'ai ressenti ailleurs, à part Colmar, autant de chaleur humaine. Tous ceux que l'on rencontre nous parlent d'abondance, s'intéressent à notre sort et à nos activités. Du moins pour moi et mon fils qui ne sommes pas handicapés comme mes compagnes par l'ignorance de l'allemand.

Même à Mittersil, qui est un gros bourg, je ne me suis pas liée avec les gens. Nous sommes chez les montagnards dont les traditions sont différentes. Il y a ici une fraternité humaine inespérée pour une région inconnue de nous.

9.5.1945

La guerre est finie. Quel soulagement, malgré la défaite. Il reviendra un jour une autre occasion de soustraire notre peuple à la domination française. Pour cela il faut rester en vie : mon seul objectif depuis de longs mois.

Ma petite troupe n'a perdu aucun de ses membres. Qu'allons-nous faire maintenant ? Nous pouvons aller ailleurs sans crainte de nous faire tuer par des avions aveugles. Les trains ne fonctionnant pas, il nous faut attendre.

A quelque chose malheur est bon. Les ouvriers ne risquent pas de nous déranger. Nous voilons la fenêtre avec une nappe et nous nous mettons sans témoins à notre toilette, réduite au minimum depuis 21 jours. Un torrent, aux rives accessibles, coule de l'autre côté de la voie. Nous pouvons y laver notre linge.

Horreur ! Un gros poux se promène sur ma combinaison. Chacun se tâte dans la crainte d'être contaminé. Tous mes vêtements, y compris mon tailleur, et ceux de mon fils sont passés dans l'eau du torrent. Je les mets à sécher sur la haie derrière la cabane. Mes compagnes font de même pour exterminer la vermine.

Ensuite, je me mets à la confection de robes d'été pour Dahut dans le tissu acheté à Tuttlingen.

..

Dans l'après-midi nous allons tous les cinq chercher du pain à Bramberg. En route nous rencontrons la demoiselle du Gasthaus qui nous fait force compliments sur notre « Poupele ». Elle nous annonce que tous les habitants doivent être munis de laisser-passer.

A l'entrée du bourg, une sentinelle américaine nous arrête pour vérification d'identité. Nous sommes priés d'attendre, avec ceux qui, comme nous, sont venus aux provisions. Les sentinelles font le tri. Nous sommes relâchés, quittes pour la peur. Ce sont surtout les hommes qui intéressent les Américains.

Le drapeau rouge et blanc autrichien a remplacé le drapeau rouge à croix gammée. Une jeune Allemande m'en fait la remarque :

« Hitler tod, andere Fahne. » (Hitler mort, un autre drapeau) ; et ajoute : « L'Autriche est terre allemande, même culture, même langue ».

Des affiches sur les murs dénoncent les crimes des Nazis. Sur la place du bourg, non loin de la boulangerie où nous attendons notre tour, les Américains ont installé une tribune avec une table et deux chaises. J'évoque la chaise électrique. Décidément, je vois tout en noir et fais partager mon angoisse à Herminie. Gaby, elle, prend la situation à la rigolade.

Nous y trouvons du pain, mais pas de pommes de terre. Maintenant que nous pourrions les cuire, elles nous manquent encore plus.

..

Je vais voir la dame du N.S.V. pour lui annoncer que nous avons trouvé un logement. Elle est encore sous le coup de la capitulation, et me dit d'un air attristé :

« Alles ist fertig, warum dieses Kriegs ? » (Tout est terminé, pourquoi cette guerre ? les Américains sont nos frères de race.)

« Ce n'est qu'une guerre économique, comme toutes les guerres, dis-je, et j'ajoute pour la consoler :

« Das kommt wieder. » (Les choses reviendront.)

D'être redevenue Autrichienne, seulement, n'a pas l'air de l'intéresser.

..

La dame à la belle demeure, qui n'avait pas eu un geste de pitié pour notre détresse, m'a rencontrée chez les Bauer où elle est venue prendre du lait. Elle s'est plainte devant moi d'avoir été délogée de sa propre maison par les forces d'occupation américaines. Je n'en ai nulle pitié. Elle est moins à plaindre que nous. Elle a sûrement trouvé des amis pour l'héberger convenablement.

Opération Survie

10.5.1945

Nous partons dans la montagne, Gaby, Veig et moi chercher des patates. L'argent n'a plus cours. Nous allons offrir des cigarettes comme monnaie d'échange. Nous trouvons quelques pommes de terre sans trop de difficultés.

..

Depuis cinq ans le soleil ne luisait plus librement pour nous et les autres. Il n'y a pas si longtemps quand il montrait son nez, il fallait rentrer dans les caves. Maintenant, chacun peut s'épanouir et regarder la vie avec d'autres yeux.

Nous nous trouvons en sûreté ici, mais il n'y a pas de grands moyens de gagner sa vie. Gaby pense à son fiancé et fredonne pour calmer son attente :

« Un jour mon prince viendra, un jour il me dira... ». Elle pense qu'il l'attend à Tuttlingen où il est venu la chercher.

Même son de cloche chez Herminie qui pense que son mari a dû laisser son adresse aux Glück. Elle ne se demande pas si Tuttlingen n'est pas en zone d'occupation française. Lukaz ne serait pas venu se jeter dans la gueule du loup. Il devait penser à juste titre que des femmes seules, ont plus de chance de s'en tirer : les soldats étant automatiquement faits prisonniers.

Pour le moment, les Américains ne nous disent rien. Ne sachant pas ce qui s'est passé en Bretagne ni en Alsace, je ne me tracasse pas trop. Je préférerais cependant traîner un peu par ici pour voir venir les choses.

Heureusement, nous sommes tombés en zone américaine. Ceux-ci sont à Rennes depuis le mois d'août 44. Mais la guerre vient seulement de finir. Les trois mois d'attente conseillés par Fransez ne sont pas encore passés. Mais allez faire entendre raison à des femmes dont le seul but dans la vie est la recherche de l'amour d'un homme et la joie d'un foyer.

11.5.1945

Je mets de l'ordre dans mes papiers en prévision d'un départ précipité. Les écrits de Jos sont en breton, je n'ai qu'à effacer les noms des patriotes. Je ne veux pas qu'il leur arrive quelque chose par ma faute.

Puis je recopie les papiers politiques épars. Je les transcris sur le gros carnet de Fransez, où seulement un côté de la feuille est utilisé. Je ne touche pas aux lettres de Veig, ni à celles de mon mari et les miennes. Elles sont écrites en breton et nul nom étranger n'y figure.

12.5.1945

Veig a fait la connaissance de Werner Bauer, du même âge que lui. Ils ne se quittent plus. Dans le bois attenant à la ferme de ses parents, Werner a trouvé un tas de choses que les fuyards ont laissé traîner. Ils sont heureux de ce nouveau jeu.

Veig nous a apporté une cocotte en aluminium, trouvée dans les déchets jetés derrière la cabane par les Américains cantonnés

au Gasthaus. Elle est un peu bombée, mais utilisable pour notre fourneau à bois. Il a trouvé aussi une bassine émaillée, un peu bosselée, mais qui nous servira de lavabo. Comme les fourmis, nous recommençons à zéro.

..

J'ai essayé de demander quelque chose à manger aux Américains. Ils ne doivent pas comprendre les quelques mots d'anglais puisés dans le dictionnaire. Ils comprennent mieux l'allemand, mais font la sourde oreille.

..

Trois soldats américains sont venus à la cabane, qu'ils aperçoivent du restaurant avec des jumelles. Ils veulent nous persuader de les accompagner à une soirée à la ville voisine. Suprême argument pour des gens qui ont faim, ils nous promettent du chocolat. L'un d'eux est de Chicago et parle bien l'allemand.

« C'est votre devoir, me dit celui-ci, de tenir compagnie aux alliés de la France en reconnaissance de la victoire que nous vous avons procurée. »

Il nous prend pour des Françaises, avec mes compagnes qui parlent français, l'on ne peut penser autrement. Il ne sait pas à qui il parle et doit s'en moquer probablement. Ils veulent des femmes, c'est tout.

Comme la conversation se tient exclusivement en allemand, celle-ci ne va pas bien loin. Je ne les brusque pas, arguant du jeune âge de nos enfants. Ils partent sans nous faire d'ennuis. J'ai su plus tard que des jeunes Autrichiennes qui s'étaient rendues à ces soirées, avaient regretté de les avoir suivis.

13.5.1945

Gaby m'a accompagnée ce matin dans la montagne à la recherche d'une autre ferme où l'on nous donnerait des « Kartoffell gegen sigaretenn ».

Comme Gaby n'assume pas la responsabilité de notre démarche, elle me pousse dans la maison avant d'avoir pu préparer mon

discours. On ne peut être agressive pour leur demander l'échange de cigarettes contre des pommes de terre. Aussi, me jetais-je à l'eau une fois de plus.

Plus tard ce sera pire. Fred Moysc, qui habitait une grande ville et travaillait avec les Américains me rapporta :

« Les gens échangeaient leurs bijoux contre des pommes de terre. »

Dans un pays sur-industrialisé comme l'Allemagne, la production agricole n'est pas très développée. A la suite de la guerre 14-18, la situation était la même.

∴

Veig est rentré tout joyeux me raconter la chose extraordinaire qui lui est arrivée :

« Ne ouzez ket petra am eus bet ? Eun tamm bara gant amann ha kaotigell. »

(Tu ne sais pas ce que j'ai eu ? Un morceau de pain avec du beurre et de la confiture.)

Accompagné du fils des Bauer, il court de ferme en ferme et on le traite comme son ami.

∴

Afin de ne pas attirer l'attention sur nous, j'ai recommandé à Herminie de faire la sourde. Les gens sont aimables et veulent lui parler. Je lui ai appris à dire : Ich höre nicht » (je n'entends pas). Mais elle oublie quelquefois.

Quant à moi, je me dis Alsacienne, mon accent est différent de celui du Tyrol. Mais une femme ne s'y trompe pas :

« Das ist nicht war. »

Nous étions quand même bien vus.

Gaby, qui n'obéit pas facilement, me dit :

« Je peux me débrouiller comme Française, mais pas comme Alsacienne. »

La dame du Gasthaus est venue nous apporter quelques restes. Nous les acceptons avec joie, car nos provisions sont épuisées ; nos tickets ne sont pas tous honorés.

∴

Dahut est malade. La mère est dans tous ses états : « Si ma fille meurt, je mourrai aussi. » Ce n'est pas grave, dit la doctoresse consultée. Elle lui a donné des médicaments en disant :

« Cet enfant manque de vitamines. »

Le lendemain celle-ci s'amuse avec les enfants sur la petite place devant la cabane. Elle est heureuse d'être trimballée dans un chariot. Mais lorsqu'elle rentre, sa mère s'aperçoit que la chaîne et les trois médailles en or, qu'elle portait, avaient disparu.

Porter plainte ? Contre qui. Nous n'avons pas revu les enfants. Nous n'avons parlé à personne de cet incident, ne voulant pas attirer l'attention sur nous.

∴

Le rêve supplée à la triste réalité. Je pense au bouquet de myosotis que je peindrai un jour. Ces fleurs que j'avais vues, il y a deux ans chez mon médecin traitant à Rennes, et le reflet de leur beauté dans la glace de la table basse du salon.

6.6.1945

Il y a un mois que nous sommes ici. Ce matin, Herminie et Gaby sont allées à Bramberg chercher le pain. Veig n'a pas voulu se lever pour les accompagner et je suis fatiguée. Cela n'a pas grande importance, puisque je leur ai donné mes cartes. De plus, il n'est pas prudent de laisser seul un enfant si jeune avec un garçonnet dans un endroit aussi fréquenté.

Ce jour-là justement, la boulangère ne sert seulement ceux qui sont présents. A leur retour Gaby refuse de partager avec moi et mon fils. Herminie fait comme elle.

Du même âge toutes les deux (17 ans de moins que moi), Gaby domine Herminie qui a plaisir à écouter ses histoires frivoles qui la font rire. Gaby avait toujours faim et finit son sucre avant les autres. Elle lorgne du côté de son amie qui l'économise. Celle-ci lui en donne un peu. « Ventre affamé n'a pas d'oreille. » Dans la jungle, l'on devient plus égoïste pour survivre. Pourtant ces femmes dans une vie redevenue normale, se montreront pleines de cœur. L'histoire du « petit mousse qui n'avait jamais navigué » n'était donc pas pure invention !

J'encaisse le coup sans rien dire, mais j'en ai le cœur gros. Sans doute sommes-nous allés Veig et moi à Bramberg le jour suivant. Gaby emporte la petite et part avec la mère, faire ses commissions à Bramberg. De notre côté, nous faisons de même.

L'incident effacé, je continue de partager avec elles les patates que je réussis à glaner avec l'apport des cigarettes de la communauté et à leur fournir le matériel pour les cuire.

10.5.1945

Il devient de plus en plus difficile de trouver des pommes de terre. J'ai beau dire :

« Die sigareten zind sehr selten. » (Les cigarettes sont très rares); le fermier me réplique :

« Die Kartoffell och. »

En revenant de Bramberg, nous arrachons quelques pommes de terre à travers les grilles bordant les champs, mais elles ne valent rien.

11.6.1945

Le temps passe quand même avec des hauts et des bas, dans l'attente de la remise en route des trains. Je me suis rangée à l'avis de mes compagnes qui veulent retourner à Tuttlingen où elles espèrent retrouver leurs hommes !

Cependant, je suis perplexe. Que trouverons-nous au bout du chemin ? Je ne peux résister à ces deux furies unies contre moi. Je préférerais attendre encore un peu. Qu'importe, je me débrouillerai toujours avec mon fils, quitte à laisser mes compagnes résoudre leurs problèmes.

..

Aujourd'hui, nous sommes réveillés par le bruit du train. Un ouvrier est venu déposer sa gamelle sur le coin du fourneau. Le chef de gare nous apprend que les trains circulent à nouveau. Mais il faut un permis de voyager.

Je me rends seule voir les autorités américaines, non loin de la gare à Mulback même. Je suis reçue aimablement par un officier qui parle français. Je lui demande la permission pour trois personnes et deux enfants. « Je voudrais me rendre à Tuttlingen où j'ai laissé deux valises.

— Je veux bien, me répond-t-il, mais avant, il faudra rentrer en France et de là, vous irez après à Tuttlingen. »

Je suis venue me jeter dans la gueule du loup. Nous n'avions pas pensé à cette éventualité. Ne voulant pas montrer ma crainte, je réponds comme si c'était la chose la plus naturelle :

« Je ne sais si c'est possible ?

— Mais si, nous mettrons des camions à votre disposition dans une huitaine de jours. »

La pénurie de vivres menaçant de devenir tragique, je lui demande s'il ne peut nous donner quelque chose à manger.

— Vous n'avez qu'à travailler, me dit-il.

— Nous devons partir, nous ne pouvons prendre aucun emploi. »

Il ne me propose même pas du travail en attendant notre départ.

C'est aussi bien. Là encore le destin est plus lucide que moi. Les Américains nous auraient traités en prisonniers et nous auraient livrés aux autorités françaises, comme ce fut le cas pour Fred Moysse.

Il me demande alors les noms des personnes à rapatrier et je les lui donne.

« On vous avertira à temps », ajoute-t-il.

Le sort en est jeté. Une fois de plus le destin tranche mes incertitudes. Mais aussi inconcevable que cela paraisse, une vague de joie me submerge. Je vais me rapprocher de chez moi. Même si c'est à Paris, cette ville sera moins éloignée de Breiz.

..

Lorsque j'apprends la nouvelle aux filles, elles sont déçues, elles ne pourront pas passer par Tuttlingen. Ce n'était pas la peine de faire tant de comédie pour être obligées d'abandonner

leurs projets en fin de compte. Comme la décision ne vient pas de moi, elles se plient aux nécessités et prennent leur mal en patience. Ne sachant pas comment les choses ont tourné depuis novembre 44, elles ne craignent pas trop pour leurs vies et acceptent leurs destinées.

« Je veux souffrir pour mon fiancé », dit Gaby en conclusion. Comme à son habitude, Herminie accepte tout placidement.

Notre garde-manger est vide ; je me décide malgré l'heure avancée de la matinée, à faire la journée de couture promise à Frau Bauer.

« J'y serai nourrie et rapporterai un peu de farine pour l'échanger contre du pain », dis-je à Gaby en l'invitant à venir coudre avec moi, j'ajoutais : « Je ne supporte pas les tiraillements d'estomac. »

« Je les supporte bien, me répond-t-elle, et je reste ici. »

J'en suis moins sûre qu'elle. Elle n'en finit pas de fouiller dans le fond de son sac, pour chercher un peu de sucre.

La laissant à sa soif du martyr ou plutôt à sa répulsion pour la couture, je m'en vais en recommandant à Veig :

« Deus duze da greizteiz-hanter, me a ziwallo d'it an hanter eus va fred. » (Viens là-bas à midi et demie, je te garderai la moitié de mon repas.)

Une semaine de couture dans une ferme

11.6.1945

Frau Bauer est heureuse de ma décision. Je lui explique, comme je peux que les Américains doivent nous rapatrier sous huitaine.

Elle me montre ses tissus. Je commence par tailler une chemise d'homme, d'après un modèle. Ne pouvant mettre la machine à coudre en marche, je me résous à la confectionner à la main. Heureusement, j'ai l'habitude de ce travail et j'avance assez vite.

À midi, l'on me sert un repas dans la petite chambre du rez-de-chaussée où je travaille. Une soupe à base de farine, puis

une boulette cuite dans l'eau bouillante, un petit dessert et un verre d'eau. Quand la faim nous tenaille, nous apprécions la moindre nourriture. Je pense que les Bauer, dans leur cuisine, doivent manger mieux que moi.

Me voyant mettre de côté la moitié de mon repas, Frau Bauer me demande si je n'ai pas faim.

« Si, lui dis-je. Je garde ceci pour mon fils qui doit venir à midi et demie me voir.

— Mais il fallait l'amener avec vous », me dit-elle aussitôt.

Veig ne manqua pas le rendez-vous et est invité à revenir le lendemain.

Frau Bauer veut bien me donner une chambre au premier avec mon fils. Mais les trois autres ? De toute façon, c'est trop tard.

L'après-midi, par la fenêtre ouverte sur la cour, je vois une patrouille américaine qui parlemente avec les fermiers. Je m'inquiète déjà, mais la fermière m'apprend qu'elle recherche des S.S. cachés dans la nature.

Vers 17 heures, nous recevons Veig et moi, une petite collation et à 18 h, mon salaire : Une mesure de farine, qui va nous permettre de faire des boulettes bouillies. À défaut d'autre chose on les apprécie. Gaby comprise. Elle trouve naturel que je les partage avec elle, quoiqu'elle n'ait pas voulu venir travailler avec moi. Pour Herminie, c'était différent à cause de sa fille.

Je constate que ce sont les idioties de Gaby qui nous ont conduits dans ce milieu campagnard, sur les lieux de production, ce qui nous permet de survivre, même pour un salaire de famine au sens propre du terme.

J'apporte à Herminie du travail à exécuter chez elle. Une chemisette de coton à festonner à l'encolure et aux manches, ce qu'elle accepte de bon cœur.

Mes deux compagnes ont été secourues par la dame du Gasthaus qui leur a apporté à manger. Sans cela, elles n'auraient eu que de l'eau.

Ayant fait l'expérience de la faim, Gaby décide de me suivre le lendemain pour m'aider.

12.6.1945

L'aide-couturière est acceptée par la fermière qui ajoute une chaise dans l'atelier. Ce n'est pas une spécialiste, mais elle peut faire les coutures sous ma direction. Ainsi le travail avance plus vite, puisqu'il faut tout faire à la main.

Le salaire est si dérisoire que Gaby trouve mon zèle exagéré et ironise :

« Si elle (la fermière) croit que je suis ici pour travailler, elle se trompe. »

Cette idiote ne se rend donc pas compte de la situation ! Les temps sont durs pour tout le monde. On peut très bien se passer de nouveaux vêtements, mais non de nourriture. On ne peut plus en avoir avec de l'argent. Il faut rendre des services en contrepartie. Il est heureux que je sache tailler et elle devrait me remercier de la sauver de la famine.

Si on lui avait proposé de faire des travaux de force, elle se serait sentie plus à son aise. Rester assise des heures durant est pour elle la pire des choses.

13.6.1945

Frau Bauer est fière d'exhiber mon travail aux voisines qui viennent lui rendre visite.

« Wie schnell ! » (Comme elle travaille vite !), dit-elle de moi.

Après les chemises d'hommes, ce fut un tablier tyrolien, puis des corsages de femmes, etc.

En rentrant le soir nous avons eu une heureuse surprise. La dame du Gasthaus a apporté à Herminie de la viande de cheval. Il y avait plus de graisse que de viande, nous nous sommes bien régales quand même. Cela nous a donné quelques calories supplémentaires, mais ce changement brusque de nourriture nous a dérangés toute la nuit.

14.6.1945

Herminie a fini de festonner la chemisette de Frau Bauer. Elle n'a reçu pour ses trois journées de travail qu'une mesure

de farine. C'était un travail important que cette pièce de costume tyrolien, exécuté d'une façon impeccable. Aussi, décide-t-elle de venir se joindre à nous pour m'aider. Les gens ne se rendent pas compte du temps que l'on passe à ces broderies. Nous amenons la gosse avec nous. Veig s'en occupera lorsqu'elle nous empêchera de travailler.

15.6.1945

Frau Bauer est heureuse de recevoir une ouvrière supplémentaire. Elle va pouvoir mettre toute sa couture à jour.

Malheureusement son stock de farine commence à baisser. Il y a autant de poussière que de farine dans les inévitables boulettes qui deviennent infectes. Mais notre estomac digère tout, tant que l'on garde l'espoir et le courage de lutter.

Ayant annoncé à Frau Bauer qu'aujourd'hui est l'anniversaire de mes 44 ans, elle donne en cachette deux œufs à Herminie, pour me confectionner un gâteau. Celle-ci s'en va avant moi, avec la petite et Veig.

En arrivant à la cabane avec Gaby, notre journée finie, quelle n'est pas notre surprise de voir la table dressée comme pour un festin et décorée de fleurs champêtres.

Mise au courant par Veig, notre voisine du Gasthaus a tenu à nous apporter du richtige-kafe (vrai café) contribution du ravitaillement américain sans doute.

Ce dîner inhabituel nous procure une douce euphorie. Nous pensons à notre retour et faisons des projets : Un commerce, dis-je à mes compagnes, qui ne sont pas contre. Nous nous promettons de revenir visiter notre « chalet » la paix revenue.

16.6.1945

Avant de nous en retourner la journée finie, Gaby s'arrête devant le petit oratoire qu'elle a découvert non loin de la ferme. Elle prie la « Madonna » de l'aider à retrouver son fiancé.

17.6.1945

Nous nous apprêtons à nous rendre à notre travail, lorsqu'un soldat américain frappe à notre porte. Il nous transmet l'ordre de nous tenir prêts à partir le lendemain matin à 8 heures.

Je me rends seule avec Veig chez les Bauer pour la dernière fois. Je laisse les deux femmes à la cabane pour la remettre en ordre et préparer leurs affaires.

A 17 heures, nous prenons une dernière collation. A 18 heures, Frau Bauer me donne ma ration de farine en m'exprimant ses regrets de me voir partir. Mes deux amies sont venues chercher le lait de la petite et lui disent adieu comme moi-même et la remercient de sa gentillesse. Veig n'oublie pas son petit copain, avec lequel il a passé de bonnes vacances.

Je ne sais combien de temps aurait pu durer notre association, la réserve de farine des Bauer s'épuisait et sans doute aussi leurs pommes de terre. Si j'avais dû rester là-bas j'aurais changé de crèmerie et demandé à partager les repas des fermiers.

Avant de manger nos dernières boulettes, nous sommes allés avertir le chef de service de notre départ le lendemain. Nous le remercions chaleureusement ainsi que le chef de gare si serviable.

♦♦

Notre situation actuelle est assez incertaine. La guerre n'est terminée que depuis un mois et demi. Cependant, il y a déjà dix mois que l'avantage est dans le camp des armées alliées. J'espère que ce laps de temps est suffisant pour atténuer leur fureur contre leurs adversaires. Aussi est-ce sans trop d'angoisse que je me prépare à partir.

En définitive, je suis contente d'être obligée de rentrer, cela nous mettra à l'abri de la famine. Nous pourrons mieux nous débrouiller dans un pays dont nous connaissons les possibilités. Si j'avais connu les hauts faits des partisans du combat clandestin, je n'aurais pas été aussi optimiste. J'aurais laissé les deux femmes aller voir seules les Américains et j'aurais accepté la chambre des Bauer pour attendre l'accalmie.

CHAPITRE V

Deux semaines de vacances aux frais de la princesse

18.6.1945

Nous nous sommes levés de bonne heure ce matin. Je détruis tous les papiers au nom de Durieux, gardés jusqu'à la dernière minute. Tant que je réside en Allemagne, ils me sont nécessaires. Je me souviens des recommandations de Fransez :

« Il ne faut jamais passer une frontière avec deux sortes de papiers. »

Les cartons de nos deux passeports ne brûlant pas assez vite, je les jette dans les w.-c. de la gare. Personne ne circule dans les parages en dehors des heures de trains, nous sommes tranquilles. Nous aurions pu nous perdre dans la nature si nous l'avions souhaité et à l'occasion nous planquer d'une façon avantageuse.

L'opération terminée, Veig en garçon pratique se pose des questions :

« Peseurt ano am eus bremañ ? (Quel nom ai-je maintenant ?)

— Gwelloc'h eo d'it larout out Emile Youenou. »

(Il vaut mieux que tu dises être E. Y.)

Le nom de mon mari est plus connu de la police. Il est préférable de prendre le nom de Youenou pour franchir les premiers barrages. C'est quand même mon nom !

J'ai déjà brûlé le papier donné par Brickler, qui m'a rendu tant de services. Depuis la capitulation de l'Allemagne, il peut me jouer de mauvais tours, surtout que l'Autriche est maintenant indépendante.

Gaby a dû en faire autant. Herminie est sous ma protection, n'a aucun papier compromettant sur elle.

Je suis soulagée d'abandonner un nom d'emprunt qui me pèse depuis 21 mois. Nous ne sommes pas faits pour vivre ici sans nos protecteurs naturels. Avec mon mari je m'adaptais partout. Maintenant rien ne m'attache ici, même pas son corps inerte dans une tombe.

..

Un soldat est venu nous conduire au train et nous laisse seuls sans nous demander nos noms. Heureusement, car je n'aurais pas pu montrer le même.

Nous nous sentons libres tandis que nous roulons vers l'est. Le train s'arrête à la dernière station à Zell-en-Zée, pour changer de train. Une fois de plus le destin avait choisi pour nous ce coin de campagne de Mülback pour assurer notre subsistance.

Nous devons être attendus à l'arrêt. Car des soldats nous prennent d'office. Comme des ballots ils nous hissent dans des wagons de marchandises. Des rapatriés de toutes sortes sont déjà là, entassés : Prisonniers, travailleurs français et autres, réfugiés, déportés, enfants avec leurs parents.

Les soldats distribuent à chacun un colis de conserves. Nous ne pouvons résister au plaisir d'ouvrir l'une des boîtes tout de suite. Cela afin d'apaiser une fringale qui commence à durer. Après avoir vu de près le spectre de la famine, nous sommes tous revigorés et soulagés à la pensée que la pénurie s'éloigne de nous à tout jamais.

Au centre d'hébergement de Salzburg

Nous arrivons assez vite à Salzburg. L'on nous conduit en camion militaire au Centre d'accueil situé en dehors de la ville. Les bâtiments sont immenses et entourés de cours spacieuses.

L'on nous mène dans une grande baraque de 40 m sur 20, avec des alignements de lits superposés sur les côtés et au milieu. Nous avons la chance d'avoir deux double-lits côte à côte, Veig prenant celui au-dessus du mien et Gaby celui au-dessus d'Herminie avec sa fille.

Nous sommes libres d'aller où bon nous semble. Ce n'est qu'un camp de transit. Chacun pourrait s'en aller s'il avait la possibilité de trouver refuge ailleurs.

Les femmes sont invitées par les Américains à se rendre à une fête en ville. Nous connaissons ce genre de réjouissances, nous refusons leur offre, prétextant le jeune âge de nos enfants. Des jeunes filles qui ont accepté leur invitation en sont revenues éccœurées.

« C'était une vraie foire » nous disent-elles.

19.6.1945

De bon matin nous sommes réveillés par la pétarade d'une moto qui rentre dans notre baraque comme dans un enclos de rodéo. C'est un jeune Belge, nous dit-on. Pour avoir ainsi de l'essence, il doit travailler pour les Américains. Il fait semblant de s'occuper du service, car je ne vois pas d'autre gardien que lui dans notre baraque.

Nous ne fréquentons personne. Cependant, un jeune homme se disant peintre, semble s'intéresser à nous et engage la conversation. Il paraît avoir des idées favorables aux Allemands et ne paraît pas heureux d'être rapatrié. Nous ne lui demandons pas d'explications, ni pourquoi il ne profite par des fêtes de nuit pour s'en aller. Nous évitons de découvrir nos batteries.

Nous ne sommes pas les premiers réfugiés à avoir fréquenté ce Centre, car les w.c. sont d'une saleté repoussante. Ce qui n'est pas habituel en Allemagne, pays d'une propreté méticuleuse.

Veig qui par extraordinaire, n'a pas trouvé de copain pour s'amuser, passe son temps comme il peut. Il dessine sur un cahier d'écolier les bâtiments de 4 étages aux innombrables fenêtres, sans en oublier aucune.

Nous ne sortons pas en ville. Nous restons près de nos lits et de nos bagages renfermant toute notre richesse.

Escale à München

21.6.1945

De bon matin nous embarquons dans des camions militaires en direction de München. En route, nous rencontrons un camion rempli de rapatriés qui agitent un immense drapeau rouge. A un moment donné, le conducteur de notre camion a empiété sur la zone russe. Le chauffeur s'arrête pour parlementer. Ça m'a l'air de discuter ferme et je crains une empoignade. Nous devons faire demi-tour et reprendre une autre route.

Gaby ne s'ennuie pas. Elle a trouvé un jeune homme aimable et causant à qui elle donne la réplique.

A notre arrivée au Centre d'accueil, nous sommes reçus par des Français en civil. Ils nous appellent indistinctement : « Mon petit » par-ci, « mon petit » par-là. Comme l'on nous a seulement demandé nos noms sans exiger des pièces d'identité, ils ne peuvent savoir si nous méritons ces aimables appellations.

Ce qui me fait plaisir le soir au dîner, c'est le premier repas chaud depuis deux jours. Repas composé d'un bifteck - pommes frites, mets inconnu depuis de longs mois.

Gaby est partie se promener avec le jeune homme dont elle a fait la connaissance dans le camion. Elle sait que je tiens compagnie à Herminie parmi tous ces étrangers adversaires ou amis. Je me suis couchée près d'elle et des enfants dans une chaise longue.

22.6.1945

Nos bagages sont en sûreté au Centre. Nous allons visiter la ville. Plutôt ce qui en reste après les bombardements intensifs des derniers mois de la guerre.

Gaby a pris la petite sur les bras et lui apprend à jeter des baisers aux angelots, restés accrochés aux ruines des églises. Dahut s'amuse à ce jeu et envoie des baisers à toutes les figures qu'elle voit sur les affiches publicitaires quelles qu'elles soient. Depuis les réclames de charcuterie avec leurs petits cochons roses jusqu'aux effigies d'Hitler restées collées aux murs ! Cela nous fait rire tous les quatre.

Au camp de rapatriement de Bregenz

25.6.1945

Nous reprenons des forces à Munich et nous voici dans le petit train qui va nous mener à Hosch et au camp de rapatriement de Bregenz.

Nous rencontrons toutes sortes de gens qui nous parlent de faits inconnus, survenus à l'arrivée des armées alliées en Alsace, en France et en Allemagne.

« Lorsque les Américains arrivèrent à Strasbourg et qu'ils virent les femmes tondues que les F.F.I. promenaient nues et rasées à travers la ville, ils s'écrièrent : « que signifie cette mascarade ? » et ils firent cesser ces exactions. »

C'est la première fois que j'entends parler des déportés. Je commence à avoir la chair de poule, en pensant aux réactions des résistants. Ceux-ci vont se venger sur des innocents des méfaits dont on n'a pas eu la moindre idée.

Mes compagnes commencent à réaliser dans quel guépier elles se sont fourrées en m'entraînant à leur suite. Dans ce cas, moins l'on est de gens, mieux cela vaut. Je suis heureuse de penser que j'ai bien fait de ne pas attendre Mathilde, je l'aurais handicapée par ma présence.

A notre arrivée, un gardien nous mène dans une baraque de bois de 10 m sur 6 où une douzaine de lits superposés sont alignés, têtes contre la cloison de chaque côté et dans le fond. Une chaise et une table les séparent les uns des autres. Cela nous permet d'être réunis tous les cinq dans un coin près de la fenêtre.

Après nous être déchargés de nos fardeaux, nous nous rendons à la cantine avec nos récipients ; deux casseroles, la gamelle hongroise, le déjeuner argenté. Gaby seule possède une gamelle réglementaire, don de son fiancé. La nourriture, à base de nouilles est bonne, copieuse et bien assaisonnée.

26.6.1945

Après notre petit déjeuner, l'on nous fait passer à la douche. A notre sortie, l'on nous demande nos noms et où nous allons. Je répons : « Anna Youénou et Emile Youénou, destination Paris. »

L'on nous donne les fiches n° 421 et 422, ornées de la mention : épouillé. Puis, le chef du Centre y met le cachet : Mission Française de Rapatriement. S.H.A.E.P.

Le camp est vaste et agréable. Nous y circulons librement. Nous allons à la cantine chercher nos trois repas et nous les prenons à nos tables dans notre coin, assis sur les chaises et sur les lits.

La porte d'entrée se trouve non loin de nos lits. Un gardien vient de temps en temps, sans rudesse, faire l'appel de ceux qui sont convoqués pour vérification d'identité par les services de la sécurité militaire, 5^e bureau.

J'entends parler par mes compagnes d'infortune, que le jeune Belge un peu fou-fou de Salzbourg, a été tabassé. Je le vois passer dans la cour, la figure écarlate. C'est, dit-on, un volontaire de la « Kriegs-Marine ». Je me demande pourquoi il ne s'est pas évadé à Salzbourg où c'était si facile. Il n'avait sans doute personne pour le recevoir et ses explications devaient être cousues de fil blanc et ne pouvaient passer à travers les filets de la police française.

Je commence à me rendre compte de la gravité de la situation. Ici se fait le tri entre les bons et les mauvais, dont nous sommes. Aussi, je me mets à examiner pour la seconde fois les lettres de Jos. Je dois enlever les noms des patriotes dont les actions au service de la Bretagne peuvent se retourner contre eux.

Il est difficile d'évaluer les risques. Au milieu d'aperçus philosophiques se trouvent les noms des patriotes. Les effacer complètement est impossible. Personne n'accapare la table placée devant la fenêtre. J'y passe mes journées.

De mon observatoire, je peux voir le gardien se dirigeant vers notre baraque. J'ai le temps de camoufler les lettres à détruire. Comme je ne peux les brûler, je les déchire en petits morceaux et vais les jeter dans les cabinets de bois, alignés dans la cour.

Par l'ouverture, l'on peut voir le fond entièrement tapissé de papiers de toutes sortes. Une simple photo d'une conquête allemande trouvée en possession d'un travailleur volontaire ou pas, peut faire de lui un collaborateur. Je ne suis donc pas la seule à prendre des précautions contre des représailles éventuelles.

J'avais gardé ces lettres écrites en breton et donc incompréhensibles pour beaucoup. Mais je me souviens qu'en 1940, des Bretons recrutés par la France avaient fait la traduction des let-

tres envoyées en Bretagne par Debauvais et Mordrel, alors qu'ils étaient à Berlin. C'est à cause de tels risques que j'ai détruit les lettres de mon frère Jos écrites à son beau-frère à Colmar.

D'avoir fait ce que je dois, pour conjurer le sort, j'ai l'esprit plus serein, pour affronter les enquêtes.

Me voyant ainsi occupée, Gaby dit à Herminie son étonnement :

« Elle passe son temps à lire et à relire les lettres de son frère. »

Elle qui n'a aucun papier compromettant à faire passer la frontière, en pleine période de répression, peut ne pas comprendre mes craintes.

Cette dernière a demandé et obtenu l'autorisation d'assister à la messe au village. Nous y sommes allés tous les cinq.

Après avoir passé la barrière le gardien ne nous a pas suivis. Nous pourrions nous échapper en abandonnant nos bagages. J'en connais qui l'ont fait, mais ils connaissaient la langue du pays et avaient des caches toutes prêtes. Quant à moi, je ne suis pas seule et ne sais où me réfugier ; les autorités allemandes ne pouvant plus me protéger. Je ne peux non plus laisser mes papiers derrière moi. De plus, je suis fatiguée et je me laisse mener par les événements. Les trois mois de prudence conseillés par Fransez sont révolus, du moins pour la Bretagne. Aussi, je ne me pose pas trop de questions.

..

Dans notre baraque se trouve une femme que l'on dit Russe. Elle est aussi peu féminine que l'était Eléna de Tuttingen. Cependant elle file le parfait amour avec un Français. Celui-ci m'a tout l'air d'un Breton, ses traits me rappellent ceux d'Abesosen.

Il ne m'a pas dévoilé son identité, comme je ne lui fais pas connaître la mienne. Celui-ci est furieux que la S. M. ne lui donne pas le feu vert pour amener sa fiancée en France, afin de l'épouser. Pour se consoler, il vient lui tenir compagnie sur son lit, au fond de la pièce. La baraque n'est pas très peuplée et ses occupants ne nous dérangent pas. Notre coin est en dehors du passage habituel.

..

Un jeune Français, rencontré dans la cour, me confie sa peine :

« Les autorités ne veulent pas croire que je me suis marié avec une Allemande pendant mon séjour en Allemagne. Pourtant je leur ai montré ma photo de mariage, mais ils ne veulent quand même pas accorder l'autorisation à ma femme de me suivre en France. »

Il m'a montré cette photo, qui n'a sûrement pas été faite exprès. Un certificat de mariage aurait été plus convaincant.

Miz gouere (juillet) 1945

Afin de faire prendre patience aux rapatriés, qu'il faut contrôler un par un, la direction décide de donner une représentation artistique avec les moyens du bord. Un jeune homme courtois est venu me demander si je veux chanter.

Il doit y avoir sûrement des Bretons parmi les centaines de rapatriés du camp. Je veux leur remonter le moral, tout en affirmant mes convictions bretonnes. Aussi répondis-je à l'animateur :

« Je ne chante qu'en breton.

— Mais c'est bien cela, chantez-moi quelque chose. »

Je lui fais entendre le premier couplet et le refrain de *Va zi bihan*.

« Cela ira très bien, rendez-vous ce soir à la soirée. »

..

Nous sommes allés tous les cinq à la séance dans une grande baraque, aménagée à cet effet. D'abord deux boxeurs exercent leurs talents sur l'estrade.

Je ne sais s'il y a des bancs. Pour notre part nous attendons debout sur les côtés, près de la scène. La petite se promène dans l'enceinte sous la surveillance de Veig sans déranger personne. Puis ce sont les chanteurs.

Lorsque vient mon tour, j'y vais de ma chanson *Va zi bihan*, paroles de Taldir sur un air écossais. L'assemblée écoute avec intérêt en silence. Il n'y a pas de micro.

Et ce sont des braves, spécialement des Bretons. Discrets comme toujours, ils ne viennent pas me parler. Cependant Herminie a vu l'un d'eux les larmes aux yeux, murmurant « Breiz-Atao ». Mais elle n'a pas osé lui parler, elle non plus.

J'aurais dû chanter le *Kousk-Breiz-Izel*, les Bretons auraient pu le chanter avec moi. J'ai pensé au *Bro-goz-va-zadou*, mais je ne sais si mon initiative aurait été comprise. J'aurais dû inviter les spectateurs à se lever. Les Bretons présents n'auraient peut-être pas voulu se faire repérer, et l'émotion m'aurait sans doute empêchée de chanter.

Interrogatoire

Le jour suivant, un gardien vient m'appeler pour aller à la Sécurité Militaire. Je le suis aussitôt, non sans appréhension.

Le capitaine qui m'interroge est d'un abord courtois et donne confiance. Je reste calme. Je lui dis :

« Mon mari est mort à Colmar en mars 44. J'ai fui devant la guerre avec mon fils. J'ai travaillé pour vivre à Tuttlingen et me suis réfugiée à Mülbach d'où les Américains m'ont rapatriée. Puis j'ajoute : j'ai mis deux valises en bagages accompagnés à Tuttlingen pour Landeck. Celles-ci n'étaient pas encore arrivées lorsque j'ai dû aller plus loin. »

Le capitaine me demande mon récépissé et se propose de faire les démarches nécessaires pour les envoyer en France. Je lui donne alors l'adresse de mes parents à Douarnenez, ne sachant où j'atterrirai à mon retour. Il me donne un papier signé de sa main : Bagages n° 644-663.

La secrétaire fait remarquer au chef de service qu'elle a perdu deux valises. Celui-ci ne relève pas la remarque et me demande à brûle-pourpoint :

« Quelle était la profession de votre mari ?

— Journaliste, répondis-je sans hésiter.

— Quel journal ?

— *Breiz-Atao*, n'ayant pas pensé à l'*Heure bretonne*. »

Il examine ma feuille d'immatriculation et me demande, le regard soupçonneux :

« C'est votre nom ça ?

— Bien sûr. »

Le nom de Youénoù ne figurait sans doute pas sur la liste des journalistes suspects, car il insiste :

« Dites-moi la vérité, quel était le nom de votre mari ? »

Je ne suis pas en mesure de lui tenir tête plus longtemps.

« Francis Debauvais », dis-je.

Cette fois il ne doute plus et biffe consciencieusement les noms de Youénoù sur ma fiche et sur celle du petit, et ajoute au-dessus de la mienne : Debauvais (sans e) ce qui montre qu'il était bien informé : *Femme de l'autonomiste breton qui a collaboré avec les Allemands dès 1940.*

Sans transition, il continue :

« Pourquoi n'êtes-vous pas restés en Allemagne ? »

Il y a des moments dans l'existence où il faut réfléchir vite et bien. J'avais tant de raisons pour y rester, mais je ne peux les divulguer. Cependant, je ne sais comment, ni qui m'inspire. Les mots viennent naturellement à l'esprit, comme dans un scénario bien monté :

« Parce que ce n'est pas mon pays.

— Puisque votre mari est enterré en Alsace, pourquoi ne voulez-vous pas retourner là-bas ? »

« Parce que ce n'est pas non plus mon pays. »

Cette réponse paraît le satisfaire, car il aborde un autre genre de questions. Il doit les poser à tous les rapatriés :

« Qu'est-ce que vous êtes ? »

Parmi les rapatriés se trouvent toutes sortes de gens, chacun avec son appartenance à un groupe adversaire ou ennemi. Cette question concerne particulièrement les collaborateurs de toutes provenances, y compris les : pétainistes, autonomistes, légionnaires, etc, et le Bezen évidemment.

Aussi, répondis-je tout simplement :

« Je suis Bretonne. »

Je ne suis pas la seule personne, qui dans le malheur, n'a pas renié sa foi bretonne, car il réplique aussitôt :

« Alors, vous n'êtes pas française ? »

Je ne veux pas jeter de l'huile sur le feu. Je me souviens à temps d'une conversation avec Fransez :

« Evidemment, nous faisons partie de l'Etat français. » Je répète cette phrase à l'officier. Il se contente de cette réponse et continue sur un autre sujet :

« Combien avez-vous de marks ?

— Six cents », lui répondis-je.

Il n'ajoute rien et me rend ma fiche, sur laquelle les mots *breton* et *1940* sont soulignés par lui.

Je sors déprimée de cette confrontation qui me fait comprendre que les choses tournent mal. Cependant je suis soulagée d'un grand poids. Je déteste l'irrégularité et le camouflage. Aussi vais-je arborer le nom de mon mari au grand jour. Advienne que pourra !

Lorsque je réintègre la baraque, je raconte au groupe les péripéties de mon interrogatoire. Puis j'apprends à Veig qu'il peut reprendre son nom véritable. C'est le cinquième changement d'identité au cours de sa courte existence et il enregistre sans sourciller cette nouvelle modification.

Gaby a été convoquée à son tour à la S. M.

Dès son retour elle nous fait le récit détaillé de son entrevue avec le bel officier français qui, dit-elle, lui a fait des avances.

« Je ne m'entends plus avec ma femme », lui disait-il.

Tout en se glorifiant de sa nouvelle conquête elle ne donna pas suite à cette proposition à peine voilée.

Voulant souffrir pour son fiancé, elle apprend au capitaine qu'il fait partie de la Gestapo. Ne connaissant pas grand chose à l'armée, elle confond les différents services de cette branche avec celle des polices.

J'ai eu l'occasion de rencontrer le professeur Grimm à Rennes. D'un certain âge déjà, il avait été affecté pour la durée de la

guerre dans la D. S. « Sicherheit Dienst (services de sécurité). Gaby, aide-soignante à Rennes, y avait fait sa connaissance et s'était profondément attachée à lui.

30.6.1945

A cette date inscrite sur ma fiche et celle de Veig, je remarque que nous avons reçu du savon pour notre toilette, chose inconnue depuis deux mois. Nous pouvons prendre des douches chaudes tous les matins, si nous le voulons.

Il y a presque une semaine que nous sommes ici et nous y sommes bien traités. Le temps est beau, aussi j'en profite au maximum. Je passe mon temps devant la fenêtre de la baraque, occupée à des travaux de couture.

Pour la première fois depuis mon départ de Colmar, je dessine un bouquet de fleurs, cueillies dans l'enceinte du camp. Et je n'ai que trois crayons de couleur !

..

Le gardien nous avertit de nous préparer à partir demain matin pour Mulhouse. Nous en sommes heureux, mais nous ne savons pas de quoi demain sera fait.

1.7.1945

Nous nous sommes apprêtés de bon matin. Nous avons dit au revoir aux jeunes femmes que nous laissons derrière nous. Leur cas n'a pas été résolu encore. Nous avons fait bon ménage avec elles, sans faire vraiment connaissance.

Nous sommes sortis dans la cour devant la baraque en attendant que l'on vienne nous chercher. Au dernier moment, le gardien nous dit que Gaby ne part pas avec nous. Elle doit partir directement à Rennes.

La seule mention de la « Gestapo » sans doute, l'avait fait désigner d'emblée comme suspecte n° 1.

Aucun changement pour Herminie qui suit la filière avec moi. Son interrogatoire n'ayant sans doute pas donné matière à suspicion. Il est heureux que je ne sois pas expédiée aussi à

Rennes, Herminie se serait sentie perdue toute seule. Je n'aurais eu aucun scrupule à la confier à Gaby à Müllback, cette dernière sachant se débrouiller. Une fois prise dans l'engrenage, elle ne pouvait plier le destin à sa volonté.

Son départ n'augure rien de bon, sa situation de fiancée peut faire d'elle une complice. Seule la qualité d'épouse oblige une femme à suivre son mari. Gaby nous remet la bouteille de lait de la petite et les tasses argentées que je lui avais confiées.

Je lui donne mes bottes en caoutchouc qui m'ont si bien servi dans la neige, ses souliers menaçant de la lâcher. Nous la quittons les larmes aux yeux sans trop nous apitoyer. Nous ne savons pas non plus ce qui va advenir de nous.

..

Nous sommes ensuite invités à monter dans un camion avec une trentaine de rapatriés, pour nous mener à Bregenz-Ville. Là nous devons prendre le train en direction de Mulhouse. Je reconnais la gare. Il y eut sûrement des combats après notre précédent passage, car la façade garde la trace des balles.

Le capitaine est venu nous conduire au train.

« Tout arrive, vous voyez », me dit-il avec un sourire.

Je ne me rappelle pas avoir montré tant d'impatience à quitter ce lieu dont le souvenir m'est resté agréable. A part évidemment la séance à la Sécurité Militaire ; tempérée par la courtoisie du capitaine chargé du tri.

Dans notre wagon on distribue à chacun un colis de conserves américaines et des cigarettes.

Nous traversons Dorbin, Feldkirch, Buhs (d'après les notes de Veig). Longeant le lac de Constance nous arrivons à Bâle, en Suisse. Pour nous accueillir l'on joue la *Marseillaise*.

« Ce n'est pas pour nous », me fait remarquer Herminie.

Nous descendons sur le quai où de grandes tables nappées de blanc nous attendent. Des dames de la Croix-Rouge nous offrent des boissons chaudes et des collis.

Dans le train je me trouve près d'une femme et de ses deux enfants. Je ne l'ai pas rencontrée auparavant. Elle me parle des

exactions des résistants à Strasbourg. Elle ne me précise pas son origine. Je ne suis pas plus explicite qu'elle. La peur paraît dans ses propos. Elle est peut-être Alsacienne.

Après avoir passé par Broheim et Saint-Louis, nous arrivons en gare de Mulhouse. Là un camion nous attend pour nous mener vers de nouvelles tribulations.

Au camp de rapatriement de Mulhouse

A notre arrivée au camp, des gardiens mènent directement les femmes à la douche. Herminie est priée de confier sa fille à l'infirmerie, tandis que Veig suit les hommes. Nous déposons nos paquets devant un grand rideau qui masque l'installation des douches.

Je me vois encore, cachant ma tresse dans les poches de mon sac à dos. Je crains que l'on me coupe les cheveux. Je l'avais entendu dire. Deux gardiens surveillent les bagages et nous regardent nous déshabiller. Nous gardons nos culottes, mais ils nous les font enlever.

Nous sommes là une bonne vingtaine de femmes que les gardiens regardent sans vergogne du dehors, le rideau étant laissé entrouvert. Je remarque une jeune femme dont le corps est couvert de cloques, comme si elle avait eu la variole.

Ensuite, l'on nous mène en combinaison et en rang à la visite médicale ; plutôt à la visite douanière. J'expérimente le procédé pour la première fois. Je fais rire Herminie en lui disant qu'ils veulent nous stériliser. J'avais entendu parler de cela quelque part.

La procession des femmes en combinaison continue à travers les couloirs pour vérification d'identité et l'on nous donne nos cartes de rapatriés. Puis le médecin me fait une prise de sang. Celui-ci est d'un rouge vif, alors que je m'attendais à ce qu'il soit foncé. On me pèse : 46 kilos. On prend mes empreintes pour compléter mon dossier.

Ensuite, je suis le peloton pour les photographies et les mesures que l'on inscrit au fur et à mesure sur ma carte.

Après nous avons quartier libre. Je retrouve Veig près des paquets. Ils ont été fouillés, me dit-il, mais les gardiens n'ont

rien pris. Nous finissons de nous habiller et munis de nos bagages, les gardiens nous conduisent, toujours en rang, dans une grande salle. Là on nous sert un repas de pâtes. La sauce ne vaut pas celle de Bregenz. Je n'ai pas faim, ce n'est pas mon habitude. Cet appareil policier, je le découvre et il me donne froid dans le dos. Veig, lui, ne s'en fait pas. Pour lui l'aventure continue.

Après le repas, une gardienne nous montre les chaises longues qui doivent nous servir de couchettes pendant notre séjour et où devront rester nos bagages.

Je fais le tour de la situation, qui je le crains se dégrade à chaque étape. Toutefois, je ne suis pas accablée. L'on se fait à tout à condition d'y aller par degrés. On acquiert ainsi une philosophie fataliste qui nous aide à subir les événements avec sérénité.

Il y a neuf mois que les Français sont devenus les maîtres de l'Alsace. Ceux-ci ont eu le temps de se calmer. Mais dans ce pays ballotté entre deux puissances rivales, les soubresauts des nouveaux dirigeants durent le temps d'entre deux guerres : 1870-1918, « Allemands », 1919-1939 « Français », 1940-1944 « Allemands » et en 1945, de nouveau « Français » !

Séries d'interrogatoires

Dès le matin commence la ronde des interrogatoires. Ce n'est plus la manière discrète de Bregenz, mais un spectacle organisé devant tout le monde, pour confirmer l'autorité des puissants du jour.

Veig est resté garder les paquets. Je suis la file des femmes. Nous faisons halte dans une grande salle. Herminie est devant moi. Celle-ci est questionnée par un jeune homme en costume kaki. Il lui demande avec qui elle est venue là.

« Je suis avec Mme Debauvais, la dame en noir qui est là derrière moi. »

Il s'avance alors vers moi et avec une sorte de rictus, il crie, tout en me tirant du rang de la file :

« Ah ! c'est vous la femme de l'autonomiste breton.

— Mon mari est mort, lui dis-je, afin de mettre les choses au point.

— C'est vrai cela ? demande-t-il à Herminie.

— Oui, c'est vrai, dit-elle.

— Venez avec moi », continue ce personnage pour le moins discourtois.

Il m'amène alors devant une table, il prend place et commence son interrogatoire. Il y a dans sa voix une intonation agressive pour terroriser l'auditoire. Il attaque mon mari. Il lui donne tous les noms d'animaux et les épithètes destinés aux bandits et autres criminels.

En ce moment je sens la présence de mon mari veiller sur moi. Ce chapelet d'ordures, au lieu de m'anéantir me stimule et me donne tous les courages. Rien au monde n'aurait pu m'arrêter.

« Mon mari était le plus digne des hommes », répondis-je dans un silence impressionnant. Le calme des trente personnes présentes témoigne de l'estime pour la cause que je défends.

Cette réplique m'était inspirée par une phrase de Marlène Dietrich, dans un film vu à Rennes en 1929 avec Fransez, expression dont il m'avait fait remarquer la justesse.

Muet d'étonnement, la brute s'arrête de vociférer. J'ose le contredire, moi, vermisseau à sa merci. Et il poursuit :

« Pourquoi êtes-vous venue en Allemagne ? »

— Pour fuir la guerre avec mon fils. Après la mort de mon mari en Alsace, je suis venue à Tuttlingen.

— Pourquoi avez-vous choisi cette ville ?

— Parce que c'était une petite ville qui ne serait probablement pas bombardée.

— Oh ! j'ai bombardé des villes plus petites que celle-là, où je voyais une cheminée d'usine. »

Puis changeant de sujet il attaque le fond de la question, comme l'avait fait son confrère de Bregenz :

« Qu'est-ce que vous êtes ? »

— Je suis Bretonne ! »

Comme celui de Bregenz, ce policier me dit :

« Alors, vous n'êtes pas Française ? »

Ne voulant pas l'exciter davantage et ne voulant pas perdre la face, je réponds comme la première fois :

« Evidemment, je fais partie de l'Etat français. »

Il ne se contente pas de ma soumission apparente. Ne comprenant pas le sens exact de ces mots, il bifurque dans sa conclusion : « Il n'y a plus d'Etat français, nous sommes en Quatrième République. »

— Pour moi, c'est la même chose, dis-je. »

N'étant pas sur la même longueur d'ondes, cette dernière phrase n'éveille en lui aucun écho. L'on aurait entendu une mouche voler. Sans doute le tribun de Marianne — une et indivisible — est fatigué, car il dit à l'un de ses gardes :

« Amenez ça avec les autres. »

Celui-ci me mène dans un réduit au fond de la salle où s'entasse déjà une douzaine de femmes terrorisées. Herminie est heureuse de me retrouver :

« Vous en avez du courage, je n'aurais pas osé contredire cette brute », me dit-elle, entre haut et bas en ajoutant : « Ils vont nous tuer tous. »

Le sentiment du devoir accompli me soutenait et je ne tremblais pas.

Ensuite, l'on nous amène pour complément d'identité, dans une autre grande salle où siègent derrière une table, un officier encadré de deux civils. L'un de ceux-ci, la cinquantaine, de bonne apparence, m'avance une chaise :

« Asseyez-vous, Madame », me dit-il avec déférence.

Cette politesse dans cet endroit inhumain me paraît presque insolite et me reconforte. Pendant que l'officier consulte ma fiche, sur laquelle il lit : Destination Paris, son secrétaire lui glisse à l'oreille :

« Qu'allez-vous en faire ? »

— Il est mort », lui répond-il, avec une nuance de dépit dans la voix, puis à mon intention :

« Vous n'irez pas à Paris, mais à Rennes. »

Il ne sert à rien de discuter, ils sont les maîtres, chacun fait sa justice à la hauteur de son jacobinisme. Je n'aurais fait qu'aggraver mon cas en me rebellant. Son collègue de Bregenz ne voyait pas les choses d'une manière aussi tragique. Ce n'est évidemment pas moi que l'on recherchait, mais mon mari. Certains Français sont exaspérés d'avoir failli perdre la guerre et se vengent sur des femmes qui ne font pas la guerre.

♦♦

L'interrogatoire fini je retourne dans la salle retrouver Veig. Mais il n'est plus là. Personne ne peut me dire où il est. Je parcours de nombreuses pièces. Je descends des escaliers interminables. J'arrive dans une cour fermée, toujours pas de Veig. Je remonte et le trouve dans l'escalier devisant gaiement avec un petit Hollandais de son âge. Il est parti avec son nouveau copain au secours de la mère de celui-ci. Elle ne connaissait pas le français, mais seulement l'allemand. Comme elle ne pouvait répondre clairement aux interrogatoires, Veig avait servi d'interprète.

2.7.1945

Il est question que l'on parte demain matin pour Rennes, via Paris. Pour préparer ce départ, nous sommes appelés à nous mettre en rang pour toucher notre pécule. Nous recevons une avance sur les marks déposés et un colis de conserves avec des tickets d'alimentation pour dix jours.

..

Sur la couverture de ma carte de rapatriée, n° 1.604.745, je lis, écrit de la main de l'officier du C.P.A.F. Mulhouse : M. Lumière, médecin du Centre :

Se présenter à la gendarmerie de Rennes dès son arrivée, qui avisera le cinquième bureau du département.

A l'intérieur, l'on peut lire le nom, la date de naissance, la profession : brodeuse. Date d'entrée en Allemagne 4-10-1943. Dernier lieu de travail : Mulback-Bramberg. Dernière résidence : Rennes, 20, rue Waldeck-Rousseau, Ille-et-Vilaine. Déposé 500 marks, reçu prime 1 000 F, reçu 2 000 F sur marks, pièce d'identité produite G. I. n° 6703. Dix jours tickets.

Au dos, radiographie n° 07636. Visite médicale, empreintes digitales index droit et gauche.

..

La carte du fils est quelque peu fantaisiste du fait qu'il n'était pas avec moi. Sur la couverture je lis : *Enfant suivant sa mère.* Ce qui fait sourire Veig en pensant à un jeune poulain suivant la jument.

A l'intérieur : nom et date de naissance. Entrée en Allemagne 7-1943. Dernier lieu de travail : Tuttlingen, dernier lieu de résidence : Paris. Déposé 100 marks, reçu prime 1 000 F, avance sur marks 2 000 F, 10 jours de tickets n° 0819608. Au dos : radiographie n° 8374. Visite médicale. Empreintes digitales.

Je remarque que tout le monde a reçu la même somme sur les marks. J'avais donné 100 marks à Veig et sans doute à Herminie qui ne devait pas avoir grand chose sur elle. L'on m'a certifié que je toucherai le complément à Paris.

Départ pour Rennes via Paris

1945

CHAPITRE VI

Départ pour Rennes via Paris

3.7.1945

Nous sommes amenés à la gare de Mulhouse par un camion militaire. Là on nous apprend que depuis la veille, il n'y a pas de train collectif de rapatriés pour Rennes. Il faudra donc changer à Paris.

Cette mesure de dernière heure est-elle le prélude d'une libération prochaine ?

Nous attendons le train de Paris, assis à même le sol, sur les bas-côtés de la voie. Avec l'apport des colis reçus en route, j'ai de la peine à boucler mes sacs. Ne voulant pas jeter mes ustensiles de cuisine, je me déleste d'une petite bassine remplie de sel. Je pense que cette denrée doit se trouver en quantité en France, aussi bien qu'en Bretagne. Plus tard, je le regretterai ! Pour la première fois, je remarque un déporté vêtu d'un pyjama rayé bleu et blanc. Il n'a vraiment pas bonne mine. Il aurait peut-être pu trouver des habits civils. Mais cela lui vaut « gloire et honneur ».

Lorsque le train se met en marche, je déchire encore quelques photos compromettantes que je jette dans les toilettes.

Un Algérien, point tout jeune, se presse un peu trop contre Herminie qui a peine à l'éviter. Le wagon est bondé, l'on ne peut changer de place. Nous ne parlons guère si ce n'est avec la petite qui devient raisonnable. Du moment que ça bouge elle est contente.

Après plusieurs arrêts, toutes les lignes n'étant pas encore rétablies, nous arrivons à la gare de l'Est à Paris.

L'Algérien qui paraît décidé à nous fausser compagnie, me demande d'échanger mon sac de matelot contre sa valise en bois, qu'il juge lourde et encombrante. Ce que je fais de bon cœur. Ce sera le premier meuble pour mon prochain logement.

Dès l'arrêt du train, il descend à contre-voie. Je le vois se faufiler vers une issue secondaire. J'aimerais en faire autant si j'avais des dispositions pour ce genre de sport. Avec les enfants ce serait hasardeux. Des barrages établis au bout du quai m'empêchent d'approfondir la question.

Au centre d'accueil de Gros-Malhon

Des jeunes gens nous canalisent vers les quais extérieurs de la gare. Il y a tant de monde, qu'il serait facile de leur fausser compagnie. Les moutons dociles que nous sommes devenus, grimpent dans des camions militaires. Ils nous déposent au Centre d'accueil de Gros-Malhon.

Veig reste au rez-de-chaussée avec les paquets et Dahut couchée sur une table. Herminie et moi sommes invitées à suivre la foule au premier étage. Là nous subissons une série d'interrogatoires, comme ceux que nous connaissons, mais en plus serré. Ici, ce sont surtout des civils qui commandent. Ils connaissent mieux la politique.

Dès que je dis mon nom, l'inspecteur me demande :

« Quelle était la profession de votre mari ? »

— Journaliste.

— Quel journal ?

— *Breiz-Atao* et *l'Heure bretonne*. »

Croyant avoir trouvé une bonne piste, il me bombarde de questions :

« Où allez-vous ? »

— Vous voyez bien, lui dis-je, en lui montrant ma carte. Il est écrit que je dois aller à Rennes.

— Non vous allez rester ici, il n'y a plus de trains collectifs, vous serez interrogée ici. »

Il rature alors le mot Rennes et le texte du médecin-chef de Mulhouse en y ajoutant : P.P. (Police Parisienne), en oubliant d'y apposer son cachet.

Lorsque je lui apprends que mon mari est mort, il se calme et me dirige vers un autre bureau.

Un militaire à l'air renfrogné, assis derrière une table, m'invite à m'asseoir en face de lui.

« Vous allez me dire, attaque-t-il sans préambule, et d'une voix monocorde, ce que vous savez sur les collaborateurs, les pétainistes, les autonomistes. »

J'en avais entendu d'autres, aussi répondis-je d'un air innocent :

« Je ne connais pas, je ne sais rien. »

Mon air naïf dut le convaincre, car il me relâcha aussitôt, à mon grand étonnement. Il devait être fatigué à répéter la même chose aux centaines de personnes qui défilaient dans son bureau. C'était une véritable cohue dans les couloirs, aussi est-il inutile de s'appesantir sur des cas qui ne paraissent pas dignes d'intérêt.

Je retrouve Herminie au rez-de-chaussée, auprès de sa fille et de Veig qu'elle a trouvés dormant côte à côte. Ce dernier avait conservé ses paquets près de lui durant les heures d'attente. Heureusement qu'ils avaient collationné dans le train.

N'étant pas bousculé par le va et vient de la foule, Veig n'a éprouvé aucune crainte. Cette constatation me rassure. Je craignais tant d'être interrogée avec des méthodes employées par certains policiers dont mon mari et d'autres Bretons ont été victimes. Sans doute suis-je un gibier peu important ? Ceux qui m'interrogent sont corrects envers moi. Cependant, je crains « de manger le morceau » pour des patriotes auxquels mes propos peuvent nuire.

Nous dinons de nos provisions, puis nous nous allongeons près de nos enfants sur des chaises longues fournies par une infirmière. Nous y avons bien dormi, tout habillés. Depuis trois mois nous en avons pris l'habitude.

L'avenir me paraît quand même incertain. Etre jugée à Paris me rassure. Suivant les conseils de Fransez, j'ai traîné en route, retardant ainsi le moment de rentrer. Les choses ont l'air de se tasser un peu. Moins d'injustices semblent être la ligne d'action

de ceux qui nous gouvernent, malgré les rodomontades des F.F.I. qui freinent le mouvement. Les manœuvres du médecin de Mulhouse semblent être déjoués. Celui-ci voulait m'envoyer à Rennes pour que les autorités m'y coffrent, « pour satisfaire l'opinion publique » comme le disait le sous-préfet de Saint-Malo en 1944.

Au commissariat du 11^e

5.7.1945

De bon matin, un camion vient nous prendre avec d'autres suspects pour nous mener au commissariat du 11^e, boulevard Voltaire.

Nous sommes parqués dans le sous-sol. Une pièce éclairée par un large soupirail, devant lequel les passants viennent nous regarder, comme si nous étions des bêtes curieuses. Nous attendons, assis sur des bancs, autour d'une grande table, que l'on veuille bien nous interroger. Pour calmer mes nerfs, je brode une nappe commencée il y a longtemps. Près de moi, une jeune fille de 20 ans et sa mère, la cinquantaine, très distinguée. Celle-ci me dit que son mari est resté en Allemagne. Comme je ne lui raconte pas mes aventures, elle arrête là ses confidences. Elle n'en revient pas de me voir m'adonner à un travail si délicat avec tant de calme dans une telle situation. Nous n'y pouvons rien, sinon attendre la décision des vainqueurs.

L'agent de police est venu nous proposer de faire venir nos repas du dehors. Ces femmes n'ont pas d'argent sur elles. Je ne sais comment elles ont atterri là ; ne les ayant pas remarquées dans le camion.

Je propose de les dépanner. Elles sont touchées de mon geste et m'en remercient. Mais quelques instants plus tard, quelqu'un a pu les tirer d'embarras. Effectivement par le soupirail, j'ai vu la jeune fille parlementer avec un jeune homme de bonne apparence. Ces personnes doivent habiter Paris pour recevoir aide aussi rapidement. Elles me remercient à nouveau, en personnes bien élevées.

Assis à la même table, un homme, la cinquantaine, reste prostré, la tête dans les mains longues et fines. Il ne réagit pas contre l'adversité. Sa femme qui l'accompagne nous raconte que son neveu s'était engagé dans l'armée allemande. En fin d'après-

midi, l'homme, pris de peur, a voulu mettre fin à ses jours en se tailladant les poignets avec un rasoir. Je n'ai pas su ce qu'il en advint. Lorsque je demandai de ses nouvelles à l'agent qui surveillait nos sorties, il me rabroua.

Je demande à aller aux w.c situés au rez-de-chaussée. Un agent me guide vers un box fermé par une grille. Il me pousse dedans. Je fais le geste de me retirer.

« N'ayez donc pas peur, me dit-il, je ne vais pas vous enfermer. »

C'est là que l'on enferme les suspects comme des lions en cage. Je n'avais pas eu l'occasion de voir ces lieux avant ce moment. Il y a un trou au milieu où l'on peut se mettre à l'aise. En m'en retournant, quelqu'un me souffle de la grille d'en face :

« Avez-vous des allumettes ? »

Sans doute est-ce pour brûler des papiers. Je ne fume pas et n'ai pas d'allumettes sur moi. Aussi, je n'ai pas à me soucier de rendre service ou pas. D'ailleurs, l'agent qui s'était un peu éloigné, me fait signe de ne pas m'attarder.

Pour se débarrasser de documents compromettants, il vaut mieux ne pas attendre la dernière minute. Poussée par une prudence exagérée, j'en ai détruit trop probablement. Il m'en reste quand même une valise pleine que Veig n'a pas lâchée d'un pouce.

Pour me laver les mains, j'enlève la montre de Fransez que je porte depuis son décès. Je l'oublie sur le lavabo. Pour la récupérer je dois faire une déclaration par écrit. En lisant mon nom l'agent me dit goguenard, comme si j'étais un exemplaire unique :

Alors, c'est vous la femme de l'autonomiste ?

Mon mari devait être sur la liste noire distribuée dans tous les commissariats.

Le soir, l'on nous conduit dans une cave sans grande aération, pour y passer la nuit. Nous nous allongeons dans nos couvertures sur la terre battue, près des gros tuyaux d'égout qui dégagent une mauvaise odeur. Et chose surprenante, nous y avons bien dormi !

6.7.1945

De bon matin, l'on vient appeler Herminie pour l'interroger. Elle prend son baluchon sur le dos, sa couverture et son sac d'une main, et de l'autre sa fille. Elle m'embrasse avec effusion :

« Il faut nous quitter maintenant », me dit-elle, les larmes aux yeux. Tant que nous sommes ensemble elle se sent plus forte.

Je fais alors cette réflexion aux deux Parisiennes, en pensant aux suspects de la Révolution de 89 (l'atmosphère sinistre de la cave ne présage rien de bon) :

« Notre tour est pour la prochaine charrette.

— C'est vrai », répondirent-elles.

Je conserve mon sang-froid, mais j'ai la chair de poule. Je ne sais comment tout cela va finir ; aussi je confie à Veig mon porte-monnaie où se trouvent tous mes bijoux. Je lui donne deux adresses à Rennes et à Douarnenez en lui faisant mes recommandations.

L'on m'appelle, je laisse Veig avec les paquets dans la cave sous la protection des deux femmes et l'embrasse comme pour un adieu.

Sixième interrogatoire

L'agent me dirige au premier étage vers le bureau du commissaire. Celui-ci interroge une jeune femme habillée d'une robe de soie à fleurs, qui fut blanche. L'on me passe à son subordonné à l'autre bout de la pièce.

Du genre méridional, il ne m'inspire aucune crainte. Il parle tout le temps, ce qui m'empêche de le faire et de m'embrouiller dans mes explications. Comme je ne veux mettre personne dans le pétrin, cela m'arrange bien. Evidemment, j'en sais un peu plus long que la plupart des gens sur le rôle des autonomistes dans la guerre.

Lorsqu'il me pose les questions rituelles, je lui réponds comme je l'ai fait à Bregenz, Mulhouse et Paris en concluant :

« Je fais évidemment partie de l'Etat français. »

Il ne fait aucune objection et commence un cours d'instruction civique destiné à me remettre dans le droit chemin. Comme je ne l'interromps pas, il croit m'avoir convertie. Toutefois, je lui fais observer :

« Avant-guerre on avait beaucoup de succès.

— Justement, avant la guerre, riposta-t-il, mais quand la patrie est en danger, etc.

Ce n'était pas le moment d'informer ce méridional, aussi ne dis-je mot et il cessa son discours. Il lit ma déposition et je signe.

« Bon, maintenant me dit-il, vous allez à la préfecture de police pour voir si vous avez dit vrai. »

Je suis soulagée de retrouver Veig dans la cave. Il me rend ce que je lui avais confié. Nous endossons nos sacs et prenons nos valises et disons adieu aux Parisiennes qui attendent calmement leur tour, en leur souhaitant bonne chance.

A la préfecture de police

6.7.1945

En route dans le panier à salade pour la seconde fois de ma vie. (La première fois c'était à Nantes en 1932.)

L'agent qui nous accompagne, dit à la jeune fille à la robe de soie blanche, assise près de Veig :

« Vous allez passer la nuit à la tour pointue », en lui désignant les grilles de la préfecture.

Je n'en mène pas plus large que la jeune fille, lorsque les grilles se referment sur nous. N'ayant pas été maltraitée, je ne m'en fais pas trop.

Dans le grand hall d'entrée, au pied de l'escalier, l'agent me fait signe de m'arrêter et d'y laisser mes paquets. Puis, il dit à Veig de m'attendre là et me dit de monter au premier étage.

Dans une grande salle, des suspects en grand nombre attendent qu'on les interroge : des femmes pour la plupart. A l'appel de leurs noms, ils passent dans la salle d'attente.

Durant deux heures, j'attends là, assise sur un banc, que l'on veuille bien s'occuper de moi. Je pense à Veig qui doit avoir

faim. Il a peut-être eu l'idée de chercher dans le sac quelque chose à se mettre sous la dent et de s'asseoir sur les marches de l'escalier.

Enfin, je passe de l'autre côté dans une autre salle. Là, de nombreux inspecteurs assis chacun à sa table, interrogent les suspects, qui eux, restent debout. Je reconnais une jeune femme aperçue à Gros-Malhon avec son bébé. J'entends l'inspecteur la conseiller :

« Tâchez de trouver des gens compréhensifs. »

Cette jeune femme arrivait d'Allemagne où elle avait suivi le père de son enfant.

Je note le ton correct et parfois aimable des inspecteurs. Je comprends qu'une fois dans la jungle parisienne, la vie reprendra toute son agressivité.

Septième interrogatoire

Devant un bureau, non loin de la jeune femme, on m'interroge. Aux questions toujours les mêmes, je réponds de la même manière que précédemment. Intérieurement, je remercie Fransez de ses conseils. Puis, sans faire de commentaires, l'inspecteur fait signe à quelqu'un qui s'approche de moi :

« Suivez-moi », me dit-il, sans autres explications. Ce policier a bonne apparence. Cependant je n'ose le questionner. J'ai appris à mes dépens que l'on n'a pas le droit de parler si l'on n'est pas interrogé. Aussi pour moi, le suspense continue. Tout en descendant avec mon geôlier, le large escalier qui dessert le hall, je me fais du souci pour Veig à qui je n'ai pas donné d'argent.

Au bas de l'escalier, je le vois entouré des bagages. Je suis sidérée lorsque j'entends le policier me dire :

« Vous êtes libre ! »

Je n'en crois pas mes oreilles. Je m'attendais à tout sauf à cela. Me souvenant de ma carte de rapatriée qui indiquait la direction de Rennes, je lui demande :

« Je peux rester à Paris ? Je voudrais y faire de la peinture. »

— Où vous voudrez, me répond-t-il courtoisement, mais si j'ai un conseil à vous donner, n'allez pas à Rennes. »

Reprenant du poil de la bête, je lui fais remarquer :

« Mon mari était bien vu là-bas. »

— Quand même, me répond-t-il en fronçant les sourcils. Puis il ajoute : Si vous voulez laisser vos paquets ici, vous viendrez les chercher demain. »

Touchée d'une cordialité à laquelle je ne suis plus habituée, je lui donne le paquet de cigarettes qui me reste, comme s'il était l'artisan de ma libération. Il me remercie avec un bon sourire, heureux de voir notre joie.

Cependant, je prends mes paquets, pour ne pas risquer de donner prise à cet appareil qui me fait si peur. Aussi, lui disons-nous Kenavo de bon cœur. Après tout, cet homme qui connaissait si bien mon cas était peut-être un Breton, en tout cas, un Français honnête et intelligent.

CHAPITRE VII

Premiers contacts avec la liberté

6.7.1945

La vie est belle ! Nous respirons à pleins poumons, malgré le poids de nos colis et de la valise de bois. Sur le boulevard, un marchand ambulant vend des cerises. Depuis le temps que nous n'avons pu en goûter ! J'en achète un peu et nous les mangeons en riant.

Nous entrons dans le premier café venu et je demande : « un café crème avec un croissant », mais il n'y en a pas encore !

Ne sachant ce que sont devenus les amis, je cherche dans l'annuaire l'adresse du docteur Le Goff. Le sachant ami de Deb, il va me renseigner sur les possibilités d'un logement à Paris.

Laissant les gros paquets à la garde de l'hôtelière, nous nous mettons en route pour la rue Saint-Honoré. Le docteur est chez lui, il va nous recevoir. Il n'a pas l'air de me reconnaître. Je me présente et expose ma requête. Il me demande des nouvelles de mon mari. Il ne sait donc pas qu'il est mort ? Puis sans transition, comme s'il avait la police à ses trousses, il me dit en ouvrant la porte :

« Partez, ne restez pas chez moi. Je suis surveillé. Ne cherchez pas de chambre dans le quartier, elles sont très chères. Allez plutôt à Montparnasse, elles sont meilleur marché. »

Quelle douche froide ce contact avec la liberté ! J'en reste désorientée, mais n'insiste pas évidemment. Heureusement, j'ai quelque argent de poche, sinon je devrais m'enquérir d'un Centre d'accueil pour y passer la nuit. Me drapant dans ma dignité,

je sors sans ajouter un mot ni le traditionnel Kenavo ; en jurant de ne plus revoir ce bourgeois égoïste et sans cœur.

Les tracasseries dont il est l'objet depuis la Libération, l'ont sans doute choqué, pour agir ainsi. Etant intelligent, fortuné et médecin de surcroît, son attitude équivalait à non assistance à personne en danger. Il faut avoir perdu le sens commun pour renier F. Debauvais en la personne de sa femme et de son fils, lui qui en des temps plus cléments était honoré de le recevoir. Aujourd'hui, il abandonne ses anciennes relations jugées contraires à sa tranquillité.

Son âge avancé doit être aussi pour quelque chose dans son comportement. Plus tard, il rendra service à des compatriotes frappés « d'indignité nationale ». Je n'ai pas eu cet honneur. Par la suite, il collabora avec Kerlann pour des éditions bretonnes. Mais le nom de celui-ci ne provoque pas les mêmes réactions que celui de Debauvais.

La renommée est parfois gênante. En temps normal, elle me vaut une certaine considération. Mais en ces temps troublés, elle devient pour moi un handicap.

..

Sans nous attarder à de vaines considérations, nous partons reprendre nos bagages au café et en route pour Montparnasse par le métro. Ce qui intéresse Veig au plus haut point, tout ce qui bouge le fait vibrer au maximum. Dans le couloir du métro, une réclame de stylo attire mon attention :

« Si vous avez quelque chose à dire, vous pouvez écrire. »

Hélas ! si l'on veut survivre dans ce monde inhumain, lot des Bretons maudits, il faut enfouir au plus profond de sa mémoire, ce que l'on sait, en attendant le moment favorable de le produire au grand jour. A mes oreilles retentit encore « arabat larout » (il ne faut pas révéler les choses cachées), des compagnons des jours de Berlin.

Les Français qui paraissent avoir l'esprit si éveillé deviennent de béton dès qu'il s'agit de la Bretagne. Tant d'épouvantails sont dressés sur notre route, que nous sommes sensibilisés à l'extrême.

Nous montons l'avenue du Maine, ployant sous le poids de nos bagages. Après 10 refus, nous obtenons une petite chambre à l'Hôtel Moderne, au n° 10, au prix de 70 F la journée.

Après nous être restaurés avec nos provisions et avoir bu l'eau du robinet, nous pouvons goûter un repos bien mérité dans un vrai lit, inconnu depuis trois mois de camping forcé.

7.7.1945

On ne craint plus les bombardements ni les policiers. Aussi les difficultés de la vie quotidienne reviennent au premier plan.

Pour le moment, je ne suis pas démunie de tickets, mais la vie se complique de ne pouvoir cuisiner dans la chambre.

Aujourd'hui, nous avons déjeuné au restaurant. Les deux œufs sur le plat m'ont coûté si cher que je prends la résolution de manger froid. C'est l'été, on peut s'en contenter, sans grand dommage. Heureusement on peut laver le linge dans le lavabo et le faire sécher sur le rebord de la fenêtre donnant sur la cour.

..

Au cours de mes pérégrinations dans le quartier je rencontre la jeune Parisienne du commissariat du 11°. Elle m'apprend que Mme Lukaz s'est réfugiée chez une cousine dont elle me donne l'adresse. Je suis heureuse de la revoir et la remercie. C'est vraiment une chance de la retrouver. Comme nous, elle a été libérée. L'atmosphère est à la détente, en haut lieu.

Dans l'après-midi, je pars à la recherche d'Herminie. Nous sommes heureux tous quatre de cette rencontre providentielle. Elle me donne l'adresse de Yann Poupinot chez qui je me rends aussitôt.

Mme Poupinot mère me reçoit cordialement. Elle comprend ma situation difficile, mais elle ne peut pas me recevoir sous son toit. Sa fille, sa bru et son fils y sont déjà. Elle ne connaît rien à louer à Colombes et mes moyens sont limités. Mais elle peut me servir de « boîte à lettres » tant que je n'ai pas d'adresse fixe.

Enfin, une lueur dans ma nuit ! De plus son fils Yann, qui vient d'arriver, me donne des adresses de cafés fréquentés par des Bretons. La plupart ont eu des ennuis à la Libération. Devant les difficultés si nombreuses et l'hostilité de chacun, il est indis-

pensable d'avoir des nouvelles les uns des autres pour s'entraider le cas échéant. Je connais beaucoup de patriotes à Paris, mais je n'ai pas leur adresse. C'était mon mari qui les connaissait tous. Je vais pouvoir écrire aux miens. J'en suis sans nouvelles depuis un an.

Cette visite me procure un grand réconfort. Elle me fait voir les Bretons sous un angle plus fraternel. Heureusement, ils ne sont pas tous du même acabit que le vieux docteur, que l'adversité a abattu plus que de raison.

Encore sous le coup de la terreur, je préfère écrire à Léna à Douarnenez pour lui demander des nouvelles de mes parents. Pour cette raison, je ne lui parle pas de ma mère, mais de « tante Anna » comme on l'appelle couramment à Douarnenez. J'espère qu'elle comprendra mon langage secret. Hélas ! sa mère aussi s'appelait « tante Anna », celle-ci est décédée il y a deux ans. Mon amie croit que j'ai perdu la mémoire et ne me répond pas. Cependant, ma lettre l'intrigue. Lorsqu'elle rencontre ma mère, quelques jours plus tard, elle lui demande si elle a reçu de mes nouvelles. Devant son ignorance, elle lui apprend que je suis à Paris.

Les jours sont longs en juillet, aussi, je laisse Veig aller seul sur la place Bienvenue où les forains l'attirent irrésistiblement. A son retour, il est tout joyeux de m'apprendre qu'un soldat américain lui a payé un tour d'auto.

8.7.1945

Malgré ma situation financière désastreuse, je me suis levée de bonne heure avec la ferme intention de me livrer à la peinture. Je suis prête à forcer le destin. Aussi, toutes affaires cessantes, je dépense une grande partie de mon avoir (6 000 F), pour acheter les fournitures nécessaires : chevalet, pinceaux, tubes de peinture, gouache, papier, vieilles toiles et palette.

Sur une petite place, près de la rue de la Gaïeté, j'achète des fleurs. Je les dépose dans le pichet en aluminium qui sert à prendre l'eau au robinet. Cette petite gouache de 31 x 26, représentant des bleuets, je la vends à l'occasion d'une visite à Mme Goustan, femme et mère de patriotes bretons. Je suis heu-

reuse de constater que je n'ai pas perdu la main. Depuis trois ans que je n'avais pas touché un pinceau. Assortir des couleurs me procure toujours la même joie.

9.7.1945

Sans attendre, je commence une composition plus grande à la gouache ; représentant des soucis et des bleuets sur fond lilas. Elle n'est pas complètement terminée lorsque Herminie frappe à ma porte. Elle vient de visiter en vain tous les hôtels de l'avenue. Elle est désespérée, elle ne peut rester indéfiniment chez ses cousins.

Je suis contente de la voir, mais sa fille, toujours remuante, ne cesse de monter et de descendre du divan. La chambre est petite, j'y ai déposé ma boîte de peinture et ma palette. Je continue à travailler tout en bavardant. Mais cela devient vite impossible, aussi suis-je passablement énervée. Je vois que cela ne plaît pas à la mère. De plus, la petite a attrapé la gale, je ne sais où, car nous n'avons pas été touchés, ni Veig ni moi.

Cette maladie est bénigne à condition de la soigner. Aussi, je lui conseille de se rendre à l'hôpital où elles prendraient toutes deux des bains de soufre. Je ne peux continuer à la prendre en charge. Elle peut se débrouiller toute seule ici. J'ai ma vie à gagner. Je ne peux compter sur mes parents. Elle est d'un naturel facile à vivre, si j'avais de la place je l'aurais dépannée avec plaisir. Son cas n'est pas simple. Elle sait qu'elle va au devant de difficultés en se rendant en Bretagne chez sa mère. Son mari vit toujours, elle sera sûrement questionnée à son sujet.

Les Poupinot lui ont parlé d'une petite maison vide à Colombes. Sa mère aurait pu la lui acheter. Elle aurait pu y vivre de ses rentes. Mais elle ne sait pas prendre de décisions et préfère retourner en Bretagne. Elle connaît une cousine dans la banlieue nantaise qui ne lui refusera pas asile. Sa mère pourrait l'y rejoindre. Il ne peut être question de retourner au Grand-Fougeray où les résistants ont incendié sa maison. Elle décide de partir le lendemain matin.

10.7.1945

A la terrasse d'un café de Montparnasse, je rencontre des Bretons. J'ai la chance de revoir Lannuzel, le bijoutier quimpérois qui m'a vendu mon bracelet il y a deux ans, ainsi que ma chevalière en or. Il me les reprend pour 47 000 F, à peu près le même prix que Fransez les avaient payés.

Camille Le Mercier d'Erm est là aussi. Il me demande :

« Ces bijoux ne sont-ils pas des souvenirs ? »

— Non, lui répondis-je, nous les avons achetés pour avoir un viatique en cas de besoin. Ayant tout perdu, même si c'était des souvenirs, je ne peux faire autrement. »

Je lui montre ma dernière œuvre, il ne la regarde même pas.

« Vous feriez mieux de faire des poupées, cela se vend mieux, me dit-il. »

Je le sais aussi bien que lui. Sa remarque me fait comprendre que je ne dois pas compter sur lui pour m'aider. Il ne s'inquiète en aucune manière de mes difficultés que je ne veux pas étaler au grand jour.

Il y a là une demi-douzaine de Bretons dont je ne me rappelle plus les noms.

« Mme du Guerny, dit l'un d'eux, a été assassinée par les maquisards. Alix et Jos Youénoù ont trouvé la mort dans un bombardement. »

Bouleversée par ces nouvelles auxquelles je ne veux pas croire, je décide de me rendre à Domfront, dans l'Oise, pour en avoir le cœur net.

Après avoir frôlé la mort et la perte de la liberté, on accepte la fatalité.

..

Je refais une autre gouache d'autres fleurs roses, achetées au marché. Puis je me rends chez le coiffeur pour une coupe de cheveux et une permanente. J'achète aussi un parapluie et un chapeau de feutre noir assorti à mon tailleur. Je veux être présentable pour me rendre à Domfront, voir ma sœur Mari. Elle était bien mal en point en avril 44. L'on pourra peut-être me dire ce que sont devenus les miens et ma sœur Suzanna, qui était si exposée à Rouen.

12.7.1945

Dès le matin je vais au commissariat du 14^e pour faire apposer un cachet sur mon certificat de domicile au Moderne Hôtel. Il me faut aussi aller à la mairie pour chercher mes nouvelles cartes d'alimentation.

Je crains des difficultés de ce côté-là. En 1943, j'ai donné à Armela mes cartes qui ne pouvaient plus me servir. Celle-ci les ayant détruites à la Libération, je dois déclarer les avoir perdues en voyage.

Mes craintes se justifient. Au vu de ma carte de rapatriée, l'employée, qui a l'air de se prendre pour De Gaulle lui-même, me dit soupçonneuse :

« Je ne peux vous les donner maintenant. Il faut retourner à la préfecture, faire mettre un cachet sur votre carte. Les ratures peuvent avoir été faites par vous. »

J'ai beau lui dire qu'à Gros-Malhon l'on a ajouté les deux P qu'elle voit à côté du texte de la même encre que les ratures, elle s'entête. Je lui dis alors :

« Bon, je reviendrai. »

Je n'y remettrai pas les peids. J'ai eu assez de peine à me tirer de leurs griffes. L'on ne peut heurter de front les puissants du jour. Les plus petits fonctionnaires se croient investis du pouvoir absolu. Lorsque je changerai d'arrondissement j'irai à la mairie où les gens seront peut-être un peu plus humains.

Je leur parle des 400 marks que l'on me doit. Puis des 24 000 F de 1943, dont je demande l'échange. Les billets reçus à Mulhouse étaient différents des miens et j'en avais demandé la raison. L'employée me répond :

« Le remboursement est terminé depuis huit jours. Vous devez écrire au ministère des Finances à Paris, 4^e bureau comptabilité générale, en lettre recommandée ». J'écris aussitôt rentrée en leur expliquant ma situation. Je n'ai jamais reçu de réponses.

Toutes ces tracasseries sont le prix des libertés quotidiennes. Je suis arrivée de justesse à la date limite afin d'y être jugée et relâchée, mais je perds ma réserve d'argent. En Allemagne, les marks ne valent plus rien. Je ne sais comment nous allons pouvoir vivre sans tickets de rationnement. Si nous étions restés là-bas, nous serions peut-être morts de faim.

19.7.1945

De bon matin je prends le train pour Chantilly avec Veig. Le car desservant Domfront-la-Compassion est parti. Nous prenons la route à pied. Nous avons la chance de rencontrer un automobiliste complaisant qui veut bien nous prendre dans sa voiture, d'autant plus qu'il connaît la communauté. Il nous dépose devant les grilles. Le car vient juste de repartir.

Catherine, une pensionnaire de la maison, originaire de Douarnenez, venait de conduire quelqu'un au car. Elle nous interpelle. C'est la dernière personne que je ne voudrais pas voir. Demain, tout Douarnenez va connaître mon arrivée ici. Cette jeune fille, quelque peu infirme, a décidé une fois pour toutes qu'elle ne peut se débrouiller toute seule. Prise de pitié, afin de décharger sa sœur qu'elle gênait dans son foyer, ma sœur Suzanna l'avait recommandée à la charité des sœurs de la Compassion. Je ne peux l'éviter. Pour ne pas lui donner d'explications, je lui demande :

« Ma sœur Mari est-elle là ? »

— Vous n'avez pas de chance, me répond-elle. Elle revient de Douarnenez où elle a été voir ses parents et est repartie prendre son poste à Chaumont-en-Vexin.

— Bon, j'irai la voir demain. »

Sa réponse me confirme que Mari et Suzanna sont en vie. Je n'ai pas le temps de philosopher plus longtemps, qu'elle ajoute, sans ménagements :

« Vous savez que Michel et Jos sont morts ? »

Je ne veux pas montrer mon ignorance des faits. Je ne dis rien, mais je suis saisie par cette nouvelle. Nous repartons par le premier train pour Paris, sans chercher à saluer la Supérieure.

20.7.1945

Ce matin, l'hôtelière m'annonce que son hôtel est réquisitionné. Je dois chercher un autre domicile. Je n'en crois pas un mot. Je fais semblant de la croire.

« Voulez-vous préparer ma note, lui dis-je. Je pars demain chez ma sœur. Toutefois, je vous demanderai de garder ma grande valise et mes bagages encombrants pour quelques jours. » Ce qu'elle accepte de bon cœur.

120

21.7.1945

Nous prenons le train à Saint-Lazare pour Chaumont-en-Vexin. La Mère de Nazareth, supérieure de la Maison de retraite, nous reçoit à bras ouverts. Déjà, en 1938, elle nous avait reçus de la même façon avec Fransez, avant qu'il ne se constitue prisonnier. Elle fait appeler ma sœur Mari qui accourt aussitôt.

Que je suis heureuse de la revoir en bonne santé ? Elle est encore plus contente que nous de nous retrouver, après nous avoir cru perdus.

Elle occupe une chambre avec un grand cabinet de toilette, muni d'un lit de camp. La supérieure lui suggère de m'y installer, quant à Veig, il trouvera un lit dans la chambre de son cousin Henri. Celui-ci est arrivé de Douarnenez avec sa tante Mari qui espère lui trouver une place d'apprenti à Auteuil.

Cet arrangement comble mes désirs. Nous allons ainsi parler des absents en toute liberté. La Mère de Nazareth est en instance de départ. Sa nièce, Mère Saint-François lui succède. Celle-ci nous fait mille amabilités et approuve pleinement les décisions de sa tante.

Dès que nous sommes seuls, Mari me confirme la mort de Jos, survenue à Struthof, le 14 février 1945. Puis celle de Mikaël, un mois plus tard à Douarnenez, le 12 mars. Je ressens cette mort avec encore plus d'émotion que celle de Jos. A l'opposé de celui-ci qui dissimulait l'affection qu'en vérité il nous portait, Mikaël était plus démonstratif. Il revenait chez moi, comme si j'étais sa mère. Nous l'aimions, Fransez et moi, tel qu'il était ; un être sans défense, mystique, sincère, perdu dans ses rêves.

22.7.1945

Je reprends vie grâce aux soins dont m'entoure Mari, avec la participation de sœur Monique, la cuisinière. Je partage le régime de la Maison avec les pensionnaires, Veig et Henri.

Dès que Mari est libérée de son travail, elle me fait lire les lettres de ma mère. Celle-ci y conte les événements depuis que nous n'avons pu avoir des nouvelles les uns des autres.

121

J'apprends ce qu'il en advint des miens

Dans une lettre datée du 8-2-45, ma mère écrit à Mari :

« Ronan, qui vient de finir ses quatre mois d'internement, a été libéré. Il a beaucoup de travail. Mais il ne va plus au patronage. L'abbé Cariou, rescapé de Dachau, ne reçoit pas ceux, qui de près ou de loin, ont eu des relations avec B.A.

Mikaël, quoique d'une maigreur squelettique y va quand même, pour s'occuper de ses gâs. « Je continuerai, dit-il, tant qu'il ne me mettra pas carrément dehors. Il est bon d'être humilié, c'est la meilleure monnaie pour racheter les âmes ».

Il a repris son travail qui ne lui manque pas. Moi non plus, je n'ai pas de nouvelles de Jos. A Rennes, on ne sait pas où il est non plus. »

..

Deuxième lettre du 23-2-45, de ma mère à Mari :

« Ronan est rentré depuis le 8 de ce mois. Il n'a pas beaucoup changé et a repris son travail. Mikaël ne va pas (bien). Le moral est mieux pour encore et son travail mieux fait, mais il ne veut voir aucun docteur. La dernière fois c'est des piqûres qui lui ont fait du bien. C'est papa qui tient le coup. C'est pas le travail qui lui manque, entre sabots et parapluies.

Pour moi la santé reste toujours à peu près. Espérons et ayons confiance que le bon Dieu permettra qu'on se reverra encore sur cette terre, une fois que la guerre sera terminée. Malheureusement les voyages sont presque impossibles en ce moment.

De Josig, pas de nouvelles. A Rennes on ne sait pas où il est, vivant ou mort, *ni les autres non plus*. Espérons quand même que le bon Dieu les gardera. Le mari d'Anna P. est arrivé depuis le 8 de ce mois. Il vient de la Corse, il a un mois de permission (ce dernier est premier-maître dans la Marine). »

..

Dans une lettre du 20-3-45, ma mère écrit à Mari pour lui relater la mort de Mikaël survenue le 12 mars.

« ... Il a travaillé jusqu'au jour qu'il est resté couché pour de bon. Le mercredi, il avait été encore au patronage comme moniteur des petits. Le jeudi j'ai fait chercher le médecin. Il a dit tout de suite que c'était grave. Il était cinq heures du soir. On lui a fait une piqûre somnifère, mais on lui a mis deux ampoules pour le calmer. Un quart d'heure après, il s'est endormi et ne s'est plus réveillé jusqu'à qu'il a rendu le dernier soupir.

Il sentait très bien quand on le touchait, mais autrement rien. Il n'ouvrait pas les yeux, ni la bouche pour rien avaler. Le médecin venait tous les jours. Il tâchait de lui ouvrir la bouche avec une cuillère, mais rien ne descendait. Le dimanche on l'a extrémisé, sans avoir repris connaissance. Mais le prêtre disait de ne pas m'inquiéter à son sujet « car c'est lui qui priera pour vous ».

Depuis le mercredi des Cendres, il mangeait presque pas et des pénitences en plus. Je savais qu'il dormait sur une planche, sans le faire voir. Je lui disais qu'il n'avait pas le droit de jouer avec sa vie. Il me répondait qu'il avait fait un vœu et que personne ne pouvait le lui ôter.

Quand il a fallu lui changer de linge, c'était René et Louis Dagorn (qui s'en occupaient) puisqu'ils se trouvaient à la maison, on a été étonnés de voir autour de ses reins une chaîne en fer assez épaisse faisant deux tours. Et jamais une plainte.

Pour une mère, chère enfant, c'est une consolation de savoir qu'il était toute sa vie un bon chrétien, car je ne crois pas qu'il aurait fait du mal à personne au moins volontairement. Il est mort le lundi matin à 7 h, le 12 de ce mois et Francis un an le 20. Espérons qu'il aura été bien reçu par le bon Dieu. Son enterrement a été le 14. Ses petits gymnastes l'ont conduit au cimetière. On l'a mis dans la même tombe qu'Auguste (son beau-fils), mort il y a sept ans depuis le 7 février. Son cercueil était rempli de fleurs offertes par ses camarades.

Papa a du chagrin à son fils Michel, malgré qu'il ne le montre pas. (Daoust ma ne ziskouez ket.) Car ils s'arrangeaient bien. Seulement quand il ne mangeait pas, cela n'allait pas avec papa. Il ne comprenait pas qu'on a le droit de faire cela.

Heureusement que René était rentré, au moins il était là pour faire les démarches. Marianne et Nana ainsi que leurs maris, ne m'ont pas laissée seule. Ils me disaient d'aller me coucher chez eux et restaient auprès du malade.

Je pense, chère enfant, que je vous ai expliqué de mon mieux. »

..

Le 22-3-45, ma mère écrit à sa fille Suzanne à Rouen. Quoique cette lettre retrace le même événement douloureux, je la transcris, car elle contient d'autres détails. De plus, cette lettre démontre, dans son émouvante simplicité, la solidarité de cœur des Douarnenistes. Son français, parfois approximatif, mais très compréhensible, pourrait servir de thème pour des Bretons soucieux de perfectionner leur langue. Ma mère a pensé en breton et écrit en français.

« ... Enfin chère enfant, je remets toujours à demain. Aujourd'hui en revenant du marché je me mets à vous écrire.

Depuis quelque temps Michel dépérisait tous les jours. Je criais dessus pour qu'il va trouver (youc'hal a raeñ warnañ, evit ma yafe da gaout) un médecin... Il me répondait qu'il n'était pas malade.

Surtout depuis le mercredi des Cendres il mangeait presque pas et travaillait toujours. Le samedi, il allait à la campagne pour le ravitaillement. Je me disais qu'un jour il restera en route, mais non il arrivait.

Je comprends surtout quand on sait qu'il était malade et travaillé jusqu'au mardi. Mais ce n'est pas marcher qu'il faisait (Dreistholl pa ouzer a oa klanv ha labourat, betek ar meur. N'eo ket kerzout a rae, daskren a rae war e zioukar).

Le 7, en revenant de la messe, il me dit de lui chauffer un jus, qu'il allait au lit. Il a mangé un peu à midi et à quatre heures un peu de café. Voilà qu'à sept heures du soir il se lève de son lit pour aller faire une visite à l'église, comme il le faisait tous les jours avant de souper. A huit heures, il va au patronage pour la gymnastique des enfants. A neuf heures il revient et reste en prières presque pendant la nuit. J'avais beau crier, c'était comme s'il n'avait pas entendu.

Le jeudi matin, on voyait qu'il était agité. Il me disait de prier pour lui. Il n'a pris aucune nourriture. A une heure (de l'après-midi) je fais chercher le médecin. A cinq heures, le voyant si agité, il lui fait une piqûre de somnifère et lui met deux ampoules.

Un quart après il s'endort jusqu'à lundi 7 h du matin. Il a rendu le dernier soupir sans être jamais réveillé ni ouvert la bouche... Pas même pour le changer, il n'ouvrait les yeux.. Le dimanche on l'a extrémisé. Alors je disais au prêtre :

« Tout de même, s'il avait pu parler... »

Il m'a répondu de ne pas m'inquiéter qu'il était un saint homme et ce n'est pas nous qui va prier pour lui ; c'est lui qui va prier pour nous.. »

Et maigre ! Il n'avait que la peau autour des os. Il fallait qu'il s'était offert comme victime pour quelque chose. Alors il faut espérer que le bon Dieu l'aura bien reçu, car il a bien souffert sur la terre et il n'a pas eu beaucoup de bonheur humain, mais il acceptait tout de la main du bon Dieu.

Son enterrement a été le mercredi. Il y avait beaucoup de monde. J'ai fait dire une neuvaine de messes chez les Oblats de Marie à Paris. Pour Francis j'ai demandé une messe aussi... Les amies ont fait dire des messes aussi pour lui, car il savait s'oublier pour les autres.

Victorine Mével est morte sans dire un mot, dimanche en s'habillant pour aller à la messe... C'est que la mort vient vite. Et on se trouve tellement (Hag en em gavomp kement). On se mange entre soi pour le peu que l'on a à passer sur la terre. (Hag en em zebzer evit an nebeut amzer hon eus da dremen war an douar)...

J'ai eu une lettre de Mari. Elle a été très peinée. Elle me disait qu'elle allait beaucoup mieux depuis son opération. Enfin, chère enfant, il est minuit, je vous ai expliqué de mon mieux. Je vous embrasse de tout cœur. Ha mamm Anna.

Plus tard, j'ai eu l'occasion de voir Eugène Aulnette du Sel-de-Bretagne, l'un des amis de Mikael, sculpteur comme lui. Il l'avait connu chez Jord Rual, ébéniste à Rennes où ils sculptaient tous les deux des meubles bretons. Ils fréquentaient aussi la société de gymnastique de la Tour d'Auvergne, avant et pendant la guerre.

Eugène avait gardé de son ami un souvenir impérissable. Il m'a raconté que Mikael avait commencé ses pénitences depuis longtemps. Il avait lu la vie de Matt-Talbot, mort de fatigue physique et en odeur de sainteté. Mikael avait voulu l'imiter et comme lui, il ne mangeait qu'un seul repas par jour.

Aussi entêté que mon père, qualifié par ma mère de Penn-kalet an diaoul (entêté du diable), son fils n'en démordit point. Malgré sa piété hors du commun, mon père n'avait pas perdu l'instinct de conservation. Son fils d'un tempérament extrêmement scrupu-

leux, prenait à la lettre les enseignements de l'Eglise. Il s'était installé dans un mysticisme complet, alimenté par la crainte de l'enfer.

Le 12-4-1945, ma mère écrit à Suzanna :

« Malgré les événements, je ferai un dîner (lein) le jour de la communion de ma petite-fille, car je trouverais triste de voir Rosa seule ce jour-là. Michel aimait beaucoup les réunions de famille. Il était tout heureux quand on mangeait dans la chambre sur la table de cérémonie. Il donnait ses rabios (économies) pour un gâteau pour le dessert, et c'est lui qui préparait la table.

Chère enfant, je trouve la maison vide. Je parle de lui comme il serait là toujours. Le plus dur que je trouve (an diesa a gavan) c'est de voir tant de choses non finies. Il les vendait au fur et à mesure. J'en ai donné à ses camarades et à ceux qui m'ont aidée et à ceux de la maison. Tante Rosa, et Anna Souffés qui se sont occupées de la maison pendant le jour de l'enterrement et le lendemain.

Ainsi on était tous comme en famille. Pour les neveux et les nièces, tous ont eu un souvenir de tonton Michel et à Auguste ses effets puisqu'ils lui vont bien.

Pour Josig, j'ai gardé aussi quelques effets, si toutefois il nous revient. Espérons que le bon Dieu aura pitié et les gardera (a zivallo anezo) (Anna, Veig et Jos). Michel avait beaucoup de chagrin de ne pas savoir où ils étaient. Il ne m'a rien dit, mais je sais qu'il l'a dit à d'autres. Papa a du chagrin de son fils Michel, mais comme il a la foi, il accepte (tout) de la main de Dieu.

Et moi, ma pauvre enfant, quand René était à Rennes, je demandais au bon Dieu de l'envoyer à la maison parmi ses enfants et que n'importe quoi qu'il me serait demandé (en contre-partie) j'aurais accepté avec résignation.

Le bon Dieu voulait une victime, il a pris son frère Michel. Alors je n'ai qu'à m'incliner malgré que ce soit dur puisque c'est Dieu le maître. Il sait ce qu'il fait... »

Les sombres jours de Schirmek

Le 24-4-1945, Alix (alias Yvonne Auffret), écrit à Mari à Chaumont-en-Vexin, du camp de Schirmeck-Laroque (Alsace) où elle est internée :

« Ma chère Mari. Voici plus de quinze jours que j'aurais dû vous écrire, mais je n'en avais pas le courage, ayant une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer. Vous avez dû être étonnée de ne plus avoir des nouvelles de votre frère Jos.

Nous avons quitté Rennes ensemble le 1^{er} août 1944 et c'est à Strasbourg que nous sommes arrivés le 18 du même mois. Il avait trouvé du travail à l'hôpital, tout allait très bien, mais Dieu nous réservait des souffrances.

Le 30 novembre, nous avons été internés et depuis ce jour, j'étais sans nouvelles de lui. C'est par hasard, au début de ces mois que j'ai appris sa mort. Il a rejoint son beau-frère, il ne souffrira plus. Si Dieu le permet, je pense que bientôt je pourrai vous donner des détails car je pense être bientôt libérée provisoirement vu l'état de ma santé. Voici en effet un mois que je suis à l'infirmerie.

Je pense pouvoir aller en Bretagne chez des parents à Paimpont. J'ai eu le bonheur pendant mon séjour à Strasbourg de voir Anna deux fois. Elle voulait m'amener, mais je ne voulais pas être à sa charge, peut-être aurais-je dû lui obéir. Elle doit être inquiète de nous.

Ma chère Mari, je me recommande à vos bonnes prières afin que j'obtienne ma libération. Si j'ai ce bonheur, je resterai quelque temps à la campagne et ensuite il me faudra chercher du travail. Quoi ? Ce sera difficile vu ma mauvaise santé. J'ai eu un moral épouvantable, mais depuis quelques jours cela va mieux ayant reçu une lettre de Paimpont me disant que mes sœurs étaient vivantes.

Je pense toujours à Douarnenez, à toute la famille et ai de l'inquiétude à son sujet. J'appréhende d'avoir de leurs nouvelles. J'espère que sœur Anne (Suzanna) va bien. Je lui aurais écrit, mais je ne sais pas son adresse.

Ma chère Mari, excusez ce gribouillage, mais dans la situation où je suis, je perds la tête et mes idées sont toujours brouillées.

J'espère de tout cœur que ma lettre vous trouvera tout à fait rétablie. Nous resterons n'est-ce pas, malgré toutes ces épreuves, toujours en affectueuse relation... malgré que la famille soit dispersée. Priez pour tous les malheureux, car il y en a beaucoup en ce moment autour de moi. Je vous embrasse de tout cœur. »

Alix avait envoyé sa lettre à la supérieure de la Maison de retraite de Chaumont, ne sachant pas exactement où Mari se trouvait en ce moment.

« Madame la Supérieure, je me permets de vous adresser cette lettre, sachant que vous la remettrez à Mari Youénou ou à sa sœur Anne, ne sachant où elles se trouvent exactement. Elle va leur faire beaucoup de peine, car leur frère était tout pour elles, surtout pour Mari. Il est mort comme il devait le faire en martyr. L'hiver a été très dur, vu sa blessure de guerre avec les privations et le froid. »

..

Au mois de juin 45, Alix écrit à Mari, de Paimpont où elle est arrivée, pour lui apprendre la fin de son cauchemar. Mais ce n'est qu'en janvier 1950, qu'elle complètera ses souvenirs et dictera à Mari les notes suivantes. Elle font suite à celles publiées dans le chapitre 32 du 4^e tome.

Relation d'Alix sur sa détention

(transcrite par Mari Youénou)

Alix. « Deux mois après mon arrivée au camp le 1-2-45, je fus mise à l'infirmerie. Je ne pouvais me tenir sur mes jambes et toussais comme une poitrinaire au dernier degré. J'ai eu si froid, que je ne comprends pas comment je ne suis pas morte. Quelquefois j'avais des échos des tortures que subissaient les prisonniers du camp. J'étais contente que Jos soit là-haut à Struthof, où l'on disait que les prisonniers étaient mieux traités. Vous voyez comme il faut croire les « on dit ».

Mari. — Comment avez-vous su que Jos était au Strüthof ?

Alix. — Par le docteur Bauer, un major allemand prisonnier, qui avait été interné à Strüthof avant de descendre à Schirmeck. C'est moi qui lui avais demandé s'il n'avait pas vu un jeune homme amputé d'un bras. C'était un signalement facile à repérer.

« Mais oui, m'a-t-il dit, c'était un type intéressant, toujours gai, malgré la tristesse ambiante et sa souffrance personnelle. Même en le voyant, je me suis demandé s'il n'était pas tuberculeux. »

Mari. — « Comment avez-vous su sa mort ? »

Alix. — « Comme par hasard, la première fois que je suis passée à l'interrogatoire au début d'avril. »

Mari. — « Depuis le mois de janvier vous n'avez pas été interrogée ? »

Alix. — « C'est vous dire la pagaille administrative. Pour ceux qui nous gardaient, cela n'avait aucune importance, que nous le méritions ou non. Ils étaient bien plus soucieux de torturer leurs victimes ou de s'en amuser en viols et beuveries. Je suis certaine et même très sûre, que si j'avais consenti à leur servir de jouet, même malade comme j'étais, ils se seraient occupés plus tôt de mon affaire. Mais comme je n'ai jamais voulu répondre aux avances de n'importe quel chef, major ou autre, ils me laissaient végéter. Heureusement pour moi, je fus prise en amitié par une jeune prisonnière, amie de l'inspecteur en chef, qui en avait fait sa secrétaire. C'est elle qui tapait à la machine les réponses des détenus.

Donc, le jour de l'interrogatoire, elle me prévint de ne pas avoir peur, qu'elle serait au bureau et ne consignerait pas à la machine les réponses qui pourraient me compromettre. Ils ne se rappellent pas souvent ce qu'ils ont entendu. Ils avaient autre chose à faire et ils se référaient uniquement à ce qui est écrit.

Quand je suis entrée au bureau des chefs, soutenue par une infirmière, tant j'étais faible, Trudy était là aux côtés de son inspecteur, m'encourageant des yeux. A la question : « Que faisiez-vous » et ma réponse : secrétaire de Debauvais, ils ont dit d'un air étonné :

« Mais Debauvais est mort au Strüthof.

— Vous vous trompez, Debauvais est mort le 20 mars 1944 à Colmar. »

C'est alors que j'ai eu l'intuition qu'ils confondaient Debauvais avec son beau-frère, et je compris qu'ils voulaient parler de la mort de Jos. Cette révélation si brutale me porta un tel coup au cœur que je crus m'évanouir. Trudy vint près de moi et me demanda si j'avais mal. Elle me dit plus tard que j'étais devenue d'une pâleur mortelle.

« Non, ça va, ai-je répondu, un malaise seulement. » Mais j'avais de la peine à retenir mes larmes. Je ne voulais pas qu'ils sachent la relation qu'il y avait entre Jos et moi, craignant que l'affaire rebondisse plus gravement.

Enfin, après quelques questions insignifiantes, auxquelles ils ont vu que je répondais avec un visible effort, ils me renvoyèrent

à l'infirmerie, portée par deux personnes, mes jambes ne me portaient plus. Avant d'entrer à l'infirmerie, Trudy me dit tout bas à l'oreille :

« Pourquoi es-tu devenue si blême quand ils ont dit que Debauvais est mort au Strüthof ? »

— Parce que j'ai compris qu'ils voulaient parler de mon frère, lui-même beau-frère de Debauvais. Je le faisais passer pour mon demi-frère.

— Comment s'appelle ton frère ? me demanda Trudy, je vais m'informer au bureau, si c'est vrai qu'il est mort, mais surtout sois raisonnable, je te le dirai peut-être ce soir. »

Dans la soirée elle revint sous prétexte de renseignements et me glissa à l'oreille :

« C'est bien Jos Youénu qui est mort au Strüthof au mois de février. »

Jusqu'à la dernière minute j'avais gardé l'espoir que ce n'était peut-être pas lui ; mais maintenant, il n'y avait plus de doute. Si encore j'avais pu pleurer à mon aise. Mais il fallait que je cache mes larmes. Le docteur Bauer faisant sa visite me dit :

« Ça n'a pas l'air d'aller mademoiselle ? »

— Merci docteur, je n'ai pas grand chose. » Mais il devina qu'il y avait quelque chose de grave et je lui dis :

« J'ai su à l'interrogatoire que mon frère Jos est mort au Strüthof. »

— Hélas ! répondit le bon docteur, je le savais depuis longtemps, mais le docteur Hartmann m'avait défendu de vous le dire. Vous n'étiez pas en état de supporter cette mauvaise nouvelle. Quand pour la première fois vous m'aviez demandé si j'avais vu un jeune homme amputé, je vous ai dit ce que vous savez, mais j'avais caché que j'étais là quand un F.F.I. en armes est venu le chercher dans la baraque, ainsi que deux soldats S. S. pour les mettre dans la prison du camp, où les malheureux enduraient pire que la mort. Il était en train de casser des barreaux de chaise de son unique main valide, quand on est venu le chercher. »

J'ai hésité longtemps à vous écrire ma pauvre Mari, vous aimiez tant votre frère. C'est Trudy qui s'est chargée de faire partir votre lettre en la confiant à son inspecteur.

Mari. — « C'est grâce en effet à vous que nous avons appris sa mort. Le coup a été ainsi moins brutal pour ma mère, de ce

qu'elle était déjà préparée à recevoir de la mairie l'avis officiel de sa mort. De l'apprendre si brutalement l'aurait tuée sur le coup. C'est étonnant que ceux du parti le savaient depuis février et nous, sa famille, ne l'avons su que fin mai. René, mon frère, le savait aussi, mais il n'a voulu rien dire de peur que maman ne meure de chagrin, tant elle avait le cœur fragile. »

Alix. — « Il y avait avec nous une jeune fille qui avait été tonduë, sauf une mèche, comme Hitler, qui lui tombait sur les yeux. Puis, après l'avoir promenée toute nue dans les rues, la soldatesque qui l'escortait, la violèrent à tour de rôle. Il en résulta une grossesse. Je voyais son ventre s'arrondir sans presque rien manger. »

Quand les Américains arrivèrent ils firent cesser cette mascarade, mais ne songèrent pas encore aux camps. Je crois que si les Américains ne s'étaient mêlés aux affaires administratives du camp, je serais morte pour Breiz. »

Mari. — « Je croyais que c'était des personnalités communistes qui s'étaient émues de la terrible situation des internés du Strüthof. J'ai lu dans un journal de 45, qu'elles avaient obtenu des adoucissements sans que De Gaulle ne soit venu voir ce qui s'y passait. En attendant, le petit cimetière était plein de jeunes et de vieux de 70 ans. »

Alix. — « Peut-être pour le Strüthof, mais pas pour Schirmeck. J'ai entendu dire que les Américains avaient trouvé étrange qu'il mourait beaucoup de monde dans ce camp et qu'ils avaient fait une enquête auprès du préfet de police de Strasbourg. Quelques temps après est arrivé l'ordre de ne plus laisser mourir les prisonniers. Alors pour ne plus qu'il en meure le préfet demanda la liste des grands malades. »

Connaissant la mentalité des gens d'ici j'avais peur de voir arriver Anna et le petit. Déjà du Strüthof était descendu le fameux commandant Sybille, pour être passé à tabac, pour avoir outrepassé la mesure en cruauté et quelques gardiens F.F.I. Enfin un jour Trudy me dit :

« On s'occupe de toi pour te libérer, parce que tu es une grande malade. Prends courage, un peu de temps encore. »

Je n'oublierai jamais la gentillesse de cette jeune Alsacienne au cœur d'or. De même du docteur Hartmann (un major allemand prisonnier), il m'a soignée avec un tel dévouement. Il s'ingéniait à trouver des remèdes de fortune pour me soulager. »

Mari. — « Il n'y avait donc pas de médecin attiré au camp ? »

Alix. — « Il y en avait un, mais il n'était empressé qu'auprès de celles qui répondaient à ses avances. Quel pédant ce docteur à qui la beauté assurait des conquêtes féminines à peu de frais. Ce qu'elles sont bêtes les femmes ! Très souvent, en parlant de moi, il disait en se moquant :

« La poupée n'est pas encore de bonne humeur ! »

Je pesais 40 kilos à ma sortie du camp et 75 kilos en y entrant. Mais j'ai toujours eu assez de caractère pour tenir à distance cet homme qui me répugnait profondément. Il se moquait du docteur Hartmann qui me mettait des cataplasmes de pommes de terre. Ce n'était évidemment pas des révulsifs, mais un peu de chaleur sur la poitrine calmait tout de même un peu la toux qui me déchirait nuit et jour. Je me demande comment je n'ai pas fait d'hémoptysie.

Le matin de ma libération, Trudy, toute joyeuse, vint me dire tout bas à l'oreille :

« J'ai vu ton nom écrit sur la liste des libérés provisoires, n'aie pas peur quand le gardien va venir. Il vient te l'annoncer. J'ai prévenu une amie qui t'attend à la sortie du camp. Voici l'adresse de maman à Strasbourg. Elle te prêtera l'argent pour partir en Bretagne. »

De fait, dans la matinée, le gardien Murat est entré dans l'infirmerie, un papier à la main et titubant, saoul comme une grive :

« Scheizter Maria, dit-il à l'infirmière, voici la liste des malades libérés et que ça ne traîne pas. »

J'entends Yvonne Auffret, mon nom étant le premier. Vous dire si j'ai bondi de joie, non ! J'étais persuadée que j'allais mourir, mais j'étais quand même contente d'aller mourir en Bretagne.

Immédiatement, je dus sortir du lit, munie de mon billet de sortie. Trudy me donna une paire de bas à elle. On me rendit mon sac délesté de mon argent. J'endossais mon imperméable et l'infirmière m'accompagna jusqu'à la barrière du camp. Quand elle se referma derrière moi, je me suis demandé comment je pourrais atteindre la gare, car tous les dix pas j'étais obligée de m'asseoir sur le talus du chemin. Enfin, l'ange envoyé par Trudy arriva et m'aida jusqu'à Strasbourg. Le cauchemar était fini.

Depuis, ma liberté provisoire dure toujours, puisque je n'ai jamais été appelée pour un jugement définitif. Aussi je garde précieusement mon billet de sortie du camp comme attestation. »

CHAPITRE VIII

Mari mène son enquête

Le 18-5-45, ma mère écrit à Mari :

« Espérons que nous aurons le bonheur de nous revoir encore sur cette terre, car il y aurait des choses à se dire et que l'on ne peut s'expliquer sur papier. Ainsi si le bon Dieu veut bien, il saura arranger les choses, car sans les événements, je serais allée vous voir. Papa ne voudrait pas aller faire un voyage, il n'aurait pas la patience de rester sans travailler, et pour le manger il est difficile, puisque s'il lui plaît pas, il ne goûtera pas. Et puis ce n'est pas le moment, mais il serait content de vous voir, car il a du chagrin de son fils (Keuz en deuz d'e vab) et de ne savoir où sont les autres.

Nos deux vicaires sont rentrés. Mais l'abbé Cariou, déporté, est bien fatigué et l'abbé Kerboul, prisonnier, bien maigri. Il y a encore un jeune vicaire qui n'est pas rentré. Espérons qu'il ne tardera pas. Kenavo croadur ker, je vous embrasse de tout cœur ainsi que les neveux, nièces, frère et sœurs. Ho mamm Anna, Ho tad Henni. »

D'après cette lettre, ma mère n'est pas au courant de la mort de Jos. Mari n'a pas dû lui communiquer la nouvelle, préférant aller elle-même jusqu'à Douarnenez pour cela. Elle décide en outre de mener une enquête pour connaître exactement les circonstances de la mort de son frère Jos. Elle consigne dans son journal :

« Schirmeck-Laroque ! Dans quel coin d'Alsace se trouve ce pays, me suis-je demandé et où se trouve le camp où est mort Jos, puisqu'Alix dit qu'ils ont été séparés et ne se sont plus revus ?

Au cours du mois de juin 1945, je suis allée consoler mes parents accablés de chagrin par les morts de Michel et Jos, l'emprisonnement de leur fils René et l'absence totale de nouvelles de notre sœur Anna et de son fils Veig, depuis un an. A Douarnenez on ne sait où se trouve Schirmeck, n'en ayant jamais entendu parler. D'ailleurs, maman ne veut pas que je fasse des recherches pour attirer sur le reste de la famille les plus grands ennuis, que mon enquête pourrait provoquer.

Cependant, sans vouloir compromettre personne, je réfléchis aux moyens à prendre pour savoir comment Jos est mort. Je suis disposée à mettre en branle les puissances du ciel et de la terre pour arriver à mes fins. »

Le 25-6-45, Mari écrit :

« La troisième personne à qui je fis part de la mort de Jos fut l'abbé Le Floch, duquel Jos m'entretint lors de son passage à Amiens. Il me disait qu'il avait l'intention de collaborer avec ce prêtre après la guerre. La politique ne l'intéressait pas, il voulait s'adonner à des travaux littéraires ou philosophiques. Comme ce prêtre s'occupait de publier des cahiers « Studi hag ober », il s'était mis en rapport avec lui. Jos aimait ce prêtre :

« Il est sérieux, me disait-il. Les livres qu'il écrit sont profonds et un style de belle tenue. Le dernier qu'il vient d'écrire m'a beaucoup plu. C'est rare que je trouve un livre qui m'intéresse. Jusqu'ici il n'y a eu que la *Somme* de saint Thomas qui m'ait accroché à fond et aussi les ouvrages de Maritain. »

C'est ainsi que je fis connaissance de ce prêtre. Dans ma lettre, je lui parlais des quelques lettres spirituelles de mon frère, où il pourrait peut-être puiser quelque chose pour insérer dans ses cahiers. Je disais cela sans la moindre arrière-pensée, que l'on put tirer d'elles quelque chose d'autre que des passages édifiants. Mais quand on met le doigt dans un engrenage quelconque, on ne sait où l'on sera entraîné. »

Le 25-6-45, Mari reçut une réponse datée de Guingamp :

« J'ai été touché de la lettre que vous m'avez adressée et je vous en remercie de tout cœur. J'avais en effet beaucoup de sympathie pour Jos Youénou que j'avais rencontré à plusieurs reprises et avec qui j'avais échangé un peu de correspondance. J'avais su le fait de sa mort sans en connaître les circonstances.

Comme vous le dites, il est tombé en martyr, comme l'abbé Lec'hien ici, l'abbé Perrot dans le Finistère. La dernière fois que

je le vis, ce fut justement à l'enterrement de l'abbé Perrot. Pour mon compte, je ne doute pas que la cause pour laquelle il est mort et pour laquelle d'autres souffrent, ne triomphe sans tarder. Il ne doutait pas, pas plus que moi d'ailleurs, de la justesse de cette cause et en même temps que la lutte entreprise pour le droit est le seul chemin de rénovation chrétienne pour un pays déjà bien atteint. »

Annnonce officielle de la mort de Jos Youénou

6-7-1945. M. T. B., Quimper. République Française. Préfecture du Finistère, 1^{re} division, 2^e bureau.

Le Préfet du Finistère à M. le Président de la délégation spéciale de Douarnenez.

Objet : Décès d'interné.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que l'interné Youénou Joseph, né le 26-7-1912 à Douarnenez, domicilié à Rennes, 14, rue Le Bastard, est décédé le 14 février dernier au camp d'internement du Strüthof.

Etant donné que M. le Préfet a signalé que l'interné défunt n'avait aucune famille à Rennes, il est vraisemblable qu'elle habite Douarnenez où est né Youénou Joseph.

Je vous prie par conséquent de bien vouloir aviser la famille. »
Pour le préfet, le secrétaire général. Le maire Carn.

Le gendarme qui vint apporter l'avis de décès, déclara :
« Ils n'ont rien trouvé contre lui. »

Après que Mari eut reçu la nouvelle, par sa mère, elle obtint une nouvelle permission pour aller la voir à Douarnenez et assister au service, puisque la nouvelle était officielle.

Lorsque je suis allée la voir à Domfront le 19 juillet, elle était rentrée de la veille et repartit le matin même pour Chaumont.

Notes de Mari

« Possédant désormais le nom du camp, il était plus facile de diriger mes recherches. Mais je ne savais pas toujours dans quelle direction se trouvait ce fameux camp de la mort.

Ma sœur Suzanna exerce à Rouen les fonctions d'infirmière à domicile. Elle fut appelée dans une famille pour soigner la jeune fille de la maison. Celle-ci lui parla comme par hasard d'un jeune homme de 20 ans, fils d'un avocat de la ville, contraint par les Allemands en déroute de les conduire à Strasbourg, il fut fait prisonnier par les F.F.I. Ce jeune homme venait de mourir au Strüthof, des suites de coups qu'il avait reçus, quoique innocent.

« Au Strüthof, s'exclama Suzanna, moi aussi j'ai un frère qui y est mort et nous n'avons jamais su comment. »

— Ce n'est pas difficile de le savoir, répondit la jeune fille, si vous voulez, je peux vous mettre en relation avec un prêtre de Strasbourg qui connaît l'aumônier du camp. Mon fiancé qui est Strasbourgeois demeure sur la paroisse où ce prêtre est vicaire. Je vais lui écrire de s'occuper de cela. »

Quand elle sut que Jos était Breton, la jeune fille s'écria, ardente :

« Raison de plus pour m'en occuper, car moi aussi je suis Bretonne par ma mère. Mon prénom est Yvonne et j'en suis très fière. »

Décidément la mère patrie est un lien qui enserme dans un même amour ses enfants aux quatre vents du monde. »

23.7.1945

Mari me fait connaître une famille finistérienne. La mère, commerçante à Fouesnant, est venue à Chaumont soigner sa fille, dont le mari, gendarme, est cantonné là.

Cette dame me vend un coupon de tissu bleu-marine, laine et coton, de quoi faire un habit d'homme. Je vais en tirer un blouson et deux culottes, une longue et une courte, pour mon fils. Il en a grand besoin. Coût 7 000 F. Cet achat applatit sérieusement ma bourse.

N'ayant pas encore de logement, je demande à la supérieure, si elle ne voudrait pas garder Veig pendant les vacances. Avec son cousin, il pourra rendre quelques petits services au jardinier. Elle accepte de bonne grâce et me donne l'adresse d'un hôtel qui touche la clinique tenue par les Filles de la Compassion.

24.7.1945

Délivrée des soucis immédiats, certaine que Veig mangera à sa faim ; je reprends le cœur léger, le chemin de Paris.

Présentée par une religieuse de la clinique, j'obtiens une chambre à l'hôtel Avion, 33, rue des Entrepreneurs, dans le XV^e arrondissement, au prix de 80 F la journée. Un taxi me transporte mes bagages et j'emménage le soir-même.

25.7.1945

J'occupe une vaste chambre pourvue d'une cheminée. Je peux y cuire deux œufs rapportés de Chaumont, sur un réchaud à alcool, offert par la supérieure. Elle m'a donné aussi des bons d'alcool dont elle ne se sert pas souvent.

M'étant rendue chez l'épicière du coin, j'entends celle-ci proposer du sel à une cliente. Cette dernière n'en ayant pas besoin, je dis à l'épicière :

« J'en voudrais bien un peu. »

N'étant pas une cliente, puisque sans carte d'alimentation, elle fait la sourde oreille. Alors j'ai cuit mes œufs avec de l'eau, en guise de matières grasses et sans sel ! La guerre continue et Paris m'est toujours hostile.

De la fenêtre de ma chambre, je vois distinctement la tour Eiffel qui émerge des toits, ce qui m'incite à reprendre mes pinceaux.

29.7.1945

Je vais à Chaumont passer le week-end. J'en profite pour écrire à mes parents à Douarnenez. Mari leur ayant déjà appris la nouvelle de mon arrivée.

« Kerent ker. C'est de Chaumont où je suis venue voir Mari que je vous envoie cette lettre. Elle vous dira que votre fille et votre petit-fils sont encore en vie, avec, ma foi, une relative bonne santé, quoique ne pesant pour ma part que 46 kilos.

Je suis déjà venue ici il y a huit jours, après avoir été à Domfront d'où Mari venait juste de partir. Etant à Paris depuis le 6 juillet (le jour même de l'annonce officielle de la mort de Jos). J'attendais des nouvelles qui ne sont pas venues. Mais j'ai trouvé Mari que je craignais ne plus revoir et j'ai eu de bonnes nouvelles de Suzanna qui était si exposée. Michel, que j'avais quitté en bonne santé était parti ainsi que Jos, qui était heureux dans sa nouvelle fonction à l'hôpital de Strasbourg.

Je ne voulais pas le croire, tant cela me paraissait impossible. Mais Mari m'a appris que vous aviez reçu l'annonce de sa mort. Et ils osent parler les brutes, qui l'ont laissé mourir de froid et de faim ou autrement. Le pauvre garçon qui n'avait d'autres soucis que la philosophie et son seul crime aura été d'aimer Francis qui le méritait bien.

J'ai vu les images de Michel. Les paroles sont très bien, si vous en avez encore, je serai contente d'en avoir une, car il nous aimait bien.

Dans votre malheur, vous avez été heureuse de pouvoir assister Michel à Douarnenez. C'est un réconfort de faire autour d'eux (ober endro d'ezo) comme s'ils étaient petits. Ce fut une consolation pour moi de pouvoir habiller Francis pour la dernière fois, afin qu'il puisse être content, même après sa mort. Je sais où il repose et comment il est.

Tous trois hommes de cœur, loyal, chacun à sa manière, ils sont maintenant réunis, mais cela fait beaucoup en même temps. C'est celui qui avait le moins de dispositions pour la guerre qui est mort de la mort brutale des héros. Pour Francis, c'était normal, pour Michel d'une certaine façon aussi. Et c'est de Jos que l'on pourra écrire : Mort pour la Bretagne. Il aura sa place auprès de l'abbé Perrot et de son beau-frère.

Je devais vous écrire depuis longtemps et je passe mon temps disponible à lire les lettres de Jos à Mari. Malheureusement, celles qu'il nous a écrites, je n'ai pu les garder. Je le regrette, vous pouvez en être sûrs. Si j'avais su qu'il était mort ! Mais je ne pouvais agir autrement.

Sûrement la Providence et Francis m'ont aidée depuis le 21 septembre 44, lorsque j'ai quitté Colmar et m'ont protégée d'une façon certaine. J'espère qu'ils continueront à m'aider dans la

lutte pour la vie. Maintenant, il ne s'agit plus de la protéger, mais de la gagner, afin de ne pas mourir de faim devant les victuailles et élever Veig d'une façon convenable, dans un collège.

J'habite Paris où je fais des poupées qui se vendront bien à Noël. Mais je n'ai pas trouvé de logement, aussi j'habite à l'hôtel. Je viens quelquefois voir Mari. Vous pouvez m'écrire chez elle. Ne m'oubliez pas près d'Anna G. et de Marc'harid qui a souffert ainsi que René. Je pense aussi à Louise, Anna L. et marraine.

J'ai donné votre adresse pour que l'on vous envoie mes valises expédiées en bagages, si on les retrouve. Kenavo paourkez Mamm ha tad va pokou gwella ha reou Veig. »

30.7.1945

A. Y., Paris da Vari, Chaumont :

« A C'hoarig ker. Erruet ou er mintin mañ endro e Paris et ai trotté depuis. Ci-joint deux semaines de tickets pour les enfants. J'ai réussi à les avoir par des âmes charitables. J'irai voir pour mes cartes demain matin.

Je ne pourrai pas aller à Chaumont mercredi, comme je l'avais espéré, mais vendredi ou samedi soir. Voulez-vous dire à la mère de votre petite malade que je pense à elle pour ses commissions.

Je ne trouverai probablement personne pour faire l'habit de Veig. On parle de 2 500 F de façon. Je vais essayer de le confectionner moi-même, en décousant l'autre. Mon bon souvenir et mon merci à la supérieure. J'ai bien mangé à midi grâce à elle et à vous aussi. »

J'ai commencé la fabrication des poupées. M. Goustan me procure des tissus pour les habiller et pour faire de belles chemises brodées avec des couleurs. Justement, j'ai reçu une commande de la fille de Mme André. Elle la voudrait pour partir en convalescence en Bretagne.

31.7.1945

Munie de mon certificat de domicile, que j'ai fait signer par le commissaire du quartier de Javel, je me rends à la mairie du XV^e pour demander mes cartes d'alimentation.

L'employée de mairie regarde attentivement ma carte de rapatriée, lorsque je lui dis avoir perdu mes cartes pendant le voyage. Elle ne porte pas attention au manque de cachet que l'employée du XIV^e considérait comme indispensable.

« Nous allons faire une perte », dit-elle à sa voisine. Puis, s'adressant à moi elle ajouta : « Nous ne sommes pas comme les autres ».

Regardant ma carte de plus près, elle change d'idée :

« Mais auparavant, vous irez voir les déportés et vous serez bien reçue ! »

Qu'ai-je à faire avec ces gens-là ? J'ai eu assez de mal à me tirer de leurs griffes sans m'y jeter à nouveau !

« Vous êtes plus royaliste que le roi, lui répondis-je. Si l'on avait eu quelque chose à me reprocher l'on m'aurait gardée. »

Je m'en vais aussitôt après avoir repris mes papiers, car l'envie de l'étrangler me prenait. Lainé avait raison lorsqu'il souhaitait « la destruction de tous ses ennemis », en particulier des Français. Ceux-ci ne seront jamais autre chose. La minorité de Français qui peut comprendre nos problèmes est si faible.

Laisser ainsi une femme seule avec un enfant, sans carte d'alimentation, c'est à proprement parler les laisser mourir de faim, surtout lorsque l'on n'a pas les moyens de se ravitailler au marché noir.

L'on se demande jusqu'à quand dureront encore les tickets de rationnement, lorsque l'on voit les beaux bâtiments rue de La Boétie et le nombre incalculable de petits fonctionnaires affectés à la distribution.

Dire que les Français nous prennent pour des moins que rien ! Cependant ceux-ci nous doivent des milliards or, depuis l'invasion de 1488. Depuis, ils profitent des biens bretons qui ne leur appartiennent pas, et malgré les traités qui nous protégeaient. Ils provoquent la tempête, qui un jour leur retombera sur la tête, et je ne les plaindrai pas !

..

A la fin de la semaine je vais voir Mari. Je lui fais part d'une idée. Il s'agit d'économiser ce qui me reste d'argent. Ma sœur

étant sollicitée par des pensionnaires pour raccommoder leurs vêtements, je peux m'en occuper tous les matins. Ma nourriture et mon logement seraient ainsi payés, jusqu'à la fin des vacances.

Dans le couloir il y a une machine à coudre que j'ai déjà utilisée pour moi et pour un pensionnaire. Je pourrais ainsi faire ma couture les après-midi et aussi reprendre la peinture que je veux continuer. J'espère que d'ici-là je trouverai un logement quelque part.

..

La supérieure accepte cet arrangement. Je retourne aussitôt à Paris donner congé à ma logeuse. Je reviens dans la soirée à Chaumont, après avoir déposé mes tableaux et bagages encombrants chez les religieuses de la clinique. Je n'oublie pas d'emporter le matériel pour faire des gouaches et des dessins.

Séjour à Chaumont-en-Vexin

1.8.1945

Ma mère écrit à Mari une lettre qui me concerne particulièrement :

« ... Quelle surprise en recevant votre lettre hier. Mais j'avais su par Anna L. depuis mardi. Alors je n'ai pas douté que vous auriez eu sa visite ainsi que le petit. Car parfois je perdais confiance de ne plus avoir de leurs nouvelles. Aussi il ne faut pas désespérer de la Providence qui arrange toutes choses quand on y pense le moins.

Heureusement vous étiez là pour les recevoir et que votre santé se maintient. J'ai expédié un petit colis pour Anna. Rosa envoie les boîtes et moi un peu de sucre que j'avais, puisque samedi j'aurai ma livre... (Ce doit être la ration mensuelle) et une carte de pain.

A mesure que l'on sait que Jos est mort, plusieurs restent étonnés. Papa a trouvé dur malgré sa confiance en Dieu. Vous avez assez à faire avec les enfants (awalc'h hoc'h eus d'ober gant ar vugale)... en plus de votre emploi.

Je remercie Mère Saint-François du bon accueil qu'elle a fait à mes enfants. Anna G. pense envoyer un colis la semaine prochaine. »

..

Cette manière de faire démontre bien le cœur des Douarnenistes. Lorsque l'adversité s'abat sur l'un des leurs ils montrent leur solidarité pour conjurer le destin contraire.

2.8.1945

Ma mère répond à ma lettre du 29-7 :

« Bien chère fille et petit.

Quelle surprise quand j'ai su par Anna L. que vous lui aviez écrit. Quand j'ai reçu la lettre de Mari, j'étais contente de vous savoir encore en vie. Par moment l'on se demandait si vous viviez encore avec ces bombardements et autrement. Surtout quand on a su la mort de Josig, qui était mort depuis un mois, quand je soignais Michel. Je me demandais ce qu'il pouvait devenir avec un bras, lui qui supportait si mal le froid. Il est mort innocent le pauvre et le bon Dieu l'aura bien reçu dans son paradis.

Malgré qu'on a la foi et que le bon Dieu vous donne le courage de porter votre croix, c'est dur (de perdre) trois hommes en 13 mois. Je fais dire des messes pour eux et les amies font dire aussi.

Je suis contente que Mari et Suzanna ont été me voir. Comme cela, elles ont pu vous donner des nouvelles de la famille mieux que par lettre. Voyez, la Providence a arrangé toutes choses.

Enfin, chère enfant, remerciez le bon Dieu qui vous a protégée. D'être près de votre sœur, vous n'êtes pas si seule. S'il y a moyen, on vous enverra quelques colis... Espérons que l'on pourra se revoir sur la terre où que le bon Dieu le veut. Je n'ai pas reçu de valises. Chez René, la santé va bien, chez marraine aussi. Rosa a écrit.

Kenavo. Croadur ker, je vous embrasse de tout cœur ha ma mabig bihan aussi. Ho mamm Anna. »

8.8.1945

Ma sœur Suzanna nous écrit de Rouen à Mari et moi, à Chaumont :

« J'attends toujours des nouvelles de Jos. Je n'ai rien. Le camp de Strüthof est en plein dans les Vosges à plus de 50 kilomètres de Strasbourg. La personne continue à s'occuper de cela et se met en rapport avec l'aumônier du camp et de Schirmeck aussi... Quelle surprise de voir Naïg et le petit. Maman a un poids de moins sur le cœur de les savoir en vie. Il n'y a que Jos qui est resté, comme dit Rosa. Pour Anna, j'aimerais la voir. Notre mère (supérieure) veut bien la coucher. Je ne puis lui donner de conseils, qu'elle fasse comme elle veut ou comme elle pourra. »

9.8.1945

Douarnenez, ma mère à Mari, Chaumont :

« J'ai hésité à vous envoyer du thon. J'avais expédié à Suzanna une fois. Je l'avais cuit à l'eau, mais il a mis cinq jours pour arriver et il a pourri.

Mais je tente encore une fois, car je ne peux refuser un malade. J'espère que vous avez reçu le colis expédié le 2 et deux lettres avec les feuilles et les images. Anna G. a expédié un colis à votre nom pour le remettre et 6 mouchoirs pour Veig. Le morceau de thon et quelques gâteaux dans le colis d'Henri. Ces deux là (Veig et Henri) doivent vous faire encore beaucoup de travail et s'ils obéissent. An daou baotr-se a ro d'eo'h kalz a labour, ha c'hoaz ma sentont. »

13.8.1945

Veig se plaît dans sa nouvelle pension, sans regretter l'école. (Depuis avril il est en vacances.) Il accompagne Henri dans les travaux de jardinage. Ils aident tous deux le jardinier, originaire de Guingamp. Le dimanche, les deux cousins servent la messe et les vêpres, habillés en enfants de chœur. Veig qui n'en a pas l'habitude, officie pénétré de son importance, comme s'il était sur une scène.

Je suis tranquille ici jusqu'à fin septembre, aussi je peux m'adonner à la peinture ; toutes les après-midi. Le pays est pittoresque avec sa collégiale dominant la ville et la campagne environnante, avec ses cours d'eau limpides et ses vastes prairies.

Aujourd'hui, la sœur sacristine a remis à Mari des glaïeuls du jardin, qui doivent décorer la chapelle le 15 août. Aussi, je me suis mise tout de suite au travail. J'ai bien réussi ma gouache, quoique les glaïeuls soient assez compliqués à peindre.

16.8.1945

Par l'intermédiaire de Mari, j'ai vendu le tableau des glaïeuls à Mme André. Elle l'a trouvé fort à son goût. Celle-ci l'offre à sa belle-fille qui habite Deuil. Cette localité est située non loin d'Enghien. Dans cette dernière ville habite son amie Lucie, originaire de Rosporden. La jeune Mme André lui fait voir le cadeau de sa belle-mère et lui parle de mon désir de trouver un logement aux environs de Paris. Lucie connaît une petite mansarde à louer dans le centre d'Enghien, non loin de chez elle. Celle-ci me le fait savoir par l'entremise de Mme André mère.

La solidarité de ces deux Bretonnes, exilées, pour l'une des leurs, me fut un précieux réconfort durant cette période d'adaptation dans la jungle parisienne.

Mlle Mathilde avait raison de dire : « que l'on trouve de bonnes âmes partout ».

18.8.1945

A. Y., Chaumont, da Anna G., Douarnenez :

« Trugarez a greiz kalon evit ar pakad burzudus. Diwall a ran anezañ, betek ma vin em züig. Va c'hoar Mari he deus graet d'in eus ho kelou... Dieubet oum bet e gwirionez, hogen ne gredan ket memestra kemer eur vicher war wel. Furroc'h eo d'in gortoz, evel m'eo bet laret d'in.

Ober a ran mergodenned, kavout a rin gwerz d'ezo. Al livaduriou avat a zo diaesoc'h da werzi. Dont a reont mat ganin. Eur marz a vefe ma teu-

« Merci de tout cœur de votre merveilleux colis. Je le garde jusqu'à ce que je sois dans mon petit chez moi. Ma sœur Mari m'a donné de vos nouvelles. En vérité, je suis en liberté, mais je n'ose pas m'aventurer à prendre un métier au vu de tous. Il est plus sage d'attendre, ainsi que l'on m'a recommandé. Je fabrique des poupées et trouve à les vendre. Pour les peintures, c'est plus difficile. Elles viennent pourtant bien. Ce serait si

fen a benn da c'hounid va buhez gant ar vicher livourez. Eur vuhez virvidik a lak en-noun an arz-se, am eus klas-ket ober a hed va buhez.

Ar vuhez e Paris a zo deut tenn evidoun, dre n'am eus kavet lojeiz ebet, nemet eun ostaleri ker-tre. Ouspenn n'on ket bet evit kaout va zikedou boued na va arc'hant kenne-beut n'em eus ket gellet kem-ma anezañ. Laeron m'az int ar C'hallaoued !

Kalz kenvroiz a zo er gêrvras, ha lod anezo n'eo ket gwelloc'h ar stad ganto eged ganin. En em skoazella a reomp kenetrezomp. Se zo eur frealz evit an amzer da zont, daoust pegen kriz eo an amzer a vremañ.

Klevet am eus e oa Roparz Hémon bac'het e Roazon, ha gwir eo ? Ha Marc'harid ? Tanvaet he deus ivez kegin ar c'hallaoued, eo bet lezet ganto va paourkaez breur mac'hagnet, da vervel. Hag Alix, n'he doa graet droug da zen.

Kollet eo bet ar brezel ganeomp, hogen hor c'halonou n'int ket bet trec'het... »

agréable si je pouvais en faire mon métier. Cet art me procure joie et réconfort. C'est ce que j'ai recherché tout au long de mon existence.

La vie à Paris est devenue difficile pour moi. Je n'y trouve pas de logement. Il n'y a que des hôtels et ils sont très chers. De plus, je n'ai pu avoir de cartes d'alimentation, ni échanger le peu de billets que j'avais. Voleurs qu'ils sont les Français !

Nombre de compatriotes sont à Paris et certains ne sont pas mieux lotis que moi. Nous nous entraînons les uns les autres. Cela est réconfortant pour l'avenir, malgré la tristesse du temps présent.

J'ai entendu dire que Roparz Hémon est emprisonné. Est-ce vrai ? Et Marc'harid ? Elle a goûté aussi la cuisine des Français qui ont laissé mourir mon frère amputé. Et Alix qui n'avait fait de mal à personne.

Nous avons perdu la guerre, mais nos cœurs ne sont pas vaincus pour autant. »

22.8.1945

Pour l'anniversaire de ses douze ans, je propose à Veig une journée à Paris. Il saute de joie car il a la nostalgie des voyages, surtout qu'Henri l'accompagne. Ce dernier s'extasie sur le fonctionnement du métro, dans la première voiture, derrière le conducteur. Fier de sa science toute neuve, Veig en explique le fonctionnement.

La ville est déserte, cependant j'ai la chance de trouver des boutiques ouvertes qui me vendent du fil à coudre et à broder. Les commissions faites, nous allons visiter Notre-Dame. J'en prends une pochade.

Ensuite, nous passons à la clinique prendre les affaires que j'avais confiées à la garde des religieuses. J'y laisse seulement quelques toiles avec leurs cadres. Les affaires récupérées, nous les mettons en consigne à la gare Saint-Lazare.

Nous nous restaurons ensuite au self-service de la place de la Gare. Henri n'a pas apprécié le menu, mais Veig et moi nous nous sommes bien régalez. Notre faim apaisée, nous mettons le cap sur le Trocadéro. Je pense faire visiter à mes deux lascars l'aquarium géant. Je l'avais déjà visité avec Fransez.

Fatiguée d'une journée tôt commencée, je m'assoupis sur les marches inondées de soleil, face à la tour Eiffel, espérant que mes deux compagnons en fassent autant.

Lorsque j'ouvre les yeux, mes oiseaux se sont envolés. Je commence à m'énerver en songeant qu'il me faudrait peut-être chercher un refuge pour la nuit, s'ils ne reviennent pas assez tôt. Enfin, ils apparaissent en sifflant l'air heureux d'avoir vu de près la tour Eiffel. Cependant nous avons le temps de visiter l'aquarium. Mais celui-ci ne leur fait aucune impression.

« Les poissons, disent-ils, ne sont pas assez grands. »

Toutefois, le musée de la Marine est à leur goût. Puis nous nous rendons à la gare où je reprends mes affaires et revenons sans accroc à notre point de départ.

23.8.1945

Il n'y a plus de place à la Pierre-qui-Vire, où j'ai écrit pour y faire entrer Veig. A Auteuil, il n'y a pas d'internat. C'est le genre d'établissement qui convient le mieux à Veig. Il obéit plus facilement aux hommes qu'à moi. Etant fier de nature, la compétion ne peut que lui être bénéfique. Aussi je continue mes recherches.

26.8.1945

Mère de Nazareth m'écrit de Domfront :

« Chère Madame, merci pour votre lettre. Je suis très heureuse de penser que la Maison de la Compassion vous est bienfaisante ! A côté de l'épreuve, Dieu donne le réconfort.

Je comprends votre situation et prie pour vous. Encore un peu de patience et vous en sortirez avec l'aide de Dieu. »

31.8.1945

Le directeur de l'école Sainte-Marie à Pont-Sainte-Maxence, me donne réponse à une lettre envoyée, sur les conseils de ma sœur. Elle connaît ce prêtre qui, pendant l'exode, fut recueilli par la Compassion.

« Il y a encore quelques places en sixième. Il faut compter 4 000 F par trimestre, payable d'avance. »

!.*

Je pars avec Veig voir le directeur qui me donne la liste du trousseau avec le numéro du pensionnaire.

4.9.1945

Je visite à Enghien la mansarde avec Lucie. C'est vraiment petit : 3 m de longueur sur 2,25 m de largeur. On peut se tenir debout seulement sur un passage de 75 cm de largeur et dans l'embrasure de la lucarne qui est à 1 m du plancher. Ni électricité, ni gaz ! L'eau et les w.-c. sont à l'étage au-dessous. En mettant des fils dans le couloir, j'arriverai à faire sécher mon linge. La voisine, une Bretonne, est gentille et ne me gênera pas.

Je ne peux rester à Chaumont et cela ne me dit rien de retourner à l'hôtel à 80 F la nuit. A Enghien, il faut compter 5 000 F par mois. Aussi, je retiens la chambre pour le 1^{er} octobre. En attendant mieux, j'y serai chez moi.

Il ne me vient pas à l'idée d'aller travailler à l'usine. Je veux réussir dans la peinture, à défaut dans le commerce pour lequel je suis douée. Je ne pourrais pas garder mon fils qui grandit là-dedans, aussi je dois le mettre en pension quelque part.

Voyage au Havre

5.9.1945

Nous prenons le train, Veig et moi, pour le Havre. Le pont sur la Seine n'est pas encore refait. Le train circule au ralenti sur un ouvrage provisoire sans parapet. Cela me fait peur, comme aux jours sombres de la guerre.

Dans le petit café où je me suis arrêtée en sortant de la gare, je trouve de quoi boire, mais pas de toilettes ! Heureusement, je trouve le magasin de la famille Debeauvais. Par miracle il n'a pas subi de dégâts. Non loin de là, ce n'est que ruines.

Nous sommes bien reçus par l'oncle Alphonse et la tante Eugénie. Celle-ci, très stricte sur la question travail, se dérange néanmoins pour venir nous restaurer. Le pavillon qu'elle habite étant assez loin de son magasin.

Tout en s'informant sur la mort de son neveu, elle nous sert deux œufs sur le plat. Nous sommes arrivés au début de l'après-midi, elle pense à juste titre que nous n'avons pas déjeuné.

Cependant, une question la tourmente : « Pourquoi Francis est-il parti pour l'Allemagne pendant la guerre ? »

— Pour y jouer la carte de la Bretagne », répondis-je. Sans doute comprit-elle cette raison car elle n'insista pas.

En bonne corsetière à qui il manque les matières premières, elle me demande si je ne peux lui trouver des fournitures pour corsets. Je lui sors alors des échantillons de tissus apportés à tout hasard et dont j'ai au préalable majoré le prix de 10 %. Elle m'en commande une bonne quantité. Je lui promets de revenir au plus tôt au Havre avec la marchandise.

Je lui dis que je cherche du travail et un logement en vain aux alentours de Paris. Elle me répond :

« Si j'avais de la place, je vous prendrais comme contre-maîtresse pour une fabrication de corsets. » Habitant une grande ville, les cancans des Havrais au sujet de l'activité passée de son neveu ne la touchent pas.

Leur fille Jacqueline, enfant encore quand je l'ai quittée, est une jeune fille pleine d'allant et d'esprit.

6.9.1945

Ce matin, je pars à l'aventure. Je m'arrête devant les ruines de l'hôtel de ville dont je fais une esquisse. Il ne reste que des pans de murs et le tronc d'un arbre décapité. Je la montre à midi à un Russe qui partage le repas de la famille. Il l'a trouvée fort bien venue et m'en félicite. Ce qui m'incite à retourner dans l'après-midi du côté du port avec mon inséparable compagnon.

Là, un noir me fait compliment de ma pochade prise sur le quai. Ces encouragements me fortifient dans ma vocation. Aussi en fais-je une autre du même style devant la mer.

Le soir, au cours du repas, nous discutons cigarettes. Je raconte que Francis m'en offrait un paquet d'américaines à chaque Noël. L'oncle m'offre aussitôt un paquet de la même marque, geste qui me touche beaucoup. L'oncle est inquiet pour la santé de sa femme.

« Je peux venir vous aider, lui dis-je, si cela peut vous rendre service, car il faut la soigner énergiquement au début. »

Une visite à Rouen

7.9.1945

Nous partons ce matin pour Rouen, de l'autre côté de la Seine, afin d'aller voir ma sœur Suzanna, religieuse-infirmière à la Maison de retraite de la Compassion.

Les deux jours de détente passés au Havre m'ont revigorée à tous points de vue. Il y avait deux ans que je n'avais senti les effluves salés, ni le vent de la mer dans mes cheveux. Tant d'événements douloureux se sont produits depuis cette époque ! Je me sens rajeunie et prête à conquérir le monde de la peinture.

Nous sommes bien reçus par la supérieure. La cuisinière nous gâte de son mieux pour faire plaisir à Suzanna avec qui elle sympathise. Ma sœur elle, soigne les malades de la maison et d'autres en ville. Elle court Rouen dans tous les sens et est devenue très populaire.

Cependant, elle prend le temps de nous faire visiter les curiosités de la ville, les vieilles églises, le Gros-Horloge, la place du Marché où fut brûlée Jeanne d'Arc.

En femme pratique ma sœur (Anne-Marie, en religion), me fait connaître une commerçante qui recourt à ses services. Par ces temps de pénurie, ces relations peuvent toujours servir !

J'ai fait un pastel des toits de Rouen, et pris de la chambre du premier étage que je partage avec ma sœur. Puis une gouache du jardin de la communauté. Celui-ci n'est pas bien grand, mais il paraît immense avec la perspective du square de la cathédrale Saint-Ouen, séparé par une grille presque invisible. La Vierge, grande nature, qui trône en son milieu se détache sur la verdure et le toit recouvert d'une toile orangée. Cet édifice vénérable a subi de graves dommages pendant la guerre, attend qu'on le remette en état. Sœur Jean-Baptiste, la cuisinière, en voyant le tableau s'écrie ravie :

« Qu'il est beau notre jardin. »

Suzanna me fait rencontrer sa compatriote Yvonne, qui va m'être d'un grand secours. Au courant de mes problèmes, elle me propose de me recevoir à Strasbourg, la veille de son mariage, chez les parents de son fiancé. Celui-ci avertirait de ma visite l'abbé Joc qui connaît l'aumônier du Strüthof.

Cette proposition m'intéresse beaucoup. Je désire aller à Colmar me recueillir sur la tombe de mon mari et prendre des nouvelles de mes affaires. Suzanna a appris par la femme de l'avocat qu'elle a ramené à Rouen le corps de son fils assommé à Strüthof. Elle lui a donné le nom du commandant du camp : Sybille, mais ne peut la renseigner sur celui de l'aumônier.

8.9.1945

Chaumont, Mari à A. Y., Rouen :

« Au courrier de trois heures, une lettre de Mamm-Goz. Elle me dit que René, allant au mariage d'une nièce à Nantes, passera par Rennes voir pour tes commissions.

J'ai reçu de an Aotrou Goustan pemp mille lur evidoc'h e va ano. Touchet am eus anezo ebarz Chaumont. (5 000 F pour vous à mon nom. Je les ai touchés à la poste). Il ne dit pas autre chose.

Maintenant, j'ai les réponses des différents collègues : de Guynemer, rien. Du Saint-Esprit non. De Enghien non. Le directeur de Pont-Sainte-Maxence voudrait te voir après le 15. Pour Henri, je n'ai pas encore de réponse. Il s'ennuie sans son petit camarade.

J'espère que vous faites un bon séjour où vous avez trouvé ce que vous désiriez. Faites de belles peintures des panoramas rouennais. Moi, je m'ennuie aussi un peu dans mes moments libres. Je ne suis pas trop mal en ce moment... J'espère que René trouvera à Rennes les personnes qu'il recherche. J'ai dit aussi à maman qu'elle demande à René de regarder les livres de Jos et s'il peut trouver ma correspondance.

Avez-vous vu la demoiselle (Yvonne) pour vos affaires et celles de Jos ? Je trouve long le temps. Le stylo marche à merveille, vous remercieriez son donateur.

Mon respect à la supérieure, remerciez-la pour moi de vous avoir bien reçue, cela me fait autant de plaisir que si elle m'avait reçue elle-même.

Le docteur Bataille demande aussi si tu ne voudrais pas venir coudre chez lui, aux conditions que tu voudrais. C'est une maison sûre. Kenavo d'ar c'henta gwech. Eur bouchig da Suzanna ha d'eoc'h. »

L'argent que Mari a touché pour moi provient des commissions Que M. Goustan m'a données pour lui avoir fait vendre des tissus.

10.9.1945

A. Y., Rouen, à Mari, Chaumont :

« Dimanche. Nous partons pour Cholet demain matin via Angers. Là nous devons trouver des cars ou nous essaierons de l'auto stop.

Nous serons de retour pour le 15, ayant des rendez-vous à Paris le 18. Nous nous sommes bien plu à Rouen où tout le monde a été aimable. Je suis allée en pèlerinage avec Suzanna et Veig à Notre-Dame-du-Bon-Secours (et visité le pittoresque cimetière sur la hauteur d'une colline comme l'église elle-même).

Rouen est très démolie et Le Havre encore plus. La vie là-bas est toujours très dure.

J'étais indécise entre, rentrer à Chaumont ou partir plus loin. J'ai opté pour cette dernière solution. Je serai ainsi plus tranquille après pour travailler. »

11.9.1945

Nous sommes arrivés sans encombre à Cholet : je ne sais plus par quel moyen. Je me rends aussitôt au magasin d'orthopédie que je connais bien.

C'est l'heure où les ouvrières sortent de l'atelier en passant par la boutique. Ne voulant pas se créer d'ennuis, la tante Jeanne me fait signe de rentrer dans le salon d'essayage.

« Vous n'avez pas assez changé pour que l'on ne vous reconnaisse pas. »

Il y avait huit ans que je n'avais pas mis les pieds à Cholet et je ne portais plus la coiffe. Mais depuis la Libération, on avait fait tant de bruit autour des autonomistes, que les bourgeois et tous ceux qui tiennent à leur tranquillité restent traumatisés.

Comme au Havre, la parenté de Cholet se tue à la peine. Cela ne me dit rien de travailler avec la famille. Ce n'est pas un milieu facile pour discuter des problèmes de maîtres à employés. Mais en ce moment, je suis si désorientée et si fatiguée de chercher des solutions impossibles que j'accepterais n'importe quel travail, sauf faire des ménages.

Je montre le masque de Francis à l'oncle et à la tante. Celle-ci est fort émue. Elle me sidère en disant en guise de conclusion :

« Ma pauvre Annaïg, si cela nous arrivait ce serait affreux ! »

La cousine qui a une profonde affection et admiration pour son cousin me dit alors :

« Aucune jeune fille n'aurait refusé un garçon comme Francis. »

Je la comprends aisément. Mais connaissant son attachement aux biens de ce monde, j'objecte :

« Oui, sûrement, mais il fallait en plus de l'amour, lui faire don de tous ses biens présents et à venir, l'auriez-vous fait ?

— Ah ! non alors. »

En termes clairs cela signifiait se mettre sur la paille, tout en travaillant comme des forçats pour essayer de sauver son pays. Seule une patriote convaincue pouvait le comprendre.

Le cousin, Robert-Francis, que je n'avais pas vu depuis huit ans, est devenu un grand et beau jeune homme de 24 ans. J'ai

peine à le reconnaître, lorsque chaleureusement, il me souhaite la bienvenue. En ce moment, il est en chômage et me propose de me servir de guide.

12.9.1945

Aujourd'hui, Robert me fait visiter la nouvelle église de style moderne, construite en dehors du centre de Cholet. Cette ville s'est beaucoup développée. Il me laisse dans la forêt attenante avec Veig. J'y dessine un sous-bois.

L'oncle Julien accepte d'être le tuteur de Veig. Ceux que Fransez avaient nommés étant dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour lui. Veig fait bon ménage avec tout le monde. Il montre à l'oncle ses capacités manuelles en réparant un outil dont il ne venait pas à bout.

Je pense que comme tuteur, l'oncle se serait occupé des études de son pupille. Quoique son cœur lui suggère cette solution, il veut la paix chez lui. Sa femme, qu'il aime profondément, ne le suit pas en ce domaine. Travaillant au même titre que lui, elle a son mot à dire dans les dépenses du ménage.

Mais lorsque l'oncle en aura l'occasion, il me passera de temps à autre cinq mille francs pour son pupille, sans en parler à sa femme.

13.9.1945

Je n'ai pas voulu continuer sur Douarnenez pour aller voir ma mère. Les esprits ne sont pas encore calmés et l'on me recommande la prudence de tous côtés. Nous repartons donc directement à Chaumont, heureux d'avoir renoué avec la famille. L'oncle m'a invitée à revenir aussi souvent que je le voudrai et serait heureux de me revoir, en disant :

« La tante vous aime bien. »

A sa manière bien sûr. Je fais ce qu'il faut pour cela. Etant experte en couture et en broderie, je lui offre des petits cadeaux, qui lui font plaisir, ainsi qu'à son mari.

12.9.1945

Mari écrit dans son journal :

« Deux mois ont passé depuis que Mlle Yvonne a écrit à l'abbé Joc et pas de réponse. Cependant, le fiancé de la jeune fille avait parlé à ce prêtre. Mais quelques jours après que la demoiselle eut écrit à nouveau, une réponse vint et du prêtre et de l'aumônier du camp. Evidemment, quand on attend, c'est toujours long. Mais dans les enquêtes il faut être d'une grande patience... J'ai appris depuis ce temps-là, que la victoire appartient aux persévérants.

L'aumônier est sans nul doute un pur Alsacien, à voir les tournures de ses phrases et l'orthographe des mots...

Voici les lettres du vicaire strasbourgeois et de l'aumônier :
Neuhof, 17 septembre 1945 à Mlle Yvonne :

« Je n'avais pas oublié le service promis. Malheureusement, le Père Fleischmann avait égaré ma lettre une première fois. J'ai dû donc écrire deux fois. Ci-joint sa réponse. Quant aux détails complémentaires qu'il me donnera oralement, je vous les communiquerai aussitôt. La mère du défunt pourrait directement donner l'adresse au Père Fleischmann aumônier du camp. »

..

Strüthof, par Rothaus, le Père Fleischmann à l'abbé Joc :

« Monsieur l'abbé, je serai probablement mardi 25 septembre à Strasbourg. Si je suis empêché par un décès ou quelque chose de pareille, alors ce sera un jour plus tard. Voudriez-vous passer chez moi entre 1 et 3 h. Alors, je vous donnerai les renseignements nécessaires. Pourriez-vous me donner l'adresse actuelle de sa mère. Ici, on m'indique Strasbourg place Saint-Louis 6. Le domicile de Youéno est encore à Rennes 14, rue Le Bastard. Il est arrivé ici le 27-1-45 et décédé le 14-2-45 à 6 h 50. Il est enterré ici au cimetière. Il a beaucoup souffert, mais il a supporté tout comme un saint. Il ne s'est jamais plaint et n'a jamais gémi. C'était un homme admirable, il n'avait plus qu'un bras. Sa mère peut être fière d'un tel fils qui s'est accompli par la souffrance et a atteint une magnanimité merveilleuse.

Il y avait cette fois-là le docteur Brauner, directeur des Archives de la ville de Strasbourg, un prêtre tout près de lui dans la même baraque, mais je ne crois pas qu'il a pu le confesser. Il ne lui était pas possible d'administrer quelqu'un car il n'y avait ni saintes huiles, ni Saint-Sacrement. Malheureusement, Brauner ne vit plus non plus. Je vous dirai le reste oralement. Dans le Christ. »

« Je remercie Mlle Yvonne du grand service rendu avec tant d'empressement et d'amabilité et que désormais je communiquerai directement avec le Père Fleischmann. Pour rien au monde je n'eus donné l'adresse de mes parents, ne voulant pas qu'ils apprennent brusquement les détails de la mort de leur fils que l'on soupçonnait très douloureuse, puisque l'aumônier disait qu'il avait beaucoup souffert.

Je me présentais donc à l'aumônier du camp comme étant la sœur de Joseph Youéno, sollicitant de sa bienveillance plus de détails sur les causes de sa mort, que je supposais bien douloureuse. Mais que je n'étais nullement surprise de la façon admirable, voire héroïquement chrétienne avec laquelle il avait tant enduré.

20.9.1945

Le Père Fleischmann à Mari Youéno :

« Je me suis donné beaucoup de peines pendant des semaines pour faire une enquête sur le décès de votre frère. Vous aurez des nouvelles par l'abbé Joc, de Strasbourg... Je crois qu'un camarade de votre frère, qui a vécu avec lui ira chez vos parents. Il a beaucoup souffert dans ses dernières semaines. Mais il a souffert admirablement. Les camarades sont pleins d'admiration. Une personne de haute spiritualité m'a dit :

« Elle n'a jamais connu un homme aussi admirable. Son décès est douloureux au plus haut degré, mais son attitude, sa vertu et son courage, sa foi et sa paix intérieure étaient tellement admirables, qu'on ne peut que vous féliciter d'avoir eu un tel frère. »

Le martyrium de ses derniers jours était son accomplissement total. Oubliez ses souffrances et ne pensez qu'à la gloire dont il jouit depuis son trépas. Soyez fière de lui, vous en avez de quoi.

Il a été enterré ici le 14 ou le 15 février au cimetière du camp. Sa tombe est bien soignée. Depuis le mois de mai, il y avait toujours des fleurs. Maintenant, à cette altitude de 760 m, il n'y a plus de fleurs, il y avait jusqu'ici de la bruyère, mais la tombe est bien encadrée de gazon et bien soignée par un prisonnier interné. Je ne pense pas qu'il ait besoin de beaucoup de prières, mais je renferme toujours nos défunts ici.

Je ne suis ici que depuis le 15 mai. Avant il n'y avait pas d'aumônier, mais un prêtre interné dans la même baraque.

mais qui ne pouvait pas administrer les malades. Peut-être a-t-il pu le confesser ? Il est mort aussi, je l'ai bien connu. Voilà tout ce que je peux vous dire.

Veuillez agréer mes religieux respects. Pour tous renseignements, veuillez vous adresser à l'abbé Joc. »

15.9.1945

J'ai reçu une réponse de l'Institution Saint-Vincent de Senlis. On peut recevoir mon fils, mais il faut compter 2000 F par mois. Aussi, je réponds que je ne peux disposer pour l'instant de cette somme.

19.9.1945

Je suis venue livrer la marchandise au Havre. L'oncle Alphonse me paye « cash ». Il me demande alors, si j'ai reçu ma commission par le vendeur. Considérant les 10 % dont j'ai majoré le prix, je réponds affirmativement. Mais il ne pense pas à payer le prix du voyage, comme l'a fait l'oncle de Cholet, et ne me demande pas comment je fais pour vivre.

De tempérament fragile, à 56 ans, il se sent fatigué. Comme je lui dis de se reposer, il me répond :

« Nous ne pouvons nous retirer encore du commerce. Notre capital n'est pas suffisant pour nous permettre de vivre convenablement. »

Après cette déclaration, il eut été déplacé de ma part de lui parler d'un emprunt pour acheter un commerce à Paris. Cela m'eut permis de repartir d'un bon pied dans la vie. D'ailleurs, ni lui ni moi n'oublions que son neveu avait trouvé de grandes difficultés pour rembourser l'emprunt de 1930. Je n'ai pas les mêmes raisons de garder leur argent si longtemps, mais ce souvenir doit rester vivant dans leur mémoire.

Toutefois mon séjour n'est pas troublé par ces considérations. Compte tenu de leur âpreté au gain, je suis touchée de leur manière de me recevoir, aussi cordiale que la première fois. Avant de m'en aller, la tante me donne l'adresse de son fils à Compiègne, afin que je puisse aller le voir ainsi que sa femme et ses enfants.

21.9.1945

Dès mon retour à Chaumont, j'écris aux parents du Havre pour les avertir que j'ai fait les commissions dont ils m'avaient chargée.

..

Ce même jour, j'écris aux parents de Cholet pour les remercier de leur accueil si chaleureux et ajoute : Je pense mettre Veig en pension n'ayant pas de logement convenable. Sa santé s'y maintiendra mieux et je pourrai travailler chez des amies dans la couture, tout en continuant mes peintures et mes poupées.

Pour l'enveloppe que vous voulez me rendre, vous pouvez la déchirer vous-même. Je vous en remercie infiniment et suis très touchée de votre geste. Je voulais vous rembourser votre prêt avant de partir en Alsace, mais Francis me disait que vous seriez fâchés si nous l'avions rendu comme nous l'avons fait pour l'oncle Alphonse. J'irai peut-être vous voir avant la rentrée d'octobre ou cet hiver. »

21.9.1945

A. Y., Chaumont à Armela, café Angelus, Rennes :

« Chère amie, de passage à Paris, nous vous envoyons Veig et moi notre bon souvenir, en espérant que ce mot vous trouvera ainsi que votre sœur en bonne santé. Voici ma nouvelle adresse : Mme Poupinot, Colombes. Veig envoie à Armela ses meilleurs baisers et j'y joins les miens. »

..

D'après sa réponse, je verrai si je peux aller la voir et me rendre compte par moi-même de l'atmosphère de Rennes. Peut-être pourra-t-elle me dire, ce que sont devenues mes affaires.

..

J'avais déjà essayé d'avoir des nouvelles d'Alix par mon médecin traitant. Ne m'étant désignée que par allusion, il n'a pas dû comprendre et n'a pas répondu. Peut-être au café où elle

était caissière, ma lettre la touchera-t-elle? Je l'ai rédigée en termes anodins au cas où le courrier serait intercepté. Pour nous, patriotes Bretons, la guerre n'est pas encore terminée!

..

Cette semaine je dois bucher ferme pour mettre en ordre les affaires de Veig. Je ne regrette pas les derniers voyages qui ne m'ont rien coûté, le tonton Julien m'ayant remboursé mon train avec un boni à la clé.

29.9.1945

Alix, Paimpont, à A. Y., Paris :

« C'est avec joie que j'ai eu la surprise tout à l'heure de lire votre petit mot qu'Arméla m'a envoyé ici. Je ne perds pas une minute pour y répondre. Je le fais en gardant les vaches juste en face de la maison, la prairie entourée de fil de fer barbelé, mais que je peux sauter.

Ma chère amie, comme j'ai été heureuse d'avoir de vos nouvelles par votre frère René que j'ai eu le bonheur de voir la semaine dernière chez Arméla. J'étais si inquiète de vous. *Surtout restez à vous soigner*, l'air ici n'est pas bon pour vous.

J'ai plusieurs invitations dans la capitale (de la France), mais je ne sais au juste si mes projets réussiront. Le docteur m'avait donné trois mois urgents à la campagne. Ils se terminent lundi. Mais je ne vais pas bouger avant que l'on m'appelle. Quoique je serais heureuse de voir mon affaire terminée, il me faudra sans doute encore aller faire une cure (prison), mais cette fois ce sera moins dur.

Ma pauvre amie, je ne suis plus capable de faire quoi que ce soit. Ma tête ne vaut plus rien, les nerfs à fleur de peau. Au point de vue santé tout va pour le mieux maintenant. Je redeviens aussi grosse qu'avant. Il n'y a pas moyen de garder un bon équilibre. Le moral est meilleur, mais ce n'est pas encore cela. *Deb a emporté la moitié de mon énergie avec lui.*

Vous allez avoir sans doute la visite de la personne qui nous fournissait les gants. Je lui dois encore de l'argent. Arméla pense lui en envoyer bientôt, le magasin ne paie pas et la vie est bien difficile.

J'ai été bien accueillie par tout le monde, ainsi que chez nous. Chacun m'a soignée aux petits oignons. Ecrivez-moi bien vite longuement chez Arméla où elle travaille, en mettant seulement son prénom. Ici toute la famille vous embrasse...

J'écris de plus en plus mal, bien que je fasse un grand effort pour vous écrire. J'arrête pour ce matin... Que de choses j'aurai à vous dire!... Mais soyons patientes et prudentes. Ce jour viendra où j'aurai le bonheur de le faire de vive voix. Ma pauvre Arméla a eu elle aussi bien du chagrin. Nous sommes deux isolées, mais nous gardons l'espoir qu'un peu de bonheur nous sourira bientôt. J'ai appris que vous aussi avez beaucoup maigri. Seriez-vous souffrante? Bien des choses à vos amies de ma part. Je vous embrasse... »

..

J'ai reçu cette lettre par des amis de Neuilly, ainsi que la carte qu'Alix avait ajoutée. Elles ne comportaient aucune adresse susceptible de me faire identifier.

« Je me permets de vous envoyer ma lettre et la confie à vos bons soins pour notre amie Mme Anna. J'adresserai de temps à autre, à votre nom, quelques petits colis pour elle. Je vous en remercie sincèrement à l'avance. J'ai déjà eu le plaisir d'aller avec elle, seule vous rendre visite. Je désire de tout cœur que votre santé soit bonne ainsi que celle de votre fils Jean et sa petite famille. Recevez Monsieur et Madame, mon meilleur souvenir. »

..

La réflexion d'Alix (soulignée en gras) me fait penser à un livre que j'ai lu sur Féli de Lamennais : *Le trop chrétien*. On pourrait aussi appeler Fransez Debauvais : *Le trop Breton*. Comme Lamennais, il est allé jusqu'au bout de la logique bretonne. Il entraînait à sa suite les militants qui lui faisaient confiance. Il leur insufflait l'énergie. Il savait être si persuasif, qu'ils ne pouvaient résister à ses arguments, tant il rayonnait de bonté et de compréhension. Ils le suivaient sans trop songer aux risques dans lesquels il les entraînait, tout en leur recommandant la prudence.

Il a marqué beaucoup d'anciens militants. L'un d'eux, ancien pensionnaire de Margueritte me disait :

« On suivait Debauvais tant l'on trouvait sa logique naturelle. »

Pour ma part, s'il n'avait pas été l'homme énergique et bon qu'il fut, je ne lui aurais pas tout donné, jusqu'à compromettre ma sécurité matérielle.

30.9.1945

Herminie à A. Y., Houilles :

« Dimanche. Voici déjà bien longtemps que j'ai reçu votre lettre. Vous devez probablement être rentrée. Un séjour au dehors de la ville vous a fait certainement du bien.

J'espère que vous êtes toujours en bonne santé et que vous n'avez pas d'inquiétude pour l'instant. Et votre Veig, que devient-il ? Il doit bientôt regagner l'école. Cela va lui sembler dur sans doute au début.

Maman est allée ces jours derniers chercher mes affaires que j'avais laissées à Paris. En les lavant, un tas de souvenirs me revenaient à la mémoire !... Depuis trois semaines, je fais soigner Dahut aux rayons ultra-violet. Le docteur lui avait trouvé une faiblesse générale des os. Enfin, j'espère que d'ici peu une grande amélioration se fera sentir.

Une nouvelle intéressante ! Avant-hier au soir, un gendarme m'a rendu visite. Aussi depuis je suis dans l'attente d'une convocation soit pour être internée, soit en liberté provisoire, en attendant de passer devant la cour de justice. Je vous tiendrai au courant. Je n'ai pas bougé et suis toujours chez ma cousine.

Maintenant que vous allez être chez vous, je pense vous expédier ces jours-ci un peu de beurre et des œufs. Je n'ai toujours aucune nouvelle de Gaby. Vous non plus sans doute ? Je n'ai pas écrit à sa famille n'en connaissant pas l'adresse. Peut-être irai-je la rejoindre, ce que je ne pense quand même pas. J'espère que vous ne me laisserez pas si longtemps que moi sans nouvelles... »

P. S. — Avez-vous appris pour Tintin et pour les Guieysse ? (Ce qui voulait dire : que sont devenus Hénaff, mon mari et les autres qui étaient en Allemagne comme nous ?)

❖

Les difficultés dont elle me fait part, étaient à prévoir. Son mari étant recherché comme tous ceux du Bezen, les gendarmes harcelaient sa femme pour obtenir l'adresse de celui-ci. Ne la connaissant pas, elle ne craignait pas de « manger le morceau ». Les autorités ne la croyant pas revenaient l'interroger.

Il me serait arrivé la même chose si j'étais retournée à Douar-nenez et cependant mon mari était mort. Déjà, les gendarmes sont venus plusieurs fois se renseigner chez mes parents pour avoir la preuve de sa mort.

A Chaumont où le gendarme breton me connaît, je n'ai pas été inquiétée. Sans doute n'avait-il pas reçu d'ordres et ne se souciait pas de faire du zèle, en dénonçant une compatriote qui avait été libérée par la préfecture de police de Paris.

Ce sont des Bretons au grand cœur que cette famille André. Le fils est maire de Deuil. Il m'aurait sûrement dépannée si je m'étais confiée à lui. Mais m'étant fait connaître sous le nom de Youénou, je crains de perdre leur clientèle et leur amitié. Comme personne ne me demande rien, je fais durer ce qui-proquo.

A Pont-Sainte-Maxence

30.9.1945

Munis du trousseau de Veig et d'un grand édredon de duvet, Veig et moi partons le matin de ce jour pour Pont-Sainte-Maxence. A l'édredon que la supérieure m'a donné, elle a ajouté deux petits draps. Ceux-ci proviennent de l'hôpital de Domfront que les Allemands avaient aménagé dans la communauté. Dès leur départ, les habitants de l'endroit vinrent piller les lieux. Les religieuses en avaient profité aussi, elles les avaient bien mérités !

J'ai écrit à Compiègne pour avertir les cousins de mon arrivée dans la soirée. Leur sœur m'a dit qu'ils pouvaient me loger.

❖

Le directeur nous attend. Les formalités sont prêtes. Mais avant de verser l'argent du premier trimestre, je dis négligemment :

« J'ai perdu les cartes d'Hervé », comme s'il s'agissait d'une chose anodine. Contre mon attente, il prit très mal la chose. « Mais ce n'est pas régulier ça ! Je regrette, mais... »

Ça y est me dis-je. Sans écouter le reste de sa phrase, je ramasse mes affaires et dis à Veig, expressément en breton :

« Deus, ar re-se n'o deus tamm kalon ebet. » (Viens, ceux-là n'ont aucun cœur.)

Surpris de mon manège, le directeur me demande :

« Qu'est-ce que vous dites madame ? »

Je ne lui réponds pas, il est si sidéré qu'il reste assis derrière son bureau, tandis que j'ouvre la porte et sors, mon fils sur les talons.

Aurait-il compris mon problème, ce Français, qui n'avait pas connu les camps d'internement français ?

C'est ce qui me vint à l'esprit sur le coup. Je ne savais pas que le clergé, dans sa grande majorité soutenu par ses évêques, était attaché à Pétain et de ce fait avait souffert aussi à la Libération.

Je ne m'arrête que lorsque l'établissement est hors de vue. Alors je jette mes ballots sur le trottoir, je m'assois et me mets à pleurer.

Une femme qui passe, croyant que le poids de mes paquets est la cause de mes larmes, me propose son aide. C'est l'édrédon de duvet qui lui donne cette impression :

« Merci, Madame, lui dis-je, en refoulant mes larmes, cela ira très bien », et elle s'en va sans insister.

C'était une personne serviable assurément. Mais si je lui avais expliqué mon cas peut-être n'aurait-elle pas eu la même attitude ? songeai-je en pensant aux mégères des XIV^e et XV^e arrondissements de Paris.

Veig reste debout et ne veut pas que je pleure ainsi en public. Le pays n'est pas bien grand, mais c'est quand même assez passant.

C'est la première fois depuis mars 1944 que je ne peux commander à mes nerfs. Le fardeau devient trop lourd. Les cartes ne seront-elles jamais supprimées ?

Nous nous restaurons dans un petit café, puis nous allons à la gare. Un ouvrage de crochet que je traîne dans mon sac à main, calme mes nerfs. Cela trompe l'attente du train de Compiègne où je suis attendue.

Nous sommes reçus à bras ouverts par Alphonse, Gilberte sa femme, et leurs deux enfants Jacky et Danielle. En voyant les paquets volumineux que nous trimballons ils s'esclaffent :

« Vous déménagez ? »

Lorsque je leur raconte mes déboires à Pont-Sainte-Maxence, ils cherchent le moyen de me dépanner.

Justement, ils connaissent une institutrice, parente d'une voisine qui enseigne dans un orphelinat à Vieux-Moulin à quelques kilomètres de Compiègne. Peut-être Veig y sera-t-il accepté ?

Veig rentre à l'orphelinat du Vieux-Moulin

1.10.1945

Le matin, nous visitons la scierie du cousin. L'après-midi, celui-ci nous mène en voiture à Vieux-Moulin. La directrice, Mme Favier accepte d'emblée mon fils pour 1 000 F par mois. Et miracle ! elle ne fait aucune objection lorsque je lui dis que j'ai perdu sa carte d'alimentation :

« On les retrouvera bien un jour », dit-elle.

Je lui remets quelques tickets de pain que la cousine m'a donnés pour amortir le choc. Je lui paie les 3 000 F du trimestre, que j'avais apportés pour Pont-Sainte-Maxence.

A part son trousseau particulier, Mme Favier ne me demande ni drap, ni couverture, ni édrédon. La maison est équipée pour recevoir des orphelins. Ce qui m'arrange bien, car je n'ai pas grand chose comme literie pour meubler ma petite mansarde d'Enghien.

Il y a encore des personnes compréhensives en France. Aussi l'esprit tranquille, je laisse mon fils entre les mains de cette personne dévouée. Celle-ci est religieuse sécularisée et se fait appeler Madame, se considérant avec son anneau d'argent comme l'épouse du Christ. Cependant, la religieuse qui la seconde, on l'appelle Mlle Agnès.

2.10.1945

En compagnie de la petite Danielle (cinq ans), je suis allée rendre visite à Mère de Nazareth, résidant en ce moment à la communauté de Compiègne.

Comme je lui exprime ma reconnaissance de m'avoir dépannée à Chaumont, elle me répond : « Je suis heureuse d'avoir pu le faire ».

Regardant de ses yeux étonnés, le parloir où nous nous entretenons des problèmes qui ne l'intéressent pas, Danielle s'écrie en apercevant le crucifix :

« Oh ! c'est le Jésus qui est mort sur la croix !

— Oh ! dit la Mère sur un ton de réprobation, cette enfant n'a reçu aucune éducation religieuse. »

Cette religieuse est choquée d'entendre parler des choses sacrées, d'une façon aussi peu respectueuse. Je ne veux pas m'aventurer sur un terrain aussi hasardeux. Aussi, j'écourte ma visite en remerciant la Mère pour les tickets d'alimentation qu'elle me donne.

5.10.1945

Avant de m'en retourner, le cousin me donne des adresses de clients pour des poupées en me disant que leur maison m'est toujours ouverte. Ils attendent un troisième enfant. Aussi leur dis-je, que s'ils ont besoin d'aide, ils peuvent compter sur moi.

Le retour à Chaumont (avec mes ballots) est moins gai. La nouvelle supérieure vient d'expédier Mari à Dompierre, dans le Nord, où l'on a besoin de ses services.

Je trouve une lettre d'elle, regrettant de ne m'avoir pas vue avant son départ, en me laissant 200 F pour acheter des timbres afin de lui envoyer de mes nouvelles. Son départ n'était pas si urgent qu'elle n'aurait pu attendre mon retour, surtout que je dois emménager à Enghien incessamment. La mère de la supérieure qui habite le pavillon des hommes où logeait Mari ne doit pas être étrangère à ce départ précipité. Elle disait que ma place n'était pas là. Comme si je ne le savais pas !

Depuis deux mois, Mari, de quatorze ans ma cadette, est devenue une sorte de mère pour moi, dans cette période de réadaptation à la vie normale. Je me sens devenue orpheline. Aussi ne puis-je retenir mes larmes une fois de plus.

CHAPITRE IX

Dans ma mansarde à Enghein-les-Bains

6.10.1945

Henri s'ennuie seul à Chaumont. En attendant de rentrer à Auteuil où il est accepté, il se rend utile. Ce qui est apprécié partout et particulièrement chez les bonnes sœurs.

Il est heureux pour moi qu'il soit là. Il vient m'aider à transporter mes bagages et blanchir ma mansarde. Ce sont surtout les pommes de terre qui sont les plus lourdes. Il m'apportera le reste en plusieurs fois. Cela lui donnera l'occasion de sortir. Je les ai achetées à bon compte et aussi des œufs.

Tant qu'il fait jour nous passons à la chaux les murs de la mansarde. Puis après un repas sommaire, nous nous sommes couchés dans nos couvertures, comme de véritables scouts. Ce qui n'est pas pour déplaire à mon neveu qui se croit en vacances.

7.10.1945

Nous sommes allés tous deux prendre deux matelas chez Mlle Bataille, une amie de Mari, qui me les prête. Puis Henri retourne à Chaumont. Je peux dormir sur mes deux matelas d'un sommeil sans rêves, heureuse de me retrouver enfin chez moi.

7.10.1945

Veig m'écrit de Vieux-Moulin :

« Disul. Me en em blij amañ. Paz out aet kuit, me moa droug-kalon. Bremañ me zo o teski an istor santel. Ni a ya 3 gwech bemdez d'ar chapel. Me n'am eus ket im (ezomm) eus va dilhad sul, peogwir me a lak an dilhad "marine" giz ma peus gwelet war ar foto. Neuze petra ober ? »

Hirio oun aet da bourmen ebarz ar c'hoad. Er mintin-mañ, me am eus kommuniët, pep sul eo ret.

Me zo er 7^m. Pevar bugel hepken a zo, ha savet pep mintin da c'houec'h eur hanter. Ne vez ket debret ken mat ha kegin sœur Monique (e Chaumont). Pokou mat da tout an dud. Kenavo Mammig ka-ret. »

« Dimanche. Je me plais bien ici. J'ai eu mal au cœur lorsque tu es partie. En ce moment j'apprends l'histoire sainte. Nous nous rendons à la chapelle trois fois par jour. Je n'ai pas besoin de mon costume du dimanche, puisque nous mettons nos costumes marine, comme tu l'as vu sur la photo. Que faire alors ? »

Aujourd'hui, je suis allé me promener dans le bois. Ce matin j'ai communié, c'est obligatoire chaque dimanche.

Je suis en 7^e. Nous sommes quatre seulement. Nous nous levons tous les matins à six heures et demie. L'on ne mange pas aussi bien qu'à Chaumont à la cuisine de sœur Monique.

Bons baisers à tout le monde. Kenavo.

..

Mme Favier ajoute un mot à la lettre ci-dessus :

« Hervé semble bien s'habituer et nous fait très bonne impression. Evidemment, il est très en retard, mais comme il a de la bonne volonté, cela donne bon espoir. Vous ne faites pas de miniatures ? »

Croyez, chère madame, à l'assurance de mes meilleurs sentiments. »

..

Veig fait bonne impression lorsqu'il se trouve chez les autres, parce qu'il ne discute pas les ordres. Mais à la maison, il se

défole ! « Pep ki zo en e di » (chaque chien est hardi chez lui), disait ma mère.

La cuisine n'est peut-être pas fameuse, mais il mange à sa faim et mieux que je pourrais le faire sans cartes d'alimentation. La boulangère m'a demandé si je n'ai que des tickets de voyage ! Ceux-ci me sont donnés par différents amis.

Je ne veux pas mettre de boîte à lettres dans le couloir pour ne pas afficher le nom de Debauvais à la vue de tous. La famille m'écrit sous ce nom-là. Aussi le facteur dépose mes lettres près des boîtes des locataires et ceux-ci m'en font le reproche.

8.10.1945

Je commence à arranger ma maison avec du tissu acheté sans tickets chez Goustan. J'installe une garde-robe-penderie dans le fond de la pièce.

Devant celle-ci, je dispose mes deux matelas superposés. Je mets dessous toutes mes autres affaires.

Je recouvre l'étagère qui se trouve près de la porte dans le coin cuisine. Je dissimule les ustensiles et récipients divers. Tout près, je dispose la valise en bois, laquelle supporte le réchaud à alcool. Avec deux pliants et une petite table pliante (achetée à Rouen en revenant du Havre) recouverte d'une nappe brodée, mon logement est presque joli.

8.10.1945

Alix m'écrit de Paimpont :

« Vous avez dû recevoir un peu de beurre. Je pense vous envoyer un peu de lard. Arméla est venue me voir deux jours seulement... Surtout restez bien tranquille. Ici, et partout en Bretagne l'air n'est pas favorable pour votre santé. Toute la maisonnée vous embrasse. »

..

J'ai raison de me méfier. Les autorités de Paris m'ont laissé aller, mais en Bretagne, les esprits ne sont pas encore apaisés.

9.10.1945

Ma mère écrit à Mari à mon intention :

« ... René a fini son voyage très bien, a fait ses commissions. Il a vu Armela et Alix qui étaient à Paimpont pour se soigner provisoirement. Pour les meubles d'Annaïg, si on ne paie pas le loyer, je ne sais ce qu'on fera d'eux. Je ne sais même pas l'adresse. Marianne doit venir à Douarnenez. Je lui parlerai. Sa mère viendrait ensemble que moi voir Sainte-Anne d'Auray... »

..

Ma mère a arrangé un soi-disant pèlerinage à Sainte-Anne pour pouvoir se rendre à Lorient sans être inquiétée, afin de me voir.

9.10.1945

Suzanna m'écrit pour me donner le jour du mariage de Mlle Yvonne, afin que je me rende à Strasbourg, la veille. Puis elle ajoute :

« Votre chère peinture c'est vivant. Pour réussir (à en vendre) vous n'avez qu'à promettre une messe aux âmes du Purgatoire. (Ce serait trop facile!) Veig a l'air de s'habituer. Pauvre chou ! Il avait mal au cœur de vous quitter. Je comprends bien son breton. De mamm-goz pas d'autres nouvelles. Elle vit avec ses morts me dit-elle. Elle prend courage en lisant les lettres de Jos qui témoignent de son héroïsme. C'est la méchanceté des gens qui précipite les gens au ciel. Il est allé voir saint Thomas, son professeur de beauté, comme il aimait à le dire... »

9.10.1945

Mon logement est installé. Je m'appête pour le voyage en Alsace. La date du mariage de Mlle Yvonne approche. Sa belle-famille me recevra à Strasbourg. Afin d'avoir de l'argent liquide, je vais à Paris livrer des poupées à l'adresse indiquée par Alphonse. Je reviens heureuse de mon déplacement, le client me les a payées comptant.

Pour lui faire plaisir, j'ai acheté un vase en métal anglais pour y mettre mes pinceaux. Je recommence à remonter mon ménage en achetant le superflu en artiste bohème comme je le suis. A la campagne il me reste beaucoup de choses. Malheureusement, il m'est impossible de les récupérer en ce moment.

11.10.1945

Enghien, A. Y., à Mari, Dompierre :

« Emaoun o pouez mont kuit. Je croyais que ce jour ne viendrait jamais. Ma petite mansarde est arrangée. J'ai reçu hier de la clinique des bons pour cinq litres d'alcool. Ainsi, je suis parée. Il ne me reste qu'à résoudre le problème de l'éclairage.

Le fils se plaît bien à Vieux-Moulin. La directrice en est très contente. Quoiqu'il soit en retard dans ses études. Il est temps que je me mette au travail sérieusement, car cet aménagement m'a pris du temps et beaucoup d'argent. J'ai envoyé mes poupées au cousin. J'espère qu'elles plairont. Merci encore de vous être démenée pour moi. J'écris sur mes genoux et ce n'est pas facile. »

11.10.1945

Ce même jour, j'envoie une carte à Veig :

« Diriaou. Emaoun o paouez mont kuit. Eus an Ti-Hent-Houarn, emañ o skriva d'it. Bez e vin endro dilun moarvat. Alix he deus skivet d'in. Emañ hi e ti "grand-mère"; skriv d'ezi ul lizer bihan, ha me a gaso anezañ em hini. »

« Jeudi. Je suis sur le point de partir. Je t'écris de la gare. Je reviendrai sans doute lundi. Alix m'a écrit. Celle-ci est chez grand-mère. Ecris-lui un mot, je le lui enverrai dans ma lettre. »

Voyage à Strasbourg et Colmar

11.10.1945

Je me rends directement à Strasbourg. J'y suis reçue par la « nouvelle mariée ». Les parents de son fiancé me reçoivent

comme si j'étais de la famille. Ils me donnent une petite chambre très claire où dans un lit aux rideaux d'une blancheur immaculée, je m'endors d'un sommeil paisible.

12.10.1945

L'abbé Joc, que l'on m'avait recommandé de voir n'habite plus Strasbourg. Je vais le voir à Saverne où il réside en ce moment. J'y suis bien reçue. Comme je m'excuse de le déranger, il me répond :

« Vous ne voudriez pas, Madame, que je ne vous reçoive pas, quand vous vous dérangez exprès de Paris pour me voir. »

Malheureusement, à cause de son déménagement, il a raté le rendez-vous avec l'aumônier du camp de Strüthof le 29 septembre. Aussi, il ne peut me donner aucun renseignement sur mon frère Jos. Mais il va écrire et enverra les informations à ma sœur Suzanna dont je lui donne l'adresse. Mlle Yvonne étant en relation avec ma sœur à Rouen.

Je lui parle d'Hermann Bickler, en lui disant tout le bien que j'en pense. Je suis étonnée de sa réplique :

« De toutes façons, il n'est pas question qu'il revienne en Alsace. »

Après une telle réponse, il est inutile d'insister. Les gens se retranchent derrière le mur du silence, lorsque l'on mentionne ceux qui ne sont pas protégés par les puissants du jour. C'est le prix qu'ils doivent payer pour pouvoir continuer à vivre dans leur pays. La guerre vient tout juste de finir. Les camps et les prisons ne sont pas tous vidés.

Le soir, je rentre à Strasbourg où je retrouve mon lit douillet.

13.10.1945

Samedi. Après avoir assisté à la messe de mariage de ma jeune amie, je vais voir Mariette, une parente de Mlle Mathilde. Je voudrais avoir de ses nouvelles. Mariette me reçoit cordialement et m'invite à partager son repas, servi sur une belle nappe aux tons rouges et noirs, couleurs de l'Alsace.

Elle me dit ne pas connaître l'adresse que je cherche. Toujours le même mur du silence. Je lui demande alors si elle n'a

pas eu d'ennuis à la Libération. C'est la question que l'on pose à tous les Alsaciens de bonne souche et aux Bretons tant soit peu patriotes.

« Pourquoi en aurais-je eu ? » me dit-elle, d'un air qui se veut innocent.

En ce moment où l'Alsace changeait de maîtres, était-il nécessaire d'être responsable de quoi que ce soit pour être emprisonné ?

J'aurais pu lui citer le cas du pasteur interné à Schirmeck, avec lequel nous nous sommes promenés dans la montagne en avril 1944. Mais je ne le savais pas encore. Je l'ai appris plus tard par Alix. Celle-ci le rencontra en maintes occasions au camp de Schirmeck. J'avais gardé un bon souvenir de ce pasteur plein d'esprit, Alix par contre ne l'aimait pas :

« Etant connu dans le pays, me dit-elle, il recevait des colis, mais jamais il n'a partagé avec moi qui ne pouvais rien recevoir de personne. »

Moi qui avais connu une Mariette plus communicative, je suis un peu déroutée par sa réserve. La présence de son mari, doit y être pour quelque chose. Je le connais si peu. A cette époque de mutation politique, il faut savoir composer et ne s'étonner de rien. Aussi je ne demande pas des nouvelles des amis communs, ni ne m'étends sur mes malheurs.

Je prends congé assez vite, prétextant un train à prendre pour Colmar, afin de savoir ce qu'est devenue la tombe de mon mari et rechercher mes affaires.

A ce sujet, Mariette me demande si je ne sais pas ce que sont devenus les beaux chandeliers d'argent de Mathilde.

« Depuis août 44, je ne suis pas revenue en Alsace et n'ai revu personne qui puisse m'éclairer sur ce point. »

Je pense que les affaires de Mathilde ont dû subir le même sort que les miennes. Mariette est plus à même de le savoir que moi. Peut-être veut-elle connaître le fin mot de l'histoire ?

Dès mon arrivée à Colmar, je me rends aussitôt chez Hortense. Sa mère m'ayant reconnue, me reçoit aimablement. Elle me dit que sa fille n'est pas là et me donne son adresse actuelle.

« Vous la trouverez à son travail demain. Ce n'est pas loin de Colmar, il y a un petit train qui dessert le village matin et soir. »

J'ai plus de chance avec la famille du peintre Robert, que je trouve dans leur belle maison. J'y suis reçue sans réticences comme auparavant.

« Si l'on ne voit pas un drapeau tricolore à votre fenêtre, l'on est mal vu. »

Ils n'en mettaient pas du temps de la présence allemande, ils ne voient pas la nécessité de changer leurs habitudes avec la présence française.

A part cela rien ne paraît avoir changé. Ils travaillent tous les deux. La femme donne des cours de dessin dans une institution religieuse qui ne paie pas beaucoup (comme c'est leur habitude). Le mari continue ses dessins de vitraux, lorsqu'il a des commandes et des dessins de livres d'enfants.

Malgré un talent reconnu, il en attend encore la consécration. Cela devrait me décourager de la peinture ! Mais je veux faire mon expérience personnelle tant que je pourrai tenir le coup.

M. Robert me montre le masque de mon mari qui orne le bureau de son atelier. Il l'a passé à la teinture ocre, ce qui lui donne un air de vie. Lui non plus ne peut me dire ce qu'est devenue Mathilde, dont il garde le meilleur souvenir.

Ils avaient survécus par miracle aux bombardements de Colmar et aux intrigues de la Libération. Ils s'étaient réfugiés dans leur maison sans attirer l'attention sur eux et sans s'occuper de politique.

Ils me proposent le divan du salon pour la nuit et me retiennent à dîner. Mme Robert m'achète en plus un napperon de dentelle brodé main. Je la remercie en lui offrant à mon tour un paquet de thé qui m'a été donné. N'aimant pas cette boisson, je l'ai gardé pour en faire cadeau à mon tour. Ce modeste présent lui fait un plaisir extrême.

« Le thé m'est indispensable », me dit-elle en me remerciant.

Au mur de la salle à manger, je remarque un tableau de grande taille ; au ciel tourmenté où le rouge domine.

« Vous avez reconnu la vallée de Munster, m'explique mon hôte. Je ne l'aurais pas conçue de cette façon. C'est l'œuvre

d'un Juif que j'ai accepté de mettre à l'abri chez moi. Elle valait la peine d'être sauvée. »

Pendant la guerre, les œuvres des Juifs étaient pourchassées comme leurs auteurs. Robert, esprit libre, déplorait ces méthodes, soucieux de beauté pure comme tout artiste.

14.10.1945

Je vais à Barr ce matin retrouver Hortense. Avant de partir, Mme Robert me dit :

« Je garde votre lit, si vous ne trouvez personne, revenez ici. »

Hélas ! à mon arrivée sur le lieu de travail de mon amie, l'on me répond qu'elle ne serait là que le lendemain. Il me faut donc revenir à Colmar où un lit m'attend.

J'arrive assez tôt dans l'après-midi pour aller me recueillir sur la tombe de mon mari. Le lierre l'a recouverte entièrement et elle paraît ainsi bien entretenue.

15.10.1945

Cette fois-ci, je trouve Hortense chez elle et elle me propose une place dans son lit, en toute simplicité.

Elle est contente de me revoir après tant de mois. Elle me raconte les tracas qu'elle a endurés. Peut-être trouvera-t-elle quelques-unes de mes affaires restées après le passage des résistants.

(Ces faits se passaient en novembre 44. Je les ai déjà contés dans le 4^e tome.)

En ce mois d'octobre 45, je ne connais que ce qu'Alix a écrit à moi et à ma sœur Mari, de la répression en Alsace et de ce que j'avais soupçonné et entendu par ailleurs. Cette découverte me donne le cafard. Mais en même temps je mesure combien le destin m'est propice. Je suis reconnaissante envers cette amie au grand cœur qui a risqué sa vie par pure amitié pour une étrangère. Elle en a fait autant, sinon plus, pour Mlle M. qu'elle aimait comme une mère.

Mais, lorsque je lui demande ce qu'elle est devenue, et si elle peut me donner son adresse, elle me répond qu'elle ne la connaît pas.

(J'ai su plus tard par Fred Moyses, qui avait rendu visite à Mathilde, que celle-ci ayant été condamnée à mort par contumace, craignait les indiscretions. Elle ne voulait à aucun prix communiquer son adresse. Fred lui laissa mon adresse à Houilles. Lorsqu'elle fut réhabilitée, elle m'écrivit, mais j'étais partie depuis longtemps. (Sans laisser d'adresse.)

Hortense se souvient bien de Veig :

« Ce garçon qui mettait tant de bonne volonté à apprendre l'allemand », me dit-elle.

16.10.1945

Ce soir, je rentre à Colmar. Avant de reprendre le train du soir pour Paris, je vais une dernière fois me recueillir sur la tombe de Fransez. Quinze mois plus tôt, je quittais le lieu de sa sépulture sans savoir ce qu'il adviendrait de nous. Maintenant la guerre brutale et sanglante est finie. Mais notre avenir est encore incertain. Néanmoins, je suis heureuse d'avoir pu faire ce pèlerinage auquel je ne cessais de penser, avant d'affronter pour de bon la jungle parisienne.

17.10.1945

Enghien, A. Y. da Veig, Vieux-Moulin :

« Erru oun er beure-mañ
er gêr adarre. N'am eus
kavet netra eus va zraou e
Kolmar. Laeret int bet du-se
gant ar c'hallaoued. Teier
bombezenn a zo kouezet war
an ti e Kolmar. Gwelet am eus
Marsel hag Hortense. Sonjoù
mat diouto evidout.

Gwelet am eus ivez bez Tadig.
N'eo ket bet touchet. Ma
vije bet Kolmar tostoc'h az
pije gellet dont ivez. Siouaz !
re ger e oa. N'ac'h eus ket
skrivet d'in disul. Kenavo va
labousig gwenn gant pokou da
vamm. »

« Je suis revenue à la maison. Je n'ai trouvé aucune de mes affaires à Colmar. Elles ont été volées par les Français. Trois bombes sont tombées sur la maison à Colmar. J'ai vu Marcel et Hortense. Ils t'envoient leur bon souvenir. J'ai vu la tombe de Tadig. Elle n'a pas été touchée. Si Colmar avait été plus près, tu aurais pu venir aussi. Hélas ! C'était trop cher. Tu ne m'as pas écrit dimanche. Kenavo... »

17.10.1945

Je continue la série des lettres. Mari attend avec impatience le résultat de mon entrevue avec l'abbé Joc. Après lui avoir raconté mon voyage et mes tribulations, j'attaque les soucis du jour :

« Il faut que je me mette en quête de pétrole. Ce n'est pas une vie. Si je ne peux travailler ni lire, la nuit venue. La vente est libre, paraît-il. Mais je crains un refus. Ce n'est pas ces jours passés en Alsace qui peuvent atténuer l'impression d'être de trop dans ce pays.

Je n'irai pas tout de suite vous voir. Il faut que je travaille dur maintenant. J'irai peut-être à Noël avec Veig. Je vous écrirai quand même de temps en temps. Votre esprit rôde toujours auprès du mien. Je vous raconte mes misères et mes joies. Mais on a le tort d'écrire lorsque l'on est fatiguée ou trop pressée par le travail, quand la monnaie s'en va plus vite qu'elle ne rentre. »

••

A la suite de cette lettre, Mari se confie à son journal :

« Il ne me reste qu'une solution, celle d'écrire de nouveau à l'aumônier au risque de l'importuner. Cependant, il était de toute nécessité qu'il empêche le témoin d'aller raconter la mort de Jos à mes parents. Je lui demandais de l'envoyer vers moi et le remerciais de s'être donné la peine de faire une enquête. »

••

Ce même jour je finis mon courrier par une lettre à ma mère, qui attend aussi le résultat de mon voyage. Comme je n'ai pas de bonnes nouvelles à lui conter, je la termine sur une note optimiste :

« Je suis heureuse dans ma petite chambre, après avoir été tout l'été chez les autres... »

••

Il est vrai que je me sens bien chez moi. Je peux y faire de la peinture et ne penser qu'à cela, la nuit comme le jour. C'est comme

une fringale que je n'arrive pas à apaiser. Ma sœur Suzanna qui connaît toutes les combines de ravitaillement, ne voit pas la vie sous le même angle. Elle ne peut comprendre que je puisse vivre continuellement dans l'insécurité. J'ai des idées et du courage et je ne doute pas de la réussite.

..

Je reçois une commande de Mme André. Elle veut deux petits tableaux représentant des fleurs pour orner les côtés du buffet de sa salle à manger.

Malgré le prix élevé des roses en cette saison, j'en achète une demi-douzaine afin de m'atteler à cette commande. Ma mansarde, éclairée par le pâle soleil d'hiver, avec sa lucarne, servira de toile de fond à mon bouquet.

Je ne me désintéresse pas pour autant de la fabrication des poupées qui doit m'assurer le minimum vital.

L'enquête sur la mort de Jos progresse

17.10.1945

Strüthof. Le Père Fleischmann à Mari, Dompierre :

« Merci de votre longue lettre du 30 septembre que je viens de recevoir. Les détails sur votre frère m'ont vivement intéressé. J'ai questionné aujourd'hui une dame de 50 ans qui l'a connu dans la prison du camp.

Elle était pleine d'admiration de lui. Elle n'a jamais vu une personne pareille. Par un traître mot ne passait ses lèvres quand on l'injurait. On voyait qu'il souffrait pour une grande idée. Après sa mort, elle le voyait encore toujours devant elle, sa figure, ses yeux si admirables, parce qu'ils traduisaient une attitude merveilleuse. Je m'imagine que les saints et les martyrs n'ont pu souffrir et mourir autrement et mieux. »

J'ai perdu de vue le témoin qui devait aller renseigner l'abbé Joc. Peut-être pourrais-je plus tard vous en faire connaître un et vous mettre en relation avec lui.

Mais en attendant, ne vous préoccupez pas tant du passé que

du présent de votre frère qui jouit de la gloire du Christ et qui a atteint de la manière la plus belle son accomplissement.

Vivez avec lui en pensée là où il est en ce moment. Il jouit maintenant du fruit de ses souffrances en les bénissant. Si nous croyons qu'il peut beaucoup nous donner de là-haut et qu'il est près de nous en communion mystérieuse avec vous. Veuillez croire à mon religieux respect en N. S. »

Notes de Mari

« Bien que je n'escomptais pas de réponse, j'en ai reçu une excellente. L'aumônier fut sans doute conquis par la belle figure morale de Jos, que je lui avais brossée (qui n'était pas exagérée), pour qu'il prit ma requête en considération. Et détail qui prouvait une évolution vers l'ordre dans cette jungle concentrationnaire, ses enquêtes étaient écrites désormais, non plus sur un vulgaire papier crème, comme étaient ses deux premières lettres, mais sur un papier de belle qualité et d'un format ministre avec l'entête : Père Fleischmann, aumônier du Strüthof.

Ceci témoigne, sans nul doute, que je n'étais pas seule à demander des renseignements sur un être très cher enfermé ou tué dans ce camp pour des peines non motivées très souvent, et dont beaucoup étaient des personnages de marque.

Prêtre et habitué à voir régner la justice dans la charité, il a été digne de son caractère sacerdotal bien qu'il fut militaire d'occasion, de se mettre à la hauteur de ses correspondants, prouvant qu'il les tenait en considération, malgré leurs idées politiques différentes.

Emue de tant d'obligeance de la part de l'aumônier, maman me fit transmettre 500 F pour ses activités bienfaites qui ne devaient pas manquer autour des malheureux détenus comme Jos.

« Vous le direz, me disait-elle, que je garde ses lettres sur la fin de mon pauvre enfant comme des reliques. En les relisant, je reprends courage, tant il en eut lui-même à souffrir. »

..

En accusant réception de son mandat, le Père Fleischmann, eut l'extrême intelligence et bonté d'y joindre un « petit souvenir », ce qu'il appelle ainsi, c'est l'interrogatoire de Jos, écrit sur un papier du camp. »

**Interrogatoire de Jos Youinou
Nazweiler - Vermaltung**

Nom : Youinou. *Prénom* : Joseph.

Date de naissance : 20 juillet 1912.

Lieu de naissance : Douarnenez (Finistère).

Religion : Catholique.

Situation de famille : Célibataire.

Profession : Secrétaire.

Nationalité : Française.

Domicile : 6, place Saint-Louis, Strasbourg.

Biographie

1918-1923 : Ecole primaire. Ecole Saint-Blaise, Douarnenez.

1924 : Séminaire des missions, Langonnet (Morbihan).

1925-1930 : Cellule Puy-de-Dôme.

1931 : Neufgranges (Moselle).

1932-1934 : Service militaire, Metz 146 (R.I.).

1934-1936 : Séminaire des missions, Chevilly-la-Rue (Seine).

1936-1937 : Saint-Pierre-et-Miquelon, professeur école Saint-Pierre (Amérique).

1938 : Séminaire des missions Chevilly-la-Rue.

1939 : Monastère de la Pierre-qui-Vire, Saint-Léger-Vauban (Yonne).

1939-1940 : Soldat au 62^e Infanterie. 16 mai 1940, blessé, amputé bras droit 3 août 1940. Libéré.

1941 : Réformé R. D. 1, invalide à 95 %.

1941-1944 : Aucune activité politique.

Mars 1944 : Mort de Debauvais qui lègue son bureau au chef d'un groupe S. S. et me laisse le soin de transmettre son bureau au Conseil national breton.

1^{er} août 1944 : Evacuation du bureau en Alsace.

18 août au 30 novembre : Domicile Strasbourg, 6, place Saint-Louis.

30-11-1944 : Arrêté par les F.F.I.

Motif d'arrestation : Secrétaire Conseil national breton.

Bunker : Arrivé au camp le 27 janvier 1945, décédé le 14-2-1945.

..

Comme on le voit, il n'y a rien dans cet interrogatoire qui puisse justifier pareil traitement. Cet interrogatoire n'a pas été écrit par Jos ni signé par lui. Ce n'est pas son écriture.

Il était secrétaire de Debauvais, mais non du C.N.B. dont il était devenu le portier. Quant au groupe S.S., c'est de la part du greffier une interprétation pour motiver son arrestation. Il n'aurait pas non plus admis la nationalité française quand il répétait si souvent qu'il était Breton et refusait de dire qu'il était Français, ce qui mettait en rage ses gardiens. C'est peut-être pour cela que cet interrogatoire n'est pas signé par Jos.

..

Mari explique :

« Dans cette biographie, il y a du vrai, parce que nul autre que Jos n'eut pu donner avec autant de précision les dates de son itinéraire à travers le monde de son enfance à son arrestation. Une détenue me disait :

« Ce sont les prisonniers eux-mêmes qui écrivaient leur biographie et la signaient de leur nom avant de la rendre à la direction. »

Quant à Jos, je crois qu'il n'a pas écrit lui-même les réponses de l'interrogatoire, car en confrontant la forme des lettres et majuscules du papier, comme la fermeté du trait orthographique, on voit qu'il y a une différence avec ses lettres manuscrites qui dérivent ou à droite ou à gauche selon la position de sa main sur le papier. Il ne faut pas oublier qu'il écrivait de la seule main gauche.

Ce camp, dit de « la mort », fut construit en premier lieu par les Allemands pour y enfermer les Français, lesquels à leur tour par la fortune des armes, enfermèrent ceux qui les avaient internés, mais en gardant les mêmes procédés inhumains, flétris cependant par eux qui se présentaient au monde comme les « libérateurs », « les civilisés ».

19.10.1945

Je reçois aujourd'hui une lettre de la cousine Gilberte. Elle me dit avoir reçu les poupées que son mari va présenter à Paris. Elle a reçu du Havre des nouvelles alarmantes de sa belle-mère, dont la santé va de mal en pis. Celle-ci, ni sa belle-sœur, ne pourront venir à Compiègne lors de son accouchement. Aussi me demande-t-elle si je peux venir à la date prévue, comme je le lui avais promis ?

« J'ai trouvé, ajoute-t-elle, une femme de ménage et une laveuse pour s'occuper des gros travaux. Dimanche nous sommes allés chercher Hervé pour passer la journée avec nous. La directrice m'a dit que c'était un gentil petit garçon. En effet, il est très discipliné et pour son âge comprend les choses telles qu'elles sont et s'y soumet. Je crois que vous aurez beaucoup de satisfactions avec lui. »

De son côté, Jacqueline m'écrit également du Havre pour me demander de la remplacer à Compiègne. Elle craint pour sa mère quelque chose de grave. Le médecin qui la soigne présentement ne pense pas que ce soit un cancer. Pourtant le premier chirurgien consulté avait préconisé une opération immédiate. Mais ils ne l'ont pas cru. Les examens doivent se faire le 12 novembre. Elle ne pourra donc pas venir assister Gilberte à cette date.

J'écris donc à toutes deux, qu'elles peuvent compter sur moi.

20.10.1945

Yann Poupinot est venu à bicyclette m'apporter deux lettres et des colis reçus de Bretagne. Comme il est assez grand et qu'il n'y a qu'un étroit passage encombré par une table, il se réfugie dans l'embrasure de la lucarne. Cela l'amuse de se trouver dans une petite mansarde d'artiste. Ce qui ne lui arrive pas tous les jours.

Miz here (octobre) 1945

Ma mère m'écrit de Douarnenez :

« Alors la pauvre Mari a été obligée de quitter Chaumont ? Elle a dû trouver dur, surtout de laisser Henri après elle et pour vous aussi. Heureusement qu'elle était là pour votre arrivée et a pu vous aider à vous installer tant que Veig a pu rentrer en classe, car il a besoin de travailler.

J'espère que vous avez fait un bon voyage. Comme cela on trouve plus facile. Maintenant Marianne veut bien vous recevoir. Je vous mets son adresse, vous lui écrivez avant, comme cela elle ira à la gare. En même temps, vous m'écrirez aussi. Je pourrai partir et on pourra se parler. Anna P. a été là-bas et le lui avait demandé (pour s'arranger dudit voyage). Anna L. doit aller à Paris le mois prochain et tâchera de vous voir.

Papa mène toujours la même vie et va toujours à la messe de 7 heures (parce qu'il n'y a pas une autre plus tôt). La santé reste à peu près, mais le cœur est bon et c'est l'essentiel. Kenavo krouadur ker. Je vous embrasse de tout cœur ainsi que le petit. Mamm-goz et tad-goz pensent beaucoup à lui. »

15 miz here 1945

Je reçois de Manuel une lettre de Sant-Visant al-Lanneier. Elle est écrite par lui, mais signée du nom de sa femme. Après les outrages supportés à la Libération, il est obligé de faire le mort, s'il veut rester chez lui. (Dans le 4^e tome, j'ai conté ses tribulations à la date d'août 1944.) A mon arrivée à Paris, je lui avais écrit en lui donnant l'adresse des amis de Colombes.

« Itron ger. Ho lizer a zo erru betek ennoun eun nebeut amzer-zo. Esperout a ran ez a gwelloc'h an traou evidoc'h hag ho peus kavet eul lec'h ma c'hellit beva hep re a anken. Kas a ran hirio d'an ao. Poupinot eur pakadig. Ebarz ; silzig gwadigennou, amann, sukr Lavarit d'in peseurt boued a ra diouer d'eoc'h ar muia. N'ouzon ket ma c'helfec'h "utilisa" e Paris tikedou Liger-Izela ? N'eo ket ar memez re a gav d'in.

Kasit d'in ar c'hartoñs endro. N'en deus ket eun talvoudegez vras, hogen diaes eo kavout an dra dister-se bremañ.

A vare da vare e resevñ keleier digant hor mignoned eus an Naoned. Va fried a zo atao o pourmen. Peur e c'helimp beva trankil ?

Daoust hag ar "rabitailh" a zo eun tammig aesoc'h e Paris ? Esperout a ran ez arruo

« Chère Madame. Votre lettre est arrivée jusqu'à nous, il y a déjà un moment. Espérons que les choses vont mieux pour vous et que vous avez trouvé un coin retiré où vous pouvez vivre sans trop vous tracasser.

J'envoie aujourd'hui chez Poupinot un petit paquet pour vous. Il comprend : saucisses, boudin, beurre et sucre. Dites-moi quelle nourriture vous fait défaut le plus. Je ne sais si vous pouvez utiliser à Paris les tickets de la Loire-Inférieure ? Ce ne sont pas les mêmes je crois.

Je vous demanderai de me retourner les cartons. Il n'ont pas une grande valeur, mais il est très difficile de trouver de ces choses maintenant.

De temps en temps, je reçois des nouvelles de nos amis de Nantes. Mon époux se promène toujours. Quand pourrions-nous vivre tranquilles ?

Est-ce que le ravitaillement

ar pakad e stad vat betek
ennoc'h. Va gourchemennou
kalonek. »

est un peu plus facile à Paris ? J'espère que le paquet est arrivé en bon état jusqu'à vous. Mes meilleurs sentiments. »

..

Je réponds dès que je le peux à Mme Manuel qui ne sait pas lire le breton.

« Excusez-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre du 15-10. Je vous remercie infiniment du ravitaillement. J'en suis touchée et réconfortée. J'habite une petite mansarde par ici, en attendant mieux. Comme je veux faire de la peinture, je suis mieux placée à Paris que nulle part ailleurs. J'ai fait quelques tableaux, ils plaisent bien.

Si vous avez quelques tickets en trop, ils me rendraient service. Si vous venez à Paris, je serai heureuse de vous voir tous les deux ainsi que votre petite fille. Vous pouvez m'écrire toujours à la même adresse. » Et je signe A. Youenou.

21.10.1945

J'écris à Suzanna pour lui transmettre des nouvelles de Jos, communiquées par Alix :

« Quelqu'un est venu à Rennes voir Armela. Celui-ci savait que j'étais revenue et il lui a appris ceci :

« Jos est monté à la chambre de tortures et n'est pas descendu et ne s'est pas dégonflé. »

23.10.1945

Mari m'écrit :

« Alix m'a envoyé du beurre, mais lorsqu'il est arrivé il était rance. Aussi, nous l'avons employé et l'on vous en redonnera d'autre, lorsque vous viendrez. Je suis heureuse de vous revoir à Noël, la supérieure veut bien vous recevoir.

Mangez le mieux que vous pouvez, ne vous négligez pas. Mettez autant de courage à faire la cuisine qu'à lutter pour votre idéal. C'est primordial.

182

Je regrette de n'avoir pas l'adresse de l'aumônier que l'abbé Joc n'a pas cru devoir me donner. Alix m'écrit qu'elle avait peur pour vous pendant votre voyage. Elle reste impressionnée. »

..

Mari m'a donné une adresse d'un logement à Paris. Je m'y suis rendue, mais il n'était plus disponible.

N'étant qu'en liberté provisoire, Alix vit dans l'incertitude du lendemain. Quant à moi, je n'ai pas eu l'idée d'avoir peur. Il est vrai que je savais trouver en Alsace des amis qui me recevraient, sans avoir à montrer ma carte d'identité dans un hôtel. La répression se fait sentir encore ça et là, mais les choses s'estompent lentement.

Si c'est mon idéal qui m'a mise dans la situation présente, il ne me préoccupe pas outre mesure. Je pense uniquement à assurer ma survie et celle de mon fils. N'ayant jamais perdu l'appétit, je ne risque pas d'oublier de cuisiner. Mes sentiments bretons restent intacts, mais je ne les manifeste qu'avec prudence. Toutefois, je me sens assez forte pour ne pas les renier, au cas où je me trouverais obligée de proclamer ma foi bretonne.

25.10.1945

Veig, Vieux-Moulin à A. Y., Enghien :

« Me a skriv d'it epad an "études", peogwir n'am eus ket bet amzer dec'h. Tonton Alphonse a zo deut da glask a c'hanoun. Me am eus tremenet eun devez mat e Kompiegn. N'hon eus ket bet skol abaoe diriaou. Me am eus debret mat e ti Tonton. Va boutou koad a zo dija drailhet, giz ma larez.

Me am bije karet mont ganit duze war vez Tadig. Me zo laouen out erru hep danger endro en ti. Hag en em

« Je t'écris pendant l'étude, puisque je n'ai pas eu le temps de t'écrire hier. Tonton Alphonse est venu me chercher. J'ai passé une bonne journée à Compiègne.

Nous n'avons pas classe depuis jeudi. J'ai bien mangé chez Tonton. Mes sabots de bois sont cassés, comme tu le dis.

J'aurais aimé aller avec toi sur la tombe de Tadig. Je suis heureux que tu sois arrivée sans danger à la maison. Est-

183

blijez ebarz da "vañsard" ? Me zo evurus ac'h eus kavet Alix endro. Hag ac'h eus bremañ da gartenm-voued ? Bremañ ni hon eus "chocolat" mat, evel araok ar brezel.

Mammig me garfe gouzout mar plij, pedavare e teui, ha ma c'hellez kas d'in eun dra bennak da zebri. »

ce que tu te plais dans ta mansarde ? Je suis heureux que tu aies trouvé Alix à nouveau. Est-ce que tu as réussi à avoir ta carte d'alimentation ? Nous avons maintenant du bon chocolat, comme avant-guerre.

Mammig je voudrais savoir s'il te plaît, quand tu viendras ici et si tu peux m'envoyer quelque chose à manger. »

25.10.1945

Rouen, Suzanna à A. Y. :

« Je suis désolée que votre voyage fut fatiguant et sans succès. Je vous vois dans votre mansarde. Ma mère supérieure est allée vous chercher les 4 bons d'alcool ci-joints. »

28.10.1945

J'écris à Mari pour lui donner des détails sur ma situation présente, qui n'est pas gaie tous les jours.

« Cependant je ne désespère pas. J'ai eu une lampe à pétrole par la supérieure de Chaumont (apportée par Henri). Puis elle m'a donné deux grandes chemises de coton blanc pour me faire une blouse de peintre, que j'ai cousue à la main. Depuis que nous ne sommes plus là-bas, elle nous aime mieux. Elle est gentille à sa façon pour la pauvre rapatriée que je suis.

J'ai reçu un litre de pétrole la semaine dernière, j'espère en avoir autant la semaine prochaine dans le patelin d'à-côté. En Seine-et-Oise on n'en touche pas encore.

Comme je ne peux donner de facture, la vente des poupées en gros devient difficile. Néanmoins, j'ai placé quelques-unes l'autre jour. Je retournerai dans d'autres endroits. Paris est grand ! Je suis entourée de mes 25 tableaux, en attendant de les exposer dans les galeries. J'en ai visité une et j'ai été acceptée. Je ne devrais pas faire de projets, car rien n'arrive comme on le pense. Mais les illusions permettent de tenir le coup.

Maman est heureuse à la pensée de me voir, pour causer, me dit-elle. Mais je pense y aller seulement après les vacances de Noël, car je dois travailler dur en ce moment, pendant qu'il ne fait pas encore trop froid. »

Visite de Robert-Francis

Miz du (novembre) 1945

Ce mois-ci j'ai l'heureuse surprise de voir apparaître devant la porte de ma mansarde la haute silhouette du cousin Robert-Francis. Il a eu mon adresse par Mme Poupinot mère. Celle-ci lui a fait une excellente impression.

Il admire sans réserve mes œuvres. A titre d'encouragement, il en acquiert une pour 150 F regrettant de ne pouvoir faire davantage. Il est venu à Paris pour faire des études d'orthopédie. De ce fait, il est comme moi au régime de la « vache enragée ». Aussi accepte-t-il avec plaisir de partager le repas du pauvre : pommes de terre et saucisses venues de Bretagne, cuites sur le réchaud à alcool !

Ce petit repas arrosé de l'eau du robinet, restera dans sa mémoire comme l'un des meilleurs de son existence. Une vraie scène de la vie de bohème, jouée dans un cadre approprié, avec les saucisses accrochées au-dessus de la petite table !

L'après-midi, je me laisse entraîner par lui au Salon d'Automne. Il y a là de bonnes choses et aussi d'autres. Je conclus que ma peinture, quoique différente, supporte la comparaison. Cette pensée me donne le courage de persévérer.

Cette exposition m'ouvre des horizons nouveaux et je me promets de suivre les travaux des peintres, si j'en ai le temps !

Je garde un bon souvenir de cette journée avec un compagnon intéressant, ce qui n'est pas mon lot depuis la mort de Fransez. Cela coupe la grisaille de ma vie solitaire.

1.11.1945

Enghien, A. Y. à Mari, Dompierre :

« Hirio ar sul, neuze e skrivan (aujourd'hui c'est dimanche, alors j'écris), comme dit Henri qui est venu m'apporter des pommes de terre.

C'est Gouel an holl sent (Toussaint). Nous sommes allés à la grand-messe. Nous avons dû écouter l'appel des morts de la guerre 14-18 et celle de 39-45. Cette coutume est inconnue à Douarnenez et à Rennes. « Pep bro, pep giz » (à chaque pays ses coutumes). Puis, comme nous n'avions pas de morts à visiter, nous sommes allés dans l'après-midi au « Jardin des Plantes » voir les éléphants et autres quadrupèdes. Henri en est aux anges, il me dit : « Je pourrai maintenant écrire à ma mère ». Sous-entendu, j'aurai quelque chose de nouveau à lui raconter. A quinze ans, l'on est encore un gosse. Alors il attend avec impatience que je l'invite à nouveau pour retourner au zoo.

En tous cas, il m'a rendu service en allant rendre un matelas à Mlle Bataille. Je dors bien sur celui qui me reste. Toute la journée je travaille et je bois du vrai café, don de bonnes âmes, plus que beaucoup qui n'ont que leur ration réglementaire ! »

7.11.1945

Rennes, Alix à A. Y. :

« J'ai enfin eu le plaisir de vous lire mercredi soir en arrivant chez moi où je suis installée définitivement. J'ai été si inquiète de vous savoir partie. Enfin, Dieu merci, tout s'est bien passé... Je pense vous envoyer ce que vous nous demandez vers la fin de la semaine. Il est inutile de nous demander ce que vous nous devez. Arméla est si heureuse de vous gâter. Ne l'avez-vous pas fait pour moi tous les deux ? Si je suis encore de ce monde, c'est, je le répète et le répéterai toujours et par tout, grâce à vos bons soins. Vous étiez pour nous notre famille...

Dans un paquet, le dernier qu'Arméla vous a envoyé, le lard et le saucisson je crois, avait été donnés par la maman des trois petits garçons dont l'aîné s'appelle Ilfig (Mme Le Mée). Je pense aller la voir jeudi, car je lui dois un remerciement. C'est la meilleure des femmes, un cœur d'or.

Je pense venir seule à Paris à la fin du mois. Arméla, se sacrifie pour moi et me paie le voyage. Je dois rencontrer une amie de misère, celle-là même qui m'a dépannée à Schirmeck. Je serai reçue chez une amie d'Arméla qui tient un hôtel à Paris et qui loge chez nous quand elle vient à Rennes. Mais j'irai vous voir à Enghien. J'ai tant de choses à vous dire... »

8.11.1945

J'ai failli mettre le feu dans ma casbah en allumant la lampe à pétrole et je me décide à faire installer l'électricité, ne sachant ni où ni quand je trouverai quelque chose de plus logeable. Coût de l'opération 3 500 F. Heureusement, j'ai reçu des bougies par la supérieure de Rouen, en attendant que l'on vienne mettre le compteur.

10.11.1945

Alix m'écrit de Rennes :

« Entendu... Voici quelques tickets de permissionnaire qui vont vous être utiles, vous pouvez avoir deux litres de vin. Je suis contente que vos tableaux plaisent. Je vous envie d'être si courageuse. Certes, notre cher Deb doit être fier de vous et vous protège... Ce que vous devez avoir froid dans votre mansarde, si vous ne pouvez vous chauffer. Je suis ici dans ma cuisine auprès du feu et je suis gelée. Je me demande par quel miracle je suis encore de ce monde. J'étais protégée sans doute et mon heure n'était pas encore venue. »

11.11.1945

Mme Yvonne, de Rouen, me passe commande d'un devant de cheminée. Elle a trouvé un logement non loin de la communauté où réside Suzanna. Elle me donne les mesures exactes du châssis, je n'aurai qu'à y clouer la toile, lorsque j'irai la livrer. Yvonne et son mari, me laissent le choix du sujet. Nous en avons discuté lors de mon dernier voyage à Rouen.

J'ai idée d'un vase d'œillets roses, posé sur un guéridon devant une fenêtre, ornée de rideaux bonne femme de tulle blanc et ouverte sur le large, où quelques bateaux mettent un peu de vie. Je le mets en train immédiatement, afin qu'il sèche rapidement pour pouvoir y faire les retouches nécessaires. En attendant, je continue d'habiller des poupées.

11.11.1945

Ma mère m'écrit de Douarnenez :

« Je profite de l'occasion puisque Anna L. va à Paris et elle veut bien se charger d'une commission pour vous. Aussi, je vous

envoie une douillette qui était à Josig, vous pourrez faire un tailleur, surtout que vous pourrez le faire vous-même ; un cache-nez pour Veig qui était aussi à Josig et quelques petits mouchoirs pour lui, ainsi qu'une brosse qui était à Michel. Peut-être elle vous servira.

J'ai cuit un morceau de thon qui se conservera. Dans le moment, il n'y a pas de sardines salées. René a pris l'adresse, il trouvera sûrement quelqu'un pour en avoir et les expédier. Rosa vous envoie 4 boîtes de conserves qu'elle a eues à l'usine. Autrement on n'en trouve pas pour acheter. La semaine dernière, j'ai expédié un colis à Henri. Je pense qu'il vous a donné une partie s'il a pensé. Il y avait un saucisson, un peu de beurre et un paquet de poudre de chocolat.

Si vous allez à Noël voir Mari, Rosa serait contente qu'Henri irait aussi, car on trouve dur qu'il est là-bas seul. Pourtant il ne doit pas être malheureux. Cela lui fait du bien, il saura se débrouiller et surtout que vous êtes là, qu'il peut venir vous voir. Si vous voyez quelque chose qui ne va pas bien, vous pouvez lui dire.

Je vous envoie 400 F pour acheter quelque chose à Veig pour (eus perz) Mamm Goz. Et pour Henri s'il a besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à lui dire d'écrire à sa mère. Cela doit lui faire plaisir de voyager. Il ne se perdra pas vite.

Je suis contente que Veig se plaît, comme cela au moins vous serez libre pour travailler. Dites-lui de la part de Mamm Goz qu'il travaille bien et qu'il aime bien le bon Dieu et qu'il n'oublie pas ses prières, surtout à la messe. Je sais qu'il fait déjà, mais qu'il continue et que Tad Koz pense beaucoup à lui aussi et les tontons ne l'oublient pas non plus... Chez tante Marianne, ils vont tous bien. Louis Dagorn part aujourd'hui pour Toulon.

J'expédie aujourd'hui à Mari une pèlerine qui était à Josig, car il fait froid là-bas. Anna L. vous donnera des nouvelles de vive voix. »

11.11.1945

Veig, da A. Y., Enghien :

« Disul. Hirio eo an dervez
da skriva Emichans ac'h eus

* Dimanche. Aujourd'hui
c'est le jour d'écrire. Probable-

reaset va lizer skrivet d'an 8
a viz Du. Disul diweza oun
bet da ouel "Saint Hubert pa-
tron des chasseurs". Se a oa
brao-tre. Me zo o vont da zis-
plega d'it eun tammig. Ni a
zo aet kuit da 9 eur gant an
dimezell Le Sueur. Erru duze,
ni zo chomet war ar blasenn
epad un hanter-eur. Neuze ni a
zo aet war an "tribune" ebarz
iliz Rothonde. Neuze eo deut
en hor c'hichen "Les cors de
chasse" hag ar paotrigou : Les
petits chanteurs à la croix
de bois". Ar re se avat, int a
oar kana me lar d'it. Neuze ni
a zo aet d'ar " Monument aux
morts". Epad an oferen, tout
an dud deus bet bara benniget
hag a oa mat. Ha goude peog-
wir tout ar paotrigou o doa
naon, an Dimezell Le Sueur,
he deus prenet d'eomp bara.

Bremañ, me zo o vont da
zispiega d'it Petra e ran epad
an dervez :

Eus ar mintin, pa 'z omp
dihunet e vez laret eur bedenn
er gwele. Goude en em walc'
homp. Neuze e tiskennomp er
chapel. Ni a ra eur bedenn eus
ar mintin, hiroc'h eged an hini
genta. Goude-se eo oferen bep
mintin hag awechou e kommu-
nian evidout, evit Tadig hag
evit tout ar Vretoned.

Neuze ez imp da zijuni :
Kafe bemdez ha "chocolat" ar
yaou hag ar sul. Goude kate-
kiz ha skol gant Mme Favier

ment tu as reçu ma lettre du
8 novembre. Dimanche je suis
allé à la fête de Saint-Hubert
patron des chasseurs. C'était
très joli. Je vais te raconter
un peu.

Nous sommes partis à 9 h
avec Mlle L. S. Arrivés là-bas,
nous sommes restés sur la pla-
ce pendant une demie heure.
Alors, nous sommes montés
dans la tribune de l'église de
Rothondes. Les cors de chasse
se sont rangés près de nous
et aussi les Petits chanteurs à
la croix de bois. Ceux-là, ils
savent chanter, je te le dis.
Puis nous nous sommes rendus
au Monument aux morts.

Pendant la messe l'on a dis-
tribué à tout le monde du pain
béné qui était vraiment bon.
Après, puisque les petits gar-
çons avaient fait Mlle L. S.
a acheté du pain.

Maintenant, je vais te ra-
conter ce que je fais pendant
la journée.

Lorsque nous nous réveil-
lons, nous disons notre prière
au lit. Ensuite, nous nous ha-
billons et nous nous lavons.
Alors nous descendons à la
chapelle. Nous faisons la priè-
re du matin plus longue que la
première. Après nous assistons
à la messe chaque matin et
quelquefois je communique pour
toi, Tadig et pour tous les
Bretons.

Alors nous allons déjeuner.

"arithmétique" hag "analyse logique". N'oun ket barrek evitse. Etre an daou, ni hon eus "récréation".

Goude, ni a ya da labourat. Bez a zo paotred a ya da labourat an douar. Ar re all a ya da droc'hi koad, hag ar re vihan a ziblusk an avaloudouar. Neuze ar c'hloc'h a zon, poent eo mont da zebri.

Goude ez eomp d'ober an "emploiu". Daou a ra an daol, daou all a ra ar "c'hariou". Evit ar re vihan, hag ar gwerrennou glas evit ar re vras. Tri paotr all a ra ar "vaiselle". Goude ni hon eus récréation. Goude e teuomp d'ar skol da 300 métrad gant an Dimezell Le Sueur.

Goude ar skol ni a ya d'an orphelinat endro. Neuze ni hon eus bara peder eur hag eur "récréation" endro epad eur 1/4 eur. Goude ni hon eus "instruction religieuse" ha ni a ya d'ar chapel evit ar "Salut". Goude ni a ya d'an "étude". Echu an "étude", an Itron Favier a zon ar c'hloc'h evit an debri, ni a ya d'ar chapel evit d'ar pedennou an noz ha d'ar gwele.

Kas d'in mar plij al leor evit an iliz. »

Du café tous les jours et du chocolat le jeudi et le dimanche. Après nous avons catéchisme et classe avec Mme Favier, arithmétique et analyse logique. Je ne suis pas doué pour cela. Entre les deux nous avons une récréation.

Après nous partons travailler. Il y en a qui labourent la terre, d'autres coupent du bois, les plus petits épluchent les pommes de terre. Alors la cloche sonne. Il est temps d'aller manger.

Après, nous allons remplir nos emplois. Deux garçons nettoient la table, deux autres font les quarts pour les petits et les verres bleus pour les grands. Trois autres garçons font la vaisselle.

Après, nous avons récréation. Puis nous nous rendons à l'école à 300 m avec Mlle Le Sueur. Après l'école, nous retournons à l'orphelinat. Alors nous prenons notre pain de 4 h, puis une récréation qui dure une heure et quart. Après nous avons instruction religieuse, puis nous allons à la chapelle pour le Salut et ensuite à l'étude. Finie l'étude Mme Favier sonne la cloche pour le dîner. Après le dîner, nous retournons à la chapelle pour les prières du soir et au lit.

Envoie-moi, s'il te plaît, un livre pour l'église. »

17.11.1945

Veig, da A. Y. :

« Hirio ni hon eus bet notennou ar sizun. Me am eus bet endro an teiervet gwech ar groaz. Me am eus resevet da lizer hag ar pakad. Emichans da yec'hed a zo mat hag hini Alix ivez.

Mammig karet, ma felles, ma yafen d'an ti eur sizunvez araok Nedeleg pe muioc'h, skriv d'an Itron, pe neuze ne c'hellin ket mont. Arabat ober evel gouel an Hollsent. Me am boa goulennet an aotre evit mont d'an ti ha n'am eus ket gellet peogwir te peus ket skrivet.

D'an unnek, ni a zo aet da c'houel an "armistice". Me zo aet duze da dapout eun amrumadenn. Ni a zo chomet tost epad eun eur, ebarz an dour ha yen oa an devez. Kalz a dud a oa. Ar pez a oa ar brava evidomp; ar "Spahis". Me a c'hell skriva hepken bep diou sizun. Kenavo. »

17.11.1945

A. Y., à Mari :

« Disul. J'ai été heureuse bien sûr de lire votre lettre. Mais je ne la relis pas, car je n'ai pas le temps pour y répondre point par point. Mais vous pouvez continuer de philosopher, je trouverai toujours le temps de vous lire.

Doue zo ganeomp. (Gott mit uns), comme disent les Allemands. Dimanche dernier, j'ai vendu mon sixième tableau. De plus, j'ai reçu une commande pour Rouen. Mes poupées sortent en ce moment. Il me faut courir d'un côté et de l'autre. Aussi, n'ai-je plus de temps à me consacrer à autre chose.

J'ai vu Léna, vendredi à 14 h. J'ai pu sentir l'atmosphère de mon pays natal, pas fameux. Cependant, c'est de la bonne race, mais influençable! Malgré cela la bonté native de mes compatriotes reste la même et fait oublier d'une certaine façon leur comportement, au cours des derniers événements...

Léna m'a offert un kilo de bon beurre de Douarnenez. C'est la semaine de bonté! Jusqu'à la supérieure de Suzanna qui m'a envoyé du sucre, du café et du savon pour mon Noël.

Mme André a échangé le tableau des glaieuls, qui avait le malheur d'être sur papier, contre les deux petites toiles. Cependant, j'ai touché 2 200 F. Elle m'a acheté en plus une poupée bretonne, 600 F, de bonne dimension pour son salon. Elle me fait connaître à ses amies qui peuvent m'en commander aussi.

Elle a perdu sa belle-sœur de Fouesnant, que vous avez soignée à Chaumont, et son frère ces jours derniers. Je ne connais pas encore son mari. Ils doivent m'inviter un de ces jours. »

19.11.1945

Mari à A. Y. :

« Je viens de recevoir une lettre du Père Fleischmann, me demandant l'adresse de maman...

Je lui avais demandé s'il serait possible d'avoir son corps un jour. Je lui disais que c'était maman qui le demandait. Maman est paralysée par la crainte. Moi je n'ai pas peur, du moment que l'on ne s'aventure pas à la légère. Il ne faut pas se laisser impressionner par les choses avant de voir ce qu'elles sont... »

..

Mari n'a pas passé le temps de la guerre à Douarnenez, aussi elle ne peut comprendre le climat de crainte et d'insécurité qui y régnait.

Testennou en envor da Jos (Témoignages)

Mari a demandé à l'abbé Loeiz ar Floch, de traduire en breton le texte français qu'elle lui a soumis, pour des images mortuaires de Jos.

Voici ce qu'il lui répond :

« J'approuve parfaitement votre idée. J'ai traduit cela de mon mieux. Je crois que les passages cités peuvent faire du bien à plus d'un de ses amis. Recueillez de votre côté tout ce qui peut intéresser la vie de Jos. Dites à votre sœur d'écrire ses souvenirs. Ce qu'elle dira peut être précieux à certains points de vue. Vous vous complétez. Il faudrait quelque chose de bien vivant, mettant en relief sa physionomie à la foi décidée et mystique. Quant à l'expression de martyr que vous mettez dans l'image pourquoi hésiter? Après tout, nous y avons bien droit, nous souffrons assez pour cela, pour notre cause, et lui l'a fait sans marchander. »

War du-gin ar skeudenn.

« En envor da Jos Youenou, maro ez kalonek, merzer kristen ha Brezon d'ar 14 a viz c'houevrer 1945. 33 bloaz d'ezañ. »

(A la mémoire de Jos Youenou, mort héroïquement en martyr chrétien et Breton, le 14 février 1945 à 33 ans.)

« UN TEST : Ken kaer souezus e oa e zoare, e vertuz, e galonegez, e feiz, m'eo bet evitañ merzerenti e zeiziou diwezañ, eur peursav d'e ene. Perc'hennañ a ra bremañ sur mat en neñvou ar c'hloed dleet d'an horozed. »

« UN TEST : Ger ebet o tremen war e vuzellou; met e zremm, e zaoulagad didrabas ha kalonek a zisklerie un emzalc'h souezus. Sklaer e oa e c'houzanve poan evit eur menoz uhel. Kredin a ran n'o deus ket getlet ar sent hag ar verzerion gouzanv poan en ur stumm all na gwelloc'h. »

TENNET EUS E LIZEROU.

« Un dra ret grons eo n'hellfe netra chom en diavez da zorn Doue. N'eus nemetañ a zo kreizenn ar bed. Abenn ar fin, teuio pep-tra d'en em urziañ hervez e venoz, hervez e vad... »

Kouezañ en hor poull e c'hellomp ober. Heñ avat du hini a reno. »

EN E LIZER DIWEZAN.

« Va hunvre a vefe eur peoc'h diwrall ha peurbad, meiz ha »

nerz Jezuz endro d'in met pegen uhel eo ret pignat gant Doue evit komprenn, douget e vec'h ha mont gant e hent er sklerijenn hag ar peoc'h.

Kenavo da c'hras Doue, n'eus ken kaoz nemet an hini a zo ret nemetañ. Doue hag eus ar sikour nemetañ, dorn galloudus ha karantezus Doue. N'heller ket dispartiañ ur wech bezañ bet unanet da vat, pe e vefomp er bed mañ, pe er bed-all. N'eus disrann en Doue. »

25.11.1945

Veig da A. Y. :

« Gant plijadur am eus bet da lizer hag hini Alix ue (ivez) Hirio e kontin d'it ar pez am eus graet. Savet oun abred, me am eus komuniet. Goude am eus debret "chocolat" gant bara sec'h. Goude lennet a zo d'eomp an "évangile" eus ar "24^e dimanche après la Pentecôte". Pa 'z eo bet echu, eo bet lennet d'eomp eun istor kaer ha gwir ouspenn.

Se zo tremenet er bloaz, 1870 epad ar brezel. Se a oa eun "Islandais" hag e felle d'ezañ mont da Bro-C'hall d'ober studioù. Se zo brao me lar d'it. E ano a zo "Nonni". Me a gonto d'it an istor pa vin ganit Mammig karet.

Neuze bremañ e echuan istor va devez. Goude ni zo aet evit en em wiska evit mont da iliz ar vourc'h. Pa oa echu an oferenn, me am eus klevet klason eur c'harr-tan hag e kreden e oa Toñtoñ : met ne oa ket heñ.

Hirio eo gouel ar plac'h a ra d'eomp da zebri. "Sainte

C'est avec plaisir que j'ai reçu ta lettre et aussi celle d'Alix. Aujourd'hui, je vais te raconter ce que j'ai fait. Je me suis levé de bonne heure. J'ai communié, puis j'ai mangé du chocolat avec du pain sec. Après on nous a lu l'évangile du 24^e dimanche après la Pentecôte. Lorsque ce fut fini, on nous a lu une belle histoire qui est vraiment arrivée.

Cela s'est passé en l'année 1870 pendant la guerre. C'était un Islandais qui voulait aller en France pour faire ses études. C'est une belle histoire je te le dis. Son nom est Nonni. Je te la raconterai quand je serai avec toi Mammig karet.

Alors maintenant je finis le récit de ma journée. Après nous allons nous habiller pour aller à l'église du bourg. Quand j'ai entendu le klakson d'une auto, j'ai cru que c'était tonton, mais ce n'était pas lui.

Aujourd'hui, c'est la Sainte-Catherine, la fête de la jeune

Catherine". Goude ar pred, ni zo aet da bourmen gant an dimezell Mâss, da welout iliz eur c'hastell. Goude eo bet lennet d'eomp istor Nonni. Ech, "Mme Favier" he deus laret d'in mont d'en em wiska evit servij ar Salut.

Neuze bremañ, e skrivan d'it ha pa vo echu al lizer, e trebin, traou mat pe fall. Mont a rimp goude d'ar chapel hag ez imp da gousket. Mammig, pedavare e teui da glask a-c'hanoun. Ha deus mar plij gant va otou hir. Me lar d'it 'zo kalz chasourien bremañ... Kenavo, pokou mat da tout an dud. »

filles qui nous fait la cuisine. Après le repas, nous sommes allés nous promener avec Mlle Mass, qui nous a fait visiter la chapelle d'un château. Après on nous a lu l'histoire de Nonni. Quand ce fut terminé, Mme Favier m'a dit d'aller m'habiller pour servir le Salut. Alors maintenant je t'écris et quand j'aurai fini ma lettre, je mangerai de bonnes choses ou de mauvaises. Nous irons à la chapelle et ensuite nous irons nous coucher.

Mammig, quand viendras-tu me chercher? S'il te plaît, viens m'apporter ma culotte longue. Je te dis qu'il y a beaucoup de chasseurs par ici maintenant. Kenavo et baisers à tout le monde. »

24.11.1945

Ayant reçu un télégramme de Compiègne m'annonçant la venue d'Eliane, je prends mes dispositions pour partir demain. Je me prépare à aller à Deuil livrer le tableau commandé quand je vois surgir Alix, sans crier gare. Elle ne peut tomber plus mal. Que faire d'autre sinon de lui dire de me suivre à pied, pour faire les 2 kilomètres qui nous séparent de Deuil. Ce qu'elle fait sans objection.

Je lui explique en route que je dois aller à Compiègne le lendemain et si elle veut venir avec moi, j'espère que le cousin n'y verra pas d'inconvénient. Elle trouve cela tout naturel. Ce contretemps n'est rien en comparaison de l'enfer d'où elle a échappé par miracle.

Mme André est enchantée du tableau et me le paie aussitôt. Elle me raconte plus tard que son mari aime se reposer la journée finie, près de l'image de son pays en attendant d'y retourner.

Je n'avais pu me déplacer pour prendre un croquis de ce paysage. Mme André, m'avait procuré une carte postale en blanc et noir et je dus m'en débrouiller. Cependant, ce fut le tableau le plus prisé de ma collection. Un peintre officiel de leurs amis, spécialiste de fresques monumentales, disait que mes tableaux avaient de jolies couleurs.

25.11.1945

Ce dimanche après-midi, je vais par le train à Compiègne en compagnie d'Alix. Je ne peux la laisser repartir avant d'avoir pu parler de nos problèmes. De plus, elle souhaiterait revoir Veig. Je connais bien Alphonse, il pourra peut-être nous conduire jeudi prochain à Vieux-Moulin. Je lui donnerai la moitié de mon lit à Alix s'il le faut.

La maman va bien et la petite aussi. Mais les cousins n'ont pu trouver une femme de ménage ni une laveuse. Le garde-manger est vide. Le dimanche, les magasins sont fermés et le maître de maison est perdu dans un logis désorganisé par l'accouchement fait à domicile, la cousine étant sage-femme elle-même. Heureusement Alix a apporté un saucisson qui est apprécié en la circonstance.

J'ai apporté des poupées à finir, mais je ne sais si je pourrai m'en occuper. Je ne peux pas tenir compagnie à la nouvelle accouchée à qui une infirmière vient donner ses soins et s'occuper de la petite.

Je suis très occupée par la cuisine, le ménage et surtout par le blanchissage des draps. Il n'y a que du petit bois de scierie pour alimenter la cuisinière. Ce travail est à recommencer constamment. C'est la pénurie. Les combustibles manquent, charbon et essence. Aussi le camion de la scierie fonctionne aux déchets de bois grâce à un gazogène.

5.12.1945

Compiègne, A. Y. à Mari, Dompierre :

« Mercredi. Il y a quelques jours j'ai reçu votre lettre... Je n'ai pas le temps de chercher une plume, c'est pourquoi j'écris au crayon... »

(Après lui avoir raconté les péripéties, depuis le samedi 24, je continue.)

Jusqu'au vendredi, j'étais toute seule, entre le haut et le bas de la maison avec la lessive en plus. Une ouvrière est venue m'aider voilà quatre jours. Cela va mieux depuis.

Ainsi, j'ai pu monter quelques poupées que me réclame un client de Paris. Je pense y retourner dimanche ou lundi. La cousine va rester seule avec ses trois enfants. Il paraît que l'on ne trouve pas de femme de ménage. Je ne peux continuer indéfiniment ce travail que je n'aime pas. J'ai autre chose à faire sur cette terre !

Kenavo va c'hoarig ker. Nous parlerons de tout cela à Noël. Ci-joint la lettre du fils. Nous sommes allés le voir Alix et moi. Alphonse nous y avait conduites. Alix est repartie. Elle pense revenir à Paris pour Noël et voudrait vous voir. Le cas échéant, la supérieure pourrait-elle nous loger tous les trois ? »

Miz kerzu 1945

Mari à A. Y. :

La demoiselle qui te porte cette lettre revient d'ici voir sa sœur. Elle serait heureuse de te rendre service. J'ai mal au cœur de ne rien t'envoyer. Je suis pauvre comme Job. Je pense que la Providence y pourvoit par d'autres mains. (Elle a besoin de moi, comme j'ai besoin d'elle. Elle s'ennuie tant là-bas à Dompierre.)

Tu dois avoir froid dans ta casbah. « L'hiver est dur aux pauvres gens... » Je t'envoie les chaussettes de Veig à défaut d'autres choses. J'espère que vous viendrez à Noël... »

(Les malades ne sont pas nombreux là-bas, aussi Mari a le temps de tricoter.)

9.12.1945

Veig da A. Y. :

« Resevet am eus lizer Alix. Hi a lar d'in da yeo'hed ne ya ket mat hag a peus riou ebarz an ti. Emichans peus resevet va lizer diweza. »

« J'ai reçu la lettre d'Alix qui me dit que ta santé ne va pas bien et que tu as froid dans ta maison. Probable que tu as reçu ma dernière lettre. »

Mammig karet, me a garfe ma skrivfes d'an Itron Favier da lavarout d'ezi ne fell ket d'in kendalc'hout gant al latin. Ne fell ket d'in larout dezi. Me a zo war al latin gant tri all. Ni hon eus graet eun "dictée" evit ar "composition". Me zo bet ar c'henta gant tri fazi. Ar manigou n'int ket kollet nag ar stylo. Me a lak eur ger evit Henri, ha ne skriv ket d'in. »

Mammig karet, je voudrais que tu écrives à Mme Favier que je ne veux pas continuer les leçons de latin. Je ne veux pas le lui dire. Je suis sur le latin avec trois autres. Nous avons fait une dictée comme composition, j'ai été le premier avec 3 fautes. Les gants ne sont pas perdus ni le stylo. J'ajoute un mot pour Henri qui ne m'écrit pas. »

9.12.1945

J'ai retrouvé la lettre que Veig écrivait à son cousin :

« J'espère que tu ne t'es pas fait écraser par ce bon cheval Gamin. Moi, de mon côté, je suis dans une grande maison près d'une belle forêt où il y a des sangliers, des cerfs et des lièvres.

A côté de l'orphelinat il y a trois étangs. Aujourd'hui, on a été patiner sur le premier parce que les bords étaient glacés. Tu m'écriras j'espère quand tu auras reçu ma lettre. »

10.12.1945

A. Y. à Mari :

« Je suis de retour depuis hier soir. Pour le moment c'est terrible : 6 °C au-dessus dans la maison et 5° au lever. A Compiègne il faisait plus froid encore, mais il y avait du feu dans la cuisine.

Je n'écrirai pas longuement aujourd'hui. J'ai trotté toute la journée, mais j'ai vendu mes poupées et j'en ai d'autres à faire.

Je ne sais pas encore la date exacte des vacances de Veig. Demain on vient me mettre le compteur électrique et vive la lumière ! et aussi le chauffage. J'ai reçu par Suzanna des bons d'alcool, cela compensera les panes que l'on nous promet.

Ne regrettez pas de ne rien m'envoyer, je ne suis pas une mendicante professionnelle ! Votre amitié et votre compréhension me sont plus précieuses que les denrées périssables. Veig va

avoir chaud avec ses chaussettes neuves. Sa culotte longue a été envoyée il y a quinze jours. Il devient gentil. J'espère que cela continuera... »

Miz kerzu 1945

Mari à A. Y. :

« J'attendais de vos nouvelles pour vous envoyer les commissions d'Anna G. Ce sont des tickets de sucre, 3 kilos. Elle avait mis aussi des tickets de pâtes, mais comme vous ne vous en servez pas je les ai donnés. Gardez bien vos pommes de terre. Elles sont rarissimes. Maman caresse l'espoir de venir à la communion du petit. Cela la fait vivre. Je suis contente de la tournure d'esprit de Veig. C'est un cœur délicat. Ça m'a fait plaisir. Les garçons en général sont si indifférents. »

11.12.1945

L'on est venu mettre le compteur électrique. Quelle joie ! Ma vie va devenir normale. Je peux cuisiner sur mon réchaud électrique sans avoir à quémander des bons d'alcools et de bougies. Je peux aussi me donner un petit coup de chaud avec le radiateur et continuer mon travail la nuit venue.

11.12.1945

De retour à Rennes, Alix me donne les impressions de son voyage :

« Je ne me suis pas ennuyée chez Finette. Ils (son mari et elle) ont été charmants, à condition de ne pas parler de vous. Ils ont leurs idées bien à eux. Autrement, ce sont des gens de cœur... Pourriez-vous me confirmer si je peux aller vous rejoindre auprès de Mari après Noël ? J'ai vu Mona, elle confectionne toujours des poupées. »

Finette et son mari sont des amis de longue date. Elle Rennaise, lui, de mère bretonne et de père français. Avant-guerre, sans partager nos idées, ses amis étaient devenus les nôtres. Ils

sont surtout perturbés par « le qu'en dira-t-on », qui pourrait troubler leur tranquillité. Le « Parti Breiz Atao », au côté des Allemands, avait creusé un fossé entre la France et la Bretagne et fait connaître le problème breton avec toutes ses conséquences.

Deux années passeront sans que « le ciel ne leur tombe sur la tête ». Alors, ils m'aideront de tout leur pouvoir à me trouver des commandes.

Alix n'a pas perdu une seule de ses amies. Certaines d'entre elles savaient cependant qu'elle avait passé dans un camp d'internement français pour avoir été secrétaire de F. Debauvais.

12.12.1945

A. Y. da Veig :

« Disadorn. N'am eus ket bet eur vunutenn da gas d'it eur gerig. Te avat, az pije gallet skriva d'in.

Diaes eo ar vuhez ha ret eo labourat start da c'hounid anezi. Mergodenned am eus gwerzet evurusamant. Bemdez oun bet e Paris ha skuizus-tre eo.

Goulennet am eus gant an Itron Favier chom ac'hanout da zont d'ar ger da noz Nedeleg. Te oar mat, Tadig a felle d'ezan atao e vijemp chomet er ger da noz Nedeleg ha lakat ar bouteier en oaled. Da hanternoz ar Mabig Jezuz a zeue. Fellout a ra d'in e envor Tadig ober memestra, hag e giz-se, te a welo an ti. Tredan a zo bremañ, ha n'eo ket re yen amañ. 10^e ebarz an ti. Alix a zeuio marteze.

Setu, pa ouezi pedavare vo ar vakansou, skriv d'in hag ez in da gerc'hat ac'hanout e

« Samedi. Je n'ai pas eu une minute pour t'envoyer un mot. Mais toi tu aurais pu le faire.

La vie est difficile. Il faut travailler dur pour la gagner. Heureusement j'ai vendu des poupées. Tous les jours j'ai été à Paris et c'est très fatigant. J'ai demandé à Mme Favier de te laisser venir à la maison la veille de Noël. Tu sais bien que Tadig voulait rester à la maison le soir de Noël et mettre les souliers dans le foyer. En souvenir de lui, je veux continuer de même. Tu verras ainsi la maison. Il y a maintenant l'électricité. Il ne fait pas très froid 10 °C. Alix viendra peut-être.

Alors, quand tu sauras la date des vacances écris-moi et j'irai te chercher à la Gare du Nord. Tonton te mettra au train de 6 h du soir à Compiègne. Kenavo. »

"Gare du Nord". Toñtoñ a lakaio ac'hanout en tren da 6 eur noz. Kenavo. »

15.12.1945

Veig m'écrit pour me donner les notes des deux dernières semaines : sciences 10,5/20, histoire sainte 17/20, catéchisme 13/20.

« Diriaou. Peogwir oun bet fur, me zo aet da Compiègn da welout eur "film" : L'appel du silence. Me a gonto d'it anezañ pa vin en da gichen... »

« Puisque j'ai été sage, j'ai été à Compiègne voir un film. Je te raconterai quand je serai près de toi. »

..

Mme Favier ajoute un mot sur cette lettre : « Si vous désirez Hervé pour les vacances, il sera à Paris le 26 à 13 h 30. N'avez-vous pas bien froid, chère Madame ? Je pense souvent à vous, et voudrais vous savoir mieux ravitaillée et mieux chauffée. Je vous souhaite néanmoins un joyeux Noël et une sainte année. »

15.12.1945

A. Y. à Mari :

« J'irai probablement (presque sûr), vous voir le 26-12. Je serai accompagnée du fils (inséparable) et peut-être d'Alix. Tous les pauvres ensemble, mais qui n'ont pas fait vœu de pauvreté comme notre Suzanna (ce qui l'embête bien souvent)...

Il ne fait pas trop froid en ce moment : 12 °C hier, aujourd'hui 10 °C dans ma mansarde. Je peux allumer le radiateur lorsque j'ai épuisé les autres moyens de lutter contre le froid : gilet de dessous, chupenn et autres doublures. Je peux en supporter jusqu'à 8. Quand on a connu les ténèbres, la lumière électrique est un don des dieux. Henri est venu passer la journée à Enghien. Sa mère aurait voulu qu'il aille passer Noël chez vous. Je ne sais si j'aurai assez d'argent pour tout le monde. De plus, je ne sais pas si la supérieure pourra recevoir 4 personnes au lieu de trois, ce qui est déjà un maximum.

J'ai dit à Henri que c'était petit chez vous. Il viendra pour Noël m'apporter des commissions et des patates. Je n'ai pas un moment pour aller à Auteuil. Je pense y aller la semaine prochaine. Je trotte pour les poupées tant que je peux en vendre. Il faut que je récupère les 7 885 F que m'ont coûté l'installation et les appareils indispensables... »

18.12.1945

Vieux-Moulin, Mme Favier à A. Y., Enghien :

« Nos enfants passent toujours la fête de Noël ici. C'est leur grande fête : nous avons messe de minuit à la chapelle suivie des souliers remplis par le petit Jésus. C'est une tradition à laquelle nous n'avons jamais manqué. »

Le lendemain 26, les enfants peuvent partir en vacances jusqu'au 3 janvier. Une maîtresse conduira ceux de Paris par le train qui part de Compiègne à 11 h 45. Elle emmènera Hervé. Celui-ci va bien. Je le maintiens en septième bien qu'il ait du mal à suivre. Je crois cependant que cela vaut mieux. »

22.12.1945

Veig da A. Y. :

« Me zo laouen ac'h eus graet d'in kelou eus Alix. Disul Toñ-toñ zo deuet da glask ac'hannoun gant ar c'harr-tan. »

Pep mintin pa c'hellan e komunian evit Tadig hag evidout ivez. Evurus bez Tadig n'eo ket bet touchet. Ni a zo tri ebarz ar c'hlas 7^m. Hirio dilun e skrivan d'it, peogwir eo gouel Sant-Mellon, neuze n'eus tamm skol. »

« Je suis heureux que tu m'as donné des nouvelles d'Alix. Dimanche, Tonton est venu me chercher avec son auto. »

Chaque matin, quand je le peux, je communique pour Tadig et pour toi aussi. Il est heureux que la tombe de Tadig n'ait pas été touchée. Nous ne sommes que 3 dans la classe de septième. Aujourd'hui, lundi, c'est la fête de saint Mellon (le patron de la paroisse), alors il n'y a pas d'école. »

20.12.1945

Dès que le retour d'Alix est connu à Rennes les patriotes bretons viennent la voir comme auparavant. La guerre n'est pas finie pour eux et la fraternité des armes continue. Elle leur offre le gîte dans le logement que sa sœur Armella partage avec elle. Alix me donne les dernières nouvelles en « langage déguisé », comme elle en avait l'habitude avant la guerre.

« La mère de Denise est guérie (Mme Guieysse a été libérée). Elle a passé deux jours ici, son mari ayant été ausculté (jugé) mardi. Ils étaient arrivés depuis trois semaines dans l'ancienne prison de Deb. où Denise et son père sont restés, mais ils ne sont pas mal. »

..

Mme Guieysse me dira plus tard, qu'elle était inscrite sous son nom de jeune fille. Elle a dû être rapatriée d'office en avril 1944. Cela fait huit mois qu'elle traîne de camp en prison du seul fait qu'elle est la femme de son mari. Elle a reçu chez elle des patriotes comme je l'ai fait, lorsque mon mari vivait. Et cependant elle était née française, mais elle avait épousé la cause de son mari en l'épousant. J'aurais été avec eux, j'aurais passé aussi par les mêmes prisons.

23.12.1945

A. Y. à Mari :

« Disul. Nous partirons de Paris mercredi 26 pour arriver à Dompierre le soir... Alix arrive lundi 24 à Paris. Elle se réjouit à la pensée de vous voir. Henri est venu m'apporter des provisions et reviendra passer la journée de mardi. Ainsi sa déception sera atténuée. »

24.12.1945

A. Y. à Mari :

« Lundi. Contre-ordre. Veig n'arrive à la maison que le mercredi midi. Ainsi le départ est différé à jeudi matin 27. Henri vient de partir car Veig n'est pas là. (Il pensait qu'il allait venir passer Noël avec moi, comme je le lui avais dit.) »

J'ai acheté un poste de radio (il est démodé, mais il fonctionne bien), il me tiendra compagnie. Kenavo va c'hoar ger, je pars à l'instant à Paris pour rencontrer Alix. J'écris sur mes genoux pour ne pas changer. Pokou a greiz kalon. »

..

Pour acheter le poste, j'ai vendu l'appareil photo de reporter que Von Tévénar avait offert à mon mari. C'était un Leica de valeur et j'en ai tiré un bon prix. Mais il m'a fallu donner ma signature à l'acheteur. Vu ses petites dimensions, j'avais pu le fourrer dans mes bagages. Je n'en peux plus d'être seule avec mes pensées. J'ai besoin d'entendre des voix humaines. L'électricité change vraiment ma vie en me permettant d'écouter la radio.

Plus que d'autres jours, la solitude me pèse en cette nuit de Noël. J'assiste seule à la messe de minuit. Comme il fallait s'y attendre, je n'ai rencontré personne avec qui échanger quelques paroles. Je suis rentrée chez moi tristement et j'ai ouvert mon poste de radio pour me tenir compagnie.

25.12.1945

En ce jour de Noël, je suis invitée par Mme André à venir partager leur repas de midi. Je fais ainsi la connaissance de son fils et de son mari. Celui-ci, homme au grand cœur, a accepté les charges de la mairie, afin de mieux servir le peuple, ainsi que me l'a dit sa femme. Il est prêt à me trouver une place dans la banque où il travaille à Saint-Denis.

Une personne âgée, et seule comme moi, est invitée, ainsi que Lucie et son mari. L'ambiance est gaie et chaleureuse et l'on porte un toast à l'artiste pour les trois tableaux livrés dernièrement.

Bien que le mot Bretagne ne soit pas prononcé, celle-ci est présente. Aucune question politique, ni française ni bretonne n'est abordée. Ils doivent savoir à qui ils ont à faire pour agir avec tant de discrétion.

Nous nous séparons sur un vibrant kenavo. Ce mot breton est comme un rite, affirmant dans ce pays éloigné et si différent du nôtre, l'attachement à la patrie.

..

Travaillant à Enghien et habitant le même quartier que moi, Lucie monte mes trois étages dès qu'elle a un moment de libre. Je lui offre le café de bienvenue. Cette coutume est si bien ancrée chez les Bretonnes qu'il serait malséant de ne point s'y conformer. Mon café n'est pas à la hauteur du sien, cependant, elle le boit avec plaisir, histoire de rompre un peu la monotonie de sa vie. Je sers le café dans des tasses à déjeuner. Il y a trop d'eau pour qu'il soit parfait.

Employé dans un grand magasin à Paris, le mari de Lucie l'a accompagnée un dimanche jusqu'à ma mansarde. Je le crois Français. De tempérament pacifique et peu enclin aux discussions politiques, il ne parle jamais de la Bretagne, sa femme le faisant pour deux. Mais il aime la peinture. Justement, je viens de finir celle de la ville d'Is et la lui montre, comme l'on ferait d'un nouveau-né. Comme s'il avait la prescience de mon départ, il me dit :

« Ce sera un souvenir de votre passage à Enghien. »

Sa femme saisit l'occasion et ajoute :

« J'aimerais avoir un tableau représentant Rosporden, ma ville natale, dans le genre que vous avez fait pour Mme André.

Comme je ne peux aller à Rosporden, elle me propose une carte postale en blanc et noir ; une vue de l'église avec l'étang au premier plan.

Je me suis débrouillée pour ce tableau assez grand, comme pour celui de Bénodet et mes clients en furent satisfaits. Plus tard, Lucie m'achètera encore un petit tableau d'œilleils qu'elle trouvait à son goût. Puis une belle poupée bretonne qui lui rappelait avec son bonnet à trois quartiers, l'enfant qu'elle perdit à six mois et qu'elle ne put remplacer.

L'amitié qu'elle me porte est sincère et elle cherche pour moi un logement convenable. Justement, la voisine du premier, qui occupe un deux pièces-cuisine, doit se retirer bientôt. Elle se propose d'en parler au propriétaire. Le logement, situé près de la gare serait idéal pour mes déplacements.

Tout serait simple si, dévoilant mes batteries, j'étais sûre de sa compréhension. Habitant la même maison qu'elle, je ne me sentirais pas libre de recevoir qui je voudrais. Mes relations ne sont pas toutes avouables en ce moment et je ne pourrais pas les lui présenter. Elle prendrait cette cachotterie pour une offense.

L'autre jour, elle m'a offert d'aller prendre mes cartes d'alimentation à la mairie en même temps que les siennes. J'ai dû lui dire que j'irai les chercher moi-même.

26.12.1945

Veig a fait enfin connaissance avec sa maison. Son exigüité ne lui cause aucune surprise. Il est simplement heureux d'avoir retrouvé un foyer où il se sent véritablement chez lui. Durant ces deux dernières années il a vécu chez les autres. Il a cotoyé nombre de personnes de nationalités différentes, s'adaptant à leur langue et à leurs coutumes. Tout ce temps il a vécu dans des conditions parfois pénibles. Aussi, cette petite maison, bien à nous, lui semble un paradis malgré le peu de place pour s'ébrouer à son aise, et y mettre du désordre, comme il en avait l'habitude !

La température est trop froide pour partager les deux couvertures, aussi s'endort-il d'un sommeil tranquille sur le matelas qu'il partage avec moi.

En route pour Dompierre, dans le Nord

27.12.1945

Jeudi. Veig s'est levé sans rechigner, heureux de partir en voyage. Le train d'Enghien nous mène directement à la Gare du Nord. Là, Alix exacte au rendez-vous, nous attend. Et en route pour Dompierre.

Malgré la température glaciale, Mari nous attend à la gare, vêtue de la pèlerine de Jos qui l'abrite du vent. Si son accueil est chaleureux, celui de la supérieure est aussi froid que l'air ambiant. Ce n'est qu'une petite communauté sans grands moyens. Aussi, les chambres ne sont pas chauffées. Veig et moi n'en faisons pas un drame, nous sommes aguerris. Mais Alix est frigorifiée, cela lui rappelle Schirmeck.

Pour Mari c'est plus dramatique, sa santé n'est pas fameuse et elle ne peut se soigner comme il faut. La supérieure ne veut pas lui fournir du chauffage. Je lui propose de l'amener chez moi. Je lui offre la moitié de mon matelas avec ses deux draps, deux couvertures, l'édredon et la chaleur du radiateur.

Toutes les attentions de la supérieure sont réservées à sa vieille mère qu'elle a accueillie à la communauté. Les malheurs de son adjointe ne la touchent pas. Connaissant son point faible, Mari nous fait visiter la crèche et dépose (comme venant de moi), trois cents francs dans le tronc du petit-ange-qui-dit-merci ; argent qu'elle a reçu de Douarnenez.

Nous y gagnons un traitement de faveur pendant les trois jours que nous restons là-bas.

Alix est allée saluer un Rennais, ami d'Arméla, établi là-bas comme boulanger. Celui-ci lui donne un peu de farine pour améliorer notre ordinaire.

28.12.1945

La visite de Dompierre est vite faite. L'église n'a rien d'extraordinaire, la ville non plus. Mari nous présente à une amie qui nous reçoit avec chaleur. Elle nous offre le café traditionnel. La cafetière trône en permanence sur le coin de la cuisinière.

29.12.1945

Aujourd'hui, Mari nous conduit à Avesnes, chez le photographe, pour prendre les photos de Jos. Nous en profitons pour commander une photo « des rescapés de la tourmente ». Puis nous allons saluer la supérieure de la communauté que Mari connaît et estime bien. Celle-ci se montre fort aimable et me donne par surcroît quelques tickets de pain. Sans connaître exactement ma situation, elle sait que les grands garçons ont toujours faim. Il est vrai que cette communauté assez importante, dispose de moyens financiers que n'a pas celle de Dompierre.

30.12.1945

Dimanche. Nous sommes allés à la grand-messe dans l'église paroissiale. Il y fait presque aussi froid que dehors. Il faut faire attention à la neige verglacée. Mari a dû mettre du tissu sous ses souliers pour ne pas glisser. Nous nous tenons par les coudes pour ne pas tomber.

Dès que nous sommes seuls, Alix égrène ses souvenirs dont Mari prend note. Cette dernière se charge de poser des questions, car Alix ne peut pas faire d'efforts soutenus pour se souvenir de ces jours affreux. Je me rappelle qu'elle me disait qu'elle avait été faire des journées de broderies chez des particuliers à Schirmeck.

La température glaciale ne lui permet pas de se décontracter suffisamment. Il n'y a qu'une seule pièce de chauffée dans la communauté et la supérieure s'y trouve le plus souvent. Aussi ne peut-on continuer nos conversations. Ce n'est que le soir, lorsque Alix s'est réchauffée dans le lit que je partage avec elle, qu'elle peut dicter quelques souvenirs (dans le désordre) à Mari, enveloppée dans sa pèlerine. Je l'écoute attentivement afin de transmettre à ma mère de vive voix, le complément de ce qu'elle sait déjà.

31.12.1945

Nous repartons chacun de notre côté, après cette incursion dans un passé encore récent. Nous sommes heureux, malgré les souvenirs poignants.

Alix va rejoindre deux amies à Paris, en attendant de retourner avec moi en Bretagne, y revoir Herminie qui nous attend aux Couëts. Veig et moi nous partons directement pour Compiègne, d'où le cousin conduira Veig à Vieux-Moulin, le 3 janvier.

1.1.1946

Nous sommes bien reçus par les cousins, comme à l'habitude. Le premier jour de l'année nouvelle ressemble à un autre jour. Les parents sont repartis le jour même de notre arrivée.

La maison est à nouveau réorganisée. Je peux me rendre utile en faisant un peu de couture. Gilberte apprécie surtout les broderies de couleur dont j'orne les robes de sa petite dernière. Veig est heureux de jouer avec Jacky dans le jardin, nourrir la volaille du poulailler et s'occuper de mécanique, toutes choses qui l'intéressent davantage que les études.

La bonne année à Douarnenez

Ma mère a voulu respecter la tradition, en invitant ses enfants au repas de midi.

Il est d'usage le jour du premier de l'an de faire à pied le pèlerinage au Juch, distant de 5 kilomètres. Un vicaire de Douarnenez y va spécialement célébrer la messe pour ses paroissiens dans l'église dédiée à je ne sais plus quel saint. La renommée du : Diaoul ar Yeuc'h (le diable du Juch) l'ayant éclipsé.

Je m'y suis rendue une fois. Je me souviens de cette sculpture peinte de couleurs vives, d'une dimension peu commune, qui dès l'entrée attire tous les regards. Ses traits au rictus sardonique sont empreints d'une cruauté telle que l'on oublie tout le reste, y compris l'archange saint Michel qui écrase le démon Lucifer et fait partie intégrante du groupe. L'église qui est assez ancienne aurait dû cependant mériter mon attention.

..

Ma nièce Suzanne, 12 ans, sœur d'Henri, raconte à sa tante Suzanna dont elle est la filleule, le déroulement du premier de l'an :

« Maman est partie au Juch et moi je suis restée aider mamm-goz à faire toutes les commissions qu'elle avait besoin (he doa ezomm). J'ai été chercher de l'eau (à la fontaine), quatre ou cinq fois. J'avais froid, mais j'ai été quand même. Je ne voulais pas laisser mamm-goz aller elle-même, et courir d'un côté et de l'autre et recevoir tout le monde après le retour du Juch à midi. »

5.1.1946

Je suis rentrée de Compiègne hier soir, heureuse de cette diversion dans ma vie solitaire. Ma cousine m'a donné une bouteille d'huile, chose précieuse s'il en est. Elle y a ajouté des tickets et quelques « picailions ». Je commence résolument les tableaux commandés.

6.1.1946

Veig da A. Y. :

« Hirio ni hon eus tremenet eun devez mat. Da greisteiz ni hon eus bet eur soubenn gant

« Aujourd'hui, nous avons passé une bonne journée. A midi nous avons eu une soupe

"citrouille". Ha neuze 'zo bet konikled, hag a oa mat gant "fritte". Tout ar paotrigou a zebr buan peogwir e oa gwas-tell ar Rouane. Eur paotrig bihan a zo bet dindan an daol hag a lavare an anoiou. Goude ni a zo aet war ar stank da riskla, ha se a oa brao. Goude ni hon eus bet "projection" hag e oa c'hoarzus.

Hag e c'helfes kas d'in timbrou tri lur mar-plij, eur "porte-manteau" hag eur c'hoari-kartou bihan, a zo ebarz da sac'h. Me am eus skrivet da mamm-goz, ha da dad-koz. Va boutou koad a zo drailhet. Pokou mat da tout an dud. »

de citrouille. Puis il y a eu du lapin et qui était bon, avec des frites. Tous les petits garçons se dépêchaient de manger parce qu'il y avait le gâteau des rois. Un petit garçon était sous la table et disait les noms.

Après, nous sommes allés glisser sur l'étang, cela était très bien. Après nous avons eu des projections qui nous faisaient rire.

Si tu pouvais m'envoyer des timbres à 3 francs s'il te plaît et un porte-manteau, ainsi qu'un petit jeu de cartes qui est dans ton sac. J'ai écrit à mamm-goz et tad-goz. Mes sa-bots sont encore cassés. Bons baisers à tous. »

Mme Favier ajoute un mot de remerciements pour mes vœux et des trois mille francs pour la pension trimestrielle.

6.1.1946

Douarnenez, Rosa à Mari, Dompierre :

« Bonne année et bonne santé, surtout s'il fait aussi froid qu'ici et si vous n'avez pas beaucoup de charbon. Il gèle toutes les nuits. Papa a le courage d'aller à la messe à Sainte-Hélène à 6 heures. Maman ne peut pas lever son dos. Heureusement qu'elle a du charbon. On peut alors allumer du feu sur la grille du foyer.

Alors vous avez eu de la compagnie dans votre bled. Veig devait être fier sûrement. D'après sa lettre, il croit qu'il va venir à la grève prendre des bains avec Auguste. Enfin, il peut vivre dans l'espoir. Ils (les résistants) seraient capables de lui faire du mal. Quoique à Douarnenez, ils sont plutôt forts en gueule, mais cela impressionne.

Le Père missionnaire, Le Floch, de Pouldavid, a été voir maman. Il est resté saisi quand elle lui a dit que Josig était mort. Alors, elle lui a donné toutes ses affaires, l'aube, la soutane. Il était fier (laouen). Il est pauvre lui aussi. Il attend un bateau pour partir en mission. »

7.1.1946

Le Havre, l'oncle Alphonse à A. Y., Enghien :

« Merci pour votre gentille lettre et vœux chaleureux de tous. Nous avons regretté de ne pouvoir vous voir... La santé de votre tante ne va pas très bien. Il paraît qu'Hervé est bien habitué à Vieux-Moulin. C'est heureux pour lui et pour vous. Cela vous permet de vous débrouiller plus facilement. »

8.1.1946

Ma mère remercie Veig de ses vœux et lui donne des conseils maintes fois répétés, en concluant :

« Avec une bonne instruction et une bonne éducation, on devient un homme et on peut gagner sa vie. Tu as été à la messe de minuit, mais mamm-goz n'a pas été. Il faisait trop froid et il y avait trop de monde. Il y avait six ans que l'on n'avait pas eu de messe de minuit. Suzanne a été avec sa mère et Auguste, mais j'ai suivi la messe au poste. Il était deux heures avant que je me suis couchée.

Cher enfant, mamm-goz a hâte de te voir. J'espère y aller pour ta première communion. Aussi prie le bon Dieu que je puisse aller et que rien ne vient m'empêcher. Et que peut-être tu pourras venir sur la plage. Les cousins et cousines ont hâte de te voir. »

Elle signe : « Mamm-goz Anna » et mon père ajoute en français (il croit que son petit-fils ne sait pas écrire en breton) : « Bonne année, parfaite santé, et le paradis à la fin de vos jours. » (Selon la formule consacrée) et signe : Tad-koz Herri.

Ma mère ne partage pas les craintes de sa fille Rosa. Elle est peut-être moins sensible aux rodомontades de ceux qui croient détenir le pouvoir sur ceux qui ne font pas le même

choix qu'eux. Sa fille travaille à l'usine parmi la multitude et est plus sensibilisée par l'opinion que ma mère qui vit plus retirée à la maison depuis trois ans.

..

Ce même jour, ma mère exprime à Mari ses regrets de ne pas avoir tous ses enfants autour d'elle en ce premier jour de l'année.

« Alors on était en famille pour le premier de l'an. C'est un peu plus gai, malgré les événements, on est obligé de se résigner, surtout quand on a la foi ; le bon Dieu donne le courage de les accepter. »

Puis elle lui conte en long et en large les menus détails de la vie familiale. Après l'avoir remerciée de ses vœux et lui avoir souhaité tout le bien possible, elle lui dit qu'elle va lui envoyer un saucisson qu'elle a pu se procurer.

« Voilà, continue-t-elle les tickets de pain qui reviennent. Il y en a qui seront privés. Espérons que l'on aura assez, pour le moment on ne regarde pas trop... Si j'étais un petit oiseau j'aurais voulu voler parmi vous autres. Espérons plus tard si Dieu le veut bien. Kenavo crouadur ker. »

Elle signe Ho mamm Anna et mon père lui envoie ses vœux en breton : « Bloavez mat, ha santel. Ho tad Herri. »

..

Ayant oublié mon adresse exacte, ma mère a ajouté une lettre pour moi dans celle de Mari. Elle m'accuse réception de la mienne et de celle de Veig, qui lui fait particulièrement plaisir.

« Il ne se débrouille pas si mal que ça, continue-t-elle, s'il peut rester quelque temps, il ne sera pas long à rattraper... Henri doit trouver le temps moins long puisqu'il peut aller vous voir et surtout voyager. Il a l'air d'aimer cela, car quand il écrit il dit tout ce qu'il voit.

Je vous envoie l'adresse de Marianne, car sa maison n'est pas facile à trouver et il faudra écrire quelques jours à l'avance, qu'elle puisse aller à la gare et à moi aussi il faudra envoyer aussi un mot pour que je puisse y aller. Je ferai mon possible

Si vous avez besoin de quelque chose dites-le moi. J'enverrai avec moi la lampe (Kas a rin ganin al lamp)... car j'ai hâte de se voir (d'en em welout). »

Après avoir donné des nouvelles de toute la famille et m'avoir remerciée de mes vœux, elle continue :

« La santé reste à peu près, mais le temps ne va pas trop. Maintenant le temps s'est radouci. Le jour du 1^{er} de l'an, j'ai demandé au bon Dieu qu'il vous donne les grâces nécessaires pour accepter les épreuves de la vie avec résignation, qu'il vous donne la santé pour travailler pour élever votre enfant, car c'est dur avec les affaires si chères et les études. Kenavo crouadur ker... » Ho mamm Anna ; Ha tad Herri a zouet d'eoeh eur bloavez mat ha santel.

9.1.1946

Châteaubriant, Edmond Coarer à A. Y., Enghien via Colombes :

« Ma chère amie. Nous avons bien reçu votre lettre et nous vous en remercions, ainsi que des bons vœux qu'elle contenait.

J'espère que cette année nouvelle qui s'annonce avec un horizon chargé de nuages, verra se matérialiser toutes mes espérances.

Sans doute, vous êtes vous demandé comment il se faisait que nous étions devenus Castelbriantais. Soyez bien assurée que ce n'était pas par goût personnel, car la vie dans ce trou nous pèse terriblement. Nous y sommes venus en 43 à la suite des bombardements de Nantes. Et notre appartement ayant été réquisitionné en faveur d'un sinistré total, alors que pour des raisons particulières que vous imaginerez aisément, je ne pouvais bouger de Château, force nous fut de demeurer dans ce bourg déguisé en ville.

Mais les choses allant mieux et la réquisition venant d'être levée de dessus mon immeuble de Nantes, j'espère qu'avant peu nous réintégrerons la cité des ducs. Dès que cette rentrée se produira, je vous passerai un mot pour que vous sachiez où nous sommes.

J'espère que votre santé à tous les deux est toujours excellente et votre condition de vie pas trop pénible. Patience, ma

chère amie, la vieille philosophie celtique répète fréquemment :
« Ce qui doit être sera. »

C'est sur cette parole d'espoir que je vais vous quitter, après vous avoir priée d'accepter avec notre amical souvenir, mes plus cordiales poignées de main... »

..

Je reçus d'Edmond Coarer un kilo de sucre. Comme je le remerciai de sa gentillesse, il me répondit, que son seul regret était « de ne pas bisser ». J'appréciai doublement son geste de solidarité, d'autant qu'avec la perte de la vue, sa vie n'était pas toujours facile.

Lorsque je le vis à Nantes, quelques temps après, avec sa femme et sa fillette, j'offris pour celle-ci un bonnet breton brodé par moi. Je me souvenais de ce colis qui m'avait tant fait plaisir.

10.1.1946

A. Y. da Veig :

« Va Mabig ker. Resevet am eus da lizer dec'hent dec'h, gant plijadur. Amañ e kavi eur gartenn fentus kaset gant mamm Dahut.

Kaset am eus eur bakadenn dit dech. E barz a zo mel, gwestell, koaraj evit da vou-tou, hag al lazennou az poa disonjet.

Mont a ran kuit da Naoned disadorn a zeu. Chom a rin e ti Dahut betek ar yaou goude. Skrив d'in eta e ti Toñtoñ e Cholet. Bez e vin du-se di-riaou kenta araok mont da welout mamm goz.

Alix n'eo ket gwall gaer ar yec'hed ganti. Skrивet a vo d'it

« Mon cher petit. J'ai reçu ta lettre avant-hier avec plaisir. Ici tu trouveras une carte amusante, envoyée par la maman de Dahut. Je t'ai envoyé un colis contenant du miel, des gâteaux, du cirage pour tes souliers et les lacets que tu as oubliés.

Je pars d'ici pour Nantes samedi prochain. Je resterai chez Dahut jusqu'au jeudi. Ecris-moi donc chez tonton à Cholet. Je serai là jeudi prochain avant d'aller voir mamm-goz.

La santé d'Alix n'est pas bonne. On t'écrit pendant le voyage. Elle retourne avec

epad ar veaj. Distro a ra ganin da vont da welout Dahut hag he mamm.

Echuet am eus eun daolenn ar sizun-mañ. Ker-Is beuzet, gant eur vorganez o neuial etouez ar pesked. Mont a rin warc'hoaz da ziskouez anezi. Marteze e plijo. Ret e vefe, rak bihan eo deut ar yalc'had ganin. Evurusamant Doue zo mat ha deut out da veza eur paotrig fur, ha kalon am eus da gendalc'hout.

Pokou mat d'it va mab, debenn eur miz ez in d'az kwe-lout e Vieux-Moulin. Da vamm Anna. »

moi pour aller voir Dahut et sa mère. Je viens de finir de peindre cette semaine, un tableau représentant Ker-Is submergée, avec une sirène nageant parmi les poissons. J'irai le faire voir demain, il plaira peut-être. Il le faudrait, car ma bourse n'est pas épaisse. Heureusement Dieu est bon et tu es devenu un garçon sage, j'ai du courage pour continuer à travailler.

Bons baisers à toi mon fils. Dans un mois j'irai te voir à Vieux-Moulin. »

11.1.1946

Alix est venue à Enghien me retrouver pour que nous partions ensemble le lendemain. Elle écrit à Mari :

« Nous sommes bien rentrées de Dompierre. Anna est occupée à peindre un paysage de Rospenden pour une cliente. Ayant vu l'esquisse du tableau elle l'a commandé... Nous partons à Nantes demain où notre amie nous attend. Anna se rendra de là à Cholet et moi à Rennes. Vers le début de la semaine du 20 janvier, elle se dirigera sur Lorient pour retrouver votre maman. »

12.1.1946

Parties de bon matin, nous arrivons Alix et moi, à Nantes assez tôt pour prendre le bateau pour traverser la Loire qui charrie des glaçons. Nous sommes bien reçues par Hermine qui s'est installée avec sa mère et sa tante dans une grande pièce, où trois lits se touchent. Elle y a installé un coin cuisine avec fourneau et évier. Sa cousine l'a laissé faire comme elle l'entendait. Alix et moi avons trouvé refuge dans une pièce prêtée par la cousine. »

14.1.1946

Cholet. J. Debeauvais à A. Y., chez Herminie :

« Venez à Cholet quand vous voudrez ma fille. (Sa femme emploie la même expression en parlant de moi.) Vous y serez toujours affectueusement reçue. Merci de vos bons vœux et agréés les nôtres réciproques croyez-le bien... et à mon petit pupille que nous remercions de son petit mot. Votre vieux tonton qui vous aime bien. »

14.1.1946

Nantes. A. Y. à Mari, Dompierre :

« Va c'hoar ger. Vous avez dû penser plus d'une fois à la paresse de votre sœur. Mais ce n'est pas vrai, vous le savez bien. J'ai été à Auteuil. L'on m'a dit que l'on devait statuer sur le sort d'Henri. Ils avaient reçu votre lettre.

Nous sommes en route depuis samedi et nous sommes, Alix et moi, chez une amie. Celle-ci est heureuse de nous recevoir et se remémorer nos souvenirs communs. Jeudi, je vais chez tonton Julien jusqu'à mardi 22 janvier.

Ce jour-là je pense aller chez Marianne. J'ai écrit aujourd'hui à maman. Je pense à son bonheur, mais je crains que l'émotion ne fatigue son cœur et aussi le froid qui revient. Nous nous habituons si bien à la vague de chaleur qui a l'air de nous quitter pour de bon. Je pense à vous là-bas dans votre « Sibérie » !

Veig est heureux d'être rentré. Vous avez dû le savoir par sa lettre. J'écrirai à mon retour de Lorient, un peu plus au calme. Pokou eus ho c'hoar vras gant re Alix. »

15.1.1946

Nantes. J'écris ce jour à ma mère à Douarnenez :

« Mardi. Je suis chez des amis depuis deux jours. Jeudi prochain je vais passer quelques jours à Cholet chez tonton Julien. Mardi prochain 22, dans huit jours, j'irai chez Marianne.

J'espère que le temps ne sera pas aussi froid qu'il est aujourd'hui et que vous pourrez venir peut-être à Lorient avec marraine.

Vous pouvez m'écrire si vous voulez chez Mme Trotoux, 35, place du Commerce à Cholet, Maine-et-Loire. (Ceci pour ne pas mentionner le nom de Debeauvais.) Demain j'irai voir les heures des trains et écrirai à Marianne aussitôt.

Je n'ai pas pu avoir une réponse d'Auteuil pour Henri, mais je pense que ce sera pour bientôt. J'y suis allée moi-même et j'ai confiance. Je vous donnerai des nouvelles de vive voix. Nous aurons le temps de causer. Veig est retourné en pension et il est heureux.

Mon bon souvenir à toute la famille et aux amis. Kenavo kerent-ker, gant va pokou gwella. »

16.1.1946

Roazon. Mari Milin ar Méc da A. Y., Enghien :

« *Trugarez bras d'eoc'h ha da Veig evit ho hetou. Ni ivez a het d'eoc'h eur bloavez mat kalz gwelloc'h eget ar re zo tremenet. Yec'hed deoc'h dreistholl, d'eoc'h ho taou. Gouzout a reomp oc'h kalonek dreist. Ma vennigo an Aotrou Doue ha santez Anna kalz ac'hanoc'h.*

Graet hon eus ho kefridi disul. An tad Vallée a zo yac'h daoust d'e gozni. Setu daou vloaz n'am boa ket e welet, hag am eus kavet anezañ yaou-ankaet. E holl spered a zo gantañ, klevet fall-tre a ra siouaz ha ne well ken nemet gant eul lagad. Laouen-tre eo bet o kaout keleier hag o c'houzout e oac'h yac'h.

Roparz Hémon a vo barnet gant al lezvarn uhel d'ar 21-2. Trécan an deiz araok. Job Y. a zo er maez dieub evit eur pennad betek gwelout. Deniza hag he zad a zo amañ atao.

« Je vous remercie beaucoup ainsi que Veig de vos vœux. Nous aussi, nous vous souhaitons une bonne année, bien meilleure que celle qui vient de finir. Santé surtout à vous deux. Nous vous savons très courageuse. Que le bon Dieu et sainte Anne vous bénissent amplement.

J'ai fait votre commission dimanche. "Tata Vallée" se porte bien malgré son grand âge. Voici deux ans que je ne l'avais vu et je l'ai trouvé rajeuni. Il a conservé tout son esprit, mais il entend mal et ne voit que d'un œil. Il a été très content d'avoir des nouvelles et de vous savoir en bonne santé.

Roparz Hémon doit passer devant la cour de justice le 21 février. Trécan la veille. Job Y. est mis en liberté provisoire "jusqu'à voir". Deniza et son père sont toujours ici.

Ul labour spontus am eus. N'oun ket bet o welout Alix c'hoaz. Spi am eus da vont araok fin ar sizun. Spi am eus da gas eur pakad d'eoc'h ar miz a zeu.

Va digarezit da veza chomet keit all araok respont d'eoc'h. Alies koulskoude a vez komzet ouzoc'h. Holl amañ a kasomp d'eoc'h hor gourc'hemmou kalonek. »

20.1.1946

Vieux-Moulin, Veig da A. Y. :

« Disul. Me zo bet laouen gant ar pakad, al lizer hag ar gartenn. Hi a oa brao ha c'hoarzus. Me a drugareka ac'hanout. Amañ, eun tammig erc'h a zo kouezet. Epad eur sizun, eiz paotrig a zo chomet en o gwele, e oant tout "grip-pet". Dec'h hag araok dec'h, n'hon eus ket bet oferenn, peogwir an Aotrou "l'abbé" a zo klanv ivez. Ar mintin-mañ, n'hon eus ket bet oferenn. Ni a zo aet da Rothondes ha ni a zo erru just d'an oferenn.

Pa zeui da welout ac'hanoun, hag e c'helfes ma peus sonj, kas d'in va fourchetez va loa, eur "passe-montagne" ma c'helfes kaout unan, eur re vanigou, eur "porte-manteau" en eur pakad gant eun dra bennak da zebri ouspenn. Kas d'in ar buana ma c'helli, peogwir eo yen amañ. Me am eus mall da welout ac'hanout endro. Ma

J'ai un travail fou. Je n'ai pas été voir Alix encore. J'espère y aller avant la fin de la semaine. J'espère vous envoyer un colis le mois prochain. Excusez-moi d'être restée si longtemps avant de vous répondre. Cependant nous parlons souvent de vous... »

« Je suis heureux avec le colis, la lettre et la carte. Celle-ci est jolie et amusante. Je t'en remercie. Ici, il est tombé de la neige. Pendant une semaine, huit petits garçons sont restés au lit avec la grippe. Hier, ni avant-hier nous n'avons pas eu de messe, puisque M. l'abbé était malade aussi. Ce matin nous n'avons eu aucune messe. Nous sommes allés à Rothondes et nous sommes arrivés de justesse pour la messe.

Quand tu viendras me voir, si tu pouvais et si tu te souviens, apporte-moi ma fourchette et ma cuiller, un passe-montagne si tu peux en avoir, une paire de gants, un porte-manteau dans un colis avec en plus quelque chose à manger. Envoie-moi le plus vite possible, car il fait froid ici. J'ai hâte de te voir de nouveau.

jodad mel a oa mat, me a drugeraka ac'hanout.

Pa gasi d'in ar pakad, hag e c'helfes kas d'in eun tammig gloan evit ma loerou. Ma karkes ha ma plij d'it me gaso d'it leor oferenn toñtoñ Mikaël, hag e kasfes d'in eul leor gallek se a vefe aesoc'h evidoun. Ar boutou a zo bet kaset da renka. An Itron Favier he deus graet d'in an aotre da skriva d'it e brezoneg. »

Le pot de miel était bon, je t'en remercie. Quand tu m'enverras le paquet, est-ce que tu ne pourrais pas ajouter un peu de laine pour mes chaussettes. Si tu peux et s'il te plaît, je t'enverras le livre de messe de tonton Mikaël et tu m'enverras un livre en français. Ce sera plus facile pour moi. Les chaussures ont été envoyées à réparer. Mme Favier me donne l'autorisation de t'écrire en breton. »

..

Je n'ai pas demandé cette autorisation avant de correspondre avec mon fils en breton. Je n'aurai pas obtempéré, si elle y avait mis obstacle. Je n'ai pas échangé le livre de messe breton-latin contre un autre en français-latin. Comme il lit bien le breton, je n'en vois pas la nécessité. Il peut le traduire si besoin est. D'autant plus que l'orphelinat ne doit pas manquer de livres de messe si c'est nécessaire pour certaines prières ou pour réciter les évangiles dans la langue du pays.

J'apprends le décès de ma mère

24.1.1946

Le froid est si intense que j'ai averti ma mère et ma cousine, que je retardais mon voyage de deux jours ; autant pour elles que pour moi. Je prends aujourd'hui le train pour Lorient via Nantes et Redon.

J'ai passé trois bons jours dans la chaude atmosphère familiale, où tous ont reporté sur moi l'affection qu'ils portaient à Fransez. Robert en congé, s'est transformé en cuisinier expert. J'ai ainsi emmagasiné des calories pour m'aider à supporter l'hiver qui s'annonce rigoureux. Toutefois, j'ai craint un moment de ne pouvoir repartir à temps. Le matin, l'avant-veille de mon

départ, j'ai failli étouffer comme Fransez l'avait fait dix ans auparavant. Ma respiration me causait une souffrance atroce. Cependant, je n'osais pas réveiller les cousins, ni l'oncle, ni la tante qui dormaient paisiblement au même étage. Ne me voyant pas descendre pour le petit déjeuner Robert me l'apporta au lit. Ses parents étaient déjà partis au magasin.

Peu à peu la douleur s'apaisa et après une journée de repos, je pars à l'heure prévue.

..

Hervé, le mari de ma cousine, m'attend à la gare de Lorient. Il revient de Douarnenez où il a assisté à l'enterrement de ma mère. Il ne me l'apprend pas tout de suite. Je lui demande des nouvelles de ma mère et de ma tante, sa belle-mère :

« Elles sont grippées pour le moment », me dit-il.

« Oh ! ce n'est pas grave une grippe, lui répondis-je sans m'inquiéter autrement, elles arriveront sûrement demain. »

Hélas ! en arrivant chez lui, le cousin lâcha d'un trait ce qu'il avait à dire et me donna les détails sur la mort de ma mère survenue brusquement. On ne savait pas où me joindre et l'on ne put m'avertir. Aussi, je n'ai pas eu à résoudre le cas de conscience qui se serait posé : l'assistance ou non à ses obsèques.

Ayant reçu ma lettre, ma mère voulait partir cependant pour Lorient le 22. Sa valise était prête. Elle s'était trop démenée la veille, montant et descendant l'étage où habitait sa sœur.

Si ma mère était partie ce jour-là, elle aurait peut-être succombé en route. Sa fin eut été encore plus douloureuse. Et quelle émotion pour sa sœur qui devait l'accompagner, avec en plus, les problèmes financiers pour ramener son corps à Douarnenez.

Voyager était l'un de ses bonheurs, afin de visiter cinq de ses enfants dispersés en cinq lieux différents. Le médecin qui la soignait depuis longtemps lui avait prédit qu'elle mourrait dans le train, mais elle ne s'en tracassait pas.

..

Logée à l'étroit dans un Lorient en reconstruction, ma cousine m'accueille pourtant avec sa gentillesse coutumière. La petite Gisèle me donne avec plaisir une place dans son lit. La pauvre petite a dormi mal et se plaint le matin à ses parents :

« Tante Anna a pleuré toute la nuit. »

Devant les autres, je me suis retenue de leur montrer mon chagrin et le regret de n'avoir pas vu ma mère une dernière fois, m'empêche de refouler mes sanglots.

Si j'avais pu connaître l'avenir, j'aurais passé outre à tous les conseils de prudence et fait un saut à Douarnenez, il y a trois mois.

Je ne pleure pas facilement. Ce n'est pas la valeur des disparus qui m'émeut, mais leur serviabilité et leur bonté, quels que soient leurs qualités ou leurs défauts par ailleurs. Il en fut de même quand je perdis Fransez et même sa mère, avec laquelle je n'aurais pu cohabiter.

25.1.1946

Après cette nuit agitée, je retrouve ma vaillance coutumière. Suzanna est venue me rejoindre à Lorient. Elle a laissé à la consigne la valise que ma mère avait préparée à mon intention. Elle me conte les derniers instants de ma mère comme on les lui a décrits.

25.1.1946

Douarnenez, Rosa à Mari, Dompierre :

« On a reçu votre lettre cet après-midi. Pauvre maman, elle nous a quitté mardi à 1 h 30 du matin. Elle s'était couchée le soir comme d'habitude. Elle a travaillé jusqu'à 9 heures. Tante Marianné était avec elle, à cause du voyage prévu pour Lorient.

A une heure moins le quart, elle a appelé papa pour lui demander un peu d'eau et lui mettre un oreiller derrière la tête. Sa respiration lui manquait. Après elle a dit à papa d'aller vite en haut (au premier étage), réveiller Louis Dagorn pour aller chercher le médecin. (« Herri ! va alan a vank d'in. Kerz buan da zihuni Loeiz Dagorn evit mont da gerc'hat ar medisin. »)

Quand il descendit, il est rentré rapidement voir. Elle lui a dit d'aller vite chercher le médecin.

Anna Souffès est venue me chercher (chez moi). Tante Marianne est descendue aussitôt. A elle aussi, elle lui a dit que sa respiration lui manquait. J'étais là aussitôt, elle ne m'a pas reconnue. L'écume sortait de sa bouche. Le médecin est venu, il lui a fait une saignée, mais hélas ! il n'est sorti que du sang épais. Pourtant, elle a senti la piqure puisqu'elle a remué son corps. René et Louis sont partis chercher le prêtre, mais quand il est arrivé, elle avait rendu l'âme.

Pauvre maman, partir si rapidement sans avoir le temps de rien dire. Le chagrin l'a tuée. J'ai dit tout de suite à tante Marianne : « Le bon Dieu n'a pas voulu qu'elle aille voir sa fille qui lui aurait donné de si tristes détails sur son pauvre Josig. Ils sont venus tous les deux (Michel et lui) chercher maman.

Nous avons perdu une bonne mère. Heureusement que Suzanna est venue quand Anna est arrivée chez Marianne, quel coup, pour elle. Hervé (le mari de Marianne) est venu à l'enterrement. Suzanna est partie aujourd'hui, elle arrête à Lorient en passant prendre Anna.

Maman est morte d'un œdème du poumon. C'est dur de penser que l'on ne la verra plus. Papa dit : « qu'il faut faire la volonté de Dieu ». Vous pouvez être sûre, chère sœur, qu'il ne restera pas seul. Auguste a dit qu'il viendrait dormir chez lui. Tante Marianne, je crois, a autant de chagrin que nous à maman. »

..

Cela est sûr. Depuis toujours, sa sœur aînée de quelques années et elle étaient restées unies. A qui se confiera-t-elle désormais ? Leurs liens s'étaient encore resserrés depuis qu'elles habitaient la même maison et que leurs enfants étaient mariés. N'aimant pas beaucoup sortir, elle appréciait encore plus la présence de sa sœur dont l'esprit dynamique apportait une diversion à sa vie quasi-solitaire.

26.1.1946

Nous repartons ce jour, Suzanna et moi pour Enghien, où elle tient à m'accompagner, pour connaître, puisqu'elle en a l'occasion, la mansarde dont je lui ai tant parlé.

222

Sa longue et ample robe de « bonne sœur » prend toute la largeur de la mansarde.

27.1.1946

Le matin suivant Suzanna repart pour Rouen après avoir fait pénitence sur le matelas qu'elle trouva dur, ce qu'elle accepta avec le sourire. Elle n'avait pas eu toujours la vie facile pendant la guerre ! Quand elle fut prise avec Mari et leurs vieillards à Beaugency entre deux feux en 1940, et à Rouen ensuite jusqu'à 1944 sous les 200 bombardements qu'elle supporta vaillamment.

28.1.1946

Enghien. A. Y. à Mme Marie Guieyette, Paris :

« Je suis de retour dans ma petite maison depuis samedi. Mais mon voyage fut si triste que je n'ai pas eu le courage de vous écrire plus tôt. J'avais entrepris ce voyage sans attendre les beaux jours, car la santé de ma mère n'était pas brillante. Mais en arrivant à Lorient, où je devais la rencontrer, elle était déjà enterrée...

J'espère que ce mot vous rejoindra avant jeudi midi 31. Je vous attendrai ce jour-là pour déjeuner. Prenez le train à la gare du Nord, direction Enghien, c'est la quatrième station. Je vous attendrai jusqu'à une heure chez moi. Si vous ne venez pas, je penserai que vous n'êtes pas libre. Je n'habite pas loin de la gare, au 71, avenue du Général De Gaulle, tout en haut au troisième.

Nous pourrions parler tout à loisir ce jour-là. Aussi, je vous dis kenavo, avec mon bon souvenir. »

..

Ayant reçu des provisions de Rennes, je reçois Mme Guieyette, sinon richement, du moins correctement. Elle me confirme ce que j'ai appris par Alix. Elle me conte son départ d'Oberkirchberg, encadrée par les militaires français qui les amènent tous trois de camps en prison jusqu'à Rennes où elle a été libérée. Son mari et sa fille y sont encore et attendent d'être jugés.

223

Je constate, une fois de plus, la manifestation du destin dans le fait de n'avoir pas été invitée à suivre la famille Guieysse dans leur retraite qui paraissait si sûre et que j'enviais un peu. J'aurais partagé le sort de mes trois amis ; expédiée à Rennes mise en prison comme eux. Que serait devenu alors mon fils ?

Dans ces situations, moins l'on est nombreux, plus les vaincus ont de chance de s'en tirer, parmi les embûches de toutes sortes semées sous leurs pas. C'est cette tactique que recommandait Henaff à sa troupe au moment du sauve-qui-peut.

28.1.1946

Enghien, A. Y. à Mari, Dompierre :

« Depuis vendredi je suis de nouveau à mon point de départ, avec une tristesse en plus. Il était écrit que je ne devais plus revoir ma mère, ni morte ni vivante...

Elle était si heureuse, ses paquets étaient faits, la lampe qu'elle devait me donner était enveloppée dans sa valise. Le soir, elle causait encore chez marraine jusqu'à 11 h du soir. Elle a dû se démener et s'agiter selon son habitude, ajouté à la pensée de me voir et d'avoir des informations sur Jos, cela a agi trop violemment sur son cœur...

Quelle secousse pour moi. Marianne et Hervé ont été très gentils. Suzanna est arrivée le vendredi dans l'après-midi. Elle était inquiète pour vous, car vous n'avez pas répondu à son télégramme. Elle me disait que vous étiez enrhumée...

Je vous enverrai le mandat un autre jour quand je serai en fonds. Pour le moment, ces 500 francs sont comme une bénédiction. »

28.1.1946

J'écris à la supérieure de Chaumont pour lui faire part du décès de ma mère et la prie d'avertir Henri. J'ajoutais :

« Voudriez-vous donner à Henri la note de ce que je vous dois. Si vous aviez quelques morceaux de savonnette à me céder, j'en serais heureuse et vous l'ajouteriez à la note. »

Puis je mets un mot à l'intention de Henri :

« Prends avec toi ce que tu pourras de pommes de terre, laisse ta valise à la gare et viens prendre la poussette. Si tu



Jos Youenou, né à Douarnenez, le 20 juillet 1912. Décédé au Strüthof le 14 février, neuf mois après avoir fait cette photo d'identité.
Il me l'avait envoyée à Colmar avec la dédicace ci-contre. Elle donne un spécimen de son écriture et la preuve qu'il n'a ni écrit ni signé son interrogatoire.



Drampy unan hag
a pite'h my eas
T. Kad.

Hervé
Mari

mar 44

Waffen-SS
Konzentrationslager Nagweiler
Verwaltung

Youinou

Nagweiler, Ben
Abholpostamt Straßburg
Fernsprecher Nr. 103-110
Reichsbank Giro-Konto: Straßburg Nr. 4030/1460
Postfachkonto: Straßburg Nr. 129

Az:

Biographie.

- 1918 à 1923 Ecole primaire St Blaise à Dœrenmery
- 1924 Séminaire des Missions à Langonnet (Morbihan)
- 1925 à 1930 " " " Celliers (Puy-de-Dôme)
- 1931 " " " Neufgrange (Moselle)
- 1932 à 1933 " " " M. Orvain (Manche)
- 1933 à 1934 Service Militaire à Metz 146 - R. I.
- 1934 à 1935 Séminaire des Missions à Chevilly-la-Rue (Seine)
- 1936 à 1937 St Pierre et Miquelon Professeur au collège de St Christophe de St Pierre (Amérique du Nord)
- 1938 Séminaire des Missions à Chevilly-la-Rue
- 1939 Monastère de la Trinité qui vive St Léger Vaubert (Yonne)
- 1939 à 1940 Soldat au R. I. 62^e R. I. 16 Mai 1940 Blessé prisonnier ambulatoire
du bras droit le 3 août 1940 libéré 1941 Reformé R. D. 1. invalidité à 95 %
- 1941 à 1944 aucune activité politique
- Mars 1944 Maitre Dehautais qui laisse son bureau au chef d'un groupe 44 et me laisse
le soin de transmettre son Bureau au Conseil National Breton - 1^{er} acte d'abandon
du Bureau en Alsace 18 août 30 Novembre domicile à Strasbourg 6 Place St Louis
arrestation le 30 Novembre par les F.F.I.

Biographie de Jos Youinou au Struthof, Janvier 1945.

Youinou

AZ:

Biographie.

1918 à 1923 Collège primaire S. B. Blaise à Douarvenez (Morbihan)
 1924 Seminaire des Missions à Langonnet (Fuz-de-Dôme)
 1925 à 1930 " " " " Collège (Fuz-de-Dôme)
 1931 à 1933 " " " " Collège (Mozelle)
 1932 à 1933 " " " " Collège (Mozelle)
 1933 à 1934 " " " " Collège (Mozelle)
 1934 à 1935 " " " " Collège (Mozelle)
 1936 à 1937 " " " " Collège (Mozelle)
 1938 " " " " Collège (Mozelle)
 1939 à 1940 " " " " Collège (Mozelle)
 1941 à 1944 " " " " Collège (Mozelle)
 1944 " " " " Collège (Mozelle)
 du 18 au 20 novembre 1944 " " " " Collège (Mozelle)
 du 20 novembre 1944 " " " " Collège (Mozelle)

Service militaire à Metz 146 - R. I.
 Seminaire des Missions à Chevilly - La-Rue (Seine)
 St Pierre et Michelon Profès en un collège de St Christophe de St Pierre (Carnegie de St Pierre)
 Seminaire des Missions à Chevilly - La-Rue (Seine)
 Mitoyant de la Seine qui vit St Louis Vaucluse (Yonne)
 Soldat en R. S. 62 R. I. 16 Mich 1940 Blaise personnellement
 du 3 août 1940 Libéré 1941 Refusé R.D. 1. instable à 95 %
 culture active politique
 Membre de l'Organisation qui dirige son bureau au Sud d'un groupe 1/4 d'une liaison
 le soin de faire valoir les intérêts au Conseil National Breton - l'actuel état
 du 18 au 20 novembre 1944 " " " " Collège (Mozelle)
 du 20 novembre 1944 " " " " Collège (Mozelle)

Biographie de Jos Youinou au Strüthof, Janvier 1945.

Noms: YOUNOU ^{de 14/2/45}
 Prénoms: Joseph

Prénoms:
 Arrivé au camp le: 27 Janvier 1945
 Date de naissance: 20 Juillet 1912
 Lieu de naissance: Douarvenez (Finistère)
 Religion: Catholique
 Situation de famille: Célibataire
 Nombre d'enfants: aucun
 Profession: Secrétaire
 Nationalité: Française
 Domicile: 6 Place St Louis Strasbourg
 Motif de l'arrestation: Secrétaire au Conseil National Breton
 Arrêté par: F.F.I.

décédé
 14 - II - 1945

Photocopie de l'interrogatoire de Jos Youinou au Strüthof.

M.T.B.
Préfecture du Finistère
1ère Division
2ème Bureau

République française

Quimper le 6 juillet 1945

Le Préfet du Finistère
à Monsieur le président de la délégation spéciale
de Douarnenez

Objet: décès d'internés -

J'ai l'honneur de vous faire connaître
que l'interné Youenou Joseph, né le 26-7-1912
à Douarnenez, domicilié à Rennes, 14 rue de
Bastard, est décédé le 14 février dernier, au
camp d'internement de Strüthof.
Etant donné que M. le Préfet d'Ille
et Vilaine a signalé que l'interné défunt
n'avait aucune famille à Rennes, il est vrais-
semblable qu'il habite Douarnenez, si est
ce Youenou Joseph -
Je vous prie, par conséquent de bien
vouloir faire aviser la famille.

P. le Préfet
Le Secrétaire Général

FINISTÈRE
Pour copie conforme.

LE MAIRE

Cary

Annnonce de la mort de Jos Youenou à ses parents à Douarnenez.



Tombe de Jos Youenou dans le petit bois, hors du camp de Strüthof. On y voit l'entourage de verdure et la croix de bois où son nom est inscrit (1945).

Veig et sa mère à l'orphelinat du Vieux-Moulin (Oise), le jour de sa communion solennelle (juin 1946).



Vieux-Moulin 20 Avril 1947.

Mammig. Karet.

Hellu mat ouz en ti gant ma zpaou
Emichans e peuz resevet kelou eus
an adrou profeso erit ar meublou.
Ar c'hoad a zo gwer ar dro hag
bleunioù a pouz ebouz al lionz
Ar famille a ya mat e compagne
Ni a c'hoari gant eur balou. Me an
eus droug dam zraid breman. Erit
an eil communion e vo an 19 a
viz Juin. Me a zo o vont da
skola da tante Veronique a da
tante Mimie a da Jenig mam
eus amzer.


Stenavo mammig Karet
ta val Veig

Lettre de Veig à sa mère à Houilles.



Veig entre sa mère, à gauche, et Alix, à droite. Décembre 1945.

Photo souvenir de Léon Jasson, du Bezenn, mort pour la Bretagne (17-7-1946).



MORT POUR LA BRETAGNE
- 30 DÉCEMBRE 1921 - 17 JUILLET 1946 -

Nous avons la certitude, nous qui avons subi les trahisons
qui nous ont tenu les parents du front, nous qui avons vu
fait dans notre foi bretonne et qui nous avons regardés
devant le front, nous avons la certitude que nos combats ont
définitif et notre sacrifice en soit les vaincus.

Nous avons appris la sentence et nous savons que c'est
arrivé comme qui se souvient, mais nous savons que
ceux qui sont dans la patrie bretonne ont une mission plus
sainte que nous. Et c'est le sacrifice de nos parents
qui nous a permis de vivre. Et nous...

LÉON
JASSON

deut ouñ endro ganti. Gwelet he deus an ti bihan, amañ e Enghien. Tant Mari avat, eo en em gavet ar pell skrid re zivezat ganti.

Tad koz a vo soursiet outañ gant tant Rosa a rayo d'ezañ da zebri. Skriv eur ger da lavarout trugarez d'ezañ da veza renket da votou. »

29.1.1946

Veig da A. Y. :

« Gant droug kalon am eus lennet da lizer. An Itron Favier a c'hlav ac'hanoun hag ez an en he c'hrambr. Lavar a ra d'in Mamm-goz a zo maro, hag ez out erru re zivezat. Hi he deus goulennet ganin ma oa Mamm-goz eur gristenez vat, hag am eus lavaret ya. Met lavaret am eus : Tad koz a oa muioc'h c'hoaz kristen e ye le bep mintin d'an oferenñ arak debri.

Me am eus skrivet dec'h da Mamm-goz ha da Tad-koz evit trugarekaa anezañ evit va botou. Mamm-goz he deus lakat d'in chokolad hag amann. Abaoe eur sizun tost a oa mat.

Evurus ez ouñ aet kuit eus Pont-Sant-Maxence e kichen ar skol Mancelle, Sant-Joseph an orphelinat a zo bet devet. Tout ar baotrigou a zo bet saveteet. Ar braotrigou a rede e straedou ar Pont e pyjama epad an noz, hag an dud a deus da laerez an traou a oa taolet (er

maison à Enghien. Tante Mari elle, a reçu le télégramme trop tard. Tante Rosa s'occupera de Tad-koz pour lui faire sa cuisine. Ecris-lui un mot et remercie-le pour les souliers. »

« C'est avec tristesse que j'ai lu ta lettre. Mme Favier m'appelle et je me rends dans sa chambre. Elle me dit que mamm-goz est morte et que tu es arrivée trop tard. Elle m'a demandé si mamm-goz était une bonne chrétienne. Je lui ai répondu oui, mais j'ai dit que Tad-koz était encore plus chrétien qu'elle, qu'il allait à la messe tous les matins et avant de manger.

J'ai crit hier à Mamm-goz et à Tad-koz pour les remercier pour les souliers. Mamm-goz avait ajouté du chocolat et du beurre. Depuis presque une semaine, le beurre était encore bon.

Heureusement, je suis parti de Pont-Ste-Maxence. Près de l'école Mancelle, l'orphelinat Saint-Joseph a brûlé. Tous les petits garçons ont été sauvés. Ils couraient dans les rues en pyjama pendant la nuit. Les gens venaient voler les choses

maez) gant an dud. Me lavar d'it se a oa trist !

Kenavo mammig karet, me am eus mall da welout ac'hannout. »

que l'on jetait (dehors). Je te dis que c'était très triste. Chère mammig, j'ai hâte de te voir. »

..

J'avais envoyé ma lettre du 28 à Mme Favier, afin qu'elle annonce à Veig avec ménagement la mort de sa grand-mère. Elle m'envoie ses condoléances sur la lettre de Veig. Ce doit être l'habitude de donner les lettres non cachetées à la directrice comme dans les communautés religieuses.

29.1.1946

Mari à A. Y. :

« La liste des déceptions continue pour nous, pauvre sœur. Je m'imagine le coup cruel que la mort rapide de notre pauvre maman a dû vous faire à votre arrivée à Lorient. J'ai été sidérée lorsque j'ai reçu le télégramme. J'étais loin de m'attendre à cela, et pourtant maman avait considérablement changé depuis l'année dernière.

Avez-vous trouvé la paire de gants que je vous ai envoyée à Lorient ? Elle avait mis aussi une paire pour Veig. Elle lui disait son espoir d'aller le voir pour sa communion... Deux jours avant sa mort, j'avais reçu 600 francs pour les images de Jos...

Maintenant resserrons-nous encore plus cette affection fraternelle entre nous. Maman en était le lien, mais papa reste encore. Un mot de temps en temps lui fera plaisir. Je le vois recevant la lettre, la donnant à lire à Rosa et écoutant les mains dans les poches les nouvelles de ses enfants. Donnons-lui encore cette joie. Sous son apparence rude, son cœur de père reste. Il disait à Rosa : « Maman était si bonne. » Il va certainement souffrir de son isolement. Rosa est bonne, mais ce n'est pas maman. Que c'est dur tous ces départs.

Donnez-moi de vos nouvelles. Les détails de l'enterrement que Suzanna a dû vous donner et vos voyages. J'oubliais de vous dire que j'ai reçu votre paquet. Merci pour le pot de miel... »

29.1.1946

Cholet. L'oncle Julien à A. Y. :

« Je ne peux pas conserver cette lettre ci-incluse qui nous est parvenue après votre départ. Nous avons été heureux de vous recevoir. Vous savez que nous vous aimons bien, ce qui prouve que Bretons et Français peuvent bien s'entendre quand les uns et les autres sont compréhensifs. »

31.1.1946

Rennes. Alix à A. Y. :

« Condoléances pour la mort de votre mère... En effet, elle aurait pu mourir en cours de route. Sa joie devait être trop grande de vous revoir et elle a dû, comme vous l'écrivez, se surmener pour tout arranger. Comptez sur moi pour Saint-Malo ou Dinard. (J'ai dû prospecter par là pour faire la saison.) J'ai la machine à coudre, dites-moi si je dois la vendre. (Sa sœur aînée l'avait gardée chez elle.) Enchantée que les amis soient restés bien...

J'ai été voir M. Gefflot pour vos meubles à Piré. Le maire du pays, celui qui a recueilli le piano a demandé des renseignements, puisque tout doit être déclaré pour l'impôt. Il disait qu'il serait préférable que vous veniez vous-même... Mais il vaut mieux attendre qu'il fasse meilleur. Il ne faudrait pas vous montrer à Rennes.

J'ai été voir Mme Le Mée, toujours aussi bonne. Chez elle, j'ai rencontré la mère de Némé (R. H.). Celui-ci est toujours un grand malade et sera sans doute opéré le 15 mars (jugé). Je lui ai parlé (à Mme Le Mée) de la machine à écrire. Son mari va l'acheter 10 000 francs... »

3.2.1946

A. Y. à Mari :

« J'ai été contente d'avoir de vos nouvelles. Je me demandais si votre rhume, comme disait Veig, n'était pas devenu grand.

J'ai reçu 300 francs par Rosa et 200 francs par Louise. Maman avait dit qu'à la prochaine pension, elle m'aurait envoyé cette somme. Et pourtant Rosa ne doit pas être en fonds en ce moment avec les frais de l'enterrement. Lorsque l'on sait que l'on

a trouvé seulement 5 000 francs dans son armoire. Heureusement que Ronan a fait le cercueil. Je vous envoie un mandat de 300 francs pour les images de Jos. Il me reste 2 000 francs en caisse. J'espère qu'après la Providence viendra à mon secours.

Je viens d'écrire à Rosa ainsi qu'à papa. Veig a fait aussi une lettre à tad-koz, mais en français. Moi je lui ai écrit en breton, mais en gros caractères, car il ne voit plus très bien. Cela lui fera plaisir d'avoir une lettre bien à lui ; même s'il ne peut pas trop bien la lire.

Pourvu que la santé de Rosa tienne le coup. Elle n'aura pas besoin de tant se démener, avec la pension de papa. Il était prêt à partir avec Suzanna, mais c'est mieux qu'il reste à Douarnenez. Celle-ci m'a raconté que quelqu'un était venu payer 35 francs, papa a dit :

« Donnez-les à Rosa, c'est elle maintenant qui prend l'argent. »

Il demandait à Suzanna quel habit il devait mettre. Il n'a jamais été seul. Il trouvera dur à 83 ans de ne plus sentir la présence de maman qui dirigeait tout, dans la maison, vidée d'un seul coup.

J'irai conduire votre neveu Henri à Auteuil. Il a été deux fois cette semaine à la maison. Il m'a aidée à trimballer mes tableaux.

Je ne suis pas encore revenue de cette séparation brutale. J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais je n'ai eu le courage que de faire ma lessive, chose absorbante qui annihile la pensée.

Aujourd'hui, je me remets quand même à écrire. Vous êtes la septième, il reste encore quatre lettres à faire. Il est réconfortant d'avoir des parents et des amis, mais aussi quelles obligations cela vous crée.

Jos disait : « qu'il était bon que l'on vive sans trop se soucier les uns des autres ». Il est vrai que c'était pendant la guerre et que l'on ne pouvait rien contre l'inéluctable, mais maintenant dans la paix retrouvée, chaque chose reprend sa véritable valeur.

Mon voyage par ailleurs a été bon. A Nantes, j'ai vu des amis qui peuvent m'aider. Chez le tonton, j'ai retapé, avec des couleurs plus vives, la peinture que j'avais faite de la maison du grand-père au Pertre. Elle a plu beaucoup à l'oncle et il m'a donné 1 000 francs. Puis j'ai vendu d'autres choses à mon amie de Nantes, qui pense y prendre un commerce. Elle me demande de m'associer à elle pour l'été. Je vous dis kenavo... »

3.2.1946

Suzanna à A. Y. :

« Avez-vous bien dormi sur votre paille par terre ? Je vous rends souvent visite en esprit qui n'est pas enfermé dans la mansarde. Le cadre ne fait pas le tableau. Je ne m'habitue pas à la disparition de maman. Je la revois quand elle disait : « Krouadur, hag ar re all, ar vugale paour. » (Enfant, et les autres les pauvres enfants). Sa dernière joie, c'était l'espoir de voir sa grande fille. »

4.2.1946

Rosa, à A. Y. :

« Je vous ai expédié un colis : un peu de beurre, du café et du sucre. Ce n'est pas grand chose. Avec la mort de maman, on a employé davantage. Je vous mets sa carte d'alimentation, vous pourrez avoir du sucre et du café qu'elle devait vous envoyer et les photos que j'ai trouvées dans sa poche pour vous donner. Une pelote de coton pour tricoter des socquettes au petit.

Mille francs qu'elle avait dit à tante Marianne qu'elle vous aurait donnés. Suzanna a dû vous donner le bon de galoche. Pour le moment je ne peux rien vous envoyer, qu'après avoir payé tous les frais.

Le petit avait écrit une carte à sa grand-mère lui disant qu'il avait reçu ses souliers. Il a dû avoir du chagrin aussi. Pauvre mère, elle qui était si fière d'aller vous voir. Le bon Dieu ne l'a pas voulu. Suzanna a écrit. Heureusement qu'elle était avec vous pour retourner. Quel coup ! Elle avait tant de chagrin.

Henri m'a écrit qu'il rentre le 18 et qu'il allait chez vous le lendemain. La supérieure a écrit aussi. Elle me disait que : « Mme Anna pourra peut-être aller le conduire. » Il a hate d'y aller. Vous me direz, chère sœur, ce qu'il faut.

Le chocolat qui est dans le colis c'est maman qui devait l'envoyer à Veig. Je vous ai mis la carte de pain de papa... »

..

Il était d'usage d'offrir après les prières, le pain beurré, le verre de vin ou le café à ceux, parents, amis, voisins qui venaient

aux veillées mortuaires. Puis, le jour de l'enterrement, il fallait recevoir la parenté qui revenait du cimetière pour leur offrir un dernier café dans la maison que la morte venait de quitter. Les femmes qui portaient la coiffe, et qui avaient endossé leur cape de deuil (ar mentele) pour suivre le cercueil ne l'enlevaient qu'à leur arrivée dans la maison. Une fois pris leur café, elles repartaient leur mantele sous le bras, comme elles étaient venues.

J'ai observé maintes fois ce rite pendant ma jeunesse. Il se perd de plus en plus. La jeunesse ayant abandonné le costume breton. Même les veillées se réduisent à leur plus simple expression. Le plus souvent, on laisse le mort tout seul et l'on ferme la porte pendant la nuit, chacun se retire dans sa chambre.

..

Il fallait avoir un cœur de mère bien accroché pour me faire cadeau de 1000 francs, le cinquième de sa fortune. Ma mère vivait au jour le jour, sur la pension de son mari, sa petite retraite d'ouvrière et des menus travaux que bricolait mon père. Elle menait une vie simple sans grands désirs, que de faire plaisir à ses enfants et de prendre le train pour aller les voir de temps en temps.

5.2.1946

Mme Yvonne, de Rouen, me remercie de la petite pochade que j'avais donnée à Suzanna pour la lui remettre :

« Pour ce petit tableau qui est réellement très vivant et d'une grande vérité de fraîcheur d'expression. »

5.2.1946

Ce jour, j'écris à Mari :

« Je vous ai envoyé un pain d'épice reçu de Rouen. Je pars mardi à Compiègne faire 8 jours de couture pour la cousine et aussi gagner ma croûte et quelque argent... Ne nous désolons pas sur ce chapitre. La Providence continue à s'occuper de nous et à m'envoyer des clients de tableaux. Vous verrez dans l'autre monde, maman va devenir beaucoup plus compréhensive, déjà elle avait commencé.

Mon onzième tableau est parti hier et les 3 500 francs seront payés le mois prochain. Entre temps, j'ai reçu 535 francs que me devait une cliente et puis 1 500 francs et 300 francs d'une autre, ce qui remonte mes actions. L'on me doit encore 4 800 francs et 600 francs que je ne perdrai pas.

Dans une galerie, on m'a dit que mes tableaux avaient de la couleur et qu'ils étaient plaisants.

En ce moment, je fais le tableau pour le devant de cheminée de Mme Yvonne. La main se fait.

Je pense aller le 15 à Rouen l'apporter et « montrer » son neveu Henri à sa tante qui désire le voir avant qu'il ne rentre à Auteuil. Je lui avais dit non auparavant, mais comme je suis en fonds en ce moment, je peux contenter son instinct maternel. Kenavo, penaoz emañ ho yec'hed ? »

5.2.1946

Rennes. Alix à A. Y., Enghien :

« Mme Le Mée est montée me voir. Elle me dit qu'il faudrait que vous alliez voir M. Albert qui peut vous rendre service au sujet de vos cartes. M. et Mme de Parcevaux lui ont demandé votre adresse pour vous gâter un peu. Ce sont des gens bien...

Pour Piré, il faut être sage en ce moment. »

..

Sa sœur Arméla a ajouté la lettre qu'elle a reçue le 21-2-1945 de M. Lacire, le propriétaire où sont entreposés mes meubles. Jos lui ayant donné procuration à cet effet avant de s'en aller.

« Mademoiselle, pour les pièces louées à la Berrière, le prix était de 2 400 francs. Si vous vous intéressez à ces affaires je puis vous dire de venir au plus vite car le monsieur est parti sans fermer la porte à clé. Tout le monde y a droit. Si vous avez la clé, n'oubliez pas de l'apporter. Je suis content d'avoir de vos nouvelles car je trouvais bizarre de ne plus voir ces pièces visitées. »

8.2.1946

Paris, A. Y. d'an Itron ar Mée, Roazon :

« Gant eur blijadur dreist am eus resevet ho pakad en » C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu votre colis l'au-

deiz all, erru mat ganin. Pep tra a oa mat ebarz ha dreist-holl an amann a oa blas ar vro gantañ ! An Itron Guieysse a a oa deut da zebri ganin en deiz all, tanvet he deus anezañ.

Ho lizer en deus graet levez d'in ivez gant e geleier hag o c'houzout e oa yac'h "Tata Vallée" atao. Va mamm siouaz a zo aet da anaon abaoe diou sizun hepdale. Aet e oan e Breiz-Izel a ratoz evit he gwelout... Pa 'z oun erru al lid-kañv a oa echu. Aet a daol trumm diouz ar bed-mañ. Uzet he yec'hed gant ar glac'har ha dreistholl gant maro Jos. Hag ouspenn ne c'helle ket komz diwar e benn gant den ebet.

Laouen bras e vefen ho kwelout amañ pa c'hellot tremen dre Paris. Alix a lavaro d'eoc'h ar chomlec'h. Laouen e vefen ivez gwelout an Aotrou ar Mée ma c'hoarvez gantañ dont amañ.

Kendalc'hout a ran gant ar mergodenned evel araok, hep dilezel va livadurioù. Gwerzet am eus an unnekvet taolenn dec'h. Hag e c'helfec'h gwerza unan bennak ? Pe an Aotrou ar Mée a c'hellfe gwerza dre vras en e "bourmenadennou" ?

Mont a ran warc'hoaz da wriat e ti eur geniterv e Compiègne. Gwelout a rin Veig war ar memez tro. Labourat mat a ra hag e yec'hed' zo mat ivez Merc'hed a ra war e dro, ha gwelloc'h eo, gant an am-

tre jour. Il est bien arrivé. Tout était bon dedans, surtout le beurre qui sentait bon le pays. Mme Guieysse qui était avec moi ce midi, l'a trouvé à son goût.

Votre lettre m'a rendue heureuse par ses nouvelles et de savoir que "Tata Vallée" était toujours en bonne santé. Ma mère hélas, a été enlevée par l'ankou depuis bientôt deux semaines. J'étais allée spécialement pour la voir en Breiz-Izel... Lorsque je suis arrivée, l'enterrement avait eu lieu. Elle était partie d'un seul coup de ce monde. La douleur l'avait usée prématurément par la mort de Jos. Surtout qu'elle ne pouvait en parler à personne.

Je serai heureuse de vous voir si vous passez à Paris. Alix vous dira l'adresse ou bien M. Le Mée, s'il lui arrive d'y venir.

Je continue mes poupées comme avant, sans abandonner mes peintures. J'ai vendu la onzième hier. Pourriez-vous m'en vendre quelques-unes ? Ou bien M. Le Mée pourrait peut-être en vendre en gros au cours de ses déplacements ?

Demain, je vais à Compiègne faire de la couture chez une cousine. J'en profiterai pour voir Veig. Il travaille bien et sa santé est bonne. Ce sont des femmes qui s'occupent de lui. C'est mieux par les temps durs que nous traversons. Je lui

zer tenn a ren. Ober a rin d'ezañ eus ho perz ar baramel. Laouen e vo Trugarez a greiz kalon. »

Miz c'houevrer (février) 1946

Mari Milin ar Mée da A. Y. :

« Mil bennoz d'eoc'h evit an doare hegarat hoc'h eus prestet d'eomp ar mekanik. Hon hini a zo bet skrapet, ha bremañ ur mekanik a zo eun dra ret evidomp. Bennozh Doue d'eoc'h.

Alix he doa lavaret d'eomp e oa marvet ho mamm, ha c'houi deuet a ratoz da welout anezi? Mantrus eo! Ur blijadur vras e vije bet evidoc'h ho tiou en em welout ha komz. Kemend-all a zarvoudou a zo degouezet abaoe nebeut. Sammet kenañ oc'h, eur mare a zo. Hogen ur plac'h kalonek oc'h ivez, ha sur oun e teuo an traou da vat ganeoc'h adarre. Ho-re varo a daolo pled warnoc'h hag a vennigo ac'hanoc'h.

Evit ar merc'hodenned, va gwaz a zo laouen da werza anezho. Diaesoc'h eo evit an taolennou. Evit ar merc'hodennou, mat e vije marteze kaout unan pe ziu. Un nebeudig tud a zeu amañ bremañ da welout hor marc'hadourez. Ret e veje kaout skeudennou unan eus pep rummad, c'houi a lavarfe d'eomp ivez pe vent e c'heller kaout anezho gant ar priziou

donnerai de votre part le pain d'épice. Merci de grand cœur. »

« Tous mes remerciements pour votre amabilité de m'avoir prêté votre machine. La nôtre a été rafée et maintenant une machine à écrire est absolument nécessaire.

Alix nous avait annoncé que votre mère était morte, alors que vous étiez allée spécialement pour la voir. C'est navrant! C'eut été un grand bonheur pour vous deux de pouvoir vous voir et parler. Tant d'événements s'étant produits depuis ces derniers temps. Vous êtes vraiment accablée depuis un moment. Mais vous êtes une femme très courageuse et je suis sûre que les choses s'amélioreront de nouveau pour vous. Nos morts veilleront sur vous et vous béniront.

Pour les poupées, mon mari est content de vous les vendre. Pour les tableaux, ce sera plus difficile. Pour les poupées, il serait bon peut-être d'en avoir une ou deux. J'ai un petit courant de clients qui viennent voir ma marchandise. Il faudrait avoir des photos de chaque sorte et les différentes grandeurs avec leur prix.

avat. Evit ar skeudennou lakit ta ober anezho e ti Galbrun. Du se e welfet ivez un nebeut keneiled. Evel he deus lavaret Alix d'eoc'h it da welout Albert hep dale.

An Aotrou de Parcevaux a oa amañ en deiz all. Komzet hon eus ouzoc'h. Alix a zo deuet d'hor zikour. Eul labour spontus hon eus da ober.

Gant plijadur e welfen ac'hanoc'h ma 'z an da Baris, hogen diaes eo d'in mont maez ar ger. Va gwaz a oa duhont evit e labour, ken eo bet tapet berr gant e amzer.

Kas a rin eur pakadig d'eoc'h etre ar 15 hag an 21. Hebdale e vezo kaset un dra bennak ivez da Veig. Ganeoc'h e vejomp a galon d'ar 14...

Yec'hed mat d'eoc'h ha nerz kalon daoust da pep tra. »

Pour les photos allez donc chez Galbrun. Là vous pourrez voir des amis. Ainsi que vous l'a dit Alix, allez voir Albert sans tarder.

M. de Parcevaux a été ici l'autre jour. Nous avons parlé de vous. Alix est venue hier nous aider. Nous avons un travail fou à faire ici.

C'est avec plaisir que je vous reverrais si j'allais à Paris mais il m'est difficile de m'absenter de la maison. Mon mari était là-bas pour son travail, mais il a été pris de court par le temps. Je vous enverrai un colis entre le 15 et le 21. Bientôt j'enverrai aussi quelque chose à Veig. Nous serons de cœur avec vous pour le 14... Bonne santé à vous et courage malgré tout. »

10.2.1946

Jorda Renault nous invite, Alix et moi, à déjeuner avec elle à Fontenay-aux-Roses. Elle a trouvé à louer une villa avec jardin. Elle me parle d'un local commercial à Houilles qu'elle peut me céder sans pas-de-porte, ce qui m'intéresse évidemment.

J'avais déjà vu son mari, Ronan Caouilssin, à son magasin, avenue Philippe-Auguste à Paris. Il s'occupe d'éditions bretonnes « Brittia » avec son frère Herri. Le cercle des amis s'élargit. L'espoir renaît.

11.2.1946

Arcachon, Marc Le Berre à A. Y., Paris :

« Me voici bien exilé au milieu des Landes, où je suis venu pour refaire ma santé et celle de nos enfants. L'air et le climat y sont très bons, mais le ravitaillement difficile. La Bretagne pauvre, heureusement vient à notre secours. Elle nous a rejetés

corps et âmes. Elle sustente notre corps pour le triomphe de l'âme. Spered Breiz n'eo ket maro c'hoaz. « Netra na den ne viro ouzimp da vont wardu ar pal. »

La cause a ses martyrs. La rédemption se fait dans le sang, les larmes, les souffrances. Nous aurons encore à supporter de dures misères ; la malédiction et l'incompréhension de beaucoup de nos compatriotes pèse encore sur nous, mais de toutes ces misères l'âme de la Bretagne émergera plus belle et plus triomphante que jamais.

Je pense, chère Madame Debauvais, que courage et initiatives ne vous manquent pas dans la suite des lourdes épreuves qui sont les vôtres. Dans ce coin-ci, je vais tâcher de prendre contact avec les compatriotes de la Dordogne. L'exil me pèsera moins ainsi.

Va gwella gourc'hemennou da Vignoned Paris ha d'eoc'h Itron ger Debauvais. »

12.2.1946

Cholet, l'oncle Julien m'écrit :

« Je vous écris ces quelques mots au magasin, en courant, puisque je cours toujours lorsque j'y suis. Mais vous avez eu le gros chagrin de perdre votre maman, alors je me fais scrupule de vous écrire ce mot.

Oui, ma chère Annaïg, c'est un grand malheur de perdre sa mère, car elle est seule ou à peu près, à donner à ses enfants des conseils entièrement désintéressés.

Vous savez comme moi sans doute, vous vous rendez compte que vous aussi vous avancez sur le chemin de la vie. Tant que l'on a sa maman, on se figure encore être un enfant. Quand elle est partie, on change de tout en tout, on se rend compte qu'on est de la génération qui s'en va.

Robert n'a encore rien trouvé... Ah ces enfants ! Ils ont de la culture, de l'intelligence même, mais ils manquent d'esprit pratique parce qu'ils n'ont pas assez vite vieilli sur le champ de bataille de la vie. Gamin j'ai envié, j'ai jalosé, je l'avoue humblement, les fils à papa. Et bien, je comprends maintenant, mes souvenirs d'enfance et du peu de réussite de beaucoup, que c'est du bonheur que naître pauvre. »

..

Ce sont là des généralités. Evidemment la nécessité rend ingénieux et vous donne le dynamisme pour faire ce que l'on n'aurait pas essayé d'entreprendre autrement. Il est évident que si j'avais eu les moyens, le temps d'étudier et de peindre, j'aurais fait des progrès. Au lieu de cela, j'ai passé mon temps à faire de la couture. Aujourd'hui, certaines amies, voient en moi uniquement une couturière. Ces femmes là, ont encore leurs maris sur lesquels elles s'appuient. Mon mari étant mort trop tôt et trop pauvre, je ne peux inspirer que de la pitié !

Cependant, je recherche la compagnie de ces personnes pour retrouver un peu les jeux de l'esprit et du savoir. Je les ai perdus en même temps que mon mari.

12.2.1946

Dompierre, Mari à A. Y., Enghien :

« Je vous remercie du mandat de 300 francs. Suzon m'a envoyé 100 francs et me procure du papier pour écrire la vie de Jos. Même la supérieure me donne du temps. Vraiment la Providence se sert de nous pour ses fins. Le départ de Francis, la solitude de Jos à Rennes, ma maladie, ses lettres, sa mort, votre retour, ma voltige jusqu'ici et notre séparation... On voit cela avec le recul du temps.

Veig m'a écrit une gentille lettre pour la mort de maman. C'est un enfant d'avenir. Il sent les choses et ses lettres sont intéressantes. J'ai aimé sa réflexion à Mme Favier « Papa était plus chrétien que maman ». Le pauvre enfant, heureusement qu'il n'a pas vécu avec Tad-koz !

Je suis heureuse que vos tableaux plaisent. C'est vrai qu'ils sortent de l'ordinaire... Rosa est « fir-ru » (toute fière) de venir à la communion de Veig... »

13.2.1946

Alix à A. Y. :

« J'ai vu Creston à Châteaugiron. Il va voir pour la maison de Piré et m'écrira aussitôt. Il avait l'air content de vous rendre service. »

14.2.1946

Nantes, Manuel à A. Y., Paris :

« Je joins au colis des tickets de régime, s'ils peuvent vous être utiles. Faites-le moi savoir, je pourrai vous en envoyer tous les mois ; sucre, matières grasses, viande et pâtes. Car je crois que le ravitaillement ne s'améliore pas, au contraire. Quant à la margarine, ici, j'en ai ce que je veux ; si cela peut vous être utile, je pourrai vous faire un envoi. Quant au beurre, cela est rare. »

15.2.1946

Je vais à Chaumont où je passe la nuit. Je rends la lampe de cuivre à la supérieure et lui montre le tableau que je vais livrer à Rouen. Elle m'en fait compliment et m'offre ses meilleurs vœux pour le succès de ma peinture. Elle m'embrasse même avant de repartir. Je n'en reviens pas. Ce que les gens peuvent être gentils lorsque l'on ne les embête plus !

Henri m'accompagne à Rouen et rentrera directement à Auteuil. Aussi, prend-il ses valises et dit adieu à ses amis de passage et remercie la supérieure de l'avoir hébergé.

16.2.1946

Après un voyage sans histoires, Henri fait connaissance avec Rouen. Nous sommes biens reçus rue Bourg-l'Abbé par la tante, heureuse de voir son grand neveu et par la supérieure. Sœur Jean-Baptiste, cuisinière, qui se surpasse pour faire plaisir au neveu de sœur Anne-Marie (Suzanna), sa grande amie.

17.2.1946

Ce matin, je suis venue livrer le tableau à Mme Yvonne. Elle même et son mari en sont enchantés. Le père, présent, le met aussitôt sur le châssis qu'il avait préparé, afin de voir l'effet sur place.

« Vous devriez en faire votre métier », me dit Mme Yvonne.

« C'est ce que je voudrais faire, mais le plus difficile c'est de trouver les clients. »

L'après-midi, je fais visiter la ville au neveu. Je connais suffisamment Rouen pour servir de guide. Ma sœur nous accompagne lorsqu'elle est libre.

Mon neveu Henri entre aux « Apprentis d'Auteuil »

18.2.1946

Retour à Paris à l'heure prévue, rue de la Fontaine aux « Apprentis d'Auteuil », où Henri est attendu. Je le laisse en bonnes mains, après les présentations indispensables.

Je visite la chapelle à allure de cathédrale. Je ne sais à quel saint elle est dédiée. Ce qui frappe mon attention c'est le nombre incalculable d'ex-votos qui entourent l'effigie du Père Brottier, fondateur de l'œuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil. Ce saint homme a disparu, mais son œuvre subsiste et prend de l'extension. La vénération dont il est l'objet est une preuve de la reconnaissance pour les bienfaits dont il continue de combler ceux qui s'adressent à lui et de l'utilité de son œuvre.

Je reprends le train pour Enghien sans m'attarder. Il est temps que je me remette au travail. Tant que j'ai des commandes, il faut en profiter.

∴

A mon retour, je trouve une lettre d'Alix datée du 16-2.

« J'ai vu Rosalie G. Elle m'a demandé de vos nouvelles et du petit. J'ai répondu que je ne savais pas où vous étiez. Elle ne m'a fait aucun reproche... Le procès de *La Bretagne* et de *La Dépêche de Brest* passe cette semaine... Surtout Anna restez bien tranquille et ne pensez pas revenir à Rennes. Il faut attendre encore au moins un an. »

∴

Rosalie G. est une amie d'Alix qu'elle a connue au préventorium de Kerpape. Je lui achetais autrefois des broderies qu'elle exécutait allongée sur son lit. Depuis, elle s'était mariée dans la campagne rennaise. Lorsque nous avons l'occasion nous allions lui rendre visite.

Etant toujours en liberté provisoire, Alix reste sous le coup de la peur. Elle est même étonnée lorsque les gens sont gentils avec elle.

..

Veig m'écrit le 17-2-46 :

« *Me am eus kousket mat dimerc'her d'an noz. Tout ar Baotrigou a lare d'in :*

« *Perag n'out ket chomet d'ar yaou ?* » *N'am eus ket bet notennou ar sizun. Ar sizun araok me a oa bet ar seizvet war nao. Me a zo o teski al latin. Se a zo c'hoarzus ha diaes awechou. Pa c'helli, kas d'in timbrou. An Aotrou l'Abbé a zo deut endro.* »

« J'ai bien dormi mercredi soir. Tous les petits garçons m'ont demandé :

« Pourquoi n'es-tu pas resté le jeudi ? » (Jour de congé.)
Je n'ai pas eu les notes de la semaine. D'après celle de la semaine dernière, j'étais le 7^e sur 9. J'apprends le latin. C'est amusant et parfois difficile. Si tu peux, pourrais-tu m'envoyer des timbres. M. l'Abbé est revenu. »

..

Même à 3 francs (anciens), cela revient à cher d'écrire. Il préfère écrire directement pour avoir une réponse plus vite. Cela lui donne tant de mal, qu'il s'énerve lorsqu'on ne lui répond pas assez vite.

..

Le 17-2-46, Veig écrit à sa tante Mari :

« Je vous écris parce que j'ai des petites nouvelles à vous raconter. J'ai été à Compiègne pour voir maman. Je suis revenu le mercredi soir à cause de tonton Alphonse qui est venu un jour avant. Tous les enfants m'ont dit :

« Pourquoi n'es-tu pas resté le jeudi. »

Moi, j'aimais mieux rentrer à l'école. J'espère que vous avez reçu ma lettre et que votre santé va bien.

Samedi on a commencé le latin et je commence à servir la messe. Henri va rentrer demain aux « Apprentis d'Auteuil ». »

..

Ce même jour Veig écrit à son cousin :

« J'ai vu maman samedi jusqu'à mercredi soir... Nous mangeons bien et nous nous amusons bien aussi. »

22.2.1946

A. Y. da Veig :

« *Digwener. Eur miz'zo hirio eo aet Mamm-goz gant an Aotrou Doue. Na zijonj ket anezi en da bedennou. Hi a gare ac'hanout ivez. Kaset am eus d'it eur pakad en devez all. Ebarz eur re gofigoniou vit respont d'an oferenn, eur gabell evit ar pemdez, eun tamm bara-mel digaset d'in gant tant Alix hag eus tamm chokolat hag amann, digant tant Rosa. Eur gerig d'ezi e da lizer d'in, evit he zrugarekaat, a rafe plijadur d'ezi.*

E Rouen oun bet ha gwelet am eus eno tant Suzanna ha kaset va zaolenn. Kavet eo bet brao-tre. Henri a zo erru e Auteuil. Disul ez in da welout anezañ ha kelou a gaso d'it hep mar.

Tant Dédé a zo e Paris, hag e welin anezi hirio. Eur plac' hig Jacqueline, hec'h ano en deus ouspenn Soazig. Sonj ac'h eus, eus Dinan ?

Ma l'eus ket kaset da votou da renka e Douarnenez arabat d'it kas anezo... Desk ar gwella ma c'hellit da zont eun den meur evel da dad... »

« Vendredi. Un mois aujourd'hui que Mamm-Goz est partie avec le Seigneur Dieu. Ne l'oublie pas dans tes prières. Elle qui t'aimait bien aussi.

Je t'ai envoyé un colis l'autre jour. Il contient des chaussures pour répondre la messe, une casquette pour tous les jours, un pain d'épice envoyé par tante Alix, un morceau de chocolat et du beurre envoyés par tante Rosa. Un mot dans ma lettre pour la remercier, cela lui ferait plaisir.

J'ai été à Rouen et y ai vu tante Suzanna. J'ai livré mon tableau à la cliente qui l'a trouvé joli.

Henri est arrivé à Auteuil. J'irai le voir dimanche. Sans doute t'enverra-t-il de ses nouvelles. Tante Dédée est à Paris et j'irai la voir aujourd'hui. Elle a une petite fille, Jacqueline, en plus de Soazig. Te souviens-tu de Dinan ?

Si tu n'as pas envoyé tes souliers à arranger à Douarnenez ne le fais pas... Etudie le plus que tu peux afin d'être un homme de valeur comme ton père. »

..

Rosa n'a pas le sens du commerce comme l'avait ma mère, pour courir à Quimper chercher les fournitures pour réparer les souliers. Mon père qui n'aime pas être inoccupé, s'ennuie. De plus, cela ne rapporte pas autant. Heureusement qu'il aime lire et relire sa vie des saints et *La Croix*. Finie la belle vie. Un enfant ne peut combler le vide laissé par une épouse. Il avait choisi sa femme, il ne pouvait qu'accepter ses enfants tels que Dieu les lui a donnés.

..

Ce sont les travaux de jardinage qui doivent fatiguer ses souliers, jamais auparavant Veig n'en a usé autant. Etant l'un des grands il s'occupe des gros travaux.

22.2.1946

A. Y. à Mari :

« Vous avez dû recevoir maintenant mon petit colis maternel. Je tiens à votre santé. Si j'ai envoyé du beurre c'est que Rosa me l'avait salé. Comme j'en ai reçu par ailleurs, je l'ai partagé entre Veig, Henri et vous la petite !

Vous êtes la sixième à qui je répons. Une douzaine de lettres m'attendaient à mon retour à Rouen, où j'ai vu va c'hoar ger Suzanna. Lar a ra d'in.

« Arabat d'eoc'h skriva d'in traou gant anoiou tud, rak se a ra istoriou. Ar Vamm (superiorez) a zigor al lizerou bremañ. Taolit evez. (Il ne faut pas m'écrire avec les noms des personnes, cela fait des histoires. La Mère (supérieure) ouvre les lettres maintenant. Faites attention.)

Voyez papier et enveloppes don de votre sœur Suzanna. Elle pense à tout. Son plaisir est de donner et de recevoir comme de juste. (Puisqu'elle ne possède rien en propre.)

J'ai passé huit jours chez la cousine où j'ai fait de la couture. J'ai gagné 840 francs plus la nourriture. Puis j'ai vu mon fils là-bas. Ensuite j'ai posé le pied à Enghien et suis allée chercher Henri à Chaumont. La Mère a été d'une gentillesse ! Elle m'a donné du beurre pour la supérieure de Rouen. Celle-ci m'en a redonné.

242

A Rouen, j'ai fait quelques petites retouches à mon tableau... Cela fait le quatorzième qui part. J'ai vendu en tout pour 23 700 francs. Et l'on reste à me devoir 12 490 francs qui ne seront pas perdus.

Quand je suis rentrée de Bretagne j'étais à peu près fauchée. Mais la Providence ou nos morts dont les âmes rôdent autour de nous, ont rempli ma bourse. Bientôt toute la Bretagne en connaissant mon cas, va me ravitailler ! Ne pas avoir de cartes devient un avantage (dont on se passerait bien).

J'ai vu, l'autre jour, des gens en exil comme moi. Ils m'ont donné du lait, du sucre et l'espoir d'avoir un logement en banlieue : logement où l'on peut se tenir debout ! Je serai fixée bientôt.

Kenavo c'hoarig ker, il est temps que j'aie prendre mon train. Je trotte toute la semaine à Paris. C'est très fatigant et on ne fiche rien... »

23.2.1946

Jorda m'a donné rendez-vous aujourd'hui pour voir le local de Houilles, petite ville où réside sa belle-mère (la seconde femme de son père).

C'est une grande boutique carrée où il n'y a que des caisses de livres qu'elle peut enlever. Elle me demande 5 000 francs pour l'électricité, ce que j'accepte évidemment.

24.2.1946

A. Y. à Mari :

« J'ai été à Paris voir Andrée, la sœur de Francis. C'est une fille qui paraît insensible, mais qui a besoin d'affection. Ce qu'elle ne trouve pas auprès de son mari. Lui n'a de cœur que pour sa fille. Dénué de volonté, il suit sa femme qui le commande. Comment je me débrouille ne les intéresse pas. Ils se sont seulement informés si je ne connaissais pas un tuyau pour avoir du lait. Ils se plaignent beaucoup plus que moi. Je leur ai offert quand même en souvenir de Francis, une médaille en or. Je l'avais conservée au cou pendant la guerre. C'était celle que nous avions achetée pour Soazig, que le père avait trouvée trop mince. Ils ont trouvé cela tout naturel. Ils m'ont offert une motte de beurre

243

et un bon repas dans un restaurant connu d'eux. Ils venaient souvent à Paris chercher de la marchandise.

J'ai reçu par Rosa : 3 couverts et 6 petites cuillères en argent de maman. Comme cela je pourrai recevoir honorablement mes invités.

« Gwelloc'h eo beza dindan avi eget truez. » (Il faut mieux supporter envie que pitié), disait ma mère.

Rosa m'avait déjà donné une paire de draps, la douillette de Jos et le châle en mérinos double de maman. Je vais m'en faire une robe.

Ma grippe s'en va. Mais mes oreilles bourdonnent sans arrêt. J'ai aggravé mon cas en sortant du lit pour aller chercher une poupée nue chez un fabricant. (Les poupées en celluloïd sont encore rares.) Il n'était pas là, j'ai dû prendre rendez-vous pour le vendredi suivant, et je l'ai passé au lit ! Avant Pâques, vous recevrez la poupée commandée. On arrive à travailler en courant de-ci, de-là. Je crois que mes poupées vont trouver acquéreurs. En attendant, je suis assurée du quotidien.

Chacun voit les choses différemment, je suis taxée d'originalité, mais je laisse dire. Pour vous qui êtes obligée de vivre avec les autres vous êtes continuellement en conflit, c'est plus difficile. Je ne pourrais vivre ainsi tout le temps avec les autres, surtout à leur faire la cuisine.

Henri a passé sa journée de permission à la maison. Comme j'étais au lit, il a fait la popote. J'ai même réussi à lui faire écrire une série de lettres. Il a tiré la langue, mais il s'est exécuté sans rechigner. Il devient gentil ! »

25.2.1946

Mari à A. Y. :

« Je suis contente de la réussite de vos peintures. Bien sûr, il faut cultiver cet art. Des manœuvres, il y en aura toujours dans l'univers... Je ne peux me soigner avec ce climat si froid. C'est malheureux d'être avec des infirmières et ne pouvoir se soigner. Si l'on ne veut pas me donner le moyen de le faire, je prendrai une décision moi-même. On ne peut toujours vivre ainsi...

J'ai compris votre leçon : il faut vivre seul et voler de ses propres ailes... Dans ce que disait Jos, il y avait du vrai : « Dans la vie il faut vivre sans trop se soucier les uns des autres. »

244

Kenavo c'hoar garet, j'exhale ma bile dans votre giron, comme vous exhalez la vôtre. De trouver un réservoir semble encore meilleur que de recevoir un pain d'épices, quoique les deux soient bons... »

4.3.1946

Veig à A. Y. :

« Me a garfe kaout kelou ouzit. Ni hon eus bet erc'h diriaou da bemp eur. Ni hon eus bet betek tost ar glin. Warc'hoaz ha dimeurz ne vo ket skol ha se a zo c'hoarzus amañ. Me grede toñtoñ a veje deuet da gerc'hat ac'hanoun. Ni hon eus bet riou. Me n'am eus ket bet respont eus tant Mari. Me a zo bet ar 7^m war 9 skoliad.

Ro d'in kelou eus Alix hag eus an holl vignoned. Te peus kaset al lizer un tammig diwezat evit ar boutou hag e oant aet dija kuit. Petra ober ? Ni n'hon eus ket bet "projection" en abardaez-mañ. Ne oa ket ret d'it kas d'in ar "bêret basque" me dm eus an hini du. An amann a oa mat, hag ar biskottennou.

Hag e c'helfes kas d'in paper lizer evit skriva, gant timbrou, ar buana ma c'helli mar plij... »

« Je voudrais avoir de tes nouvelles. Nous avons eu de la neige jeudi à 5 heures. Nous avons eu presque jusqu'aux genoux. Demain et mardi il n'y aura pas de classe. Cela est plutôt amusant ici. Je croyais que tonton serait venu me chercher. Nous avons eu très froid. Je n'ai pas encore de réponse de tante Mari. Je suis 7^e sur 9 élèves.

Donne-moi des nouvelles d'Alix et de tous les amis. Tu as envoyé ta lettre un peu trop tard pour les souliers, ils étaient déjà partis. Que faire ?

Nous n'avons pas eu projection cet après-midi. Ce n'était pas nécessaire de m'envoyer le bêret basque, j'ai déjà le noir. Le beurre était bon et les biscottes aussi.

Est-ce que tu ne pourrais pas m'envoyer, s'il te plaît, du papier à lettres pour écrire et des timbres le plus tôt possible. »

5.3.1946

Rosa à A. Y. :

« Je vous ai expédié un colis à l'adresse indiquée... Les pan-

245

touffes à maman, un paquet de casse-croûte que j'ai pu avoir ce matin, un peu de sucre. Je n'ai pas pu mettre davantage, c'était trop lourd.

Pour la carte d'alimentation de maman, retournez-la moi au plus tôt. Je pourrais en recevoir avec cette carte, encore ce mois-ci. Veig avait envoyé ses galoches à arranger. Je les ai expédiées avec un peu de chocolat.

Alors Henri est rentré. Je suis contente. J'avais hâte qu'il rentre. Je croyais qu'on l'aurait mis dans la mécanique. Pour lui plus tard c'eut été mieux. Enfin, puisqu'il se plaît. Il me l'a écrit. Je dois aller à la mairie pour faire un contrat d'apprentissage. Quand ce sera fait, j'envverrai cela là-bas.

Heureusement que vous étiez là. Je vous remercie pour tout le mal que vous avez avec lui. S'il a gagné 10 kilos, qu'est-ce qu'il doit être fort. Il m'a dit que vous allez le voir dimanche.

J'ai pu lui avoir un bon « usage de travail ». Je lui ai pris des bons souliers. Faut-il les lui envoyer ? Ses galoches ne doivent pas être très fameuses. Ici il fait froid, mais on n'a pas de neige.

Papa va quand même à la première messe. On n'a pas idée avec ce temps... Lui dire d'attendre la seconde ; vous savez la tête qu'il a. C'est vrai qu'il se couche de bonne heure. (Il n'a pas l'habitude de lire au lit.)

Oui, j'ai reçu votre lettre, celle pour papa et du petit pour René. »

9.3.1946

A. Y. da Veig :

« Trugarez evit da zaou lizer... Hini ar 17-2, am eus bet diwezat-tre, dre ma oa chomet e ti ar porzierez. Hini ar 4-3 am eus bet en devez all. Da liziri a zo bet kaset.

E va gwele emañ abaoe 4 devez gant ar gripp. Gwelloc'h oun bremañ. Va diou-skouarn avat vez kleier ebarz atao.

Henri a zeuio warc'hoaz d'am gwelout. Eur "permis-

« Merci pour tes deux lettres... Celle du 17-2, je l'ai eue en retard, elle était restée chez la concierge. Celle du 4-3, je l'ai reçue l'autre jour. J'ai expédié tes lettres à leurs destinataires.

Je suis au lit avec la grippe depuis 4 jours, mais cela va mieux maintenant, mes oreilles carillonnent encore.

Henri doit venir me voir de-

sion" en deus bep miz, eun devez hepken.

En em blijout kalz a ra ha desked en deus dija ober eur vouest-houarn. Gwelet am eus anezañ eur sulvez pemzektez-zo. Disul diweza oun erru re ziwezat. Gant an erc'h a oa, paket am eus eur pennad si-fern... hag abaoe emañ gourvezet em gwele. Ne vo ket gwall dra evurusament.

Evit al liziri, gwelloc'h eo kendalc'hout da gas d'in anezo. Red eo d'in skriva d'an holl... Ne ouzan ket c'hoaz peur ez in da Gompiegne. Fors penaoz, da ehan skol Pask a zo tost bremañ. Ar sizun-mañ e kasin d'it, eun tamm amann gant bis-kottenmou. An Ao. Kerlann a zo o chom e Paris bremañ, hag ez i da vare pask da studia un tammig brezoneg gantañ... »

main. Il a une permisison d'un jour une fois par mois. Il se plaît bien et a déjà réussi une boîte en fer. J'ai été le voir un dimanche il y a quinze jours. Dimanche dernier, je suis arrivée trop tard. Avec la neige qu'il y avait, j'ai attrapé un rhume de cerveau... Depuis je suis au lit. Heureusement, ce n'est pas grave.

Pour les lettres il vaut mieux continuer à mes les envoyer ; puisqu'il faut que j'écrive à tout le monde. Je ne sais pas quand j'irai à Compiègne. De toutes façons les vacances de Pâques sont proches maintenant.

Cette semaine, je t'envverrai un peu de beurre et des biscottes. M. Kerlann est à Paris maintenant et tu iras étudier un peu de breton avec lui. »

Miz meurz (mars) 1946

Enghien. A. Y. à Mari, Dompierre :

« Va c'hoarig ker. Da heul amañ eul lizer digant Veig. Eur paotrig mat eo. (Ci-joint une lettre de Veig, c'est un bon petit garçon.)

Je suis sur la piste d'un local pouvant servir de boutique, mais je n'ai pas encore de réponse.

Neuze ma plij d'eoc'h dont ganin, plas a vo evidoc'h, va c'hoarig kaez. Ma ne fell ket d'an dud digalon-se, ober war ho tro. A galon vat e vo. Goulenn e c'helfec'h, eun aotre evit diskuiza e ti ho c'hoar. Grit mat ho sonj, rak ne c'hellet ket chom evelse. (Alors venez si vous voulez avec moi, il y aura la place pour vous ma pauvre sœur, puisque ces gens sans cœur ne veulent pas vous soigner. C'est de bon cœur que je le ferai. Vous pourriez demander une permission pour venir vous reposer chez votre sœur. Pensez à cette idée, vous ne pouvez rester ainsi.)

Je continue en français, car je crains de vous faire attraper une méningite, vous avez assez avec vos douleurs. Veig lui n'a pas voulu vous causer cette gêne. Il est très coulant lui. »

9.3.1946

A. Y. à Mari :

« Je ne vous ferai pas une belle lettre comme la vôtre, car ce sera encore cette fois-ci de la vitesse. J'ai reçu vos deux colis et je vais demain vous envoyer les 300 francs. Je suis confuse de n'avoir pu vous les envoyer plus tôt.

Après ma grippe, que j'ai soignée avec de l'aspirine, je suis partie voir Rosa chez Marianne. Mairaine y était déjà. J'ai eu plus de chance cette fois-ci. C'est fou ce que l'on devient craintive quand on a été échaudée. Pourtant Francis veille sur moi. Voyez plutôt.

Rosa veut tout ce que je veux et me signe ce dont j'ai besoin. Je croyais qu'elle aurait peur. Le propriétaire de Houilles veut bien me louer ou plutôt à Mme M. Il comprend qu'une artiste peintre peut difficilement prendre un commerce sous sa responsabilité. La directrice de l'orphelinat me réclame les tickets de Veig. Si elle ne veut pas le garder, je pourrai le prendre avec moi, puisque j'aurai plus de place.

Je trouve un commerce sans pas-de-porte, mal placé il est vrai, mais tout de même une boutique. J'ai trouvé à emprunter 50 000 mille francs pour acheter de la marchandise. Le 18^e tableau est en chantier et ma cliente de Deuil vient le voir dimanche prochain.

C'est un paysage de 1,20 m sur 60 cm. Il représente le Plomarc'h à Douarnenez, avec le lavoir au premier plan, huit personnages dans le décor et la baie dans le fond. J'en suis assez satisfaite.

La semaine dernière, j'ai fait deux petites peintures de 25 x 18, de deux familles bretonnes. Elles m'ont donné un mal de chien. Toutes ces études sont nécessaires. On apprend chaque fois quelque chose. Comme j'attaque des sujets de plus en plus difficiles, chaque tableau est un assaut et me donne plus de mal que le précédent.

La semaine dernière j'ai fait un tableau (taille 12) assez grand représentant un coin de ma mansarde avec la lucarne éclairant un vase bleu garni de jonquilles sur une table basse

(la seule que j'ai). Une poupée décore le soi-disant divan. Si je ne le vends pas, je serai heureuse de le garder pour moi. Avec mes autres tableaux, il servira de décor pour ma boutique, car je n'aurai pas grand chose à mettre dedans au début.

Je suis heureuse que vous vous rapprochiez de moi. Vous pourriez peut-être un jour, faire un saut jusqu'ici. En tout cas, je pourrais aller vous voir du samedi au lundi de temps en temps. Avec le beau temps vous allez pouvoir soigner vos douleurs. Je pense souvent à vous, mais mes travaux divers me prennent tout mon temps et mes forces. Je n'ai plus de résistance physique. Veig a été heureux de la belle carte de sa tante Mari. »

10.3.1946

Enghien. Henri écrit à Veig :

« Je te remercie de ta lettre. J'ai eu une bonne note. Alors je suis venu voir ta mère. On a du cinéma tous les dimanches. C'est très joli. Ce sont des films policiers. J'espère te voir à Pâques... Mon boulot me plaît très bien. Je fais le métier de serrurier... »

..

Sur le dos de sa lettre j'ai fait un croquis d'Henri à l'intention de son cousin.

« Setu Henri o tont en ti bihan. Laret a vefe eur martolod o tont en eur c'hombod-bag. Bras a zeblant beza; rak azezet war ar gwele a zo war ar planchod, eo e skrivan hag e tressan. »

« Voici Henri arrivant dans la petite maison. L'on dirait un matelot entrant dans sa cabine. Il paraît très grand, car je le vois assise sur mon lit qui est à même le plancher où j'écris et dessine. »

10.3.1946

Henri donne à tante Mari son emploi du temps :

« Me voici enfin entré depuis trois semaines. On fait tout en vitesse; cinq minutes pour s'habiller, faire son lit, sa toilette et descendre les escaliers quatre à quatre et se mettre en

rang pour aller à la messe. Alors, tu parles, on attrape chaud à faire ça.

Le dimanche on s'amuse bien. Le matin, après avoir déjeuné, on va se promener. L'après-midi on va au cinéma... »

..

Au dos de cette lettre j'ai fait un autre croquis d'Henri arrivant dans la mansarde de tante Anna.

11.3.1946

Mari m'écrit :

« Ci-joint des tickets de pain qui peuvent te servir. Il n'est plus besoin d'inscription pour cela. »

12.3.1946

De Rouen, Mme Yvonne m'envoie un mandat de 2 500 francs avec ces quelques mots :

« Pour le devant de cheminée que vous avez peint depuis trois semaines. Il a beaucoup plu à mon mari. »

12.3.1946

Rennes. Alix à A. Y., Enghien :

« Nous arrivons des Couëts, Arméla et moi. Il faut être prudent. Je sais que vous êtes impatiente d'avoir vos affaires et le comprend hélas ! Mais pour le moment nous avons les pieds et les mains liés. La mère de Dahut a reçu encore la visite des gendarmes. »

..

Hermine reçoit régulièrement leur visite. Ils pensent que son mari viendra un jour se faire prendre chez elle. Heureusement qu'elle a ses ressources assurées. Malgré tout, cette suspicion devient intolérable, surtout qu'elle n'en connaît pas la fin.

17.3.1946

Veig da A. Y. :

« Me am eus resevet da lizerou o deus graet kalz plijadur d'in. An Itron Favier a c'houlenn ar c'hartennoù "alimentation", penaoz ober ? »

Ni 'zo aet da bourmen war hent Kompiegne. Me am eus mall da gaout ar respont evit ar c'hartennoù-debri. Kas d'in ar respont ar buana a c'helli mar plij. Me m'eus aon evidout. Me am eus bet eur respont gant tant Mari war eur gartenn vrao. Me am eus piguet war an notennoù, me a zo ar 6^{me} pa oan araok an 9^{me} war 9.

Pask a zeu ha me garje gwelout ac'hanout. An erc'h a zo aet kuit bremañ ha tomm eo an amzer.

Ar gomunion "solennelle" a zo d'ar 16 a viz Mezeven. Resevet am eus ar "galochou" hag int renket mat, hag an dabletenn chokolad. »

« J'ai reçu tes lettres qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Mme Favier demande mes cartes d'alimentation. Que faire ? »

Nous avons été nous promener sur la route de Compiègne. J'ai hâte d'avoir des nouvelles des cartes d'alimentation. Envoie-moi la réponse le plus vite que tu pourras. J'ai peur pour toi. J'ai eu une réponse de tante Mari sur une jolie carte. Mes notes ont monté. Je suis le 6^e quand j'étais avant le 9^e sur 9.

Pâques arrive et je voudrais te voir. La neige est fondue maintenant et le temps s'est radouci.

La communion solennelle est fixée au 16 juin. J'ai reçu les galoches. Elles sont vraiment bien réparées, et aussi la tablette de chocolat. »

..

Mme Favier ajoute un mot au revers de la lettre :

« Vous serez bien aimable de m'envoyer la carte d'alimentation. Maintenant qu'il nous faut la carte de pain, j'en ai vraiment besoin. »

Hervé va bien. C'est un bon enfant qui, je crois, vous donnera satisfaction et vous comblera. Il est pieux et a très bon esprit. Croyez, chère Madame, à mon bon souvenir. »

..

Ce que les enfants sont influençables ! N'aimant pas avoir d'histoires, il fait les gestes qu'on lui demande. Il donne ainsi l'impression de la piété, qui disparaît dès qu'il est hors du milieu religieux.

Miz meurzh (mars) 1946

Roazon. Mari Milin ar Mée da Veig, Vieux-Moulin :

« Trugarez bras evit da lize-
rig. Amañ e vez komzet alies
ouzit. Un paotr bras out bre-
mañ, he deus lavaret an dime-
zell Alix. Gant an nevez am-
zer e vo graet poltredou ha
me a gaso d'it eur skeudenn
eus ar baotred amañ. Daoust
hag e ri da Bask kenta er bloaz
mañ ? Pa weli mammig gra hor
gourc'hemennou mat d'ezhi !
Kalz plijadur d'it epad ar va-
kansou hag eur pok start. »

« Merci beaucoup de ta let-
tre. Ici nous parlons souvent
de toi. D'après ce que m'a dit
Mille Alix tu es un grand gar-
çon maintenant. Au printemps
nous prendrons des photos et
je t'enverrai le portrait des gar-
çons. Est-ce que tu fais ta
première communion cette
année ? Quand tu verras ta
mammig tu lui diras beaucoup
de choses de notre part. Je
te souhaite du plaisir pendant
tes vacances de Pâques et
t'embrasse. »

Les deux fils de Mme Le Mée, sensiblement du même âge que Veig, profitent de la lettre de leur mère pour envoyer leur souvenir à leur copain qui a partagé leurs jeux.

Iffig da Veig :

« Veig kaez. Karout a rajen
gwelout ac'hanout. Amañ 'zo
amzer vreo-tre, met avel a zo
avat. Evit ar vakañsoù bras di-
weza e oan aet da gampi gant
E.D.F. (Eclaireurs de France)
da Huelgoat. E tal eur rinier
e oa bet savet an teltennou.
Mammig he deus kaset eur
pakad d'it gant : baramel kra-
zennou, chokolat ha rezin. Va-

« Mon cher Veig. J'aurais ai-
mé te voir. Ici il fait un très
beau temps, mais il y a du
vent. Pour les dernières vacan-
ces je suis allé camper avec
les E.D.F. au Huelgoat. Nous
avons planté nos tentes au
bord de la rivière. Mammig a
envoyé un colis pour toi avec
du pain d'épices, des biscuits,
du chocolat et du raisin. Bon-

kansou mat dit evit Pask. Po-
kaat a ran d'it kalz. »

nes vacances de Pâques. Je
t'embrasse bien fort. »

A son tour, Hervé, le cadet, lui envoie aussi son bon souvenir :

« Dec'h n'em boa ket amzer,
al lizer n'eo ket aet kuit c'hoaz.
Setu e adkrogan da skriva d'it.
Pell amzer-zo n'am eus ket
gwelet ac'hanout. Kalz plijadur
am bese o welout ac'hanout
avat hag o c'hoari evel gwe-
chall. Me a ya d'ar skol e
straed Paris, tremenn a ran
alies dirak da di-koz. Pokat
a ran d'it kalz. »

« Hier je n'ai pas eu le
temps, la lettre n'était pas
partie encore, aussi je la re-
prends pour t'écrire. Depuis
longtemps je ne t'ai pas vu.
Cependant j'aurais grand plai-
sir à te revoir, nous pourrions
jouer ensemble comme autre-
fois.

Je vais à l'école rue de Pa-
ris. Je passe devant ton an-
cienne maison. Je t'embrasse
bien. »

20.3.1946

Douarnenez. Marcharid da A. Y. :

« Mignonez ker. Degouezet
eo ganin al lizhiri hoc'h eus
degaset d'in war dro deiz ken-
tañ ar bloaz. Va digarezit mar
plij, mar don chomet keit all
hep respont. Hogen klañv e
oan d'ar mare-se, gant ar grip
hag an derzhienn, m'am eus
ranket chom 15 devezh em
gwele. Goude e felle d'in reiñ
ul lizher evidoc'h d'ho mamm
p'edo he soñj mont d'ho kwe-
lout d'an Oriant. Padal,
siouazh ! N'eo ket d'an Oriant
eo aet. Daved an Aotrou-Doue
ne lavaran ket.

Plijadur am boa o komz
ganti aliesik e ti Anna G. Atao
laouen, atao leun a galon,

« Votre lettre, envoyée au
début du nouvel an est bien
arrivée. Excusez-moi je vous
prie d'être restée si long-
temps sans vous répondre.
Mais j'étais malade en ce mo-
ment-là avec la grippe et la
fièvre. J'ai été obligée de rester
au lit pendant 15 jours. Après
je voulais donner une lettre
pour vous à votre mère qui
pensait aller vous voir à Lo-
rient. Cependant, hélas ! ce
n'est pas à Lorient qu'elle est
allée, avec le Seigneur Dieu, je
ne dis pas.

J'avais plaisir à parler avec
elle chez Anna G., toujours
gaie, toujours pleine de cœur,

daoust d'ar c'hañvou ha d'ar c'hroazioù pouner a zeue betek enni.

Ha ganeoc'h, penaos emañ ar bed? Bravik awalc'h hoc'h eus en em dennet a dre grabanou ar re a ouzoc'h e skoaz mignoned all a zo. Peadra hoc'h eus d'ober avat, ken kaled ma teu ar vuhez bremañ evit an holl. Ha Veig? Daoust ha labourat a ra mat er skol? Evidon e kendalc'han gant ar skoliou dre lizher a ya bepred en dro. N'en eus ket da glemm.

En deiz all ez oun bet e Roazhon evit prosez R. Hénon. Ne droe ket fall an traou evitañ, met ur c'hard eur a-raok ar varn, an Aotrounez-se o deus kavet an digarez evit kas an afer d'un deiz all. Goude bloaz m'eman toulbac'het rener Gwalarn!

Tro am eus bet da welout un toullad mignoned, leun a fizians e amzer da zont ar vro en desped d'an keskinerezh.

Ma ne skrivomp ket deoc'h alies, tro hon eus da gomz diwar ho penn. Anna G. ha me. Dreist-holl pa zeue ho mamm. Ho c'hoar Rosa a gendalc'ho moarvat da reiñ deomp keloù.

Kenavo! Pokou a ran deoc'h a greiz-kalon. »

G. S. Un tammig gwispid a gasan d'eoc'h evit Veig. »

malgré les deuils cruels et les lourdes épreuves qui s'abattaient sur elle.

Et comment va le monde avec vous? Vous avez pu vous en tirer assez bien d'entre les griffes de qui vous savez, en comparaison d'autres amis. Vous avez cependant assez à faire tant la vie devient dure pour tout le monde. Et Veig, est-ce qu'il travaille bien à l'école?

Pour moi, je continue mes "Skoliou dre lizher" qui marchent toujours très bien. Je n'ai pas à m'en plaindre.

L'autre jour, je suis allée à Rennes pour le procès de R. Hénon. Les choses ne tournaient pas mal pour lui, mais un quart d'heure avant le jugement, ces messieurs ont trouvé un prétexte pour renvoyer l'affaire un autre jour. Depuis un an que le directeur de Gwalarn était emprisonné.

J'ai eu l'occasion de rencontrer un certain nombre d'amis. Ils sont pleins de confiance dans l'avenir du pays malgré les persécutions.

Si nous ne nous écrivons pas souvent, nous avons l'occasion de parler de vous, Anna G. et moi. Surtout quand votre mère était là. Votre sœur Rosa continuera, j'espère, à nous donner de vos nouvelles.

Kenavo. Je vous embrasse de tout cœur. »

P. S. Je vous envoie un peu de biscuits pour Veig. »

21.3.1946

Paris. Mme Guieysse à A. Y. :

« J'espère qu'un jour, un peu plus tard, l'on pourra célébrer l'anniversaire du 20 mars. On sent venir les beaux jours. Heureux ceux qui peuvent en profiter. Les pauvres prisonniers hélas, n'en jouiront guère. Cependant, ils auront moins froid. Affectueux souvenir. »

22.3.1946

Dompierre. Mari à A. Y. :

« La cousine Suzon m'écrit que Roparz Hénon a été jugé. Elle a assisté aux débats. La salle était comble et l'assistance applaudissait. Le jugement a été reporté.

Elle pense que les gens trouvent qu'il y a trop d'injustices et il faut que cela cesse. Ça sent bon! Il est temps qu'on le voie. Mon départ de Dompierre est fixé pour le 2 mai. La supérieure générale a été émue par mon S.O.S.

Votre silhouette (d'Henri) est bien proportionnée. Il y a des progrès. »

25.3.1946

A. Y. da Veig :

« Resevet am eus da lizerig ha kaset lizer Alix d'ez.

E Breiz oun bet ha gwelet am eus tant Rosa. Dont a rayo d'az Pask-kenta.

Warc'hoaz ez an da welout an den evit ar stal e Houilles. Eur gêrig tost eus amañ. Aze e vo eun tamm bravoc'h an ti hag e vo aesoc'h d'in gouniz va buhez. Kas a rin dioustu kelou d'it. Amzer n'am eus ket kalz bremañ, gant kantren atao evit an dra-se. Ober a ran war dro ar c'hartennoù-boued, hag emichañs e teuin a-benn da

« J'ai reçu ta petite lettre et j'ai expédié celle d'Alix.

Je suis allée en Bretagne et j'ai vu tante Rosa. Elle viendra pour ta première communion. Je vais demain voir le propriétaire de la boutique de Houilles. C'est une petite ville non loin d'ici. Ce sera un peu plus beau et il me sera plus facile de gagner ma vie. Je t'envoierai des nouvelles aussitôt. Je n'ai pas beaucoup de temps maintenant. Je cours de tous côtés pour mettre au point cette affaire.

gaout anezo. Kenavo va c'halonig gwenn. Hep dale e vo gouel Pask hag eun deveziou benmak az po da zont d'an ti; peur e vo ar vakañsou?

Pokou mat eus da vamm a vefe laouen ma vefes ganti aliesoc'h, hogen ret eo d'it deski, evit dont diwezatoc'h, eun den evel da dad... »

Je m'occupe de mes cartes d'alimentation. Espérons que je viendrai à bout de les avoir. Kenavo kalonig gwenn. Bientôt ce sera Pâques et tu auras quelques jours de vacances pour venir à la maison. Quand les auras-tu ?

Bons baisers de ta mère qui serait heureuse si elle pouvait être avec toi plus souvent. Mais il faut que tu étudies pour devenir plus tard un homme comme ton père. »

29.3.1946

Rennes. Alix à A. Y. :

« Finette, de Paris, serait heureuse de vous voir. C'est curieux, en quelques mois les événements et la perte de leur fille (onze ans) les ont changés. Car au mois de novembre, il ne fallait pas parler de vous... son mari n'est pas un sot et Finette le suit comme de juste... (Elle est surtout plus craintive, comme le sont en général les femmes.) Mari quitte Dompierre... »

31.3.1946

Suzanna m'envoie un bon de chaussures en prévision de la communion du petit.

« Papa, ajoute-t-elle, se repose sur Rosa comme sur maman... Le ravitaillement est toujours difficile. Ma pauvre sœur, vous n'avez pas trop faim ? Il faut aller frapper aux portes d'amis. »

..

Les bonnes sœurs ont l'habitude de quêter, moi pas. Je n'ai pas un appétit féroce, aussi je ne me souviens pas d'avoir eu des crampes d'estomac. Si cela avait été, j'aurais pu me placer comme femme de chambre, puisque je connais la couture. Mais, je crains de ne pouvoir faire les courbettes nécessaires. Heureusement que Veig est bien nourri. A son âge il en a besoin.

256

CHAPITRE X

Installation d'un commerce à Houilles

Mon travail est trop précaire et ne peut durer. Le produit de la vente de mon bracelet et de l'appareil photo, est épuisé. Le transport des tableaux pour la vente est harassant sans voiture.

Il y a des souris dans le grenier qui touche ma mansarde et je ne peux y avoir accès pour les détruire. Aussi grignotent-elles les biscottes envoyées par M. Goasdoue, de Nantes.

4.4.1946

M. Balthazar, menuisier à Paris, propriétaire du magasin, m'envoie son accord pour la location. Son fils habite Houilles et veut bien que je prenne possession des lieux le 17 avril. Tous frais compris, le loyer trimestriel serait de 570,40 francs jusqu'à juillet prochain.

La boutique se trouve près du centre, dans une petite rue. J'espère quand même me faire une petite clientèle.

5.4.1946

Saint-Renan. Mme de Parcevaux m'écrit :

« J'ai été heureuse de savoir mon petit colis arrivé à bon port et encore plus heureuse d'avoir de vos nouvelles et celles d'Herveig par vous-même. J'ai expédié un petit paquet, j'espère

257

pouvoir le faire de temps en temps, au moins avant les grandes chaleurs. C'est une bien grande joie pour nous d'aider un peu nos amis...

Ici la ferme a retrouvé ses travailleurs, qui lui manquaient depuis quelque temps. Jusqu'en octobre dernier, mon troisième fils avait vaillamment remplacé son père pour la conduite des travaux. Ne voyageant presque jamais, je ne crois pas vous voir à Paris. Vous y rencontrer serait cependant pour moi un grand plaisir... Avec vous de cœur evit Breiz. »

..

Dans le tome IV, au dernier chapitre, Mme Guellec parle d'un M. de Parcevaux qui s'était évadé à Quimper. En 1978, j'ai demandé à Mme de Parcevaux s'il s'agissait de son mari.

« C'est mon fils Jobig, me dit-elle (actuellement trappiste à l'abbaye de Timadeuc), qui s'est évadé d'une façon spectaculaire lors de son transfert du camp Margueritte à Rennes. En 1944, nous avons été tous inquiétés : père, mère, enfants. »

Elle m'apprit aussi que son mari s'appelait Joseph et non Pierre comme je l'avais écrit dans le tome III. Ils avaient sept enfants. Les plus grands, avec le père, ont dû se perdre plus ou moins, dans la nature depuis 44, en attendant que le calme revienne ; les Chevillotte, alliés aux de Parcevaux, étant très connus pour leurs sentiments bretons dans toute la contrée. La chasse à l'homme avait un petit air de 1789.

10.4.1946

A. Y. à Léna, Douarnenez :

« Mignonez ker. Ainsi que Rosa a dû te dire, j'ai signé hier la location d'un magasin situé à Houilles. Il y a une école à côté. Les enfants en voyant des poupées en vitrine m'amèneront leurs parents. C'est une localité de 25 000 habitants. Ainsi, je pense me sortir de la purée.

Mais si ce pas-de-porte est pour rien (la location est de 2 000 francs par an), la marchandise doit être achetée au comptant. Pour cela, je n'ai pas grand chose, quoique une amie m'ait promis son concours pour 50 000 francs en mai. Pourrais-tu faire quelque chose dans ce domaine ? Dix ou vingt mille francs

me rendraient service, si tu pouvais me les prêter pour six mois à un an, avec intérêts évidemment.

Rosa doit venir me voir le lundi de Pâques. Tu pourrais lui donner ta réponse. Si tu ne le peux pas, je ne serai pas fâchée bien sûr. Je sais que dans le commerce on n'a pas toujours d'argent liquide. Dès que j'aurai l'autorisation, le commerce étant libre maintenant, je pense aller à Quimper pour tâcher d'avoir des faïences bretonnes qui sont très demandées. Je pourrai peut-être te voir en me donnant rendez-vous quelque part ?..

Je ne peux pas compter sur les oncles qui nous avaient prêté pour « Ti Breiz ». Je pourrai ainsi exposer mes tableaux qui plaisent. Le 18^e est parti la semaine dernière... Kenavo. »

..

Comme je ne peux les vendre un prix fort, cela ne constitue pas une sécurité.

14.4.1946

Veig m'écrit pour me dire qu'il a reçu un grand colis de la mère d'Iffig, Hervé et Yannig. Il m'apprend qu'il prendra le train à Compiègne et qu'il n'est pas le dernier en classe 8^e sur 9.

16.4.1946

Enghien. A. Y. da Veig :

« Dimeurz. Pres a zo war-noun gant va dilojadeg. Prest an traou ganin. Warc'hoaz vintin e lorc'han da vont da Houilles. Graet am eus va chomlec'h d'ar Itron Favier.

Mont a rin d'ar gar dilun da gerc'hat ac'hanout gant Henri a vo en ti abaoe ar sul. Skuiz kenañ oun, hag evit-se setu ne skrivin ket kalz hirio.

« Mardi. Je suis très affairée par mon déménagement. Tout est empaqueté. Demain matin, je m'en vais à Houilles. J'ai donné ma nouvelle adresse à Mme Favier.

J'irai à la gare lundi pour t'attendre avec Henri qui sera à la maison depuis dimanche. Je suis très fatiguée, aussi je n'écirai pas plus longuement aujourd'hui.

Laouen bras ouñ bet o we- Je suis très heureuse d'avoir
lout va faotr bihan da dreist- revu mon petit garçon et sur-
holl peogwir e oa ken brao an tout avec un si beau soleil. »
heol. »

••

Il y a quelque temps, j'étais partie à Compiègne un mercredi pour passer le jeudi, jour de congé, avec Veig à Vieux-Moulin. Le temps étant au beau, il était venu me faire voir l'étang. J'avais apporté mes crayons de couleur pour prendre des croquis. Veig prit la pose que je lui indiquai sans impatience. Je constatais avec plaisir qu'il avait appris à obéir. La vie de communauté est lénifiante pour les enfants.

Ce sont les modèles qui manquent le plus aux peintres, aussi je profitai de toutes les occasions pour me faire la main. Je repris le dernier car pour Compiègne, heureux tous deux de cette journée.

16.4.1946

Avant de déménager, j'ai payé 277 francs au propriétaire pour le terme échu au 1-4-77 et autant pour le trimestre commencé. Il n'a tenu aucun compte de l'installation électrique que j'avais payée cher et que je laissais telle quelle. Si j'avais trouvé quelqu'un pour me remplacer j'aurais pu récupérer cette mise de fonds. Encore de l'argent perdu !

17.4.1946

J'ai loué une camionnette pour apporter à Houilles mon petit déménagement. Par Argenteuil, ce fut vite fait. Lorsque je me rendais à Houilles, je devais prendre le train à Enghien, descendre à Argenteuil, attendre la correspondance pour Houilles et revenir par le même chemin. C'est l'inconvénient d'habiter la banlieue.

C'est le huitième déménagement depuis mon mariage où je suis vraiment chez moi.

Quelle différence avec ma mansarde ! Plus n'est besoin de

se baisser continuellement. Je fais immédiatement compléter l'installation électrique pour mon réchaud et l'éclairage indispensable, que je paierai avec des poupées.

Je fais aussi installer un petit évier, car l'eau se trouve dans la cave, assez difficile d'accès. Je dors sur le matelas posé sur le carrelage en attendant d'acheter un sommier. Je me débrouille pour le reste comme si j'étais encore une réfugiée ; la crainte des bombardements en moins.

17.4.1946

Mari est convaincue que seul le Père Fleischmann connaît les circonstances de la mort de Jos. Ne parvenant pas à le joindre, elle s'adresse au prêtre Raoul Jacq, ami de notre famille. Lui aussi est aumônier de P.G.A. et lui demande dans quelle direction le Père s'en est allé .

••

De Quimper, l'abbé Jacq lui répond :

« Il y a plusieurs semaines déjà, j'ai reçu votre petit mot et le souvenir mortuaire de votre frère. Il m'était, en effet, très sympathique. Je le connaissais depuis longtemps où il était enfant de chœur et c'est avec peine que j'ai appris sa disparition.

J'ai attendu pour vous répondre de voir la personne qui connaissait le Père Fleischmann. Mais cette personne ne sait pas non plus ce qu'il est devenu. Sans doute a-t-il changé de poste. En vous adressant à ses supérieurs, vous auriez peut-être des chances de retrouver sa trace.

Mon impression sur Jos ? Depuis qu'il avait commencé ses études, je dois vous dire que je ne l'ai vu que de loin en loin. Mais il me paraissait animé du grand esprit de foi qui est du reste la caractéristique de votre famille. »

••

J'ai connu Raoul Jacq tout jeune, étant sensiblement du même âge, fréquentant les mêmes amies de ma mère. Ces derniers temps il m'a reconnue à Quimper, alors que j'attendais le car. Il m'a dit aimablement bonjour en m'appelant par mon prénom comme autrefois. Cependant, je n'avais pas eu l'occasion de le

rencontrer souvent depuis vingt ans. Cela m'a fait plaisir de constater que tout le monde n'était pas contre nous à Douar-nenez.

24.4.1946

Cet après-midi, je retourne à Enghien voir s'il y a du courrier. Je vais dire au revoir à Lucie et à Mme André. Celle-ci viendra chercher le tableau commandé, un de ces dimanches. J'y suis bien reçue comme d'habitude. Elles ne comprennent pas pourquoi je ne veux pas rester avec elles, surtout qu'elles m'avaient trouvé deux pièces disponibles. Cependant elles pensent que ce magasin est une occasion unique, si je veux sortir du pétrin.

Je dois retourner les voir le 28. Lucie veut m'acheter un store de filet brodé que me fournit en dépôt ma cousine de Lorient. Ce sont de bonnes clientes et les perdre est encore un coup du destin. Le nom de famille Debauvais, que je n'ai pas divulgué, m'empêche de rester là-bas. Pourtant, je ne regrette rien, je suis douée pour le commerce et j'ai confiance.

23.4.1946

Dompierre. Mari à A. Y., Houilles :

« Je serai à Domfront vers le 8 mai. Rosa m'a raconté son voyage à Lorient. Maman n'est plus là pour la freiner par ses craintes continuelles.

C'est vrai ce que dit l'abbé Le Floch des Bretons : « qu'ils ont reçu de Dieu le don de pénétrer dans le mystère de toutes choses comme dans un pays familier ».

J'aime mieux les gens à illusions comme vous, cela nous rapproche déjà du divin car Dieu est beauté...

Je suis contente que vous continuiez vos peintures et que l'on s'y intéresse... »

25.4.1946

Rosa, locataire en titre, me donne tout pouvoir pour tenir le magasin. J'en suis la directrice gérante. Sur papier timbré

du 25-4-46, elle a apposé sa signature au bas du « bon pour pouvoir ». Il sera signé par le maire de Houilles et enregistré à Versailles, le 21 octobre sous le n° 276.

Je ne peux prendre le commerce à mon nom. Il faudrait l'autorisation maritale. Je ne peux fournir un acte de décès de mon mari. Il faudrait une procédure en rectification d'identité. L'on me dit de toutes parts, que ce n'est pas le moment de faire du bruit autour du nom de mon mari.

25.4.1946

Sitôt déjeuné, nous prenons le car, Rosa, Veig et moi, pour la porte de Neuilly, puis par le métro jusqu'aux Invalides. Là, nous prenons le train pour Versailles. Il y a un monde fou pour les inscriptions au Tribunal de Commerce. Aussi, personne ne s'attarde à examiner chaque cas particulier.

Pour arroser ce succès, j'offre un jus de fruit que je paye un prix fou. Ils nous prennent sans doute pour des touristes ! Nous sommes trop fatigués pour visiter le château. Nous retournons par le même chemin qui nous paraît plus court.

..

Versailles. A. Y. à Mari, Dompierre :

« Enfin, les démarches sont terminées. J'ai les papiers en poche avec le numéro du commerce. Vous pouvez écrire désormais à : Mme Youénoù, 14, rue Kleber, Houilles (Seine-et-Oise) où tout simplement « Créations d'art ».

Rosa est là, puisque c'est elle la principale responsable ! Elle va vous dire bonjour, car nous sommes toutes deux bien fatiguées, ainsi que Veig. »

30.4.1946

Herminie m'écrit de Bouguenay :

« Je vous attends, venez quand vous voudrez. Ne vous tracassez pas, vous aurez un lit chez mon frère. Avertissez-moi de votre arrivée pour que j'aie à votre rencontre. A bientôt donc. »

Manuel ajoute :

« Me zo o c'hortoz ac'hanoc'h. Deuit da gousket er ger. Eur gwele hon eus evidoc'h. Emaoun o c'hortoz gant ar blijadur d'ho kwelout endro. Kredid Itron ger en hor c'heneil-ded mat. »

« Je vous attends. Venez dormir à la maison. Il y aura un lit pour vous. Nous vous attendons avec plaisir de vous voir à nouveau. Croyez, chère Madame, en notre bonne amitié. »

..

Gaby remise en liberté, écrit :

« Merci pour votre gentille lettre. Me trouvant chez Hermine, je mets aussi mon mot... J'aurai l'occasion de vous voir, puisque vous venez au "Petit Moussaillon". »

6.5.1946

Houilles. A. Y. da Vari, Domfront (Oise) :

« Resevet am eus ho lizer an 23 Ebrel, o tremen araok dre Enghien. Ne din ket da Zomfront dioustu rak kalz labour a zo ha kalz arc'hant n'am eus ket. Neuze mar plij ganeoc'h kas d'in ar viou amañ. Plijadur am bo o reseo anezo. »

« J'ai reçu votre lettre à Houilles via Enghien. Je n'irai pas à Domfront tout de suite. J'ai beaucoup de travail et peu d'argent. Alors s'il vous plaît envoyez-moi les œufs ici, cela me ferait plaisir.

Je pars en Bretagne la semaine prochaine pour tâcher de trouver quelque chose qui puisse justifier tant de titres dont s'honore cette carte jointe.

La boutique « Créations d'art » ne sera ouverte que le 1^{er} juin. Cette adresse commence à fonctionner. J'ai reçu de Rosa ce matin directement un moulin à café. Elle en avait deux...

Elle est repartie le vendredi soir. Sa maison la préoccupait. Elle a le sentiment du devoir très développé. C'est de bon cœur qu'elle m'a rendu service en m'accordant la couverture de sa signature, quoique cela ne lui plaise pas. Elle est moins craintive que maman, qui était ainsi, probablement à cause de son imagination.

264

Je suis un peu comme elle. Vous et Jos ainsi que Rosa avez l'esprit en repos... Vous êtes faits à l'image de papa que rien ne semble tracasser...

Léna m'a prêté de l'argent et une autre amie la même somme. Je n'aurais pas pu démarrer avec le seul prêt de l'une d'elles. Mon installation eut été trop minable. Maintenant, c'est bien. Je crois que mes articles plairont même ici... Kenavo, je vous écrirai pour vous inviter à la communion de Veig qui est fixée au 16 juin. »

..

Le loyer du Piré où sont entreposés mes meubles est au nom de mon frère Jos. Celui-ci a été tué par les forces françaises au camp de concentration de Strüthoff. Les gens de l'endroit ont déduit qu'il avait mérité cette mort et que ses biens étaient saisis. Il faut attendre que les choses se calment pour récupérer mes meubles.

N'ayant pas les moyens de payer un menuisier pour séparer la boutique du logement, j'achète des meubles chez un brocanteur : un buffet en acajou pourvu d'étagères, un petit comptoir-caisse, une grande étagère de 60 cm de largeur sur 1,50 m de hauteur pour exposer la marchandise. Une commode avec dessus de marbre et un paravent qui cache le logement. Je meuble celui-ci avec un sommier métallique, un buffet de cuisine et deux chaises, coût : 25 000 francs.

6.5.1946

J'écris à la supérieure de Saint-Goazec sur du papier à tête « Créations d'art ». Tableaux d'artiste, huile, aquarelle, faïences, poupées décoratives, broderies et dentelles bretonnes, bijoux fantaisie. Tous travaux sur commande. Vente demi-gros et détail.

« Mlle Alix, de Rennes, me dit vous devoir 3 150 francs pour des dentelles achetées en 1943. Je vous demande si vous continuez à faire la broderie sur tulle ? »

..

Alix n'est pas commerçante du tout. Pourtant la clientèle était faite, il n'y avait qu'à continuer. Aussi, Alix m'a donné ce qui lui restait de dentelles et j'ai payé la supérieure.

265

6.5.1946

Veig da A. Y., Houilles :

« Erru mat er skol. N'oun ket erru re zivezat. Me zo deuet war warc'h-houarn eun den yaouank. An amzer a oa tomm ebarz an tren. Me am eus bet eur plas, hag am eus graet d'eun Itron goz.

Disul hon eus graet eur bourmenadenn vras e "Saint-Jean", 16 kilometrad mont ha dont. Ar c'hoad a oa brao kenañ. Eur blijadur eo c'hoari ennañ. Amañ 'zo kalz a "mugget". Kas d'in mar plich ar friliennou hag an traou am eus disonjet. »

« Bien arrivé à l'école. Je ne suis pas arrivé trop en retard. Je suis venu sur le vélo d'un jeune homme. Le temps était chaud ; dans le train, j'ai eu une place assise et je l'ai donnée à une dame âgée.

Dimanche, nous avons fait une grande promenade : 16 kilomètres aller et retour. La forêt est très belle en ce moment. C'est un plaisir d'y jouer. Ici il y a beaucoup de muguet. Envoie-moi, s'il te plait, les mouchoirs et les choses que j'ai oubliées. »

8.5.1946

A. Y. da Veig :

« Resevet am eus dec'h da lizerig ha laouen da c'houzout out erru mat endro. Mat t'eus graet ober da blas d'eun Itron goz. Eur paotrig seven out ha da dad a vije bet laouen ganit.

Dec'h oun aet endro e ti den ar spilhennou. Kavet am eus anezañ en taol-mañ. Kavet am eus ivez kerez marc'hat mat. Kas a ran d'it, eun nebeut er pakad gant ar friliennou hag ar paper lizer...

Amañ tikedou bara d'ober d'an Itron Favier. Kaset e vo d'ezhi reou all a-benn nebeut. Gwellet am eus Henri dec'h

« J'ai bien reçu ta petite lettre hier et j'ai été heureuse de te savoir bien arrivé. Tu as bien fait de donner ta place à une personne âgée. Tu es un garçon poli. Ton père aurait été content de toi.

Hier je suis retournée voir le fabricant de broches, je l'ai trouvé cette fois-ci... J'ai trouvé aussi des cerises bon marché et j'en ai ajouté un peu dans le paquet avec tes mouchoirs et le papier à lettres. Aussi des tickets de pain pour donner à Mme Favier. Je lui en enverrai d'autres avant peu.

Hier j'ai vu Henri. Je lui ai

ivez. Graet am eus d'ezañ bara. donné du pain. Il viendra à Dont a rayo endro d'ar 26 d'an la maison le 26. Il a obtenu ti. Ar c'henta bilhed enor en le premier billet d'honneur. » deus bet. Kenavo. »

..

Mme Favier m'avait donné l'adresse d'une amie qui peint des portraits pour des broches qui se vendent très bien. Je vais la voir et elle me donne l'adresse du commerçant qui lui fournit les montures. Je lui montre mon travail qui est à l'opposé du sien, mais elle ne me décourage pas et trouve mon style original.

En possession de 12 montures de métal doré encadrant le verre, je me mets aussitôt au travail. J'exécute 12 dessins originaux « fleurs et dessins celtiques » pour en essayer la vente.

8.5.1946

Mme Guieysse m'écrit de Paris :

« Je pense sans cesse à vous tous ces jours-ci et je m'imaginai, ce qui était du reste vrai, que vous étiez dans un tourbillon d'organisation pour votre magasin...

J'ai complètement ignoré le passage d'Alix au boulevard Port-Royal. La concierge ne m'a rien dit. Je suis navrée d'avoir manqué sa visite... Je suis pour le moment très occupée chez mon beau-frère qui a une librairie-édition.

J'ai de bonnes nouvelles de mon mari et de Denise. Toujours rien de nouveau quant au procès. La nourriture devient infecte, la soupe est immangeable et celles qui en mangent en sont malades... Avec mes messages bien affectueux. »

10.5.1946

Nantes. E. Coarer à A. Y., Houilles :

« Bien reçu votre petit mot qui m'a fait bien plaisir, en ce qu'il m'apportait la preuve écrite de votre résistance à l'adversité et votre confiance dans l'avenir.

Nos communs amis m'avaient dit que vous aviez avec courage remonté le courant et que vous aviez entrepris de vous livrer sur une échelle relativement importante à une activité toute artistique.

Je vous souhaite de réussir dans cette branche. Certes, ce n'est pas drôle la vie d'artiste, j'en sais quelque chose. Pourvu que cela nous permette de vivre momentanément. Les événements se chargeront de rétablir l'équilibre.

Nous sommes en effet rentrés à Nantes, mais notre local ne devant être définitivement libéré que vers la fin du mois, nous vivons chez mes parents. Cependant, je passe chaque jour relever mon courrier.

Dès que nous serons réinstallés, nous vous le ferons savoir et quand vous passerez à Nantes, ce sera toujours avec grand plaisir que nous bavarderons avec vous. Car pour ce qui est d'aller à Paris ou dans la région parisienne, je crois qu'il ne faut pas trop y compter. D'une part, je n'aime pas cette ville nécrisée... Secondement, je ne crois pas qu'il y fasse bon cet été pour de multiples raisons, y compris bien entendu celle du ravitaillement... »

10.5.1946

Comme je dois ouvrir mon magasin le 1^{er} juin, je pars en Bretagne chercher un peu de marchandise. Je me rends directement à Nantes. Je suis encombrée de deux tableaux avec leurs cadres, un grand et un petit, plus une valise.

Je me rends directement au « Petit Moussaillon », un petit café tenu par les époux Manuel. Ils me reçoivent avec chaleur et je fais connaissance de leurs deux fillettes, Mona et Anna.

Il n'y a pas grand monde dans ce petit café. J'y rencontre cependant Edmond Coarer devenu complètement aveugle, qui n'a pas l'air malheureux pour autant. Il discute ferme avec Manuel et, dissertant sur son état, il lui dit :

« Je ne voudrais pas redevenir un voyant. » Il est si éloquent que je le crois.

..

J'y trouve aussi Gaby, qui sans doute doit aider au café. Elle me narre son voyage de Bregenz à Rennes le 31-6-45 entre deux gendarmes ; à qui elle raconta des histoires durant le voyage.

Elle restera dix mois à la prison de Rennes. Elle fut relâchée après vérification de son dossier. Celui-ci se résumant en une simple idylle entre un professeur allemand et une aide-soignante à Rennes.

Perdue, ne sachant où aller, elle s'est réfugiée chez Herminie. Celle-ci la dépanne autant qu'elle le peut et lui donne aussi la combinaison que je lui avais prêtée en novembre 1944. Elle devait me la rendre puisqu'elle pouvait s'en payer de plus belles.

La prison n'ayant pas assagi notre Gaby, celle-ci me la montre. Au lieu de me remercier, elle vante ses qualités :

« Voyez comme elle est devenue blanche maintenant. »

A la recherche d'un job difficile à trouver, Gaby veut persuader Herminie de prendre un commerce d'épicerie en association. Elle est solide et trimpler la marchandise ne lui fait pas peur. Herminie ne sait pas dire non, ni oui non plus, plus indécise que jamais. Elle n'a aucune nouvelle de son mari à qui demander conseil. De plus, elle est retombée sous le joug de sa tante qui lui assure que les femmes doivent se consacrer uniquement à leur intérieur.

..

Je suis allée avec Herminie et Dahut rendre visite à Youenn Drezen qui s'est recyclé dans la limonade. Ayant été libéré, nanti de l'indignité nationale, il lui est difficile de trouver du travail comme journaliste. Malgré ses soucis, Youenn nous reçoit avec le sourire et m'offre une tasse de café en souvenir de Deb. Son estaminet est devenu le rendez-vous des bretonnants de Nantes et des patriotes de son genre. « Un coin de Breiz-Izel où souffle le vent de l'Adsao. » J'ai été heureuse de revoir le petit Youenn que je n'avais pas vu depuis longtemps et qui doit aller sur ses dix ans.

..

Herminie me promet de venir à la communion de Veig le samedi 15 juin (jour de mon 45^e anniversaire, celui souhaité il y a un an, me paraît loin). Elle sera ainsi à pied d'œuvre pour le 16 et m'apportera le prêt promis.

Elle me fait voir la galerie d'art que Marijo a créée rue La Fayette avec Mme Guellec et Jord Rual. Elle veut bien me prendre en dépôt mes deux peintures.

Plus tard, Marijo ou Drezen, je ne sais plus, me fit la remarque suivante à leur sujet :

« Les gens qui ne vous connaissent pas comme peintre s'exclamaient devant la ville d'Is. » R. Y. Kreston, qui était présent, intervint :

« J'ai toujours dit que la femme de Fanch avait du talent. »

Le jugement de quelqu'un qui s'y connaît en peinture me donne du courage pour continuer dans la voie que j'ai choisie.

∴

Après deux jours passés dans la compagnie chaleureuse des amis, je prends la direction de Quimper. Comme d'habitude, je vais demander un lit à la femme d'Eugène Guellec. Elle n'est pas là. Sa belle-sœur, Marie Guellec, qui s'occupe des enfants et de la maison avec Mme Guellec mère, me reçoit avec chaleur. Elle me conte les événements qui ont forcé sa belle-sœur à quitter Quimper :

« Libérée en août 45, elle fut interdite de séjour. Aussi est-elle officiellement à Nantes et partage le logement de Marijo. Mais elle rejoint son mari à intervalles réguliers et attend un enfant.

Le lendemain, dès l'ouverture, je vais chez Henriot à Locmaria, pour lui demander de me vendre quelques faïences. Il me reçoit chaleureusement et me prie de faire un choix dans le disponible. Me souvenant des difficultés de paiement que nous lui avons causé avant-guerre, je le tranquillise :

« Je peux vous payer comptant, j'ai de l'argent que deux amies m'ont prêté pour me permettre de démarrer, puisque j'ai trouvé un commerce sans pas-de-porte à Houilles. Je vais essayer la vente des faïences, mais je ne veux pas dépasser telle somme. »

Il fait remplir ma valise de petites faïences, des assiettes décoratives en particulier. C'est une faveur qu'il me fait en souvenir de nos bonnes relations, les faïences bretonnes étant encore choses rares.

Moi qui n'aime pas traîner des paquets, je recommence le trafic des années de guerre. Heureusement, j'ai une poussette

pliante pour la monter dans le train. Une fois elle s'est refermée sur mes pieds ! Le matériel n'est pas encore au point.

Avant de me retirer, je fais voir mes broches aux employés du magasin et je leur en vends. Joseph Henriot sourit de me voir exercer mes talents de vendeuse. Il a confiance en moi et me dépannera chaque fois que j'aurai recours à ses services.

Je pars l'après-midi pour Lorient où ma cousine m'attend. Je laisse ma valise à la gare, et je rencontre avec plaisir, son mari, ses deux filles et sa mère que je n'avais pas vues depuis quatre ans. Nous sommes heureuses de nous revoir et nous regrettons la disparition de ma mère qui devait l'accompagner dans cette même maison il y a seulement quatre mois.

Le lendemain matin, ma cousine vient me présenter à une commerçante qui m'achète deux broches pour les revendre. La marchandise étant encore assez rare.

Puis je reprends le train pour Paris et arrive à Houilles à une heure du matin. J'avais dû descendre à Montparnasse, prendre le métro et le train à Saint-Lazare, changer à La Garenne pour la direction de Houilles. Qu'il est long le trajet de la gare à la rue Kleber en pleine nuit ! Je presse le pas malgré le poids de mes bagages.

Lorsque je fais mes commissions à Paris, cela m'arrive quelquefois de rentrer tard par le train, après être allée rendre visite à des amis.

13.5.1946

Marc Le Berre m'écrit d'Arcachon, une lettre entièrement en breton cette fois. Il me dit avoir vu Mme Guellec à Quimper, et termine par ces mots :

« Meuleudi deoc'h Itron Youenou, evit ar stal ho peus kempennet e Houilles. Mat eo gwelout tud kalonek, dreist-holl ebarz an trubuilhou ha ne gollont ket o amzer o klemmicha. Gant va gwella menoziou. »

« Félicitation à vous Mme Y pour la boutique que vous avez arrangée à Houilles. Il est bon de voir des personnes courageuses surtout dans les tracas, qui ne perdent pas leur temps à se plaindre. Avec mes meilleurs sentiments. »

19.5.1946

Veig da A. Y. :

« Laouen oun bet da gavout da lizer eus an 8 a viz Mae. Me a ya da besketa bep yaou bremañ. Diriaou am eus paket 19 pesk bihan, ha diriaou diweza n'am eus ket bet unan.

Hag e c'helfes prena d'in higennou paz re vras mar plij... Resevet am eus ar pakad bihan. Resevet am eus ivez va boutou. Tad koz en deus renket anezo mat. An "examen" a zo a-benn pemzek devez. Emichans e c'hellin ober anezañ.

Hag e c'helles larout d'in pa vo eun dra bennak nevez mar plij... »

« J'ai été heureux de trouver ta lettre du 8 mai. Je vais à la pêche chaque jeudi maintenant. Jeudi j'ai pris 19 petits poissons et jeudi dernier je n'en ai pas attrapé un seul.

Est-ce que tu ne pourrais pas m'acheter des hameçons pas très grands ? S'il te plaît... J'ai reçu ton petit paquet... J'ai reçu aussi mes souliers, Tad koz me les a bien réparés. L'examen est dans 15 jours. J'espère que je pourrai le réussir.

Est-ce que tu pourras me dire quand il y aura quelque chose de nouveau S.T.P. »

..

Son examen doit concerner le catéchisme, en vue de la communion solennelle. Il ne se déplaît pas à Vieux-Moulin, mais ce n'est pas sa maison. D'y avoir passé les vacances, prenant part aux difficultés comme aux joies, il a repris pied et veut garder le contact ; ce qui l'intéresse davantage que les études.

20.5.1946

Mon amie de Deuil m'écrit :

« Je vous ai attendue vendredi et avait préparé quelque chose de bon. Nous nous ennuyons de vous. Avez-vous terminé le grand tableau ? »

..

Dès mon retour, je lui écris en lui donnant rendez-vous pour le 28.

272

22.5.1946

A. Y. da Veig :

« Setu eun nebeut tikedou evit ober d'an Itron Favier. Kas a ran d'it peadra evit pesketa. Pres zo warnoun gant diavez ar stal, dre n'am eus ket arc'hant da baea eun den da liva anezañ.

Abaoe dilun oun erru endro eus Breiz... Mall am eus d'az kwelout. »

« Voici quelques tickets pour Mme Favier. Je t'envoie ce qu'il faut pour aller à la pêche. En ce moment je suis très affairée par la devanture que je veux peindre moi-même, n'ayant pas d'argent pour faire exécuter le travail par un peintre.

Depuis lundi je suis de retour de Breiz. J'ai hâte de te revoir. »

..

Ayant acheté une échelle assez haute, je peins la devanture de teinte gris terne en une couleur verte plus attrayante. Mais je ne suis pas capable d'exécuter correctement l'enseigne. Il est nécessaire de la mettre afin de n'avoir pas besoin d'afficher le nom Debauvais.

Yann Poupinot à qui je confie mon embarras se propose de mener le travail à bien. En un après-midi il dessine « Créations d'art » en belles lettres celtiques dans un ton orange qui contraste bien avec le vert.

25.5.1946

Mari m'écrit de Domfront :

« Je ne sais si ma lettre vous trouvera rentrée. Suzanna me disait il y a quelques jours que vous étiez à Lorient. Si vous vendez tout ce que vous avez mis sur votre carte, il faut que vous remuiez beaucoup. J'espère que vous aurez du succès. C'est presque certain, car vous réussissez dans tout ce que vous entreprenez. Pour être vrai, je vous vois dans votre laboratoire de créations. Nous avons le don de créer et non d'imiter. A la recherche de la vérité et de la beauté. C'est un meilleur don que celui de la fortune !

273

Si vous voulez venir me voir, j'en serai très heureuse. Les œufs, il n'était pas possible de les envoyer. Alors je les ai donnés à la sœur fermière qui vous en donnera des frais à la place quand vous viendrez. La révérende mère veut bien que vous fassiez profiter Veig de la fondation quand Henri aura fini. S'il pouvait passer son certificat, il pourrait apprendre un métier en rapport avec ses goûts de chercheur. »

26.5.1946

Houilles. A. Y. à Mari, Domfront :

« L'enveloppe de cette lettre a été écrite il y a deux semaines. La lettre est même signée de marraine (la sœur de ma mère) que j'ai vue à Lorient. Je suis rentrée de Bretagne lundi dernier après un voyage assez fatigant, mais intéressant. J'ouvre mon magasin samedi prochain. Aussi vous comprendrez aisément que je n'ai pas beaucoup de temps pour les contemplations. Je fais tout par moi-même.

Je pense vous inviter pour la communion de Veig le 16 juin, un dimanche. Avez-vous l'autorisation ? Je ne pense pas que Suzanna vienne. Rouen est si loin. Rosa non plus probablement, son dernier voyage est trop rapproché. Ce sera tout à fait dans la simplicité et l'économie. La directrice ne reçoit pas beaucoup de monde...

Si vous aviez été à Domfront, Rosa serait allée vous voir, lorsqu'elle est venue à Houilles. »

26.5.1946

Compiègne. Gilberte à A. Y. :

« Ce mois-ci je n'ai pas pu vous envoyer de tickets de pain ; nous nous trouvons sans pommes de terre. Aussi nous nous rabattons sur le pain. La viande est rare. Durant cinq semaines nous avons touché des conserves américaines. Nous irons chercher Veig pour l'Ascension. »

Je ne sais pas ce que touchent les gens, n'ayant pas de cartes. Cette pénurie c'est une veine pour les Américains. Ils vont liquider leur stock de conserves ! Se considérant comme des

sauveurs (ce qui était vrai), plusieurs d'entre eux causaient des accidents d'auto, sans s'excuser. Certaines personnes qui les avaient recueillis et aidés comme des libérateurs, s'attendaient à leur reconnaissance et étaient choquées par leur désinvolture.

Miz mae (mai) 1946

Brittia, éditions du Léon, avenue Philippe-Auguste, Paris 11'.
Henri Caouissin da A. Y., Houilles :

« *Setu amañ eur gartenn vara evit miz Mezeven. Plijadur a ra d'eomp gouzout e ya mat an traou ganeoc'h, hoc'h eus pelloc'h diazezet ho stal. Ganeomp evit dr pezh a zell ouz ar c'henverz a ya goustadik awalc'h. Al levr diou a c'hortoz marteze ar votadegou a raok mont muioc'h war araok, evel pep kenverz all.*

Dalc'homp start atao ! Red e vo eun deiz skriva buhez ho preur. Ne veje nemet eul levrig, evit ma vo dalc'het koun anezañ gant ar Vrogarourien ! »

« Voici une carte de pain pour le mois de juin. Nous avons plaisir à savoir que tout va comme vous le voulez et que vous avez fini d'installer votre boutique.

Avec nous cela va doucement, en ce qui regarde le commerce. Les libraires attendent sans doute les élections pour aller plus avant, comme tous les autres commerçants.

Tenons bon toujours. Il faudra un jour écrire la vie de votre frère. Ne serait-ce qu'un petit livre, pour que les patriotes en gardent le souvenir. »

Henri et son frère Ronan, continuent le combat en publiant les œuvres bretonnes, où ils engagent toutes leurs économies.

Roparz Hémon libéré

31.5.1946

Il fut arrêté à Tubingen fin avril 1945, par les forces françaises d'occupation et transféré à la prison de Rennes.

Le 15 mars 46, après dix mois de détention préventive, il est appelé à comparaître devant la cour de justice. Les magis-

trats rendus nerveux par la présence d'un journaliste gallois, renvoyèrent son procès au 31 mai.

Au lieu des vingt ans de travaux forcés, qu'un journal rennais avait prédits, il fut acquitté. Mais il fut gratifié d'indignité nationale, ce qui lui valait d'être rayé des cadres de l'Université.

Briz-hunvre (Illusion)

Miz mezeven (juin) 1946

« E Neuilly, mignoned o deus kimmiget d'in, eur banne gwin dous evel ar mel. War hent an distro, an heol a ske-de. Efed ar gwin pe hini an heol ? Hemañ a lintre em daoulgad. Ar vuhez a oa kaer adarre. Pep tra oa sklerijennet. Memez ar staliou a seblante kaeroc'h hag an dud o tremen hegaratoc'h.

Em c'halon ivez a oa ar gouel. Yaouank e oan a nevez, kaer ha dedennus. Va muia karet a oa sur-mat o c'hortoz a c'hanout, duze e Houilles, e Bro an harlu !

Siouaz ! e tro an hent, e straed an Urcherienn, an heol ne lintre mui. Koulskoude betek ar gêr, va hunvre a badas hag a leunias va zi digenvez. »

« A Neuilly des amis m'ont offert un verre de vin, doux comme le miel. Sur le chemin du retour, le soleil resplendissait. Effet du vin ou celui du soleil ? Celui-ci brillait dans mes yeux. La vie était belle à nouveau, chaque chose était embellie. Même les magasins paraissaient plus beaux et les passants plus aimables.

Dans mon cœur aussi était la fête. J'étais redevenue jeune, belle et désirable comme autrefois. Mon bien-aimé m'attendait sûrement, là-bas au pays de l'exil.

Hélas ! au détour du chemin, dans la rue des Huissiers, le soleil ne brillait plus. Pourtant jusqu'à la maison, mon rêve persista et peupla ma solitude. »

1.6.1946

Naoned, Manuel da A. Y. :

« Ho lizer a zo deut betek ennomp. Ni zo laouen da zigemer keleier diganeoc'h. Gwe-

« Votre lettre est venue jusqu'à nous. Nous avons été heureux de recevoir de vos nou-

let hon eus Alix a zo deut da ober eun dro en Naoned disul tremenet. Esperout a ran ez a mat an traou ganeoc'h ha gant ho kenvroiz. Evidomp an traou a zo falloc'h falla. Dispign a reomp arc'hant eleiz ha ne c'hounezomp netra. Fel-lout a ra d'in d'werz ar buana possubl. Touellet oun bet ha touellet mat. Aon am eus e vo ar rivin evidomp...

Ne gredan ket e chomimp amañ pell-amzer. Me fellfe d'in kavout eur plas sur. Diaes kenañ eo bremañ. An deveziou da zont a vo duoc'h dua a gav d'in... Ne welan ket petra vo an dazont, mes ne vo ket brao !

Evurus e vimp atao da re-seo kelou diganeoc'h. Kredit Itron Ger, en hor c'heneilded mat... »

velles. Dimanche dernier, nous avons vu Alix, venue faire un tour à Nantes.

Espérons que vous allez bien ainsi que vos compatriotes. Pour nous les choses vont de mal en pis. Nous dépensons beaucoup sans en gagner. Je voudrais bien revendre (ce café) le plus tôt possible. Nous avons été trompés dans les grandes largeurs. Je crains que ce ne soit la ruine pour nous...

Je ne crois pas que nous restions longtemps ici. Je voudrais trouver une place sûre. C'est très difficile maintenant. Je crois que les jours qui viennent seront de plus en plus sombres... Je ne vois pas ce que sera l'avenir, mais il n'est pas beau !

Nous serons toujours heureux de recevoir de vos nouvelles. Croyez, chère Madame, en notre bonne amitié. »

2.6.1946

Veig da A. Y. :

« Me zo o vont da dremen an "examen" dimeurz 4. Emichañs e teuin a-benn. Pa sonjan, se d ra d'in aon eun tamig. Ar sizun mañ, n'am eus ket labouret ken mat hag ar sizuniou all. Me m'eus mall da welout an ti penaoz eo brao...

An Itron a c'houlenn ganin, piou a deui amañ d'ar pemzek. Respont d'in ar buana ma c'hellez.

« Je m'appête à passer mon examen mardi 4. J'espère que je le réussirai. Quand j'y pense j'ai un peu peur. Cette semaine je n'ai pas travaillé aussi bien que les autres semaines. J'ai hâte de savoir comment la maison est arrangée.

Mme Favier me demande qui viendra pour la communion. Réponds-moi le plus vite possible.

An amzer a zo fall abaoe eur sizun. Epad dek munutenn eo brao, ha goude glao adarre. Amañ a zo tri faotrig o deus an "oreillons". Me am eus aon da gaout ivez.

Diriaou tremenet, me zo aet da Rothondes evit gouel ar pevar Amerikan kouezet eus o c'harr-nij. Ar gouel a oa kaer... Setu va notennou : 98, 8^m war 8... »

Le temps est mauvais depuis une semaine. Il fait beau pendant dix minutes et après il pleut de nouveau. Ici il y a trois petits garçons qui ont les oreillons. J'ai peur de les avoir aussi.

Jeudi dernier, je suis allé à Rothondes pour la fête des quatre Américains tombés de leur avion. La fête était très belle... Voici mes notes : 98, 8^m sur 8. »

4.6.1946

Naoned, Marijo da A. Y. :

« Setu amañ faturenn ar gleuzeur... Laouen oun da c'houzout oc'h eus bet tud evit ho tigoradur. Disadorn am boa "vernissage" M. Nourry... Spi am eus e werzo rak ezomm en deus.

Digwener oun bet e Roazon evit barnedigez R. Hemon. Deuet eo er maez ha laouen an holl vignoned, a oa deuet eus pep korn Breiz, evit an devez-se. 10 bloaz "indignité nationale" !

An Itron Guellec a zo atao memestra. N'eo ket ganet c'hoaz "Charlig" bihan. Gwelet em eus Marc'harid e Roazon. Kenavo d'ar c'henta. »

« Voici la facture de la lampe... Je suis heureuse de savoir que vous avez eu du monde pour votre ouverture. Samedi, j'avais le vernissage de M. N... J'espère qu'il vendra, car il en a besoin.

Vendredi, je suis allée à Rennes pour le jugement de R. H. Il a été libéré à la joie de tous les Bretons, venus de tous les coins de Breiz, pour ce jour-là. Dix ans d'indignité nationale !

L'état de Mme G. est toujours le même. Le petit "Charlig" n'est pas encore né. J'ai vu Marc'harid à Rennes... »

..

A mon passage à Nantes, Marijo m'avait promis une lampe en faïence, paiement après vente. J'étais allée la chercher dans

une maison de Paris où elle était en dépôt. Je l'ai habillée d'un bel abat-jour dans les mêmes tons verts que la lampe. Marijo ne m'avait pas donné le prix.

D'après sa lettre, je me remets en mémoire mon premier jour de vente. Toutes les lettres que j'avais écrites ou reçues, témoignent de la vie telle que je l'ai vécue en ces années d'après-guerre.

3.6.1946

Rouen. Suzanna à A. Y. :

« Ma Mère (la supérieure) et les sœurs ont trouvé la poupée très belle. Je ne pourrai pas aller à la communion de Veig... Ma Mère vous fait cadeau des colis précédents pour les frais de la communion. Je vous mets ces photos que maman m'avait données en juillet dernier. Cela nous rappelle notre jeune temps... »

..

A mon dernier voyage à Rouen, la supérieure m'avait embauchée d'office pour coudre. J'aime faire plaisir où que j'aille, mais je ne veux pas être forcée de faire quoi que ce soit. Comme je ne pouvais refuser, je n'y suis plus retournée.

6.6.1946

A. Y. à Mari :

« Henri vient de partir pour Auteuil emportant sous son bras 4 livres de pain dont il a pu glaner des tickets. (Il est pourtant bien nourri là-bas.)

Votre venue dans mon arrière-boutique m'a donné de la joie pour longtemps et en même temps de la tristesse, cette journée est passée comme un songe...

J'ai eu deux clients aujourd'hui et samedi un autre. Petit à petit cela viendra je crois. Avec beaucoup de persévérance l'on vient à bout de tout. Le tableau de Douarnenez est bien avancé, il est pour ainsi dire fini. Il me plaît maintenant. Le soleil y joue bien et il a du relief. Je ne vous promets pas d'aller vous

voir, car je devrai revenir le lundi pour l'ouverture du magasin, et je dois travailler dur pour réussir. Je suis assez fatiguée de ma journée, mais contente quand même... Que vous a dit le docteur?... »

..

Mari est venue à la clinique de Paris tenue par les religieuses de la Compassion, pour faire examiner son cas. Ainsi elle a pu venir à Houilles dans la journée et rentrer le soir à Paris.

9.6.1946

Paris. Mme Guieysse à A. Y. :

« Un mot de notre avocat reçu ce matin, m'informe que le procès de mon mari aura lieu le mardi 18 juin à 9 h. Celui de Denise est toujours pour le 12. Je prolongerai donc mon séjour à Rennes.

Plusieurs de nos amis m'ont offert l'hospitalité. J'en suis profondément touchée. J'espère qu'Alix ne se sera pas donné du mal pour cela. La question est heureusement résolue... »

9.6.1946

A. Y. da Veig :

« Setu amañ eul lizer digant tant Mari hag eur skeudenn gant tant Suzanna. Ne c'hellin ket dont d'az pask.

Amañ da heul, eun nebeud tikedou bara. Kaset e vo ar re all pa 'z in du-se. Erru 'rin disadorn kenta gant otobus peder eur. Emichans Alix ha mamm Dahut a deuo. Eur chapeled gwenn am eus evl-dout... »

« Voici une lettre de tante Mari et une image de tante Suzanna. Elles ne pourront pas venir à la communion.

Ici tu trouveras des tickets de pain. J'emporterai d'autres lorsque j'irai là-bas. J'arriverai samedi par l'autobus de 4 h. J'espère qu'Alix et la mère de Dahut viendront aussi. J'ai un chapelet blanc pour toi. »

10.6.1946

Veig da A. Y. :

« Abaoe pell-zo n'am eus ket bet kelou diganit. Me zo eun tammig ankeniet... Emichans da yec'hed a zo mat, va hini a zo atao memestra. Nemet va zroad kleiz a zo klanv gant ar moustikou. Me m'eus krabiset anezañ. An Dimezell Le Sueur he deus gwalc'het anezañ, hag arabat d'in redek.

Hag e c'helfes kas d'in skeudennou pask, ha paper lizer. Ar vakansou a zo d'an 24 a viz Gouere. »

« Depuis longtemps, je n'ai pas eu de tes nouvelles. Je suis un peu inquiet. J'espère que ta santé va bien. La mienne est toujours la même. Seulement mon pied gauche est malade avec les moustiques. Je me suis gratté. Mlle Le S. m'a lavé le pied, mais je n'ai pas le droit de courir.

Est-ce que tu ne pourrais pas m'envoyer des images de communion et du papier à lettres ? Les vacances sont le 24 juillet. »

12.6.1946

Saint-Malo. M. Guérin à A. Y., Houilles :

« Bien souvent nous avons pensé à vous et à votre fils. Je n'ai plus aucune sculpture de votre frère. Nous avons tout perdu dans le bombardement de Saint-Malo. Nous avons seulement « Notre-Dame de la Grande-Porte », que Mme Guérin gardait dans son sac à main. C'est vous dire que nous y tenons. Nous serions heureux de recevoir un choix des articles que vous faites, espérant travailler avec vous. »

..

Je leur ai envoyé le 20 juin une poupée à 950 francs et une autre à 750 francs ainsi que deux broches à 300 francs pièce.

Je suis allée les voir. Ils habitent provisoirement en dehors des murs, avenue Pasteur. Saint-Malo est complètement détruit, on ne reconnaît aucune rue. Plus tard, les Guérin réintégreront la ville close, une belle maison neuve dans leur ancienne rue, au même emplacement qu'auparavant. Mais ils regretteront la petite courette de leur petite maison où ils se trouvaient bien chez eux.

La communion solennelle de Veig

15.6.1946

Herminie et Alix sont exactes au rendez-vous. Nous partons de la Gare du Nord pour Vieux-Moulin par Compiègne. Un vieux car nous amène à l'orphelinat à travers la forêt par des chemins défoncés. Il me fait sursauter à chaque tournant. Ceci fait rire aux éclats Herminie qui s'amuse de mes craintes. Elle est en vacances dans un pays où nul ne la connaît. Elle veut oublier les harcèlements qui lui empoisonnent l'existence en Bretagne.

Nous sommes reçues à notre arrivée par la directrice. Elle fait appeler Veig afin qu'il nous montre la chambre qui nous est réservée. Je déballe mes affaires pour accrocher le chemisier blanc que je dois arborer le lendemain. Hélas ! Les cahots du car ont dérangé l'ordonnance de ma valise et un jaune d'œuf a taché le chemisier. Rigolade générale dans la chambre.

Les « anciens combattants » que nous sommes, en avaient vu d'autres pendant la guerre. On en étaient ressortis vivants et nous jouissons au maximum du moment présent.

J'avais reçu de ma sœur Suzanna des souliers de cuir jaune pour Veig. J'essaie de les teindre en noir moi-même, pour les assortir à son costume de communion fourni par l'orphelinat. Ils deviennent d'un beau mordoré. Ce qui nous fait éclater de rire de nouveau.

Si cette cérémonie s'était déroulée à Douarnenez, le communiant eut été très remarqué. Veig lui, est heureux de ses souliers neufs et du stylo qu'Herminie lui a apporté. C'est surtout notre présence qui le rend joyeux. Il ne serait pas seul sur la terre le jour de sa communion.

16.6.1946

Nous sommes à pied d'œuvre pour la messe de communion. Veig porte un brassard blanc sur le costume de marine bleu, comme les autres communiants. Après la messe, il nous sert le petit déjeuner dans le réfectoire, chaque communiant s'occupe de sa famille.

Après la grand-messe, c'est le grand repas, servi dans une vaste salle au milieu d'une grande affluence. Nous avons apporté une bouteille de vin à cette occasion. Près de nous des personnes attaquent les hors d'œuvre et pas de Veig à l'horizon. Enfin, il apparaît avec le plat de consistance, du mouton je crois. Il n'avait pas osé demander et avait accepté ce que la cuisinière lui avait donné. Le personnel devait être débordé par tant de convives supplémentaires. Ce contre-temps n'altère en rien notre bonne humeur. Les communiants déjeunent entre eux dans le réfectoire.

Avant les vêpres, Herminie prend une photo du communiant avec sa mère et Alix faisant office de marraine, devant la chapelle. En ce moment c'est Herminie « la richarde » comme aurait dit Gaby.

Puis ce sont les vêpres et la séance récréative donnée par les anciens de l'orphelinat. Ces quatre mots reviennent souvent dans leur répertoire :

« Comme tu as grandi », en mimant les parents qui venaient les voir lorsqu'ils étaient petits. Il y en avait qui étaient là depuis l'âge de sept ans.

Nous repartons par le car du soir pour Compiègne, où nous trouvons un train pour Paris. Heureuses toutes trois de ces deux journées qui nous parurent hors du temps ; mais tristes à la pensée qu'elles furent si courtes et de laisser Veig derrière nous.

..

Sur l'image que Mari a envoyée pour Veig, elle a écrit ces mots :

« Tu diras tout bas à l'âme de ton père qui t'entend, que tu t'efforceras d'être toujours un homme digne et bon, qu'un jour tu suivras ses traces pour le bien de ton pays la Bretagne, à tous ceux qui t'ont aimé là-bas en Bretagne et à ta mère qui t'aime et travaille pour toi. »

18.6.1946

Avant qu'elle reparte à Rennes, je propose à Alix de venir travailler avec moi à mi-temps. Ce serait le diable qu'un com-

merce, si petit soit-il, ne puisse nourrir deux personnes. Faisant beaucoup de choses par moi-même, ne serait-ce que dans la couture et la broderie, je trouverais à l'employer. Je m'arrangeais bien avec elle à Rennes, mais je ne peux l'héberger continuellement.

De plus, je déteste cuisiner pour tout autre que mon fils qui a les mêmes goûts que moi. Elle m'aurait compliqué l'existence par son petit appétit. Je n'aurais pas voulu lui faire accepter les économies draconiennes auxquelles je dois me résoudre.

Justement, la belle-mère de Jorda peut lui louer une chambre chez elle, où elle peut cuisiner, non loin de la boutique. Alix lui donne son accord pour une date prochaine.

24.6.1946

Veig d'e Vamm :

« *Revevet am eus lizer Alix. Hag e c'helfes kas d'in ar buana ma c'helli ar bouteier gant eur re lasennou. Pren d'in mar plij, "imachou communion".*

« *Me zo aet da Gompiegn evit ma konfirmation. Ar "cérémonie" a oa kaer 500 kommuniantez a oa etre tout. Dec'h oun bet gant va c'hamaraded d'ar "Faisanderie" evit eur prosesion. Ni a oa tout e "acolyte" 16 dre tout, ha se a oa brao. Ni a zo erru endro da 7 eur 15. »*

« J'ai reçu la lettre d'Alix. Pourrais-tu m'envoyer le plus tôt possible mes souliers avec une paire de lacets. Achète-moi s'il te plaît des images de communion... »

J'ai été à Compiègne pour ma confirmation. La cérémonie était belle. 500 communiants et communiante en tout. Hier j'ai été avec mes camarades à la Faisanderie pour une procession. Nous étions tous habillés en acolytes 16 en tout. Cela faisait bien. Nous sommes rentrés à 7 h 15. »

..

Je lui ai envoyé des images de communion éditées par Henri Caouissin. Elles représentent des sujets et des textes bretons. Fransez en avait acheté toute une série, que j'avais conservée dans la petite valise. Quelques unes portent au dos l'écriture

de la directrice. Veig ne trouvant pas digne de faire figurer son écriture sur ce souvenir. Tous ses camarades en avaient et il voulait faire comme eux.

Où l'on parle de l'Australie

24.6.1946

Les Couëts, Herminie à A. Y. :

« J'ai pensé à vous qui devez être chez des amis à passer l'après-midi... En quelques jours j'ai trouvé Dahut changée, grande, causant beaucoup plus. Je regrette de ne pas l'avoir amenée à Paris... »

La femme de Manuel part dans la semaine à Saint-Vincent, où elle est très contente de s'installer.

Autrement, savez-vous qu'on demande des colons pour l'Australie et mon frère est tenté. En ce moment, il est en pourparlers. Seriez-vous des nôtres ? Car j'irais sans doute si cela se décidait. Misérer ici ou là-bas, que voulez-vous que cela me fasse ? Vous pourriez en causer. Des G. est parti hier pour Paris où il doit demander des renseignements à l'ambassade d'Angleterre. »

..

Herminie me parle de ce projet pour que je passe la nouvelle à son mari. Elle ne peut le faire ouvertement. Elle a dû le rencontrer chez des amis : je n'ai pas de place pour les recevoir tous les deux. Il aurait été si content de revoir sa fille.

J'ai appris par les frères Caouissin ce projet, qui dura dans les esprits jusqu'à 1948. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eut un commencement d'exécution. Tant que nous ne sommes pas traqués ouvertement, la vie est supportable. Herminie ne peut bouger de Bouguenay où elle est surveillée. La cousine qui l'abrite, ayant fait de la résistance, n'aime pas les patriotes bretons.

27.6.1946

Rennes. Suzon à A. Y. :

« J'habite votre chère ville de Rennes. Je m'y trouve bien chez moi. Je loge boulevard de Sévigné, le quartier des aristocrates, s'il vous plaît... Je fréquente les gens du Cercle Celtique.

Nous avons assisté au procès de Roparz Hémon que nous avons acclamé à sa sortie de prison. J'aime de plus en plus la Bretagne. C'est bien dommage que vous n'habitiez pas Rennes, j'aurais été bien contente de vous voir. »

Cette petite cousine a tout juste vingt ans. Quoique arrivant de Douarnenez, elle vient seulement de découvrir la Bretagne qu'elle aime sans contrainte d'un amour tout neuf. Ce n'est pas le cas des plus de trente ans que les horreurs de la Libération ont traumatisés, mais n'ont pas désespérés.

5.7.1946

Asnières, Herri Caouissin da A. Y. :

« Setu amañ eur gartenn vara evit miz Gouere. N'am eus ket bet tro c'hoaz da vont betek Houilles d'ho kwelout, hag amzer a ra diouer d'in. Emichañs e ya an traou ganeoc'h mat awalc'h. P'ho pezo amzer, adskrivit d'in ar pezo a skrivis F. Deb. war an Aotrou Perrot. Deoc'h kalonek atao. »

« Voici une carte de pain pour le mois de juillet. Je n'ai pas eu l'occasion d'aller vous voir jusqu'à Houilles, le temps me fait défaut. J'espère que les choses vont assez bien avec vous. Lorsque vous aurez du temps, recopiez-moi ce que Deb a écrit sur l'abbé Perrot. De cœur avec vous. »

7.7.1946

Veig da A. Y. :

« Emichañs ac'h eus resevet va lizer eus ar c'henta a viz Gouere. Me zo aet gant va c'hamaraded da Gastell Pierrefonds, eur c'hastell kaer. Ar "pont-levi" a zo atao aze. Ni a ya da gibella (da gouronka) awechou, an dour a oa tomm. Me zo o vont da skriva da Henri evit e ouel a zo ar 15. Dec'h ni hon eus gwelet eur

« J'espère que tu as reçu ma lettre du 1^{er} juillet. J'ai été avec mes camarades visiter le château de Pierrefonds; un beau château. Le pont-levis était toujours là. Nous allons nous baigner quelquefois, l'eau était chaude. Je vais écrire à Henri pour sa fête qui est le 15. Hier nous avons vu un film de la Croix-Rouge. C'était beau.

film eus ar "Croix-Rouge", kaer e oa.

Me zo an eil war 9; en arithm. 29 war 35. Emichañs evit ar rest e vo evelse, me a veze laouen. Betek an 13, ha neuze ni hor bo hepken eun eur skol evit ober an deveriou vakansou. E giz-se ne rin netra duze. Me gred ez in kuit eus ar mintin, an 22 eo ar vakansou. »

Je suis le 2^e sur 9. En arithmétique 29 sur 35. J'espère que le reste sera comme cela, j'en serais content. Après le 13, nous aurons seulement qu'une heure d'école pour faire nos devoirs de vacances. Ainsi je ne ferai rien là-bas. Je crois que je partirai le matin. C'est le 22 les vacances. »

Mme Favier ajoute un mot : Merci beaucoup pour les tickets.

11.7.1947

A cette date, ma sœur Rosa me demande si j'ai fait quelque chose à la kermesse de Deuil. Cela me remet en mémoire qu'au début de ce mois je suis allée à Deuil à une kermesse. Elle était organisée par les « Femmes Françaises », Mme André en fait partie en tant que femme du maire. J'y ai vendu des marchandises achetées un peu partout : serviettes de table, mouchoirs, etc. Son mari était venu me prendre en voiture à Houilles. J'ai donné à Mme André un bon pourcentage. Si je n'ai pas gagné grand chose, j'ai récupéré mes mises.

Dans sa lettre, Rosa m'apprend que mon filleul Auguste (19 ans), travaille à 3 francs de l'heure, sur la nouvelle digue de Douarnenez, commencée en 1940. Il avait appris le métier de menuisier chez son oncle, mais il ne lui plaisait pas. Il aurait voulu être marin et avait été demander lui-même, une place sur un bateau.

Ma sœur m'apprend aussi que mon amie Léna a eu une petite fille, Marie-Françoise. Je l'avais vue à Paris et elle m'avait appris qu'elle ne pouvait plus se fatiguer.

Rosa me demande si Alix est toujours avec moi. C'est donc qu'à cette date, celle-ci est venue faire un essai que l'on pense définitif. J'ai acheté à cette intention tout ce qu'il faut pour faire de la pyrogravure : appareil, boîtes, assiettes de bois. Ces articles plaisaient bien à Ti-Breiz. Alix exécute le travail d'après

mes dessins et mes couleurs et les réussit bien. Hélas ! ma clientèle n'en était pas friande ! En banlieue, il n'y a pas grande possibilité de réussir dans les arts quels qu'ils soient. Paris est trop près et le choix y est très grand.

13.7.1946

Vieux-Moulin. Veig da A. Y. :

« *Abaoe pell-amzer n'am eus ket bet kelou ouzit. Me a zeuio d'an ti an 22 a viz Gouere. N'eo ket ret d'in dont da glask ac'hanoun d'ar gar. Me a oar an hent bremañ. Ret eo d'in mont ar 14 da (bourk) Vieux-Moulin ha droug am eus c'hoaz em zroad.*

Eur "surprise" bras am bo evidout. Emichañs da yec'hed a ya mat atao. Ma hini a zo memestra. An Itron Favier a ya eun tammig gwelloc'h. Emichañs e c'hellin gwelout anezi araok mont kuit. An 20 a vo gouel bras ebarz an ti. Ni hon eus kalz labour d'ober rak ret eo ma vo an ti hag al liorz kaer. Evit an 20 e vo ivez tud ar re vras. Kenavo. »

« Depuis longtemps je n'ai pas eu de nouvelles de toi. Je viendrai à la maison le 22 du mois de juillet. Il n'est pas nécessaire de venir me chercher à la gare. Je connais le chemin maintenant. Il faut que j'aïlle au bourg de Vieux-Moulin et j'ai encore mal au pied.

J'aurai une grande surprise pour toi. J'espère que ta santé va toujours bien. La mienne est pareille. Mme Favier va un peu mieux, j'espère que je pourrai la voir avant de partir. Le 20 il y a une grande fête dans la maison. Nous avons beaucoup de travail à faire, car il faut que la maison et le jardin soient beaux. Pour le 20 il y aura aussi les parents des grands. »

..

Mme Favier m'écrit : « Qu'allez-vous faire d'Hervé, chère Madame ? »

14.7.1946

A. Y. à Mari :

« Disul. Depuis longtemps je dois vous écrire, mais les affaires marchent si peu que mes mains sont occupées à manier l'aiguille plutôt que le stylo.

Je fais néanmoins de longues conversations avec vous comme si vous étiez là. J'avais une envie folle d'aller vous voir, mais je dois me dominer. Les picaillons font défaut, le moyen d'en avoir difficile. La clientèle se fait doucement. Ce qui se vendrait est introuvable.

Je ne sais pas comment j'aurais fait sans la kermesse qui m'a remise à flot dimanche dernier, grâce à Mme André. Vous voyez que vous n'êtes pas inutile, vous avez été l'instrument de la Providence en me faisant connaître cette amie dévouée.

Veig est en vacances le 22. Je viens d'écrire à Mme Favier à Vieux-Moulin pour savoir à quel prix elle pourrait le garder jusqu'à septembre. J'ai payé un trimestre 3 000 francs en somme pour 22 jours. S'il faut repayer, il reviendra avec moi, car je ne pourrai pas reverser d'argent.

Il va falloir que je me sépare d'Alix. Là aussi j'ai marché selon mon cœur et non selon la raison. « Le mieux est souvent l'ennemi du bien », comme disait Francis. Elle ne trouve nulle part du travail à mi-temps. Je pensais que la clientèle aurait été suffisante pour lui procurer de l'occupation.

Mon grand tableau est parti. Peut-être un autre va suivre le même chemin. J'ai une future cliente. Mais on ne sait jamais avec ce genre de clientèle... »

14.7.1946

Houilles. A. Y. à Suzanna, Rouen :

« Voudriez-vous dire à Mme Yvonne que j'ai reçu son petit paquet de laine. Je vais pouvoir en faire un pull-over blanc à Veig pour le dimanche. Je vais le reprendre à la rentrée. Il va rester là-bas pendant les vacances, car je dois faire des économies sur toute la ligne. Je vais même être obligée de me séparer d'Alix, ce qui me crève le cœur. C'est une compagne pleine de cœur. L'atmosphère de Houilles était devenue plus agréable. Veig pourra me faire mes commissions. Il a l'air d'être devenu raisonnable... »

Il fait si chaud ici que l'on n'a pas beaucoup d'appétit. Je commence à me lasser du café. Pourtant il faut tenir... Kenavo va c'hoar ger. Voilà une lettre pleine de jérémiades, mais le courage est intact. Il faut prendre le taureau par les cornes et

faire les amputations nécessaires quand il est encore temps. J'ai commencé à employer les affaires que vous m'avez envoyées. J'en fais des merveilles... »

••

Dans ses bagages, Alix avait apporté ma machine à coudre. Aussi, ai-je pu utiliser les échantillons de coton de toutes les couleurs que Suzanna m'a envoyés. J'en ai fait une jolie couverture que j'ai doublée de vieux lainage. J'ai détricoté de vieux gilets et j'en ai fait une couverture au crochet dans des tons anciens véritables. Toutes choses qui s'allient bien avec la décoration un peu bohème de ma boutique-logement.

Cette machine me servira plus tard à me sortir de l'ornière. Pour le moment, elle me sert à confectionner mes poupées, ma couture personnelle et à piquer des travaux aux clientes qui me les paient au mètre. J'ai une charmante voisine qui m'apporte en plus des gâteaux pour me remercier. »

16.7.1946

Roazon. Mari Milin ar Mée da A. Y. :

« Va digerazit da veza cho-
met keit all da skrivañ deoc'h,
kalz labour am eus ha skuiz
e vezan alies. Mont a reomp
mat. Iffig a zo er ger abaoe
digwener. Ha Veig, daoust ha
dont a raio da dremen an
ehan-labour ganeoc'h?... »

Laouen kenañ e vefomp o
welout an Dimezell Alix a benn
nebeut. Respont a rin d'he liz-
her dre gomz peogwir e welin
anezhi hepdale.

Rei a rafomp eta ar skrive-
rez d'ar Rous. Rentet he deus
d'in kalz servij d'eomp ha tru-
garez kenan e lavaromp
d'eoc'h. Gwelout a ran sionaz

Excusez-moi d'avoir attendu
si longtemps pour vous écrire,
j'ai beaucoup de travail et je
suis souvent fatiguée. Nous
allons bien. Iffig est de nou-
veau à la maison depuis ven-
dredi. Et Veig? est-ce qu'il
viendra passer les vacances
avec vous? Je serais très con-
tente de voir bientôt Mlle Alix.

Nous donnerons donc la ma-
chine à écrire à Le Roux. Elle
nous a rendu service et je vous
remercie beaucoup. Je vois
hélas que tout ne va pas très
bien avec vous encore. Vous
êtes une travailleuse et vous
avez beaucoup de courage, il

ne ya ket tout an traou mat
ganeoc'h c'hoaz. Labourerez ez
oc'h, nerz kalon hoc'h eus kalz,
ret e vo d'an traou mont adar-
re war an tu mat. Heti a ran
e teufe buan an amzer-se. »

faut que les choses aillent de
nouveau sur le bon côté. Je
souhaite que ce temps arrive
vite. »

••

Je ne savais pas que la machine à écrire trouvée au bureau
du C.N.B. faisait partie de l'héritage de Breiz Atao. Cet héritage
que mon mari avait légué à C. Lañé, ne comportait que le droit
à l'usage du titre Breiz Atao. De l'ancien bureau de B. A. il ne
restait rien en 40. F. Debauvais dut tout remettre en place rue
Waldeck-Rousseau pour le journal *l'Heure Bretonne* et le Conseil
national breton. Quand *l'Heure Bretonne* changea de mains, F. D.
laissa le tout aux successeurs. Plus tard *l'H. B.* déménagea pour
le centre ville, le matériel et le mobilier de bureau suivirent.

Lorsque mon mari loua la maison, il réinstalla les bureaux
du C.N.B. dont il restait président.

Avant son départ pour le sana, Fransez demanda à Alix de
mettre nos meubles personnels en sûreté, mais lui recommanda
de garder les bureaux en l'état. M. Planiol devant lui succéder
à la présidence. De plus, il lui recommanda de laisser quelques
meubles indispensables pour Jos et Mlle Menuet qui assuraient
la permanence. Fransez, quant à lui, n'apporta que sa machine
à écrire particulière.

Le combat avec ses difficultés continue, comme aux temps
héroïques de Breiz-Atao. L'on est toujours aux premières loges.
Les anciens de B.-A. ne se priveraient pas de me blâmer si je
ne marchais pas droit.

Aussi, je ne discute pas et je fais le nécessaire pour faire
donner cette machine, sauvée du désastre après le départ du
C.N.B. à M. Le Roux. Cependant, les 10 000 francs que Mme Le
Mée m'en offre me rendraient service dans la situation difficile
où je me trouve du fait que mon mari est mort sous un nom
d'emprunt.

Breiz-Atao parut deux ou trois fois, mais la machine ne me
fut jamais rendue.

Je fais connaissance avec les gens de Houilles

Miz gouere (juillet) 1946

Une boutique, même mal placée, me fait connaître des gens de Houilles, où je ne connais personne d'autre que la belle-mère de Jorda.

Un jour, le directeur du Cercle celtique de Houilles, ayant appris que j'étais bretonne, vient m'inviter à se joindre à lui. Je ne savais pas qu'il existait un cercle breton ici. A Paris, ils fleurissent et je n'ai pas voulu me mêler à eux. Le temps n'est pas encore venu de faire surface dans le mouvement breton après la défaite encore récente. Certes, les anciens de B. A. qui n'avaient pas joué un rôle de premier plan pendant la guerre s'y étaient intégrés et les faisaient aller de l'avant.

Le nom de Fransez Debauvais était encore dans tous les esprits. Mon adhésion à un cercle pouvait nuire au recrutement. Aussi, sans entrer dans les détails, je déclinai l'offre que me faisait ce Breton bâti en athlète.

Je ne crois pas qu'il connaît grand chose à la question, car il ne me parle de rien et ne cherche pas à me persuader de rejoindre son groupe. Il doit penser que j'ai raison et s'en va, sans rancune. Je ne le revis plus et je n'ai jamais entendu parler de ce cercle, qui était peut-être à ses débuts.

..

M. Balthazar fils est venu visiter ma boutique. Il m'a acheté une broche, mais il ne s'est pas laissé tenter par mes tableaux.

..

L'aumônier du couvent des religieuses cloîtrées, dont le parc est contigu à la rue Kleber, habite la petite maison en face de ma boutique. Il est venu me rendre visite. Il est breton comme le voisin du dessus qui me rappelle Neven Henaff.

Après avoir dit mon nom Youenou et ma nationalité bretonne, l'aumônier, homme d'un certain âge, me raconte ses déboires avec les Bretons qui travaillent à Paris :

« Ici, ils ne sont pas encadrés, ni connus, aussi ils se laissent aller à leur penchant d'ivrognerie. »

..

Mme Bernard, une voisine qui habite le haut de la rue est venue visiter mon magasin. Sympathique, compréhensive et spirituelle, nous devenons assez vite amies. Elle me dit d'essayer la vente des articles d'écolier et la vente sur les marchés. « Je n'aime pas le contact avec des gens parfois déplaisants.

— Ces gens, où qu'ils soient seraient toujours vulgaires », me répond-t-elle.

Son mari et elle, originaires du Nord, s'occupent des œuvres catholiques. Je l'informe que j'ai une sœur religieuse, sans lui donner d'autres détails personnels.

Il est venu aussi dans ma boutique, un homme élégant, la cinquantaine, artisan de son métier et de conversation agréable. Il m'achète une broche et me dit :

« Vous ne travaillerez pas ici, la rue n'est pas passagère. Je possède une boutique dans le centre et je pourrais vous louer celle qui touche la mienne. »

Je vais jeter un coup d'œil à la boutique en question, sans rentrer dans la sienne. Elle me paraît trop petite, mais bien placée. Dans ce cas, je devrais garder mon magasin comme logement, ce qui me ferait des frais supplémentaires.

Le jour suivant, je le vois au marché avec une dame d'allure imposante, ce doit être sa femme.

Quand il revient me demander le résultat de mon inspection, je lui dis :

« C'est petit, je vais réfléchir. »

Se méprit-il sur mon amabilité ? Je ne sais, car il me demanda à brûle-pourpoint :

« Voulez-vous venir avec moi dimanche à la campagne chercher du beurre ? »

Sans trop réfléchir, pensant que sa femme serait du voyage, je lui demande :

« Vous avez une voiture ? »

— Non, je prends le train. »

Le piège se précisait, aussi lui dis-je aussitôt :

« Tous mes dimanches sont pris, ou je reçois ou je suis reçue. »

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Il me répond sèchement :

« Vous le regretterez.

— Je ne regrette jamais ce que je fais. »

Il s'en alla sans rien ajouter et je ne le revis jamais.

17.7.1946

Vieux-Moulin. Mme Favier m'écrit :

« Ne vous tracassez pas pour la pension d'Hervé. Elle est payée et bien payée jusqu'au mois d'octobre. Si à cette époque il faut vous faire une réduction, je vous la ferai de grand cœur. Mais ne brisez pas l'avenir d'Hervé en interrompant ses études, alors qu'il est déjà si en retard. Il en subirait les tristes conséquences toute sa vie.

Votre lettre me fait de la peine. Je sens que tout ne va pas selon vos désirs et que vous devez passer un moment d'épreuve.

Si je peux vous aider en quelque chose dites-le-moi. En tous cas, vous pouvez compter sur mes prières... Hervé va bien et embrasse sa maman. »

..

Ayant reçu des nouvelles d'Herminie me proposant de prendre Veig pendant les vacances, j'écris aussitôt à Mme Favier de m'envoyer Veig à la maison pour le 17, en lui expliquant la situation. Justement Alix, que le travail ne bouscule pas, pense prendre des vacances le 18. Elle conduirait Veig chez Herminie puisqu'il est dans son intention d'aller la voir.

Leon Jasson marvet evit Breiz

17.7.1946

Pendant que nous nous démenions pour survivre, Léon Jasson, soldat du Bezen, était emprisonné à Rennes et fusillé à l'aube du 17 juillet, pour avoir servi la Bretagne.

Lorsqu'il connut la décision suprême, il fit le sacrifice de sa vie pour son pays et écrivit une lettre d'adieu à sa mère :

« Nous avons la certitude, nous qui avons subi tous les affronts, qui avons soutenu les assauts du doute, nous qui avons souffert dans notre foi nationaliste et qui sommes aujourd'hui devant la mort, nous avons la certitude que nos combats, notre défaite et notre sacrifice ne sont pas vains...

Nous avons appris la patience et nous savons que ce qui doit arriver, n'arrive qu'à son heure ; mais nous sentons déjà lever quelque part dans la patrie bretonne une nouvelle génération nationaliste... et c'est le cœur plein d'espoir et de foi que nous irons vers le poteau. »

..

M. Marcel Guieysse, sorti de prison, est venu me voir avec sa femme. Il m'offre la carte avec la photographie de Léon Jasson et le texte publié plus haut. Elle a été éditée afin d'obtenir des fonds pour aider sa mère à élever une tombe honorable à son fils au cimetière de l'Est à Rennes. Malgré ma pénurie, je lui donne 500 francs « le denier de la veuve » en vérité, pour rendre hommage au martyr qui donna sa vie pour que vive la Bretagne.

21.7.1946

Les Couëts, Veig da A. Y., Houilles :

« Gant eun devez brao oun erru e Naoned. Ar stêr a oa brao ha kalz avel a oa. Epad tri devez, abaoe oun aze, ni hon eus glao. Dec'h ni zo aet da bourmen d'ar Roc'h-Maoris. Kaer e oa an amzer. Tant Armela a zo aet kuit abaoe digwener. Bremañ ez an va unan gant ar vag d'ober ar c'homisionou.

Tant Alix a ya kuit warc'hoaz. Me a yelo da gas anezi betek an tren. Emichañs da draou a ya mat. Amañ e treban mat ha Dahut ivez. Hi n'he deus ket anavezet ac'ha-

« C'est avec une belle journée que je suis arrivé à Nantes. La rivière était belle et il y avait beaucoup de vent. Pendant (depuis) trois jours que je suis ici, nous avons eu de la pluie. Hier nous avons été nous promener à la Roche-Maurice. Le temps était beau. Tante Arméla est partie depuis vendredi. Maintenant je vais à Nantes tout seul et je prends le bateau pour faire les commissions.

Tante Alix part demain. J'irai la conduire à la gare. J'espère que tes affaires marchent très

noun. *Martezez ez in da Roazon goude ar miz araoak mont da Houilles hag ec'h erruin en ti gant Alix.* »

bien. Je mange très bien ici ainsi que Dahut. Elle ne m'a pas reconnu. Peut-être j'irai à Rennes dans un mois avant de regagner Houilles. J'arriverai à la maison avec Alix. »

..

Sa lettre porte en post-scriptum :

« Ne pas oublier les cartes d'alimentation d'Alix et les miennes. »

C'était cela la surprise promise. Mme Favier a réussi à faire immatriculer Veig à Vieux-Moulin en voyant que je ne donnais pas suite à sa demande.

24.7.1946

Herminie m'écrit des Couëts-en-Bouguenay :

« Il est regrettable que nous ne soyons pas ensemble toutes les quatre pour fêter la Sainte-Anne d'une façon aussi gaie et plaisante avec entrain, comme nous avons pu le faire quelquefois ! C'était le beau temps !... »

..

A cette occasion Gaby m'envoie une carte ornée d'une rose :

« Ne pouvant être auprès de vous, ce qui nous aurait rap- pelé les quelques fêtes souhaitées ensemble, je vous envoie mes bons vœux et demande à sainte Anne qu'elle vous aide dans vos difficultés actuelles, qui, je le souhaite, s'aplaniront très vite. »

..

Elles veulent parler des rares bons moments passés à la cabane de Mülbach pour mon anniversaire. Dans les pays de religion catholique, comme en France et en Bretagne, l'on fête principalement les fêtes des saints dont on porte le prénom. Le temps efface les mauvais souvenirs. Cette capacité d'oubli aide à vivre.

24.7.1946

Cholet, l'oncle Julien à A. Y. :

« Nous venons de rentrer de Berck (Pas-de-Calais), où Robert a voulu s'installer dans un commerce de bonneterie, en attendant son mariage qui ne peut se faire tout de suite. »

2.8.1946

Domfront. Mari à A. Y. :

« Si vous avez une minute et que vous soyez à flot, je serais contente de savoir quand vous pourrez faire un saut jus- qu'ici. J'ai bien peur que je valse encore un de ces jours. Je suis bien guérie... J'ai tant de choses à vous demander, non des choses matérielles comme la réaliste Suzanna. Elle a peur que l'on me trouve un peu illuminée... Elle m'a promis quand même du papier. Heureusement qu'elle comprend la réalité. »

7.8.1946

Houilles. A. Y. da Vari :

« Resevet mat ganin ho lizer eus an 21-7 hag ebarz ho hetou a ouel mat. Trugarez a greiz kalon ha bennoz Doue warnoc'h. (Bien reçu votre lettre contenant vos vœux de bonne fête. Merci de grand cœur et bénédiction de Dieu sur vous.)

J'ai expédié du coton pour faire des chaussettes pour le fils. 37 comme pointure. Ne vous pressez pas, car il ne rentre que le 1^{er} octobre ; s'il rentre ! Il pleure comme un gosse quand il y pense. Il se plaît bien chez lui. Il bricole, il fait la popote et les courses, etc. En ce moment, il débrouille la ficelle pour faire les paquets qu'il expédie à la poste. J'ai pris un représentant sur la Bretagne pour les poupées. La vente au détail est insi- gnifiante, du moins pour le moment. Pourtant la marchandise plaît et les clients que j'ai pu accrocher reviennent. Je pense que si j'étais bien placée je vendrais bien.

Trugarez pour l'adresse. Dès le 1^{er} septembre j'irai proposer ma marchandise. J'irai peut-être aussi, si les fonds le permettent, vous voir pour le 15 août... Voudriez-vous me dire, si l'on peut me recevoir avec le fils ? J'arriverais le 14 au soir...

Dimanche, la Providence m'a eue en sa sainte garde. Evidemment « aide-toi et le ciel t'aidera ». Mais le fait est là. J'en étais avec mon dernier billet et je suis revenue d'Enghien avec six autres en poche. J'ai tort d'écrire des épîtres tristes quand je me sens entourée de tant de sollicitude !

J'ai préparé quelques écrits sur Jos, dans mon style évidemment. Alix est partie en vacances. Si je reçois des commandes, elle reviendra travailler avec moi. Elle a laissé ses affaires à Houilles ; elle a mal au cœur de me quitter.

Henri est en vacances à Douarnenez. Rosa avait invité Veig, mais le prix du voyage, 2 000 francs, m'a fait décliner cette offre venue du cœur, et aussi la méchanceté de certaines personnes de chez nous. Pokou mat eus Veig. »

9.8.1946

Domfront. Mari à A. Y. :

« Me za laouen, de savoir que vous allez peut-être venir pour le 15 août. Je suis contente que Veig se débrouille bien. Il a beaucoup d'idées... Surtout n'oubliez pas de m'envoyer vos poèmes. Nous travaillons chacun de notre bord selon notre mentalité. Mais toujours pour le même but : le beau, le bien. Vous êtes mon amie plus que ma sœur. »

15.8.1946

Les Couëts, Alix à A. Y. :

« Toutes réunies autour de la table, après un déjeuner avec des petits et des grands plats, nous pensons à vous. Avec les baisers de Gaby et d'Armela. »

Herminie écrit : Veig m'a remis votre cadeau que nous avons étrenné aujourd'hui, il est vraiment très joli.

Ce doit être une petite faïence pour la remercier du prêt qu'elle m'a procuré (quoique à 8 % d'intérêt, que je lui donne, sans qu'elle me le demande, car elle ne vit que de ses revenus).

Ce même jour, Gaby m'écrit :

« Après un bon voyage, j'ai retrouvé Herminie un peu nerveuse entre sa tante, sa mère et Dahut. Sa fête s'est bien passée. Un petit vin du pays a animé la conversation plutôt languissante. Je suis allée voir pour du travail aujourd'hui. J'ai eu du tricot à faire. Je me suis mise au travail tout de suite, pour voir ce que cela va rendre. Je vais tout de même à Nantes demain pour voir si je vais trouver quelque chose de bien ; j'aimerais autant le prendre.

Après demain, je pense être dans ma famille. Je ne pense pas être à Paris pour dimanche. Aussi je ne sais que vous dire pour la mansarde. Si j'étais sûre de trouver du travail à Paris. Je crois qu'Alix dit que c'est très dur, surtout pour elle. Je vous tiendrai au courant pour que vous puissiez rendre réponse aux gens qui louent la pièce. Pour les mois d'hiver, ce serait peut-être mieux pour moi de rester dans ma famille ou dans les environs. »

Je lui ai proposé ma mansarde. L'électricité étant installée, elle pouvait faire des ménages en attendant de trouver du travail à Paris dans les hôpitaux par les petites annonces. Comme il est difficile de se recycler après avoir tout perdu : biens et situation et en plus les handicaps découlant de la guerre.

17.8.1946

Invité par Herminie, Veig de retour à Nantes, m'écrit :

« *Erru mat ouin e Naoned
dec'h. Ni hon eus bet glao
tout an devez. Me a skrivio d'it
eul lizer brasoc'h. Dahut a zo
kousket. Kenavo.* »

« Bien arrivé à Nantes hier. Nous avons eu de la pluie toute la journée. Je t'écrirai une lettre plus longue. Dahut dort. Kenavo. »

19.8.1946

Douarnenez. Rosa à A. Y. :

« Il pleut presque tous les jours et les enfants ne peuvent pas aller sur la plage. Alors le commerce n'est pas bon. Les gens sont partis en vacances et la rue n'est pas fréquentée... »

Alors Veig ne veut plus retourner en pension. Il faut pourtant qu'il aille à l'école. Heureusement qu'il a eu sa carte d'alimentation. Ce sera un peu plus facile. Je suis contente que vous avez pu avoir du vin avec les tickets d'Auguste. Il y a seulement dans le Finistère que l'on donne deux litres de vin. Ailleurs, on en donne 6 litres. On est toujours à la traîne ici. On n'aura pas de charcuterie pendant le mois d'août. La pêche est au ralenti. Le temps est si mauvais. »

23.8.1946

Rennes. Alix à A. Y. :

« Je suis arrivée de Nantes où j'ai passé dix bons jours. Herminie sait recevoir et toujours d'humeur égale, ce qui est agréable (ce qui n'est pas toujours mon cas). Dès aujourd'hui je me suis occupée de faire vos paquets d'affaires qui étaient chez ma sœur Anne. Attention, j'ai mis les disques parmi les dentelles et chiffons. Je retournerai à Paris le 12 ou le 13 septembre, avec Veig s'il n'y a pas de changement d'ici là... Nous avons fêté les treize ans de Veig le 22 août. Il paraissait content de la cuisine d'Herminie... Ici, à Rennes, pas de viande fraîche, c'est joli n'est-ce pas en Bretagne... Roparz Hémon va très bien. »

24.8.1946

Roazon. Mari Milin da A. Y. :

« Al levriou a zo aet kuit abaoe an 20. N'am eus amañ nemet levriou brezoneg. Displeget am eus an traou d'an Dimezell Alix. Ma fell d'eoc'h gwerza lod eus al levriou-se. Maze a vefe laouen da brena lod anezo. N'ho pefe nemet rei da c'houzout da Albert, Maze a yafe betek ho ti... »

Gortoz a ran an Dimezell Alix en devezioù-mañ. Lavaret he doa d'in e tistrofe da Roazon e dibenn ar miz.

« Les livres sont partis depuis le 20. Je n'avais que des livres bretons. Ainsi que je l'ai expliqué à Mlle Alix. Si vous voulez en vendre une partie, Mazé serait content d'en acheter quelques uns. Vous n'auriez qu'à le faire savoir chez Albert; Mazé pourrait aller jusqu'à chez vous... »

J'attends Mlle Alix ces jours-ci. Elle m'a dit qu'elle reviendrait à Rennes à la fin du mois. Je deviens lourde et fatiguée,

Me a zo erru pounner ha skuiz, ar bugel ne dle dont koulskoude nemet e miz Du. An traou a zo maro bremañ. Spi am eus e adkrogo ar c'henverz er miz a zeu.

Ar vugale a zo e ti ur c'henneil er Mayenne. Siwaz, divalo eo an amzer. Daoust ha Veig en deus gellet beaji?

Yec'hed mat Itron ger ha nerz kalon. Ar rod ne c'hell ket trei atao war an tu fall. Pokad a ran d'eoc'h gant kalon. »

l'enfant ne doit venir au monde pourtant qu'au mois de novembre. Le commerce est mort en ce moment. J'espère qu'il reprendra le mois prochain.

Les enfants sont chez un ami dans la Mayenne. Hélas le temps n'est pas beau. Est-ce que Veig a pu voyager?

Bonne santé à vous chère Madame et bon courage. La roue ne peut toujours tourner sur le mauvais côté. Je vous embrasse de tout cœur. »

..

C'était les livres de Jos, qu'Andrea et son mari avaient sauvés du pillage. Ils les avaient entreposés chez Mme Le Mée.

28.8.1946

Houilles. A. Y. à Mari, Beauvais :

« J'ai reçu votre mot me donnant votre adresse. Je me demandais comment j'allais trouver votre maison. »

J'ai reçu une lettre de Suzanne qui a obtenu une permission. J'arriverai donc dans votre nouvelle ville à 8 h du soir. S'il n'y a personne à la gare, je me débrouillerai, mes bagages ne seront pas importants. Je n'ai pas trouvé de beurre, mais il y aura toujours du café.

J'écris pour remercier la supérieure des journées passées à Domfront. Elles furent pour moi, comme une oasis dans ma vie solitaire. Le parc était beau, l'air pur, la nourriture copieuse. Ma petite sœur avait un esprit éblouissant qui donnait de la lumière à sa petite chambre assez quelconque et faisait oublier le manque de soleil.

En sera-t-il de même pendant les deux jours à venir, près de la pratique Suzanne? Ce sera un autre genre de bonheur, chacun à son charme.

Vivons dans la joie au jour le jour en attendant de nous revoir et de parler de ce qui nous intéresse (égoïstes que nous

sommes). Nous avons au moins un point de contact, nous nous trouvons dans la beauté... Vos précieux manuscrits ne sont pas perdus. (Elle me les avait confiés à Houilles). J'ai reçu les livres de Jos, mais pas les six tomes de *La Somme* en latin.

J'ai reçu aussi une valise de Colmar et deux paquets de Rennes. « Dieu seul est bon » (Jos dixit) et quelques-unes de ses créatures ! Amen. »

28.8.1946

A. Y. à Hortense, Colmar :

« En défaisant ma valise, j'ai trouvé la paire de gants qui vous était destinée. En la regardant de près j'ai vu qu'elle était trop petite pour vous. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été heureuse de vous revoir. Je le serais encore plus de vous recevoir chez moi, dans mon arrière-boutique si petite. Mais le bonheur ne réside par dans l'extérieur des choses, vous le savez aussi bien que moi.

Envoyez-moi de temps en temps de vos nouvelles. Il n'y a que les lettres qui viennent animer ma solitude. L'amitié est douce à ceux qui ont perdu l'amour... Aimez-vous les poésies ? Je le crois. Aussi, je vous ai transcrit celle-ci. Elle date d'un mois environ. »

..

C'était du poème *Illusion* dont je lui parlais. J'étais allée chercher ma valise chez une parente d'Hortense à Neuilly. La valise était très grande, Fransez l'avait ramenée de Berlin, au cours d'un de ses voyages d'avant-guerre. Mais elle ne contenait que son pardessus d'hiver, et une poupée bretonne habillée d'un costume brodé de Ploaré. Ce fut une désillusion de plus. Je donnerai son pardessus à l'un de ces soldats en déroute, pour lui tenir chaud cet hiver.

Hortense me répondit quelques jours plus tard :

« J'ai lu avec intérêt votre poésie. C'est si beau de naviguer... de temps en temps. Vos ceintures, je n'ai pu les vendre. Il y a une grande différence entre Paris et la province. Surtout qu'en ce moment il y a un manque d'argent très sensible. Je pense pouvoir me rendre sur votre chère tombe le 1-11-46... »

..

Je reçus d'elle à cette occasion, une petite fleur cueillie sur la tombe.

28.8.1946

Roazon, Jord ar Mée da A. Y., Houilles :

« *Amañ eur gemennig evit standilhonou gotikou, doug-vi, ha troc'h paper. Diouzhtu m'ho po anezho, anaoudek e vefen d'eoc'h degas d'in ur standilhon bennak, doug-vi gant pen-nou hag ivez troc'hiou paper. Mont a rin da Bariz d'ar 7 a viz gwengolo. Mont a rin betek ennoc'h pe d'al Lun pe d'ar Meurzh. Laouen bras e vin gwelout ac'hanoc'h. Gwellañ gourc'hemennou digant an holl amanñ. »*

« Ici une demande d'échantillons de poupées, de coquetiers et de coupe-papiers. Dès que vous les aurez, je vous serais obligé de me les envoyer au plus tôt, un échantillon de coquetiers avec tête et aussi des coupe-papiers.

J'irai à Paris le 7 septembre et à Houilles le lundi ou le mardi. Je serai content de vous revoir. Les meilleurs sentiments de tous ici. »

29.8.1946

Les Couëts. Veig da A. Y. :

« *Diriaou. Amañ an amzer a zo brao ha kalz avel a zo. Ma vijes deut ganin war ar vag, te az pefe bet aon. Hirio ni hon eus debret eur yarig gant avalou-douar fritet hag a oa mat. Ni a zo aet da Bouguenay, da 6 pe 7 kilometrad evit mont da glask ar c'har-tennou boued. Me gred am bo bananennou ha traou all ivez evit ar miz-mañ, peogwir amañ a zo.*

Dec'h ni zo aet d'ar foar ha ni a yelo endro disardorn. Epad diou pe deier sizun ni hon eus glao pep daou zvez.

« Jeudi. Ici le temps est beau avec beaucoup de vent. Si tu étais venue avec moi sur le bateau tu aurais eu peur. Aujourd'hui, j'ai mangé du poulet avec des frites et c'était bon. Nous sommes allés hier à Bouguenay à 6 ou 7 kilomètres, chercher nos cartes d'alimentation. Je crois que nous aurons des bananes et aussi d'autres choses ce mois, puisqu'il y en a ici.

Hier, je suis allé à la foire et nous irons de nouveau samedi. Pendant deux ou trois semaines nous avons eu de la

Me a jomo en ti en abardaez-mañ. Me zo aet war ar Pont-Transbordeur, ha ni wele Naoned hag ar c'heriou-bihan tro-wardro. Kalz avel a oa.

Echui a ran va lizer, peogwir ne ouzan mui petra larout. Pokou mat. »

pluie tous les deux jours. Je resterai à la maison cet après-midi. Je suis allé sur le Pont-Transbordeur et nous voyions Nantes et les petites villes alentour, il y avait beaucoup de vent.

Je finis ma lettre, puisque je ne sais plus quoi dire. Bons baisers. »

30.8.1946

Les Coëts, Herminie à A. Y. :

« Veig vient de partir chercher le lait avec Dahut. Après déjeuner il ira poster votre lettre à Chantenay et fera quelques courses. Demain nous irons passer la journée à Nantes.

Peut-être avez-vous su par Alix que Veig a été souffrant. Ras-surez-vous, tout va bien maintenant. Cela n'a duré que deux jours. J'ai fait venir un médecin. Voici huit jours (soleil ardent pour une fois) et bien entendu sans mettre son béret. Le soleil a dû lui taper trop fortement sur la tête, ce qu'il m'a dit d'ailleurs...

Je suis toujours indécise. Le temps passe et je ne sais plus du tout ce que je vais faire pour l'hiver. Il est vrai que les événements sont là et nous guident. J'oubliais de vous dire si vous avez reçu des biscottes, 15 paquets que je vous ai fait envoyer de chez Gasdoue directement, voici un bon mois... »

31.8.1946

J'ai trouvé mes deux sœurs à Beauvais dans la petite maison de retraite tenue par les religieuses de la Compassion. Mari paraît en bonne santé et y exerce actuellement ses talents. Elle m'a présentée à l'une des pensionnaires dont elle apprécie la compagnie. Suzanna m'a apporté un métrage de tissus à un prix raisonnable, mi-laine, mi-coton en gris clair. Je vais pouvoir y confectionner une robe manteau.

Je me suis rendue avec Mari à la grand-messe à la cathédrale de Beauvais. Nous l'avons visitée en détail, elle en vaut la peine.

L'horloge surtout a retenu mon attention. Cela nous mit en retard pour le déjeuner, et nous a valu des remontrances de notre sœur, religieuse-pointilleuse-sur-la-règle. Elle ne trouva rien à redire lorsque je lui dis :

« Il ne faudrait pas aller à la grand-messe le dimanche pour être à l'heure pour déjeuner ? »

Je repartis le jour suivant, heureuse d'avoir passé deux bons jours en famille et surtout d'avoir pu parler un peu avec Mari des problèmes qui nous intéressaient particulièrement.

Eun emgav gant Roparz Hemon
(Une rencontre avec R.H.)

Miz east (août) 1946

« Ne ouzan ket dres, peseurt devez am eus kejet gant Roparz Hemon. Ar pezh ouz sur e oa tomm an amzer ha gwisket ganin eur sae du hep milgin, gant eur gorfenn skañv hag an divrec'h hanter noaz.

Pedet e oan bet gant Herri Caouissin ha Janed Le Clerc da vont da Asnières eun endervez. Pedet e oa ivez eun toul-lad mignoned harluet d'en em voda.

Digemeret ouz bet en eur sal debri bras. Eno e oa dija eur pemzek den bennak. Saludi a ris Roparz Hemon. Abeozen Eugène Guellec hag Yvonne Cuzon, Ronan Caouissin ha Jorda Renault, eur c'henbrea-dez kanerez vrudet, anavezet gant ar vrogarourien vreton.

Dedenmet e oa va daoulagad gant poltred bras an Aotrou Perrot gant Langleiz. Arrebeuri ar sal a oa reou presbital Skri-

« Je ne sais plus quel jour j'ai rencontré Roparz Hemon. Ce que je sais c'est que le temps était chaud. Je portais une robe noire sans manches sur un corsage léger qui laissait les bras demi-nus.

J'avais été invitée un après-midi par Herri Caouissin et Janed Leclerc à aller les voir dans leur résidence d'Asnières. Ils avaient invité aussi un certain nombre d'amis exilés comme moi dans la région parisienne.

Je suis reçue dans une grande salle. Là se trouve déjà une quinzaine de personnes. Je salue Roparz Hemon, Abeozen, Eugène Guellec et Yvonne Cuzon, Ronan Caouissin et Jorda Renault, une Galloise, chanteuse réputée et amie d'avant-guerre des patriotes bretons, ainsi que d'autres amis.

Dès l'abord, mes regards sont

gnag. Herri Caouissin a oa bet pell amzer sekretour Yann-Vari Perrot, en doa bet anezo diwar herez. Azezet ouz an daol hir, e kreden e oamp resevet laouen ni e vignoned gant an Ao Perrot evel gwechall.

Brezoneg ha galleg a oa gant an dud. E kichen Abeozen e oan azezet, hag e brezoneg, evel kustum ez an outañ :

"Lidou an iliz a oa hon theatr d'eomp ni."

Ali ganin e oa. Ne gomze ket kalz, selaou a rae, Yvonne Cuzon ha Roparz Hemon o konta envorennoù Ti-bac'h Roazon. Klemm a rae dre ma oa tennet e gouriz digantañ.

Yvonne a laras neuze :

« Neuze ne zalc'he ket mat ho pragou ?

— Nann ne zalc'hent ket » a respontas R. H. hep eur ger ouspenn !

N'am eus ket klevet gantañ, na gant den all ebet e tlee mont da Iwerzou na kennebeut doareou e vuhez. Den ebet ne gomze diwar e ziaesteriou buhez, lod an holl Vretoned brogarour.

Goulennet e oa bet ouzin danevell maro va breur Jos da zisplegañ d'ar gouvidi. Evel n'am boa ket c'hoaz an diskleriadennoù resis diwar e benn, n'am eus gallet ober nemet eun dra diresis e galleg. Darn eus mignoned bodet e Asnières ne gomprens ket brezoneg.

Buan en em gavas penn an endervez ha wardro 6 pe 7 eur,

attirés par le grand portrait de l'abbé Perrot par Langleiz. Les meubles pour la plupart proviennent du presbytère de Scignac. Herri Caouissin ayant été pendant de longues années le secrétaire de Yann-Vari Perrot, les avaient reçus en héritage.

Assise à la longue table, j'avais l'impression que l'abbé Perrot lui-même nous recevait chez lui, nous qui étions ses amis.

Comme cela se produit couramment en Bretagne, le breton et le français sont employés indifféremment. Je devise en breton avec Abeozen placé près de moi :

« Les rites de l'Eglise étaient notre théâtre à nous. »

Il est de mon avis. Il ne parle pas beaucoup. Il écoute Yvonne Cuzon et Roparz Hemon qui content leurs souvenirs de prison. Celui-ci se plaint qu'on lui avait enlevé sa ceinture. Yvonne dit alors en français, car elle ne s'exprimait pas couramment en breton :

« Mais, alors vos pantalons ne tenaient pas ?

— Mais non, ils ne tenaient pas », répondit-il sans ajouter de commentaires !

Je n'ai pas entendu parler de son départ pour l'Irlande, ni de ses difficultés. D'ailleurs personne n'en fait état. C'est le lot commun des Bretons patriotes.

Ronan C. a lavaras d'eomp mont er porz da denañ luc'skeudenn tud an emgav. War renk oa an dud. Roparz Hemon a oa e kreiz, ne oan ket pell dioutan. Ne oa ket gwall greñv an heol hag ar skeudenn n'eo ket deut mat. Brao e vije bet d'eomp kaout eur seurt envorennañ an deiz bourrus-se.

Herri C. m'avait demandé de décrire les circonstances de la mort de mon frère Jos pour ses invités. N'ayant pas encore reçu les témoignages exacts de son décès, je fis de mon mieux avec les documents que je possédais. Je l'écrivis en français afin que tous puissent comprendre.

L'après-midi se passa vite. Vers les 6, 7 heures, Ronan C. nous pria de nous rassembler pour une photo d'adieu dans le jardin devant la maison. Roparz Hemon au centre. Je n'étais pas loin de lui. Le soleil n'étant pas au rendez-vous, la photo fut ratée. C'eût été pourtant un joli souvenir qui m'aurait rappelé les visages rencontrés durant cette journée si agréable.

Récit des circonstances sur la mort de Jos

Le 12 février 1945 des F.F.I. en armes vinrent chercher Jos et deux S.S. dans la baraque qu'ils occupaient au camp de Struthof. On les vit partir vers la prison du camp où se trouvait le bunker ou chambre de torture. Il n'en revint pas et mourut deux jours après, le 14 février.

Martyre à froid s'il en fut. Il est parti rejoindre le Père sans secours extérieurs avec seulement le réconfort des visions si chères qui l'aidaient à vivre et qui l'accompagnèrent à l'heure suprême.

Les détenus disaient : Il n'a jamais voulu donner aucun nom, il répondait seulement : Je suis Breton. Les témoins étaient émerveillés par son calme imperturbable devant les injures des soudards.

Ainsi mourut héroïquement pour sa patrie ce Breton venu sur le tard se mettre à son service. Elle illumina la route qui doit nous conduire à notre relèvement total.

Voyez la destinée. A Colmar, Fransez Debauvais finissait sa vie de combat dans un lit en regrettant de ne pas avoir la mort d'un soldat qu'il avait toujours été. C'est Jos qui a pris l'auréole à sa place. Il ne vivait pas sur la terre. Les choses matérielles ne l'intéressaient pas et les cieux l'ont pris. Là il goûte le repos dans le sein du Père, auprès du si bon abbé Perrot qu'il conduisait à sa dernière demeure un an avant lui.

Son corps repose là-haut sur la montagne de Struthof, sanctifiant ce lieu du crime devenu le mont des martyrs. Le corps de F. Debauvais repose dans la plaine. Nous les vivants nous reprenons le flambeau tombé de leurs mains.

Les deux frères, plus que jamais unis pour la rédemption de leur peuple attendent dans la grande tranchée d'Alsace la résurrection de leur patrie. Mais dans nos cœurs ils ont déjà pris place à côté de ceux qui comme eux tombèrent pour Breiz. »

10.9.1946

Paris. R. Glémarec à A. Y., Houilles :

« Voici ce que je peux vous envoyer comme tickets de pain sans me gêner aucunement... Demandez-moi encore d'ici la fin du mois. Dimanche, il y a de grandes réunions chez Yann P. Je crois que vous devriez venir, cela ferait plaisir à tous. »

..

J'ai rencontré le professeur Glémarec à Colombes, chez les Poupinot. Ceux-ci m'ont invitée à dîner ainsi que Roparz Hemon. Durant cette soirée agréable et intéressante R. H. nous conte ses souvenirs de prison. Les deux professeurs rivalisent d'esprit et d'érudition. Je suis difficilement leurs propos. Je m'embrouille dans les termes savants qui deviennent lumineux lorsque ces érudits daignent parler comme le commun des mortels.

Roparz Hemon cherche un logement à Paris. Je lui propose ma mansarde d'Enghien, mais c'est trop petit pour lui. Nous reprenons le train tous trois pour Paris sans échanger un mot pendant le trajet. Arrivés à la gare Saint-Lazare où chacun doit prendre sa correspondance, Glémarec me demande jusqu'à quelle heure il peut venir me voir. Puis s'adressant à son confrère, il lui dit :

« J'ai besoin de vingt mille francs (20). Pourriez-vous me donner une adresse pour des traductions d'anglais ? » Il le fit de bon cœur.

..

Un après-midi de dimanche, je retourne chez Yann Poupinot. Sa femme Cécile m'ayant invitée. Ceux-ci ont emménagé dans un joli petit pavillon. Ils ont invité aussi Roparz H., R. Glémarec et Lukaz, ami de longue date du maître de maison, que je revois avec plaisir. Yann, géographe de son métier, nous montre ses derniers travaux. Ce qui intéresse fort Glémarec agrégé de géographie, mais beaucoup moins le professeur d'anglais R. Hemon. Et moi, encore moins. Je me contente d'amuser la petite Annig et m'efforce de lui apprendre quelques mots de breton. Son esprit éveillé, répète tout ce que je lui dis, tandis que Cécile nous offre le thé de l'amitié.

Glémarec me conseille de chercher refuge en Bourgogne, chez un châtelain régionaliste, ami des Bretons. Je serai sûrement bien reçue par lui. Il connaissait bien Fransez Debauvais, qu'il avait en haute estime.

Je ne suis pas traquée à ce point pour aller demander asile avec mon fils, dans je ne sais quelles conditions. Je me méfie des situations au pair qui ne peuvent déboucher sur rien de positif. Cela m'éloignerait en plus de la Bretagne et des Bretons, dont la solidarité se manifeste de toutes les manières.

12.9.1946

Les Couëts. Herminie à A. Y. :

« Veig n'a pas accompagné Alix. Il part avec Manuel à la Bouvais, heureux comme un roi. Merci mille fois pour votre invitation. Peut-être irais-je à Paris plus vite que je ne le crois, car je compte acheter une maison à Nantes ou là-bas... Je n'ai rien à donner à la personne dont vous me parlez. »

..

Lukaz est venu plusieurs fois me raconter ses ennuis et chercher des nouvelles de sa fille. Je lui conseille de partir pour l'Irlande ou ailleurs. A Paris c'est trop dangereux. C'est dans cet état d'esprit que j'écrivis à sa femme, afin qu'elle lui vienne en aide. Il est difficile de s'expliquer en clair.

Pour cela, il faudrait qu'ils puissent se rencontrer. Ils ne peuvent retourner chez les mêmes personnes toutes les fois ; ils se feraient repérer. Ils ne peuvent pas aller à l'hôtel pour la même raison.

Ne pouvant aller chez sa femme que la police surveille, son mari doit chercher refuge chez l'un et l'autre. Ce qui met en péril sa liberté et celle de ceux qui l'hébergent.

Il lui est aussi difficile de trouver une situation ; il ne peut utiliser les services des assurances sociales. Il est ainsi la proie de patrons qui l'exploitent.

Sa femme possède quelques biens et son notaire lui a conseillé de demander la séparation de biens pour le cas où son mari serait pris.

15.9.1946

Mari m'envoie la note ci-dessous en réponse à une demande faite par elle pour Veig à Auteuil et appuyée par la supérieure générale de la Compassion.

Cette communauté ayant une fondation, elle peut en user pour ses protégés.

« Renouvelez votre demande en janvier 1947, nous constituerons alors un dossier pour votre protégé et l'admettrons dans nos secteurs d'apprentissage quand il aura 14 ans révolus. »

15.9.1946

Précy (Oise). Mari à A. Y. :

« Arrivée à Précy. Pour une tuile, c'en est une... Mais c'est ma destinée... Surtout ne lâchez pas le travail littéraire que vous avez entrepris... »

« Me zo ebarz eur gambr d'in va unan. E giz se me a skriv eun tammig arao kousket. Evelse ar vuhez a zo laouenoc'h. Ar superiores vras he deus laret d'in :

« Poent eo d'eoc'h labourat bremañ. Ar skrivadur n'eo ket hor micher. Losket an dra-se, c'houi n'oc'h ket "kapabl" »

Je suis dans une chambre à moi toute seule, de cette façon je peux écrire un peu avant de me coucher. Aussi la vie est un peu plus agréable. La supérieure générale m'a dit :

« Il est temps maintenant de travailler. Ecrire n'est pas notre métier. Laissez donc »

d'ober an dra-se. »

Met n'he deus ket difennet ouzin. Evit-se me a skrivio atao betek ma vo echuet ar pezh em eus kommanset. Me 'zo eur penn-kalet. »

cela. Vous n'êtes pas capable de réussir ce travail. »

Mais elle ne m'a pas défendu de le faire. Aussi, je continuerai tant que je n'aurai pas fini ce que j'ai commencé. Je suis une "penn-kalet".

Vous aller vous moquer de mon breton, mais j'espère que vous comprendrez quand même. Il est vrai que nous sommes tous des penn-kalet. Ecrivez-moi un petit mot en breton, afin que de ne pas l'oublier, puis en français pour que je n'attrape pas une méningite. »

..

Cette recommandation est valable pour tout ce qui ne regarde pas la supérieure qui prend celles qui sont sous ses ordres pour des mineures qu'elle doit défendre contre les tentations, afin de sauver leurs âmes des flammes de l'enfer. Ce n'était pas un changement d'atmosphère par rapport à la maison, entre son père et sa mère, qu'elle aimait pourtant bien. Le jansénisme a la vie dure !

16.9.1946

Sant-Visant al Lanneier. Manuel da A. Y. :

« Ho mab a zo amañ abaoe digwener diweza. A drugarez Doue, kuitaet am eus ar "Mouzellon" en deiz se ; ha Veig zo deut gant an dumporell dre-dan. Eun taol dorn mat en deus roet d'eomp evit an diloadeg hag an enlojadeg. Labourer en deus evel eun ael. Mat eo evit e yec'hed tremen eun nebeut amzer war ar maez. »

Dec'h omp bet hon daou war hor c'hezek-houarn betek "Gwezec-Pommech" da glask kabellou-touseg. Hel lavarout a ra sur, war e lizer. Hañvalout a ra beza laouen ha kontant »

« Votre fils est ici depuis vendredi dernier. Dieu merci, nous avons quitté le "Mouzellon" ce jour-là. Il m'a donné un bon coup de main pour le déménagement et l'emménagement. Il a travaillé comme un ange. Il est bon pour sa santé qu'il reste un peu de temps à la campagne. »

Hier nous sommes allés tous deux à bicyclette jusqu'au bois de la "Guillotièr", chercher des champignons. Il a dû vous le dire sur sa lettre. Il semble content et tout joyeux d'être ici. Il s'amuse avec Mona (trois

da veza amañ. En em ziduella a ra gant Mona a zo joaius, peogwir he deus kavet eur mignon. Betek-hen Veig a zo koant, hegarat ha servijus meurbet. Lavaret d'in Itron, me ho ped, peur e gas endro betek ennoc'h.

Ma tigor ar skol d'ar c'henta a viz Here e c'hellomp e gas kuit daou pe dri devez kent. Treniou a zo e Kastell-Briand da vont da Paris. Hogen amzer-zo, ne ziaez ket ac'hanomp tamm ebet !

Va diou verc'h a zo mat o yec'hed. Ana he deus daou viz hirio an deiz. Kommans a ra da ober mousc'hoarzigou.

An Dimezell Gaby a zo c'hoazer "Vouzillon", peogwir e rannomp derc'hel an ti digor betek an triwec'h, deiz ma aruo ar merour nevez. Rosaod, a laka ac'hanoum da goll etre daou pe tri c'hant mil lur. Eur gasoni garo e vagan outañ...

N'ouzon petra vo an dazont. Diaes hag arvarus eo ober ratoziou breman, abalamour d'an "événamanchou" possubl. Pebez buhez ! Heta a ran d'eoc'h a yelo gwelloc'h an traou evidoc'h hiviziken. »

16 a viz gwengolo 1946

Sant-Visant. Veig m'écrit sur un papier jauni :

« Amañ an amzer a zo brao abaoe daou zevez. Me en em blij kalz. Erru oum en ti digwener da greisteiz gant tout da diloadeg ; gant kamion Drouin.

ans) qui est heureuse d'avoir trouvé un ami. Jusqu'ici Veig a été gentil, aimable et serviable. Dites-moi, Madame, je vous prie, quand faudra-t-il l'envoyer jusqu'à vous ?

Si l'école s'ouvre le 1^{er} octobre par exemple, je peux le faire partir deux ou trois jours avant. Il y a un train à Châteaubriant pour Paris. Mais il y a encore du temps, il ne me dérange pas du tout.

Mes deux filles vont bien. Ana a deux mois aujourd'hui même. Elle commence à sourire. Mlle Gaby est encore au "Mouzillon", puisqu'il faut le tenir ouvert jusqu'au 18, jour où le nouveau gérant doit en prendre possession.

Rosaod m'a fait perdre deux ou trois cents mille francs... Je lui en garde une rancune tenace...

Je ne sais ce que l'avenir nous réserve. Il est difficile et dangereux de faire des projets en ce moment à cause d'événements possibles. Quelle vie ! Je vous souhaite que les choses aillent bien désormais pour vous. »

Kalz a blas a jome c'hoaz. Disadorn, me zo aet d'ar vourc'h gant toñtoñ hag am eus kemeret marc'h-houarn an Itron, peogwir 'zo eur c'hilometrad. Me a gerz mat gantañ.

Dec'h vintin ni zo aet d'ar vourc'h endro evit mont da gerc'hat eun houad. Da hanter hent, ne oa ket plaen, me zo kouezet diwar ar marc'h-houarn. Savet oun hep droug evurus. Da 11 eur me a zo aet d'an oferenn gant an Itron ha gant Mona. Toñtoñ a zo chomet evit trei an houad. Ni hon eus debret anezañ gant avalou fritet.

Goude al lein, ni a zo aet toñtoñ ha me da bemp kilometrad war varc'h-houarn da goad ar "Guillotièr", evit mont da glask kabellou-touseg. N'hon eus ket kavet awalc'h da leunia ar godellou hep-ken. Ar c'hoad a zo kaer ha kalz brug a oa a-hed an hent Pa zeuin endro, me gaso d'it eun tamm. Ebarz ar c'hoad, ni hon eus gwelet eur c'honikl bras.

Dec'h e oa digor ar chas... Erru omp en ti hep beza lazet evurus.

Me am eus kousket en eur gambr va unan hag e kouskan mat hag e tebran mat atao. Hirio, toñtoñ ha me hon eus labour, "remont" eun arbell vras, hag eur bureo bihan. Toñtoñ a ya kuit en noz-mañ hag e teuo endro diriaou... »

« Ho lizer zo erru mat be-

Drouin. Il restait beaucoup de place encore. Samedi je suis allé au bourg avec tonton et j'ai pris la bicyclette de la dame, puisque c'était à un kilomètre d'ici. Je roule bien avec elle.

Hier matin, je suis retourné au bourg pour chercher un canard. A mi-chemin, la route n'était pas plate, je suis tombé de ma bicyclette. Je me suis relevé sans malheureusement. A 11 h, je suis allé à la messe avec la dame et Mona. Tonton est resté tourner le canard (à la broche). Nous l'avons mangé avec des frites.

Après le déjeuner, nous sommes allés à bicyclette tonton et moi à cinq kilomètres, au bois de la "Guillotièr", pour chercher des champignons. Nous n'en avons pas trouvé assez, seulement pour remplir les poches. Le bois était beau. Il y avait beaucoup de bruyère le long du chemin. Je t'en rapporterai un peu quand je reviendrai. Dans le bois nous avons vu un gros lapin. Hier la chasse était ouverte... Nous sommes revenus à la maison sans avoir été tirés, heureusement.

Je dors dans une chambre à moi tout seul et je dors bien. Je mange bien toujours. Aujourd'hui, tonton et moi, avons du travail, remonter une grande armoire et un petit bureau. Tonton part de nouveau ce soir et reviendra jeudi. »

23.9.1946

Saint-Vinsant, Manuel da A. Y. :

tek amañ. Ni zo bet er beure-mañ Veig ha me d'ar porz houarn evit goulenñ euriou an treniou da vont da Baris.

Setu ma sonj. Ni a yelo kuit Veig ha me dimerc'her noz da Naoned. Kousk a raimp er "Couëts". Diriaou da 11 eur 45, Veig a bigno en tren hag erruo e Paris da 17 eur 50. Evelse e vo mat a gav d'in, peogwir ne veajo nemet epad an deiz. Ne bad ken pell-amzer ar veaj.

Ho mab en dije kavet gwelloc'h chom eun tammig muioc'h a amzer amañ. Marteze ez in da Baris me ivez a benn nemeur. Mont a rin d'ho kwelout eveljust. Ne fell ket d'in lavarout netra evit bre-mañ c'hoaz, hogen esperout a ran e vo gwelloc'h va stad-buhez hepdale. Aon am eus ma 'z afe c'hoaz va huñvre da get. Ma ya mat an traou, marteze am bo da gomz ouzoc'h a zivout ho mab. N'anticipons pas, evel ma laverer er galleg... Re vrao eo, ha krena'ran da veza touellet eur wech ouspenn ha koulskoude esperout a ran start. Gortozomp. »

« Votre lettre est bien arrivée jusqu'ici. Nous avons été Veig et moi à la gare pour demander les heures des trains pour Paris.

Voici mon idée. Nous partirons Veig et moi mercredi pour Nantes. Nous coucherons aux "Couëts". Jeudi, à 11 h 45, Veig montera dans le train et arrivera à Paris à 17 h 50. Ainsi ce sera bien je trouve, puisqu'il voyagera dans la journée. Ce voyage ne dure pas longtemps. Votre fils aurait aimé prolonger son séjour ici.

Peut-être irai-je à Paris moi aussi, avant longtemps. J'irai certainement vous voir. Je ne veux rien dire pour le moment, mais j'espère que ma vie sera meilleure bientôt.

J'ai peur que mon rêve ne se réalise pas. Si les choses vont comme je l'espère, peut-être j'aurai à vous entretenir au sujet de votre fils. N'anticipons pas cependant, ce serait trop beau et je tremble d'être trompé une fois de plus. Pourtant j'espère fermement. »

Veig est très attiré par la campagne et principalement par l'élevage. De son côté, Manuel ne se plaît qu'à la campagne et Veig se plaît en sa compagnie et le seconde de son mieux.

Si je pouvais lui offrir un domaine c'est de bon cœur que je l'aurais encouragé dans cette voie. Mais travailler la terre des autres n'est pas intéressant. Il vaut mieux un bon métier pour gagner sa vie. D'ailleurs, il est virtuellement accepté à Auteuil. Mais il doit attendre ses 14 ans. Aussi doit-il continuer ses études jusque-là. Son père l'aurait vivement souhaité.

23.9.1946

Vieux-Moulin, Mme Favier à A. Y. :

« Voici la rentrée qui approche. Vous serez bien aimable de me dire si je dois conserver la place d'Hervé. Je serais très heureuse de le voir revenir, ou puis-je en disposer pour un autre ?

Je forme les meilleurs vœux pour le succès de votre entreprise et serais heureuse d'avoir de vos nouvelles. »

30.9.1946

Rouen. Suzanna à A. Y. :

« Avez-vous reçu mon colis expédié le 21 ? Si oui, répondez avant que je n'envoie les fils de couleur, 3 bobines de fil blanc, un col et morceaux de fourrure que vous pourrez arranger pour l'hiver. J'y joins quelques morceaux de savon. Vous me devez 169 francs. Vous pouvez les envoyer en timbres en différentes fois, si vous voulez éviter un mandat...

J'ai vu Mme Yvonne samedi. Elle a dû vous écrire enchantée et ravie du bonnet breton pour sa petite Marie-Ange, nom de sa grand-mère (bretonne).

Rosa m'a écrit. Les gendarmes sont revenus pour la pension de Jos. Elle les a vus une première fois et donné l'officiel de sa mort en disant qu'elle n'avait pas d'autres détails. Quelques jours après, un autre gendarme est venu inviter papa à aller à la mairie signer une feuille. Rosa absente, il va chercher René, pas enchanté vous savez « de peur d'être embêté » comme il dit. A la mairie, on leur dit qu'on n'a jamais rien su de Jos, qu'il est porté disparu et que son père a droit à la pension qui restait. Alors qu'est-ce que cela va faire ? D'après les lois de la guerre, il n'a pas droit à cette pension puisque ce sont les Français qui l'ont tué. J'aurais refusé, car au fond, nous savons où il est et aux aussi devraient le savoir. Mari a écrit à son sujet à qui de droit.

Elle n'est pas mal comme nourriture. C'est même mieux qu'à Domfront. Il ne faut pas chercher à tout comprendre. Pourquoi la mort de Jos ? Pourquoi la mort de Mikael ? De Maman ? Moi aussi j'ai du cœur et désirerais vous voir heureuse. Soyez prudente, ces affaires ont fait assez de morts chez nous. Vous avez le petit à garder et la vie passe si vite.

Mari dit qu'on peut aller la voir dans la journée et revenir. Vous ne saurez jamais par quelles angoisses nous avons passé à votre sujet et maman aussi. Heureusement que là-haut les tourments sont finis. Dans ce monde agité, dressés l'un contre l'autre, il faut s'évader un peu là-haut.

Vous avez toujours à lutter pour le pain quotidien. Priez le Seigneur de vous le donner... La mère Saint-François est bien gentille et m'autorise à vous dépanner. Ne dites rien de ce paquet. C'est pour les pauvres. Dites que vous êtes contente et envoyez les sous et c'est tout. Kenavo et bons baisers à vous et à Veig, s'il est là. »

..

En définitive, Rosa a touché l'argent, mais n'a pas voulu le garder et l'a envoyé aux Orphelins d'Auteuil où est son fils. Elle aurait dû me l'envoyer. Ma mère l'aurait fait sûrement, j'en avais davantage besoin.

C'est une façon à elle de ne plus entendre parler de gendarmes !

30.9.1946

Ce matin je suis venue à Compiègne avec Veig pour aller le conduire demain à Vieux-Moulin pour la rentrée.

Dès son retour de Nantes, j'ai abordé la question de l'école. Il ne veut plus retourner à Vieux-Moulin où l'institutrice traite les élèves de « marmaille ». A 13 ans, cette épithète le vexa. Je lui propose alors de demander une inscription à l'école de Houilles, tout près de la maison. Cela ne lui plaît pas non plus. Il n'y connaît personne. Je désespère de le convaincre. Tous mes arguments le laissent froid.

Pourtant, se souvenant de la gentillesse de Mlle Agnès qui s'occupe des enfants et non de l'école, il consent enfin à m'écouter :

316

« Hounnez a gar ac'hanoun. » (Celle-là m'aime bien.) Le cœur avait eu raison des arguments raisonnables.

Il songeait aussi à l'aumônier dont il était le choriste et qui lui apprenait le latin ; puis à ses camarades, à leurs jeux dans les bois et à Mme Favier qui avait un cœur de mère.

Sûre de son acquiescement, j'écrivis aussitôt à Mme Favier pour l'informer de notre arrivée le 1^{er} octobre et la remercier pour la carte d'alimentation, qu'elle a pu se procurer pour mon fils.

1.10.1946

Alphonse vient conduire Veig à Vieux-Moulin. Je l'accompagne afin de payer le trimestre à venir et remercier Mme Favier pour sa compréhension. Je repars aussitôt après avoir remis Veig entre les mains de Mlle Agnès. Le jour suivant je reprends le train de Paris pour ouvrir ma boutique. Peut-être qu'avec l'ouverture des classes les petits clients afflueront ?

4.10.1946

Asnières. Herri Caouissin da A. Y. :

« Digouezet eo ganeomp ho roll levriou da werza. Diaes eo lakaat eur priz warno hep ho kweloud... Red e veje d'eomp eta mont betek du-ze un devez bennak. Da c'hortoz mirit. "War an deulin", a bren diganoc'h P. Geraud. Ho priz a vo e hini... Ouspenn prena a ra ivez dastumadennoù keinet "Galv" n° 1 da 11... »

« J'ai reçu la liste des livres que vous voulez vendre. Il est difficile de leur attribuer un prix sans vous voir. Il faudrait que je puisse aller là-bas un jour. En attendant, gardez le livre "Ar an deulin". Pour P. G. qui vous l'achète. Votre prix sera le sien. Il voudrait en plus acheter la collection reliée de "Galv" n° 1 à 11. »

..

Je me rappelle avoir vendu le livre de Bleimor un petit prix. N'ayant personne pour me conseiller, je n'ai pas continué à me défaire de mes livres.

317

8.10.1946

Sainte-Anne d'Auray. Herminie à A. Y. :

« Nous sommes ici depuis hier. Regagnerons le pays nantais dans le courant de la semaine. Je veux croire que vous avez beaucoup de travail, tellement que vous n'avez pas le temps d'écrire... »

Si je décidais d'aller à Paris, pourriez-vous me recevoir, même sans avertir ? »

9.10.1946

Mari à A. Y. :

« Je suis presque contente que vous n'ayiez pas le temps d'écrire. Cela prouve que vous avez du travail. Je préférerais me passer de vos épîtres pourtant bien désirées et savoir votre esprit occupé à créer. Je serai donc à Montmartre le jeudi 17 octobre. »

..

Mari m'avait déjà entretenu du pèlerinage au Sacré-Cœur où elle devait venir avec les fidèles de la paroisse, le curé de Précý en tête. Elle me donne tous les détails pour l'y rencontrer. Elle m'écrit ce mot pour me remettre en mémoire ce jour du 17 en espérant que je pourrai me rendre libre à l'heure dite.

16.10.1946

A. Y. da Veig, Vieux-Moulin :

« Bemdez e c'hortozan kelou diganit. Emichans en em blijes mat e Vieux-Moulin. Lar d'in penaos emañ ar bed ganit. Ha reou bras a zo deuet ? hag eur c'hamarad ac'h eus kavet ? »

Amañ an amzer a dremen en eur labourat. Ar glianted n'eus ket kalz anezo avat. Ober a ran mergodenne da gas d'al Lemeed e Roazon.

« Chaque jour j'attends de tes nouvelles. J'espère que tu te plais bien à Vieux-Moulin. Dis-moi comment va ta santé. Est-ce que les grands sont revenus ? As-tu trouvé un camarade ? »

Ici, le temps passe en travaillant, mais les clients se font rares. Je confectionne des poupées bretonnes pour en-

Alix a ya kuit digwener da Roazon. Ne c'hell ket chom ganin, re dreut eo ar c'henverz. Tant Mari a zeu war-c'hoaz da Montmartre. Mont a rin d'he welout. Henri a zeu disul d'an ti. Eur "permission" en deus bet. Mont a ran da Baris en abardaez mañ adarre. Ha setu e laran d'it kenavo... Va sonjou mat d'an Itron Favier ha d'an Dimezell Agnès. »

voyer aux Lemée à Rennes. Alix part vendredi pour Rennes. Elle ne peut rester avec moi, le commerce est trop mauvais.

Tante Mari vient demain à Montmartre, j'irai la voir. Henri vient dimanche à la maison. Il a eu une permission. Je vais cet après-midi à Paris, aussi, je te dis kenavo... Mon bon souvenir à Mme Favier et Mlle Agnès. »

18.10.1946

Paris. Mme Vissault de Coetlogon à A. Y. :

« Regrette de ne pouvoir aller vous voir, mais nous serions très heureux de votre visite et si vous le pouvez, venez déjeuner un midi avec nous. Vous nous feriez un sensible plaisir. Ci-joint quelques kilos de pain (tickets). Votre amie Mme Guy. »

..

J'ai revu avec plaisir Anna de Coetlogon, son mari et ses deux filles. On arrive peu à peu à retrouver tout le monde (le nôtre). Elle est heureuse de me donner ces tickets en souvenir de Baden-Baden où je l'avais dépannée. N'ayant pu réintégrer leur appartement (pour quelles obscures raisons de vengeance ?), la famille Vissault a trouvé refuge dans une pension de famille à 30 000 francs par mois. Le père a repris son activité dans le commerce des grains, malgré son âge. Sa fille cadette est vendeuse dans la haute couture. La mère croit son fils Guy en Angleterre. Ses proches lui ont caché sa mort. Elle m'en parle, je ne la contredis pas.

20.10.1946

Veig da A. Y. :

« Erru mat en ti. Me am eus resevet da lizer. N'am eus ket gellet skriva d'it. Me zo erru dilun hepken peogwir »

« Je suis bien arrivé à la pension. J'ai reçu ta lettre. Je n'ai pas pu t'écrire. Je suis seulement arrivé lundi, puis-

toñtoñ Alphons en deus dal-
c'het ac'hanoun.

Me zo aet d'ar finvskeudenn-
ti gant Jacky ha Danielle. Ar
film a oa brao. Toñtoñ a zeuio
da gerc'hat ac'hanoun evit an
Hollsent. Me am eus atao ar
stylo. Pa c'hoarian me ra ane-
zañ d'an Dimezell Agnès.

Ni a zo pevar hepken. Daou
ebarz ar 6^m ha daou ebarz ar
7^m. Emichans da yec'hed a zo
mat. Amañ me a c'hell lakaat
va "sinturen" ebarz ar peva-
re toull.

Hag e c'hellfes kas d'in mar-
plij en eur pakad, va levr ofe-
renn, va chapeled ha va "sca-
pulaire". Me am eus chomet
anezo en ti, ha va breutellou,
va jilettenn, va bragou ha
traou all c'hoaz.

An amzer a oa brao, echuet
eo hirio. Padet he deus pem-
zek devez. Emichans toñtoñ
Manuel a zo deut. Me a zo o
vont da skriva d'ezañ. Ar sizun
araok me a oa an eil war pe-
var, hag ar wech-mañ an trede
war pevar. Amañ an amzer a
gomans da veza yen. Kena-
vo. »

Mme Favier ajoute :

« Vous savez peut-être qu'Hervé au lieu de rentrer le jeudi
comme il était convenu, n'est rentré que le lundi. Sa tante a
jugé à propos de le garder, sans prévenir, pour scier son bois.

Je refuse qu'il aille à Compiègne tous les quinze jours pour
le même motif. Je suis heureuse d'apprendre par Hervé que
vous êtes plus satisfaite de votre commerce. Je me tourmentais
à cause de vous. »

que tonton Alphonse m'avait
gardé. Je suis allé au cinéma
avec Jacky et Danielle. Le film
était bien. Tonton viendra me
chercher pour la Toussaint.
J'ai toujours le stylo. Quand
je vais jouer, je le donne à
Mlle Agnès.

Nous sommes seulement
quatre grands, deux dans la 6^e
et deux dans la 7^e. J'espère
que ta santé est bonne. Ici je
peux mettre ma ceinture au
4^e trou.

Est-ce que tu pourrais m'en-
voyer un colis, s'il te plait, avec
mon livre de messe, mon cha-
pelet, mon scapulaire. Je les
ai laissés à la maison ; mes
bretelles, mon gilet et d'autres
choses.

Le temps était beau. Il est
fini aujourd'hui. Il a duré 15
jours. J'espère que tonton Ma-
nuel est venu. Je vais lui écri-
re. La semaine dernière, j'étais
le deuxième sur quatre, cette
semaine je suis le troisième
sur quatre. Ici, le temps com-
mence à devenir froid. Kena-
vo. »

N'importe où il allait, Veig gagnait son pain. Il est resté scier
du bois, parce qu'il préférait faire ce travail que d'aller en
classe. De plus, la cuisine était bonne. Après avoir été bien
nourri pendant ses vacances, la cuisine de la pension lui sem-
ble médiocre.

Les affaires qu'il me demande, il les avait laissées à Houilles
avant d'aller à Nantes où il n'en avait que faire ; il les a oubliées
en refaisant sa valise. Je les lui apporterai quand j'irai à Com-
piègne et de là à Vieux-Moulin. Peut-être viendra-t-il là-bas en
téléphonant à Mme Favier comme elle me l'a recommandé.

20.10.1946

A. Y. à Mari, Précy :

« J'ajoute ma prose à celle de notre neveu. Je lui ai fait
écrire à toute la famille. Cela fait passer le temps. Seul avec moi,
il doit s'ennuyer. Mais cela le change quand même un peu et
il peut manger du pain à discrétion (quand j'en ai). Il se plait
maintenant à Auteuil. Ce qu'il est influençable ! J'ai rassuré sa
mère. Celle-ci m'a envoyé un colis hier, il est tombé à pic, comme
toujours... Alix est partie depuis vendredi...

Depuis je trotte pour obtenir une extension de commerce.
Je vais essayer les articles d'utilité, pour attirer la clientèle.
Je vais aller sur le marché pour me faire connaître. Je vous
donnerais mes impressions.

Ce soir je vais voir un avocat breton, M^e Coentin Michelet,
avec un ami de Francis. Je vais aller aussi voir la maison
de Piré, en Bretagne, où sont entreposés mes meubles. Peut-être
irai-je au pont de la Toussaint. Sinon j'en profiterai pour pas-
ser ces jours avec vous et aller voir Veig. Kena-vo. »

Un après-midi, alors qu'Alix s'appliquait à peindre une boîte
pyrogravée, celle-ci me posa la question qui la tourmentait
depuis quelques temps :

« Qu'est-ce que vous pensez faire de moi ?

— Vous voyez bien, lui répondis-je, on ne vend presque rien. »

Je n'ai pas ajouté que je lui donnais ce que je n'avais pas.
Mon esprit optimiste pouvait faire illusion, je faisais face sans
me plaindre et je n'osais pas lui donner son congé.

Quant à elle, ayant à se nourrir et un meublé à payer, elle ne pouvait pas travailler pour rien. Avec sa santé déficiente, elle ne peut pas aller en usine, où il faut suivre la cadence.

C'était dommage, l'on s'arrangeait bien et l'on ne se gênait pas. Elle avait sa liberté et moi la mienne. Ses amis de Paris venaient la voir. Sa sœur lui envoyait des colis. Elle me proposait du lard et du beurre au marché noir, mais je refusais, n'ayant pas les moyens de payer ces prix. Etant seule, je pouvais me restreindre de toutes les façons.

En des temps plus humains, Alix aurait eu droit à une pension d'invalidité ! Aussi, décida-t-elle de partir le vendredi suivant, afin que je puisse aller voir Mari à Montmartre. Je l'ai vue un moment sur les marches du Sacré-Cœur, où quelqu'un nous a photographiés.

Je quittai Alix les larmes aux yeux, attristée de la voir partir, mais allégée d'un grand poids. Nous nous séparâmes amies comme avant, en espérant que les choses aillent mieux pour l'une comme pour l'autre. Si j'entends parler d'une situation susceptible de lui convenir, je la tiendrai au courant. Quand elle voudra venir à Houilles, je lui donnerai une place dans mon lit.

..

R. Glémarec est venu m'accompagner chez M^e Michelet. Il avait entendu dire que celui-ci avait défendu efficacement Albert à un prix à la mesure de ses moyens.

« Il va sûrement vous dépanner, ajouta-t-il, sans vous ruiner pour autant. »

Nous sommes bien reçus par M^e Michelet qui connaît bien Glémarec. Celui-ci me présente et expose ma requête. Puis je lui explique moi-même ma situation :

« Je suis handicapée pour mon commerce, ne pouvant fournir l'acte de décès de mon mari, et l'on me demande l'autorisation maritale. Il faudrait sans doute engager une action en justice pour faire rétablir son état civil. »

« C'est encore trop tôt, me répondit-il. D'après mes renseignements, les esprits ne sont pas encore calmés à Rennes. Je vous ferai signe dès que je jugerai possible ce jugement qui vous libérera. En attendant, si vous êtes ennuyée à ce sujet venez me voir sans trop vous inquiéter du prix que cela coûtera. »

..

Au cours d'un congé, Glémarec s'arrêta à Vitré avant d'aller à Rennes rendre visite à sa mère. Il s'entretint avec Jean Choleau pour connaître la marche à suivre pour récupérer mes meubles. Il prit un taxi qui le conduisit à Piré voir le propriétaire de la maison louée à Jos.

Il fut bien reçu par M. Lacire qui lui indiqua la somme que mon frère Jos restait à devoir. Glémarec promit de lui donner sans tarder de ses nouvelles.

20.10.1946

De Douarnenez Rosa m'écrit :

« Papa a reçu des nouvelles pour la pension de Jos. Je suis allée à la mairie chercher le titre. Il aura à l'année 2 237 francs et l'arriéré. Les papiers sont repartis pour Rennes. Pauvre petit ! J'ai travaillé à l'usine et Auguste travaille tous les jours. Papa n'a pas beaucoup d'ouvrage, alors il lit quand il a fini. »

..

Il n'a pas besoin de se tracasser, sa pension est suffisante pour le faire vivre. Mais il aime le travail manuel.

J'ai réussi à avoir ma patente foraine

Ne pouvant réussir à régulariser ma situation de veuve pour le moment, j'ai commencé à faire les marchés avec le nom de ma sœur sur la plaque. Mais les gendarmes m'ont dit qu'il faut avoir des papiers en mon nom.

Je suis mise au pied du mur. Je joue le tout pour le tout et je pars à Versailles prendre une patente foraine en mon nom. J'ai donc payé de culot et je fais ma demande au nom d'Anna Youenou, veuve François Debauvais. Je dépose sans crainte apparente les papiers dûment remplis avec mon livret de famille ; ma carte d'identité ne mentionnant pas ma qualité de veuve.

Je ne me sens pas très fière. Je crains que l'employé ne tourne la page pour s'assurer du décès de mon mari et me demande des explications, ma réponse était prête.

« Mon mari étant décédé à Colmar, sous le régime allemand, je ne pouvais mettre de l'allemand sur mon livret de famille. »

Si l'employé m'avait demandé un extrait de décès à Colmar, j'aurais dû dire adieu aux marchés.

Heureusement il n'en fut rien. Le cœur allégé, la corvée finie, je résiliai aussitôt la gérance avec le pouvoir que m'avait donné ma sœur. Je craignais tant de lui causer des ennuis.

21.10.1946

Roazon. Mari Milin da A. Y. :

« Lakaat a ran amañ d'eoc'h ul lizher digant ur vignonez eus Auteuil. Karet hon dije kaout ur skolaj bennak mat ha marc'had mat evit Veig wardro Paris. Hogen n'he deus kavet netra... Me zo un tammig skuiiz, ar babig a zegouezo hep dale, araok pemzek devez moarvat. Mall am eus e vefe echu. Hogen kalz labour hon deus bremañ. Setu eo displijus chom a sav.

Laouen kenañ e vefemp o welout an Dimezell Alix. Ar vugale a zo yac'h. Iffig a zo distroet eus Sant-Malo, an daou all a zo amañ e Sant-Marzin... Ar mergodenmed a zo digouezet fenez.

Kenavo eta. Kas a rin ur pakad deoc'h warc'hoaz. Betek ar zun all e oan va unan d'ober pakadou. »

24.10.1946

Le commerce ne va pas très fort sur les marchés. Jorda m'avait dit que tous les commerçants de Houilles allaient vendre sur la place. Je n'aime pas beaucoup ça.

J'ai acheté des jouets et un tas de mercerie. Les Goustan m'ont vendu des déchets de dentelle au poids à un prix défiant

toute concurrence. J'en fait des métrages étiquetés à petit prix, me laissant un bon bénéfice et faciles à transporter.

Lukaz et Herbot sont venus avec moi un soir pour m'aider à transporter trois grands sacs pleins, de Neuilly jusqu'à Houilles. Je les ai restaurés à la fortune du pot et nous avons passé une bonne soirée ensemble.

Je vais à Paris tous les lundis me ravitailler dans les articles qui me manquent ou que l'on me demande. Quand je peux recevoir la marchandise rare, elle part tout de suite. Mais pour l'avoir il faudrait « graisser la patte » aux employés !

Le marché n'est pas loin de chez moi. Je mets ma grande valise sur la poussette et un grand sac des surplus américains, sur le dos. C'est Lukaz qui me l'a procuré. La commune fournit les tables, il n'est pas besoin de barnum.

26.10.1946

Note de Mari :

« Ayant su par Jos, au cours de sa visite à Amiens, qu'il avait envoyé un écrit philosophique à un bénédictin, Dom Godu, je priai ma sœur qui connaissait son adresse de lui demander s'il possédait l'original ou une copie. Un souvenir mortuaire de Jos lui a été envoyé, ainsi que la photo-souvenir de F. Debauvais. »

..

Voici la réponse qu'il m'adresse ce jour :

Lann Gwenole da A. Y., Houilles :

« Itron ha kenvroadez ker. Trugarez deoc'h evit ho lizer ha dreist-holl evit skeudenn-eñvor ho preur. Gant doujañs mirit a ran ar skeudenn-se gant an hini all... Warni an enskrivadur ken gwir ha ken brao : "Karout a rae Breiz".

Eun nebeut lizerou am boa digant ho preur. Daou hepken am eus miret : unan a bouez bras. pajenn hir eur seurt "Imram" pe testamant spere-

« Je vous remercie de votre lettre et surtout de la photo-souvenir de votre frère. Avec respect je la garderai avec l'autre, sur laquelle est cette inscription si vraie et si belle : "Karout a rae Breiz".

J'avais un petit nombre de lettres de votre frère. Je n'en ai conservé que deux dont une de grande importance de six grandes pages. Une sorte d'Imram ou testament spirituel, fait

del eo ar skrid-se aozet e Roazon, d'an 18 a viz Kerzu 1943. N'eus politikerezh ebet ennan, prederouriezh speredel hepken. Va mennoz a oa da gas ar fo-lennou priziuz da Maodez Glandour evit o embann e "Studi-hag-Ober" pe kaierou, pa vo an tu, hep riskl da zen. Prest oun avat d'o c'has deoc'h ma kirit. Penaoz ? N'eo ket diriskl ar post. War a gredan, gwelloc'h e vefe o rei a zourn da zourn.

Ra vo bennoz ha peoc'h an Aotre Doue ganeoc'h ha gant ho kerentiez. Setu va fedenn a galon. »

à Rennes le 18 décembre 1943. Il n'y est question d'aucune politique, mais de philosophie spirituelle seulement.

Mon idée était d'envoyer ces feuilles précieuses à Maodez Glandour pour les publier dans "Studi hag ober", quand on trouvera l'occasion de le faire sans risques pour personne. Je suis prêt cependant à vous l'envoyer si vous le voulez. Comment ? La poste n'est pas sans risques. Je crois qu'il serait mieux de le donner de la main à la main.

Que la bénédiction et la paix de Dieu soient avec vous et votre parenté. Voilà ma prière de cœur. »

..

(J'ai donné le texte intégral de cet essai au chapitre 13 du tome IV.)

Je remarque que Dom Godu n'a pas cité le nom de Debauvais à propos du souvenir mortuaire. Celui-ci est encore proscrit en Bretagne et en France. Dom Godu a dû avoir des ennuis à la Libération pour ses sentiments bretons pour être aussi cir-conspect.

28.10.1946

Rosa à A. Y. :

« Les papiers de Jos pour la pension sont revenus de Rennes. Pour avoir l'arriérage, il était écrit que l'on devait aller chercher un certificat de propriété chez un notaire. On a demandé s'il y avait des frères et des sœurs et il a regardé le livret de famille. Il a pris les noms et demandé les adresses de tous et un acte de décès de maman ; de Michel et de Jos. J'ai fait une copie conforme, mais je n'ai pas donné votre adresse. Je lui ai dit que j'avais oublié. J'ai demandé à Anna G. s'il faut la donner.

Elle m'a dit :

« Je crois que maintenant, il n'y aurait aucun inconvénient, mais écrivez lui pour le savoir. »

J'aurais préféré ne jamais entendre parler de cet argent, puisqu'il restera la moitié au gouvernement. Mais papa qui ne comprend rien (à cela) me demande si je n'ai pas été encore. Je lui ai dit que je m'en fichais de cet argent, puisqu'il avait coûté si cher. Aussi vous n'avez qu'à répondre tout de suite.

Je vous mets une carte de pain. Vous donnerez un peu à Henri. C'est une carte double pour deux mois. Quand aura-t-on fini avec ces tickets ? Avez-vous déballé sur le marché ? Je pense que cela ira mieux comme cela... Je pense que vous avez reçu le colis la semaine dernière... »

..

Henri et Veig étaient nourris convenablement. Cependant, ils étaient toujours « affamés ». Lorsqu'ils venaient à Houilles, je leur disais :

« Regardez dans le seau à biscuits s'il y a des gâteaux.

— C'est déjà fait », répondaient-ils, il n'en restait plus un seul !

Henri me racontait qu'à Auteuil, ils allaient à trois apprentis livrer une clé à la sœur cuisinière, afin d'être récompensés par une tartine !

26.10.1946

De passage à Douarnenez, au cours d'une tournée dans le « Cap », où J.-M. Choleau achetait des laines de mouton, il fit signer à mon père le papier timbré suivant, qu'il avait écrit à la machine :

« Je soussigné Henri Youenou, demeurant 7, rue du Moulin, Douarnenez (Finistère), déclare donner tous les pouvoirs à ma fille Anne Youenou, pour toutes démarches concernant la location et la résiliation de la maison louée par mon fils Joseph Youenou à la Berrière chez M. Lacire, en Piré-sur-Seiche (Ille-et-Vilaine), ainsi que les meubles contenus dans ladite maison. Douarnenez 20 octobre 1946, lu et approuvé, Henri Youenou. »

..

Rosa me disait que la tête de M. Choleau ne lui revenait pas. Grand, fort, habitué à s'imposer et être obéi, il lui faisait peur. Elle se demandait ce qui allait encore lui tomber sur la tête. Le connaissant de longue date, je ne me méfiais pas de lui. Les relations que j'avais eues avant-guerre étaient bonnes. Sa conversation était intéressante et son esprit breton. Je lui étais reconnaissante de s'occuper de me dépanner.

28.10.1946

Suzanna à A. Y. :

« Je suis contente que les tissus vous ont rendu service. Alors vous tirez toujours le diable par la queue. Voyez-vous, chère sœur, votre présence est utile puisque c'est vous qui remettez le neveu en route. Cela se comprend un peu qu'il ait le cafard. C'est un peu comme la caserne. Surtout après avoir été gâté pendant les vacances. J'ai pensé qu'il vous mangeait toutes vos provisions et j'ai demandé à ma Mère (supérieure), qu'elle me donne un peu de beurre... Elle n'a voulu rien prendre et a même ajouté d'autres provisions.

Alors Rosa a eu la pension. Ces fous ont vu ce qu'ils ont fait ! L'innocent et les bourreaux seront jugés par celui qui seul est juste. Courage chère sœur, je sais que vous en avez. C'est dur la solitude à certaines heures... »

..

C'est surtout l'énergie du désespoir qui me soutient ! Rosa n'est pas en reste non plus. Elle me fournit du café que la cousine Anna P. lui donne. Celle-ci en recevait de Dakar par son mari, officier de marine.

28.10.1946

Sant-Brieg. Loeiz ar Floc'h da A. Y. :

« Itron ger. Ya pell-zo e tlean respont deoc'h, evit ho lizer diwar-benn skridou Jos. Me a gav d'in a zo peadra da denna diwernañ ul levrig talvoudus a brederouriez.

« Oui, depuis longtemps, je dois répondre à votre lettre sur les écrits de Jos. Je crois qu'il y aurait à tirer d'eux un livre capable de philosophie.

Voilà pourquoi je travaille-

Setu perag e labourin a galon da drein ha da stummañ un dra bennak diouto. N'ouzon ket dres penaos e rin, dindan peseurt stumm, daoust hag e tennin pennadou hir pe verr kentoc'h. Gwelout a rin diouz an danvez. Da gentskrid e vo ret lakaat, un diverrañ eus e vuhez, setu perag e vo talvoudus kement a c'hello bezañ degaset da desteni. Ho preur Jos a oa un den. Ha sur oun a ile kaout gant e skridou goude e varo ul levezon war dud an Emzav.

A galon ganeoc'h gant va gwella gourc'hemennou. »

rai de tout cœur à traduire et arranger quelque chose d'eux. Je ne sais pas comment je fe-fai, je verrai d'après la matière. Dans la préface, il serait bon de mettre un résumé de sa vie. Voici pourquoi ce serait bienvenu tout ce qui pourrait servir de témoignages. Votre frère Jos était un homme. Je suis sûr que ses écrits devraient avoir après sa mort, une grande influence sur ceux du mouvement... »

30.10.1946

Mari à A. Y. :

« Je reçois une lettre de Rosa... Elle me dit qu'Henri désire partir pour une annexe (d'Auteuil) dans le Morbihan... Il faut tâcher de le raisonner et le séparer du copain qui lui met cette idée dans la tête. Il faut savoir qu'il bénéficie d'une fondation et que, de ce fait, il n'a rien à payer. En sera-t-il de même où il ira ? Faites pour le mieux. Si vous pouvez aller voir le directeur ? Rosa me dit que Jos était né pendant un orage épouvantable... Il est arrivé à huit mois à cause de l'hémorragie, suite de la chute de maman dans l'escalier. »

..

J'ai entendu dire qu'elle faillit y laisser la vie.

31.10.1946

Veig da A. Y. :

« Kas d'in ar pakad mar plij ar buana ma c'helli. An amzer a zeu yen amañ. Kalz

« Envoie-moi le paquet le plus vite possible s'il te plaît. Le temps est devenu froid

*keuneud a zo en ti peogwir
ni zo aet da glask ebarz ar
c'hoad. Me zo ar c'henta hag
am eus bet ar groaz. Evit de-
vez an Anaon, me a bedo evit
Tadig, Mamm Goz, toñtoñ Mi-
kael ha toñtoñ Jos. »*

maintenant. Ici il y a beau-
coup de bois, puisque nous
avons été en chercher dans la
forêt. J'ai été le premier et
j'ai eu la croix. Pour le jour
des morts, je prierai pour... »

3.11.1946

A. Y. à Mari :

« Paourkez c'hoarig, vous avez dû avoir encore une déception en ne me voyant pas arriver. Moi aussi j'ai dû marcher sur mon cœur (romantisme!), mais le manque de « picaillons » empêche toujours mes pas d'aller où je le désirerais.

Depuis que je vous ai vue j'ai trotté. Je vais maintenant deux fois par semaine sur le marché. J'ai déballé trois fois en plein air. Alors je crains la pluie et je ne pense pas au froid, qui commence à venir trop vite pour le peu de chauffage que j'ai... J'aurais dû depuis longtemps faire les marchés, mais mon sot orgueil m'en empêchait.

Une fois le cap franchi, c'est moins pénible qu'on le pense. De toutes façons, je n'ai pas d'autres moyens de m'en sortir. Si les affaires marchent bien pour Noël, j'irai peut-être faire un petit tour chez vous et chez Suzanna qui m'a envoyé ces jours-ci un colis pour recevoir Henri à la Toussaint. Mais Henri n'est pas venu... Envoyez-moi aussi une lettre réconfortante, même si je n'écris pas. Le temps passe à faire beaucoup de choses peu intéressantes, mais nécessaires. Je n'ai pas non plus, il faut l'avouer, le courage de prendre la plume. Si j'avais Francis avec moi je lui parlerais, mais son esprit est parti! Sur ces tristes pensées. Kenavo et pokou mat de loin. »

6.11.1946

Paris. Herbot à A. Y. :

« Itron Pennrener. L'on n'a pas des précisions sur les Celtes ces temps derniers, mais vous ne seriez pas mal espérée, je crois en divers endroits et auprès de plusieurs. »

..

En ce moment, les Bretons un peu en vue se camouflent et adoptent volontiers le style complotteur. N'ayant pas d'idées particulières à communiquer, ni de visées politiques, qui auraient nécessité des déplacements onéreux, je ne vais pas relancer les gens. S'ils ont quelque chose à me dire, ils ont mon adresse. Je suis chez moi tous les après-midis. Je ne veux pas non plus répondre aux invitations, n'ayant pas les moyens de les rendre.

Visite de trois anciens B.A.

Les patriotes bretons commencent à circuler. C'est ainsi qu'un jour j'ai eu la visite de Dévi. Il y a si longtemps que je ne l'avais vu. Il n'est pas encore délivré de la terreur et me prie de ne pas parler de lui. Il a du travail et ne voudrait pas le perdre.

Un autre jour, Bob et Jakez ayant connu mon adresse, sont venus me conter leurs tribulations. Ils se débrouillent comme ils peuvent pour vivre, comme moi-même. Ce qui importe c'est de garder le moral.

Jakez est marié à une femme épatante qui l'épaulé bien. Les hommes trouvent toujours des femmes au cœur tendre pour les dépanner! Celles-ci doivent se débrouiller toutes seules si elles veulent rester libres et ne rien devoir à personne.

Cela m'a fait plaisir de voir qu'ils n'avaient pas oublié leur ami, puisque en souvenir de lui, ils sont venus me saluer. Je suis un peu confuse de les recevoir dans un logement au mobilier sommaire.

Cela doit leur être indifférent, leur situation n'est pas plus assurée que la mienne, comme tant d'autres qui, comme Lukaz, campent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

8.11.1946

A. Y. da Veig :

« Kaset am eus d'it hirio
eur pakad. Ennañ eur re va-
negou graet gant tant Mari.
Ret e vo d'it skriya d'ez i eur
ger evit-se); eun tamm bara-

« Je t'ai envoyé un colis au-
jourd'hui. Il contient : des
gants faits par tante Mari. (Il
faudra lui écrire un mot pour
cela), un morceau de pain

mel bet digant Suzanna
(Skriv d'ezi ivez eur ger a drugarez), daou otou ha diou jiletenn c'hloan, da levr oferenn.
Al loa hag ar fourchetez,
n'am eus ket lakaet gant aon ma vefent kollet. Kavout a ri anezo pa zeui da Nedeleg.

Laouen oun ac'h eus gounezet ar groaz. Araokadennou a rez neuze, pe fur evel eun ael out bet ?

Kroget am eus da vont war ar marc'had. Me lar d'it n'eo ket tomm. Pa vin anavezet, gwelloc'h e vo ar bed goude, rak kalz muioc'h e verzer eno. Ar madigou a zo bet kaset gant tant Rosa. Eul lizer all da skriva c'hoaz ! »

10.11.1946

Mari à A. Y. :

« Vous voulez une épître réconfortante ? Je vous dirai que la vôtre m'a été très agréable... Je l'attendais avec patience. J'ai été un peu surprise de la nouvelle corde que vous avez ajoutée à votre arc. Ce sont les plus hardis qui réussissent le mieux. Aucun travail n'est humiliant en lui-même, si cela peut vous remettre à flot ! Le principal c'est d'avoir assez de revenus pour vivre convenablement... et pouvoir faire en paix ce que vous voulez réussir à mettre en valeur, votre idéal personnel, qui lui, ne se rétribue pas...

Dom Godu est vraiment sympathique. Ça m'a touchée de sentir combien il estime Francis et Jos...

J'ai été déçue pour la Toussaint, je comptais quand même vous voir quoique vous m'aviez dit que vous partiriez peut-être en Bretagne...

Rosa m'écrit que pour toucher l'arriérage de Jos, ils font une enquête à Rennes. J'espère qu'ils ne vont pas vous embêter. Quelle comédie ! Avec leurs "micmacs" on ne sait jamais ce

d'épices, reçu de tante Suzanna (écris lui aussi un mot de remerciement), deux culottes, deux gilets de laine, ton livre de messe. Je n'ai pas ajouté la cuillère ni la fourchette, je crains qu'ils ne se perdent. Tu les trouveras à Noël quand tu viendras.

Je suis contente que tu aies eu la croix. Tu fais des progrès ou tu as été sage comme un ange ?

J'ai commencé à faire les marchés. Je te dis qu'il ne fait pas chaud. Quand je serai connue, cela ira mieux après, car l'on vend davantage là-bas. Les bonbons ont été envoyés par tante Rosa. (Encore une autre lettre à écrire !)

qu'ils ont dans la tête. Je crois qu'avec Rosa, ils peuvent toujours courir, elle n'est pas si bête qu'eux...

Quand Henri viendra vous voir, ne craignez pas de lui faire de la morale. Il m'a dit qu'il avait plaqué son mauvais copain et que maintenant il faisait partie d'une équipe de football, et ça lui va... »

10.11.1946

Paris. Glemarec à A. Y. :

« J'espère que vos projets d'extension commerciale peuvent se réaliser à Houilles et que le temps froid ne vous empêche pas d'essayer votre nouvelle patente. La vie est bien difficile pour les gens de notre espèce et il faut spécialement un courage surhumain, ne fut-ce que pour continuer à exister...

Songez-vous à retourner voir M' Michelet qui ne perd pas de vue vos affaires ? »

14.11.1946

Rennes. Alix à A. Y. :

« Je commence à prendre modèle sur vous et avoir peu de courage pour écrire. Je suis de plus en plus désabusée. Je pense être à Houilles mercredi. Au fait, je n'ai qu'à en profiter, car si je peux trouver du travail, il me sera plus difficile de me déplacer. J'espère que les marchés vous donnent satisfaction. Vous devez avoir terriblement froid dans le magasin. Mme Le Mée a dû rentrer de la clinique aujourd'hui. Demandez du beurre à ma cousine si vous en avez besoin à 250 francs la livre. »

♦♦

Je trouve que c'est trop cher, et je ne donne pas de suite à cette offre.

N'ayant pas de poêle ni de carte de charbon, je n'ai qu'un petit radiateur électrique que je ne mets en marche qu'à la dernière extrémité. Si Alix était restée cet hiver chez moi, elle aurait été frigorifiée... La supérieure de Précý me demandait si j'avais froid chez moi. Je lui répondis que j'avais froid dehors et qu'il était plus facile de se défendre du froid parce que l'on pouvait se couvrir et l'on bougeait davantage.

15.11.1946

Suzanna m'envoie des victuailles et autres, au prix de gros : beurre 125 francs la livre, savon 50 francs, lessive 7,50 francs, plus port 35 francs ; total : 195,50 francs et elle signe : Votre sœur qui ressemble le plus à maman.

..

Elle n'avait pas oublié la remarque que j'avais faite une fois à ma mère, un jour où elle m'avait énervée :

« Vous ressemblez à votre fille Suzanne, tant au physique qu'au moral. »

Ma mère, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, avait rétorqué sur-le-champ :

« Je m'en fais gloire et honneur. » Réplique qui sentait sa formation religieuse. Si j'appréciais les qualités de cœur et autres, qu'elles avaient en commun, je n'aurais pu vivre avec elles. Leurs caractères m'exaspéraient parfois, même si je les aimais bien.

15.11.1946

Roazon. Jord ar Mée da A. Y. :

« Daoust hag ez eo bet lavaret deoc'h hon doa un plac'hig vihan abaoe un nebeut devez hioù ? Nannig hec'h ano. (Roparz Hemon a voe lakaet he faeron.) Tremenet mat eo bet an traou evit Mari a zo yac'h tre. Kement a c'hoant hon doa kaout eur verc'h. Setu eun dra graet breman.

An Ao. Albert a zo bet dianked epad ur pennad. Aet e oa d'ober un dro da glask marc'hadourzh ha neuze n'am boa ket gellet gwelout anezhañ araok dec'h. Roet en deus d'in an eil bakad a oa bet kaset

« Avez-vous su que nous avons une petite fille depuis quelques jours ? Nannig son nom. (Roparz Hemon sera son parrain.) Les choses se sont bien passées pour Mari qui se porte bien. Nous désirions tant avoir une fille. Voilà qui est fait maintenant.

M. Albert a été éloigné pendant un moment. Il était parti faire un tour pour chercher de la marchandise, de ce fait je n'ai pu le voir qu'hier seulement. Il m'a donné le second paquet qui lui avait été envoyé. Je verrai si je peux ven-

dezhañ. Gwelout a rin ma c'hellan gwerzhañ ar merc'hodennou se amañ...

Amañ ebarz e kasan deoc'h div gemennig evit gotikou. Grit mar plij ar c'hantañ mar gellot. »

dre vos poupées ici...

Ici vous trouverez une petite commande de poupées à faire, s'il vous plaît le plus tôt possible. »

26.11.1946

Yann Poupinot m'écrit :

« Nous avons fait le nécessaire au sujet de votre demande et nous vous envoyons ce matin même par mandat, la somme de 3 000 francs à valoir sur votre chevalière... que nous avons remise contre cette somme... Nous espérons qu'elle vous aidera tout de suite à acquérir le nécessaire pour votre commerce... »

..

C'était un prêt consolidé par ma bague de fiançailles, près de son beau-père joaillier. Il me fallait une bâche pour protéger ma marchandise sur le marché. Il faut toujours faire de nouveaux frais, lorsque l'on change de métier.

27.11.1946

Alix m'ayant appris que la mère de Mona était décédée, je lui avais écrit aussitôt. Elle me rend réponse ce jour :

Rennes. Mona a A. Y., Houilles :

« Merci de l'affection que vous m'avez témoignée dans une si cruelle épreuve. Ma plus longue séparation a été de 48 heures. Je n'ai pas besoin de vous en dire plus... Nous parlions souvent de vous et de votre cher petit bonhomme.

Nous avons espéré le voir cet été... Merci de sa photo en communiant. Par Alix j'en ai vu de plus récentes, c'est un beau garçon. J'ai vu aussi votre petit magasin. Dommage que l'on n'y fasse pas la queue à votre porte.

Vous aussi vous avez eu à traverser de grandes épreuves et de plus le commerce est dur. Ici les bonnets partent bien, mais c'est tout. »

8.12.1946

Précy, Mari à A. Y. :

« Je viens à la rescousse... J'ai toujours peur que vous ne tombiez malade avec tous vos tracas et surtout vous êtes seule... Avec les marchés, les risques d'être malade sont plus grands. Viendrez-vous me voir à Noël? J'ai donné votre adresse à un industriel dont je soignais la mère qui est décédée... Je sème, la semence lèvera peut-être un jour! Je voudrais tant que vous sortiez de la purée... J'espère que pour Francis vous pourrez réussir. Dites-moi que vous allez bien ou peut-être pas trop bien? »

..

Je parle toujours de rapatrier le corps de mon mari, mais il faut d'abord que je régularise les affaires de l'état civil et ramasser assez d'argent pour cela. M^e Michelet me dit que ce n'est pas encore le moment.

16.12.1946

Rosa à A. Y. :

« J'espère que vous avez pu avoir votre bâche? Avec ce grand froid, papa ne peut pas lever son dos, mais il va quand même à la messe de 6 heures à Sainte-Hélène. Tout cela pour pouvoir travailler après. Comme il n'a presque rien à faire (il a 83 ans), ce serait aussi bien la messe de 8 heures à côté. Auguste travaille au port, il dit : « Comme il fait froid », mais il ne se plaint pas. »

17.12.1946

Château d'Aulnaye-Boesse, Manuel da A. Y. :

« *Setu ni o chom en hon ti-nevez abaoe eur miz. Plijus eo al lec'h, sioul kenañ. Ne welomp na tra na den. Trankil omp en hor c'horn. Ra bado evel-hen ar muia ar gwella. Penaoz ez a an traou ga-*

« Nous voici dans une nouvelle maison depuis un mois. L'endroit est agréable et très tranquille. Nous ne voyons rien, ni âme qui vive. Nous sommes tranquilles dans notre coin. Que cet état demeure le

neoc'h? Setu ar goueliou o tostaat; marteze ez eo en em wellaet eun tammig ho stad-buhez.

Hermini a zeuio amañ gant Dahut evit deiz kentañ ar bloaz; ma ra deoc'h plijadur dont ivez gant Veig, ni vo laouen ouz ho kwelout endro ho taou. Ma n'ez a neblec'h Veig epad an ehan-skol Nedeleg ha deiz ar bloaz e c'hellit hen c'has en hon touez. En em glevout a reomp mat...

Nebeut a geleier eus Breiz ganin. Eul lizer digant ar Barz dall (Kalondan) a zo evidoun eur mignon bras. Maen Loyant en deus bet eur babig, Briag e ragano.

Ar blijadur hor bo d'ho kaout amañ a-benn nemeur a esperomp... »

plus longtemps possible.

Comment vont les choses avec vous? Voici que les fêtes approchent, peut-être que votre vie se trouvera améliorée.

Herminie viendra ici avec Dahut pour le 1^{er} de l'an. Si cela vous fait plaisir d'y venir avec Veig, nous serions heureux de vous voir tous deux. Si Veig ne va nulle part pendant les vacances de Noël et du 1^{er} de l'an, il peut venir parmi nous. Nous nous arrangeons très bien.

Peu de nouvelles de Bretagne. Le barde aveugle (Kalondan), qui est un grand ami, m'a écrit. Maen L. a eu un petit garçon, Briag.

Nous espérons avoir le plaisir de vous avoir avant longtemps. »

..

Ce château est mis à la disposition de Manuel et sa famille par un musicien en renom, qui ne l'occupe pas souvent. Je n'y suis jamais allée, manque d'argent et de temps.

18.12.1946

A. Y. à Mari :

« Ce petit mot pour tranquilliser ma mère poule, appellation réservée jusqu'ici à Suzanna.

Je pense aller vous voir le samedi soir après Noël, à moins de contre-ordre. Je serai accompagnée de mon fils. J'espère que vous n'êtes pas aussi frigorifiée là-bas. Dans huit jours la température peut encore changer.

Je suis très mal installée et j'écris comme un chat. L'essentiel est que vous n'attrapiez pas mal au cœur en pensant à votre pauvre sœur qui, que, etc.

Excusez-moi quand même de ne pas vous écrire plus souvent. Mon corps est très occupé dans la journée à faire des choses qui ne m'intéressent pas outre mesure, mais ma pensée, elle sans entraves, va où il lui plaît et va souvent jusqu'à va "c'hoarig ker" à qui elle dit "Noz vat"... Voudriez-vous me confirmer si votre supérieure peut me recevoir ce jour-là ?

..

Mari me répond :

« La supérieure veut bien vous recevoir le samedi après Noël. J'espère que cette fois-ci vous ne me ferez pas faux-bond et amenez avec vous votre fils. Ici nous avons le royal avantage d'avoir un chauffage central qui marche... A côté de l'année dernière, c'est un paradis pour moi, à côté de la cuisine de Dom-pierre autour d'un méchant feu de bois vert. »

22.12.1946

Suzanna à A. Y. :

« Vous avez beau être occupée, ce que je n'ai pas de mal à croire, vous méritez des "pironneaux" (réprimandes). J'aime autant que vous allez voir Mari. Cela coûtera moins cher. Vous avez trop de mal à gagner votre vie... Alors vous avez la bâche... Quelle histoire! "Krouadur", comme aurait dit maman... Avez-vous vendu des poupées, des tableaux? Vous ne pouvez faire cela avec le petit chez vous. Il vous coûte encore moins cher là-bas... »

..

On est heureux lorsque quelqu'un vous montre de l'affection et de l'intérêt. Mais ce qu'ils sont assommants! J'avais promis à ma sœur Suzanna d'aller la voir. Elle a compris que le voyage de Précy dans l'Oise, est moins cher que celui de Rouen, en femme pratique elle s'est résignée.

Miz kerzu (décembre) 1946
Bizit Roparz Hemon

Digasat gant Yann Poupinot Amené par Yann Poupinot
hag e wreg, Roparz Hemon a et sa femme, Roparz Hemon

zo deut da breña diganin c'hoariellou evit e nized. Cecile he doa lavaret d'ezañ em boa poan da c'hounid va buhez e Houilles, hag am boa c'hoariellou da werzi. Setu en doa heuliet e vignoned.

Ne felle ket d'ezañ prena traou re drouzus en abeg d'ar gerent. Kavet en deus memestra, c'hoariellou a defe plijout d'ar gerent ha d'an nized.

Fromet oun bet gant o gweladenn. Eur gwir blijadur eo bet evidoun gwelout mignoned ha tud a galon o tont ken pell da breña traou o dije kavet tost d'o zi ha kalz bravoc'h.

est venu m'acheter des jouets pour ses neveux. Cécile lui avait fait savoir que j'avais de la peine à gagner ma vie à Houilles et que j'avais des jouets à vendre. Il avait suivi ses amis.

Il ne voulait pas acheter des jouets bruyants pour ne pas indisposer les parents. Il trouva quand même quelque chose qui puisse leur convenir.

J'ai été profondément touchée par leur visite.

Ce fut pour moi une grande joie de voir de vrais amis, gens de cœur, venir si loin acheter des jouets qu'ils auraient trouvés près de chez eux et plus beaux.

Noël à Houilles

24.12.1946

Alix de passage à Paris chez ses amis de Vanves est venue passer la journée du 23 à Houilles. Connaissant Mme Bernard, elle la chargea de m'apporter, en cette veille de Noël, un bifteck de la part de l'ange Gabriel. Son second prénom étant Gabrielle, il ne m'a pas été difficile de l'identifier. L'intention me causa autant de joie que le bifteck lui-même.

Le soir du réveillon, je le passe seule en compagnie de mon poste de radio. Après avoir écouté les chants de la messe de minuit, j'éteins la lumière. Le lendemain est jour de marché, je dois déballer, il me reste encore pas mal de jouets à vendre.

25.12.1946

Il faut vraiment avoir besoin d'argent pour déballer par un froid aussi glacial. Mon dos est bien couvert par une doublure de lapin que Mari a tannée pour moi. Mais les doigts collent

au fer des jouets. Je n'ai pas vendu grand chose. Au près de moi, un jeune homme ne cessait de couper des points textiles et de mesurer des tissus. Je n'avais pas de marchandises rares à vendre et je me distrayais à le regarder.

Aucun autre marché ne fut aussi pénible. Ce n'était pas seulement le froid qui en était la cause, mais la solitude parmi les gens endimanchés qui paraissaient heureux ce jour-là. Je me consolais en pensant que Veig viendrait à Houilles le lendemain et la maison sera repeuplée.

27.12.1946

Nantes. Herminie à A. Y. :

« Tous mes remerciements pour la belle ceinture qu'Alix m'a remise. Elle va à merveille sur ma robe bleu ciel. J'aime croire que vous avez passé une bonne fête avec Veig. Ici, nous étions si fatigués, maman étant souffrante, que cela n'a pas été bien gai. J'espère vous voir bientôt. Peut-être vous déciderez-vous à venir chez Manuel. Je serais bien contente. En tous cas, je pense aller vous rendre visite. »

27.12.1946

Veig étant arrivé hier soir de Vieux-Moulin, je pars avec lui pour Précy, voir sa tante Mari. Je remplis mon grand sac à dos de dentelles et autres marchandises point trop encombrantes. Sur le chemin du retour je m'arrêterai à Compiègne et irai faire un essai sur le marché.

Nous sommes bien reçus par la supérieure qui donne à Veig et à moi une chambre inoccupée. C'est une petite maison de retraite pour femmes seulement.

Mari est heureuse de notre venue. Elle nous fait visiter les lieux à commencer par la petite chapelle où elle a installé une jolie crèche. Puis elle nous présente à la cuisinière et à une de ses patientes à qui elle prodigue des soins attentifs.

Elle me fait faire la connaissance de la gouvernante du curé. Jolie femme, la quarantaine, intelligente, cultivée et autoritaire en diable. Assistante sociale à Saint-Lazare, elle vient de Paris passer ses week-ends à Précy, où elle tient l'harmonium le dimanche. Elle m'a acheté des coupons de dentelle pour décorer

l'intérieur du presbytère dès que celui-ci sera mis en état. En attendant, le curé a pris pension, en première classe, à la maison de retraite.

Pour la remercier de son hospitalité, j'offre à la supérieure un napperon de tulle brodé, agrémenté de dentelle d'Irlande à la main. Elle l'offre à son tour au curé, pour mettre sous le portrait de sa mère qui trône sur la commode de sa chambre.

Dès que j'ai un moment de libre je fais des napperons d'Irlande, que ce soit dans les trains ou dans les salles d'attente. Ils se vendront bien un jour.

Précy-sur-Oise est un bourg à la population assez dispersée. Aussi Mari va à bicyclette donner ses soins aux malades. Dès qu'elle est libre elle vient me retrouver dans ma chambre avec ses précieux manuscrits.

28.12.1946

Nous assistons ensemble à la grand-messe célébrée à l'église paroissiale. Pour faire plaisir aux prisonniers allemands qui travaillent à Précy, Geneviève joue le *Stille nacht* à l'harmonium. Après les vêpres l'après-midi, Mari vient nous faire visiter le bourg et des amis.

Comme il fait très froid, j'ai mis mes pantalons, ce qui ne plait pas à la supérieure, ni au curé qui me conseille de ne pas venir débaucher ma sœur.

« Je suis ainsi plus modeste, puisque tout est couvert au maximum », dis-je à ma sœur qui a les idées larges et essaie de les faire partager à son entourage. Je n'abuse pas de mon droit d'aînesse pour l'influencer en quoi que ce soit. Chacune de nous garde sa liberté totale de penser et d'agir en cultivant nos points communs.

Dans ce milieu religieux, tout ce qui est nouveau est pourchassé, tout comme autrefois à Douarnenez. Si l'on touche aux habitudes anciennes, l'édifice est en péril !

29.12.1946

Mari peut sortir un peu avec nous aujourd'hui. Elle peut parler en toute liberté des servitudes de son travail et de l'esprit

étroit de ceux qui l'entourent. Ni M. le curé, ni la supérieure ne voient d'un bon œil Mari s'intéresser davantage aux écrits de son frère qu'à son emploi qui est de soigner les corps et les âmes. N'étant pas Bretons, ils ne peuvent comprendre son idéal qui n'est pas seulement chrétien, mais breton aussi, et craignent qu'elle ne se détache de leurs œuvres.

30.12.1946

Nous reprenons le train en direction de Compiègne où nous sommes attendus. Mon cousin me donne un petit barnum pratique que l'on peut porter sous le bras, pour exposer mes dentelles au marché du lendemain.

31.12.1946

J'ai exposé au marché de Compiègne, mais je n'ai pas vendu grand chose. Une voisine qui vend des soutiens-gorge, me dit :

« On n'en vend pas des masses, mais cette vente chiffre pas mal. » Mes coupons de dentelle par contre, ne paient pas le voyage. Aussi je ne déballerai ici que lorsque je viendrai en vacances de charbon, faire des journées de couture à la cousine Gilberte.

2.1.1947

Après trois bons jours passés dans une ambiance familiale retrouvée, Veig repart pour Vieux-Moulin par le car et je prends le train pour affronter le froid sur les marchés de Houilles.

CHAPITRE XI

Sur les marchés sac au dos

2.1.1947

Dès mon retour, je trouve une carte de vœux de Roparz Hemon : « a gas deoc'h e wellañ hetoù evit 1947. Gourc'hemennoù da Veig. »

Puis les vœux de Mme André de "Ker an heol" à Deuil ; et ceux de Lucie qui me promettent leur visite dans le courant du mois.

..

Dans la semaine, je vais offrir mes vœux à Jorda et Ronan Caouissin à Fontenay-aux-Roses. Auparavant, j'ai renouvelé mon stock chez les merciers en gros. J'ai la chance d'y trouver des ballons de caoutchouc. Ils se vendront sûrement. Je ne suis pas au mieux avec les vendeuses que je "n'arrose" pas. J'entends l'une d'elles qui dit à l'autre : « Vous avez reçu quelque chose ? »

Je suis bien reçue à Fontenay comme d'habitude et l'on me propose un lit afin de passer une bonne soirée ensemble. Ils sont pourtant à l'étroit. Ils ont loué à Roparz Hemon leur salle à manger et leur cuisine et se sont réfugiés au premier étage. J'ai plaisir à revoir leurs enfants qui sont aimables.

Je peux aussi avoir des nouvelles des amis exilés et rire un peu, malgré la tristesse des temps, cela me détend et me procure un réel réconfort.

..

Le lendemain, avant mon départ, je vais frapper à la porte de Roparz Hemon, pour le remercier de ses vœux et lui offrir les miens (je n'aime pas écrire). Il entrouvre sa porte qui donne sur le couloir d'entrée. Je le dérange sans doute, car il ne m'invite pas à entrer. Il me remercie avec un sourire aimable, mais ne me demande pas des nouvelles de Veig, ni de mes affaires.

Cette "froideur" quoique polie et inhabituelle me désarme. Je n'ose lui demander des nouvelles de sa situation qui est aussi critique que la mienne. Il est vrai qu'il ne facilite pas le dialogue ; comme je n'aime pas m'imposer je prends congé sur un kenavo cependant chaleureux.

Il y avait huit jours, je l'avais rencontré à Houilles avec les Poupinot et un mois auparavant chez eux à Colombes. Il m'avait paru plus gai, conversant avec les convives d'une façon intéressante. Ne pas avoir de logement bien à lui, doit le rendre maussade et plus mystérieux encore comme disait l'un de ses familiers.

Une photo de cette époque me remet en mémoire son visage amaigri par douze mois de captivité et sur lequel se lisait toute la tristesse du monde. Cela explique bien des choses !

C'était cette attitude indifférente qui me faisait dire à mon mari, que son ami n'avait pas de cœur. Cependant, c'était l'un des amis de Fransez que j'estimais le plus, pour sa loyauté, sa conscience et la rigueur de son comportement.

Aussi, je ne lui en voulais pas et lorsque je le rencontrerai de nouveau tout sera comme avant.

Je rentre à Houilles le soir, encore sur le coup de cet accueil qui battait tous les records de brièveté. Pour relever le rideau de mon magasin, je dépose mon paquet de marchandises et mon sac à main contenant mes bijoux et toute ma fortune. Il y a une brume à couper au couteau et je referme ma porte sans penser à mes colis.

Depuis le temps que je vis dans l'angoisse du lendemain, en me battant pour survivre la moindre chose peut faire déborder la coupe. Je fais face avec un optimisme de commande, mais à force de recevoir des coups, les nerfs me lâchent et je perds la notion du réel. Il y a tant d'autres Bretons qui sont plus à plaindre que moi. Je suis en somme dans une situation pas trop irrégulière et je ne devrais pas m'en faire pour si peu.

Le matin suivant, la voisine du dessus frappe à ma porte ; mon paquet et mon sac à main dans les bras.

« Je les ai trouvés devant votre porte », me dit-elle.

La mémoire me revient. Je la remercie et lui donne un ballon de caoutchouc pour sa fille. Heureusement, cette personne est honnête. La brume dans cette rue peu passagère m'avait sauvée du désastre.

3.1.1947

Nantes. Herminie à A. Y. :

« Gaby est arrivée. Elle repart lundi 5. Aussi je l'accompagne comme convenu. Donc à lundi après-midi. Tous mes vœux pour la nouvelle année et à bientôt. »

.

En attendant mieux, Gaby a pris un poste de garde-malade-gouvernante chez une personne âgée. J'ai été la voir et j'ai été bien reçue. Elle ne s'y plait pas beaucoup, quoiqu'elle donne l'impression d'y être comme chez elle.

Son amie Gaëlle, fille de médecin, s'occupe de la faire entrer dans une école d'infirmières où elle sera logée et nourrie. Ayant déjà travaillé dans les hôpitaux elle sera là dans son élément.

J'ai été voir Gaëlle dans son appartement à Montmartre. Elle peint des tableaux de style moderne de belle facture. Je lui demande des tuyaux pour en vendre :

« La profession est bouchée, me dit-elle. La musique aussi. Mon mari, qui faisait partie d'une formation en renom, a dû se recycler dans l'électricité pour faire vivre ses deux enfants. »

Le piano qui trône au milieu du salon, rappelle sa vocation. J'ai rencontré son mari un jour. Il m'a fait une impression de sérieux et de bonhomie.

Personne d'esprit, je sympathise avec Gaëlle qui me fait ses confidences. Me croyant l'amie intime de Gaby, qui aime se vanter de ses relations, elle s'excuse de ne pouvoir la garder. Son logement est petit me dit-elle, à moi il me paraît vaste. Gaby est prête à rendre service, mais dans une maison où se trouve un mari sa présence est encombrante ; aussi lui répondis-je :

« L'on a besoin surtout de se sentir libre chez soi. »

Paris, Albert da A. Y. :

« Keneilez ker. Emaoun o paouez kaout ho lizer. Mat-tre hoc'h eus graet skriva d'in rak enkounac'haet rik am eus e tlean deoc'h ar pevar mil lur-se. Dleet ho pije beza skrivet d'in kentoc'h. Eveljust evel ma ouzoc'h ez oun bet tapet fall eur pennad e kenver an arc'hant.

Ranket am eus evel kalz re all ober dle. Met bremañ e teuan tamm ha tamm war c'horre an dour ma joman yac'h da vihana. Setu ez oun kroget dija eun nebeut miziouzo da baea an dle. Ha ma n'am bije ket ankounac'haet, c'houi eo e vije bet daskoret da genta.

Evit ar miz mañ, em eus paet dija eun tamm mat adarre, ouspenn ar frejou a vez da zeiz kenta ar bloaz. Setu n'hellan ket kas deoc'h nemet daou vil lur. An daou vil all ho po e derou ar miz a zeu. Ouspenn dre m'em eus dalc'het an arc'hant ken pell e kasin deoc'h pemp kant all e derou miz Meurz.

Kompren mat a ran ez eo diaes ral ar c'henverz er poent-mañ, met ouspenn emaooun o sonjal perak ne glaskit ket ober evel ar bigoudennd, ha mont da werza dantelez ha braoigou graet ganeoc'h war ar marc'hadou. Klevet am eus e reer kalz arc'hant evelse hep

« Je viens de recevoir votre lettre. Vous avez bien fait de m'écrire, car j'avais complètement oublié que je vous devais ces 4 000 francs. Vous auriez dû m'écrire plus tôt.

Comme de juste, vous avez su que j'ai été bien attrapé il y a quelque temps par le manque d'argent. Il a fallu que je fasse un emprunt. Maintenant je reprends peu à peu le dessus. Voici donc que j'ai commencé déjà depuis quelques mois à payer mes dettes. Si je ne vous avais pas oubliée, c'est vous que j'aurais remboursée la première.

Pour ce mois-ci, j'ai déjà payé une assez forte somme et en plus il y a eu les frais du premier de l'an. C'est pour cela que je peux vous envoyer seulement deux mille francs. Les deux autres mille, vous les aurez au début du mois prochain. De plus, puisque j'ai gardé cet argent si longtemps, je vous enverrai cinq cents autres francs au début de mars.

Je comprends que le commerce est difficile en ce moment. De plus, je me demande pourquoi vous ne cherchez pas à faire comme les Bigoudenn, d'aller vendre de la dentelle et des bijoux sur le marché. J'entends que l'on fait beaucoup d'argent sans trop de frais...

re a vizou... Gwir eo ez eo ker bremañ an traou-se : met ne c'helfec'h ket ober traou disteroc'h ha graet buan ?

Laouen oun ez a mat ar paotr ha fiziañs am eus e lakao ac'hanoc'h eurus eun deiz a vo, rak dellezek oc'h. Ar rod a dro ha n'eo ket atao d'an hevelep re kaout tourmant.

Bennoz Doue evit ho hetou ha me a gas deoc'h ivez va re...

Va sonj am boa bet da vont d'ho kwelout warlene e derou ar bloaz pa labouren. Met goude ez oun chomet dilabour epad daou viz. »

Il est vrai que toutes ces choses sont très chères, mais peut-être pourriez-vous proposer des objets plus simples confectionnés plus rapidement.

Je suis content que votre garçon aille bien ; et j'ai confiance qu'il vous rendra heureuse un jour, car vous le mériteriez bien. La roue tourne et ce n'est pas toujours aux mêmes d'avoir du tourment.

Bennoz Doue pour vos souhaits, je vous envoie aussi les miens...

Mon idée était d'aller vous voir au début de l'année dernière quand je travaillais. Mais après, j'ai été en chômage pendant deux mois. »

Mme Le Mée avait dû lui donner mon adresse, mais je n'ai eu la sienne que ces derniers temps. Aussi me souvenant que Fransez lui avait confié 4 000 francs avant son départ, je lui écris pour les lui rappeler. Dommage que mon mari ne lui donna pas davantage !

J'avais fait la connaissance d'Albert en 1943, lors d'un service religieux célébré à la mémoire d'un "Breiz-Atao" tué à Paris dans un bombardement. Il s'était occupé de cette cérémonie, Fransez l'avait salué à cette occasion et m'avait présentée. Il le connaissait de longue date et l'estimait pour son patriotisme et sa loyauté. C'est pour son attachement à la cause bretonne qu'il avait été inquiet à la Libération et que l'action de M^e Michellet lui avait été si utile.

Je suis allée une fois chez lui. Il habitait un studio avec coin cuisine. Il me reçut chaleureusement, tout en disant :

« Me zo eur paotr yaouank koz, ha n'oun ket atao em zi. Gwelloc'h a vez deoc'h skriva d'in, ma peus eun dra bennak da larout d'in. »

« Je suis un vieux garçon et je ne suis pas souvent chez moi. Il vaudrait mieux que vous m'écriviez si vous avez quelque chose à me dire. »

Ce jour-là, j'ai rencontré Mazé venu chez Albert lui montrer des boîtes de conserves. Comme je n'ai pas beaucoup d'argent, je ne me suis pas inquiétée de leur prix et aucun d'eux ne m'en a fait l'article. Tout le monde, plus ou moins, avait recours au marché noir pour essayer de vivre convenablement. Le manque de cartes ne m'aurait pas gênée si j'avais possédé des rentes.

8.1.1947

Suzanna à A. Y. :

« J'ai reçu votre mandat et la poupée. La pauvre a eu la joue enfoncée par les paquets. Vous qui avez tant de mal à y arriver vous auriez dû la vendre ma pauvre sœur, dont le cœur est aussi grand que la détresse. Heureux que le courage et la santé ne vous manquent pas.

Vous avez mis 75 francs de trop dans le compte, on vous enverra un paquet à l'occasion. La combinaison bleue est le cadeau d'une pauvre lingère. Chacune aime faire plaisir à la sœur qui la soigne. On dirait qu'à Noël les humains sont meilleurs (ou moins mauvais).

Je prie la Providence que vous trouviez un gagne-pain assuré. Les gens sont changeants, l'art les touche peu. Dans mon secteur, je n'ai pas que des consolations. Que de mal, il faut se donner pour faire un peu de bien. Mais la cause vaut qu'on y mette sa peine et son sang, s'il le faut. »

..

Ma sœur trotte à pied du matin au soir dans le grand Rouen. Comme moi, elle n'a jamais pu réussir à se tenir sur une bicyclette. Elle aime cette vie active et se fait beaucoup d'amies parmi ses malades. Elle cherche à résoudre leurs problèmes comme elle le peut et je suis de celles-là. Elle reçoit d'une main pour donner de l'autre. Elle est vraiment là dans sa vocation.

Si je pouvais vendre tout ce que je fabrique, je ne serais pas en peine. Aussi, pour remercier ceux qui me viennent en aide, je leur offre ce que je fais moi-même. A son tour, la supérieure offrira mon cadeau pour remercier des bienfaiteurs qui l'aident dans ses œuvres.

On ne trouve pas comme on voudrait des poupées en celluloid, je dois me contenter des poupées avec des têtes de carton bouilli. Il faudrait un cartonnage adéquat pour les expédier, mais là aussi c'est la pénurie.

Avant-guerre le fabricant était spécialisé dans les masques en carton. Il est sceptique quant à l'avenir de ses poupées.

« Quand il y aura des poupées en celluloid sur le marché, je n'en vendrai plus », me disait-il d'un air désabusé.

10.1.1947

Douarnenez. Marc'harid da A. Y. :

« Trugarez evit ho hetou, ha deoc'h ivez ha da Veig, bloavezh mat, yec'hed, hag ar baradoz pa blijo gant Doue ! Disul divezhañ edomp pemp pe c'houec'h eus Douarnenez, pedet gant an Itron Bricler e Kemper. Dre Y. Cuzon hon eus bet eus ho keloù, Anna G., M. J. Marot, Dr Ezel hag all a oa eno, hag un devezh mat hon eus tremenet a-gevret.

Kenderc'hel a ra hor skolioù dre lizher da vont mat endro, n'eo ket labour eta a ra diouer d'in. Bemdez koulz lavaret e welan Anna G. pe en eur vont d'ar marc'had, pe en eur vont d'ar Post. Drezi am eus keloù ac'hanoc'h ur wech ar mare, peogwir e teu Rosa betek du-se aliesik.

Nebeut ha nebeut e teu an Emzav da sevel e benn. Gant gras Doue e teuo an trec'h. Goude ar chal, dichal. A galon. »

Merci pour vos vœux et à vous aussi et à Veig, bonne année, santé et le paradis quand Dieu voudra ! Dimanche quand Dieu voudra ! Dimanche dernier, nous étions cinq ou six de Douarnenez, invités chez Mme Bricler à Quimper. Par Y. Cuzon nous avons eu de vos nouvelles. Anna G., M. J. Marot, Dr Ezel et autres étaient là. Nous avons passé une bonne journée ensemble.

Les cours par correspondance continuent d'aller de l'avant. Ce n'est pas le travail qui me manque. Tous les jours pour ainsi dire je vois Anna G. en me rendant au marché ou en allant à la Poste. Par elle, j'ai de vos nouvelles de temps en temps, puisque Rosa vient chez elle assez souvent. Peu à peu l'Emzav relève la tête. Avec l'aide de Dieu, viendra la victoire. Après le flux, vient le reflux. Cordialement. »

..

Anna G. n'aime pas écrire, comme beaucoup de ses compatriotes. Par contre, elle sait être une conteuse hors pair et ne rechigne pas à confectionner des colis pour les Bretons en détresse dont je suis.

19.1.1947

Veig da A. Y. :

« Emichans out deut da Gompiegn dec'h d'ar marc'had. Me zo bet grippet eun tam-mig. Me zo chomet em gwele. Daou glanvig va zreid a zo paraet.

Ma vefes deut da Vieux-Moulin, te az pefe bet bara americain hag e oa evel gwas-tell. Te az pefe bet marteze, pevar pe c'houec'h kilo... Di-meurz ni a yelo da Rothondes evit mont da welout Notre-Dame de Boulogne. Kas d'in en eur pakad ma c'helles mar plij, lasennou da lakaat va boutou izel. »

« J'espère que tu es venue hier au marché de Compiègne. J'ai été un peu grippé. Je suis resté au lit. Mes deux petits bobos au pied sont guéris.

Si tu étais venue à Vieux-Moulin, tu aurais eu du pain américain qui était comme du gâteau. Tu aurais eu peut-être quatre ou six kilos. Mardi nous allons à Rothondes pour voir Notre-Dame de Boulogne. Envoie-moi, s'il te plait, une paire de lacets pour que je puisse mettre mes souliers bas. »

19.1.1947

Rosa à A. Y. :

« Vœux de bonne année et surtout de bonne santé... Vous allez voir si vous allez trouver une place de bureau ; ce sera peut-être mieux et plus tranquille. »

..

Je cherche à me dépêtrer comme je peux, mais ce n'est pas facile. Avec ce procès que je dois faire, j'ai les mains liées. Je parle à tous ceux qui m'entourent, mais l'on ne trouve que des places de bonne à tout faire. Je ne peux me résoudre à obéir à des patronnes, qui la plupart du temps sont des maniaques du nettoyage. Et que deviendrait Veig dans tout cela ? J'ai besoin d'être chez moi pour le recevoir quand il vient.

Visite de Fred Moyse à Houilles

Miz genver 1947

Un certain jour de ce mois de janvier, j'ai l'heureuse surprise de voir apparaître dans ma boutique, Fred Moyse, que je pensais à des lieues d'ici.

Je lui offre le lit de Veig pour la nuit et je partage le mien avec Alix venue justement me rendre visite ce jour-là. Nous avons ainsi le temps de confronter nos souvenirs.

Depuis que je fais les marchés, j'ai mis des rideaux opaques à la devanture. Ainsi nous sommes tranquilles pour écouter l'odyssée de l'ami sincère que nous n'espérions plus revoir.

Après un dîner frugal, mais qui n'altère en rien notre bonne humeur, il nous raconte :

« A l'arrivée des Américains à Frankfurt-sur-Main, je fus fait prisonnier dans les services allemands, où j'étais spécialisé dans la censure des lettres en breton. Les Américains me gardèrent à leur service comme interprète, ma connaissance de l'anglais, de l'allemand et du français, me désignait à cet emploi.

« Je me plaisais bien parmi eux, lorsqu'un jour les autorités françaises exigèrent mon rapatriement. Je pris donc place dans le convoi en direction de Bordeaux, via la Belgique. En passant par Bruxelles, je parvins à m'échapper. J'allais revoir ma femme afin de régulariser une situation qui durait depuis plus de trois ans (ils étaient séparés).

« Mariés en Belgique, nous n'avions pas besoin de papiers français pour la procédure de divorce. Etant d'accord tous les deux pour ce faire, nous l'obtinmes en un temps record.

« Je ne me suis jamais aussi bien entendu avec Irma, me confia-t-il, libérés l'un de l'autre d'une contrainte qui pesait à tous deux. »

Redevenu libre sur tous les plans, il vient à Paris voir sa mère qui habite un petit pavillon dans la banlieue proche. Celle-ci fut saisie de voir son grand garçon qu'elle croyait mort. Elle avait reçu un avis de son décès de Bordeaux. Ne l'ayant pas trouvé à l'arrivée, les services le portèrent disparu ou décédé au cours d'un voyage d'au moins 1 000 kilomètres.

Comme Fred a un frère, sa présence passa inaperçue. D'ailleurs, il ne pense pas s'éterniser à Paris. Il est venu aussi pour

y acheter des alliances et d'autres articles pour son mariage avec Henny. Je lui donne une paire de gants d'Irlande pour elle. C'est un tout petit souvenir qu'il prise comme le plus beau des cadeaux.

Alix et moi lui donnons toutes les informations que nous détenions ainsi que les adresses des patriotes qui l'intéressent. Il me donne l'adresse de sa mère qui serait heureuse de me voir.

Il partit pour ne plus revenir en France ni en Bretagne où son cœur était resté. Etant mort officiellement, il n'était pas indiqué de "ressusciter". Sa mère dut prendre des ruses de sioux pour rester en communication par l'intermédiaire de la belle-mère de son fils chez qui il habitait. Elle fut convoquée à plusieurs reprises à son sujet, mais en vain. J'allais la voir de temps en temps. Elle était heureuse de parler à cœur ouvert de son fils aîné, le cadet ne partageant pas les idées bretonnes de son frère.

Dans une lettre que Fred m'écrivait le 18-7-73 à une demande de renseignements, il me répondit :

« Moi-même je ne possède aucune documentation du temps précédant la guerre et même jusqu'à 1943, car tout a été perdu, soit en Bretagne, soit à Bruxelles. Quand je suis retourné à Francfort, en janvier 47, après mes aventures de fin de guerre, tout ce que j'avais, c'étaient les habits que je portais sur moi. Il ne m'est pas resté une épingle à l'exception de mon violon caché dans une cave, qui avait échappé au pillage. Et des années passèrent avant que je prenne contact avec quelques amis comme Marcel D., A. C., Goasdoué et plus tard Germain B. et le fameux O. M. »

22.1.1947

Herminie m'écrit :

« Je vous remercie de l'accueil et charmante hospitalité. J'en garde un souvenir très doux. Dahut a été sage comme une image. Elle l'est toujours dans le train. Elle n'a dit qu'une blague :

« Dahut a été dans le panier à salade. »

C'est mignon et inattendu. Elle ne pouvait trouver mieux en compagnie... Votre travail a-t-il un meilleur rendement ? Je l'espère avec le mal que vous vous donnez.

Pour ma part, je n'ai pris aucune décision. J'aimerais avoir près de moi quelqu'un qui dirigerait et je n'aurais qu'à suivre... »

❖

Je me rappelle Herminie attendant son mari qui doit venir la rejoindre chez moi. Le sachant méticuleux, elle n'en finissait pas de repasser son chemisier sur la seule petite table que je possède.

Ils ont passé la nuit chez moi. Je leur ai laissé mon lit et pris Dahut avec moi sur le lit de camp des surplus américains que Lukaz m'avait apporté un soir. Ce dimanche le père était heureux de se promener avec sa fille.

2.2.1947

Veig da A. Y. :

« *Resevet am eus eul lizer digant Alix he deus kaset d'in eur c'holi. E barz e oa eur re voutou bet da Jenig ; peder mandarinenn ha chokolat. Hag e c'helfes, mar plij ; kas en eur pakad, leor oferenn Henri, peogwir ne implij ket anezañ. An Dimezell Le Sueur, he deus sellet ouz va leor he deus la-ret ne oa ket mat peogwir n'eo ket "complet".*

Ar vuhez a ya atao mat hag emichans da hini a ya atao ivez. Te a zo henvel ouz eul labous hag a glask e lojeis, hag e vara ebarz an erc'h. An erc'h a ya kuit ! Me a gas d'it en eul lizer all arc'hant evit ma c'helfes kas d'in ar pakad. »

« J'ai reçu samedi une lettre d'Alix. Elle m'a envoyé un colis. Il y avait dedans une paire de souliers ayant appartenu à Jenig (son neveu), quatre mandarines et du chocolat.

Si tu pouvais, s'il te plaît, m'envoyer dans un petit paquet, avec les lacets, le livre de messe d'Henri, puisqu'il ne s'en sert pas. Mlle Le Sueur a regardé mon livre et a dit qu'il n'était pas complet.

La vie va bien avec moi toujours et j'espère que la tienne va de même. Tu ressemble à un oiseau à la recherche d'un refuge et du pain dans la neige, et la neige fond.

Je t'envoie dans une autre lettre l'argent pour que tu puisses m'envoyer mon paquet. »

❖

Cette image de neige me fait penser au marché que je fis un jour à Puteaux, près du pont de Neuilly, sous un temps glacial. Tout était blanc de neige lorsque je sortais de chez moi. En temps ordinaire, il était difficile d'y trouver une place. Ce

jour-là, il y avait des tables disponibles, mais peu de clients. Ils n'osaient pas enlever leurs gants pour choisir la dentelle. Néanmoins je fis quelques ventes. J'avais 20 francs en poche en quittant la maison. J'y revenais avec 90 francs. C'était peu, mais cela eut pu être pire. Je m'imaginai que mon mari était là-bas à Houilles m'attendant et je lui disais :

« Tu vois, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous allons mourir de faim. » Il m'aurait dit alors : « Soldat, je suis content de toi. » Et cette pensée me consolait.

3.2.1947

Rosa à A. Y. :

« Alors, vous avez pu mettre le commerce à votre nom ? Cela ne me gênait pas, seulement s'il avait fallu aller là-bas. On doit geler dans votre magasin et surtout sur les places. Ici on a eu de la neige jusqu'à 20 cm et après ça a glacé. On ne pouvait plus marcher. Il y avait 8 degrés au-dessous de zéro. Les enfants n'ont pu aller à l'école. Auguste a perdu des journées. Impossible d'aller sur la digue avec le vent. Tous nous sommes plus ou moins enrhumés. »

3.2.1947

Compiègne. Gilberte à A. Y. :

« J'ai bien reçu votre lettre. En effet, je me demandais ce que vous deveniez... Alphonse pense aller vendredi à Paris pour ses affaires. Si cela vous était possible de venir à Compiègne avant ce jour, je pourrais l'accompagner... Mais il ne faut pas que cela dérange vos projets... Si les froids continuent et que vous voulez rester un moment à la maison, il y aura du chauffage et une assiette pour vous et même comme vous le savez, un peu d'occupation de couture. »

..

Gilberte m'avait écrit à Précy où j'ai passé deux jours. J'en ai profité pour faire le marché de Creil. Il n'a pas donné grand chose. Je suis repartie à Compiègne sans avoir reçu sa lettre. La cousine m'ayant maintes fois invitée. Je tombe bien ; ainsi elle peut partir à Paris voir sa mère. Elle n'avait qu'une jeune employée à qui elle ne voulait pas confier sa petite dernière.

7.2.1947

Compiègne. A. Y. à Mari, Précy :

« *Vendredi. Emaoun atao e ti va c'hendirvi. An erc'h a zo deuet endro ha setu mat evel-se rak em zi ne vije ket bet tomm. Veig a zeuio warc'hoaz d'am gwelout amañ, hag e vo evurus sur awalc'h.* »

« Je suis toujours chez mes cousins. La neige est revenue. Aussi c'est bien ainsi, dans ma maison je n'aurais pas eu chaud. Veig viendra demain me voir ici et il sera heureux sûrement. »

Ma cousine m'a bien reçue selon son habitude. Hier j'ai fini de broder une robe pour sa fille Danielle. Elle était aux anges. Mercredi, j'ai été sur le marché, mais je n'ai pas fait grand chose. Mon dos s'est senti de ce temps glacial que l'on nous promet encore.

Aussi, je vais rester ici jusqu'à mardi soir. Mercredi prochain, je pourrai aller à La Garenne pour me remettre à flot. Je pourrai toujours aller aux adresses voir s'il n'y aurait pas un travail d'attente. Comme les marins, je vais tâcher d'aller jeter mes filets sur le marché, afin de pouvoir payer la pension de mon fils.

Je me retape ici. Je vais devenir aussi gourmande que Veig. Dimanche, pour l'anniversaire de la cousine, il y a un banquet en perspective. Ce n'est pas à dédaigner par les temps qui courent...

Malgré cela, j'aurai plaisir à revoir votre image souriante dans la maison de Précy... Je vous charge de remercier la supérieure de sa bonne hospitalité... Mlle Geneviève aura peut-être une réponse demain...

Je viens de finir ma déclaration fiscale. Aussi j'ai l'esprit tranquille pour mettre à jour mon courrier. La maison est calme. Tout le monde est parti à Paris sauf la petite et l'employée de maison. Aussi j'ai pu étaler mes papiers sur la table de la salle à manger.

Kenavo va c'hoar ger, envoyez-moi aussi votre prose sympathique à Houilles. Da c'hortoz e kasan deoc'h va gwella pokou. »

7.2.1947

Dom Godu O.S.B., écrit à Mari, au sujet de l'essai de philosophie religieuse de Jos, écrit en breton :

« Pour répondre à votre désir je vous envoie la traduction de la lettre la plus difficile de votre frère. L'autre étant beaucoup moins importante, votre sœur, Mme Debauvais, l'aura facilement comprise.

Bien entendu, cette traduction rapide est faite pour vous et pour votre sœur, pour que vous connaissiez la pensée profonde de votre frère. Mais il est inutile de l'envoyer à l'abbé Loeiz ar Floc'h. Le seul texte original et qui sera peut-être publié un jour, c'est le texte breton. C'est le seul qui compte.

Je souhaite qu'un jour dans l'avenir, il vous soit possible de faire connaître la vie de votre frère. Dans la période actuelle, il n'y faut pas songer.

Voulez-vous offrir à votre sœur mon souvenir et mes souhaits et agréer, je vous prie, l'hommage de mon respectueux dévouement in Xts. »

∴

C'est faire preuve d'une grande modestie. Peu de gens auraient pu rendre accessible en breton la pensée de Jos. Cela démontre son attachement à la langue bretonne. Malgré son grand désir de rejoindre Landévennec, il ne put jamais le réaliser.

Lorsque l'on connaît la mentalité des Français, même religieux, l'on croit deviner pourquoi, il a fini ses jours loin de l'abbaye de Saint-Gwenolé. Il y aurait restitué la place due au breton en y insufflant l'esprit de Yann de Landévennec.

12.2.1947

Vieux-Moulin, Mme Favier à A. Y., Houilles :

« Je suppose que le certificat signé de ma main est suffisant. Actuellement nous sommes sans aumônier. Si cela ne suffit pas, dans quelques jours notre nouvel aumônier pourra le signer.

Etes-vous décidée à mettre Hervé à Auteuil ? Il me semble que vous pourriez trouver mieux. Pour mon compte je préfère les œuvres tenues par les Pères Salaisiens. Informez-vous et faites pour le mieux. Si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition.

Merci pour la pension apportée par Hervé. Mais je vous supplie de ne pas vous tourmenter.

∴

Comme Veig va avoir 14 ans dans l'année, il faut que je fasse une demande à Auteuil pour qu'il rentre en apprentissage.

Munie de cette recommandation, je vais voir la direction qui prend note de l'admission de mon fils, dès qu'il y aura une place de libre.

16.2.1947

Le Havre. L'oncle Alphonse à A. Y. :

Il me remercie de mes vœux et m'offre les siens en espérant que mon commerce marche bien et continue :

« Nous avons eu de vos nouvelles par Compiègne dans le courant de Janvier. Ici cela ne va toujours pas. Votre tante souffre toujours beaucoup, de plus en plus. Aucun médecin ni remède ne la soulage...

Nous devons aller à Paris prochainement voir un spécialiste, mais la température est tellement froide que nous attendons un peu.

Ne pouvant plus tenir notre commerce, nous le cérons à Victor, de Clamecy à Pâques. Je serai plus libre pour m'occuper activement de la santé de votre tante. Hervé est sans doute à Vieux-Moulin. Ce n'est pas facile de l'avoir avec vous. »

∴

Victor Debauvais, son neveu, a été longtemps chez lui, au Havre, aussi est-il au courant du commerce. Avec le concours de sa femme Odette, originaire du Havre, il a fondé à Clamecy un magasin de corset et orthopédie. L'ayant cédé, ils sont tout indiqués pour prendre la suite de leur oncle.

L'oncle me disait : Odette va être là tout à fait à son affaire. Elle va pouvoir gagner de l'argent. » Comme il l'a fait lui-même et sa femme, leur affaire étant de beaucoup supérieure à celle d'une petite ville.

Miz c'houverer (février) 1947

Houilles. A. Y. à Mari, Précy :

« Mercredi. Je ne veux pas laisser partir cette prose sans la note poétique. Chacun fait avec son cœur comme il est fabriqué.

Comme j'en possède un, je veux réchauffer le vôtre. Il n'y paraît pas, mais il existe à sa manière.

Si le temps se remet au froid, vous me verrez arriver bardée (non de fer), mais d'un sac à dos américain (signe des temps) et je vous ferai la traduction des textes bretons, car je n'apporterai pas de couture.

La couture, j'en ai fait chez la cousine et aussi deux maigres marchés. Mais j'ai quand même pu payer la pension du fils et j'ai été bien nourrie. Aussi je me sens d'attaque pour affronter le froid des marchés. Ce matin, petit succès à La Garenne. Cet après-midi courses à Paris, pour réassortiment. Et la vie continue !

Kenavo va c'hoar ger gant va gwella pokou. »

21.2.1947

Roazon. Mari Milin ar Mée da A. Y. :

« Pell zo, n'am eus ket skrivet deoc'h. Va digarezit. N'am boa na plac'h, na plac'h menaj. Setu labour d'in muioc'h evit ma c'hellan ober. Un plac'h menaj am eus bremañ ha mont a ra gwelloc'h an traou. Yac'h omp holl. Nannig a zo eur verc'hig fur-tre hag a gresk buan.

Ha c'hwi ho taou? Penaoz emañ ar bed ganeoc'h? Spi am eus oc'h yac'h. An aferiou sur awalc'h a zo goustad, goustad evel e pep lec'h ! Siwarzh ! F. an Douarin hag a labour ganeomp he deus kaset deoc'h dec'h ur mandat a pemp mil lur. Evidoc'h hag evit Veig eo an dra-mañ, digant keneiled a zo.

N'am eus ket gwelet an Dimezell Alix pell-zo. Sur awalc'h

« Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit. Excusez-moi. Je n'avais personne, ni femme de ménage et j'avais plus de travail que je ne pouvais en faire. J'ai trouvé quelqu'un pour m'aider et les choses vont mieux maintenant. Nous nous portons tous bien, et Nannig est une petite fille qui se développe bien.

Et vous deux ? Comment va la vie avec vous ? J'espère que vous vous portez bien. Les affaires doivent aller doucement, doucement comme partout ailleurs. Hélas ! F. Douarin, qui travaille avec nous, vous a envoyé un mandat de cinq mille francs. Pour vous et Veig et cette somme a été donnée par certains amis.

Je n'ai pas vu Mlle Alix de-

n'emañ ket e Ker Roazon. Grit ma gourc'hemennou dezhi mar plij ma welit anezhi pe ma skrivit dezhi.

Amañ eo yen du an amzer. Evurusammant emamp e fin miz c'houevrer, setu a zo spi da welout an erc'h o vont kuit da vat hepdale.

Daoust ha Veig a zo atao e kostez Beauvais ? Yec'hed mat deoc'h ho taou ha gourc'hemennou kalonek digant an holl hag ur mousc'hoarzh digant Nannig. »

puis longtemps. Elle ne doit pas être à Rennes. Donnez-lui mes "gourc'hemennou" s'il vous plaît, lorsque vous la verrez ou si vous lui écrivez.

Ici il fait un froid noir (glacial). Heureusement que nous sommes à la fin de février. Aussi l'on a espoir de voir la neige disparaître sans tarder.

Est-ce que Veig est toujours du côté de Beauvais ? Bonne santé à vous deux et "gourc'hemennou kalonek" de tous, avec un sourire de Nannig. »

24.2.1947

Mari à A. Y. :

« Reçu votre lettre, avec votre petit mot de cœur. Il doit être gelé (physiquement). Si j'étais libre, je vous dirais : venez chez moi. Nous aussi, nous n'avons plus de charbon que pour deux jours. Ces messieurs qui nous gouvernent ont chaud et ne se tracassent pas du peuple...

Trouves-tu quelque chose de ton côté ? Paris est pourtant grand. Si encore j'étais en contact avec des gens... Le Père Godu m'envoie ses souhaits. »

24.2.1947

Lorient, A. Y. à Mari, Précy :

« Au lieu d'aller vous voir, je suis venue en vacances de charbon ici. Hélas ! je crois qu'elles ne seront pas les dernières, car le temps n'a pas l'air de se mettre au chaud.

Rosa est venue me voir hier matin. Elle repart ce matin pour Douarnenez. Je pars jusqu'à Quimper avec elle, pour revenir à Lorient le soir même. Le lendemain je pars à Nantes et Cholet où je vais tâcher de trouver des mouchoirs.

Je suis heureuse de retrouver l'ambiance familiale chez Marianne qui me reçoit toujours bien. »

Cette dernière ajoute :

« J'irai ce soir chercher Anna qui revient de Quimper à 9 heures du soir. Les chemins ne sont pas sûrs. »

..

Ma cousine habite en dehors du centre. Celui-ci, complètement rasé, est en pleine reconstruction. Les chantiers ne manquent pas et les routes ne sont pas encore bien tracées.

Dans la journée je me suis bien dirigée avec Rosa. Je suis toujours encombrée de paquets et elle m'aide à les transporter. Elle a les mains gelées et cependant elle ne se plaint pas. Je crains qu'elle ne tombe en syncope et je m'arrête, malgré mes habitudes d'économie, dans un café pour commander deux grogs chauds, qui nous ont bien réconfortées.

2.3.1947

Veig à A. Y. :

« Abaoe pell zo, n'am eus ket kelou diganit. Ni hon eus bet erc'h, ha ni hon eus graet daou "traîneaux". Ma zreid a zo gleb. Hag e c'helfes kas d'in pointenou gant pennou bras, hag eur re breutellou mar plij ? Ni zo aet da riskla war an "étang". Met e oa eun tammig diskornet. Neuze ni hon eus c'hoariet gant an erc'h... Echu eo al latin hag ar saozneg. Kas d'in mar plij kelou evit an "apprentissage". An Itron Favier a oa savet epad tri devez, mei hirio emei (eman-hi) klanv endro. Ma skrives da Alix, lar dezi n'am eus ket kouraj da skriva. Kenavo. »

« Depuis longtemps je n'ai pas eu des nouvelles de toi. Nous avons eu de la neige et nous avons fait deux traîneaux. Mes pieds sont mouillés. Est-ce que tu pourrais m'envoyer des pointes avec de grosses têtes ? et des bretelles s'il te plaît... Nous avons glissé sur l'étang. Mais il était un peu dégelé, alors nous avons joué avec la neige. Fini avec le latin et l'anglais. Envoie-moi, s'il te plaît des nouvelles de mon apprentissage. Mme Favier s'était levée pendant 3 jours, mais aujourd'hui elle est malade de nouveau. Si tu écris à Alix, dis-lui que je n'ai pas le courage d'écrire. Kenavo. »

4.3.1947

Compiègne. A. Y. da Mari Milin ar Mée, Roazon :

« Resevet mat ganin ho lizer eus ar 21 e Houilles. Hogen n'am eus ket gellet kaout an arc'hant ha kaset eo bet ar mandat endro.

Emaoun hep glaou (na four-nigell) setu am eus serret va stal. Dre ober ar marc'hadou, n'oun ket gwall alies en ti. Ret eo bet d'in mont d'an Ti-post. N'ho deus ket gellet ober d'in an arc'hant gant "Créations d'art" hepken, peogwir n'eo ket emrollet aze. Ne c'hellan reseo nemet dre va ano Debauvais. Ma c'hellit marteze kas an arc'hant se d'an Aotrou Lacire... Kavout a rit amañ eul lizer evitañ. C'houi a c'hello lenn anezañ araok serri ar golo. Ret bras eo kas ar mandat eus perz va zad. Gwelet a rit war al lizer.

Evit ar mizou kas ha digas, kemerit anezo war an diweza faturenn. Emichans eo erru gant an Itron Ch. ar vergodenn. M'ho pefe kemennou all, larit d'in araok hag e rafen deoc'h ar chomlec'h da gas an arc'hant.

Hag e c'hellan goulenñ piou a ra an arc'hant e gasit d'in. Gwelloc'h e karfen en em zifreta va unan daoust pegen kriz eo awechou. An trugareziou da viken a laz ac'hanoun, kalz muioc'h eget al labour.

Trugarez evit ar prof, a zeu eus ho kalon aour. C'houi a

« J'ai reçu votre lettre du 21 à Houilles. Mais je n'ai pu toucher le mandat et il vous a été retourné.

Je suis toujours sans charbon (et sans fourneau), alors j'ai fermé ma boutique. Entre mes marchés, je ne suis pas souvent chez moi. Il m'a fallu aller à la Poste. L'on m'a dit que l'on ne pouvait me le donner, "Les Créations d'art" n'étant pas enregistrées. Je ne peux par conséquent toucher les mandats qu'au nom de Debauvais.

Peut-être pourriez-vous envoyer cet argent à M. Lacire... Vous trouverez ici une lettre pour lui. Vous pouvez la lire avant de la cacheter. Il faut envoyer le mandat de la part de mon père. Vous le verrez sur la lettre.

Pour les frais, prenez-les sur la dernière facture. J'espère que Mme Ch. a reçu sa poupée. Si vous avez d'autres commandes dites-le moi et je vous donnerai une adresse pour envoyer l'argent.

Est-ce que je peux vous demander qui a donné l'argent que vous m'avez envoyé ? Je préférerais me débrouiller moi-même, malgré que ce soit parfois assez cruel. Les reconnaissances éternelles me tuent plus que le travail.

Merci pour ce présent qui

zo evidoun eur gwir geneitez
ha ne felfe ket d'in ho facha
e doare ebet. Me a felfe e
gernerfec'h evit ar priz, daou
livadur bihan a dalv daou vil
pemp kant lur pep hini, pe
unan bras. Se a skañvafe va
spered. Ne fell ket d'in beza
dindan an aluzen. Ma vije bet
eur stad e Breiz, he dlead a
vije bet ober d'in eur bañsion
bennak hogen n'eo ket ar ma-
re ! Ha n'ouzan ket, ma vo
anezi eun deiz.

Veig zo atao e Vieux-Moulin
(Oise) betek fin ar bloavez
skol. Ar studioù ne blijont
ket dezañ, setu ret e vo de-
zañ deski eur vicher. Komzet a
zo d'in eus an tadou "Salai-
siens", a zo gwelloc'h eget re
Auteuil war al lavarer. Ana-
vezout a rit anezo ? an dud en
em zifret, met Doue a ren peb
hini... »

5.3.1947

Douarnenez. Henri Youinou à M. Lacire, Piré-sur-Seiche :

« J'expédie aujourd'hui à votre adresse un mandat de cinq mille francs (5 000), montant des deux années de location restant à vous devoir pour la maison de la Berrière que vous avez louée à mon fils Joseph Youenou en 1943. La location a été payée par Mlle Marcelle Auffret jusqu'en juin 1945.

Voudriez-vous m'accuser réception de cet envoi et me donner votre bon accord. J'espère que vous avez pu fermer la porte, dans le cas contraire, je peux vous expédier la clé. »

J'ai signé : Pour Henri Youinou, Anne Youinou, comme j'en avais le pouvoir.

vient d'un cœur d'or. Vous êtes pour moi une amie véritable et je ne voudrais pas vous froisser en aucune façon. Je voudrais que vous acceptiez de recevoir deux petites peintures qui valent deux mille cinq cent francs l'une, ou une plus grande. Cela allégerait mon esprit. Je ne veux pas vivre d'aumône. S'il y avait un Etat Breton en Bretagne, c'eût été de son devoir de m'octroyer une pension quelconque, mais ce n'est pas le moment ! Et je ne sais si cela viendra un jour !

Veig est toujours à Vieux-Moulin (Oise) jusqu'à la fin de l'année scolaire. Les études ne lui plaisent pas. Aussi, il faudra qu'il apprenne un métier. L'on m'a parlé des Pères Salaisiens. Les connaissez-vous ? L'homme propose et Dieu dispose... »

Mme Le Mée ne m'ayant pas répondu, j'ai donné à Alix, lors de son passage à Houilles, les deux tableaux représentant les roses que j'avais peints pour Mme André en 45. Celle-ci les avait échangés contre un tableau beaucoup plus grand.

Marie Milin n'en accepta qu'un. Alix hérita de l'autre. Elle l'avait bien mérité. Elle s'était tant démenée pour s'occuper de mes affaires.

7.3.1947

Notes de Mari :

« L'année 1946 passa et du Père Fleischmann je ne découvris nulle trace. Mais en mars 1947, je reçus une lettre d'une dame de Rouen (par l'intermédiaire de ma sœur Suzanna), dont le fils était prisonnier au camp du Strüthof et le mari exilé en Amérique du Sud où elle allait le rejoindre. Mais ayant été auparavant dire au revoir à son fils prisonnier, elle alla prier sur la tombe de Jos. Ce qu'elle écrit est intéressant en ce sens qu'elle précise bien l'endroit où son corps repose en attendant le jour qu'il revienne en Bretagne.

Voici sa lettre écrite sur le paquebot qui l'emportait vers l'Amérique :

« A bord du *Désirata* ce 7 mars 1947. J'ai bien pensé à vous et à tous les vôtres dimanche dernier 2 mars. Je suis allée prier près de la tombe de votre frère. Il faut quitter la route qui va jusqu'en haut, traverser 100 mètres environ au milieu d'une neige que le soleil rend éblouissante pour atteindre le champ du repos qui commence à la lisière de la forêt. Des pèlerins ont laissé la trace de leurs pas et on devine leurs prières au pied de la grande croix qui vous accueille à l'entrée. Très peu de tombes, une trentaine au milieu des sapins et dans une sérénité qui n'est pas d'ici. Votre frère est le premier de la deuxième rangée qui est aussi la dernière, à gauche en arrivant de la route. A ses pieds sur la gauche un sapin, un peu plus à droite un autre sapin. Peut-être vous sera-t-il utile de savoir qu'il est inscrit à l'état civil de Natzwiller sous le n° 26.

Nous attachons à sa croix, un gros bouquet de sapin et les deux personnes qui m'accompagnent, lui apporteront pour Pâques un bouquet de fleurs fraîches. Pour moi qui sais que c'est un martyr qui repose là, je lui confie le cher enfant que je laisse là-haut, hélas, et je lui demande de prier pour votre consolation. »

10.3.1947

Rennes. Alix à A. Y. :

« A mon tour de vous faire attendre, je me venge de votre long silence. C'est dommage que vous ne soyez pas restée plus longtemps chez Herminie. Les voyages coûtent cher pour les faire si courts. J'ai été toutefois heureuse de vous voir quelques minutes. Si j'avais su que j'aurais eu encore un échec, je serais restée un jour de plus. La place que Rafig m'avait trouvée n'a pas marché. Ils voulaient un expert comptable, je ne pouvais remplir cet emploi.

J'ai été aimablement reçue dans les bureaux de Tiengou, du café Angelus. Ils m'ont demandé de vos nouvelles. Ils sont restés stupéfaits, le père et le fils, de votre situation. Ils ne comprennent pas que les amis de votre mari ne vous aident pas... Je ne suis pas comme vous. Je ne me vexerais pas. Il faut bien en rabattre. C'est ce que je fais depuis de nombreuses années et j'accepte tout avec simplicité. Si vous n'avez pas envoyé la dentelle, ajoutez une demie-douzaine de serviettes... Mon compte va descendre avec tous ces achats. »

∴

Sans doute lui devais-je le dernier mois d'employée aux "Créations d'art".

Elle s'était fait une raison depuis l'âge de 18 ans (elle en avait 35) et était à charge de sa sœur et de tous ceux qui voulaient bien s'occuper d'elle. Pour subsister il fallait qu'elle accepte le secours d'où qu'il vienne.

Ayant une bonne santé, je peux faire n'importe quel travail. Je n'oublie pas les recommandations de Fransez : « Garde ta fierté et ta simplicité. »

C'était aussi la conduite de ma mère qui n'a jamais rien demandé à personne.

11.3.1947

Douarnenez. Marc'harid da A. Y. :

« *Skrivañ a ran deoc'h eus perzh hor mignonez eus Tal ar groaz, a-zivout ar boestou mir.*

« Je vous écris de la part d'une amie de Tal ar groaz au sujet des boîtes de conserves.

Rak gouzout a rit n'he deus ket kalz amzer da gregiñ en he fluenn.

Setu : Bez e c'hell kas d'an holl a roit dezhi o chomlec'h dre ar post, ur pakad tri c'hilo : Pate, thon evel oc'h eus bet dija 50 lur, ouzhpenn ar mizou kas 25 lur... Hepdale e c'hell kaout sardin, ha tam-mou brilli "ravigotte". Ne oar ket c'hoazh ar priz anezho...

Fiziañs am eus ez a mat ar bed ganeoc'h atav, daoust d'ar vuhez da vezañ kalet ha d'ar c'henverzh da zont dia-soc'h diaesañ. Kenavo ! deoc'h a galon. »

Car comme vous le savez, elle n'a pas beaucoup de temps pour prendre la plume.

Voici : Elle peut vous envoyer un colis de trois kilos par la poste : Pâté, thon comme vous avez déjà reçu, 50 francs, plus les frais d'envoi 25 francs... Bientôt elle pourra avoir des sardines et des morceaux de maquereaux à la ravigotte. Elle n'en sait pas encore le prix...

J'espère que la santé va toujours bien avec vous, malgré que la vie soit dure et que le commerce devienne de plus en plus difficile. Kenavo... »

14.3.1947

Douarnenez. Marie-Pierre à A. Y. :

« Je vous adresse des rideaux de filet brodé en dépôt... Ici à Douarnenez, toujours la même vie qui nous laisse indifférents. Nous vivons chez nous et sommes très occupés. Les épreuves de toutes sortes ne nous ont pas fait défaut et nous ont détachés du monde... à part quelques amies de toujours que nous conservons... »

∴

C'est une amie de jeunesse à l'esprit vif avec laquelle j'aimais converser. Nous nous rencontrions sur nombre de points communs. Son frère jumeau avait été arrêté à la Libération comme collaborateur et inculpé de dénonciations non démontrées. Etant secrétaire de mairie, il avait affaire avec des personnalités allemandes envers lesquelles il se montrait courtois. C'était suffisant pour être suspecté d'office. De sentiments royalistes, il croyait à la France, sans pour autant renier son appartenance à son pays d'origine. Enfermé à Clairvaux pour longtemps, il y fit la connaissance de Marcel Guieysse avec qui il sympathisa. Libéré, celui-ci me fit l'éloge de son compagnon d'infortune. Il en avait gardé le souvenir d'un garçon intelligent et de bonne compagnie.

Lorsque j'irai à Douarnenez, j'apporterai à ses parents le témoignage de Marcel Guieysse, ce qui les réconforta. Ils avaient déjà un autre fils décédé en Amérique et qui avait été abonné à B.A. avant la guerre.

Miz meurz (mars) 1947

Paris. R. Glemarec à A. Y. :

« Jeudi. Ce simple mot pour vous avertir, peut-être que Tito (Poupinot) l'a déjà fait ? Que dimanche prochain à 13 h 30, a lieu au local de Ker-Vreiz... une conférence fort attrayante de notre député finistérien Pierre Hervé. Je crois que cela intéressera tout le monde. Il serait bon que nos Celtes fidèles y assistent aussi nombreux que possible, et peut-être serait-ce l'occasion pour vous de paraître en ces lieux, fort bien fréquentés d'ailleurs... Croyez à mon meilleur souvenir celtique. »

..

Je ne m'y suis pas rendue. Sans doute étais-je ailleurs ? Ou tout simplement étais-je trop fatiguée par le marché de Courbevoie que je fais le dimanche. Aussi, l'après-midi est devenu mon jour de lessive. Quand par hasard quelqu'un vient me voir inopinément le dimanche, il me trouve en robe de chambre (pour avoir plus chaud) que j'ai fabriquée moi-même dans un tissu d'occasion. Je n'ai pas le temps la semaine, avec les réassortiments et les trois autres marchés. De plus, je dois sécher mon linge dans la maison. Ainsi la maison est présentable à partir du mardi.

Miz meurz (mars) 1947

Toutes les municipalités ne fournissent pas les tables pour les marchands. Ma petite table pliante est trop petite pour exposer mes filets brodés et autres objets encombrants. Aussi, je pense à un barnum plus grand et transportable dans les autobus.

Ayant réussi à rembourser le prêt Poupinot, je demande à Mme Bernard, s'il lui serait possible de me consentir un prêt de dix mille francs sur ma bague. Ayant toute sa confiance, elle me les prête aussitôt et je vais quérir à Paris l'objet de mes désirs.

Cette acquisition en duralumin assez légère est cependant assez encombrante avec en plus la tente de grosse toile. J'expose mon problème à Mme Kras, épicière à La Garenne et originaire du Huelgoat, exilée comme beaucoup d'autres Bretons dans la banlieue parisienne. Celle-ci me prête une petite remorque dans laquelle je mets la marchandise encombrante et le matériel à l'abri, dans un box loué par la commune.

Je vais à La Garenne par l'autobus. Sur la plate-forme arrière, je dépose sacs et valises ; dès l'arrêt, je vais à pied jusqu'au box où je prends la remorque pour aller au marché de La Garenne, ou celui de Colombes ou de Courbevoie, où je me fais une petite clientèle.

27.3.1947

Veig da A. Y. :

« Me a yelo kuit gant tren 10 eur 55 hag e erruñ da 13 eur 22 gant paotrigou. Kas d'in en eur pakad mar plij ma bragou hir gant eur jiletenn prob hag ar "paletot". Me ameus renket ma boutou du hag int a zo prob. »

Emichans e ya mat an traou ganit. Ne skrivan ket d'ar re all, peogwir ne respontont ket d'in. »

Kas d'in ivez mar plij eur roched prob, eur gravatenn ha loerou gwenn. Ni a labour kalz en deveziou-mañ, peogwir eman an "Directrice supérieure" a zo o tont da welar ac'hannomp ar c'henta a viz Ebrel. Ar sizun-mañ, me zo bet an eil gant 100 p. war 140. »

« Je partirai par le train de 10 h 55 et j'arriverai à 13 h 22 avec d'autres petits garçons. Envoie-moi dans un paquet, s'il te plait, ma culotte longue, un gilet propre et un paletot. J'ai arrangé mes souliers noirs et ils sont propres. J'espère que les choses vont bien avec toi. Je n'écris pas aux autres puisqu'ils ne me répondent pas. »

Envoie-moi aussi, s'il te plait, une chemise propre, une cravate et des chaussettes blanches. Nous travaillons beaucoup ces jours-ci, puisque la Directrice supérieure vient nous voir le 1^{er} du mois d'avril. Cette semaine j'ai été le second avec 100 points sur 140. »

..

Note de Mme Favier :

« Retour au plus tard le 16. Joyeuses Pâques chère Madame et bonnes vacances. La pension m'a été fidèlement remise. »

..

Je n'ai pas sûrement dépensé l'argent pour envoyer tout ce que mon fils me demande. Il doit venir incessamment à la maison, et il fera son choix lui-même. Il n'est pas démuné pour prendre le train. Je l'ai vu à Compiègne il n'y a pas longtemps, il était présentable.

30.3.1947

Boësse, Manuel da A. Y. :

« Petra a nevez ganeoc'h ?
Amañ ez a mat an traou. Gant
an amzer vras e hañval beza
bravoc'h ar vuhez.

Setu goueliou bras ehan-
skol Pask o tostaat. Ma n'ez
a neblec'h Veig, kasit anezañ
da dremen eur sizunvez pe
ziou en hon touez. Lec'h a zo
en hon ti. Ha mat eo an aer
er vro-man. Ni vo laouen da
welout anezañ. Diaes eo gou-
zout petra ober. Divroa ? a
lavar reou zo. Marteze ? Ho-
gen arvarus eo mont war-du
an dianav. Petra sonjit ? Evu-
rus e vefen kaout hoc'h ali.
Hor c'haloneka sonjou d'ho
taou. »

« Quoi de nouveau avec
vous ? Ici les choses vont bien
avec le beau temps, la vie
semble plus belle.

Voici les fêtes et les vacan-
ces de Pâques qui approchent.
Si Veig ne va nulle part, en-
voyez-le ici passer une semai-
ne ou deux parmi nous. Il y a
de la place et l'air y est très
bon dans ce pays. Nous serions
heureux de le voir.

Nous restons ici pour le mo-
ment. Il est difficile de savoir
que faire. S'expatrier ? disent
quelques-uns. Peut-être ? Ce-
pendant il est dangereux de
partir à l'aventure. Que pen-
sez-vous ? Je serais heureux
d'avoir votre avis. Nos meil-
leures pensées pour vous
deux. »

N'ayant pas d'argent ni de précisions sur cette aventure, je
n'ai pas plus d'idées que lui sur ce point. Les Caouissin en par-
lent aussi, mais sans plus d'éclaircissements sur les avantages
de ce nouvel exil. Nous ne sommes pas traqués à ce point pour
fuir à l'aveuglette ! C'est ce que j'ai dû répondre à Manuel.

3.4.1947

Rennes. Alix à A. Y. :

« Mme Le Mée a envoyé le mandat à M. Lacire à Piré. Elle
ne peut donner les noms des personnes qui donnent l'argent,
car il provient d'une collecte et c'était votre tour. Je ne peux vous
accompagner à Strasbourg. Le voyage est si tentant. Mais voilà,
malgré que vous me payiez le voyage, j'aurai d'autres frais et
pour le moment la bourse d'Armela est à plat. »

..

J'avais pensé me rendre pendant les vacances à Colmar avec
Veig pour aller sur la tombe de son père. J'avais contacté Alix
pour nous accompagner jusqu'à Strasbourg où elle a une amie
et où j'aurais pu avoir des nouvelles de Jos. Ne trouvant de
travail à mi-temps nulle part, Alix est encore à la charge de sa
sœur.

En définitive, Veig a passé ses vacances à Houilles. Il m'a
accompagnée sur les marchés. Il m'a aidée à trimballer la mar-
chandise et à monter le barnum. Ensuite il a passé le temps
du marché à regarder les étalages et écouter les camelots. Puis
il est venu à Paris avec moi pour les réassortiments. Cela le
change de la vie à Vieux-Moulin et il en est tout heureux.

Miz ebrel (avril) 1947

Cholet. L'oncle Julien à A. Y. :

« J'espère que dans vos rares moments libres, vous pensez
à mettre sur papier vos impressions sur les derniers moments
de Francis. Vous savez bien que c'est un sujet qui me tient
à cœur. Je sais que cela va vous faire de la peine, mais quand
je connaîtrai sa fin, je comprendrai mieux peut-être combien vous
avez souffert pendant ces durs moments.

Robert ira à Paris à la fin du mois. Il vous portera une enve-
loppe que je me fais un devoir de vous retourner. Pauvre Francis,
nous ne pouvions nous entendre politiquement, notre idéal était
trop différent, mais comme on s'aimait bien quand même et
souvent je revois par la pensée sa figure d'enfant et son masque
d'homme. Si vous voulez venir à Cholet, venez Annaïc, il y aura
toujours une place pour vous. »

..

C'est le reçu que Fransez et moi avions donné à l'oncle et à la tante de Cholet pour les dix mille francs qu'ils nous avaient prêtés sans intérêts en 1930.

19.4.1947

Précy. A. Y. da Veig, Vieux-Moulin :

« Abaoe dimerc'her d'an noz
oun deuet e ti tant Mari, evit
ma rayo war va zro.

Ar pez en doa roet d'in an
apotiker n'eus ket graet ne-
tra d'in. Setu d'ar merc'her, e
lec'h mont war marc'had
Houilles ez eo bet ret d'in
gervel ar mezeg. Gant lienaj
endro d'am fenn ne oa ken
brao d'in mont er maez, va
daoulagad a oa deut bihan-
tre.

Ar mezeg a zo deut en ti
ha graet en deus d'in louzou
ha pikurennou d'ober ha me
oar me ! Setu pa m'eus gwe-
let ne c'hellen ket va unan
ober ar pez a lavare ar mezeg,
am eus lakaet va sonj da vont
da Précy.

Bremañ, mont a ra gwel-
loc'h. Tant Mari a zo eus "in-
firmouriez" vat, hag a-benn
dimerc'her e c'hellin lorc'ha
diouz amañ ha mont adarre
war ar marc'hadou. Disadorn
am boa skrivet al lizer-mañ.
Hirio d'al lun, katz gwelloc'h
eo va stad. Neuze dilun a
zeu e lorc'hin daved Breiz-Izel
ha Cholet. Emaoun o sonjal
mont da welout ac'hanout e
Vieux-Moulin d'al lun 12 a viz
Mae, ha goude ez in da mar-

« Depuis mercredi soir, je
suis venue chez tante Mari,
afin qu'elle fasse autour de
moi (qu'elle s'occupe de moi).

Les remèdes que m'avait
donnés le pharmacien n'ont
rien fait. Le mercredi au lieu
d'aller au marché de Houilles,
il m'a fallu appeler le méde-
cin. Avec du linge autour de
la tête, je ne pouvais aller
dehors, mes yeux étaient de-
venus tout petits.

Le médecin est venu à la
maison et m'a ordonné de la
pommade, des piqûres et je
ne sais quoi. Quand j'ai vu
que je ne pouvais me soigner
toute seule, j'ai mis mon idée
d'aller à Précy.

Maintenant, cela va mieux.
Tante Mari est une bonne in-
firmière et pour mercredi je
pourrai reprendre les marchés.

J'avais écrit cette lettre sa-
medi. Aujourd'hui lundi, cela
va beaucoup mieux. Alors lun-
di prochain je partirai vers
Breiz-Izel et Cholet. Je pense
aller te voir à Vieux-Moulin le
lundi 12 mai et après je ferai
le marché de Compiègne. J'es-
père que tu es bien rentré l'au-
tre jour. Je n'ai pas reçu de
nouvelles de toi. Ici quelques

c'had Kompiegñ.

Emichans out erru mat en
deiz all. Kelou ebet n'am eus
bet diganit. Amañ eun toullad
timbrou. Kas a rin ganin
c'houtellou evit ar vugale. »

timbres. J'apporterai avec moi
des sifflets pour les enfants. »

C'était un mardi. J'avais dû être piquée par un moustique
et je m'étais frotté le front. Voulant à tout prix faire le marché
du lendemain, je vais chez le pharmacien qui me donne un liquide
calmant. Voyant qu'il ne faisait aucun effet, je me frottai le
front avec de l'alcool à 90°. Ma sœur Suzanna m'avait conseillé
ce remède souverain contre les maladies de la peau. Hélas !
Cela allait empirant dans la journée ; j'allais acheter un cha-
peau gris clair à larges bords qui me cachait le front, afin de
pouvoir faire mon marché. J'avais besoin d'argent pour acheter
la marchandise à Cholet.

Mais dans la nuit, ma figure s'était enflée et je dus appeler
un médecin. Je pris le train pour Précy dans l'après-midi et
trouvai ma sœur là-bas. Je lui dis que j'ai un érysipèle et si
elle peut me soigner, je peux payer une pension de 1^{re} classe
pour quelques jours. Ma mère avait quelquefois cela et moi
aussi, et cela passait assez vite au chaud.

La supérieure n'est pas contente de recevoir une invitée
contagieuse. Quand Mari lui a dit que je peux payer et que je
ne fréquenterai personne, elle devint tout sourires et me fit
apporter des gâteaux ! Ce qui nous fit bien rire toutes les deux !

Cependant Mari comprend les difficultés de la Mère Saint-
Etienne et regrette que la malade qu'elle soignait avec dévoue-
ment soit partie trop tôt. Ses enfants payaient bien sa pension.
Mari était heureuse de pouvoir ainsi aider la supérieure à
équilibrer son budget.

Le recrutement des religieuses s'étant raréfié, la supérieure
générale est obligée d'avoir recours à des auxiliaires qu'il faut
rétribuer. Elle ne sait comment remédier à ses difficultés. Pour-
ra-t-elle continuer à assumer la tâche d'accueillir tous ceux qui
se présentent quels que soient leurs moyens ? Ce qui est la
raison d'être de la congrégation de la Compassion. Celle-ci
recevait des legs de maisons assez importantes en héritage pour
en faire des séjours de retraite, mais peu de rentes pour les
faire marcher.

Lorsqu'elle vint en visite à Précy, Mari lui soumit ses revendications, celle-ci lui répondit :

« Voudriez-vous bien ne pas ajouter à mes soucis. » Il n'y avait rien à répondre à cela.

••

J'avais écrit au cousin de Compiègne pour l'avertir du jour de mon retour. Aussi est-il venu me prendre en camionnette avec son père, sa mère, sa femme et sa petite Eliane. Cette dernière accapare l'attention des religieuses qui lui font des joies. En aparté, Mari me fait cette remarque :

« Votre oncle a plus mauvaise mine que votre tante. »

Ils sont venus tous deux, avec leur fille Jacqueline s'installer chez leur fils. L'oncle bronchiteux, sent bien que sa santé ne s'améliore pas, mais il ne la prend pas au tragique. Cependant je le vois qui remarque sa maigreur et se palpe le visage. A table il se plaint qu'il a la gorge sèche et dit que le vin blanc coûte cher ! Malgré le côté tragique de la situation, j'ai envie de rire. Des gens qui possèdent tant d'argent et qui croient sans doute qu'ils vivront éternellement.

Je ne m'attarde pas chez les cousins et repars après avoir fait un petit marché à Compiègne.

20.4.1947

Veig da A. Y. :

« Erru mat oun en ti gant
va zraou. Emichans ac'h eus
reaset kelou digant an Aotrou
Professor evit ar meublou. Ar
c'hoad a zo glas hag ar bleu-
niou a boulez el liorz.

Ar familh a ya mat e Kom-
piegn. Ni a c'hoari gant ar
ballons. Me am eus droug d'am
zreid bremañ. Evit an eil gom-
munion e vo d'an 29 a viz
mezeven. »

372

« Je suis bien arrivé à la
maison. J'espère que tu as re-
çu des nouvelles de M. le Pro-
fesseur pour les meubles. Le
bois reverdit et les fleurs pous-
sent dans le jardin.

La famille va bien à Compiè-
gne. Nous jouons avec un bal-
lon. J'ai mal aux pieds main-
tenant. La seconde commu-
nion sera le 29 juin. »

Note de Mme Favier :

« C'est entendu, je vous enverrai Hervé quand vous me don-
nerez un coup de téléphone. Malheureusement le temps est bien
maussade. Ne vous inquiétez pas pour la pension, nous nous
arrangerons toujours.

Hervé va bien, mais il pourrait, je crois, mettre un peu plus
d'énergie dans sa vie. Sa mère qui paraît si courageuse... »

24.4.1947

Douarnenez, Mari-Pierre à A. Y. :

« Mme C. m'a remis l'argent dû. J'ai vu Yvonne Cuzon à
Quimper à une conférence sur l'exportation. C'est une femme
de cran. Elle a osé malgré son interdiction de séjour. Je
l'approuve. »

••

Le commerce doit marcher un peu à force de se démener.
Si mon commerce avait été à Paris, je n'aurais pas eu besoin
de tant courir.

24.4.1947

Vitré et Rennes. R. Glémarec à A. Y., Houilles :

« Je vous envoie au plus vite le résultat de mon enquête,
terminée d'hier seulement, et bien terminée. J'ai consulté préa-
lablement tous les gens nécessaires, mais certains ne m'ont pas
accompagné jusqu'au bout, ce qui m'a retardé.

J'ai donc visité les lieux. Tout est pour le mieux et bien en
place, à part une ou deux bricoles sans doute ? Il a couru sur
tout cela des racontars exagérés. Mais l'humidité est grande et
détériore l'ensemble peu à peu.

Le propriétaire a été très content de ma visite, ce qui lui a
épargné de faire une lettre de réponse. L'on n'attend qu'une visite
ou une décision quelconque aux alentours de la Saint-Jean. Nous
en reparlerons.

Si je ne vous revois pas à mon retour, avant votre propre
retour de voyage, je crois qu'il vaudrait mieux que vous ne
fassiez rien de ce côté avant que nous en ayons parlé tout
au long. Sauf peut-être que vous passiez voir M. Choleau à Vitré.
Il est au courant et offre ses bons services. »

373

1.5.1947

Je suis revenue de Quimper. J'ai été reçue par Mme Yvonne Guellec, revenue y habiter, malgré son interdiction de séjour. Elle avait voulu mettre sa petite Léna au monde à Quimper là où était sa maison, ses enfants et la famille de son mari. Les patriotes commencent à relever la tête, mais les persécutions ne sont pas complètement terminées.

Je trouve là ma sœur Rosa avec sa fille Suzanne, 14 ans. Je lui avais écrit le jour que je passerais à Quimper chez Mme Guellec et irais ensuite voir son fils Auguste, mon filleul à Douarnenez. Celui-ci devant partir au service incessamment.

« Les gendarmes sont venus vous chercher une autre fois, me dit-elle, ils veulent votre adresse afin de clore le dossier Debauvais. Il vaut mieux que vous ne veniez pas encore là-bas. Auguste a mal aux pieds et n'a pu venir avec moi. »

Je suis de son avis. Il y a encore trop de choses à mettre au point avant de reparaître à Douarnenez ni à Rennes. Je ne peux causer longuement avec elle, car Yvonne a convoqué des amies pour me voir.

Marie-Pierre m'a apporté des filets brodés en dépôt. Mme Bricler est là aussi et s'inquiète comment je me débrouille pour habiller Veig. Elle me donne 2 000 francs. Touchée de sa délicatesse, je lui offre à mon tour, une petite nature morte à l'huile toute encadrée, que j'ai apportée au cas où je trouverais un amateur. Je l'avais exposée sur le marché à Clignancourt. Elle avait été remarquée, mais n'avait pas trouvé preneur.

Eugène Guellec n'est pas là, mais sa femme tient table ouverte pour tous les Bretons en difficulté. C'est le rendez-vous de tous ceux qui ont souffert pour la cause. Elle me propose un lit pour le soir et pourtant elle n'est pas grandement logée. Lorsqu'elle s'absente pour ses affaires (de gros) ou pour rejoindre son mari, sa belle-mère et sa belle-sœur prennent la relève et me reçoivent comme si j'étais un membre de la famille.

Avant de repartir le lendemain, elle me donne des gants d'Irlande et des dentelles bretonnes que je paierai après vente.

..

A Cholet je trouve des mouchoirs et j'y suis bien reçue comme à l'accoutumée. L'oncle me donne l'adresse de Robert qui a pris un commerce à Paris.

374

Je ne m'attarde pas et le jour suivant je prends le car qui me mène directement à Bouguenay. J'ai failli vendre des mouchoirs dans le car où mon paquet s'était défilé.

Je trouve Gaby chez Herminie. Mais à ma grande déception, cette dernière ne peut me recevoir. Sa cousine lui avait reproché de m'avoir reçue la dernière fois. Le nom de Debauvais était incompatible avec son activité dans la Résistance. Pourtant, je l'avais saluée chez elle et elle avait été polie envers moi. Elle n'était pas en bonne santé, il valait mieux ne pas l'énerver. Aussi, j'invitai Gaby et Herminie à déjeuner sur les bords de la Loire, dans un petit bistrot. Nous avons mangé des civelles que j'ai trouvées délicieuses pour pas cher. Nous avons bien ri en écoutant Gaby raconter des histoires. C'est ainsi qu'elle paie ses invitations. En ce moment, elle est en chômage et elle loge chez Herminie. Je n'y suis plus retournée. Je ne peux voyager s'il faut que je descende à l'hôtel.

Rencontre à Nantes d'un patriote breton

Le soir, je reprends la route de Paris, heureuse de mon voyage. Sur le quai de la gare je rencontre Aoustin qui descend d'un train, tandis que j'attends le mien. Nous sommes étonnés et heureux de cette rencontre due au hasard. Je regrette seulement de n'avoir pas le temps d'en savoir davantage sur son existence passée et présente ni de lui donner mon adresse, ni de prendre la sienne.

J'ai su plus tard que Aoustin avait pu revenir d'Allemagne avec les S.T.O. en mai 1945. Il avait réintégré Lohéac où sa famille s'était réfugiée pendant la guerre, fuyant les bombardements de Rennes. Il s'était reconverti dans la restauration des meubles anciens, dont la région de Redon est riche. En 1942, il nous avait vendu quelques spécimens assez rares.

Mais, au mois d'août 45, en passant par Visseiche, pays d'origine de Jeusset, où il avait fait de la propagande pour *Breiz da zont* et le P.N.B., il fut reconnu par l'un des habitants. Celui-ci le dénonça aux autorités qui l'arrêtèrent. Il fut incarcéré à Jacques-Cartier. Il fut libéré, avec ou sans indignité, pour fêter Noël en famille. Il reprit son métier jusqu'au jour où il trouva un homme compréhensif qui lui procura à Rennes, un job plus en rapport avec ses compétences, et surtout plus lucratif.

375

Alix qui connaissait son adresse, m'accompagna une fois chez lui. Puis connaissant le chemin, je m'y suis rendue seule. Thérèse, sa femme, me reçut comme d'habitude à bras ouverts. Elle me régala d'un far breton dont je n'ai jamais goûté de pareil. Puis je dormis dans un lit à colonnes, spécialité du pays de Redon. Sa mère étant décédée, son père vivait avec eux.

Aoustin est un homme sensible aux malheurs d'autrui quels qu'ils soient. De tempérament pacifique, un soldat allemand lui avait facilité les choses pendant la guerre. A son tour lorsque celui-ci fut fait prisonnier sur place, Aoustin lui rendit de petits services. Celui-ci lui voua une reconnaissance qui ne se démentit pas. Mais Thérèse, sa femme, garda toujours un souvenir amer de ce temps de suspicion et de calomnies.

4.5.1947

Veig da A. Y. :

« *Resevet am eus da lizer ha laouen oun bet da c'houlzout e teui da welar ac'hanoun. Amañ an amzer n'eo ket re vras, eun devez zo heol, hag eun devez all zo glao.*

Emichans out pareet eus da glanvedou. Ar c'hoad a zo kaer ha pa teui dilun e kredan ne vo tamm "muguet" mui. Hirio ni hon eus gwelet Bonne Mère, pa 'z eo deuet da welar an ti, hag an amzer a oa bras evurus. Ni hon eus bet eur pezh c'hoari hag hon eus kanet.

Me a garfe ma teufes peogwir an Itron Favier a garfe komz d'it diwarbenn al latin, peogwir oun krog endro. Je suis le 2^e sur 9... »

« J'ai reçu ta lettre et j'ai été content de savoir que tu viendras me voir. Ici le temps n'est pas très beau : un jour il y a du soleil et l'autre de la pluie.

J'espère que tu es guérie de tes maladies. Le bois est beau et quand tu viendras lundi, je crois qu'il n'y aura plus de muguet. Aujourd'hui nous en avons eu beaucoup.

J'ai vu Bonne Mère (sans doute la supérieure des religieuses), quand elle est venue voir la maison et le temps était beau heureusement. Nous avons joué une pièce et nous avons chanté...

Je voudrais que tu viennes, parce que Mme Favier voudrait te parler pour le latin, puisque je l'apprends de nouveau. »

Le temps revient toujours dans ses lettres. Pour lui, cela a une grande importance (comme pour moi sur les marchés). Enfermé dans l'orphelinat, où il n'est pas chez lui et dans les classes où l'étude ne l'intéresse pas, il éprouve un sentiment de liberté en s'ébrouant dans la nature lorsque le temps le permet. L'école de Zillisheim est loin derrière lui, là les exercices violents étaient la règle et il s'y trouvait à son aise.

15.5.1947

Laval. Alix à Veig, Vieux-Moulin :

« Comme ta maman m'écrit, il faut compter quelques mois de patience ; j'irai lui tenir compagnie. »

..

On pense toujours que cela ira mieux, mais la chance se fait attendre. Alix pense à moi comme à un sauveur. Une fois de plus, elle ne peut se faire à ses nouveaux patrons. Ceux-ci la croient valide et lui en demandent plus qu'elle ne peut faire.

15.5.1947

Veig à Alix, Rennes :

« J'ai bien reçu votre lettre et je suis très content de savoir que tout le monde est en bonne santé. Lundi 12 mai, Mammig est venue me voir pour toute la journée.

Jusqu'à présent je n'ai pas été le premier, mais je vais m'y remettre, car je voudrais avoir mon certificat. Mammig n'a rien décidé pour moi. Cette semaine je suis le 2^e sur 10 avec 96 points sur 140.

Moi, je me porte toujours bien, dans la maison trois enfants ont eu la varicelle. Je vous envoie directement la lettre pour aller plus vite. Plus qu'un mois et je vous annoncerai que je serai reçu. Je prie toujours pour vous, que votre santé soit meilleure.

Ici, nous n'avons pas toujours du beau temps et nous avons beaucoup de travail à faire dans le jardin. Nous ne sommes pas nombreux et le jardin est si grand, que nous avons beaucoup de la peine à le remettre propre. J'ai hâte de voir Jénig et lui

souhaite bonne chance pour qu'il puisse réussir ses examens... Je ne vous oublierai pas dans mes prières. Je vous embrasse bien fort. Votre neveu Veig. »

..

Cette lettre, écrite en français a passé la censure. Veig n'a pas l'habitude de me parler comme cela. Pour lui ma visite a été marquée d'une pierre blanche. Nous avons été nous promener dans la forêt. J'ai parlé à Mme Favier du peu de dispositions de mon fils pour le latin. Puis j'ai repris le car pour Compiègne où j'ai fait le marché du lendemain. Peut-être suis-je restée à y faire un peu de couture. Cela me change de ma solitude de Houilles.

CHAPITRE XII

Je récupère mes meubles du Piré

21.5.1947

Vitré. Jean Choleau à A. Y., Houilles :

« Au reçu de votre lettre du 19, je me suis renseigné sur ce que vous demandez.

J'ai vu un camionneur de Vitré qui m'a dit ceci :

1° Vous pouvez trouver un taxi à votre arrivée et un employé de cette maison se rendrait avec vous pour juger de l'encombrement du mobilier afin de savoir quelle voiture prendre le lendemain. 2° Il serait possible d'avoir un wagon pour le lendemain. 3° Ce camionneur possède un garde-meuble.

Mais le dimanche de la Pentecôte et le lendemain étant jours fériés, ce sont en plus les courses de chevaux, il sera peut-être difficile le dimanche d'avoir un taxi.

D'autre part, je dois aller dans la région de La Guerche-de-Bretagne le dimanche. Il serait donc préférable que vous n'arriviez que le lundi midi. Je vous attendrai à la gare, et nous verrons le camionneur immédiatement.

Fixez-moi par courrier sur ce que vous comptez faire. »

..

Ce que je fais aussitôt. Afin de dégager la maison le plus possible des vieilleries qui l'encombrent, je vends à la concierge la commode au dessus de marbre. Je range les autres choses pour recevoir mes meubles. Je suis là à mon affaire. Je me sens revivre en songeant aux arrangements nouveaux. Mon mari me disait à propos de ce goût de changement :

« Heureusement que tu n'as pas envie de changer de mari aussi souvent. » Il souriait et, conciliant, me laissait faire. C'est cette disposition d'esprit qui m'a permis de supporter mes nombreux déménagements.

25.5.1947

Laval. Alix à A. Y. :

« J'arriverai à Vitré lundi. J'irai chez Choleau. Mona me demande si vous ne pourriez pas lui trouver du coton à broder de couleur. »

∴

Les fournitures sont difficiles à trouver et il faut frapper à toutes les portes pour s'en procurer, si l'on veut continuer à travailler.

Miz mae (mai) 1947

Le lundi de la Pentecôte je pars de bon matin à Vitré par le train. Comme convenu, M. Choleau m'attend à la gare. Il m'invite à déjeuner chez lui. J'y suis bien reçue par sa femme et sa cousine, fine cuisinière. Au début de l'après-midi, je vais en taxi avec le camionneur. Nous allons voir M. Lacire pour l'avertir que je déménage le lendemain et je paye ce qui reste à devoir.

Puis nous allons voir les meubles à la Berrière. Tout avait été arrangé par Alix pour me recevoir au cas où j'aurais voulu m'y installer. Tout paraissait en ordre. Pourtant un carreau était cassé et les poulets pouvaient aller et venir à leur aise.

Dès mon retour à Vitré, je rencontre Alix, Armela et Jenig, venus de Rennes pour me voir. Nous faisons le point de la situation en visitant la ville avant qu'ils ne reprennent le train pour Rennes.

M. et Mme Choleau m'invitent à nouveau à partager leur repas et me donnent une chambre pour la nuit. Celle-là même où se réfugia Loeiz Herrieu après la Libération.

∴

Le lendemain matin, je vais à Piré avec le camion de déménagement. Je le fais remplir avec les meubles que je peux loger chez moi. On complète le camion avec différents paquets et une dizaine de caisses dont je ne connais pas le contenu. Le reste devant être pris pour mettre au garde-meuble.

J'entends l'un des déménageurs dire à son camarade :

« Il y a de l'abus quand même ! J'ai déménagé des meubles dégoûtants, mais jamais comme ceux-là ! »

Je fais semblant de ne rien entendre. Ils ne savent pas que cette maison n'a pas été nettoyée ni ouverte depuis quatre ans. Je ne peux leur expliquer cette situation particulière. Il aurait fallu se lancer dans des explications qui auraient pu me créer des ennuis ainsi qu'à Jean Choleau.

Celui-ci se décide à la dernière minute de me prêter une grande pièce où il entrepose ses métiers à tisser et qui paraît vide. Il peut me la louer au nom d'Alix, en attendant de trouver autre chose. Il préfère ne pas mentionner le nom de Debauvais dans cette location.

Cette solution m'arrange. Aussi j'accepte avec reconnaissance sa proposition, m'imaginant que mon mobilier et les caisses d'archives seraient plus en sûreté chez des amis que dans un garde-meuble, dont je ne connais pas le propriétaire.

∴

Je prends le train du soir qui m'amène à Paris et Houilles le lendemain mercredi, juste à temps pour faire mon marché.

L'après-midi, le camion arrive à bon port. Les déménageurs remontent la grande armoire et placent le reste des meubles aux endroits préparés. C'est pire qu'un garde-meuble avec les caisses qui obstruent le passage. On s'occupera de cela demain. J'ai mon compte pour aujourd'hui. Aussi je dors d'un sommeil paisible, parmi les souvenirs de mon passé avec Fransez.

29.5.1947

Jeudi. Marché à Colombes sous un soleil torride. La sœur de Yann Poupinot vient me reconforter à mon banc, en m'offrant du chocolat. C'est la seule note agréable de ce marché qui ne vaut pas le dérangement.

30.5.1947

Vendredi. Rangement, nettoyage. Samedi 31, marché à La Garenne, c'est l'un des meilleurs marchés avec celui de Courbevoie où j'irai le dimanche 1^{er} juin. Là-haut sur la Défense, il y a toujours du vent à défaut de clients. Un jour une bourrasque a déplacé mon barnum, assez léger, en m'entraînant, sans que je puisse rien faire. Le bas de la place est mieux abrité, mais les places sont retenues par des commerçants plus anciens.

Miz mae (mai) 1947

Une fois ma maison bien rangée, j'invite les époux Poupinot à venir déjeuner un mardi à la maison. Ils me recevaient si bien qu'il fallait qu'à mon tour, je les remercie. Me sachant sans vin, ils vinrent un jour de mai, la bouteille sous le bras, désolés d'arriver seuls. Je les avais chargés d'inviter Roparz Hemon. Celui-ci avait un rendez-vous pour un appartement à Paris et les pria de transmettre ses excuses. Le sachant à la recherche d'un logement à sa convenance, je n'en fis pas un drame, et cela n'entama en rien notre gaieté.

Je tâchais toujours de grouper mes invitations par économie d'argent et de temps. Celui-ci était très chargé par mes marchés et je n'aimais pas recevoir le soir. Houilles était une banlieue assez lointaine. Seuls les hors-la-loi se dérangeaient pour chercher un peu de réconfort et je partageais avec eux ce que je recevais des autres.

1.6.1947

Veig da A. Y. :

« *Amañ an amzer a zo brao. Diriaou ni zo aet da gouronka. Hirto me am eus goulennet gant an Itron Favier mont gant unan bras da neuial. Met n'he deus ket graet d'in ar "permission".* »

Eul lizer bras am eus bet digant Alix. Hag e c'helfes mar plij kas d'in envelloppennou,

Ici le temps est beau. Jeudi nous avons été nous baigner. Aujourd'hui, j'ai demandé à Mme Favier si je pouvais aller nager avec un grand. Mais elle ne m'a pas donné la permission.

J'ai reçu une longue lettre d'Alix. Est-ce que tu pourrais m'envoyer, s'il te plait, des en-

hag ar re sandalennou az poa prenet d'in pa oan erru (te a oar eus pelec'h) er bloaz 1945 hag eur semellen, peogwir e c'hellan renka anezo amañ, eur plumier, 3 éponges, ha kartenn V-Bro-C'hall.

Emichans da yec'hed a zo mat, va hini ivez. Me a zo o vont da bourmen hepken war dro 4 eur, peogwir an amzer zo re domm. Ar sizun araok, me zo bet ar c'henta war dek gant 99 p. war 140 p.

Gouel mat, peogwir eo disul gouel ar mammou. Pedi a rin evidout evit tant Hermini hag evit tout mammou Breiz a anavezan. »

veloppes et la paire de sandales que tu m'avais achetée quand je suis arrivé (tu sais d'où) en l'an 1945. Et une paire de semelles puisque je peux les arranger ici. Puis un plumier, trois éponges et une carte de France.

Probablement ta santé est bonne, la mienne aussi. Nous irons nous promener seulement à 4 heures puisque le temps est trop chaud. La semaine dernière j'ai été le premier sur dix avec 99 points sur 140.

Bonne fête, puisque dimanche c'est la fête des mères. Je prierai pour toi, pour tante Herminie et pour toutes les mères de Bretagne que je connais. »

Dans ces endroits les prières remplacent tous les cadeaux et résolvent tous les problèmes. Les institutrices ne pensent pas aux petits dessins naïfs que l'on faisait faire aux enfants à Zillesheim ; ceux-ci pouvaient donner libre cours à leur imagination créatrice, tant pour le dessin que pour les paroles.

1.6.1947

Vitré. Jean Choleau à A. Y. :

« Nous sommes allés samedi dernier comme convenu et avons ramené dans l'après-midi tout ce qui se trouvait dans la maison après quelques pannes en cours de route, ce qui nous obligea à déjeuner au bourg.

Pour le piano, résultat négatif. J'ai vu M. P. et me suis présenté. Voici un résumé de la conversation.

« J'ai bien reçu votre lettre à ce sujet, elle était signée Mlle Youinou. Ce n'est pas elle qui a déposé le piano ici mais son frère. Quand je lui ai demandé s'il le vendrait plus tard, il

m'a répondu que cela était possible. J'avais l'intention de l'acheter. J'ai demandé ce qu'était devenu M. Youinou à MM. Creston et Rual, ils m'ont répondu qu'ils ne savaient rien. Combien avez-vous payé le piano ? m'a-t-il demandé ensuite.

A ceci, j'ai répondu : « Je n'ai pas à vous dire le prix. Voici la preuve que j'en suis bien le propriétaire. »

Je lui ai montré la lettre sans la lui donner. Il n'a pas dû lire le prix.

— C'est la signature de son frère qu'il me faut.

— Son frère est depuis longtemps dans un sana du Midi et il ne peut écrire. D'ailleurs, ce n'est pas à ce Monsieur qu'appartient le piano, mais à son père. Comme vous pouvez vous en rendre compte, son père a 84 ans, il habite Douarnenez et à cet âge il ne peut se déplacer, ni écrire. Il a chargé sa fille de ses intérêts, ce qui est naturel. Si vous ne voulez pas le remettre, je vais aller chercher un huissier. »

Je n'ai rien fait, mais nous avons continué et sommes allés chez R.-Y. Creston. Il venait de partir par le tramway de Rennes. Sa femme m'a dit qu'elle allait le mettre au courant, mais m'a déconseillé de faire intervenir X. Le mieux, dit-elle, serait que votre père fasse une lettre dont il ferait légaliser la signature par la mairie de Douarnenez et par laquelle il donnerait mandat à une personne désignée de s'occuper de cette affaire. Mme Creston m'a cité le nom d'Arsène Gefflot qui, paraît-il, s'était occupé du déménagement et doit être un fournisseur de Mme P. qui tient un magasin de lingerie. Peut-être ne voudra-t-il pas se mettre mal avec sa cliente ?

Je compte aller dans le Finistère d'ici une huitaine. S'il est nécessaire de me rendre chez votre père avec une lettre de vous, j'irai.

Les deux camionneurs ont été les témoins du refus de me remettre le piano. Qu'avez-vous décidé avec Mlle Alix au sujet de la location ? »

1.6.1947

Lundi matin je pars pour Cholet chercher de la marchandise. J'arrive dans l'après-midi et suis bien reçue comme d'habitude. Mais l'état de l'oncle Alphonse ayant empiré, l'oncle Julien et la tante Jeanne s'apprentent à aller le voir le lendemain matin.

384

2.6.1947

Le mardi soir je reprends la direction de Paris avec quelques mouchoirs qui vont se vendre comme des petits pains. J'arrive à temps à Houilles, à moitié endormie, pour faire mon marché.

26.6.1947

Vitré. Jean Choleau à A. Y. :

« Je viens d'apprendre que le détenteur du piano est le frère de mon menuisier du canton de Janzé.

J'écris donc à ce dernier pour du travail en le mettant au courant de l'incident. Je lui demande de faire comprendre à son frère qu'il se met dans une mauvaise situation et risque d'être l'objet d'une plainte pour détournement d'objet mobilier en dépôt.

Ne faites donc rien en attendant la réponse. »

..

J'ai bien un pouvoir signé de mon père à sa fille Anne Youinou. Cela aurait dû suffire. Je n'allais quand même pas l'embêter de nouveau puisque j'avais pu enlever mes affaires de la Berrière sans histoires. M. P. y met vraiment de la mauvaise volonté.

3.6.1947

Après mon marché, je vais voir le cousin Robert, avenue Emile-Zola où il tient une bonnetterie à l'enseigne "Jamine". Je lui apporte des nouvelles de ses parents et de l'oncle mourant.

Nous convenons qu'il faudrait nous revoir si la mort survenait pour aller à l'enterrement. Puis je vais voir la femme d'un gendarme à qui j'avais vendu une paire de gants dans le train. Elle m'avait demandé de lui montrer quelques bricoles.

La mort de mon neveu en Algérie

3.6.1947

Pendant que je m'inquiétais de la mort prochaine de l'oncle Alphonse, ma sœur Rosa pleurait son fils aîné qui venait d'être tué en Algérie.

385

Elle me l'apprenait ce jour :

« Depuis quelques temps l'on ne s'est pas écrit. Je pense que chez vous ça va mieux que chez nous. Auguste est parti au service le 19 mai à Vannes dans les tirailleurs Algériens. Le lendemain il partait pour l'Algérie, il était pressé de partir.

Le 31 mai, à 11 heures du soir, je recevais un télégramme qu'Auguste était hospitalisé à l'hôpital militaire d'Alger, donnant de graves inquiétudes. Le lendemain, je recevais un autre de la mairie.

« Auguste Mével décédé 31 mai hôpital militaire, de blessures. Inhumation 2 juin, 10 heures. »

Voilà tout ce qui me reste de mon fils. Me l'envoyer mourir. Au moins s'il était resté par ici j'aurais pu le voir. Ah ! ce n'est pas croyable, mourir si jeune. Il n'avait pas encore 20 ans. Parti de chez lui si plein de vie et de santé. Avoir mis 20 ans pour faire un homme de cet enfant-là et vous le tuer en pleine force. Un bon et beau jeune homme comme cela, content toujours, c'est dur de penser qu'on ne le verra plus.

Le 25 mai, il m'avait écrit de là-bas, me disant qu'il avait fait un bon voyage, qu'il était très bien et du pain qu'il avait même trop... « Ainsi ne t'en fais pas maman, s'il y a des trouffions à plaindre, ce n'est sûrement pas moi ! »

Il était content, il n'a pas eu le temps d'avoir une lettre de sa mère : pauvre petit !... Henri est averti. On a écrit au directeur. J'ai écrit à Suzanna et lui ai dit d'écrire à Mari. »

..

Cette nouvelle si inattendue me stupéfie et me bouleverse. Pour ne pas m'effondrer, je m'occupe au maximum : faire du café, ouvrir la radio, n'ayant personne à qui confier ma peine.

Je devais avoir le pressentiment de ce malheur lorsque j'avais écrit à ma sœur que je voulais voir mon filleul avant qu'il ne parte au service !

5.6.1947

Jeudi. Marché fatigant à Colombes où j'avertis les clients que je ne reviendrai plus. Le résultat est trop mince pour le dérangement. Je décide alors de prendre des commandes de broderies et de lingerie à exécuter dans la semaine, en conservant les trois marchés : Houilles, La Garenne, Courbevoie.

J'ai brodé, pour une cliente, une belle combinaison rose avec incrustation de dentelle noire au point de bourdon. Je n'ai presque rien gagné et pourtant la cliente l'a trouvée chère. Aussi ai-je laissé tomber ce genre de travail.

6.6.1947

Le vendredi après-midi, je vais voir le cousin avenue Emile-Zola. Il vient justement de quitter le magasin. La factrice me dit qu'il voulait me voir et que c'est sérieux. Elle a trouvé un travail dans l'alimentation où elle sera nourrie. Elle s'ennuie chez "Jamine" où le commerce marche au ralenti. Aussi le cousin cherche quelqu'un pour la remplacer.

Elle m'apprend que l'oncle de Compiègne est mort et qu'il doit être mis en bière le samedi. Les prévisions de Mari s'avèrent exactes. Je n'ai pas de temps à perdre si je veux le voir avant la mise en bière. Je me rends tout de suite à la gare. J'apprends que les trains ne circulent plus. J'en trouve quand même un qui m'amène à Compiègne.

Personne ne m'attend, en raison du manque des transports. Robert ayant cru à la rumeur publique est resté à Paris.

Tout le monde est content de me voir. J'ai pris mon tour de veillée. Tout comme en Bretagne, la famille continue la tradition. Depuis deux nuits, sans sommeil toute la maisonnée est fourbue. Surtout que la santé de la tante ne s'améliore pas. Son séjour à l'hôpital de Paris ne lui a fait aucun bien. Elle doit aller consulter un autre docteur. Aussi j'ai veillé le pauvre tonton, sans savoir que mon neveu était aussi parti avec l'ankou didruéz, n'ayant reçu la nouvelle qu'à mon retour.

7.6.1947

Le samedi après-midi, ayant trouvé un car pour me ramener à Paris, je m'appête à partir lorsque le cousin Robert arrive. Je lui rapporte les propos de la vendeuse. Il me répond :

« Je suis ennuyé de prendre une nouvelle factrice en ce moment, car je pense fermer juillet et août. »

Il possède une boutique à Berck et a besoin de toute sa marchandise pour faire sa saison là-bas. La vente à Paris étant inexistante pendant l'été.

« Je veux bien faire l'intérim, lui dis-je, si vous voulez, à 10 % sur les ventes et la permission de faire les marchés du samedi et du dimanche. »

« Marché conclu », dit-il en me donnant rendez-vous le lundi à "Jamine", pour me mettre au courant de mon travail.

8.6.1947

Lundi. Cette affaire n'a pas l'air fameuse. Je m'arrange bien avec le cousin, mais en sera-t-il de même avec le patron ? Cet intérim va me ménager une porte de sortie. Je ne voudrais en aucun cas me fâcher avec la parenté.

« Septembre et octobre devraient être bons », me dit Robert, cette situation sera moins pénible que de faire les marchés avec les grands froids.

Pour sceller notre accord, il m'invite à dîner dans un petit restaurant. Il habite l'hôtel, n'ayant pas trouvé un logement libre ni un meublé. Il me donne les clés pour ouvrir la boutique le lendemain. Il prend le premier train demain pour assister à l'enterrement de l'oncle au Pertre.

9.6.1947

Mardi. Je prends mon poste ce matin à 10 heures comme convenu. Entre midi et deux heures, je fais un saut à Auteuil. Mais Henri est déjà parti à Douarnenez.

Il y a un petit réchaud dans l'arrière-boutique où l'on fait les essayages. Je me débrouille pour le repas du midi. A 19 heures, fermeture, je prends le métro et l'autobus au pont de Neuilly, comme ceux qui habitent la banlieue.

11.6.1947

Paris. A. Y. à Rosa, Douarnenez :

« J'ai reçu il y a une semaine votre triste lettre, m'apportant le glas de mon filleul. J'ai été atterrée et je n'ai pas eu la force d'écrire. J'aurais voulu prendre le train, non pour essayer de vous consoler, c'est si difficile de le faire, surtout dans des circonstances aussi tragiques, mais pour pleurer avec vous. Ce pauvre garçon que je n'ai pu voir, lui qui était devenu si beau durant ces cinq dernières années.

388

Les vaches ! (les gouvernants français). Encore un crime de plus à leur actif ! Ce n'était pas assez d'avoir assassiné Jos innocent et d'avoir fait mourir maman de chagrin. Voici qu'on envoie tuer un gosse là-bas, sans aucun moyen de défense, dans un pays où souffle le vent de la révolte ; où les soldats en uniformes sont des cibles aux coups !

Avez-vous reçu d'autres nouvelles ? Pourrez-vous rapatrier son corps ? Je crois qu'en demandant à la mairie ils ne doivent pas vous refuser ce réconfort. Ce serait une consolation de le savoir près de vous pour prier sur sa tombe. Ils sont maintenant trois à être dehors de leur pays. Quelle calamité s'acharne donc sur nous, dont le seul crime est d'aimer notre mère ?

J'ai reçu votre lettre le 6 et ce jour je recevais la nouvelle qu'un oncle de Francis venait de mourir...

Nos morts sont là autour de nous et nous aident. Il faut continuer à vivre pour ceux qui restent. Dire que l'on se tue au travail pour les élever convenablement et on vient nous les prendre pour une boucherie qui ne sert que les intérêts de quelques-uns...

Mardi. Je suis allée voir Henri. J'ai dû aller dans trois boulangeries pour trouver deux baguettes. J'achète une livre de cerises, pour m'entendre dire par ses deux copains qu'Henri était parti au reçu du télégramme. Alors j'ai partagé le pain et les cerises avec eux.

J'ai été heureuse de voir Suzanne à Quimper. C'est une belle fille maintenant. Dire que j'avais un désir fou d'aller à Douarnenez ce jour-là pour voir mon filleul. A Paris, je regardais les nouvelles recrues, peut-être pensais-je qu'il était parmi eux.

Un chagrin de moins à Mamm-Goz, elle qui était si contente d'amener son premier petit-fils à Rennes, lorsqu'elle venait me voir. »

11.6.1947

Troisième jour de vente à "Jamine", située dans une rue passante. La boutique n'est pas bien achalandée. Aujourd'hui 17 h, j'ai quand même gagné 160 francs. Il y a des marchés sur la semaine où l'on ne gagne pas davantage.

Il ne dépendrait que de moi, que je sois payée au mois. La vendeuse touchait 10 000 mille francs. Mais j'ai plus de plaisir

389

à travailler au pourcentage et je peux bricoler pour moi entre deux clientes, ce qui n'est pas à dédaigner. Je peux écrire à Mari mes impressions, pour les retrouver plus tard quand j'écrirai l'histoire de Fransez et la mienne. Mais je ne suis libre que le lundi, ce qui n'est pas suffisant pour un aller-retour à Précy.

Ce soir, après la fermeture, je vais rendre visite aux demoiselles Chaumette pour des ventes. J'ai fait leur connaissance à Domfront où j'étais allée voir Mari qui s'y faisait soigner. Ces personnes, originaires de la contrée, y étaient venues en vacances. Depuis elles avaient pris mes intérêts en main et me cherchaient des clients.

11.6.1947

Paris. A. Y., à Mari, Précy :

« Je suis redevenue belle grâce à vos soins... Avez-vous attaqué votre travail sur Jos ? La difficulté est l'aiguillon des âmes fortes. Il est rare de trouver des correspondants qui vous comprennent. Et l'on vit ainsi sans communion vraie son rêve intérieur... Comme les Celtes de Synge, l'auteur irlandais. Cela nous va bien à nous Bretons qui sommes toujours dans les nuages. Peut-être un peu trop. C'est ce que Francis me reprochait ainsi qu'à Jos et à vous aussi... Pour embellir la vie il faut des « illuminés » comme nous, (chacun dans sa branche), qui sentent plus que les autres.

L'amitié est une chose, la parenté en est une autre. Le conflit est surtout accentué chez les intellectuels et les artistes. Aussi, il faut faire des parts différentes. Tant que l'on est jeune, la famille est indispensable. Plus tard, elle devient synonyme de chaude affection dans presque tous les cas. Habituellement, cette solidarité ne se dément pas et aide à supporter les épreuves.

Vous avez su certainement par Suzanna le deuil qui a noyé de chagrin notre pauvre sœur Rosa. Si peu sensible en apparence (du moins en paroles), elle est plus profondément atteinte par contre-coup...

Je viens de lui écrire. Cette lettre m'a fait verser des larmes qui ont rougi mes yeux. Et pourtant, je dois sourire aux clients...

Je vais écrire à Suzanna une lettre circonstanciée et protocolaire. Elle ne comprendrait pas que l'on ne traite pas avec des paroles correspondantes les situations données...

Mes rares moments de libres ? Depuis la réception de votre lettre je n'ai pas eu un moment à moi. Dans ma petite boutique, où les clients ne me dérangent pas longtemps, ni le brouhaha de la rue, je pourrais écrire la vie de Francis.

Mon érudit (Glémarec) a eu du succès dans son entreprise et j'ai pu récupérer mes meubles... Je me sens davantage chez moi. Il y a 11 caisses de livres que je pourrai vendre à l'occasion ou les conserver si je peux. Veig le voudrait. Celui-ci prend goût aux études. Aussi je vais tâcher de lui faire faire au moins un an d'études. J'irai voir les Pères Salaisiens dont on me dit grand bien. J'ai vu Veig il y a trois semaines. Il était très gentil. Il devient un jeune homme maintenant.

Kenavo ha pokou mat. Il est 7 h 30, je vais continuer d'autres lettres moins longues, mais aussi moins intéressantes. »

11.6.1947

Vitré. Jean Choleau à A. Y., Houilles :

« Je suppose que vous avez reçu mes deux lettres... Depuis quelques jours, je fais l'inventaire de la bibliothèque. Jusqu'ici deux caisses ouvertes montrent des livres en très mauvais état, par suite de l'humidité. Malheureusement, il s'agit en partie d'ouvrages de prix. Je les ai enlevés et mis à sécher. Parmi les livres, il y en a un que je vous demanderai de vendre pour la bibliothèque de Vitré. C'est celui édité par Aubré et consacré à Jeanne Malivel. Celle-ci était de notre pays par sa mère, fille d'un horloger de Janzé. La sœur de sa mère était mariée au docteur Vallée, maire de La Guerche-de-Bretagne. Mlle Malivel vint habiter Vitré où son futur mari était fonctionnaire des Contributions, lui-même fils d'un M. Yung, qui fut instituteur à Vitré et mon premier maître. L'exemplaire numéroté a dû être payé 250 francs. Il est en bon état, marqué D., coupé. Combien faudrait-il proposer à la commission de la bibliothèque comme prix ? »

12.6.1947

Douarnenez, Marie-Pierre à A. Y. :

« J'avais un vague espoir de vous voir au service de votre neveu. Combien il vous est pénible de ne pouvoir être auprès de votre sœur en cette douloureuse circonstance. »

13.6.1947

Précy. Mari à A. Y., Houilles :

« J'ai certainement un immense chagrin de voir ma sœur Rosa souffrir. Elle était si fière de son beau et grand fils. Il y avait de quoi ! Auguste a certainement été blessé à mort dans un engagement contre les indigènes. Les « Galloued » ont du mal à maintenir leurs positions là-bas. Les Bretons sont toujours bons pour les coups durs. Espérons que la roue tournera un jour. Chère sœur, vos deux filleuls sont partis en beauté. Ils ont eu la mort des héros. C'est une gloire qui se paie bien cher.

Et vous, que devenez-vous ? Cela me fait un pincement au cœur de ne plus savoir ce que vous devenez. Je veux que vous sachiez que votre silence motivé ou non, me peine. Ça complètera le reste. Si vos affaires vont bien, ce que j'aime à croire, ne vous en faites pas pour moi. Kenavo va c'hoar ger, gwella pokou eus ho c'hoar. »

..

Nos lettres se sont croisées en route. Elle sera consolée lorsqu'elle aura reçu ma missive de six pages, où je lui raconte les péripéties de mon existence. Ce journal me permettra plus tard de retrouver mes souvenirs.

14.6.1947

Paris. A. Y. à J. Choleau, Vitré :

« Trugarez a greiz kalon pour si bon accueil et toutes mes excuses pour n'avoir pas écrit plus tôt. Depuis mon arrivée, j'ai été si bousculée que vous m'excuserez... A Laval, Mlle Alix veut bien prendre la pièce que vous avez bien voulu me louer pour recevoir le restant de mes meubles...

J'ai été heureuse d'apprendre que tout est rentré dans l'ordre sans difficultés, sauf M. P., s'il offre de la résistance, je pourrais dactylographier cette lettre à la machine et la faire signer par mon père, en sommant M. P. de restituer le piano. S'il veut l'acheter au prix de 5 000 francs, je veux bien. Le livre de Jeanne Malivel vaut assez cher. Il vaut bien 1 000 à 1 500 francs, mais ne le laissez pas à moins de 1 000 francs. Je tiens beaucoup à ce livre-là.

J'ai aussi en dépôt, chez M. Rual, un devant de lit-clos que je voudrais récupérer. Je vais lui écrire à Nantes et lui demander un bon à votre nom pour retirer ce meuble chez son père. Je l'avais déposé pour le transformer en bibliothèque. Ce bon vous le donnerez à un camionneur de Vitré. Celui-ci ramènera le lit-clos chez vous avec les autres meubles. Pensez-vous que cela puisse se faire ?

J'ai gardé un bon souvenir de votre bonne ville de Vitré et de votre petit jardin si accueillant. Kenavo Aotrou ker, ha trugarez. A galon ganeoc'h. »

16.6.1947

Bouësse. Manuel da A. Y. :

« Va digarezit ma n'am eus ket respontet d'eoc'h abretoc'h. Kalz labour am eus da ober ha nebeut amzer vak dirazoun.

Va mamm ha va moereb a zo amañ abaoe eur pemzek bennak a zeveziou hag a lavar mont kuit dija. Evel ma ouzit hor c'heniterv Marc'harid (deus ar c'hoadou) a zo maro. Douaret eo bet disadorn iremenet.

Pa fello d'eoc'h dont da dremen eur penn-sizun ganimp e vimp laouen d'ho kavout en hon touez. Ne c'hellen ket pedi ac'hanoc'h da zont epad ma oa amañ va zud. Diaes e oa.

Kompren a reot hep poan. N'omp ket en hon ti. Ar perc'hen a zeu da dremen amañ, an dibennou-sizun, ha ne c'hellomp ket e gas da gousket en ostaliri ! Ni hor befe karet gwerza hor peadra (an ti da vihana) hon eus e Breiz evit prena eun ti amañ ; hogen n'eo ket graet. Espe-

« Excusez-moi de ne pas vous avoir répondu plus tôt. J'ai eu beaucoup de travail et peu de temps libre.

Ma mère et ma tante sont ici depuis une quinzaine de jours et elles parlent déjà de repartir. Comme vous le savez peut-être, notre cousine Marguerite Desbois est décédée. Elle a été enterrée samedi dernier.

Si vous voulez venir passer un début de semaine avec nous, nous serions heureux de vous avoir parmi nous. Je ne peux vous inviter pendant que nos parents sont là. C'est difficile, vous le comprendrez sans peine. Nous ne sommes pas chez nous. Le propriétaire vient y passer ses fins de semaine et je ne peux l'envoyer à l'hôtel ! Nous aurions voulu vendre tout ce que nous possédons (au moins la maison), que nous avons en Bretagne pour acheter une maison ici :

rout a reomp ho kwelout a-benn nemeur. Mont a rin d'ho kerc'hat e porz-houarn Beaumont.

Mat evit ar pezh a zell ouz Veig. Ra deui ! ha da dremen ar vakansou ganimp, ma ra plijadur d'ezan.

En eur c'hortoz ar blijadur d'ho kwelout endro... »

mais ce n'est pas fait. Nous espérons que nous vous verrons avant peu. J'irai vous chercher à la gare de Beaumont.

Entendu pour ce qui regarde Veig; qu'il vienne! et passer ses vacances avec nous si cela lui fait plaisir. En attendant le plaisir de vous voir à nouveau. »

..

Rien ne peut faire davantage plaisir à Veig que d'aller chez son tonton Manuel, comme il l'appelle et s'occuper des travaux de la ferme avec lui.

17.6.1947

Laval, Alix à A. Y. :

« Mon Dieu, que devenez-vous? Je reçois une longue lettre de Veig avec un appel de détresse. Trois lettres, dit-il, qu'il vous a envoyées et n'a pas de réponse...

Ci-joint une lettre de Choleau. J'ai été hier à Vitré signer le contrat de location à la nouvelle adresse. Ce sera mieux, car si vous venez passer quelques jours, vous serez bien chez vous...

Cet ami est toujours le même. Nous avons passé un bon après-midi. J'ai été me promener aux alentours en attendant l'heure du train. Il y a quelques livres de vendus. Pour votre lit-clos, il va y avoir un acquéreur, mais il est abîmé. Je vais livrer un petit bonnet, mes doigts se font à la broderie.

Je suis embauchée pour la saison et je pars d'ici jeudi. Je toucherai 5 500 francs net pendant trois mois. Ce ne sera pas plus fatigant qu'ici de 9 h du matin à 11 h du soir. Et je ne suis pas encore payée. Arméla n'a pas eu encore le temps d'aller porter les tableaux chez Mme Le Mée. »

..

Alix est partie à Quiberon faire la saison. Caissière dans un hôtel. Elle s'y plaît bien. Elle y rencontre des gens de connais-

sance comme le docteur Francis Marot, de Douarnenez. Elle fait bien l'affaire. Elle aime ordonnancer chaque chose comme un maître d'hôtel. Hélas! avant la fin de la saison elle devra capituler. Elle fit une paraméningite dont elle a heureusement réchappé.

..

Alix a signé le contrat de location, pour le moment, la confiance règne. Jean Choleau est si patelin qu'on ne peut le connaître. Quand on ne le contrarie pas et qu'on ne lui demande pas d'argent, on peut très bien s'entendre avec. Le devant de lit-clos n'a jamais eu besoin de réparation. Il m'en offre 10 000 francs et j'en demande 25 000.

Plus tard, n'ayant plus un aussi grand besoin d'argent, je refusai de le lui vendre en disant :

« A défaut de présence, je tiens à mes souvenirs. »

Ce à quoi, il répondit à Alix :

« Mme Debauvais est-elle donc devenue milliardaire? Qu'elle ne veut plus rien vendre? »

Lorsque le conflit se déclara entre ma volonté et la sienne, il disait :

« Le ménage Debauvais ne devait pas marcher. »

Avec un homme comme Choleau, cela n'aurait pas marché sûrement.

20.6.1947

Janzé, J. Choleau à A. Y., Houilles :

« Au sujet du loyer, je vous ai parlé de 1 500 francs par an. Naturellement si c'est seulement pour quelques mois, je ne ferai payer que pour la durée de l'occupation.

Quant au piano, mon intention est de le proposer au détenteur moyennant la somme indiquée par votre lettre. A mon arrivée à Janzé j'étais allé voir l'huissier qui me dit : « L'affaire est simple : contre un reçu de vous, le détenteur ayant ainsi une décharge ne peut refuser de vous faire livraison. »

Il s'était chargé de le voir. Il l'a vu et voici la réponse qu'il me fait ce soir, vendredi :

« M. P. refuse de rendre le piano pour la raison que voici :
« Ce piano lui a été remis par M. Youinou, qui n'a plus donné
signe de vie depuis. Or il apparaîtrait que ce monsieur apparté-
nait au P.N.B., qu'il serait passé en justice, qu'il aurait été
condamné et que par la suite, ce qui lui était propriété, ne peut
être vendu à des tiers et doit rester à la disposition de la
justice. »

J'ai répondu que je ne connaissais pas ce M. Y. Que le piano
m'avait été vendu par Mlle Youinou, mandatée par son père
habitant Douarnenez, que j'ignorais l'affaire judiciaire dont il
était mention. D'après l'huissier, voici ce qu'il faut faire :

« Que votre père écrive à M^e Coupil, huissier à Janzé, en le
prieant de faire connaître à M. P. qu'il ait à remettre le piano
à M. Choleau, qui l'a acheté de lui Youinou père et en est le
propriétaire ou à telle autre personne qui se présenterait au nom
de celui-ci. Il devra sur l'enveloppe indiquer son nom et son
adresse à Douarnenez afin que l'huissier puisse prouver que la
lettre vient bien de là. Il est inutile d'indiquer le prix de vente
qui n'a rien à voir avec l'affaire.

Si vous craignez quoi que ce soit, il vaut mieux s'abstenir.
Ne sachant pas exactement quelle était la situation de votre
frère vis-à-vis de l'épuration, je ne puis vous conseiller... J'ai
vu ce matin l'huissier pour plus amples informations.

« P. ne démord pas. Il prétend que le bien de Y. a été
confisqué. Il ne veut pas avoir d'ennui. D'autre part, le bruit
rapporté par l'huissier que dans le mobilier se trouvent des cais-
ses qui contiendraient des dossiers d'un groupement suspect, etc. »

D'après les renseignements qu'il en avait hier jeudi, le mobi-
lier serait toujours au même lieu.

De cet ensemble il ressort que, si on ne peut prouver par
pièces officielles que votre frère n'a jamais été condamné et
qu'il est mort, que ses biens n'ont jamais été confisqués, il ne
sera pas possible de récupérer le piano que vous m'avez vendu.
Il faudrait donc :

- 1) Une attestation que J. Y. n'a pas été condamné à la con-
fiscation de ses biens.
- 2) Qu'il est mort.
- 3) Lettre du père revendiquant le piano comme étant sa pro-
priété.

Autrement, laisser dormir l'affaire, en attendant des jours
meilleurs.

P. avait bien l'intention de l'acheter, non pour lui, mais
pour ses petits-enfants. Il y a certainement un peu de fourberie
chez ces gens-là.

Le moindre piano d'occasion se vend 30 000 francs. Ci-joint,
modèle de lettre établie par moi... et à remettre à la poste. »

21.6.1947

Paris, A. Y. da Veig, Vieux-Moulin :

« *Disadorn. Resevet am eus
da lizer. Mat tre an hini di-
weza skrivet da Alix. N'eo ket
ar c'hoant a vanke d'in da
skriva dit, met an amzer. Skri-
va a ran e Paris. Labourat a
ran e stal toñtoñ Robert. Te
oar mat an hini a oa e Cholet
hag a zeske ganit kanaouennou
brezoneg da skouar : "An hini
goz".*

*Abaoe diou sizunvez emañ
amañ. Gwerza a ran chupen-
nou gloan, korfenmou broudet
hag all. Renka a ran an "de-
vanturenn" brao... Aoza a ran
va boued emañ. N'emañ ket
alies "an direktor" er stal, ar
renerez oun n'eo ket ta, ha
gouniz a ran va buhez mat
awalc'h.*

*Siouaz ! ar stal a vo serret
a-benn nemeur ha ret a vo d'in
mont da gantren ar marc'ha-
dou adarre.*

*Gouezet ac'h eus moarvat eo
marvet toñtoñ koz eus Kom-
piegn. Bet oun bet betek du
se da welout anezañ war e
wele-kañv. N'am eus ket bet
amzer da vont betek Vieux-
Moulin avat.*

Eun dra spontus a zo erru

« Samedi. J'ai reçu ta let-
tre. Elle est très bien la der-
nière écrite à Alix. Ce n'était
pas l'envie qui me manquait
de t'écrire, mais le temps.
J'écris à Paris. Je travaille
dans la boutique de tonton Ro-
bert. Tu sais bien celui de
Cholet à qui tu apprenais des
chansons bretonnes et en par-
ticulier "An hini goz".

Depuis deux semaines je suis
ici. J'y vends des gilets de lai-
ne, des corsages brodés et au-
tres. J'arrange la devanture le
mieux que je peux. Je fais ma
cuisine ici, le directeur n'étant
pas là souvent, aussi je suis
ma maîtresse et je gagne as-
sez bien ma vie.

Hélas ! la boutique doit fer-
mer bientôt et je devrai re-
tourner sur les marchés.

Tu as appris sans doute la
nouvelle de la mort du vieux
tonton de Compiègne. J'ai été
là-bas le voir sur son lit de
mort. Mais je n'ai pas eu le
temps d'aller jusqu'à Vieux-
Moulin.

Il est arrivé une chose ter-
rible à Douarnenez. Tu sais
bien, Auguste, le frère d'Henri

e Douarnenez e ti tant Rosa. Te oar mat, August breur Henri a oa aet da soudard d'an 19 a viz Mae tremenet. E Gwened e oa bet kaset d'ober e servij. Daou zevez eo chomet du se, peogwir e oa bet lakaet gant an "tirailleurs algériens" ha kaset goude da Alger.

Neuze tant Rosa a resevas digant August eul lizer hag a lare e oa laouen, rak kalz bara a oa da zebri ha ne oa ket gwalleurus... D'an 31 a viz Mae tant Rosa a resevas eur pellskrid, a lare e oa August klañv bras en ospital Alger. D'an devez warlerc'h, unan all o kemenn d'ez e oa marvet he mab "suites blessures" ha beziet d'an 2 a viz Mezeven.

Emgann a zo du-se war a gredan ha soudarded yaouank ne ouzont ket en em zifenn. Bro-C'hall he deus goad warni ar c'hast anezi!

Kas a ran d'it hirio eur pakadig. Ennañ goloioù-lizer gant eur c'haier da skriva da lizerou-Kavout a ri ivez eun nebeut madigou kaset gant tant Simone eus Cholet. Lodenenn badiziant Marivonnig, c'hoar vihan Jacky eo. Skeudennou relijiel a zo ivez ebarz.

An arrebeuri a zo erru e Houilles : diou armel, an hini vras hag an hini gant melezour. Kanastell ar sal debri, ar c'horn evit al levriou gant ar bank-tosell. Lakaet am eus ennañ va dantelez. Ar "vais-

selier leun a levriou. An diou gador vrec'h gant ler gwer ha diou gador bureo Tadig. Eun daol vihan hag ar fournigell. Revinet oun bet avat, gant an diloadeg se. En em blijout a ran kalz muioc'h em zi bremañ, daoust ma ne c'heller ket bouj re endro d'an arrebeuri.

Spi am eus eo gwellaet d'az treid bremañ. Se a c'hell beza danjerus. Neuze taol evez ha kemer nerz a-hendall hep krabizal da c'houlou... Pendavare emañ ar "certificat"? Spi am eus out troet gant ar studiou bepred?

Kenavo va mabig gwenn gant pokou tener da vamm. Skriva a rin d'it araok an ehan skol. Skriv eul lizer da tant Rosa evit larout d'ez e kemeres perz en he foan se a rayo d'ez eun tamm frealz. »

Kenavo va mabig gwenn gant pokou tener da vamm. Skriv a rin d'it araok an ehan skol. Skriv eul lizer da tant Rosa evit larout d'ez e kemeres perz en he foan se a rayo d'ez eun tamm frealz. »

Je t'envoie aujourd'hui un petit paquet. Tu y trouveras des enveloppes et un cahier pour écrire tes lettres. Il y a aussi un peu de dragées données par tante Simone de Cholet pour le baptême de Maryvonnig, la petite sœur de Jacky et des images religieuses.

Les meubles sont arrivés à Houilles : deux armoires, la grande et celle avec une glace, le buffet de la salle à manger, le coin pour les livres et le coffre où je range mes dentelles. Le vaisselier rempli de livres. Les deux fauteuils de

cuir vert et deux chaises du bureau de Tadig. J'ai apporté aussi une petite table et le poêle.

Mais je suis ruinée par ce déménagement. Je me sens beaucoup mieux dans ma maison maintenant et pourtant je ne peux pas bouger beaucoup autour des meubles.

J'espère que ton pied va mieux maintenant. Cela peut être dangereux. Aussi fais bien attention et prends du courage pour ne pas gratter tes plaies. Quand passes-tu ton certificat? J'espère que tu as toujours du goût pour les études?

Kenavo... Je t'écrirai avant les vacances. Ecris une lettre à tante Rosa pour lui dire la part que tu prends à sa peine, cela lui apportera un peu de réconfort. »

21.6.1947

Précis. Mari à A. Y. :

« J'ai reçu ces jours-ci des nouvelles de l'actuel aumônier du Strüthof à qui j'avais demandé s'il connaissait l'adresse du Père Fleischmann. Voici la copie de sa réponse et une des photos de la tombe de Jos. La mentalité n'est plus la même là-bas (bon signe).

..

Abbé J. M. à Mari :

« M. le curé de Natzweiler m'a transmis votre lettre. Le camp de Strüthof a changé du tout au tout depuis seize mois. Plus personne ici du temps sombre des premiers jours de la Libération, où des atrocités ont été commises avec à peu près les mêmes méthodes que sous le temps allemand. Ce qui était défendu à l'un devait sans doute être permis à l'autre !

Cependant, ces gens d'alors ne sont plus aussi fiers et restent bien camouflés quelque part sachant qu'un jour ou l'autre, ils ne pourront plus se vanter de leur triste besogne. Donc nouveaux habitants au camp, nouvelle administration. Le ministère de la Justice, donc quelque chose d'officiel, ce qui en 45 n'était pas le cas.

Impossibilité absolue d'obtenir le moindre renseignement d'un témoin oculaire. J'ai bien trouvé la tombe de M. Youinou et l'ai photographiée pour vous, photo pas trop bien réussie. Je m'excuse... »

..

« Je vous mets deux photos... Mme Yvonne ira à la rue du Fil. Suzanna m'a donné une lettre d'une dame qui est partie au Paraguay où est son mari. Son fils est encore prisonnier là-bas. C'est pourquoi elle dit : « Je lui laisse le cher enfant ». Cette dame a été sur la tombe de Jos. »

..

Comme on le voit, Mari continue son enquête avec persévérance. Elle remue ciel et terre pour trouver le Père Fleischmann, qui seul doit connaître les tenants et les aboutissants du martyre de Jos. Elle écrit dans toutes les directions, en distribuant la photo mortuaire de son frère à tous les prêtres de sa connaissance, afin de connaître l'adresse actuelle de l'ancien aumônier du Strüthof.

23.6.1947

Veig da A. Y. :

« Erru mat da lizer eus disadorn. Gwall drist eo ha mije karet gwelout August endro. Ma zreid a ya gwelloc'h, met n'eo ket echu... Ne vo tamm "certificat", peogwir ar "ministre de l'Instruction" en deus suprimet ar "certificat" 12 vloaz. Neuze sonj a ran e tremenin anezañ e ti ar Salezianed.

Ar vakansou a vo goude

« Ta lettre de samedi est bien arrivée. Elle est bien triste et j'aurais aimé voir Auguste de nouveau. Mes pieds vont mieux, mais ce n'est pas encore fini... Il n'y aura pas de certificat puisque le ministre de l'Instruction a supprimé le certificat dès 12 ans. Alors je pense que je pourrai le passer chez les Pères Salaisiens.

gouel an Itron Favier. Neuze ar 23 pe ar 24 e viz Gouere. Me zo laouen peogwir kalz leoriou a zo en ti. Skrivet am eus al lizer da tant Rosa. Laouen oun ma ne redes ket bremañ ar marc'hadou. N'eo ket ken skuizus evidout. Hirio an amzer a zo brao. Epad daou zeverz n'hon eus bet nemet glav.

Trugarez e laran d'it evit ar pakadig bihan. Me a skriv d'it al lizer-mañ epad an eur latin, va zeveriou a zo echu. Kenavo. »

Les vacances sont après la fête de Mme Favier. Alors ce sera le 23 ou le 24 juillet. Je suis content puisqu'il y a beaucoup de livres à la maison. J'ai écrit une lettre à tante Rosa. Je suis content que tu ne courres pas maintenant les marchés. Ce n'est pas aussi fatigant pour toi. Aujourd'hui le temps est beau. Pendant deux jours, nous n'avons eu que de la pluie.

Je te remercie du petit paquet. Je t'écris cette lettre pendant l'heure du latin. Mes devoirs sont finis. Kenavo. »

Le temps a une grande importance pour ses loisirs. Dès que la classe est terminée, la distraction des enfants et de Veig en particulier est de travailler au jardin. Comme il est l'un des plus grands, il doit commander aux plus petits et cela lui plaît.

La question de l'Australie revient à l'ordre du jour

24.6.1947

Paris, A. Y. da R. Caouissin, Fontenay-aux-Roses :

« Gouel sant Yann. Kenseiled ker.

Trugarez evit ho tigemer ken laouen. Va chomlec'h betek disadorn eo : Jamine 140, avenue Emile-Zola.

Prederiet am eus war ar pezh hoc'h eus kemennet d'in. Graet va sonj mont ganeoc'h ivez du-se ; vit gounit arc'hant awalc'h pa ne vefe nemet evit ober paea d'hon enebourien

« En la fête de saint Jean. Chers amis.

Merci pour votre accueil si chaleureux. Mon adresse est jusqu'à samedi : Jamine.

J'ai réfléchi sur ce dont vous m'avez parlé. J'ai mis mon idée de partir avec vous aussi là-bas pour gagner assez d'argent, ne serait-ce que pour faire payer à nos ennemis leurs affreux forfaits.

o zorfedou euzus.

Maro kriz va niz, n'eus graet d'in sonjal ouspenn lakaat eun harz etre sotoni ar C'hallaoued ha va mab. Ne vo ket lavaret e vo marvet evit sked ar vro he deus lakaet laza gwella bugale Vreiz. Dorn Doue a ren hor buhez.

Setu ma fell d'eoc'h ober ar pezh a zo ret evit se, marteze e teuo d'ar stal er sizun-mañ. A galon ganeoc'h. »

La mort cruelle de mon neveu m'a fait penser mettre une barrière entre la sottise des Français et mon fils. On ne pourra pas dire que sa mort aura servi à la gloire du pays qui assassine les meilleurs enfants de Breiz. La main de Dieu gouverne notre vie.

Aussi, si vous voulez, faites ce qu'il faut pour cela. Peut-être vous verrai-je à la boutique cette semaine. Cordialement avec vous. »

..

Comme Manuel et Herminie, Ronan K. parle aussi d'un départ en masse pour l'Australie, où nous aurions fondé une nouvelle Bretagne.

J'ai dû avoir été le voir le lundi et en avons parlé longuement. Je voulais surtout être assurée d'y trouver un travail rémunérateur et le transport gratuit. Quoique optimiste de nature, j'avais parfois des coups de cafard. La mort de mon filleul avait fait déborder la coupe.

Robert me disait : « L'on ne fait pas toujours fortune ailleurs. »
« Mais ici l'on ne fait que miserer. »

25.6.1947

Préc. Mari à A. Y., Paris :

« Vous vous êtes trémoussée depuis deux mois et vous êtes venue à bout de ramener vos affaires. Rosa est désemparée... Les Bretons sont bons pour les coups durs comme toujours. Pauvre Auguste ! Suzanna a écrit à une dame qu'elle connaît. Nous saurons ainsi la triste vérité... Ce chagrin agrandit encore les déchirures faites par les autres : quatre hommes et maman, quel vide !

Vous avez eu aussi un deuil dans votre belle-famille. Je ne me doutais pas qu'il mourrait si vite. C'est vrai qu'il avait un teint bien gris qui marquait une profonde atteinte organique.

26.6.1947

Après le récit de mes dernières pérégrinations, encore sous le choc de la mort de mon neveu, j'écris à Suzanna, Rouen :

« Bientôt ce sera les vacances et je devrai prendre mon vol vers des terres plus hospitalières et soustraire mon fils à l'imbécillité de ceux pour qui la vie humaine et surtout la vie des Bretons compte si peu. Ce que je regretterai ce sont les miens que je ne verrai pas souvent. Mais ici, je ne les vois pas non plus. D'ailleurs, le pays où je suis, n'est pas le mien. Les desseins de Dieu sont impénétrables.

En ce moment j'ai des mouchoirs. Je pense en avoir à 40 francs. Je penserai à vous en garder. »

..

Je ne perds pas le nord pour autant. Le départ pour l'Australie est aléatoire et les renseignements imprécis, il faut vivre où l'on est au jour le jour.

29.6.1947

Rosa à A. Y. :

« J'ai reçu quelques détails sur la mort d'Auguste par un monsieur qui habite là-bas. Son neveu lui avait envoyé un télégramme :

« C'était un accident d'auto. C'était la première fois qu'ils venaient au camp. Ils déchargeaient leurs bagages du camion. Arrive à toute vitesse, un autre camion conduit par des indigènes, et qui vient les tamponner. Le pauvre petit a été blessé aux jambes. Il avait une fracture à la jambe droite et une profonde blessure à la cuisse. Le médecin du camp l'a soigné tout de suite et l'a fait transporter à l'hôpital militaire à Alger, à 20 kilomètres de là. On lui a fait deux transfusions de sang et l'opération avait réussi. Mais il a eu un choc. Il est mort à 6 h 30 du soir. Il était arrivé à 10 h 45 le matin.

Il avait sa connaissance. L'aumônier l'a assisté jusqu'à son dernier moment. Il avait assisté à l'enterrement. On lui a fait tous les honneurs militaires. Son cercueil était couvert de fleurs. »

Voilà ce que ce monsieur m'a écrit. Combien qu'il n'a pas souffert le pauvre petit et si loin. S'il avait été plus près, j'aurais pu aller le voir. Et dire que jamais je pourrai aller sur sa tombe. Les camarades qui sont partis avec lui ont envoyé des fleurs sur sa tombe. Il y a un mois qu'il est mort. Je me demande quelquefois si je rêve ; il n'aurait eu que vingt ans le 20 juillet... Veig m'a écrit une petite lettre la semaine dernière. Il écrit assez bien. Suzanne a eu son certificat... »

..

Elle me commande en outre des mouchoirs pour la parenté, comme ceux que je lui avais donnés à Quimper. On ne les a difficilement qu'en très petite quantité et il faut prendre le train pour aller les chercher.

30.6.1947

Veig da A. Y. :

« *Resevet am eus da lizer an 21 a viz Mezeven... Trist eo maro August. Hirio dilun n'hon eus ket "classe". Ne ouzon ket petra a rez e giz labour... Trugarez evit ar madigou hag evit ar "soquettes". Ni a zo o vont da gouronkan en abardaez-mañ.*

Va zreid a zo tost da veza paraet. Ni a zo o vont da glask framboazennou evit ober "marmelade"... Alix en deus skrivet d'in hag a lar ez afen e ti tant Hermini epad eur miz. Ne garfen ket mont n'eo ket plijus. Me zo atao en ti du se. Me garfe gwelloc'h beza e Houilles o labourat ganit. Kenavo Mammig, da vab a ro d'it eur pok bras. »

« J'ai reçu ta lettre du 21 du mois de juin... La mort d'Auguste est triste... Aujourd'hui lundi, il n'y a pas de classe. Je ne sais pas ce que tu fais comme travail. Merci pour les bonbons et les soquettes. Nous allons nous baigner cet après-midi. Mon pied est sur le point de guérir. Nous allons chercher des framboises pour faire de la marmelade...

Alix m'a écrit et dit que je pouvais aller chez tante Hermine pendant un mois. Je ne voudrais pas y aller, cela ne me plaît pas. Je suis toujours dans la maison là-bas. Je préférerais être à Houilles à travailler avec toi. Kenavo Mammig, ton fils qui te donne un grand baiser. »

3.7.1947

Ce jour J. Choleau a obtenu l'extrait du casier judiciaire de Jos, complètement vierge. Il est signé du greffier en chef et du procureur de la République. Ce dernier apposant sa signature sur le cachet du tribunal de 1^{re} instance de Quimper. Coût : 20 francs pour timbre perçu au compte du Trésor n° 1924, plus 40 francs pour le coût du bulletin, rédaction, recherches, etc.

3.7.1947

Douarnenez, la cousine Louise m'écrit :

« Le malheur s'est abattu une fois encore sur la pauvre Rosa. Elle avait là un fils qui lui donnait toute satisfaction. Il était si heureux de pouvoir aider sa mère. Son travail était pourtant pénible, mais jamais il ne se plaignait. Je vais à un service pour le fils d'Anna Kerivel, P. Calloc'h, mort en Indochine. »

10.7.1947

Vitré, J. Choleau à A. Y. :

« Je viens de rentrer d'un petit voyage au pays nantais et dans votre ville natale. Tout s'est bien passé. J'ai rendu visite à votre père et à votre sœur. Le premier a confirmé votre attestation de vente et j'ai fait légaliser sa signature à la mairie. Au chef-lieu du département, j'ai obtenu un extrait du casier judiciaire de votre frère qui pourra servir. Mais il serait peut-être nécessaire que j'obtienne des précisions sur la date et le lieu de son décès que votre sœur n'a pu me fournir. Si vous pouviez me donner ces renseignements, ce serait parfait, surtout un extrait de son acte de décès.

Je compte me rendre à Janzé prochainement et voir l'huissier ou même le monsieur récalcitrant P. et il faudra bien qu'il rende ce qu'il détient indûment.

A Quimper et à Nantes, j'ai eu l'occasion de voir quelques amis communs. Je suis allé au retour passer une journée là où habite Alix (Quiberon) et nous avons longuement causé de tout ce qui vous concerne.

Hier j'avais vu ici M. Poupinot qui vous entretiendra de mon voyage. C'est un monsieur fort intéressant que je ne connaissais pas.

Comme vous le voyez tout va aussi bien que possible. Alix est bien placée. C'est un apprentissage à faire. Elle ne se plaint pas. Mais sa santé est toujours mauvaise et elle craint de ne pouvoir supporter le mois d'août où son service sera pénible en raison de la grande affluence des clients.

Je vais continuer à mettre un peu d'ordre ou plutôt du désordre dans la bibliothèque. Les livres mouillés ont été mis à sécher. J'ai encore à voir ce que les souris ont visité et ça sera fini. Je crains que la bibliothèque municipale ne puisse payer le prix demandé par vous de l'ouvrage sur Jeanne Malivel.

J'oubliais de vous dire que votre famille est en bonne santé et me prie, ainsi qu'Alix, de vous souhaiter le bonjour. Bon courage et comptez sur mon dévouement. »

..

Ma sœur avait le papier du gendarme qui faisait foi du décès de Jos. A la mairie on lui aurait donné un extrait de décès puisque celui-ci avait été communiqué à Douarnenez, son lieu de naissance.

Mais ma sœur craignait quelque traquenard de cet homme qui ne lui inspirait pas confiance. Elle ne voulait pas remuer ces souvenirs pénibles dont les retombées n'en finissaient pas ! En l'occurrence J. Choleau a fait preuve d'efficacité, aussi lui en étais-je reconnaissante.

Où il est encore question de l'Australie

12.7.1947

Mari à A. Y. :

« Je réfléchis à votre probabilité d'avenir. Si un jour j'avais envie de vous rejoindre là-bas. Si vous y allez, je serais désireuse de savoir si j'aurais quelques garanties pour ma vie spirituelle et matérielle. N'ayant pas de soutien physique, monétaire et moral, je crois imprudent de m'y jeter aveuglément. Si j'écoutais mon penchant naturel, il me plairait d'y aller pour soigner les malades... Mais je voudrais auparavant que tu consultes sérieusement celui qui pourrait me donner des garanties. Ou bien, il vaudrait mieux attendre comment les choses se passent. Vous autres, vous êtes libres. Pour moi c'est plus compli-

qué. Ci-joint lettre de Suzanna et les renseignements de Mme Yvonne. Je lui dis de ne plus continuer ses recherches. Je ne voudrais pas qu'elle ait des ennuis. »

..

J'ai dû l'entretenir du projet de Manuel et de Ronan pour l'Australie. Elle veut s'en aller, mais pas seulement pour les mêmes motifs que les patriotes exilés. Elle veut fuir la France et les hypocrisies mesquines dont elle est entourée. Elle ne se plait pas dans l'organisation rétrograde qui l'emploie. Elle a une conception autre que la leur et voudrait s'en aller. Mais il faudrait qu'elle dénonce le contrat qui la lie et voudrait des garanties sérieuses avant de couper les ponts.

J'aurais pu la rassurer, si j'avais su que c'était un prêtre irlandais qui était à l'origine de cette idée. Je ne savais pas pourquoi elle ne prenait pas corps.

Ronan Caerleon nous donne enfin des précisions sur cette affaire dans *An Teodeg*, n° 55 de novembre 1977, sous le titre : « Roparz Hemon chez les Bretons de Paris » :

« Roparz Hemon avait fait la connaissance d'un prêtre, d'origine irlandaise, Father Connoy, venu d'Australie où sa famille, implantée à Sidney, possédait une importante exploitation agricole. Avec d'autres compatriotes exilés, le projet de fonder une colonie bretonne en Australie prenait jour. Breizh-nevez !

Le projet australien allait-il être une nouvelle espérance ? L'évêque de Sidney informé était disposé à favoriser l'installation de notre premier groupe d'immigrants. Mais Father Connoy rembarqua pour l'Australie sans nous !

Avec Roparz Hemon, nous fîmes une enquête plus que discrète. L'ambassade de France en Australie, informée du projet breton, avait fait pression auprès de l'épiscopat australien pour en rester là... »

« La main de fer sous le gant de velours », comme aimait à le répéter Fransez Debauvais, restait toujours aussi dure pour maintenir les Bretons sous l'autorité de l'Etat français. Pour une fois le destin s'est servi de la France pour nous retenir sinon au pays, mais point trop loin de notre mère patrie où nous puissions finir nos jours et y enterrer nos morts.

CHAPITRE XIII

Drôles de vacances à Berck-Plage

Miz gouere (juillet) 1947

Le magasin "Jamine" sera fermé fin juillet jusqu'à la mi-septembre. Je demande à Robert s'il peut me recevoir avec Veig, puisqu'il n'est pas indiqué qu'il aille en ce moment à Douarnez. A Paris, les marchés ne valent rien. Je pourrais déballer sur la place là-bas et lui faire la cuisine.

Il hésite et accepte avec réticence. Il a une vendeuse là-bas qui a tenu le magasin tout l'hiver et il ne peut la congédier. De plus, il est très mal installé. Le manque de confort ne nous gêne pas Veig et moi. Aussi nous nous mettons d'accord pour partir à Berck à la fin du mois.

•••

Dans le même temps, Romuald, que je voyais de temps à autre, me demanda de l'accompagner dans le sud au mois d'août. Je sais ce que cela veut dire et je refuse catégoriquement. C'est un Breton du même âge que moi, qui m'a fait des avances. Comme il ne parle pas mariage, je lui réponds que je vais passer mes vacances avec mon fils chez mon cousin. Il le prend très mal, comme s'il était jaloux d'un parent que je considère comme un fils, de vingt ans plus jeune que moi, et de surplus fiancé. Je lui donne néanmoins mon adresse là-bas. Quelques temps après, il m'écrivit pour me demander de lui chercher une chambre pour deux ou trois jours à Berck. Il n'y en avait alors aucune de disponible. Je le lui annonçai gentiment pour ne pas le peiner. Il ne me déplaisait pas, mais ne m'attirait pas particulièrement.

Ainsi ma destinée se faisait et aplanissait toutes choses. Les ponts n'étant pas coupés, je peux le rencontrer lorsque l'occasion s'en présentera sans que nos relations s'altèrent.

19.7.1947

Paris. A. Y. à Robert, Berck-Plage :

« J'ai téléphoné ce matin 11 h, vous croyant déjà rentré à votre hôtel. On m'y a confirmé votre départ. J'ai pu me libérer de mes obligations et je pars ce soir à Vieux-Moulin via Compiègne chercher le fils. J'ai réfléchi qu'il valait mieux que j'aie moi-même régler cette fin d'internat... »

∴

Gilberte m'a donné un boléro à broder et voudrait l'avoir pour le 1^{er} août. J'ai réglé ce que je devais à Vieux-Moulin. J'ai récupéré mon fils et ses bagages, après un chaleureux merci et un kenavo à Mme Favier et Mlle Agnès.

22.7.1947

Mardi. J'ai ouvert la boutique "Jamine". Il n'y a pas grand monde. Plus de démarcheurs que de clients. Une jeune femme vient me proposer une culotte de velours côtelé bleu marine qui va bien à Veig. Je la lui achète malgré son prix élevé. Il sera ainsi présentable lorsqu'il sera à Berck.

22.7.1947

Quiberon. Alix à A. Y. :

« 23 h 30. Une simple petite carte, car les journées sont courtes ici. Je me lève tôt et je me couche tard. Merci pour votre lettre. Pour le moment je pense malgré ma grande fatigue tenir le coup. Je vous écrirai plus longuement avec beaucoup de détails, ayant beaucoup de choses à vous raconter, un de ces soirs... Je vous dis goul mat santez Anna mignonez ker, gant pokou mat. Noz vat. Le moral est meilleur ici qu'à Laval. Je vis avec des gens intelligents. »

23.7.1947

De Nantes Gaby m'écrit pour ma fête, me souhaite de bonnes affaires et que mes vœux se réalisent. Elle me remercie de ma lettre et Herminie également.

Donc Gaby n'a pas encore trouvé de travail. Nantes est une grande ville et les aides-soignantes très demandées.

26.7.1947

J'emporte deux grandes valises pleines de marchandises avec mon petit barnum et je débarque avec mon fils, tout fier dans sa belle culotte neuve.

Nous sommes reçus à bras ouverts par le cousin. Mais ma première journée de cuisinière ne fut pas une réussite. Je comprends maintenant pourquoi il avait réfléchi avant de me dire oui. Je ne pensais pas qu'il était fin gourmet et que Robert Debeauvais connaissait mieux la cuisine qu'un cuisinier de métier.

Le magasin est vaste, bien exposé, mais pour le reste c'est du camping. Il fait si chaud qu'une couverture est largement suffisante. Nous dormons à même le plancher Veig et moi, dans une petite chambre. Le directeur n'est pas beaucoup mieux loti.

Sa mère lui avait donné le mobilier complet de sa chambre. Mais il l'a vendu pour acheter de la marchandise. Aussi, dort-il dans une petite chambre sur un petit lit au sommier métallique.

La cuisine est équipée avec le strict nécessaire. Mes valises servent de sièges lorsqu'il vient des visiteurs.

∴

Habitée aux côtes accidentées de l'Atlantique et de la mer de Bretagne, je suis déçue par le paysage côtier où seules les dunes de sable font un rempart contre les marées. Le flot se retire très loin, la mer grise se confond avec le ciel d'un bleu indécis où seuls quelques petits nuages mettent une note de vie. Nul arbre ne vient égayer le paysage, aucun accident de terrain ne vient rompre sa monotonie.

Le sable des dunes n'étant pas arrêté par de hautes murailles, pénètre à l'intérieur de la ville. La rue principale, située à une cinquantaine de mètres de la côte, est envahie par le sable. Celui-ci se faufile sous les portes et les vitrines.

J'ai été une fois au café avec Robert à dix mètres de la plage, les pieds s'enfonçaient dans le sable à 10 cm. Je ne regrette pas de n'avoir pas apporté mon matériel de peinture, ce paysage triste ne m'inspire pas.

Grand amateur de peinture, Robert a acheté une marine à un ami. L'on y voit seulement quelques touffes d'herbe au premier plan au sommet des dunes d'un beige rose, sur fond de mer grise et d'un ciel bleuté sans nuages.

..

Les rues ne sont pas encombrées par les voitures. L'on y voit surtout des chariots poussés à la main, sur lesquels sont allongés des malades, l'air étant salubre pour les maladies des os.

Je ne suis allée sur la plage que deux ou trois fois. Veig aurait pu s'y baigner, mais ne veut pas y aller sans moi et je ne peux l'accompagner tout le temps. N'ayant rencontré aucun copain de son âge, il s'y ennuie ; la mer ne l'intéresse pas assez. Mais il se promène dans la ville et m'accompagne au marché. Il est heureux lorsqu'il peut voir les animaux d'un cirque de passage, qu'il reste regarder pendant des heures. L'air de la mer proche lui est cependant salutaire.

Un soir pourtant, il s'est amusé follement, Robert étant revenu de Paris avec un lot de pullovers à exposer en vitrine après la fermeture de la boutique. Pour attirer les regards, un ami peintre est venu réaliser une grande pancarte représentant des goëlands et des mouettes.

Fatiguée de ma journée, je suis allée me coucher, mais Veig est resté avec eux. A minuit, il me réveille pour me raconter les réparties des deux compères et les hauts faits du peintre.

..

Je n'ai pas beaucoup de temps à moi pour me promener. Je brode des robes pour enfants et des marinières que je vends pour mon compte dans la boutique. Je les confectionne dans du tissu apporté pour vendre sur le marché. Je supplée aussi la vendeuse qui est vraiment au-dessous de tout. Robert me demande de la seconder, il est plus rassuré lorsque je suis là. Surtout qu'elle ne sait pas faire les retouches indispensables aux chemisiers et maillots de bain. Tout cela à la main, car il m'a été impossible de trouver une machine à coudre à louer.

Le samedi et le dimanche, jours de congé de la vendeuse, je m'occupe toute seule de la vente. Ces jours-là on mange bien car c'est Robert qui tient la queue de la poêle. Les autres jours, il est toujours ailleurs, se fiant à ma vigilance.

..

Je déballe sur le marché deux fois par semaine, mais je ne vends presque rien, aussi ai-je de la peine à nous nourrir, mon fils et moi. Je prends tout ce qui se trouve dans la cuisine, n'ayant qu'une carte de pain pour deux.

J'essaie tout pour vaincre l'adversité. Je fais même des shorts à la main dans un tissu fort. Cela me donne un panaris, ce qui n'arrange pas mes affaires. Pourtant, il faut que je tienne jusqu'à la mi-septembre, car je vais me lancer dans la fabrication des soutiens-gorge. Si j'avais eu une machine à coudre, j'aurais fait une bonne saison.

Il fait si chaud que j'ai dû acheter un tissu de cotonnade blanc à grandes fleurs bleues pour me faire une robe légère. Robert m'ayant conduit chez une connaissance qui me l'a vendu sans tickets. Berck est un petit pays où tout le monde se connaît. Les clientes trouvent ma robe originale, même mon cousin, très averti sur tout ce qui touche la mode, m'a dit qu'il la trouve à son goût.

Pour porter la robe, il me faut un bon soutien-gorge. Je n'en trouve aucun dans le stock pourtant important du magasin et je n'ai pas les moyens d'aller en acheter ailleurs. Alors, je me mets à m'en fabriquer un, m'inspirant de tout ce que je vois. Au cinquième essayage dans l'un des deux petits salons, c'est réussi ! Mon soutien-gorge, confectionné dans un coton écru, me va très bien et ne me gêne pas.

Je remarque que les clientes ne trouvent pas toujours un soutien-gorge à leur convenance. Je les entends dire qu'elles paient jusqu'à 3 500 francs un soutien-gorge sur mesures. Robert va à Paris aux réassortiments et ne peut suffire à la demande des soutiens en satin noir. La chaleur est si intense que les estivantes s'exhibent dans la rue en short et soutien-gorge noir, jusqu'aux malades que l'on transportent sur les chariots dans les rues.

Il fallait que je vienne à Berck pour trouver un métier qui peut me sortir de la "mouise". Vraiment le destin nous mène !

5.8.1947

Bouësse. Manuel da A. Y., Berck :

« Evurus e vimp ho kaout en hon touez pa vo echu ar vakansou war vord mor Breiz. Veig a c'hello tremen miz gwengolo war ar maez, ha labour a vo evitañ. Hermini, va mamm hag he c'hoar a zo amañ ganimp. »

« Nous serions heureux de vous avoir parmi nous à la fin de vos vacances sur les bords de la Manche. Veig pourra passer le mois de septembre à la campagne, il y aura du travail pour lui. Herminie, ma mère et sa sœur sont ici avec nous. »

22.8.1947

Pour l'anniversaire de ses 14 ans, Robert a offert à Veig 3 livres de Jules Verne et Paul Féval. Il en est tout heureux et les trimballe partout où il va.

∴

Mari m'écrit le 27-7, qu'une personne envoyée par elle chez moi à Houilles a trouvé la porte fermée jusqu'à fin septembre.

« Peut-être êtes-vous allée à la mer comme vous le pensiez ? Un pigeon vole ! comme vous êtes difficile à rejoindre. »

26.8.1947

Cholet. Simone à A. Y., Berck :

« Robert m'a remis le joli petit tablier que vous avez eu la gentillesse de faire pour ma petite Maryvonne. Vous travaillez comme une fée... Robert m'a dit que vous manquiez de pain faute de tickets. Ecrivez-moi, car mon petit frère (elle a dix ans de plus que lui) n'aime pas la plume. Si à Berck vous pouvez passer les tickets de beurre de Cholet, je puis vous dépanner. »

27.8.1947

Landremont. Robert à Veig :

« J'espère que tu ne t'ennuies pas trop et que tout au moins

tu attendras vendredi pour donner libre cours à ton humeur voyageuse. D'ici là, ne penses pas trop au paradis terrestre de tonton Manuel. »

∴

Ce même jour, une carte de Robert me confirmait son arrivée pour vendredi. Je remarque la signature de Noëlle, sa fiancée. J'avais fait sa connaissance à "Jamine", avant mon départ pour Berck.

30.8.1947

Paris. R. Glémarec à A. Y., Berck :

« Je pars mercredi pour la Suisse et l'Italie, la décision en est prise irrémédiablement. Je ne sais si je rencontrerai Calvez ? Notre ami Lukaz me dit que vous regagnez Paris sous peu... Réouvrez-vous la rue Emile-Zola ? »

∴

Ce voyage était prévu depuis le 5 août. Glémarec devait aller rejoindre Mordrel en Italie du 1^{er} au 15 septembre. Ce dernier avait demandé à Eugène Guellec d'aller le voir à Florence pour lui apporter le viatique afin de pouvoir partir plus loin. Celui-ci ne pouvant se déplacer, avait prié Glémarec de le remplacer. Il m'envoya de Lausanne une carte datée du 9-9-47 :

« Au cours d'une randonnée automobile en ces pays alpins, laquelle doit me mener outre-monts dans les parages lombards.

J'espère que vous êtes revenue maintenant de votre séjour marin en bonne forme et que les affaires vont bon train. »

31.8.1947

La vendeuse se porte malade. Je la remplace au pied-lévé, avec entrain ! Robert s'occupe de la devanture, du réassortiment et de la cuisine. Je suis sûre de ne pas mourir de faim. Je ne lui demande pour ma peine, qu'une paire de souliers marrons qu'il a à vendre et qui me vont bien.

Veig ne veut pas rester jusqu'à fin septembre. Il veut aller chez tonton Manuel. Il en a gardé un si bon souvenir ! Robert

va le conduire à Paris et le met dans le train en direction de la Seine-et-Marne. Il en profite pour faire les réassortiments nécessaires pour cette fin de saison.

3.9.1947

Bouësse. Veig da A. Y., Berck :

« Erru mat oun en ti. Ne oa ket diaes da gavout. Amañ eo c'hoaz gwelloc'h eged e Sant-Visant. Me a yelo kuit marteze an nao evit an dilo-jadeg. Dahut a zo ganeomp. En abardaez, me ya d'ar post evit telefoni evit ober kommissionou. Me a labour amañ. Me a ra boued d'al lapined, d'ar yer. Eur marc'h bihan gwenn-ha-du a zo amañ. Toñ-toñ a skrivo d'it eun devez all peogwir en deus kalz labour. Me n'am eus ket bet va c'hartennoù. »

« Je suis bien arrivé à la maison. Ce n'était pas difficile à trouver. Ici c'est encore mieux qu'à Saint-Vincent. Je partirai peut-être le neuf avec tonton pour le déménagement. Dahut est là avec nous. Cet après-midi, je vais à la poste téléphoner et faire les commissions. Je travaille ici. Je donne à manger aux lapins, aux poules. Il y a ici un petit cheval blanc et noir. Tonton t'écrit un autre jour, puisque en ce moment, il a beaucoup de travail. Je n'ai pas eu mes cartes d'alimentation. »

8.9.1947

Rouen. Suzanna à A. Y., Berck :

« Oui, j'ai bien reçu les 12 mouchoirs. Comme j'étais inquiète de vous sans nouvelles depuis juin. Vous êtes bien gentille de m'en faire cadeau. Je remercie la Sainte-Vierge de vous avoir fait trouver un travail stable, je le lui demandais depuis longtemps. Pauvre fille, avec un hiver dur comme vous avez passé. Les Pères Salaisiens ont sans doute une école agricole. Hier on apprenait la mort à Port-Lyautey, du fils d'un voisin. Notre belle jeunesse s'en va et dire que l'on a tant de mal à les élever... »

Trugarez a greiz kalon, ne me laissez pas si longtemps sans nouvelles. »

..

A son dernier voyage à Cholet, Robert avait pu obtenir pour moi des mouchoirs. Il me rend service lorsqu'il le peut, car ses moyens ne sont pas très grands.

Il est bon de montrer aux gens que leurs gentilleses vous ont fait plaisir. Leur compréhension m'aide à poursuivre ma route.

La piste des Pères Salaisiens pour Veig n'a rien donné. Comme je n'ai pas les moyens de choisir, il faut prendre ce qu'on trouve, le tuteur de Veig n'ayant pas fait son devoir vis-à-vis de son pupille. Sans sa femme je crois qu'il l'aurait fait. On est faible avec ceux que l'on aime.

16.9.1947

Rosa à A. Y., Berck :

« Alors, vous n'avez pas fait grand chose là-bas. Pourtant il y avait beaucoup de touristes... J'ai reçu les affaires d'Auguste de l'hôpital. Son portefeuille vide. Rien de ses affaires de toilette, ni son briquet. Pourtant, c'eut été un souvenir pour Henri. Les brutes va! J'ai perdu plus que ça en perdant mon fils. Non je n'ai rien fait pour avoir son corps, mais je vais commencer. Je ne sais trop ce que je vais faire de Suzanne. J'ai demandé à la filature (fabrication de filets), les cours professionnels reviennent à cher. »

..

Son cousin Dagorn, qui a fait carrière dans la marine, fait les démarches pour ramener le corps de mon neveu et pour obtenir une pension pour sa mère, ce qui est son droit. Comme soutien de famille, Henri ne fera pas de service militaire.

20.9.1947

Jusqu'à cette date, nous avons bradé à tour de bras pour faire rentrer l'argent dans la caisse. J'ai fait de bonnes ventes, tant en lingerie qu'en bonnetterie.

Une tenue de rigueur n'étant pas exigée, j'ai accompagné une fois Robert au casino, non pour risquer l'argent qui nous est si précieux, mais pour me faire connaître l'atmosphère qui y règne.

« Regardez l'anxiété sur les visages, me disait-il. Ils attendent la fortune et c'est la déception après avoir perdu tout espoir. »

Il était très connu à Berck. Sa compagnie était très recherchée, pour son esprit et son entrain. Les femmes de ses amis l'admiraient pour sa beauté et sa distinction natives. Quand je le voyais sortir avec des couples « dans le vent », qu'ils soient mariés ou fiancés, j'en pleurais presque. A "Jamine" je serai au pourcentage et il n'aura pas assez d'argent pour acheter de la marchandise. Je le lui disais et regrettais de le voir se laisser entraîner à des dépenses futiles. Il lui était difficile de se débarrasser de ses amis, sans être pris pour un muflé, et cela il ne le voulait à aucun prix.

Robert a mis en vente son affaire de Berck. Il veut restituer ses fonds à son associé. Il est tout triste de quitter ce pays auquel il s'est attaché et la maison où il était chez lui. A Paris, il va être obligé de retourner à l'hôtel et manger au restaurant.

CHAPITRE XIV

Retour à Paris

21.9.1947

Nous nous réinstallons à la boutique "Jamine". Nous aménageons l'arrière-boutique, avec ma belle armoire et le coffre ; celui-ci va servir à recevoir les invités et à ramasser les couvertures que je déplie le soir pour y dormir. Ce sera moins fatigant que les voyages quotidiens en banlieue. Je n'oublie pas ma machine à coudre pour confectionner mes soutiens-gorge que je vais vendre à mon compte.

Robert qui connaît un ami dans cette branche me donne une adresse à Montmartre pour me fournir du tissu sans tickets. Comme la soie est trop légère, je lui donne du maintien avec une petite doublure. Il me donne aussi l'adresse d'une maison de fournitures de corsets où ses parents se fournissent. En contrepartie, je demande seulement 5 % sur les ventes. La concurrence est grande à Paris et Robert n'est pas riche non plus.

Après la fermeture, je vais au réassortiment des tuniques de laine tricotées que l'on achète au fur et à mesure de la vente. Ce sont des commerçants juifs, auxquels j'ai été présentée à Berck, qui les fabriquent dans une impasse non loin de la place de la République. La dame riait toutes les fois que je lui disais que je venais de la part du directeur qui lui, s'occupait des comptes.

23.9.1947

J'ai averti Veig, à Soligny-les-Etangs, que je suis rentrée à Paris. Manuel ayant réussi à acquérir une grande maison et de

nombreuses dépendances, pour y élever des poulets. Il a même un prisonnier allemand pour l'aider dans son travail. Veig peut ainsi cultiver son allemand et faire plaisir au pauvre prisonnier. (Je l'ai aperçu une fois, c'était un homme d'un certain âge à l'aspect tranquille qui ne parlait pas beaucoup.)

Herminie habite dans la maison de son frère où elle occupe 4 pièces au premier étage. Celle-ci est venue me voir à "Jamine". Elle est revenue le soir avec Lukaz qu'elle a récupéré après son travail. Le cousin n'étant presque jamais à la boutique après la fermeture, je les ai restaurés dans l'arrière-boutique. Puis je leur ai offert deux couvertures pour passer la nuit par terre. Fermé le rideau opaque, je me suis enroulée dans une autre couverture derrière le rideau de la vitrine. Tous feux éteints, l'on ne pouvait me voir.

24.9.1947

Ayant dû déguerpir de bon matin, Herminie m'écrit avant son départ de Paris :

« Il reste deux heures avant de prendre l'autobus. Je profite pour visiter la ville et vous envoyer un petit mot pour vous remercier, car lorsque je serai arrivée là-bas, je ne sais quand je pourrai le faire, vu tout le travail que je vais trouver à mon retour. Merci mille fois pour votre bonne hospitalité. Si le lit n'était pas bon, par contre l'accueil était malgré tout par moi, très apprécié. Grâce à vous tout cela. Je vous écrirai plus longuement lorsque mon installation sera achevée. »

Le jour suivant Herminie m'écrit à nouveau de Troyes :

« Ayant loupé à une minute près mon train, je devais aller de nouveau vous ennuyer. J'ai préféré prendre le train pour Troyes où je suis depuis 10 h 30 pour repartir à midi pour Nogent. Donc plus de communication. Je prendrai un taxi, ce qui ne sera pas plus cher qu'une chambre. Quel voyage ! J'ai bien hate d'être un peu tranquille. Merci mille fois encore. »

..

Les voilà, Lukaz et elle, réconciliés. Eloignés l'un de l'autre, ils se faisaient des idées fausses l'un sur l'autre lorsqu'ils étaient séparés.

24.9.1947

Précy. Mari à A. Y., Paris :

« Vous pouvez venir un dimanche, cela ne dérange personne. Seulement apportez votre pain. J'ai eu un sérieux accroc. Je manque toujours le train pour l'au-delà. »

24.9.1947

Notes de Mari :

« Ne sachant de quel côté me tourner pour retrouver l'adresse du Père Fleischmann, je me souviens que l'abbé Raoul Jacq m'avait dit : Adressez-vous à ses supérieurs. Mais il ne m'avait pas dit à quel ordre religieux il appartenait. Je lui écrisis de nouveau, m'excusant de l'importuner.

Ce jour j'ai reçu de lui une lettre datée de Rennes :

« Excusez-moi je vous prie du retard que j'apporte à vous répondre. Je n'ai trouvé votre lettre qu'au retour d'un voyage voici une semaine.

Pour ce qui est du Père Fleischmann, je ne saurais vous dire à quel ordre il appartient. Je vous conseille de vous adresser au secrétariat de l'évêché de Strasbourg. J'ignore la rue, mais cela se trouve dans l'agenda ecclésiastique Lethellieux de 1938, que malheureusement j'ai laissé à Douarnenez.

Vous demanderez ce qu'est devenu le P. Fleischmann, aumônier du camp de Struthof, vers telle ou telle date et de quel ordre il est. Dites que c'est pour avoir des renseignements au sujet de la mort d'une personne, décédée dans ce camp de sinistre mémoire. Je crois bien qu'il existe toujours.

En vous souhaitant bon succès dans vos recherches, pour mener à bonne fin le travail que vous avez en vue et que je serai heureux de lire quand il sera terminé, attendu que j'ai bien connu votre frère, je vous prie de recevoir l'expression de mon religieux respect. Mon bon souvenir à votre sœur Anna si vous pouvez correspondre avec elle. Je pense voir bientôt votre père, car j'irai sans tarder à Douarnenez. »

R. Jacq, aumônier P.G.A.

..

L'abbé Jacq partit en Algérie lors des hostilités et n'aura pas l'occasion de lire la vie de Jos par sa sœur.

De passage à Douarnenez, vers les années 60, je rencontrai sa mère qui sortait de l'église. Je la saluai et elle me reconnut après 21 ans d'absence. Je lui demandai des nouvelles de son fils. Elle m'apprit qu'il avait trouvé la mort en Algérie au cours d'une embuscade. Se voyant mourir, il eut le courage de montrer à un camarade qui l'assistait, la page où se trouvaient les prières des morts, pour qu'il les lui lise. Cette pauvre mère était contente de pouvoir parler de son fils avec quelqu'un qui avait partagé ses jeux d'enfant. Elle avait perdu son mari, jeune encore, avec deux jeunes enfants, une fille et ce fils qu'elle ne reverra plus.

30.9.1947

Glémarec, me sachant de retour, est venu me voir à "Jamine" après 19 heures. Robert qui, par hasard était là, causant avec un ami de Cholet, le reçut avec affabilité. Ayant reçu le matin même un saucisson de Bretagne, je leur propose de le partager avec eux s'ils veulent aller chercher du pain et de la bière. Le cousin et son ami s'exécutent tandis que Glémarec me donne des nouvelles de son voyage.

Il a vu Mordrel à Florence. Cette ville vous aurait plu, me dit-il. Il a dû lui donner des nouvelles de mes activités car O. M. lui répondit que j'étais taillée pour le commerce. Il me parla aussi de la femme de son ami, qui se plaignait que son mari ne s'occupait pas d'elle. Ils se trouvaient dans une drôle de situation où l'on ne fait pas toujours ce que l'on voudrait. Sa santé n'avait jamais été brillante. Elle devait déjà être bien atteinte, car elle mourra en Italie quelques temps après.

Au retour des ravitailleurs il ne fut plus question de la Bretagne, mais ce fut une occasion de passer deux heures en bonne compagnie.

..

Le samedi suivant, je fais le marché de La Garenne. Pour la première fois, je vends un soutien-gorge. Cela chiffre mieux que les dentelles. Mais j'ai une mauvaise surprise. J'avais réussi à avoir un étal fixe et bâché. J'en étais heureuse, mais je ne savais pas que je devais acquitter le prix, même si je ne l'utilisais pas. Je dus donc déboursier 4 000 francs. Aussi, ai-je résilié mon contrat et j'ai accepté par la suite la place que le placier me donnait en plein air.

4.10.1947

Après la dernière lettre de l'abbé Jacq, Mari écrivit sans tarder au secrétaire de l'évêché de Strasbourg pour demander l'adresse du Père Fleischmann. Mari reçut du secrétaire la lettre suivante :

« En réponse à votre lettre du 23 septembre, j'ai l'honneur de vous communiquer l'adresse du Père Fleischmann. Il se trouve au couvent des Bénédictins (Benediktiner Kloster à Sekau Stei-mark (Autriche) (Oesterreich).

8.10.1947

Soligny-les-Etangs. Manuel da A. Y., Paris :

« *Abao m'eo degouezet Veig en hon touez n'am eus ket bet eur vunutenn evit kas eur gerig bennak deoc'h. Evel ma ouzit, ni hon eus bet eul labour loen-samm. Meur a veaj am eus graet. Eun dilojadeg n'eo ket eun draig.*

Bet oun bet da Lanvi-sant, gant an dumporell dredan da gerc'hat va arrebeuri, ha tout an traou. 8 tumporellad leun-chouk a zo erru amañ evit Hermini ha me. Setu bre-mañ lod brasa al labour echu. Chom a ra meur a dra da ober c'hoaz memestra. Hogen gwelout a reomp sklaeroc'h. Tamm ha tamm e renkomp an traou a bep seurt barz an ti.

Mat omp amañ : bras an ti. Ar vourc'hig a zo bihan-tre. Ar vro tro-dro a zo bras meur bet. Meneziou goloet gant koadou pin. Glan eo an aer amañ.

Veig en deus rentet servij deomp ha ni zo bet eürus

« Depuis la venue de Veig parmi nous je n'ai pas eu une minute pour vous envoyer quelques petits mots. Comme vous le savez, nous avons eu un travail de bête de somme. J'ai fait plusieurs voyages. Un déménagement, ce n'est pas une petite affaire.

J'ai été à Saint-Vincent avec un camion pour chercher mes meubles et toutes mes affaires. 8 camions, chargés à bloc, sont arrivés ici, entre Hermine et moi. Maintenant, la plus grande partie du travail est terminée. Il reste cependant encore plusieurs choses à faire. Mais nous voyons plus clair. Petit à petit nous arrangerons les différentes choses dans la maison.

Nous sommes bien ici, la maison est grande. Le bourg est très petit. Les alentours sont très beaux. Des collines recouvertes de bois de pins. L'air est pur.

d'hen kavout en ti. Prest da renta servich d'eomp eo. N'en em dregasit ket evitañ, yac'h-pesk eo, hag e c'hello chom amañ an amzer a blijjo d'ezañ ha deoc'h c'houi.

Ne gar ket skriva, lezirek eo evit-se. Ret d'eomp hen gou-drouz evit hel lakaat da gregi er bluenn. Me a zo o paouez dihuni anezañ evit ma kaso eur gerig d'e vamm.

Mat an traou evidomp ne-met evit va mamm ha va moereb : klanv-tre o c'halonou. Va mamm a zo chomet e Felgerieg hec'h unan penn. Esperout a ran e teuio da dremen ar goañv en hon touez.

Bremañ, hon eus eul lojeiz bras d'eomp, ni a c'hell pedi ac'hanoc'h da zont n'eus forz peur dibenn-sizun, penn-sizun, pe ra van. »

Veig est bien pour le moment à Soligny, mais ce n'est pas une situation d'avenir. N'ayant de nouvelles de nulle part, je vais à Auteuil voir le Père Pichon. Il est originaire de Pleyben. Ronan Caouissin, qui le connaît bien, m'a donné un mot de recommandation pour mon fils. Après m'être présentée, il me dit :

« Votre mari a été tué ? » Il devait connaître la question bretonne pour faire cette demande.

« Non, il est mort dans son lit, répondis-je, c'est mon frère Jos qui a été tué par les Français. »

Le Père Pichon était d'un certain âge et ne devait pas connaître les circonstances de la mort de mon mari. Il y avait tant de violences contre les patriotes que cette hypothèse était plausible. Il prit ma demande en considération et promit de s'en occuper activement.

Veig nous a rendu service et nous avons été heureux de l'avoir à la maison. Il est prêt à rendre service. Ne vous tracassez pas pour lui ; sa santé est bonne et il peut rester ici autant qu'il lui plaira et à vous aussi.

Il n'aime pas écrire, il est négligent pour cela. Il faut que je le gronde pour lui faire prendre une plume. Je viens de le réveiller pour qu'il envoie un mot à sa mère.

Tout va bien pour nous, mais pas pour ma mère et ma tante qui ont le cœur malade. Ma mère est restée à Fougeray toute seule. J'espère qu'elle viendra passer l'hiver avec nous.

Maintenant que nous avons un grand logement bien à nous nous pouvons vous inviter à venir nous voir n'importe quand. »

14.10.1947

A. Y., Paris da Veig, Soligny :

« Trugarez evit da lizerig an 10 ; resevet ganin eun nebeut deiziou-zo. Laouen oun en em blijes du-se en da labour nevez, da c'hortoz ma kavin eur skol evidout. Se avat n'eo ket gwell aes. E ti an Tadou n'eus ket plas ha ret e vo d'in skriva en eur plas all.

Emichañs e c'hellin mont du se dizale, da vare gouel an Hollsent, ma ne c'hellan ket mont war vez Tadig en Elsass.

Kenavo va mabig ker, bez fur atao gant an holl dud, rak chentil int, va sonjou mat d'ezo. »

« Merci pour ta petite lettre du 10, reçue il y a quelques jours. Je suis contente que tu te plaises là-bas dans ton nouveau travail, en attendant que je trouve une école pour toi ; ce qui n'est pas facile. Chez les Pères il n'y a plus de place, il faut donc que j'écrive ailleurs.

J'espère que je pourrai aller là-bas pour la Toussaint. Du moins si je ne peux aller sur la tombe de Tadig en Elsass.

Kenavo va mabig ker, sois toujours sage. Tout le monde est gentil pour toi. Offre leur mes bonnes pensées. »

Les parents de Robert sont venus le voir à Paris à son hôtel, et m'ont invitée à déjeuner. J'ai offert à la tante un napperon de dentelle d'Irlande pour plateau, qu'elle a accepté comme une chose naturelle. Elle sait le prix de la couture à la machine, mais ne connaît pas celui des travaux à la main comme la dentelle et la broderie. Elle m'a remerciée chaleureusement. Mais l'oncle m'a donné en douce 5 000 francs. « Pour le petit », me dit-il. Quand j'en ai parlé à Robert, il m'a avoué avoir reçu le même compte.

La tante me demandait si je me plaisais dans la boutique de son fils.

« J'aime bien le cousin, mais je n'aime pas le patron », lui répondis-je.

« Il en faut pourtant », risposta-t-elle.

Je n'ai pas insisté, surtout que dans le fond l'on s'arrange bien. Comme je suis de beaucoup son aînée, je l'ai habitué à mon franc-parler. Il n'en fait pas un drame. Connaissant son

cœur généreux, j'oublie ses réprimandes, parfois justifiées, je dois le dire. Je n'aime pas obéir, mais je me rends à ses raisons après discussion. Il est perfectionniste comme son cousin Francis et je reste toujours la même, plus occupée de création que de perfectionnement.

J'étais même prête à le suivre dans un commerce quelconque, que ce soit l'épicerie, les tissus, les cadeaux, les tableaux, etc. Durant ses investigations il me demande conseil. Il doit attendre son mariage pour songer à fonder une pharmacie. Aussi, il ne peut bazarder sa boutique sans trouver l'équivalent. En attendant, il veut faire fructifier le capital que son père lui a confié.

Les amateurs ne sont pas nombreux pour acheter comptant son pas-de-porte, aussi il faut patienter et tenir en attendant.

17.10.1947

Douarnenez. Marie-Pierre à A. Y., Paris :

« Si vous ne croyez pas vendre ce qui vous reste de filet brodé, retournez-moi ces articles. Le filet et le fil se font rares. Je crains le chômage. J'espère que vous avez réussi à caser votre fils. Mme Guellec me dit que la galerie d'art est mise en vente (à Nantes). Celle-ci va reprendre sa vie à Quimper... Nulle part elle ne sera mieux que là. Vous faites-vous à votre nouvel emploi ? Ce doit être moins dur que les marchés. Je vous embrasse a greiz kalon. »

..

Marijo, Yvonne Cuzon et Jord Rual, s'étaient associés pour exploiter cette galerie d'art, bien placée rue La Fayette. Chacun envisageant le commerce à sa manière. Marijo a racheté la part de ses deux associés et exploite elle-même ce commerce qui l'intéresse beaucoup. Elle y fait des expositions de peinture et la vente de cadeaux.

..

Robert me permet de mettre mes soutiens-gorge en vitrine. Comme je les fais avec laçage devant et sur mesures, je ne peux même plus écouler le stock de la maison. Je n'aurais pas tenu le coup chez "Jamine" autrement. Le pourcentage sur la vente étant insuffisant. Si j'avais trouvé quelqu'un pour me prêter l'argent pour acheter ce pas-de-porte, je n'aurais pas eu

besoin de faire les marchés. L'endroit était passager et je commence à me faire connaître. Pour les essayer, on peut prendre les mesures dans l'arrière-boutique fermée par un rideau opaque. Sur le marché cela n'était guère possible. Je peux en vendre quelques-uns. Mais souvent on vient me les rapporter. Alors je dois me rendre chez les clientes, après le marché prendre les mesures et faire les retouches nécessaires, ce qui me fait passer plus de temps à les vendre qu'à les confectionner.

C'est encore ce que j'ai de mieux à faire. Mon moral s'en ressent et je ne sens pas ma fatigue.

19.10.1947

Cholet. Simone à A. Y. :

« Je ne sais où vous écrire au juste, car mes parents m'ont dit que vous étiez chez Robert. Ils vont de nouveau à Paris dans un mois. Maman a dû vous parler d'une petite robe pour Maryvonne. Je vous remercie de bien vouloir la faire. Pour le tissu prenez quelque chose de bien. La forme de celle de la fille de Gilberte est bien paraît-il. Maryvonne aura deux ans au mois d'août. »

..

Je me suis inspirée du costume que portent les enfants quimérois. Une grande collerette brodée sur un justaucorps, la jupe froncée avec 2 plis ornés de broderies jaunes et bleues, avec des manches bouffantes, aux volants brodés également. Je la confectionnai de sorte que l'on puisse l'élargir et l'allonger pour qu'elle puisse servir jusqu'à 4 ans.

Gilberte m'avait fait compliment de la robe de sa fille lorsqu'elle revint de Nice où elle avait été très remarquée.

Miz here (octobre) 1947

Soligny, Veig da A. Y., Houilles :

« Emichañs da yec'hed a ya mat. Kalz a labour a zo amañ da ober; ar c'hoad, al liorz traou bihan da venka en ti ha traou all c'hoaz. Ma yec'hed a

« J'espère que ta santé va bien. J'ai beaucoup de travail à faire ici, dans le bois, le jardin, de petites choses dans la maison et d'autres choses

zo atao mat.

(Amañ eur rollad dūhadou en deus ezom.)

Me a c'houlenn-se diganit, peogwir toñtoñ a gred e jo-min c'hoaz amañ pell amzer. Emichañs e teui d'an Hollsent amañ. Kenavo mammig karet, ha deus amañ eur sulvez. »

encore. Ma santé est toujours bonne.

(Ici, une liste des habits dont il a besoin.)

Je te demande cela parce que tonton croit que je vais rester ici encore longtemps. J'espère que tu viendras ici pour la Toussaint. Kenavo... et viens ici un dimanche. »

Notes de Mari au sujet de son enquête

28.10.1947

« Après deux semaines d'attente, je possédais une lettre du Père Fleischmann. Bien qu'il y avait encore en elle place à une petite déception, j'étais certaine que bientôt je toucherais au but. Il me donnait la filière pour trouver le témoin qui finalement était le plus important.

La lettre du Père F. portait elle aussi traces de la guerre ; la censure, avec sa bande imprimée "Geoffnet" lui donnait comme un air de blessée avec son pansement de papier blanc, collant l'ouverture de l'enveloppe verte. Elle était postée de Sekau über Knittelfeld steinmark Englisch zone et la frappe de l'occupant : In der Britischen zone.

Ce religieux eut encore cette fois la délicatesse de m'envoyer des photos du camp de Strüthof du temps qu'il y était en m'indiquant l'emplacement du bunker où Jos est mort et la photo du bourreau, le commandant F.F.I. du camp en 1945.

De même de savoir le Père Bénédictin, me fit plaisir, car Jos fut lui aussi disciple de saint Benoît à la Pierre-qui-Vire. »

9.11.1947

Rouen. Suzanna à A. Y., Houilles :

« Je vous remercie de vos mouchoirs. Ma Mère (supérieure), vous envoie un cadeau des temps actuels : beurre, lait, rarissime, sorti de la réserve pour les jours de détresse. Pour Veig, je ne

vois pas d'école à sa convenance et surtout pour votre bourse. Il est toujours à la campagne, au fond, cela lui plait. Je vous mets quelques tickets de pain. »

..

La supérieure n'était pas au courant des premiers remerciements de ma sœur. Echange de bons procédés, je les accepte de bon cœur. On se demande jusqu'à quand vont durer les restrictions ? On ne pouvait prévoir en 45 que cet état de choses existerait encore.

11.11.1947

Préc. Mari à A. Y. :

« Comme vous l'avez pensé, si j'ai été surprise du contenu de vos deux lettres ! reçues le même jour. Quelle joie de voir Jos avec le fanion breton et toutes vos lettres de lui. C'est merveilleux. J'ai reçu une lettre d'Autriche du Père Fleischmann. Il a été très heureux de connaître Jos en photo. Il ne se rappelait plus beaucoup. Par le texte imprimé sur le souvenir, il s'est rappelé peu à peu... Voici quelques passages de sa lettre. Comme il a dû souffrir par ces brutes. »

..

Le Père Fleischmann à Mari :

« J'ai reçu votre lettre du 9 octobre. Il y a près de 8 jours. Je vous remercie du souvenir mortuaire de votre frère. Je suis heureux de l'avoir et de pouvoir le garder. Je n'avais jamais vu sa photo. Je me rappelle peu à peu de mon enquête. Il me fallait du temps pour cela, étant très occupé et ayant vu tant de monde au camp cette fois-là et des cas semblables, que tant de choses m'ont échappé. Malheureusement, je ne retrouve plus les détails qu'on m'avait signalés sur sa mort. Je crois me rappeler qu'il est mort au "Bunker", c'est-à-dire à la prison du camp et je sais qu'il a beaucoup souffert. Je ne saurais vous dire quelle était la cause de sa mort, mais je crois qu'il a été assommé. Cependant, je ne me rappelle plus s'il a été malade. Je ne saurais plus vous indiquer les noms des témoins et je les ai complètement perdus de vue. Cependant, le premier témoin cité sur le souvenir mortuaire, une dame protestante, je crois qu'elle était institutrice. Vous pourriez peut-être la retrouver en vous adressant à la directrice de l'école protestante des filles, Mlle Ho-

guette, dans le Bas-Rhin, une amie à la dame dont je ne sais plus le nom. Elle était en même temps au Bunker avec Jos et y était même le jour de son décès. Elle saura peut-être aussi vous indiquer les autres témoins qui étaient très scrupuleux cette fois-là et j'avais beaucoup de peine à les faire parler. J'espère que vous aurez du succès. Je me recommande à vos prières et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux. »

P. S. — J'ajoute deux photos : vous y voyez sur l'une avec l'officier en grand au fond à gauche derrière les barbelés, une baraque : c'est le Bunker, la prison. Sur l'autre photo, entre la grande baraque au milieu de la petite dans le coin à gauche, un toit d'une baraque, c'est le toit du Bunker. »

Mari continue :

« Mais nous allons savoir, je l'espère, toute la vérité. Bien sûr, ces révélations vont me faire souffrir, mais je suis contente de pouvoir établir la vérité... »

J'ai écrit hier à Mlle Huguette. J'espère recevoir bientôt une réponse que j'appréhende malgré tout. Si toutefois cette dame veut bien parler. En tous cas, il y aurait bien Mme Yvonne qui pourrait aller la voir en allant par là...

Il n'y a pas à dire, Dieu conduit nos vies par des moyens déroutants, pour notre bien. Laissons le faire. Il sait où Il nous mène. Il faut marcher et se laisser guider, jusqu'à ce que notre chemin soit connu. C'est l'état d'incertitude entre l'état passé et le futur qui est le plus pénible. Je demande à Dieu la force et la lumière pour vous et pour le bien de Veig...

J'espère quand même vous voir un de ces jours, je préférerais un lundi plutôt qu'un dimanche, puisque tous les après-midis du dimanche je suis prise par le cinéma des enfants. Mais au fait, je pourrais bien me faire remplacer pour une fois. Venez donc dimanche si cela vous plaît et si vous pouvez. Je suis contente qu'Alix vienne par ici. C'est donc que sa santé va mieux. »

20.11.1947

Soligny. Herminie à A. Y. :

« Je reçois votre lettre à l'instant et vous en remercie. Vous êtes chic quand même. J'espère que la fête sera bonne. Je m'en réjouis à l'avance. Je porterai rôti et gâteaux. Peut-être avez-vous des bougies ? »

Pour le vin, je regrette, mais je ne puis moi non plus, faire des folies actuellement. Peut-être "votre cousine" (Lukaz) y songera.

J'arriverai, nous arriverons, car Dahut est la principale dans l'affaire. Depuis qu'elle le sait, elle me casse la tête avec ça. Encore un voyage en perspective, aussi elle est heureuse. Dimanche, en fin d'après-midi, vous nous verrez apparaître. A moins de très mauvais temps. Je le regretterais vivement. Enfin, espérons qu'un beau soleil vienne nous saluer dès le matin et nous inviter à prendre la route gaiement.

Nous ferons la fête dès le soir (à dîner). Aussi reposez-vous en nous attendant pour être fraîche et joyeuse, si ce n'est pas trop vous demander. Je ne m'attarderai pas à Houilles car je pense repartir le lundi soir ou le mardi matin au plus tard par le train ou par le car pour Trainel.

..

Herminie sait que je ne puis cacher mes sentiments. Après mon marché du dimanche, je suis quand même fatiguée. Malgré sa gentillesse, elle ne connaît pas la peine que l'on a à gagner le moindre sou que l'on dépense. Elle oublie aussi que Lukaz et moi n'avons pas de cartes de vin.

27.11.1947

Soligny. Herminie à A. Y. :

« Je vous remercie de votre si bonne hospitalité. Je reviens enchantée de mon court séjour chez vous où vous m'avez fait des jours si agréables. Je suis contente et heureuse.

Pendant mon absence, je n'ai pas eu de visiteurs (gendarmes), donc tout est pour le mieux. Hier, j'ai passé ma journée au rez-de-chaussée. Je suis arrivée à midi dans une cuisine bien chaude. J'ai trouvé ces messieurs (Manuel et Veig) qui sont passés cuisiniers et préparaient le repas. J'ai donc déjeuné avec eux et dîné le soir également. Leur façon de faire m'a bien amusée.

Aujourd'hui, j'ai repris le tablier et ces messieurs, sans se faire prier, viennent manger avec nous et passer les veillées, car il est inutile d'avoir deux feux allumés... Ma belle-sœur étant partie avec ses enfants passer Noël dans sa famille...

Pour l'argent, réflexion faite, ne l'envoyez pas, car pour une raison ou une autre, maman ne viendrait pas, ce serait ennuyeux. Autre chose, je vous demanderai de bien vouloir en donner la moitié à la cousine. »

..

Herminie est venue fêter l'anniversaire des quatre ans de sa fille, afin que le père puisse être là. Comme je ne reprenais mon travail que le mardi matin, j'ai pu les recevoir deux nuits chez moi. Je leur ai prêté mon lit. J'ai ouvert le lit de camp derrière le paravent et installé la petite sur le fauteuil derrière le buffet qui cachait le lit.

Dans sa situation, Herminie aurait dû acheter un logement dans le centre de Paris. Là elle aurait eu une vie de famille, au lieu de revoir son mari en cachette. Celui-ci allait quelquefois à Soligny, mais il ne pouvait se montrer. Les villages retranchés du monde sont plus dangereux que les villes, où l'on se perd dans la foule.

..

Lukaz, sac au dos, est venu un soir à "Jamine" me demander l'hospitalité pour une nuit, sa cache étant peu sûre. Je ne pouvais faire autrement que de lui dire de s'allonger comme moi dans l'arrière-boutique qu'il connaissait déjà. Je me suis mise dans un coin et lui de l'autre. Le matin, il dut déguerpir avant l'ouverture. Avant de s'en aller, il alla dans la petite cour où se trouvaient les w.-c., par la porte qui donnait sur l'arrière. Sa présence insolite intrigua la concierge, qui alerta Robert lorsqu'il vint faire sa visite habituelle.

Il me dit alors de vérifier si tout était en place. Ne pouvant lui révéler ce qu'il en était exactement, je lui dis simplement :

« Il n'y a rien de volé. »

Plus tard, je le mis au courant sans lui donner de nom. Il me dit alors :

« Pourquoi ne vont-ils pas à l'hôtel ? »

— Parce qu'il faudrait montrer sa carte d'identité et il serait pris aussitôt. »

..

Un ancien du Bezen est venu me proposer de fausses cartes d'alimentation. Je n'aurais pas vécu tranquille dans la crainte d'ennuis. Il me dit alors qu'il avait donné de l'argent à la veuve d'un bon Breton et bon bourgeois qui était mort des suites de son emprisonnement. Cette personne avait cependant du bien au soleil. Ceux qui survivent en se tuant à la peine et ne demandent rien, ne font pitié à personne.

..

J'ai su que dans le quartier non loin de la boutique, la famille Kado s'était recyclée dans l'épicerie. J'y suis bien reçue. L'arrière-boutique était cependant petite et encombrée de victuailles, mais l'on me trouva une petite place sur une grande table pour m'offrir un bol de café avec du pain et du beurre, comme on le faisait dans la campagne douarneniste.

Miz du (novembre) 1947

Soligny. Veig da A. Y., Houilles :

« *Abae pell-zo n'am eus ket bet kelou ouzit. Emichans da yec'hed a zo mat. Ma hini a zo atao memestra. Amañ am eus kalz labour d'ober. Er vro an amzer a zo kaer. Eul liorz brao ha kalz labour. Me n'am eus ket bet kelou ouzit evit va skol. Bemdez e savan da seiz eur. Daou gaz a zo ebarz an ti hag eur c'hi. Ma choman c'hoaz pell amañ, te gaso d'in eur pullover teo. Amañ ar goañv a zo yen tre. Ar vourc'h bras aa zo da 6 km eus amañ, ha me a ya bep daou pe tri devez duze. Me echu va lizer peogwir me n'am eus ket kalz a amzer. Kenavo. »*

« Depuis longtemps je n'ai pas eu des nouvelles de toi. Je suppose que ta santé est bonne, la mienne est toujours pareille. Ici, il y a beaucoup de travail à faire. Dans le pays le temps est beau. Il y a un grand jardin et beaucoup de travail. Je n'ai pas eu des nouvelles de toi pour mon école. Tous les jours, je me lève à sept heures. Il y a deux chats dans la maison et un chien. Si je reste ici encore longtemps, tu m'apporteras un pullover épais. Ici l'hiver est très froid. Le bourg le plus important est à 6 km d'ici, et je vais tous les deux ou trois jours là-bas. Je finis ma lettre, puisque je n'ai pas beaucoup de temps. »

Eul lizer digant Neven Henaff

Miz du 1947

Une lettre de N. H. à A. Y. :

« Itron Anna ger. Fellout a ra d'in lakaat amañ va gwella hetou deoc'h ha da Veig evit ar bloaz a zeu. Spi am eus ez a mat gant ho yec'hed ha gant hoc'h aferioù, hag ez ayo gwelloc'h c'hoazh gant an amzer.

Gwellaet kalz eo bet stad ar soudarded e doug ar bloaz tremenet. Hemañ sur a rayo kement all hag a dostayo ac'hannomp ouzh ar pal a zo bet hini Deb. Ret eo lezel amzer gant an dud evit ma teufent da gompren, her gwelout a reer diwar istor Wolfe Tone.

Veig a dle bezañ anezhañ ur paotr yaouank a zoare bremañ. Fiziañs am eus na ankounac'hayo ket e dad hag e vo kavet divezatoc'h el lec'h ma vije bet e dad bremañ, ha pa vije beo c'hoazh.

Bloavezh mat deoc'h! A wir galon.

« Chère Madame Anna. Je veux mettre ici mes meilleurs vœux pour vous et Veig pour l'année qui vient. J'ai espoir que cela va bien avec votre santé et avec vos affaires et qu'elles iront encore mieux avec le temps.

La situation des soldats a été très améliorée pendant l'année écoulée. Certainement celle-ci fera de même et nous rapprochera du but qui fut celui de Deb. Il faut laisser le temps avec les gens pour qu'ils arrivent à comprendre. L'on voit cela d'après la vie de "Wolfe-Tone".

Veig doit être maintenant un jeune homme de qualité. J'ai confiance qu'il n'oubliera pas son père et que plus tard on le trouvera à la place où aurait été son père maintenant, s'il était toujours vivant. Bonne année à vous. De cœur sincère. »

N'ayant pas eu le loisir de venir jusqu'au magasin, Gwenn est venue m'apporter le message de Henaff. Cela m'a fait plaisir. Ne sachant d'où il venait ni où il allait, je chargeai sa messagère de lui offrir mes meilleurs vœux pour l'année nouvelle qui serait là dans un mois.

Aussi, je n'ai pu lui expliquer que l'on ne peut tabler sur les possibilités d'un enfant pour le maintenir dans le combat breton. Fransez avait nommé Henaff et Moyses tuteurs de son fils pour

cela. Mais aucun n'avait la possibilité de l'aider. C'est pour cela que j'avais demandé à l'oncle Julien de les remplacer. Je n'ai pas les moyens de payer les études de Veig et il ne peut pas essayer ses ailes. Le père vivant, il aurait pu en faire un bon lieutenant, prêt à se jeter au feu pour le défendre. Il lui aurait obéi sans discuter, ce que je ne pouvais pas obtenir de lui.

S'il n'a pris que rarement place dans l'action bretonne, il est resté fidèle à ses convictions, les mêmes que celles de son père. Il a même donné son prénom à sa fille en souvenir de lui.

Comme on le voit dans sa lettre, la défaite n'a pas démoralisé Henaff, qui reste toujours et envers tout, optimiste et fataliste. Je ne vois pas en quoi le sort des soldats bretons s'est amélioré ! Mais leur sacrifice n'a pas été vain et portera ses fruits dans la jeune génération.

CHAPITRE XV

Kernu est libéré

Miz du 1947

Après trente mois de détention arbitraire, Kernu est rendu à la liberté, à sa femme et à ses trois garçons, âgés de 17, 14 et 10 ans. Sans ressources et sans situation avec la croix de l'indignité "nationale française".

Voici ce que me raconta à ce sujet le 1-5-1977, ce militant de Breiz-Atao, bien connu de tous (et de la police).

« Mobilisé dans la Marine, Kernu s'était trouvé en Afrique du Nord fin 1940 et ne fut pas mêlé au développement de l'Heure Bretonne.

Démobilisé à Brest, il dut quitter cette ville à la suite des bombardements pour se réfugier dans la périphérie rennaise. Il y hébergea, pendant quelques jours, un déserteur de la L.V.F., radio et Breton. Il joua également un certain rôle à la commission Economie de l'Institut celtique.

En mai 1945, une de ses anciennes employées, prise en flagrant délit de vol, donna tous renseignements à la police, en même temps que tous les antécédents de son patron.

Cela suffit pour amener l'arrestation de Kernu qui n'avait pas été retrouvé au moment de la raxia de 1944. L'enquête fut vite "bouclée", ce qui n'empêcha pas le juge d'instruction de déclarer à l'inculpé :

« Ah ! si vous saviez combien ma charge est pénible, il me faut même accompagner les condamnés au poteau ! »

Un témoin à décharge se présenta à la cour de justice et malheureusement, c'est lui qui amena la condamnation à trois ans de prison ferme de notre compatriote Kernu. Par l'intermédiaire de Fransez Debauvais, il avait fait libérer ce témoin, arrêté par les Allemands. Sa libération avait pourtant été obtenue d'une manière très simple par une justification comparée à une lettre saisie. La cour de justice en décida autrement :

« Du moment, objecta-t-elle, que Kernu avait aidé à la libération, c'est qu'il était bien avec les Allemands. »

Il fut de ce fait inculpé "d'intelligence avec l'ennemi", lui qui n'avait eu aucune relation directe avec les occupants du moment !

Mais le témoin à décharge était Breton et tenace comme un Douarmeniste qu'il était et ancien surveillant-chef de la prison Jacques-Cartier, et obtint pour le condamné un régime de faveur, dit : classement au service général, évitant ainsi son transfert à Fontevault.

Pendant son séjour à Jacques-Cartier, Kernu au courant de tout au greffe, put rendre de nombreux services aux emprisonnés bretons, même à ceux qui prirent le chemin de Coetlogon pour y être fusillés. Il pourrait écrire un roman vécu sur ce dramatique sujet. »

À l'occasion de la mort de Roparz Hemon, Kernu écrivit un grand article en breton, paru dans *Al Liamm*, n° 194, Mae Mezeven 1979 :

O kejañ gant Louis Nemo triugent vloaz zo. Ha gant Roparz Hemon goude.

Rencontre avec L. N. il y a 60 ans. Et après avec R. H.

J'y détache les extraits relatifs à son séjour en prison :

« Dibenn miz Ebrel 1945. Berv ha fich gant "paotred an dieuberezh", ha klask war lerc'h Stourmerien an Emsav e pep lec'h dre ar vro. Flatret gant n'ouzon ket piv eo bet lakaet an arigrap warnon, ha me taolet en toull vel milia-dou a reoù all.

« Fin avril 1945, bouillonnement et agitation chez "les garçons de la libération", et rafle des militants de l'Emsav, en chaque coin du pays. Démonné par je ne sais qui, l'on me mit le grappin dessus et je fus jeté dans le trou, comme des milliers d'autres.

*Goude un nozvezh e lochemn ar c'homisariad gant daou vezv-
vier touet, e voen kaset dirak
"poliserien".*

*En ti m'eo staliet ar bolised,
ennañ zo un trepaz hag e foñs
an trepas, skoachet, un denig
tres ar skuizhder warnañ, ha
par da unan bennak chomet
digousk pell amzer. Boued a
oa deut ganin ; traoù bet aozet
gant va zud er gêr. Ur sachadennig a ris war vilgin porpant
an denig kaezh ha me da reiñ
dezhañ, dre laer, ur vi poazh-
kalet. "Bennoz Doue deoc'h"
e lavar d'in en ur chuchumu-
chu. "Brezhoneg zo gant he-
mañ avat", ha me da sellout
pishoc'h outañ ; "Roparz He-
mon e oa !!!*

*Koll amzer a vefe displegañ
doareoù kement trubuilh a voe
hol lodenn a-hed an devezh-se,
hag an holl c'houlennou a voe
graet ouzhimp.*

*D'an noz e voemp kaset da
di-bac'h "Jacques-Cartier" war
un dro gant daou zen all.*

*En em gavet e trepas dege-
mer hon ti-nevez e welomp
Jord ar Mée (Kenlabourer
"Roazon-Breizh" hen ivez) har-
pet ouzh ar voger o c'hortoz
e dro da vont-tre. Un tammig
salud bihan outañ war ar prim.*

*Krediñ a rae, e oamp bet ta-
pet hon daou war un dro pa
sonje dezhañ e oa deuet Ro-
parz Hemon da lojañ du mañ
e "kamb ar geneiled".*

*Un tamm mesk e voe graet
gant ar fichennou bac'hidi-*

Après une nuit dans la cellule du commissariat en compagnie de deux ivrognes invétés, je suis envoyé devant "des soi-disant policiers".

Dans la maison où sont installés les policiers, il y a un couloir et au fond du couloir, ramassé sur lui-même, un petit homme, l'apparence de la fatigue sur lui et pareil à quelqu'un resté sans sommeil (depuis) longtemps. J'avais apporté du ravitaillement, choses préparées par les miens chez moi. Je tirai discrètement sur la manche de la veste de ce pauvre homme et lui donnai en cachette un œuf dur "Bennoz Doue deoc'h", me dit-il dans un murmure. Avec celui-ci il y a du breton, me dis-je. Et moi de le regarder de plus près. C'était Roparz Hemon !

Ce serait perdre son temps que de décrire chaque embêtement qui fut nôtre lot tout au long de la journée et toutes les questions que l'on nous posait.

À la nuit, nous fumes envoyés à la prison Jacques-Cartier en même temps que deux autres hommes. Arrivés dans le couloir d'entrée de notre nouvelle maison, nous vîmes Jord ar Mée (qui avait travaillé lui aussi à Radio-Breiz). Il était appuyé au mur attendant son tour de rentrer. Je lui fis un petit salut rapide.

Il croyait que nous avions

gezh, d'an noz-se. Lakaet e voen "serr-kloz" va unan penn en ur gellig-strizh (nep kelou digant den, ha nep darempred) a-hed 29 devezh.

Faziet e oa bet gant ar marilher pa skrivas war va fichenn "disfi bras warnañ" oa da vezañ skrivet war hini Roparz Hemon.

Dizoloet e voe ar fazi gant ur marilher all ha distrobet va choug diouzh ur samm ken bras, hag aesaet kalz va buhez prizoniad diwar-se da c'houde.

Un istor all eo avat a gontin deoc'h diwezatoc'h marteze. »

été pris tous deux en même temps, parce qu'il s'imaginait que Roparz Hemon était venu se réfugier chez moi "dans la chambre d'amis".

Le méli-mélo s'était installé dans les fiches d'emprisonnement ce soir-là. Je fus enfermé à double tour, moi tout seul, dans une petite cellule étroite, sans nouvelles de personne et aucune communication pendant 29 jours. Une erreur avait été faite par le secrétaire quand il écrivit sur ma fiche : " Particulièrement suspect ". Mention qui devait être portée sur celle de Roparz Hemon.

L'erreur fut découverte par un autre secrétaire. J'étais libéré d'un si grand fardeau et ma vie de prisonnier fut de beaucoup allégée après.

Mais ceci est une autre histoire. Je la raconterai peut-être plus tard. »

L'air malheureux du pauvre homme que Kernu apercevait dans l'ombre du couloir, avait ému son cœur généreux, mais Roparz Hemon l'avait reconnu et c'est pour cela qu'il le remercia en breton.

Le narrateur apporte des précisions sur la situation dramatique de Roparz Hemon et les conditions de sa captivité. Il confirme les bruits qui avaient couru sur une lourde condamnation. Dommage que celui-ci n'ait pas écrit ses souvenirs de prison.

Aucune traduction ne me parut plus difficile que celle du texte de Kernu. Son breton est si riche que j'ai dû avoir recours

aux lumières d'Alan ar Louarn pour en rendre tout le sel. Le breton est si différent du français, que l'on ne peut faire une traduction littérale compréhensible.

..

Kernu était resté l'ami de Fransez qu'il connaissait de longue date. Mais je ne le vis qu'une seule fois rue Waldeck-Rousseau. Il était venu nous inviter à aller chez lui le dimanche suivant. Fransez fatigué, ne put accepter l'invitation. La petite maison de la famille Kernu était située à la campagne vers le faubourg de Nantes. Il fallait y aller à pied. Alix, Veig et moi nous nous rendîmes à son invitation. Je fus heureuse de voir Mme Kernu et ses enfants que je n'avais pas vus depuis 1939.

Nous sommes revenus charmés et heureux d'un bon repas. L'inconvénient d'habiter au dehors de la ville était compensé par les relations des fermiers qui leur facilitaient le ravitaillement.

CHAPITRE XVI

Avec les corsets sur les marchés

1.12.1947

La boutique "Jamine" est enfin vendue. Comme le cousin n'a pu trouver un client pour l'acheter comptant, il s'est contenté d'échanger son pas-de-porte contre une petite maison entourée d'un jardin en grande banlieue. Celle-ci gardera sa valeur en attendant de fonder une pharmacie. Il trouvera toujours un acquéreur ou une hypothèque, l'essentiel étant que l'argent de son père fut sauvé du désastre.

Ne pouvant acheter un autre commerce, il fait renvoyer mes meubles à Houilles et me rend ma liberté. Heureusement, j'ai un métier que j'ai expérimenté et qui va me permettre de vivre.

Noël approche et je dois vendre mon bazar et ce qui me reste de dentelles. Je retourne donc sur les marchés où je prends des commandes. Le jour suivant je cours Paris et la banlieue avec mon choix de soutiens-gorge. J'apprends ainsi à connaître les quartiers de Paris que je n'avais jamais vus auparavant. Je fais connaissance avec un tas de gens, mais personne ne peut me procurer un logement à Paris même.

Je n'ai pu non plus trouver une place d'apprenti mécanicien pour mon fils qui est attiré par les voitures. Le mécanicien, mari d'une cliente, ne veut pas prendre d'apprentis, à cause des charges sociales. J'espère qu'à Auteuil il sera accepté.

9.12.1947

Rennes. Alix à A. Y., Houilles :

« Je ne sais où vous écrire exactement... Votre cousin, la veille de mon départ devait vendre son affaire. Le parrain de Veig, Désiré Dru, le frère de sa mère est décédé à 54 ans, le 1^{er} décembre, à la Mézière.

J'ai mis les soutiens-gorge chez Le Mée. Arméla a gardé l'autre. Mme Le Mée n'arrive pas à vendre vos tableaux. Je suis toujours sans travail, je désespère. Il y a de quoi disparaître. »

18.12.1947

Glémarec m'écrit :

« ... L'ami (?) est revenu de sa tournée armoricaine très content de certaines rencontres et de ce qu'il a vu là-bas. Il vient d'arriver seulement. J'espère en parler bientôt avec notre commun invité de ce soir.

Rencontré récemment l'ancêtre Morvan et son épouse, lequel a présidé dimanche à la fondation d'une ligue Vercingétorix ! Assisté également à un service à la mémoire de l'abbé Yann-Vari, tenu au son du biniou... »

20.12.1947

Lukaz veut offrir une bicyclette à sa fille pour Noël. Il m'a chargée de faire le père Noël et il doit venir à la maison pour mettre au point cette opération. Je l'ai sans doute prié d'inviter son ami Glémarec à se joindre à lui.

20.12.1947

Houilles, A. Y. da Veig, Soligny :

« Evel ma laran da tant Hermini, ne vo ket possubl d'in mont duse araok digwener pe disadorn. Emichañs eo mat ar yec'hed ganit ha gant holl dud an ti. Amañ zo erc'h ha yen du eo.

Echuet eo an holl aferiou

« Comme je le dis à tante Herminie, il ne me sera pas possible d'aller là-bas avant vendredi ou samedi. J'espère que ta santé va bien ainsi que celle de toute la maisonnée. Ici il y a neige et temps glacial.

evit ar "patente". Evelse oun disoursi evit tremen ar mi-zioù da zont, etre ar mare-mañ hag an hini e vo eur stal vrao ganeomp. »

J'ai terminé les formalités pour la patente. Ainsi je suis tranquille pour passer les mois à venir entre ce moment-ci et celui où nous aurons une jolie boutique à nous. »

..

Pour avoir des points textiles, j'ai dû me faire inscrire dans l'artisanat comme corsetière. Puis j'ai dû demander une autorisation spéciale nécessaire pour faire les marchés. Je l'ai obtenue sans difficultés puisque j'avais déjà la première. Heureusement que je l'avais lorsque deux gendarmes sont venus vérifier mes papiers au marché de La Garenne. L'un d'eux demandait à l'autre : « Elle les a tous les deux ? » Ils m'ont laissée tranquille après.

Rue La Boétie, les fonctionnaires du textile m'ont donné des bons de fil et de petites fournitures, mais point encore des bons de coutil pour les corsets. Il faut avoir des points T.A.T. Cela viendra un jour prochain j'espère !

Rencontre avec Meavenn

Ce jour-là, je continue mes courses et je m'engage sur le trottoir du boulevard Malesherbes. Quelle n'est pas ma surprise de voir Meavenn et Mabinog qui parlent, tout en me doublant sans me reconnaître. Ma première idée fut de les interpeller pour leur dire ma joie de les revoir. Je le regrette d'autant plus que le boulevard n'était pas encombré en ce moment-là.

J'avais été libérée régulièrement, mais je ne connaissais pas leur situation présente, et je n'ai pas voulu courir le risque d'attirer l'attention sur eux. Je savais seulement qu'ils avaient quitté le groupe à Paris. Sans doute avaient-ils trouvé un refuge sûr pour les abriter.

Noël à Soligny-les-Etangs

24-12-1947

Je prends le train pour Nogent-sur-Seine. La bicyclette de Dahut est mise en bagage accompagné, Lukaz étant venu me l'apporter à la gare à Paris.

Veig est exact au rendez-vous. Il y a 10 kilomètres de Soligny à Nogent, aussi est-il venu à bicyclette. Nous mettons les commissions dessus ainsi que le vélo de Dahut.

Nous faisons à pied la route qui descend doucement jusqu'à Soligny. Nous ne rencontrons personne sur notre route, que Veig connaît parfaitement. Celui-ci est heureux de me revoir et moi tout autant de le retrouver. Nous avons parlé de tout et de rien, en nous souvenant de la ballade de Tuttlingen à Constance en 45, dans la nuit, aiguillonnés par la crainte des bombardements.

Il n'est pas loin de minuit lorsque nous arrivons au village. Herminie qui guettait notre arrivée est venue à notre rencontre. Cet accueil nous fait oublier les 10 kilomètres parcourus.

La maison est chauffée et illuminée, une vraie nuit de Noël préparée avec bonheur.

Nous sommes reçus avec joie par Manuel, sa femme, sa mère, sa tante et surtout par Dahut qui attend avec impatience l'arrivée du père Noël. Elle pousse des cris de joie à la vue du vélo.

Le repas se déroule dans la gaieté générale. Ce qui nous met du baume au cœur. Le plus beau Noël depuis trois ans, malgré l'absence du père.

25.12.1947

Cholet. Robert-Francis à A. Y., Houilles :

« Voici déjà plusieurs jours que je voulais vous écrire. J'espère que vous excuserez ma négligence qui n'atteint en rien l'affection que j'ai pour vous.

Je passe seul cette fête de Noël à Cholet, je veux dire sans Noëlle. J'en ressens une profonde nostalgie... J'espère qu'un court séjour avec Veig sera venu retremper, si besoin est votre courage pour la lutte qui devient chaque jour plus difficile pour la vie.

En ce qui me concerne, j'envisage momentanément une situation de représentant qui me permettra de vivre en ménageant mon petit capital... »

..

Le cousin avait beaucoup d'idées. Il envisageait de faire du soutien-gorge en gros et même de se lancer dans les corsets à Cholet. Il me demandait de travailler avec lui, sous la direction de sa mère qui connaissait bien le métier. Je n'aurais pu obéir à ma tante, car il n'était pas question que je discute ses ordres comme je le faisais avec son fils et comme je le faisais avec mon mari, sans que cela n'atteigne en rien notre affection.

27.12.1947

J'ai pu rendre à Herminie 5 000 francs. Il ne me reste plus grand chose à lui devoir. Dans sa maison, la vie est bonne et douce, dehors il fait si froid. Je reprends cependant le chemin de Houilles car j'ai besoin de travailler. Cette fois-ci, je prends le car qui s'arrête à 5 kilomètres de là, à Trainel. Veig vient me raccompagner à vélo.

28.12.1947

Je n'ai rien fait sur le marché de Houilles aujourd'hui. Il n'y avait presque personne. J'aurai mieux fait de rester passer les fêtes du nouvel an dans ce village perdu hors du monde. Je m'étais démunie jusqu'au dernier sou pour rendre son argent à Herminie qui en avait besoin. C'était sa mère qui avait les rentes de plusieurs fermes.

29.12.1947

Après mon marché de La Garenne, je vais voir la tante Eugénie à Compiègne. Son état a empiré, son teint devient cireux sous l'effet des piqûres de morphine. Elle me reconnaît cependant, ainsi que le cousin Julien Debeauvais qui est là aussi, alerté par Alphonse. Elle semble contente de nous voir, mais ne parle pas beaucoup. Une infirmière s'occupe d'elle en permanence et lui fait des piqûres quand elle souffre trop, puisqu'il n'y a rien d'autre à tenter. Ce qui est moins pénible pour elle qu'une fin à l'hôpital.

30.12.1947

Cholet. Robert m'envoie ses vœux pour l'année nouvelle :

« L'énumération est inutile, étant aux prises avec les mêmes difficultés, nous nous rejoignons et nous nous comprenons là encore.

Je suis heureux que la vente des jouets se soit avérée bonne sur les marchés. Cela vous a permis de récupérer quelque argent pour continuer vos soutiens-gorge.

Remerciez Veig de ses vœux. C'est un brave garçon, de qui je garde un excellent souvenir. Veuillez lui transmettre les miens en échange.

Vous devez être en ce moment en possession du colis de ravitaillement que je vous ai réexpédié à Houilles ces jours derniers. Ce colis expédié à Paris à la société "Jamine" m'est revenu à Cholet où il est arrivé en piteux état. J'ai fait au mieux, mais il vous manque certainement du café. Je pense me rendre à Paris, dans la seconde quinzaine de janvier avec mes parents. »

..

Le 27-12, ma sœur Rosa m'avait écrit qu'elle m'envoyait un colis, mais j'avais oublié de lui faire connaître que j'étais à Houilles depuis le 13 décembre.

31.12.1947

Je reçois une invitation des amis de Vanves pour venir fêter le réveillon de fin d'année avec eux. Il m'est difficile de la refuser. N'ayant pas les 500 francs pour acheter un gâteau, je décroche une gouache dont le cadre à lui seul vaut ce prix.

Lorsque l'on est pauvre d'argent, l'on offre des cadeaux beaucoup plus chers et qui ne sont pas toujours appréciés. Ils n'ont coûté que notre peine ! Je termine l'année avec eux dans la bonne humeur et ils m'offrent un lit pour la nuit. J'en repars le lendemain, en pensant que cette année 48 m'apportera la certitude de ne pas mourir de faim Veig et moi.

Epoque des vœux

1.1.1948

De Compiègne, Jacqueline Debeauvais m'offre ses vœux :

« Vous attendez sans doute des nouvelles de maman. Hélas ! cela va tout doucement. Quel malheur, quelle tristesse et que faire mon Dieu ? J'espère ma chère cousine que pour vous cela va et que l'hiver ne vous semble pas trop dur... »

Miz genver (janvier) 1948

Soligny. Herminie me remercie des exquis soirées passées en ma compagnie. « Votre fils est plus gai, malgré tout il a hâte de vous lire. »

..

Veig se plait bien là-bas, mais il ne se sent pas chez lui. Il en a marre parfois et les autres aussi probablement. Il doit être un objet de dispute entre les époux Manuel. Si Veig rend service à ce dernier, sa femme a une personne de plus à nourrir et à s'en occuper en plus de ses enfants. Elle ne se trouve pas tout à fait chez elle avec ce grand garçon de 14 ans. Je lui avais dit :

« Te deuo endro pa blijo d'it. » (Tu reviendras à la maison quand tu voudras.) Cette promesse l'avait ragailardi pour la fin de son séjour.

Miz genver 1948

Alix n'est pas la dernière à m'envoyer ses vœux. Elle ne trouve pas de travail et l'humeur de sa sœur s'en ressent :

« Les fêtes ont été tristes pour moi... Heureusement j'ai fait quelques jours à Ti-Koz. J'ai été bien nourrie et ait touché pour mes 6 jours 1 000 francs (anciens). »

..

On se contente de peu quand on veut survivre !

3.1.1948

Précycy. Mari à A. Y., Houilles :

« Pas intéressant les marchés avec cette pluie continue, et Veig toujours campagnard. J'avais parlé à la supérieure du cas d'Alix. Elle m'a répondu qu'ayant déjà trop d'auxiliaires, elle ne pouvait me faire ce plaisir... »

J'étais prise ces jours derniers par la soirée théâtrale du 28-12, qui se redonne encore demain. Ce n'est pas une petite affaire de manœuvrer 70 gosses, filles et garçons. Mais je suis contente parce qu'ils ont bien joué. Avec les répétitions de chaque soir, je n'ai pu écrire...

Je voudrais arriver au bout de mes recherches. Je fais des vœux que cette année soit pour vous un peu meilleure et pour nos compatriotes aussi. Le régime politique n'a pas l'air de s'améliorer. Bloavez mat memestra, yec'hed, hag ar baradoz e fin ho pukez. Tri pok d'eoc'h ha da Veig ivez.

6-1. Ma lettre est restée en panne, gwell a ze. Comme cela je peux vous donner des nouvelles de Rosa. Elle a fait la demande pour le retour du corps d'Auguste. J'espère que vous et moi nous pourrions aller à la maison le recevoir. Papa travaille et se promène quand il n'a rien à faire. »

..

Il va aider son fils Ronan à faire les sommiers. Puis il va sur le port ou devant la grève, voir les bateaux s'en aller ou revenir. Il cause avec les vieux pêcheurs qui inlassablement regardent la mer et les mouettes en regrettant leur jeunesse.

4.1.1948

Cholet. L'oncle Julien me remercie de mes vœux et m'envoie les siens et ceux de sa femme :

« Je suis heureux que vous ayez pu passer le Noël avec votre petit. Oui, c'était un peu triste. J'ai bien pensé au Pertre à cette occasion. Par la pensée, je voyais cette pauvre tante Marie au coin de son feu sans ses enfants. L'homme reste toujours un loup pour ses semblables. Sans doute n'ont-ils pas pensé à l'inviter à aller les voir à cette occasion... Je pense aller à Paris le 18... »

..

La tante Marie n'aimait pas partir de chez elle, où elle élevait des lapins. Après ses 70 ans, elle a été chez ses enfants du Havre, mais elle ne se faisait pas à la ville et a préféré revenir dans sa petite maison du Pertre, à côté d'une voisine avec laquelle elle s'arrangeait bien. Son fils Joseph, pouvait facilement la voir puisqu'il habitait la région.

4.1.1948

Soligny. Veig da A. Y., Houilles :

« Bloavez mat ha yec'hed mat hag ar baradoz e fin da vuhez. Resevet am eus da li-

Bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de ta vie. Hier, j'ai reçu ta lettre. Et ce

zer dec'h. Ha n'eo ket gant plijadur am eus lennet anezañ. Me gred am eus c'hoaz kalz deveziou da jom amañ, gant da brosez. Tout an dud a lavar ar prosez a bado eur bloavez pe zaou. Neuze em eus c'hoaz kalz chagrin. Me am befe karet mont kuit. Me a gred e kavi eur plas d'in hep dale. Me a garfe kaout eur vicher ar buana ma c'helli.

Me zo aet da bourmen gant tout an dud. Kemeret hon eus fotoiou. Emichans da yec'hed a zo mat, hag emichans az po awalc'h arc'hant evit va flas, met e kredan ne z'in ket c'hoaz dioustu ma fell d'it gortoz ar paperou. Tout an dud a lar, eo sod ober eur prosez, ha te po kalz a "viser" gant an traou-se.

An amzer a zo brao hirio. Ne oa ket yen an amzer. Me a garfe beza ganit duse evit ar gouel. Me am eus mall da gaout eur respont diganit. Te a rayo da toñtoñ Robert ha da Henri bloavez mat ha yec'hed. Kenavo mammig karet gant va gwella pokou da vab. Veig. »

G. S. N'eo ket ret d'it lenn al lizer-mañ da re all, pe neuze int a rayo gaoap ouzin.

n'est pas avec plaisir que je l'ai lue. Je crois que je vais rester ici avec (à cause) de ton procès. Tout le monde dit : ce procès durera un ou deux ans. Alors, j'ai beaucoup de chagrin. J'aurais aimé partir d'ici. Je crois que tu trouveras une place pour moi sans tarder. Je voudrais avoir un métier le plus vite possible.

J'ai été me promener avec tout le monde (de la maison) et nous avons pris des photos. J'espère que ta santé va bien et que probablement tu auras assez d'argent pour ma place. Mais je crois que je n'irai pas encore tout de suite, s'il faut que tu attendes les papiers. Tout le monde dit : qu'il est sot de faire un procès et que tu auras beaucoup de misère avec toutes ces choses.

Le temps a été beau aujourd'hui. Il ne faisait pas froid. Je voudrais être avec toi là-bas pour la fête. J'ai hâte d'avoir une réponse de toi. Tu donneras la bonne année et bonne santé à tonton Robert et Henri. Kenavo. »

P. S. Ce n'est pas la peine de lire cette lettre aux autres ou alors ils se moqueront de moi.

..

Je craignais tant que l'on me demande à Auteuil le certificat de décès de mon mari. J'ai parlé du procès qu'il faudrait faire. Etant bien nourri là-bas, je préférerais qu'il patiente un peu. Mais il commence à s'énerver et vide son sac sur le coup de la déception.

Il est plus marqué que l'on ne pense par les anciens événements, dont les retombées n'en finissent pas.

7.1.1948

Jean Choleau à A. Y. :

« J'ai bien reçu votre bonne lettre du 2 janvier et les bons vœux que vous y joignez. En retour, je vous adresse les nôtres en vous souhaitant pour la nouvelle année, une vie plus calme et plus sûre.

Voici une quinzaine nous avons eu la visite d'Alix qui est venue jeter un coup d'œil et faire un tri de certains vêtements en bien mauvais état. Elle vous a sans doute écrit à ce sujet ou elle le fera sous peu. Voici une quinzaine, j'ai eu l'occasion de passer chez elle et elle s'est montrée inquiète de ne pas avoir de vos nouvelles. Je compte la voir à nouveau sous quelques jours.

Elle est au courant de ce que j'ai fait et des difficultés rencontrées. Par versement de mon compte courant 5852, j'adresse à Mme Guillon, la somme de 6 149 francs dont voici le détail :

RECETTES	
Ouvrage de Malivel	1 000,00
Piano	5 000,00
Berceau	2 000,00
Total	8 000,00
DÉPENSES	
Supplément camionnage	503,00
Casse-croûte matin	110,00
2 pourboires	200,00
Lettre recommandée détenteur instrument	20,00
Légalisation Douarnenez	3,00
Honoraires et casier Quimper	75,00
Honoraires huissier Janzé	550,00
Total	1 474,00
Loyer jusqu'au 23 octobre	677,00
	1 851,00
Reste net	6 149,00

Je n'ai pas encore terminé l'inventaire des livres, ayant été pris par mes affaires personnelles. Mais il est bien avancé.

Au nombre des ouvrages, j'ai relevé ceux portés sur la liste jointe et je vous demande de me les vendre. D'après le prix que j'ai établi, selon la valeur approximative de chacun et leur état, cela ferait une somme de deux mille francs que je vous enverrai dès que nous serons d'accord.

Il y a dans votre collection des livres de luxe de beaucoup de valeur ainsi que des traités spéciaux sur les questions celtiques. Je n'ai pas choisi parmi ceux-là, mais parmi des ouvrages qui, presque tous, m'intéressent plus particulièrement à cause du sujet.

Si vous avez l'intention de venir ici, prévenez-moi quelques jours à l'avance, car je vais m'absenter quelque peu en février avant d'aller à Pont-Croix, par Douarnenez.

J'adresse cette lettre comme le chèque à Mme Guillon. Mais je vous prie de bien vouloir m'aviser dès que vous serez en possession de l'argent et de cette lettre. »

..*
C'est à Pont-Croix que Jean Choleau achetait les laines des moutons du Cap, pour ses tissages. Enfin, voilà une chose terminée, mais quels frais pour récupérer mon bien !

10.1.1948

Cholet. Simone à A. Y. :

« Je ne tarde pas à vous accuser réception de la petite robe de Maryvonne que j'ai trouvée très jolie et qui lui va bien... J'ai remis à Robert votre lettre ainsi que les 1 600 francs, prix de la petite robe.

Vous me dites que Veig veut apprendre un bon métier. Vous avez raison puisque les études ne lui plaisent pas. Un bon gagne-pain est indispensable. Papa va voir son médecin à Paris. Je crois que son régime va devenir sévère.

Félicitations, ajoutez le père, pour la petite robe. Elle est splendide et va à merveille à ma fille. »

..*
Originaire de Saint-Malo, le père appréciait beaucoup les choses bretonnes. Deux ans plus tard, un parent de sa famille qui habitait Vitré en ce moment-là, m'en avait fait compliment.

C'était un modèle ancien, modernisé, jamais encore vu, ce qui ne pouvait qu'attirer l'attention.

18.1.1948

Rouen. Suzanna à A. Y. :

« Comme je ne vous vois pas poindre à l'horizon, Bloavez mat. Oui, ma pauvre sœur, quelle santé vous avez à faire un commerce pareil. Je vous souhaite une place stable avec un logement plus grand pour Veig. Gardez-vous le magasin ? Avec les impôts c'est effarant. »

∴

Elle a dans ses relations des petits commerçants, aussi est-elle au courant de leurs difficultés.

21.1.1948

Je reçois un télégramme de Compiègne :

« La tante Eugénie est décédée, enterrement au Pertre. »

25.1.1948

Compiègne. Jacqueline à A. Y. :

« J'ai su que vous aviez l'intention de vous rendre au Pertre. Je sais, d'autre part, que vous n'avez pas un travail assuré et que le voyage représente pour vous une réelle dépense. Malheureusement, nous ne pouvons vous amener... Je ne veux pas qu'en ces pénibles circonstances, une question aussi mesquine, mais cependant bien réelle comme l'argent, vous empêche de réaliser ce que votre cœur vous dicte. Qu'en toute simplicité et de tout cœur, veuillez accepter ce que, par l'intermédiaire de Robert, je vous fais remettre pour vos frais de déplacement. »

∴

Je n'avais pu aller à l'enterrement de son père. Je trouvais triste deux deuils aussi rapprochés. Et en ce moment je pouvais m'absenter.

J'avais vu Robert le 18 avec ses parents. Il est allé avec eux à Compiègne rendre visite à la tante Eugénie. Nous primes rendez-vous pour partir ensemble en cas de décès.

Je trouve Robert à l'heure dite à la gare Montparnasse où Julien Debeauvais et sa femme Nelly nous rejoignent. Notre voyage se passe agréablement. La mort de la tante est triste, bien sûr, mais son cœur et celui de son mari n'étaient pas assez grands pour que l'on s'attriste outre mesure.

A Laval, nous trouvons le cousin Victor Debeauvais et sa femme Odette ; toute de noir vêtue. Pour la circonstance, elle a emprunté un chapeau de feutre noir à sa mère. Tout comme à Douarnenez eu égard à la famille, ses membres doivent se plier aux usages.

Après un bon déjeuner dans un restaurant de Laval, nous prenons le car pour Le Pertre.

Alphonse et la camionnette qui transportait le cercueil étaient déjà arrivés. Celui-ci avait été déposé à l'église pour passer la nuit.

Nous sommes bien reçus par le cousin Joseph Debeauvais et la tante Marie. Celle-ci, habile cuisinière, servit un bon repas, à toute la famille réunie autour de la grande table rectangulaire, occupant tout un côté de la grande chambre. Une proche voisine me donna un lit pour la nuit.

Le lendemain matin, après la cérémonie religieuse à laquelle presque tous les habitants du bourg assistaient, la tante Eugénie alla retrouver son époux dans le caveau réservé à la famille Debeauvais.

Je revins avec Alphonse et sa famille dans la camionnette. Assise à l'arrière, je ressentais davantage les cahots qu'en voiture individuelle. J'avais hâte d'être à nouveau chez moi, tant le cousin conduisait vite. Il me déposa près d'une bouche de métro avant de reprendre la route du Nord. Je rejoignis Houilles qui me parût être un havre de paix.

Veig vient me rejoindre à Houilles

27.1.1948

Quelle ne fut pas ma surprise en rentrant de l'enterrement, de voir la boutique éclairée et de trouver Veig installé dans la maison.

« Penaoz ac'h eus graet evit dont ebarz en ti ? »

(Comment as-tu fait pour rentrer dans la maison ? lui demandais-je.)

« Ar wasistas a oa digor, setu am eus pignet ha diskennet hep arvar en ti. »

(Le wasistas était ouvert, alors j'ai grimpé et je suis descendu dans la maison sans peine.)

J'avais inscrit sur la porte le jour d'ouverture de la boutique, aussi attendait-il tranquillement mon retour.

Il m'expliqua pourquoi il était revenu aussi vite. Le travail de la terre l'intéressait moins que l'élevage. De plus, il avait l'impression de gêner. Ils voulaient le garder là-bas. Ils lui disaient :

« Ta mère ne pourra pas te nourrir. »

« Ma 'z out fur ha ma fell d'it sikour ac'hanoun e teuimp a-benn memestra. » (Si tu es sage et que tu veux m'aider, nous en viendrons à bout quand même, lui dis-je pour le reconforter.)

Il était heureux de retrouver sa maison et promit tout ce que je voulais. Pour lui un bon repas n'était pas chose importante. Le lendemain, il m'accompagna sur le marché et m'aida à transporter les valises et à monter le barnum.

28.1.1948

Soligny. Manuel da A. Y., Houilles :

« Bet oun bet d'ar maerdi evit lakaat ober eur "radiation" evit Veig. Her c'has a ran gant e gartenn-voued.

Esperout a ran ez a mat an traoù evidoc'h c'houi, hag e kavot labour hep dale evit ho mab. Mona a c'houlenn alies : "Pelec'h emañ Veig ?"

Netra nevez amañ. Redek a ran betek ar "Vallon" evit ma yelo kuit al lizer-mañ hizio. Hor sonj ar c'haloneka d'ho taou. »

« J'ai été à la mairie pour faire la radiation pour Veig. Je vous l'envoie avec sa carte d'alimentation.

J'espère que les choses vont bien pour vous et que vous trouverez sans tarder du travail pour votre fils. Mona demande souvent : "Où est Veig ?"

Rien de nouveau ici. Je cours jusqu'au Vallon pour que cette lettre parte aujourd'hui. Mes pensées les plus cordiales à vous deux. »

Après avoir accompagné Veig au car pour l'aider à transporter ses bagages, Manuel s'est dépêché de faire le nécessaire, afin que je puisse toucher les cartes de Veig à Houilles. Il sait bien que j'en suis toujours dépourvue.

30 genver (janvier) 1948

Resevet am eus hirio eur gartenn digant N. Henaff. Ne ouzon ket eus pelec'h avat eo bet kaset d'in.

« Itron ger. Hep mar ez eo bet roet deoc'h va gwella gourc'hemennou da vare ar bloaz nevez, deoc'h ha da Herve. Klasket am eus lakaat ober emweladenn ganeoc'h en ur dremen dre Baris, nemet n'eo ket deut da vat.

Gant keuz bras em eus gouezet e oa bet merzheriet ho preur gant ar C'h. Ret eo bet dezho merzherian didruez evit ar wech kentañ, abaoe kantvedou. Kement a c'hwad, a boan, a zienez, ne chomint ket difrouezh. Ra gresko Herve gant an eñvor d'e dad ha d'e eontr a c'hello bezañ lorc'hus anezho, ha diwezhatoc'h em eus spi e teuyo da genderc'hel gant ar re ac'hanomp a chomo.

B. A. da viken ! A wir galon ganeoc'h N. »

J'ai reçu aujourd'hui une carte de Neven Henaff. Mais je ne sais pas d'où elle fut expédiée.

« Chère Madame. Sans doute il vous a été remis mes gourc'hemennou au moment du nouvel an ; à vous et à Hervé. J'ai cherché à organiser une rencontre avec vous, mais elle n'a pu se réaliser.

Avec grand regret j'ai su que votre frère a été martyrisé par les F. Il leur fallait martyriser sans pitié, pour la première fois depuis des siècles. Tant de sang, de peine, de misères, ne resteront pas sans fruits. Que Hervé grandisse dans le souvenir de son père et de son oncle ; il pourra être fier d'eux et plus tard, il viendra rejoindre ceux de nous qui resteront... »

CHAPITRE XVII

Relation du martyre de Jos Youénou

Le 14 février 1945, mon frère Jos entrait dans la paix du Père, après un martyre qui durait depuis le 27 janvier 45, date à laquelle il fut transféré au camp d'internement de Strüthof en Alsace, après son arrestation à Strasbourg, en novembre 1944.

Si Mari avait connu sa mort le 24 avril 45 et si mes parents reçurent l'avis officiel de son décès en juillet 45, ils n'avaient aucun détail sur la tragédie de son martyre.

Pendant trois ans Suzanna, et surtout Mari, menèrent leur enquête sans désespérer. Le 14 février 48, troisième anniversaire de sa mort, Mari touche au but, en recevant la lettre ci-dessous, du témoin de ses derniers jours.

14.2.1948

Paris. Hella à Mari, Précy :

« Je m'excuse avant tout d'avoir tardé à vous répondre. Mon amie Mlle Huguette, directrice protestante de l'école de B., m'a transmis votre lettre fin décembre. Moi-même grippée, je ne trouvais pas le moment calme pour vous parler du triste souvenir.

Je suis Hella, institutrice à H. (Bas-Rhin), arrêtée et emprisonnée le 1^{er} janvier 1945. Transférée au Strüthof (17 janvier au 17 septembre 45), condamnée par la chambre civique à cinq ans d'indignité nationale et par ce fait révoquée de mes fonctions. Je me trouve actuellement comme gouvernante d'un garçon de huit ans.

En août 1947, nous étions tout près de Beaumont ; combien je regrette de ne pas avoir connu votre adresse, car je voudrais vous dire oralement de tout ce qui se passait dans et devant la cellule voisine (de la mienne). Pouvez-vous comprendre qu'on n'aime pas écrire ces choses-là. Une fois passé là-haut, on ne voudrait plus y retourner... Où pourrais-je vous voir un jeudi ? C'est jeudi mon jour de sortie et je veux bien venir à Précy pour vous donner quelques détails. »

Notes de Mari

« Par retour du courrier j'invitai cette demoiselle à venir me voir à Précy qui n'est qu'à une heure de chemin de fer de Paris. Le jeudi qu'elle voudrait, mais si elle pouvait venir le jeudi suivant je lui en serais infiniment reconnaissante et qu'elle pouvait me faire confiance, lui promettant une absolue discrétion. »

Jeudi 19.2.1948

« Voici ce que cette personne me révéla au cours de sa visite à Précy :

MARI. — Mademoiselle, voulez-vous écrire votre relation sur Jos, ou préférez-vous que j'écrive au fur et à mesure que vous évoquez vos souvenirs ?

HELLA. — Oui, j'aime beaucoup mieux que vous écriviez vous-même ce que je vais vous raconter. Mais comment vous dire tout par le détail. Bien des choses m'ont échappé et ce qui a pu (se produire) en ce moment-là a cessé de m'impressionner depuis les trois ans qui ont passé dessus. D'autant qu'on n'aime pas remuer de si tristes souvenirs...

Oh ! ce temps de terreur... oui, et le mot n'a rien d'exagéré. Mais comment vous dire cela... Je vais vous faire de la peine.

MARI. — De la peine, oh ! oui, bien sûr. Mais je vous demande de me dire la vérité, toute la vérité... quand même.

HELLA. — Dans le train qui m'amenait de Paris à Précy, je souhaitais presque que le jeune homme que je connaissais ne fut pas votre frère, d'autant plus que vous ne m'aviez pas dit qu'il était amputé d'un bras. Mais lorsque je suis arrivée à votre maison et que j'ai demandé à la supérieure si votre frère était amputé d'un bras elle me répondit :

« Rassurez-vous Mademoiselle, c'est bien lui. Je le connaissais moi-même. Et puis, vous allez voir comment sa sœur lui ressemble. A cette heure (9 h du matin), elle fait le catéchisme aux enfants de la paroisse. Mais M. l'abbé Finot, le curé d'ici que voilà, va aller la remplacer et elle sera à vous toute la journée. Elle s'excuse de n'être pas allée à la gare, ne sachant pas à quelle heure vous viendriez. »

Son accueil si sympathique m'a vraiment touchée et très aimablement elle m'a offert une tasse de café bien chaud en vous attendant.

Quand je vous ai vue passer dans la rue devant les fenêtres de la pièce où je vous attendais, j'ai eu un choc au cœur. Cette fois, je ne doutais plus, oui, c'est bien votre frère que j'ai vu là-bas à la prison du camp. Vous avez les mêmes beaux yeux noirs, la même coupe de figure, sauf qu'il était encore plus maigre que vous. Oui, vous êtes bien la sœur de votre frère.

A le voir si effacé, si abandonné, puisque personne ne le connaissait et lui ne connaissait personne ; c'étaient presque tous des Alsaciens. Je ne pensais pas qu'il tenait une si grande place dans votre cœur et celui de votre famille. Mais malgré tout, si son extérieur n'imposait pas, on était attiré vers lui par quelque chose qui éclatait dans sa personne.

MARI. — Mais pourquoi, Mademoiselle, vous êtes-vous décidée à m'écrire tout de même ? Mlle Huguette vous a-t-elle dit avoir reçu la visite de M. le curé de B. à qui j'avais écrit, au mois de décembre dernier en désespoir de cause, ne recevant pas de réponse de votre amie à qui j'avais écrit en me recommandant du Père Fleischmann ?

HELLA. — Non Mlle Huguette ne m'a jamais fait mention de la visite du prêtre catholique, mais il peut se faire qu'il ait été la voir quand même avec votre lettre puisque c'est à la fin de décembre qu'elle m'a envoyé votre lettre me disant qu'il ne fallait pas trop tarder à vous écrire.

MARI. — Ne serait-ce pas Jos qui vous aurait inspiré cette résolution ? C'est le troisième anniversaire de sa mort ce 14 février...

HELLA. — C'est une pure coïncidence ! Vous croyez que les morts entendent nos appels ? Je vous disais donc ne pas savoir pourquoi je me suis décidée à vous écrire. Mais pourquoi ne pas vous avouer que c'était surtout pour me débarrasser de ce que je considérais comme une corvée ou un traquenard.

MARI. — Un traquenard ?

HELLA. — Excusez-moi de vous dire cela, mais vous ne pouvez savoir pour n'y être pas passée par ces choses. Que, lorsqu'on est sortie vivante d'un tel enfer, on a toujours peur d'être trahie et d'y retourner. Mais quand j'ai vu que j'avais affaire à quelqu'un de sûr et que l'affaire était sérieuse, aussitôt j'ai demandé à Madame si elle voulait me laisser partir le jeudi 19, laquelle ayant pris connaissance de votre lettre, m'a dit qu'il ne fallait pas vous faire attendre un jour de plus.

MARI. — Vers quelle date avez-vous vu Jos pour la première fois ?

HELLA. — Je ne puis vous dire exactement le jour parce que nous n'avions ni calendrier, ni heure. Nos montres, bijoux et argent étaient confisqués à notre arrivée au camp ; mais ils nous étaient remis à la sortie. Quelquefois il manquait bien des choses, car les gardiens ne se gênaient pas de choisir dans le tas des bijoux pour offrir à des détenues qui consentaient à être leur maîtresse ou mieux leur jouet d'un soir. C'est ainsi que j'ai vu une de mes bagues, à laquelle je tenais beaucoup. Mais j'ai réussi à la lui faire rendre en échange de je ne sais quoi. Même dans la vie de misère, on s'accroche à ces pendeloques.

Nous vivions au jour le jour et toujours dans la terreur. Puisque votre frère est rentré au camp le 27 janvier 45, il a dû venir au bunker, le 1^{er} ou le 2 février 45. La première fois que j'ai eu connaissance du petit Breton, c'est un jour où j'ai entendu le gardien-lieutenant Nel, une vraie brute féroce, qui hurlait après quelqu'un et lui disait :

« Qu'est-ce que vous avez fait assassin ? »

J'ai regardé par une fente de la porte, un jeune homme amputé d'un bras.

MARI. — Et qu'a répondu mon frère ?

HELLA. — Il n'a rien répondu, pas un mot, il regardait la brute avec ses beaux yeux si courageux et Nel continuait :

« Tu vas répondre traître, en le menaçant de son fusil, qu'est-ce que tu es ? »

— *Je suis Breton*, répondait votre frère d'une voix nette et calme.

— *Traître, assassin*, hurlait alors cette brute en le frappant avec la crosse de son fusil. Entré dans sa cellule, il le frappait encore à coups de lanières et de coups de crosse.

Une autre fois, la porte étant entrouverte, je le vis jeter à la figure de votre frère son trousseau de clefs et pas des petites. Le pauvre garçon tomba par terre sur les pieds de ses camarades terrorisés, la figure en sang. Mais jamais je n'ai entendu sortir de ses lèvres aucun gémissement, ni aucune injure à l'adresse de ses bourreaux. Il acceptait tout en silence et il ne répondait à toutes les questions que par ces mots : *Je suis Breton*. C'est pourquoi nous l'appelions toujours le « Klein Breton » et nous disions :

« Ce jeune homme mourra pour sa Bretagne comme nous, pour notre Alsace », car nous n'espérions pas sortir vivants de cet enfer.

J'ai vu beaucoup de prisonniers, mais pas un ne m'a impressionné comme lui. Si vous l'aviez vu le jour où j'ai remarqué sa présence, seul dans le corridor, en face du bourreau de gardien qui le frappait et l'insultait. Je l'ai toujours devant les yeux. Je me suis dit :

« Ce jeune homme n'est pas comme les autres. » Il avait une force de caractère peu commune. Oui, c'est vrai ce que vous a écrit le Père Fleischmann :

« Les saints et les martyrs n'ont pu souffrir davantage et mieux. »

MARI. — Jos vous a-t-il quelquefois adressé la parole ? »

HELLA. — Oh non, il ne parlait pas beaucoup et puis nous étions tellement surveillés qu'il n'y avait pas beaucoup moyen de le faire. Mais je ne crois pas que si j'avais pu lui causer il ne s'y serait pas prêté volontiers. Il était toujours silencieux, pensif, un peu triste. C'est-à-dire qu'il avait un air douloureux. Il est vrai qu'il devait souffrir de ses plaies le malheureux.

MARI. — Il avait donc des plaies mon pauvre Jos ?

HELLA. — Je n'aurais pas dû vous dire cela. Je vous fais de la peine, n'est-ce pas ?

MARI. — Hélas ! Mademoiselle, mais continuez à me dire toute la vérité.

HELLA. — Surtout, ne croyez pas que j'exagère, car ce que je vous dis restera toujours en deça de la vérité ; des mots ne peuvent traduire l'acuité de la vision.

MARI. — Mais comment avez-vous su qu'il avait des plaies ? Il n'avait donc pas d'habits ?

HELLA. — Ses habits civils non, mais la tenue des prisonniers, le pyjama rayé bleu et gris comme les bagnards. C'est un jour, en me rendant aux w.-c., j'ai vu votre frère faire sa toilette au lavabo au bout du corridor. Il avait le torse nu. Mon Dieu qu'il était maigre ! Son doc était rébré de raies rouges dans tous les sens, d'où le sang en coulant s'était coagulé le long de son corps. Son épaule gauche était aussi très abîmée.

Bouleversée de l'avoir vu dans cet état pitoyable, je l'ai dit à Mme C., pharmacienne, qui l'avait pris en amitié et elle fit l'impossible pour lui faire passer de la vaseline. C'était ainsi moins cuisant, quand courbé en deux, il balayait le petit corridor avec un petit balai à main, ce qui devait le faire souffrir. Ses joues aussi étaient striées de deux traits rouges, sans doute d'un coup de fouet lorsque les gardiens étaient ivres, ce qui arrivait souvent, ils tapaient n'importe où. J'ai vu un Alsacien, ancien gendarme qui n'avait plus ressemblance humaine, tant il avait reçu de coups sur la figure et ailleurs. Oh ! mais celui-là n'avait pas peur d'injurier les gardiens. Une fois que Nel lui disait :

« Marchez donc plus vite », parce que courbaturé par les coups, il ne pouvait avancer, il répondit :

« Si vous ne m'aviez pas arrangé comme cela, c'est vous qui courriez pour éviter mon pied quelque part, et il n'est pas dit que vous ne l'aurez pas. »

Je ne sais si cet Alsacien a échappé à la mort et est sorti de prison, mais je crois que Nel a raison de bien se cacher maintenant, car il a amassé bien des haines sur sa tête.

Je ne doute pas que votre frère a pardonné à tous ceux qui l'ont fait souffrir... Il était si jeune et avec cela pas grand de taille à peu près comme vous. Il a été pour tous les internés un modèle de calme, de douceur, d'endurance. Rien qu'à le voir on avait plus de courage. Et de l'entendre répondre avec une telle énergie : Je suis Breton, nous nous sentions plus fiers d'être Alsaciens ; il nous ancrerait davantage dans l'amour pour notre Alsace.

Les Fifis n'aimaient parler qu'en français, mais pour les contraindre de parler l'allemand, nous faisons semblant de ne pas comprendre ce qu'ils nous disaient en français ; ce qui était vrai pour quelques Alsaciens. Mais avec votre frère, ceux-ci parlaient en français.

Je le voyais encore à midi, quand nous allions chercher notre pitance dans une boîte de conserves. La mienne était rouillée

et petite, et j'enviais celle de votre frère qui brillait et contenait presque un litre.

MARI. — Que vous donnait-on à manger ?

HELLA. — Un litre d'eau tiède où nageaient quelques brins de choux rouges, que nous avions surnommée la soupe bleue, puis un pain de cinq cent grammes à partager entre 4. Chaque morceau était la part d'un détenu pour la journée : 125 g chacun. Sur la croûte était inscrit : boche. Dans ce pain, il y avait de tout : des graviers, du charbon, du bois. Nous les femmes, qui avions la permission de garder un couteau pour éplucher les pommes de terre, nous pouvions le couper en lamelles pour arriver à manger le pain. Mais les hommes, qui n'avaient pas de couteaux, étaient obligés de mordre dedans toute la journée. Il fallait avoir faim pour manger cette saleté qui n'était du pain que de nom.

Plusieurs fois j'ai pu en donner à votre frère une de ces croûtes en cachette, ainsi que Mme C. Je l'entends encore me dire d'une voix douce : Merci Madame.

Chaque prisonnière avait choisi son prisonnier pour échanger des douceurs, si on peut appeler cela, les rares produits que nous arrivions à avoir de-ci de-là : un peu de sel, ou de sucre. Lorsque nous étions de corvée pour l'épluchage des pommes de terre, il était convenu avec les hommes que nous jetterions exprès, derrière la porte des w.-c. par exemple : des pelures que nous faisons exprès plus grosses, afin qu'ils puissent les cuire dans la cendre de leur poêle.

Ce stratagème réussissait quand c'était le gardien pas trop chameau qui fermait les yeux quand il était de bonne humeur, mais il n'y était pas du temps de votre frère. De son temps, tous les Fifis étaient des lions enragés, surtout le commandant Sybille. Une vraie brute, féroce et sadique. La nuit, il venait chercher les femmes qui lui plaisaient et malheur aux récalcitrantes.

Pour vous donner un exemple : Quelques femmes ayant osé lui résister, il les fit enfermer dans une petite pièce sans fenêtre où un poêle était allumé, mais sans tuyaux. Elles devaient inévitablement être asphyxiées. Mais l'instinct de la conservation décupla leurs forces et leurs idées. Elles firent la courte échelle jusqu'au plafond et firent sauter la mince cloison de papier goudronné qui formait le toit par où la fumée s'échappa. Elles ne risquaient plus d'étouffer. C'est une rescapée qui me l'a dit.

MARI. — Vous n'avez jamais été battue ?

HELLA. — Non jamais. J'ai eu la miraculeuse chance d'être épargnée. Une fois seulement, Nel est entré dans notre cellule en brandissant son fouet. Il était ivre et nous étions folles de terreur. En levant sa cravache, il cassa l'ampoule électrique, l'obscurité nous sauva.

A côté de nous, il est mort un homme dans d'atroces souffrances. Le jour de sa mort, à 4 heures du matin, ils l'ont fait monter à une échelle pour dégager la neige du toit. Arrivé à moitié de l'échelle, ils le bousculaient et le pauvre tombait par terre. Puis, à coups de cravache, ils le forçaient à recommencer l'horrible gymnastique jusqu'à trois fois. Revenu dans sa cellule, voisine de la nôtre, ils le battaient encore en se relayant. Nous entendions ses cris, ou plutôt ses hurlements lamentables sous les coups qui pleuvaient. Il criait :

« Assez, assez, vous allez me tuer ! Oh ! j'ai mal. »

Nous l'avons entendu gémir tout l'après-midi, la nuit et au petit jour ses cris se sont éteints avec sa vie. Nel nous disait, en regardant nos figures contractées d'angoisse :

« Vous entendez le concert ? » Il riait cet animal, ce démon plutôt. Consolez-vous en pensant que votre frère n'a pas eu une si longue agonie.

MARI. — Mais comment est mort Jos ?

HELLA. — Dans la semaine qui précéda sa mort, Bader, le bunker-chef, nous dit :

« Bientôt vous ferez de la gymnastique à quatre heures du matin. Et nous le croyions.

« Vous ne ferez pas cela "bunker-chef" lui disions-nous pour l'apitoyer. Nous n'avons plus de force et il fait trop froid à cette heure-là.

→ Si, cela vous réveillera et vous aurez encore un beau concert », nous répondit la brute en ricanant. De quel malheureux cela va être le tour, pensions-nous, car nous savions ce que signifiait la sinistre expression de gymnastique et de concert. Dans le même temps, je l'avais entendu dire à votre frère :

« Fais attention à toi, tu sais, tu es mal vu. »

Comme votre frère gardait le silence, le gardien fou de rage, l'insulta de tous les noms et le roua de coups.

Le matin du 14 février 45, vers 4 heures du matin, nous avons entendu des pas. Tout de suite nous avons pensé au Klein

Breton, que Bader avait menacé la veille. En effet, le gardien s'arrêta à la cellule 10. C'était son numéro. Nous avons entendu la sommation habituelle :

« Debout fixe, puis, Youinou sortez. » Sans un mot, nous l'avons entendu partir avec le gardien. Nous étions toutes oreilles pour écouter ce qui allait se passer. Prions pour le petit Breton a dit Mme C. Car c'est elle qui dirigeait les prières catholiques. Et moi quoique protestante, je priai avec elle : Notre Père qui êtes aux cieux et Je vous salue Marie. Jusqu'au petit jour, nous n'avions rien entendu. C'est seulement vers 7 heures moins le quart, que nous avons entendu une détonation, rien qu'une seule comme un coup de revolver. A cet instant, ce ne fut qu'un cri dans la cellule : « Le Klein Breton est parti au ciel, prions pour lui », et nous avons dit cette prière en allemand :

« Jesus sie lebich, Jesus si sterbich, Jesus sein bin ich in Ewigkeit. » Amen. (Jésus je vis en toi, Jésus je meurs en toi, Jésus je suis en toi pour l'éternité. Amen.)

Ce qui s'est passé entre 4 h et 7 h, je ne l'ai jamais su, mais Bader dans la matinée a dit en donnant un coup de pied dans la boîte de conserves qui servait de gamelle à votre frère :

« Le Breton "pist" débarrassé. »

Mais nous, nous avons dit :

« Il est mort pour sa Bretagne comme nous pour notre Alsace. »

..

Alsacienne de cœur et amie de Josef Rossé, Hella fut arrêtée comme des milliers de ses compatriotes pour ces seuls motifs. Elle réchappa heureusement du camp de la mort. En septembre 45 l'on jugeait les détenus avant de les condamner. Elle n'eut qu'une peine assez minime en somme à côté de bien d'autres.

Après cinq ans d'exil, elle put rentrer dans son pays et y reprendre ses fonctions d'institutrice.

Mari eut de la chance de rencontrer ce témoin. Hella a des dons de narratrice qui vous prennent l'âme. Mari s'est trouvée juste là pour l'interwiever et a su transcrire fidèlement ses paroles. Ne sentant pas sa fatigue, elle écrivit toute la journée sans désemparer, sauf pour la prière allemande qu'Hella écrivit. Mari en sortait meurtrie mais sa peine était atténuée par l'attitude courageuse et la fin héroïque de ce frère, qui a pris place dans le Gwenva des Bretons, parmi ceux qui n'ont pas renié leur pays pour sauver leur vie.

Mari remercia chaleureusement Hella de sa collaboration amicale et la raccompagna jusqu'au train, unies dans l'amitié qu'elles portaient toutes deux à Jos.

..

Faut-il qu'il soit amaigri pour ressembler à Mari ! Lui qui avait les pommettes saillantes, alors que Mari a la figure ovale. C'est son teint mat qui lui donnait la ressemblance, surtout qu'en ce temps-là, il mourrait de faim.

Ce qu'il a pu souffrir du froid, lui qui était si frileux. Tout cela n'était pas fait pour le rendre joyeux, lui qui parlait tout le temps et réussissait à faire rire tout le monde. Il devait comprendre ce qui l'attendait. Il se renfermait sur lui-même pour approfondir la personnalité de Jésus dont la pensée ne le quittait pas.

L'on ne peut qu'être frappé par l'analogie du martyr de Jos et de la passion de Jésus de Nazareth : 33 ans, arrêtés pour motif politique, quoiqu'ils ne s'en préoccupaient pas ni l'un ni l'autre. Victimes innocentes de l'opresseur de leur pays. Jos fut flagellé aussi pendant les 18 derniers jours de sa vie avant que le coup de grâce ne mit fin à son supplice. Sans doute le souvenir de la passion de son maître l'aura aidé à supporter stoïquement ses souffrances.

..

Le coup de revolver entendu par Hella et ses compagnes, c'était bien le coup de grâce. J'en ai eu la preuve en 1961 à son exhumation. Il y avait un trou rond comme une pièce de 2 francs (anciens) dans sa nuque, du côté droit. Mari qui m'accompagnait, ayant pris son crâne entre les mains pour en extraire la terre, un morceau de 5 cm de diamètre, tomba par terre. C'est parce qu'il était fêlé. Ce qui prouve que Jos a été assommé de 4 h à 7 h et achevé d'un coup de revolver.

Il avait tous ses habits. Tailleur vert, pull-over vert, chaussettes et sandales encore en état. Un prisonnier a dû l'habiller après sa mort, puisque Hella disait qu'il portait habituellement l'habit de bagnard. Il pouvait servir à d'autres. Ce qu'il possédait, déposé au greffe, n'a pas été remis à ses parents.

19.2.1948

Le soir de ce jour, Mari m'écrit :

« Deux bonnes nouvelles : Celle de vous voir lundi et de vous dire que la personne en question est à côté de moi pour l'instant. Tout à l'heure elle part à Paris porter cette lettre à la poste. Elle a pu ainsi me raconter par le détail les derniers jours de Jos. Je ne vous dis rien : vous viendrez lundi et alors vous saurez toute la vérité. C'est atroce ! Pauvre Josic.

Cette personne demeure à Paris... Si vous voulez la voir écrivez-lui pour lui demander son jour... Elle aimerait être là quand vous viendrez. Elle connaît beaucoup de monde de par là (de Strasbourg). Je crois que vous auriez intérêt à aller la voir...

Elle va écrire à des hommes qui étaient dans la cellule de Jos et qui l'ont bien connu. Enfin, "tout vient à point pour qui sait attendre" avec patience. Kenavo.

J'appréhende quand même de vous voir. Car nous allons passer un drôle de moment à évoquer ces tristes souvenirs. »

20.2.1948

Paris. Hella à Mari :

« Je suis rentrée hier soir, très émue de ma journée à Précyc et il s'est formé en moi un vœu sincère. Comment trouver la possibilité de vous faciliter un voyage à la Bruche pour arriver enfin là-haut à la grande solitude des montagnes au cimetière du Strüthof où repose votre cher défunt ?

Combien j'aimerais faire ce chemin de croix avec vous. Une fois vue cette contrée splendide on se sent près de Dieu. Vous aussi vous allez emporter une consolation qui vous adoucira votre chagrin et votre grand deuil.

Il semble impossible au passant que crimes et tortures si atroces peuvent s'accomplir entourés d'un panorama si majestueux. Et je vois que mon idée est poussée par Dieu même, car ce matin 20 février, j'ai eu la visite inattendue d'une jeune amie, Mlle Marguerite, dont le père a été interné à Schirmeck. Je lui ai parlé de tout qui me préoccupe en ce moment et voilà le premier geste fait : J'ai 1 000 francs d'elle et ce soir une autre amie, Mlle Lisa, internée avec moi au Strüthof ajoutait 250 francs. C'est le commencement et je pense vous faire plaisir en vous communiquant cette surprise.

Veillez transmettre mes meilleurs souvenirs et vifs remerciements à la Mère supérieure en vous priant de penser à moi dans vos prières. »

..

La dame qui employait Hella étant américaine, comprenait mieux la situation faite à ceux qui étaient persécutés pour leurs idées.

Cette Alsacienne m'invitera à aller la voir après que Mari lui eut narré mes difficultés. Elle me fera faire la connaissance de ses compatriotes dans le malheur. Elles me recevront toutes avec amitié, qu'elles soient femmes de chambre ou cuisinière. Cette dernière m'offrira un bon café, l'autre m'achètera un soutien-gorge. Je lui prêterai un livre de mélodies allemandes, que j'ai oublié de lui redemander. Hella viendra me voir à Houilles avec son élève et elle me recevra dans le bel appartement de ses employeurs.

Notes de Mari

« Mlle Hella très émue par ma grande peine, pensa me l'adoucir en proposant d'accomplir avec moi un pèlerinage à la tombe de Jos. Voyage qu'elle offrit de payer. Mais ayant demandé la permission à mes supérieures, elle me fut refusée.

Dire combien ce refus me déchira le cœur. Dieu seul le sait, d'autant que je savais que la permission fut accordée à d'autres pour des cas semblables.

J'avais cependant écrit aux supérieures qu'en m'accordant de faire ce pèlerinage à sa tombe ce serait comme une réparation du crime fait par les hommes de leur race.

C'est à croire que le cœur des Français, et qui pis est des Françaises s'est tant endurci qu'il ne vibre aux sentiments de pitié. Il faut sans doute être Bretonne pour rester, dans ce siècle impitoyable, encore accessible à ces notions d'idéalisme qui sont cependant chrétiennes. Je serais tentée de me tourner vers Dieu et de lui crier après le poète irlandais en lutte contre l'Anglais, pour l'indépendance de sa patrie :

« O Dieu, seriez-vous devenu Anglais ? » (en l'occurrence Français) que vous soyez devenu insensible à nos malheurs. »

Pourquoi se révolter contre Dieu, me dirait sans doute Jos, lui qui n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre...



Plus tard, Mari pourra se rendre sur la tombe de son frère en compagnie de Mlle Hella qui ne comprenait pas pourquoi les supérieures catholiques refusaient d'octroyer à Mari l'autorisation demandée. Les difficultés s'aplanissent avec le temps.

Displegadur eun Alsatian diwar-benn maro Jos Youenou (Récit de la mort de Jos par un Alsacien)

Il me faudra attendre le 3-5-1949 avant d'avoir le témoignage d'un Alsacien qui connut Jos au Strüthof.

Théophile Jeusset écrivit sa relation en breton et l'envoya à Marcel Guieysse afin qu'il me la remette. Quand celui-ci fut libéré, il la donna à copier à Alix qui me la remit. Je la gardai précieusement dans mes archives, en attendant le moment de les publier un jour.

Lorsque Jeusset sortit de prison, j'avais oublié ce papier. Je ne connaissais pas son adresse, aussi je n'ai pu le remercier.



« Youenou Josef savadur
7^m eus ar Strüthof (lec'h ma
oa bac'het an S.S., hag an em-
renerienn elzasiat) bazataet
bemdez, koulz hag e genseur-
ted, heñ avat mutoc'h eged ar
re all. Gwelet am eus eur ramz
elzasiat o skuilha daelou en
eur displega an dra-se d'in, dre
ma zinac'he beza gall hag e
krie bepred : Bevet Breiz (e
galleg). Goude beza bet baza-
taet ma tapas terzienn, e voe
lakaet en toull-bac'h (bunker)
evit ma c'helfe e wardourien
bazataet anezañ hep beza gwe-
let gant e geneiled elzasiat.
Hogen, gouzout a reont an dra-
mañ da heul :

« Klask a reas e wardourien
lakaat anezañ da vervel dre

« Youenou Joseph de la ba-
raque 7 du camp de Strüthof
(le lieu où étaient emprisonnés
les S.S. et les autonomistes
Alsaciens) était matraqué tous
les jours, lui encore plus que
les autres, parce qu'il ne vou-
lait pas admettre qu'il était
Français et qu'il criait tou-
jours : "Vive la Bretagne" (en
français). J'ai vu un Alsacien,
un vrai géant pleurer en me
racontant cela. D'avoir été si
battu, Jos attrapa la fièvre. Il
fut mis alors dans la prison
du camp (bunker en alsacien)
afin que les gardes puissent le
matraquer sans être vus.

Il était arrivé au Strüthof le
27 du mois de janvier 1945.
Après le 7 du mois de février

gontamma an dour a eve. Graet e oa kelou d'ezañ gant eun Elzasiad hag e tinac'has da eva. Peogwir ne felle ket d'ezañ mervel, e voe lazet gant eun tenn pistolenn en e chouq. »

Anevezout a ra Elzasiz e vuntrer, eur gward eus parrez Nachwiller e traonienn ar Brüche, e ano C. Lazet en deus hor mignon etre ar 7 hag an 10 a viz c'houevrer.

An holl Elzasiz dalc'het er Strüthof er maread-se, a c'hell testeni e oa merzeriet Jos. Dreistholl an Aotrou D. bet gwec'hall keleñner saozneg ha goude-se ortzgruppenleiter eus Strasbourg ha R. maer e kichen Schlestädt. Hemañ a zo eun den ramzel en deus displeget an traou-se d'in. Taotit evez da implijout e ano betek gwe-lout, rak ez eo dalc'het war un dro ganin e kamp ar Werc'hez, hag anavezet mat eo evit beza feal d'e vamm-vro. Hogen ec'h asant an Ao. R. ma vo displeget pep tra d'an Itron Deb; rak eur mignon bras da Jos, hag a oa atao en e gichen (Bet o doa hen, e vab ha Jos an niverennou 501, 502, 503).

Jos a zo beziet e bered ar Strüthof anvet Dindan ar sapr. (Unter den Tannen.) Merket e oa e ano war ar bez.

Ar mezeg F.F.I. a granchas en e c'henou en eur redia anezañ da denna e deod (dre ma zinac'he beza Gall).

An hini kiriek eus an traou spontus c'hoarvezet er Strüt-

ses amis Alsaciens ne purent plus le voir. Mais ils savaient ceci :

« Ses bourreaux cherchèrent à le faire mourir en empoisonnant l'eau qu'il buvait. Un Alsacien l'en avertit et Jos refusa d'en boire. Puisqu'il refusait de mourir, il fut abattu par un coup de revolver dans la nuque ».

Les Alsaciens connaissent son meurtrier. C'est un gardien du nom de C. de la paroisse de Nachwiller dans la vallée de la Bruche. Notre ami fut tué entre le 7 et le 10 février.

Tous les Alsaciens détenus au camp en ce moment, peuvent témoigner que Jos a été martyrisé, surtout M. D. qui fut autrefois professeur d'anglais et ortgruppenleiter à Strasbourg pendant la guerre, et M. R., le géant, maire à côté de S. qui m'a raconté ces choses. Mais faites attention au nom de celui-ci, car il est encore en même temps que moi au camp de la Vierge. Il est connu pour sa fidélité à la mère patrie. Mais il accepte que son témoignage parvienne à Mme Deb; car il était un grand ami de Jos qui se trouvait toujours à ses côtés. (Ils avaient lui, son fils et Jos les n^{os} 501, 502, 503.

Jos est enterré au cimetière du Strüthoff dénommé "sous les sapins" (Unter den Tannen), son nom est marqué sur sa tombe.

hof a zo Sibille rener ar c'hamp er maread-se, letanant F.F.I., genidik eus departamant ar Vosges. »

Le médecin F.F.I. lui cracha dans la bouche pour l'obliger à tirer la langue, puisqu'il refusait de dire qu'il était français.

Le responsable des atrocités commises à Strüthof est Sibille, directeur du camp en ce temps-là et lieutenant F.F.I., originaire des Vosges. »

Dans sa sobriété, cette relation confirme et complète ce que Mlle Hella a dit à Mari. Les co-détenus de sa cellule auraient pu en dire davantage, mais peut-être ont-ils subi le même sort que Jos ?

Selon les lois de la guerre, les Français qui n'avaient gagné la guerre que de justesse, n'avaient pas le droit de tuer les prisonniers de guerre. Celle-ci étant terminée, ils n'avaient aucune raison de le faire.

Ces gens n'étaient que de vulgaires bandits, des bêtes assoiffées de sang. Il est étonnant que De Gaulle n'ait pas eu vent de ce qui se tramait dans tous les camps. Il est vrai qu'il avait dit à l'avocat de Guy de Coetlogon :

« Il a joué, il a perdu, il doit payer. »

Heureusement que les Américains y ont pensé, mais trop tard pour Jos, qui aurait écopé comme Mlle Hella de cinq ans d'indignité nationale !

En préparation sixième tome :

APRES LA TOURMENTE

TOME V

<i>Introduction</i>	7
CHAPITRE I. — <i>Complications imprévues</i>	9
CHAPITRE II. — <i>Bombezennou war Tuttingen</i>	27
CHAPITRE III. — <i>Les derniers sursauts de la guerre</i>	39
CHAPITRE IV. — <i>L'aventure tyrolienne</i>	57
CHAPITRE V. — <i>Deux semaines de vacances aux frais de la princesse</i>	83
CHAPITRE VI. — <i>Départ pour Rennes via Paris</i>	103
CHAPITRE VII. — <i>Premiers contacts avec la liberté</i>	113
CHAPITRE VIII. — <i>Mari mène son enquête</i>	133
CHAPITRE IX. — <i>Dans ma mansarde à Enghien-les-Bains</i>	165
CHAPITRE X. — <i>Installation d'un commerce à Houilles</i>	257
CHAPITRE XI. — <i>Sur les marchés sac au dos</i>	343
CHAPITRE XII. — <i>Je récupère mes meubles du Piré</i>	379
CHAPITRE XIII. — <i>Drôles de vacances à Berck-Plage</i>	409
CHAPITRE XIV. — <i>Retour à Paris</i>	419
CHAPITRE XV. — <i>Kernu est libéré</i>	437
CHAPITRE XVI. — <i>Avec les corsets sur les marchés</i>	443
CHAPITRE XVII. — <i>Relation du martyre de Jos Youénou</i> ..	459

TOME V

Introduction 7
CHAPITRE I. — Constatations initiales 9
CHAPITRE II. — Développement des techniques 27
CHAPITRE III. — Les données nouvelles de la géologie 39
CHAPITRE IV. — L'évolution tectonique 57
CHAPITRE V. — Deux modèles de tectonique des plaques 83
CHAPITRE VI. — Déroulement des phases 107
CHAPITRE VII. — Frontières convergentes avec la Sibirie 115
CHAPITRE VIII. — Hauts et basses 127
CHAPITRE IX. — Données nouvelles à l'échelle régionale 147
CHAPITRE X. — Synthèse des données à l'échelle régionale 167
CHAPITRE XI. — Sur les marges de la mer 187
CHAPITRE XII. — Le régime des courants de la mer 207
CHAPITRE XIII. — Données de la géologie à l'échelle régionale 227
CHAPITRE XIV. — Données à l'échelle régionale 247
CHAPITRE XV. — Données à l'échelle régionale 267
CHAPITRE XVI. — Données à l'échelle régionale 287
CHAPITRE XVII. — Données à l'échelle régionale 307

RÉALISATION LINARMOR
10, RUE DU NOYER - Z. I. SUD-EST
35100 RENNES

ACHEVÉ D'IMPRIMER :
2^e trimestre 1980.

Après la mort de son mari, l'on voit Anna Youénou dans ce cinquième tome, en lutte pour sa survie et celle de son fils en Allemagne de fin 44 à juillet 45.

Puis, après l'Armistice, elle nous fait connaître les camps d'hébergement et assister aux multiples interrogatoires. Puis sa rentrée à Paris où elle fut libérée.

Dans la jungle parisienne, elle nous fait participer à la vie des patriotes bretons refoulés de leur pays après les tribulations des sombres jours de la Libération.

Trois ans après, elle peut rendre compte du martyre de son frère Jos, assommé au camp de Strüthof, en Alsace, le 14-2-45.

Ret eo lavarout ha lakaat ar wirionez da skedi e-touez kement a sotoni hag a gevierez. Dreistholl d'ar re n'o deus ket anavezet an amzer-se ; kement o gomzou flour a zo ket klevet a berz hon enebourienn.

Auteur-éditeur :
Anna YOUENOU-DEBAUVAIS
20, place des Lices
35000 Rennes